



NOSOLOGIE

DE SAUVAGES.

TOME TROISIEME.

NOSOLOGIE METHODIQUE,

DANS LAQUELLE LES MALADIES ſont rangées par claſſes, ſuivant le ſyſtême de Sydenham, & l'ordre des Botaniſtes.

Traduite du Latin de M. FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES, Docteur en Médecine & Profeſſeur Royal en l'Univerſité de Montpellier ; de l'Académie des Sçiences de la même Ville ; de celles de Londres, d'Upſal, de Berlin ; de la Société Phyſico-Botanique de Suède, des Curieux de la Nature, & de l'Inſtitut de Bologne.

Ouvrage augmenté de quelques Notes en forme de Commentaire, *par M. NICOLAS, Chirurgien gradué.*

Si morbi cujuſlibet hiſtoriam diligenter perſpectam haberem, par malo remedium numquam non ſcirem adferre. *Sydenham.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez HERISSANT le Fils, rue des Foſſés de M. le Prince, vis-à-vis le petit Hôtel de Condé.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



TABLE

DES CLASSES, DES ORDRES ET DES GENRES

Des Maladies du Tome troisiéme.

Fin de la Table du Tome troiſiéme

PRÉCIS

PRÉCIS DE LA NEUVIEME CLASSE.

FLUX.

CARACTERE. Les flux sont des maladies dont le principal symptôme est la sortie extraordinaire d'un fluide ou solide quelconque, du corps.

ORDRE I. *LE FLUX DE SANG est un épanchement de sang, ou d'une matiere sanguinolente, sans flux de ventre.*

I. L'HÉMORRHAGIE, *Hæmorrhagia*, écoulement de sang des narines.

II. L'HÉMOPTYSIE, *Hæmoptisis*, crachement de sang, avec toux, sans fievre aigue.

III. L'AFFECTION SCORBUTIQUE, *Stomacace*, écoulement de sang des gencives, qui sont souvent fétides ou gâtées.

IV. VOMISSEMENT DE SANG, *Hæmatemesis*, sortie de sang de l'esophoge, avec des efforts pour vomir.

V. PISSEMENT DE SANG, *Hæmaturia*, sortie de sang, ou d'un fluide rouge, par les voies urinaires.

VI. PERTE ROUGE, *Menorrhagia*, écoulement morbifique de sang, par la matrice ou le vagin.

VII. AVORTEMENT, *Abortus*, sortie du fœtus avant terme, laquelle arrive souvent avec une perte rouge.

ORDRE II. *LE FLUX DE VENTRE est la sortie contre nature, par la bouche ou par l'anus, des matieres contenues dans les premieres voies.*

On le divise en sanguinolent & en féculent.

1°. *Les flux de ventre sanguinolens.*

VIII. FLUX HÉPATIQUE, *Hepatirrhæa*, c'est un flux de ventre où les déjections sont sanguinolentes, sans qu'elles soient noires, ni qu'elles causent des tranchées.

IX. FLUX HÉMORRHOIDAL, *Hæmorrhois*, c'est un écoulement de sang par le podex ou le rectum, après l'ouverture des hémorrhoïdes.

X. DYSENTERIE, *Dysenteria*, c'est une excrétion fréquente par bas, de matieres fécales sanguinolentes, accompagnée de tranchées, & souvent de ténesme.

XI. MALADIE NOIRE, *Melæna*, c'est la sortie fréquente d'un fluide noir, par haut & par bas.

2°. *Les flux de ventre non sanguinolens.*

XII. NAUSÉE, *Nausea*, ce sont des efforts inutiles pour vomir,

où l'on ne fait que rendre des vents par la bouche; cette maladie a du rapport avec les flux d'air.

XIII. VOMISSEMENT, *Vomitus*, c'est une maladie dans laquelle on rejette souvent par la bouche & l'æsophage, des matieres solides, non sanguinolentes.

XIV. PASSION ILIAQUE, *ileus*, elle se manifeste par une douleur vive à l'épigastre, par la constipation, & enfin par un vomissement de matieres fécales.

XV. CHOLERA-MORBUS, *Cholera*, c'est un concours du vomissement, de la diarrhée, & d'une douleur vive à l'épigastre, lequel est souvent accompagné d'une crampe au gras des jambes.

XVI. DIARRHÉE, *Diarrhœa*, c'est une déjection fréquente & incommode d'humeurs excrémentitielles.

XVII. PASSION CÉLIAQUE, *Cœliaca*, c'est une déjection de matieres blanchâtres ou chyleuses.

XVIII. LIENTERIE, *Lienteria*, est une déjection prompte des alimens, qui n'ont presque pas éprouvé de changement, laquelle arrive aussitôt après le repas.

XIX. TENESME, *Tenesmus*, c'est une déjection fréquente d'une petite quantité de mucus, avec une grande envie d'aller à la selle, & des efforts continuels.

ORDRE III. *FLUX DE SÉROSITÉS; c'est un écoulement d'un fluide quelconque, qui n'est point sanguinolent, & qui ne se fait point par bas.*

XX. SUEUR, *Ephidrosis*, c'est un écoulement de sueur, qui péche par la quantité, par la qualité, & en ce qu'il se fait à contre-tems.

XXI. LARMOYEMENT, *Epiphora*, c'est un écoulement vicieux de l'humeur lacrymale, sous la forme d'une matiere sebacée, ou purulente.

XXII. CORYSE, *Coryza*, c'est l'écoulement qui se fait par les narines d'une humeur séreuse, ou muqueuse, sans qu'il y ait aucun polype; ce mal est souvent accompagné de pesanteur de tête.

XXIII. PTYALISME, *Ptyalismus*, c'est un écoulement abondant, ou un crachotement fréquent de salive.

XXIV. EXPECTORATION, *Anacatharsis*, est un crachement de mucus, ou de pus, qui vient de la poitrine, accompagné de toux.

XXV. DIABETE, *Diabetes*, c'est un écoulement de la boisson par les voies urinaires, qui arrive aussitôt après le repas, & qui est accompagné d'une soif considérable.

XXVI. INCONTINENCE D'URINE, *Enuresis*, c'est la sortie involontaire des urines, sans douleur niardeur.

XXVII. ARDEUR D'URINE, *Dysuria*, c'est une difficulté d'uriner, accompagnée de douleur, & souvent d'ardeur.

XXVIII. PISSEMENT DE PUS, *Pyouria*, c'est la sortie d'une matiere purulente, blanchâtre, ou visqueuse & muqueuse, par les voies urinaires.

XXIX. FLEURS BLANCHES, *Leucorrhœa*, c'est un écoulement de matiere séreuse, jaune, ou puriforme, lequel se fait par la matrice.

XXX. GONORRHÉE, *Gonorrhœa*, c'est un écoulement de semence ou de matiere puriforme, qui se fait par l'urèthre, ou le vagin.

XXXI. DYSPERMATISME, sorte de stérilité virile, *Dyspermatismus*, c'est une émission lente ou foible de la semence, dans l'acte conjugal, laquelle par conséquent n'est point propre à la génération.

XXXII. ÉCOULEMENT DE LAIT, *Galactirrhœa*, c'est un écoulement de lait qui se fait goute à goute par les mammelles.

XXXIII. ÉCOULEMENT DE L'OREILLE, *Otorrhœa*, est un écoulement qui vient de la cavité de l'oreille, de son contour, ou de sa partie postérieure.

ORDRE IV. *FLUX D'AIR, c'est une sortie vicieuse de vents, ou de vapeurs.*

Pour la nausée, *Voyez* le flux de ventre.

Pour la toux, *Voyez* les difficultés de respirer.

XXXIV. VENTOSITÉ, *Flatulentia*, c'est une maladie dans laquelle on rend fréquemment des vents par haut ou par bas, & qui est accompagnée de borborymes.

XXXV. ŒDOPSOPHIA, c'est une maladie dans laquelle on rend des vents par l'urèthre, par le vagin, ou par la matrice.

XXXVI. PUANTEUR, *Dysodia*, c'est une exhalaison de miasmes fétides.

REMARQUE. Dans les caractères de ces maladies, nous ne donnons point leurs définitions, comme se l'imaginent plusieurs jeunes Médecins, qui confondent le caractère avec la définition; pour bien définir quel genre que ce soit, il faut rapporter le principal symptôme, sans omettre les autres, dont le concours constitue le genre lui-même; mais dans le caractere que nous donnons, il suffit de rapporter le principal symptôme, au moyen duquel, dans une classe & un ordre donnés, on distingue suffisamment ce genre des autres.



THÉORIE

DE LA NEUVIEME CLASSE.

Les flux ou maladies évacuatoires.

SI les choſes qui doivent être retenues pendant quelque tems dans le corps humain, pour ſervir aux uſages auxquels elles ſont deſtinées, s'évacuent trop tôt, trop fréquemment, ou en trop grande quantité, elles conſtituent une évacuation vicieuſe.

Une évacuation eſt donc morbifique, ſi ce qui doit être retenu dans le corps pour la conſervation de la ſanté, & qui ne doit en ſortir que lentement, rarement, & à un tems preſcrit, en ſort en abondance, trop tôt, avec peine, & hors ce tems; c'eſt ce que nous appellons *flux*. Les choſes qui ſortent du corps ſont *ou* des ſolides, comme le fœtus, l'arriere faix; *ou* des corps *étrangers*, comme le calcul, les inſectes; *ou* les *fluides* ordinaires, comme le ſang ou une humeur; *ou* des *fluides* viciés, comme le pus, une humeur ichoreuſe; les humeurs ſont ou *excrémentielles*, comme les gros excrémens, l'urine, la ſueur, ou *récrémentitielles*, comme la ſalive, la bile; ou *deſtinées à réparer les pertes*, comme le chyle, le lait, la ſemence, ou enfin l'air, &c.

Les voies par leſquelles ſe font les évacuations, ſont ou ordinaires, comme la bouche, les narines, l'urèthre, l'anus; ou extraordinaires, comme une plaie, un ulcére.

On peut diviſer les maladies évacuatoires

En *flux de ſang*, que l'on connoît par l'écoulement de la partie rouge du ſang; & en *flux de ſéroſité*, qui ſe manifeſtent par une évacuation de lymphe, d'urine, de ſueur, de mucus, ou de quelqu'autre fluide ſemblable; en *flux de ventre*, & enfin, en *flux d'air*, comme dans les flatuoſités, &c.

Les flux ſont actifs ou paſſifs. On appelle flux *actifs*, ceux que la nature provoque, lorſqu'elle y eſt ſollicitée par la matiere morbifique, ou par un médicament, ſoit que la volonté y ait part, ou non; ainſi l'accouchement eſt un flux actif. Le flux *paſſif* eſt celui qui n'eſt point l'effet des puiſſances propres aux corps animés; tel eſt l'écoulement de ſang par une plaie; des eaux contenues dans l'amnios, par la matrice; de l'urine, par la veſſie, lorſque ſon ſphincter eſt relâché.

Théorie. Le fluide contenu dans la veſſie, s'épanche toutes les fois que la force expultrice, quelle qu'elle ſoit, l'emporte ſur les forces qui le retenoient dans la veſſie ; la cauſe de cet écoulement n'eſt donc autre choſe, ſuivant le langage des anciens, que l'excès de la force expultrice ſur la force retentrice.

Les forces dont l'action pouſſe les fluides hors des lieux où ils ſont contenus, ou des vaiſſeaux, dépendent ou des fluides, ou des vaiſſeaux, ou des parties adjacentes : ces fluides, où les parties contenues peuvent faire effort pour s'échaper, ou à raiſon, 1°. de leur peſanteur ; c'eſt ainſi que les liquides s'échapent par leur propre poids de l'inteſtin rectum des cadavres, de la veſſie des perſonnes attaquées de paraplégie de la bouche de celles qui ſont dans la ſalivation : d'une plaie, lorſque la pente du lieu le permet.

2°. Par l'effet de la raréfaction ; c'eſt ainſi que les vents qui ſe ſont raréfiés & développés dans les inteſtins, ſortent tant par haut que par bas, par leur propre élaſticité, & avec bruit.

3°. Par leur propre force ; ſi les choſes contenues ſont animées, leurs tréſſaillemens contribueront à les faire ſortir, ainſi que le font le fœtus qui ſe trouve renfermé dans la matrice, les inſectes contenus dans l'æſophage ou dans l'anus, &c. Mais les parties contenantes peuvent agir ſur les choſes contenues, & les expulſer : 1°. par la puiſſance des muſcles ou de la volonté, ainſi que nous voyons la force de la langue & des lévres produire l'expulſion de la ſalive, & cette puiſſance eſt miſe en action, ou par un inſtinct naturel, ou par force, ou ſpontanément ; ainſi les douleurs obligent la nature à expulſer le fœtus de la matrice ; au lieu que c'eſt par une action ſpontanée que cette même nature attire la ſalive dans la bouche, lorſqu'on y a mis quelque aliment agréable ; c'eſt malgré lui qu'un hydrophobe crache ſur ce qui l'environne ; c'eſt ſpontanément, & avec une eſpece de volupté, que les perſonnes qui ont le ventre pareſſeux vont à la garde-robe : 2°. Par une force élaſtique ; ſi les parois de la partie contenante ont été diſtendus auparavant, & ſi la réſiſtance des orifices diminue ; c'eſt ainſi que quand on pique le bas-ventre d'une perſonne qui eſt attaquée d'une hydropiſie tympanite, ou aſcite, l'on voit ſortir les fluides qui étoient contenus dans cette capacité.

Les cauſes les plus fréquentes des flux, ſont, 1°. L'augmentation de volume dans les choſes contenues ; c'eſt ainſi que le volume de l'urine qui s'eſt amaſſée pendant l'eſpace de ſix heures, cauſe, par ſon poids, une incommodité qui nous provoque à uriner : 2°. l'acrimonie ; c'eſt ainſi que l'ardeur de la ſemence ſollicite la nature à en faire l'émiſſion, & que le

calcul qui irrite le col de la veſſie oblige à uriner ſouvent : 3°. une habitude vicieuſe, contractée volontairement dans les parties contenantes, fait que les mélancoliques crachent la ſalive, quoiqu'ils ſoient convaincus de ſon utilité : 4°. L'affection de l'ame dans la triſteſſe, fait couler les larmes ; on lâche l'urine dans une forte colere, les gros excrémens dans la terreur, on ſue dans des fâcheuſes extrêmités, l'horreur & la répugnance que nous avons pour quelque choſe nous excite à vomir : 5°. la nature étant allarmée par un extrême danger, & ne ſçachant de quel côté ſe tourner, elle produit des mouvemens ſpaſmodiques & irréguliers : de-là, les vomiſſemens qui arrivent dans l'affection hyſtérique, l'écume des épileptiques, & autres ſemblables efforts : 6°. une trop grande ſenſibilité, ſoit qu'elle ſoit habituelle, ou qu'elle vienne d'une phlogoſe, fait faire des efforts aux parties contenantes, pour expulſer ce qu'elles contiennent ; c'eſt ainſi que l'eſtomac étant enflammé, rejette tout ce que l'on prend, les choſes même les plus douces ; lorſque ce viſcere eſt trop ſenſible, & comme on dit, délicat, il ſuffit de prononcer le nom d'un objet déſagréable pour produire des nauſées.

Les flux paſſifs ſont occaſionnés, 1°. par tout ce qui eſt capable de dilater les orifices naturels ; c'eſt ainſi que les matieres fécales s'échapent, quand le ſphincter de l'anus ſe trouve relâché ; ou 2°. par les corps, qui font des ouvertures extraordinaires, comme ceux qui bleſſent, ceux qui produiſent une éroſion, ceux qui procurent la ſuppuration.

Les Modernes, qui regardent le principe du flux paſſif comme la cauſe de tous les flux, ſe trompent groſſiérement, parce qu'ils ne font pas attention, que la ſolution de continuité, ou la rupture d'une veine, ne doit point néceſſairement être ſuivie d'écoulement de ſang, ce qui eſt connu même des Barbiers. En effet, dans la ſaignée du bras, le ſang ne coule point de la veine qu'on a ouvert, ſi elle n'a été diſtendue par le ſang, au moyen d'une ligature, ou ſi l'on n'augmente la force expultrice par le ſerrement de la main, ou par la toux.

La Diabroſe (*Diabroſis*) eſt une éroſion des vaiſſeaux ou des receptacles, produite par des cauſes phyſiques, comme par le pus ; par une humeur ichoreuſe, par la corruption ; c'eſt ainſi que l'écoulement de pus dépend de l'éroſion des vaiſſeaux.

La Rupture (*Rixis*) eſt une ſolution de continuité faite par la preſſion méchanique des choſes contenues, ſur celles qui les contiennent, ſoit par une diſtenſion qui ſe fait de dedans en dehors ; c'eſt ainſi que l'abdomen ſe crève dans la hernie ventrale, & qu'une congeſtion de ſang occaſionne la rupture des vaiſſeaux ſanguins, d'où s'enſuit l'hémorrhagie.

La Dierèse (*Diœresis*) est une solution de continuité produite par une cause méchanique, qui agit à l'extérieur, en coupant, en blessant, comme dans la saignée, dans l'amputation, dans la paracentere.

L'Anastomose (*Anastomosis*) est l'ouverture des orifices naturels, ce qui contribue à l'écoulement, ou l'augmente. C'est ainsi que l'on ouvre le canal de l'urethre, par l'introduction d'un catheter ou d'une bougie, ce qui produit l'écoulement de l'urine.

La Diapédèse (*Diapedesis*) est l'écartement des fibres qui s'entrecroisant forment les parois des vaisseaux ou des réservoirs. Cet écartement est l'effet de la force du fluide qui fait effort contre ces fibres & les détend. C'est ainsi qu'une vessie de porc recevant, au moyen d'un tube adapté à son orifice, de l'eau qui y tombe de la hauteur de quelques pieds, se distend, & que la liqueur transude de tous côtés par les interstices des fibres ; c'est ainsi que la vésicule du fiel colore, avec la bile, l'intestin colon qui l'avoisine ; c'est ainsi que la vapeur putride des gros excrémens transude des intestins qui se trouvent distendus par une hernie.

Tout flux est, ou simplement *évacuant*, ou en même tems *révulsif*, mais jamais *dérivatif*. On l'appelle évacuant, en ce qu'il diminue le volume des fluides du corps humain ; révulsif, en ce qu'il est accompagné de la constriction des autres parties, dont le fluide est exprimé, & de cette maniere il y a dans les vaisseaux ainsi resserrés, une moindre quantité de fluide que celle que leur diamétre naturel leur permet de contenir.

Le flux évacuatif de quelque fluide que ce soit, diminue peu à peu le volume des autres fluides, parce que comme tous les vaisseaux du corps communiquent entr'eux, & tendent à se contracter, dès que le volume du fluide & la résistance sont diminués quelque part : les autres parties se contractent plus facilement, & envoient le fluide vers la partie qui oppose une moindre résistance, jusqu'à ce qu'il y ait équilibre : c'est ainsi que le sang de la matrice étant diminué par une perte rouge, le sang qui suit par derriere & qui vient des artéres hypogastriques & spermatiques se portent en abondance à la matrice, & il y en a moins dans la masse, par les veines de même nom ; d'où il suit que le fluide se rendant au cœur en un moindre volume, ce viscere en distribue aussi une moindre quantité à chaque partie ; la pression mutuelle des fluides & des solides se trouve diminuée aussi bien que la sensation désagréable que produisoit cette pression ; les solides se relâchent, les fluides trouvant moins de résis-

tance ont un cours plus libre, pourvu qu'ils ſoient pouſſés par la même force, ce qui eſt très-avantageux dans les perſonnes pléthoriques ; mais dans les perſonnes ſaines il en réſulte un relâchement morbifique, la foibleſſe, la triſteſſe & l'abattement, la pâleur, une ſenſation de froid, & de-là s'enſuivent un grand nombre de maux.

Le flux révulſif a lieu lorſqu'une partie contractée ſe vuide de ſes fluides, & reçoit par conſéquent plus de nouveaux liquides, que ſes vaïſſeaux n'en peuvent admettre ; c'eſt ainſi que lorſque l'urine s'échappe par les ulcères fiſtuleux de la veſſie qui ſe ſont ouvers, l'urethre ſe reſſerre tellement, qu'il ne laiſſe plus paſſer la moindre goutte d'urine ; c'eſt ainſi que dans le vomiſſement habituel, les inteſtins ſe reſſerrent de telle maniere, qu'ils ne conſervent pas même le quart de leur diametre, & le ventre ſe trouve tout-à-fait ſupprimé ; c'eſt ainſi que dans l'hemophtyſie febrile, il arrive ſouvent que les extrémités ſont ſaiſies de froid & ſe contractent, lorſque le ſang ſe porte en abondance au poulmon ulcéré, ce fluide paroît alors être attiré des extrémités.

Pratique. Les flux ſont ou ſalutaires & critiques, ou nuiſibles. Le Médecin ne peut les diſtinguer que d'après un mûr examen; car il ne faut pas regarder abſolument comme nuiſible un flux qui diminue les forces du malade, à moins qu'il ne lui en laiſſe pas aſſez pour vaincre la maladie & prolonger ſa vie. Il faut regarder un flux comme ſalutaire, quand on peut eſpérer raiſonnablement qu'il éloignera ou qu'il guérira une maladie grave ; en ſorte qu'on ne peut point déterminer à quelle quantité un écoulement eſt ſalutaire ou nuiſible, puiſque le moindre peut être mortel pour les perſonnes foibles ; & le plus grand, ſalutaire pour celles qui ſont pléthoriques. Il eſt de la prudence du Médecin d'examiner avec ſoin, s'il ne faut point augmenter & prolonger le flux, l'arrêter ou l'abandonner à la nature ? Ce qui varie ſuivant les différens genres & eſpéces de maladie, & les différentes circonſtances où le malade ſe trouve ; en général, on doit arrêter les flux paſſifs qui arrivent à contre-tems, & qui ſont trop abondans ; il eſt bon ſouvent d'aider & de provoquer ceux qui ſont critiques, actifs, qui ſe ſont avec peine, qui ſont en trop petite quantité & auxquels le corps eſt accoutumé ; quant aux actifs qui ſont modérés, il vaut mieux les abandonner à la nature, lorſque l'on a à faire à des perſonnes robuſtes, & que l'on n'a pas de grandes raiſons pour ſe conduire autrement ; toutes les cauſes dont nous avons parlé ci-deſſus ſont propres à provoquer les flux, comme celles qui augmentent le volume, l'acrimonie du fluide, la preſſion du

receptacle, l'éréthiſme de l'orifice, ou le relâchement, la foibleſſe du ſphincter ; d'après cela il eſt aiſé de voir quels ſont les remédes avec leſquels on peut arrêter ou diminuer les écoulemens qui deviendroient nuiſibles. Ces remédes ſont gymnaſtiques, diététiques, chirurgicaux, ou pharmaceutiques ; la tranquillité d'eſprit & de corps arrête tous les flux qui ſont entretenus par la contraction des muſcles, mais la ſueur & les menſtrues coulent plus abondamment pendant le ſommeil ; il faut avoir attention à ce que le corps ne ſoit point dans une ſituation favorable à la peſanteur du liquide qui doit couler, de peur que l'abondance du liquide n'irrite davantage la force expultrice.

Dans les hémorragies actives, on évitera les alimens qui augmentent le vice du fluide, d'où procéde le flux, comme ceux qui ſont ſtimulans, les épiceries & les ſpiritueux. Dans la pléthore, l'on doit préférer les végétaux qui nourriſſent peu ; dans les flux paſſifs, on retire de grands avantages des liens, des bandes, des ligatures, des tentes, des compreſſes, lorſqu'on peut porter ces ſecours ſur la partie affectée. Les anciens ont trop vanté les ſaignées révulſives & les ligatures. On donne le nom d'aſtringens aux remédes qui arrêtent les flux par la conſtriction des vaiſſeaux & la coagulation des fluides. On en fait uſage à l'intérieur & à l'extérieur, mais le ſuccès n'en eſt pas le même, ils réuſſiſſent toujours quand ils ſont appliqués immédiatement ſur le lieu affecté ; mais il n'en eſt pas de même, quand il faut qu'ils paſſent par les vaiſſeaux chylifères, pour parvenir à la partie léſée, ſur-tout ſi l'eſtomach, étant irrité & dans un mauvais état, les rejette, ou s'en trouve incommodé, ce qui arrive ſouvent. Les aſtringens les plus ſûrs pour les flux de ſang ſont l'eau ſtiptique de M. Matte, l'on y trempe des plumaceaux que l'on applique ſur les plaies, aux narrines & ſur les hémorroïdes ; cette eſpece de champignon, que l'on appelle communément *Amadou*, & que l'on applique avec ſuccès ſur les parties amputées & bleſſées ; la charpie que l'on introduit dans les abſcès, nouvellement ouverts, & dans les ulceres qu'on veut deſſecher ; des étoupes chargées de poudre de vitriol, de colcothar, d'alun, de ſang de dragon, que l'on applique ſur les parties coupées pour arrêter le ſang, la veſſe de loup, dont on ſaupoudre les parties ; on peut y joindre encore la nummulaire, les mouſſes de chêne, l'uſnée, l'herbe à robert, *Geranium Robertianum*, & la mille-feuille.

Quand il s'agit de flux actifs internes, il eſt plus ſûr de ſe ſervir, ou de remédes qui modèrent les efforts de la nature, tels que les anodins, les narcotiques, comme dans la diſſen-

terie, & le tenefme ; ou de ceux qui enlevent la caufe de la maladie, comme les purgatifs dans les diarrhées, ou qui font en meme-tems l'un & l'autre effet, comme les mucilagineux dans la toux, la dyfurie, le tenefme, & enfin les abforbans auffi bien que les remedes, qui font que la nature porte fes efforts fur d'autres parties, & écartent des inteftins, la matiere morbifique, tels font les fudorifiques dans la diarrhée féeufe.

M. *Bordeu*, Docteur en Médecine en l'Univerfité de Montpellier, vient de joindre fes découvertes fur le pouls critiques à celles de *Don Solano* & de *Nihell*, & a montré la maniere de prédire différens flux par l'examen du pouls : il prétend que les pouls ainfi que les flux font les uns fupérieurs & les autres inférieurs ; on connoît le pouls fupérieur, c'eft-à-dire, celui qui annonce des flux des narines, du gofier, de l'œfophage, par une pulfation ou diaftole, qui eft double ou divifée en deux, laquelle arrive de tems en tems. *Don Solano* l'appelle *pulfus dicrotus* (*a*). Le pouls inférieur préfage les flux de ventre, des hémorrhoïdes, de la matrice, des voies urinaires, & on le connoît par des pulfations inégales entr'elles, par leur grandeur & par l'ordre dans lequel elles fe font, avec une efpece de foubrefaut ; on peut encore y rapporter le pouls que l'on appelle *inciduus*, qui préfage la fueur ; tous les pouls critiques font développés & non refferrés, & on les divife en fimples compofés & compliqués. On peut confulter là-deffus l'Auteur lui-même.

Prefque tous les flux font périodiques & leur paroxyfmes reviennent par intervalles, il n'y a gueres que la gonorrhée, l'écoulement de lait & les fleurs blanches qui font continuels.

(*a*) C'eft le pouls rebondiffant. Lorfque ce pouls paroît à chaque trentieme pulfation, l'hémorragie furvient ordinairement quatre jours après, quelquefois plus tôt ou plus tard ; lorfqu'il furvient à chaque fixiéme pulfation, l'hémorragie arrive dans trois jours, &c. *Voyez* Nihel. obf. nouvelle. fur les crif. par le pouls. *Voyez* auffi recherch. fur les pouls crit. par M. *Bordeu*.

ORDRE I. *FLUX DE SANG.*

LES flux de fang font ceux dont le principal fymptôme eft l'écoulement d'une matiere fanglante, ou fanguinolente. *Hippocrate* leur donne le nom de *Phleborrhagiæ.* De diæta lib. 4. n. 86.

Le pouls qui annonce les flux de fang critique, eft plus fort au commencement & plus renitent, que celui qui précéde ou

accompagne les autres pouls : il eſt en même tems double, s'il eſt ſupérieur, & un peu intermittant quand il eſt inférieur. *Bordeu.*

Théorie. Le ſang eſt contenu de telle façon dans les arteres, les veines & le cœur, qu'il ne peut s'échapper par les vaiſſeaux excrétoires qui ſont continus avec les arteres elles-mêmes & qui ſont béans en dehors, parce qu'il réſiſte à raiſon de ſa viſcoſité, qui l'empêche de ſe diviſer en de très-petites gouttes qui pourroient enfiler des vaiſſeaux ſi étroits : que parce qu'il n'eſt pas pouſſé par le cœur avec une force ſuffiſante, pour qu'il puiſſe élargir ces vaiſſeaux, ſe réſoudre ou ſe diviſer en petite molécules. C'eſt pourquoi, afin que le ſang s'écoule de ſes vaiſſeaux, il eſt néceſſaire que les forces qui le pouſſent ſoient augmentées, ou que la réſiſtance de la part de ce fluide & des vaiſſeaux diminue, ou qu'il arrive l'un & l'autre en même-tems.

Les forces qui pouſſent principalement le ſang ſont la grandeur & la vélocité des contractions du cœur, qui ont lieu dans les exercices violens, dans les fievres ardentes ; de-là, les hémorrhagies & les efforts des muſcles qui environnent certaines parties, comme les efforts pour l'expulſion du fœtus, pour faire ſortir les gros excrémens ; ce qui détermine ou rappelle les hémorrhoïdes, les pertes rouges, & autres ſemblables flux de ſang.

Les cauſes qui obligent le cœur à faire des efforts ſont, pour l'ordinaire, 1°. la pléthore qui, par ſon poids, irrite le ſyſtême vaſculeux, l'engorge & l'obſtrue par ſa viſcoſité, c'eſt ce qui fait que les perſonnes qui font bonne chere, qui uſent de liqueurs ſpiritueuſes, de mets trop épicés & ſucculens, ſont ſouvent ſujets à ces maladies. 2°. Les engorgemens & les ſtaſes de certaines parties, comme de la matrice chez les femmes de l'âge de quarante ans, du podex & du foie, dans les perſonnes qui vivent dans l'oiſiveté : d'où naiſſent les hémorrhoïdes ; les embarras dans la tête des enfans qui ont été trop long-tems expoſés au ſoleil, ce qui produit l'hémorrhagie des narines. 3°. Une grande chaleur & une abondance d'eſprits dans le ſang, ce qui cauſant une titillation aux vaiſſeaux, produit auſſi des excrétions ; mais ſur-tout l'acrimonie ſcorbutique. Les forces qui contiennent le ſang dans les vaiſſeaux ſont, 1°. l'intégrité des vaiſſeaux & leur clôture ; 2°. la viſcoſité de ce fluide.

1°. Toutes les artéres ſont d'une ſtructure ſolide, mais celles qui ſeroient plus expoſées à ſe rompre par la force du ſang, comme les grandes artéres, ont naturellement une ſi grande ſolidité, que, ſuivant l'obſervation de M. *Hales*, elles pour-

roient éprouver, sans se rompre, de la part du sang, une pression vingt fois plus grande que celle qu'elles ont coutume d'éprouver dans l'état de santé ; mais cette solidité ne sçauroit résister à des plaies faites par diérèse ; c'est ainsi que l'agitation des calculs déchire les vaisseaux des reins, de-là le pissement de sang, les sangsues avalées blessent les vaisseaux de l'estomac, de-là le vomissement de sang, ou le flux hépatique, &c.

2o. Les petits vaisseaux ont une force suffisante, pour résister au sang qu'ils transmettent, & qui n'exerce sur eux qu'une très-foible pression ; mais quand ils sont obstrués, alors toute la pression fait effort sur leurs parois, ce qui suffit pour les rompre, ou du moins les élargir, de-là l'hémorthagie par rupture ou par anastomose, s'il n'y a pas diapedese (*a*), cela fait encore voir pourquoi l'obstruction contribue de deux manieres à l'hémorrhagie. Voyez *la Théorie du pouls*.

3o. Les vaisseaux tant grands que petits peuvent être corrodés par le pus, par une humeur ichoreuse, par le sphacéle, par un virus cancereux, scorbutique, &c. de-là des hémorrhagies grandes ou petites ; quelquefois il en arrive par la rupture des anévrismes, qui causent la mort sur le champ ; j'ai toujours trouvé les anévrismes ainsi rompus, recouverts en dedans de lames cartilagineuses ; mais ils étoient ouverts par des points noirs & sphaceleux.

4o. Les Médécins font peu d'attention à cette grande viscosité naturelle ; mais si on lave dix fois avec l'eau la plus pure, renouvellée à chaque lotion, les vaisseaux & les visceres : à la derniere fois qu'on les lavera, l'eau sera aussi visqueuse que l'eau de savon ; cette viscosité est considérable dans les personnes robustes & sanguines, elle l'est moins dans celles qui sont foibles & cachectiques ; très-peu dans celles qui sont attaquées de certaines maladies putrides & malignes. Quand cette viscosité manque, rien n'empêche que la partie rouge du sang n'entre dans les vaisseaux sécrétoires, ainsi que des expériences le montrent dans les poulmons, qui sont assez lavés, ce qui est encore prouvé par la sueur du sang & par le flux hépatique.

Pratique. La cause de la maladie fait voir qu'il faut enle-

(*a*) Ce mot vient du grec, *Diapedesis*, *transudation*. Les anciens entendoient par ce terme, une effusion de sang à travers les parois des vaisseaux, en maniere de rosée. La diapédése différe donc de l'anastomose, en ce que dans celle-ci, les embouchures des gros vaisseaux sont ouvertes, & que dans la diapédése il ne passe à travers les pores des membranes de ces vaisseaux qu'un petit nombre de globules sanguins très-atténués, & mêlés à la sérosité.

ver ce qui occaſionne les efforts du cœur & des vaiſſeaux ; arrêter ces efforts eux-mêmes ; rétablir & augmenter les réſiſtances de la part du ſang & des vaiſſeaux, quand il s'agit de diminuer le flux de ſang, ou de l'arrêter dans les cas où il eſt nuiſible.

Il faut préférer les remédes qui ſatisfont en même-tems à pluſieurs indications, ſoit que ces indications ſoient bien connues, ſoit qu'elles ne ſoient que conjecturales.

Les cauſes de la pléthore, dont nous avons fait mention dans la pathologie & les ſignes de la vélocité du ſang, font connoître que la pléthore eſt le principe du flux de ſang.

Les alimens ſucculens pris en grande quantité, le bon état des forces digeſtives, une vie oiſive, la ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes, la ſaiſon du printems, le jeune âge, des couleurs vives & fleuries, une grande chaleur, le pouls plein : toutes ces choſes indiquent les ſaignées au commencement de la maladie. Il faut alors mettre les malades à un régime léger tiré des végétaux & des crêmes, leur recommander la tranquillité de l'eſprit & du corps, & leur donner une boiſſon rafraîchiſſante & un peu aſtringente ; ces flux de ſang ceſſent ſouvent d'eux-mêmes & ſoulagent les malades.

Si le flux de ſang vient de la chaleur & de la vélocité des fluides, les ſaignées répétées ſont auſſi indiquées, ainſi que le repos & les boiſſons acides ; parmi ces boiſſons, il n'y en a point qui ſoit plus propre à arrêter une hémorrhagie, que l'eau de Rabel donnée en petite doſe, ou mêlée dans de l'eau de fontaine, juſqu'à une agréable acidité ; on tire auſſi avantage des infuſions de fleurs de roſes, des décoctions de feuilles de plantain, de ſceau de ſalomon, de racines de conſoude, de biſtorte, qui par leur vertu rafraîchiſſante & en même tems aſtringente, ſatisfont à l'une & l'autre indication.

Quand l'hémorrhagie eſt occaſionnée par la diſſolution du ſang, & par une acrimonie ſcorbutique, il faut faire peu d'uſage de la ſaignée, mais il faut preſcrire les acides, les acerbes, avec les incraſſans & les edulcorans, tels ſont le ſang de dragon, le cachou, l'ypociſte, les balauſtes ; l'acacia vera & les racines de tormentille, de biſtorte, de conſoude, les feuilles de pervenche, de geranium, de queue de cheval, d'argentine, d'aigremoine, de ſanicle, dont on peut faire différentes formules. S'il arrive que le flux de ſang ſoit entretenu, en quelque maniere que ce puiſſe être, par une fiévre, qu'il y ait des indices de putridité dans les premieres voies, tels que les ſaleté de la langue, l'amertume de la bouche, la cardialgie, les nauſées, & que la nature indi-

que ainsi la route que l'on doit tenir après avoir fait précéder la saignée; il faut donner les émétiques eux-mêmes, mais avec prudence, ce qu'on a coutume de faire dans la dissenterie, mais ce moyen a encore réussi plusieurs fois dans les pertes rouges; il faut employer alors les plus doux vomitifs, comme la semence de raifort, le syrop de glauber, ou ceux qui sont adstringents en même-tems, comme l'ipecacuanha, dont on aide l'action par une boisson aqueuse. Les hémorragies trop abondantes sont suivies de cachexie, & d'hydropisie ascite, avec l'enflure des pieds, la soif & des urines lixivieuses, &c.

I. HEMORRHAGIE, *Aimatismos*, Dict. univ. HEMORRHAGIE DU NEZ, *Profluvium sanguinis*, *Stillicidium sanguinis.*

Nous apprenons de Julien, *Comm. I. in epidemic.* qu'*Hippocrate*, par ce mot d'hémorragie tout seul, sans qu'il soit fait mention de la partie, a entendu celle du nez, & c'est aussi en ce sens que nous prenons le même mot. Par l'hémorrhagie proprement dite, ce pere de la médecine a entendu un flux de sang sortant des narines avec force: il appelle *Errousis*, celui qui se fait peu à peu, & *Stalagmon*, celui qui se fait goute à goute; le plus ou le moins ne change pas le genre ni le nom générique.

Caractere. L'hémorrhagie est un flux de sang par les narrines. Les artéres maxillaires, qui viennent de la maxillaire interne, arrosent la membrane pituitaire, & par conséquent les sinus frontaux, sphenoidaux; les veines rapportent le sang dans la veine jugulaire, & l'y ramenent non-seulement des artéres congéneres, mais encore des sinus orbitaires & des sinus de la duremere avec lesquels ils communiquent; de sorte que la résistance se trouvant augmentée vers les jugulaires, le sang s'en détourne, ainsi que des sinus de la duremere; se porte aux veines nasales, & s'échappe par l'ouverture qu'il fait à ces vaisseaux.

La glande pituitaire, qui est un corps spongieux posé sur la selle du turc au moyen de l'entonnoir, reçoit du troisieme ventricule & des deux ventricules latéraux du cerveau, la sérosité superflue dont ils regorgent dans l'état de maladie; cette glande est entourée de petits vaisseaux ou sinus circulaires qui communiquent avec les sinus caverneux de chaque côté; il est très-vraisemblable que par cette voie cette sérosité peut se porter avec le sang aux vaisseaux des narines, sur-tout s'ils sont rompus; aussi l'expérience journaliere montre-t-elle que le cerveau peut être délivré de plusieurs engorgemens & de plusieurs maladies par une hémorrhagie.

Le sang se trouvant pressé de tous côtés se porte là où il

trouve moins de résistance ; dans les grandes arteres, ce fluide est poussé par le cœur avec tant de force, que de legers obstacles ne sçauroient le faire rétrograder ; mais il n'en est pas de même dans les petits vaisseaux, sur-tout dans les veines reticulaires, où le moindre obstacle fait rétrograder le sang, non-seulement dans les veines, dans les arteres, comme on le voit à l'aide d'un microscope, aux pieds des grenouilles. Il y a plus, *Bernoulli*, dans son *Hydrodynamique*, nous apprend que le fluide est enlevé & comme attiré des petits vaisseaux dans les grands, toutes les fois que la vélocité est considérable dans ces derniers, & que le flux a beaucoup d'action par lui-même ; c'est ce que nous fait voir encore le passage du chyle, du canal thorachique dans la veine souclaviere. J'ai parlé de ces choses, parce qu'elles sont connues de peu de gens : ces connoissances sont cependant très-utiles pour entendre la théorie de ces maladies ; en effet, elles nous font voir pourquoi une hémorragie des narines soulage les parties internes de la tête.

Symptômes. La pesanteur de la tête, la cephalalgie, le vertige, l'assoupissement, une démangeaison dans les narines, les mouvemens fébriles, ne précédent que les hémorragies actives, & montrent que la nature fait des efforts pour se délivrer du sang superflu dont elle est surchargée.

1. Hémorragie passive. D.

C'est celle qui est occasionnée par une chûte, par un coup reçu sur le nez & sur le front, par une commotion à la tête, par des coups piquans ou stimulans introduits dans le nez, & dans ce cas, l'hémorragie est souvent accompagnée d'éternuement. On la guérit 1°. par une compression méthodique avec une tente de linge que l'on introduit dans les narines : 2°. par des moyens physiques avec les stiptiques, sous une forme liquide, ou en poudre, que l'on introduit dans les narines, ou que l'on y souffle, tels sont l'eau styptique de M. Matte, l'alun, le vitriol verd, dont on fait la poudre de sympathie, en le faisant calciner au soleil.

2. Hémorrhagie pléthorique. B. P.

Elle arrive pour l'ordinaire aux jeunes gens, au printems & au commencement de l'été, souvent le matin, lorsqu'elle survient pour la premiere fois, & ensuite à l'occasion d'un coup de soleil, ou d'un excès dans l'exercice & le régime ; ce qui augmente la pléthore, ou l'excite. Cette hémorrhagie est précédée d'étourdissement, de stupeur, de céphalalgie, de vertige & autres symptômes, que l'écoulement du sang soulage. Si l'hémorrhagie est trop abondante, on la guérit par la saignée, & les rafraîchissans, par l'usage intérieur & extérieur des acides, & enfin par les astringens dont on a parlé ci-dessus. J'ai connu un jeune homme, qui pendant les grandes cha-

leurs, ayant été attaqué d'une hémorrhagie produite par un coup de soleil, se jetta dans une riviere; & l'arrêta ainsi sur le champ.

3. Hémorrhagie fébrile, *Hemorrhagia febrilis.* Boerhaave; aph. A. P.

Elle est essentielle, ou symptomatique. L'essentielle est accompagnée d'un mouvement fébrile, intermittent, ayant le type de la fievre tierce; elle s'annonce par un froid léger, auquel succédent la chaleur & une pesanteur de tête; le sang commence alors à couler. La *symptômatique* a beaucoup de rapport aux maladies fébriles avec redoublement, ou aux continues qui tendent à leur fin; on appelle *critique*, celle qui est salutaire, & *morbifique*, celle qui est nuisible.

4. Hémorrhagie critique. B. P.

Telles sont celles qui ne sont point trop abondantes, & qui arrivent après l'état de la maladie, & non dans son accroissement, avec diminution des principaux symptômes. Telle est cette hémorragie qui tient lieu du flux hémorroïdal ou menstruel, comme il arrive chez les femmes qui crachent le sang. *Aphor.* 325. Telle est encore celle qui est accompagnée de surdité dans les fiévres. *Aphor.* 604. Telle est enfin celle qui arrive à un jour critique, & qui est aussi abondante qu'il le faut. L'hémorrhagie est annoncée par le pouls dicrotus, ou rebondissant, ou dont les pulsations sont de tems en tems coincidentes: si la premiere partie de cette double pulsation est plus grande que la postérieure, la quantité de sang est peu considé-sidérable; si les deux coups sont tous les deux forts & égaux, l'hémorrhagie sera médiocre; si le premier est suivi de près par un autre, l'hémorrhagie arrivera bientôt; plus ce pouls rebondissant arrive souvent dans une suite de pulsations, moins l'hémorrhagie tarde d'arriver; de telle sorte que s'il se rencontre à chaque trentiéme pulsation, l'hémorrhagie surviendra dans quatre jours; si c'est à chaque seiziéme, dans trois jours; si c'est à chaque huitiéme, en deux jours; si c'est à chaque quatriéme, dans la journée; si le soubresaut est plus grand au bras droit, il faut attendre l'hémorrhagie de la narine du même côté; si le retour de ces soubresauts est inconstant, le tems de l'hémorrhagie est incertain. *Nihell. Observ.* Cette hémorrhagie est quelquefois précédée de nausées & du vomissement, ou du tremblement des mains.

5. Hémorrhagie nuisible.

C'est celle qui arrive dans les maladies aigues, au commencement & à leur accroissement, sans soulager le malade, avec délire, assoupissement, des mouvemens spasmodiques, un pouls moû, petit, ou inégal, le sang coule alors goute à goute, & cesse

cesse aussitôt de couler. Celle qui arrive les jours critiques avec un grand refroidissement : *Duret.* 10, *coac.* Celle qui se fait du côté opposé à celui du mal, comme du côté droit chez les rateleux : *Coac.* 202. Celle enfin, qui est accompagnée de délire, ou de spasme, est dangereuse : *Aphor.* 957. L'hémorrhagie symptomatique est nuisible de deux manieres : 1°. si elle est trop abondante, elle épuise les forces ; de-là, la petitesse & l'inégalité du pouls, la peur & le découragement, le délire & le spasme : 2°. si elle arrive lorsque le malade a perdu ses forces, même sur la fin de la maladie, & à un jour qui n'est point critique, comme le onziéme. L'hémorrhagie est imparfaite, lorsqu'elle n'est qu'un petit écoulement qui se fait goute à goute, quoiqu'il revienne souvent, ces écoulemens interrompus sont des efforts inutiles de la nature prête à succomber. *Coac.* 212. L'hémorrhagie est dangereuse si elle est accompagnée d'une petite sueur locale ; mais c'est encore pire s'il y a refroidissement des extrêmités. Les hémorrhagies qui surviennent dans les fiévres, petechiales ou quartes, sont du plus sinistre présage.

6. Hémorrhagie qui survient dans les maladies chroniques. Les hémorrhagies qui arrivent aux hydropiques, aux personnes qui sont attaquées de la fievre quarte, aux hypochondriaques & aux cachectiques, sont dangereuses ; il en est de même de celles qui surviennent aux vieillards, qui ont des obstructions, & aux scorbutiques.

Mais dans les jeunes gens plethoriques, si ces hémorrhagies viennent à être supprimées mal-à-propos, elles entraînent après elles des douleurs, des inflammations, des fiévres aigues, l'apoplexie.

7. Hémorrhagie causée par des sang-sues, *Hemorrhagia ab hirudine.* Schneider, lib. 11, cap. 22, page 220 ; Ephemer. nat. cur. dec. 11, ann. 1, obs. 99.

C'est celle qui est causée par une sang-sue qui s'est introduite dans le nez ; c'est pourquoi les personnes qui boivent à des eaux bourbeuses immédiatement avec la bouche, comme les bêtes, sont exposées à cette hémorrhagie.

II. Hemoptysie, crachement de sang, *Hæmoptysis*, *hæmoptoe* des Grecs, *Emptoe* de Gordon, *Emoptoys*, *Emptoica passio* de Gilbert ; *Sputum sanguinis* des Latins ; ces malades sont appellés hémoptoiques, de *ptuein* expectorer & *aima* sang.

Caractere. C'est une expectoration de sang avec toux, sans fiévre inflammatoire. *Salicet* prétend qu'au lieu de la toux, ce n'est qu'un bruit sonore, appellé rascation (*a*), dans la

(*a*) Ce bruit est à peu près un râlement, avec cette différence seule,

péripneumonie & la pleuréſie, on expectore auſſi du ſang avec la toux, mais en moindre quantité, & il y a une fievre inflammatoire.

Dans l'hémorrhagie des narines, & le ſtomacace, on crache de tems en tems du ſang, qui coule de la bouche, & des gencives; mais ce n'eſt point la toux, s'il y en a, qui améne le ſang, comme dans l'hémoptyſie.

Dans le vomiſſement de ſang, le malade fait des efforts pour vomir, & le ſang qu'il rejette eſt ordinairement noir, ou mêlé avec des reſtes d'alimens, ſans qu'il y ait aucune toux.

Théorie. Le poumon eſt arroſé par deux ſortes de vaiſſeaux ſanguins : 1°. par l'artere pulmonaire, qui part du ventricule droit du cœur, & ſe diviſe auſſi-tôt en deux troncs, dont les branches accompagnent les ramifications des bronches : 2°. par l'artere de ruiſch, qui ſuit le même chemin que la précédente, & vient ſouvent de l'aorte deſcendante; mais elle fournit à peine la quatre centiéme partie du ſang de l'artere pulmonaire; les dernieres ramifications de ces deux arteres ſe réuniſſent en réſeau, & embraſſent à l'extérieur les véſicules du poumon; les veines pulmonaires rapportent le ſang de la premiere artére au ventricule gauche du cœur; la veine de zannichelli rapporte le ſang de celle de ruiſch, à la veine azygos, ou à l'oreillette droite du cœur : la capacité des veines pulmonaires, priſes enſemble à la même diſtance du cœur, eſt à la capacité de l'artere pulmonaire, à peu-près comme 26 à 21.

La quantité de ſang qui paſſe par l'artere pulmonaire, eſt égale à celle qu'envoie l'aorte; ces deux vaiſſeaux ont le même diamétre; mais la ſolidité de l'artere pulmonaire eſt trois fois moindre que celle de l'aorte, & le volume du poumon fait à peine la vingt-cinquiéme partie du volume de tout le corps qui eſt arroſé par l'aorte; par conſéquent la maſſe que le ventricule droit doit mouvoir, eſt vinq-cinq fois moindre que celle qui doit être mue par le ventricule gauche.

Les injections faites dans l'artére pulmonaire paſſent plus aiſément des artéres dans les veines, que celles que l'on fait par l'aorte; nous avons donc raiſon de conclure, que les dernieres ramifications de l'artere pulmonaire, ſont plus ouvertes que celles de l'aorte, & qu'elles ont moins de vaiſſeaux lymphatiques : de ſorte que la circulation du ſang dans le poumon ſe fait aiſément, & avec des forces trois fois moindres; les

---

ment que dans le râle, c'eſt une pituite viſqueuſe qui obſtrue les bronches, & que dans la raſcation, c'eſt le ſang qui gêne le paſſage de l'air qui vient heurter contre la luette & les autres parties du goſier, à travers le ſang qui ſort du poumon.

derniers vaisseaux sont béans & nombreux : cependant je ne pense pas qu'on doive en attendre une plus grande vélocité, que dans des pareils rameaux de l'aorte. Les vaisseaux sanguins du poumon qui ont des rides transversales, se déployent pendant l'inspiration, & acquierent par conséquent plus d'amplitude : ils sont en même-tems des angles moins aigus, quand les vésicules se trouvent dilatées par l'air ; & comme ces vaisseaux sont susceptibles d'une extension trois fois plus grande que les branches de l'aorte, ils peuvent, dans les grandes agitations de l'esprit & du corps, recevoir tout le sang qui est exprimé de tous côtés, & en être gonflés : ce qui n'arrive point sans que la respiration en soit gênée. On sçait que la congestion du sang dans les vaisseaux pulmonaires est d'autant plus grande, que la respiration est plus gênée ; mais cette congestion se dissipe ou par une fievre qui survient, ou par de fréquentes & fortes contractions du cœur, qui pompent, pour ainsi dire, le sang du poumon, & le distribuent dans les artéres du corps qui se trouvent dilatées, ou même en élargissant les vaisseaux sécrétoires qui s'ouvrent dans les vésicules, & qui, dans l'état de santé, ne font que transpirer ; au lieu que dans l'hémoptisie ils transmettent le sang ; ce qui délivre le poumon de l'engorgement, prévient la dyspnée & la fievre inflammatoire. Si l'on fait couler de l'eau tiéde pendant une heure entiere dans l'artére pulmonaire, au moyen d'un tube haut d'un pied, & posé verticalement, l'eau entre en partie dans les veines, & en partie dans la trachée-artére : celle-ci emporte avec elle une grande quantité d'écume visqueuse, laquelle se trouvant à la fin presque épuisée, si l'on fait passer par le même tube de l'eau rougie, elle coule à plein canal dans la traché-artére. Or, il est vraisemblable que la force de l'eau injectée ne cause aucun déchirement aux vaisseaux, puisqu'elle est moindre que celle du sang qui vient du cœur.

De sorte que le sang passe de lui-même par les orifices des vaisseaux lymphatiques qui s'ouvrent entre les vésicules, dès qu'ils sont privés de ce mucus dont ils sont gorgés, & il arrive une hémoptysie par anastomose, qui n'est suivie d'aucune suppuration.

Mais si l'hémoptisie est précédée d'un engorgement inflammatoire, comme dans la péripneumonie, & qu'il y ait une fievre aigue, qui pousse le sang avec une plus grande force dans les vaisseaux pulmonaires, il arrivera une rupture à ces vaisseaux ; de-là, l'hémoptysie qui tend à la phtysie. La même chose arrive, lorsque les vésicules se trouvent déchirées, ou par une playe faite à l'extérieur, ou par des cloux ou des aiguilles que l'on auroit avalés, ainsi que Morton l'a observé.

Mais si les glandes bronchiques, dans lesquelles on trouve si souvent des concrétions plâtreuses, viennent à suppurer; ce qui arrive principalement dans la pthysie scrophuleuse, à cause de l'érosion des vaisseaux produite par le pus; il est évident qu'il en doit résulter une hémoptysie faite par *diabrose* (*a*). Ce que nous venons de dire fait voir la conduite que l'on doit tenir dans la pratique. Le sang que l'on rejette par la toux, est tantôt plus vermeil, tantôt plus noir, selon qu'il séjourne plus ou moins dans les vésicules, & qu'il s'y coagule. On ne peut point distinguer pour cela, si ce sont des arteres ou des veines qui sont ouvertes, puisque quand ce ne sont que de petits vaisseaux qui se trouvent rompus, il n'y a presque pas de différence entre le sang veineux & le sang artériel; mais dans le poumon, les veines fournissent un sang d'un rouge plus vif que celui des arteres, au lieu que c'est le contraire dans les autres parties.

1. Hémoptysie accidentelle, *Hæmoptisis accidentalis*, Morton, Pthisiolog. cap. 5, D.

C'est celle qui provient de la plethore, sur-tout quand elle a été déterminée, sans avoir été précédée d'aucune acrimonie des humeurs, & sans pulmonie héréditaire : ce qui arrive par un excès dans l'exercice ou dans le régime.

Causes antécédentes. Ces causes sont 1°. tout ce qui peut augmenter la quantité de sang, comme la bonne chere, les boissons spiritueuses, l'omission de la saignée, quand on y est habitué, la suppression des menstrues & des hémorrhoides : 2°. ce qui peut rendre le cours du sang plus impétueux, ou le faire porter tout d'un coup au poumon; tels sont les cris aigus, la course, le chant trop fort, la lecture à haute voix, un transport de colere : de-là viennent l'embarras de la poitrine, un sentiment de démangeaison ou de chatouillement dans le gosier, l'enrouement & la sécheresse du poumon, la toux, la difficulté de respirer.

Symptômes. Un goût salé dans la bouche, une grande titillation du gosier; une toux sonore, si l'on expectore peu de sang; sourde & obscure, quand le sang vient par gorgées : (plusieurs Médecins regardent même cette toux comme un vomissement) ce qui fait que les malades sont obligés de se tenir assis sur leur lit, de peur d'être suffoqués : enfin, dès que l'on a rendu ce sang, la difficulté de respirer diminue, la douleur, s'il y en avoit auparavant, s'adoucit, ainsi que l'oppression de la poitrine.

(*a*) Ce mot est dérivé du grec *Diabrosis*. C'est une solution de continuité, causée par l'érosion que des humeurs âcres & corrosives ont faite à une partie, soit externe, soit interne.

Suites. Le crachement de ſang abondant affoiblit les malades ; la pâleur s'empare des membres ; la terreur que l'aſpect du ſang cauſe à pluſieurs, augmente la foibleſſe, la pâleur & le froid ; le pouls devient plus petit & plus fréquent, comme il arrive après une grande foibleſſe.

Sujets. Cette hémoptyſie attaque les jeunes gens depuis vingt-quatre juſqu'à trente-ſix ans, principalement ceux qui étoient ſujets auparavant à des hémorrhagies, les Lecteurs, les Chantres, les Prédicateurs, les Crieurs publics, les Avocats, qui parlent avec beaucoup de feu, les Maîtres de Muſiques, les Vendeurs de babioles, ou les Charlatans, les Profeſſeurs, certains ouvriers, comme les Tailleurs de pierre, leſquels font de violens efforts pour retourner de grandes maſſes.

2. Hémoptyſie habituelle, *Hæmoptyſis habitualis*, Morton, Phtiſiolog. cap. 5, C. P.

C'eſt celle qui eſt l'effet du vice des fluides qui tendent à l'acrimonie, & d'une foibleſſe du poumon naturelle ou acquiſe ; cette hémoptyſie eſt ordinairement accompagnée d'une petite fievre quotidienne continue, ou quotidienne ſeulement.

Cauſes antécédentes. Elles ſont les mêmes que dans l'accidentelle ; il y a d'ailleurs une diſpoſition dans la poitrine, c'eſt-à-dire, ſa foibleſſe, laquelle s'annonce par une voix aigre, un ton aigu, ou faux. La prominence des omoplates, l'étroiteſſe de la poitrine, la rougeur des joues, un pouls plein & fréquent, une petite fievre ſur le ſoir, & plus grande que dans l'état de ſanté, un ſentiment de titillation & de peſanteur dans la poitrine, ſont les avant-coureurs de cette hémopthyſie.

Symptômes. Preſque tous les jours il ſurvient un froid fébrile, ſpontané, avec une toux qui eſt d'abord ſeche, enſuite une chaleur, ſur-tout vers la poitrine, avec anxiété & difficulté de reſpirer, laquelle eſt ſuivie d'une expectoration de ſang d'un rouge vif, écumeux, toujours accompagnée de toux, avec un chatouillement au goſier ; quelques jours après, l'expectoration ceſſe ; mais elle revient pour l'ordinaire au printems ſuivant.

Suites. L'eſtomac ſe trouve délabré à cauſe de la fievre ; les digeſtions ſe font mal ; les forces ſont abbatues par une hémoptyſie abondante ; la pâleur & la maigreur s'emparent du malade ; la toux perſiſte ; & ſi les parens ont été phtyſiques depuis l'âge de dix-huit juſqu'à trente-ſix ans, le malade tombe dans la phtyſie.

Sujets. Les perſonnes ſujettes à cette maladie ſont les hommes & les filles parvenues à l'âge viril, ſur-tout celles qui ſont chagrines, triſtes, qui ſe mettent en colere pour rien, qui ſont recherchées dans le manger & le boire, capricieuſes,

enrouées, maigres, qui ont des sueurs nocturnes, dont les menstrues sont supprimées, dont le sang est salé, & qui se nourrissent d'alimens épicés ou salés.

3. Hémoptisie par diapédése, *Hæmoptisis a diapedesi*, Mahon. *Journ. de Méd. Juill. 1757*. A.

On connoît cette espece, en ce que le sang que l'on crache est d'une couleur délayée, de couleur de rose, écumeux, & qu'il est expectoré sans toux; il est même si fluide & si tenu, qu'après la mort il sort spontanément du poumon. Cette hémoptysie, dans l'observation que nous venons de rapporter, a été déterminée par la pléthore.

4. Hémoptysie menstruelle, *Hæmoptysis catamenialis*. Nicol. Pechlini. *Passio hæmoptoica periodica à menstruis suppressis*. Plater. Expuitiones L. P.

C'est celle qui survient, lorsque les menstrues ont été supprimées avant le terme ordinaire; elle en tient même lieu, & se fait tous les mois en une quantité modérée, sans nuire à la santé. On trouve dans *Pline* & dans *Sennert*, des exemples d'hommes, qui tous les ans crachoient du sang dans un certain tems, & qui n'ont pas laissé de parvenir à la plus grande vieillesse. L'hémoptisie leur tenoit peut-être lieu d'hémorrhoides.

5. Hémoptisie périodique, *Hæmoptysis periodica* Nicol. Pechlini, *Amat. Lusitan. Cens. 5*, *Cur. 3*. C. P.

Un homme de l'âge de quarante-cinq ans, étoit accoutumé à un flux hémorroïdal qui lui arrivoit tous les mois. Cet écoulement étant venu à cesser, le malade rejetta par la bouche une grande quantité de sang, d'un rouge vif tirant un peu sur le jaune, il consulta son Médecin, & fut guéri par la méthode suivante.

Pour rappeller le flux hémorrhoidal l'on appliquera à l'anus quatre sang-sues, pour tirer du sang jusqu'à la quantité de six onces; on travaillera ensuite à diviser le sang, & à lui enlever la qualité muriatique dont il est infecté, on ordonnera à cet effet les anti-scorbutiques, le houblon, la fumetere, l'endive, la chicorée, sous la forme d'extrait de syrop, de bouillon ou d'apozemes pendant quelques jours, en observant en même tems un régime humectant, tels que les potages & les panades, & l'on fera passer de tems en tems quelques doux purgatifs composés avec la manne, la rhubarbe, les tamarins & autres remedes généraux.

L'ouverture des hémorrhoides, opération inconnue aux Grecs, se fait par l'application des sang-sues ou par le léchement d'un jeune chien, par la lancette, en les frottant avec

des choſes rudes, comme les feuilles de figuier, par l'uſage de l'aloes & autres choſes ſemblables.

6. Hémoptyſie ſcorbutique, *Hemophtyſis ſcorbutica*, de Sennert. C. P.

Un jeune homme dont les gencives étoient molles, ulcérées, ſanglantes, fétides, les dents noires, vacillantes, &c. tomba dans une hémorrhagie, après la guériſon de laquelle il lui ſurvint des hémorrhoides avec un pouls fort; ces hémorrhoides ayant été ſupprimées par des médicamens, il lui arriva une hémoptyſie abondante & rebelle que j'attribue à la diſſolution du ſang.

7. Hémoptyſie varioleuſe, *Hæmophtiſis varioloſa*, Sydenham. pag. 95 & 597. A.

Ce crachement de ſang arrive dans la petite vérole confluente, avant l'éruption, du moins entiere, des puſtules, aux perſonnes dont le ſang eſt trop bouillant & échauffé par des liqueurs vineuſes. Cette hémoptyſie annonce une mort certaine; elle eſt due à la diſſolution du ſang & demande par conſéquent, une boiſſon aſtringente avec l'eſprit de vitriol juſqu'à une agréable acidité. *Voyez*, la cure du piſſement de ſang varioleux.

8. Hémoptyſie catarrhale, *Hœmophtiſis catarrhalis*, Bontius medic. indor. Bonet. ſepulchret. *Hæmoptyſis peripneumonica.* Lælius à fonte D. P.

Dans les catarrhes, la toux férine & la pleureſie, on expectore du ſang ou des crachats rouillés, mais cette évacuation eſt plus abondante dans la peripneumonie: ce qui dépend de ce que les bronches ont perdu le mucus dont elles étoient enduites, & que les veſicules ſe ſont vuidées.

Pratique. Dans l'hémoptyſie paſſive, c'eſt-à-dire, celle qui provient d'une plaie, la force qui pouſſe le ſang eſt beaucoup plus grande que la réſiſtance qui s'oppoſe à ſon écoulement, qui ne paroît dépendre que de la ſeule viſcoſité de ce fluide, ce qui a lieu juſqu'à ce que les lévres de la plaie du vaiſſeau qui a été bleſſé ſe ſoient rapprochées. Ainſi pour détruire la cauſe de cet écoulement, il faut augmenter la réſiſtance du vaiſſeau par des moyens méchaniques, par des ligatures, des compreſſions, &c. & comme ces moyens ne peuvent être mis en uſage dans les plaies internes, il ne reſte d'autre reſſource que de diminuer les forces qui pouſſent le ſang autant qu'on le peut faire ſans craindre la mort du malade, afin que les vaiſſeaux ſe contractant d'eux-mêmes, empêchent l'écoulement du ſang.

On emploie avec ſuccès la ſaignée du bras répetée toutes les quatre heures, ou même de deux en deux heures; il faut

que la diete soit sévère : il y a même plusieurs blessés à qui l'eau seule, pour toute boisson & pour toute nourriture, a suffi pour vivre, non-seulement pendant plusieurs jours, mais encore pendant des semaines, jusqu'à un entier rétablissement ; cela paroît très-surprenant, mais on l'a observé plusieurs fois dans l'Hôtel-Dieu de Montpellier. La tranquillité d'esprit jointe à une situation horizontale est absolument nécessaire pour calmer le mouvement du sang, & pour ne pas employer inutilement les forces vitales. Comme les médicamens ne peuvent point être appliqués immédiatement sur la plaie, à peine sont-ils de quelque utilité pris à l'intérieur, excepté l'eau de Rabel, dont on met quelques goutes dans de l'eau jusqu'à une agréable acidité, on pourra donner encore la décoction de plantes un peu astringentes, pouvu qu'elles ne pésent point sur l'estomach, telles sont le sceau de salomon, la racine de consoude, une infusion de fleurs de roses, le suc d'ortie, de geranium sanguineum & de plantain ; il faut éviter les cordiaux, lesquels s'ils dissipent la lypothymie, lorsqu'elle a lieu, augmentent l'hémorrhagie ; l'odeur du vinaigre est la seule chose qui paroisse convenir pour rétablir les forces & aider l'expectoration du sang aggrumelé dans le poumon.

Si dans une plaie de la poitrine, le sang s'est répandu dans cette cavité, il faut l'en retirer au moyen du troiscart, en dilatant la plaie & prenant garde de piquer les arteres intercostales. Si des clous sont tombés dans la poitrine pendant l'inspiration, il n'y a que les efforts de la nature qui puissent les expectorer par la toux. Tout ce que le Médecin doit faire, c'est de calmer les efforts inutiles ou nuisibles, & prévenir la phthisie.

L'hémoptysie active par anastomose demande les mêmes remedes que celle qui se fait par rupture ; mais il n'est pas nécessaire que la diete soit aussi sévere. Les crêmes légeres de riz, d'orge, d'avoine, de mie de pain préparée avec l'eau, sont préférables aux bouillons, qui favorisent l'écoulement du sang, en excitant une chaleur & une petite fievre. On a coutume de faire des saignées toutes les quatre heures, les ligatures des membres ne sont ici d'aucun usage ; on donne le suc d'ortie ou la décoction de ses semences, entre les intervalles du bouillon. Sur le soir on fait usage de très-légers narcotiques, qui, sans produire une grande insensibilité qui supprimeroit la toux nécessaire pour l'expectoration, peuvent calmer les anxietés & les douleurs qui agitent le sang. Le syrop de nenuphar, de pavot avec l'eau de rose & de plantain suffisent. *Hippocrate* ne craignoit pas de prescrire la semence de Jusquiame. Lorsque la pléthore est dissipée, & que

le mouvement fébrile du sang (s'il existoit) est calmé, on peut nourrir le malade avec des soupes de panades, de crêmes plus épaisses, des œufs à la coque, mais en petite quantité; mais si l'inspection de la bouche, son odeur fétide, une pesanteur d'estomach, & des borborygmes font soupçonner que les digestions se font mal, comme il arrive pour l'ordinaire, il faut donner des purgatifs doux, qui ne mettent point les humeurs en mouvement; tels sont la casse, les tamarins, les fleurs de pêcher & la manne. On fera prendre avant l'administration de ces remedes quelques lavemens laxatifs; il faut répéter ces purgatifs, suivant le besoin. Si la fievre, qui commence par un frisson, revient tous les jours, comme cela arrive ordinairement, il faut donner tous les matins, pendant une semaine, des bouillons de veau préparés avec un poulet, la laitue, la pervenche, le plantain, la racine de consoude & autres plantes semblables: & si le malade observe la diete & se tient en repos, les vaisseaux, en se contractant, recouvreront leur ton, & l'on préviendra la rechûte. Si l'hémoptysie arrive par diabrose ou par une dissolution scorbutique du sang, les mêmes remedes généraux conviennent, pourvu que l'on ait égard à la force du pouls & à l'impétuosité du sang qui coule; mais quand les humeurs sont trop en mouvement, on doit donner les narcotiques forts, quoiqu'ils dissolvent un peu le sang. On fait prendre sur le soir, le laudanum dans de l'eau de plantain, ou dans le syrop de roses. Dans la diabrose, on tiendra dans la bouche des édulcorans, des glutineux & même des gommeux, comme les tablettes de guimauve, la gomme arabique, &c. On fera prendre à l'intérieur les mêmes rafraîchissans & agglutinans, & l'on passera à l'usage du lait, après avoir ordonné auparavant un doux purgatif. Dans l'hémoptysie qui dépend d'une dissolution scorbutique du sang, il faut débuter par l'usage des bouillons de tortue, de grenouilles, avec la laitue, la pervenche, le beccabunga, l'oseille, l'aigremoine, la pimprenelle; & si le malade crache une grande quantité de sang, il faut toujours, dans ce cas, faire une poudre avec parties égales de sang de dragon, que l'on donne, avec de la conserve de roses, quatre fois dans le jour, jusqu'à la dose de six, huit grains, &c. On doit même de tems en tems, faire avaler quelques petits morceaux d'alun, quoiqu'ils excitent des nausées. On mettra dans les bouillons la plante appellée queue de cheval & le plantain; on composera des juleps avec la teinture de roses & quelques goutes d'eau de rabel; & l'on usera d'une boisson faite avec les baies de sumach, de myrte sauvage, les feuilles de brunelle & de pourpier.

Dans l'hémoptysie menstruelle, entretenue par les pâles couleurs, ce qui supprime le flux menstruel, l'usage de la limaille de fer, à la dose d'un grain ou de deux, continué pendant quelques années, rappelle ce flux, dissipe la toux, & prévient la phtisie, ainsi que je l'ai observé. Pendant le paroxysme l'on doit employer la saignée, les pediluves chauds & autres choses semblables.

9. Hémoptysie phthisique, *Hemoptysis phthisica*, J. Hessi, *à tuberculo ab schirro pulmonis.* Bonet. sepulchr. *Vomicæ prodromus*, Bennet. theatr. tabidor. C. P.

Lorsqu'une vomique du poumon vient à se rompre, l'expectoration du pus se fait si difficilement, & la suffocation est si grande, que le malade est enlevé subitement, ainsi qu'il est arrivé à M. *Vaugelas.*

10. Hémoptysie produite par un tubercule du poumon, *Hæmoptysis ex tuberculo pulmonum.* J. Hessi, *hæmoptysis phthisica.* Wagner, *diss. Lips. 1742*, C.

Une personne portoit sur la clavicule, au côté droit du poumon, un tubercule, qui croissoit de tems en tems, & acquéroit une couleur rouge, ou décroissoit & paroissoit alors de la même couleur que les autres parties; il y avoit longtems que la malade étoit affligée d'une toux catarhale; elle fut enfin suffoquée par un accès d'hemoptysie. L'ouverture du cadavre fit voir un tubercule spongieux, purulent & du sang répandu dans les bronches, les autres parties étant presque vuides de sang. *Cardan* avoit observé une hémoptysie, qu'il appelle admirable, parce qu'elle étoit jointe à une hémorrhagie des narines, & que par conséquent, on ne sçavoit si le sang venoit des narines ou du poumon; mais il est surprenant que ce Médecin qui avoit tant de sagacité, ait trouvé cela bien surprenant.

11. Hémoptysie produite par un sphacèle au poumon, *Hæmophtysis à sphacelo pulmonis.* Dodon. *observ. cap. 24.*

Il faut entendre par sphacèle ce relâchement de poumon qui, par sa molesse, sa porosité & sa lividité, ressemble alors à une gangréne. J'ai souvent eu occasion d'observer cette maladie. Dans les autres hémoptisies, on crache un sang tout pur, d'un rouge vif, ou purulent mêlé avec de la salive ou de la pituite; mais dans cette espéce, il y a une toux vive, & l'on rejette un sang noir avec des parcelles ou des morceaux de poumon noir & sphacelés, sans aucune expectoration de sang ni de pus; ce sang ne vient ni d'un vaisseau rompu, ni d'un ulcére, mais de la substance du poumon, qui est ramollie & flasque, & d'où il sort, comme d'une éponge; cette maladie cause la mort tôt ou tard. Quand un malade hémop-

loique crache un ſang écumeux, ce ſang vient du poumon, & c'eſt un état mortel. *Hyppocr. aphor. 13. l. 5.*

12. Hémoptyſie cauſée par une plaie, *Hæmoptyſis traumatica*, Holler. *Comment. in coac.* A.

1°. Elle arrive par une plaie externe, & alors après avoir fait précéder les remedes généraux, comme la ſaignée & les lavemens, le malade doit tâcher de conſerver ſa vie par la tranquillité d'eſprit & de corps, en s'abſtenant de parler, en ſe tenant couché ſur la plaie, & en ſe contentant pour toute nourriture de bouillons, de conſommés & d'œufs; mais s'il ſort une grande quantité de ſang par la bouche & par la plaie, la mort eſt ſur le point d'arriver. Il en eſt de même ſi le pouls s'affoiblit & s'il ſurvient des ſyncopes. Mais ſi le flux de ſang eſt en petite quantité, ſi la plaie n'admet pas autant d'air que la glotte, s'il n'y a pas de grands vaiſſeaux arteriels ou veineux, qui aient été bleſſés, quoique le poumon ſoit percé, il y a alors eſpérance de guériſon, on voit dans ce cas, les ſymptômes de la péripneumonie. En effet, il ſurvient une fiévre aigue, avec une difficulté de reſpirer, des crachats ſanglans, une douleur gravative & pungitive à la poitrine. Voyez *Péripneumonie par des cauſes méchaniques*. Morton. *De vulneribus thoracis Munnicks* & autres. Les Chirurgiens doutent s'il faut boucher une plaie faite à l'extérieur, ou non? Je crois qu'on peut réſoudre cette queſtion de cette maniere. Il ne faut pas que la plaie reſte toujours ouverte, parce que le malade tomberoit dans l'aphonie, la ſuffocation, & que l'inflammation du poumon augmenteroit; mais on ne doit pas non plus la fermer tout-à-fait, afin que le ſang répandu ait une iſſue libre; autrement le ſang qui ſeroit retenu dans la poitrine donneroit lieu à la ſuffocation; ſa putréfaction pourroit même cauſer la mort (*a*).

2°. Quand cette hémoptiſie eſt cauſée par une plaie interne, comme par des aiguilles que l'on auroit avalées en riant, par des cloux, des os, des arrêtes, &c. ces corps étrangers produiſent une toux terrible, un énorme crachement de ſang, une douleur à la poitrine, & ſi on ne les rejette, les ſymptômes de la péripneumonie, auxquels ſuccédent la phtyſie & la mort, ainſi que l'a obſervé Morton: *de phthyſi à calculis Phthyſ. Lib. III, Cap. 6, Hiſt. 4.* Dans ce cas, après pluſieurs ſaignées, il faut recourir auſſi-tôt aux opiates; & ſi ces corps

---

(*a*) M. de Sauvages ne parle point ici de l'effet que l'air introduit dans la poitrine, pourroit produire ſur le poumon. Il eſt cependant d'obſervation que ce fluide a ſouvent rétabli l'équilibre dans la poitrine, & fait ceſſer des hémorrhagies abondantes, quand ſon entrée dans cette capacité, a été prudemment ménagée.

étrangers s'arrêtent à la glotte ou à la trachée-artère, il faut les en retirer avec des instrumens propres à cela, & même par la bronchotomie (*a*) : enfin, on doit, au moyen des saignées répétées & du laudanum, donné à une assez forte dose, & à plusieurs reprises, de la tranquillité d'esprit & de corps, & autres choses semblables, arrêter l'action du poumon sur ces corps, afin de pouvoir au moins prolonger la vie.

Hémoptysie causée par un coup reçu à la poitrine, *Hæmoptysis a percusso pectore.* Felic. Plater. Expuitiones, 627.

Hémoptysie produite par une chûte, & par des grandes contusions à la poitrine. Plater, *Lib. III.* C'est de cette maladie que mourut M. Tournefort.

Hémoptysie causée par une plaie du poumon. Heister, *Chir. Lib. I, Cap. 10, §. 14.*

L'on crache une grande quantité de sang ; & il sort en même-tems par la plaie du sang & de l'air, avec sifflement ; ces especes sont accompagnées des symptômes de la pleurésie : de-là les douleurs, l'inflammation, la suffocation, & une toux douloureuse ; mais le sang qu'on expectore est abondant, au lieu que dans la pleurésie, l'hémoptysie se borne à des crachats rouillés.

13. Hémoptysie produite par des sang-sues, *Hæmoptysis ab hirudine.* Gal. *L. IV, Cap. 6, de Loc. aff. Journ. de Méd.* de Vandermonde, 1758, *page 127.* Elle a été encore observée par M. *Passerat de la Chapelle*, Médecin du Roi dans l'Isle Minorque. B.

Quatre soldats, aux mois d'Août & de Septembre, avoient la voix altérée, & crachèrent tous les jours pendant près d'un an, avec toux, & un embarras au gosier, ou sans ces accidens, des livres de sang, les uns plus, les autres moins ; il y en avoit qui, pendant le cours de cette maladie, sentoient un chatouillement, ou un mouvement vermiculaire dans l'ésophage, d'autres dans les arriere-narines : ils avoient tous avalé autrefois en buvant de l'eau, une sang-sue qui s'étoit nourrie dans l'ésophage, étoit montée ensuite au gosier, & s'y tenoit attachée ; on la trouva enfin, on l'en retira avec des pincettes, & le crachement de sang, que l'on prenoit pour une hémopthysie, cessa bien-tôt.

14. Hémoptysie calculeuse, *Hæmoptysis calculosa.* Morton, *Phthysiol. Cap. 6.* C.

Elle est causée par des calculs ou des petites pierres, qui viendront du dehors, & qui seront tombées dans le poumon

(*a*) Voyez le 4e vol. des Mém. de l'Acad. Royale de Chirurgie, par M. Louis.

pendant des éclats de rire : ce qui est commun à l'espece précédente ; ou par des pierres qui se seront formées peu à peu dans ce viscere, & qui sont raboteuses ; car celles qui sont lissés ne produisent qu'une phthysie accompagnée de toux & de pesanteur, & cela n'arrive que lorsqu'elles sont mises en mouvement par quelque cause. De tels calculs du poumon ont lieu chez les personnes astmatiques, chez celles qui ont une difficulté de respirer, chez celles qui ont un anévrisme près du cœur & des palpitations, aussi-bien que chez les artisans, qui sont exposés à la poussiere, comme les Tailleurs de pierre, & ceux qui battent du bled dans les aires. Voyez *Ramazzini, de morbis artificum, lapidariorum, tritici mensorum, &c.*

Les calculs sont mis en mouvement, par le chant, par des cris, par des éclats de rire, par l'éternuement, & autres causes semblables ; & s'ils sont anguleux, ou engagés dans les bronches, ils excitent une toux violente & séche, avec une douleur horrible à la poitrine, & un crachement de sang considérable : si ces douleurs ont précédé, elles sont des signes de l'hémoptysie calculeuse, auxquels on peut ajouter les calculs rendus par la toux. Dans cette espéce de maladie, il faut entretenir, aider & exciter la sortie des calculs ; mais en même-tems la violence de la douleur & l'abondance du flux de sang, demandent les saignées répétées, & que l'on procure du repos au poumon par des opiats donnés souvent à grande dose, avec des juleps astringens, par une nourrirure très-légére, ou par l'usage du lait, par le repos d'esprit & de corps, & en faisant abstenir le malade de parler ; les huileux & les lubrifians béchiques, ne sont presque d'aucune utilité.

A. Hémoptysie catharrale, *Hæmoptysis catharralis.* Galien, Meth. Medic. Lib. 5, *Hœmoptysis indica.* Bontius, *à fluxione.* Bonet.

Cette espece a pour cause la phlogose du poumon, laquelle est due à un air froid & humide, comme quand on couche dans des lieux nouvellement bâtis, à découvert, comme on le pratique communément aux Indes, &c. Les signes de cette espéce, sont une grande toux, avec sifflement, le coryza, un froid léger, une petite agitation fébrile, avec séchereffe, chaleur, & une grande pesanteur à la poitrine.

On la traite, 1°. par les remédes généraux, les saignées révulsives, les lavemens, les bouillons pour toute nourriture, par une boisson préparée avec le suc ou la décoction d'ortie, de chicorée, de bourrache, par des juleps narcotiques, & autres choses semblables : 2°. Galien employoit les frictions & les ligatures ; il garantissoit de l'air le thorax & la tête, au moyen de cérats ; il faisoit mettre les malades dans des bains

d'eau tiéde, & peut-être un peu froide; sur le soir il donnoit de la thériaque récente, ou quelqu'autre narcotique de cette espéce, & il ne permettoit guères, pour toute nourriture au lade, que la crême d'orge : & quand le mal étoit déja ancien, il avoit recours au lait.

15. Hémoptysie causée par l'hydropisie ascite. *Nenter. Tab. X. Sydenh. de Hydrop.* C.

Les hydropiques meurent rarement à moins qu'ils n'ayent eu pendant quelque tems, & de tems en tems, une toux avec un crachement de sang : cette hémoptysie est l'avant-coureur de la mort.

16. Hémoptysie qui provient d'une affection de la rate, *Hæmoptysis splenetica*, *Strigell.* Miscell. Cur. Valeriol. Observ. 2, Lib. C. P.

Les personnes qui ont des obstructions, & des squirrhes à la rate & aux autres viscères, sont sujettes à différentes hémorrhagies & à l'hémoptysie, parce que le sang ne pouvant circuler dans ces lieux obstrués, se porte à ceux où il trouve une moindre résistance; dans cette espéce la pâleur est répandue sur les membres, les malades sont très-foibles, il leur arrive des insomnies, des défaillances. Il faut attaquer cette maladie hors du paroxysme, par l'usage des apéritifs, mais les plus légers, que l'on mêle avec les sédatifs, & que l'on continue long-tems; on tire aussi un grand avantage de la limaille de fer, à la dose d'un grain & demi, ou de deux, que l'on donne pendant plusieurs mois.

17. Hémoptysie d'Helwigius, *Hæmoptysis Helwigiana : oris hæmorrhoides*, Helwig. Hist. Morb. Uratislav. pag. 49. P.

Dans cette espéce, le malade éprouve un chatouillement & une ardeur vers laluette; il rejette par le gosier & par le nez, sans aucune toux & par un simple crachement, un sang d'un rouge vif, qui n'est point écumeux.

III. AFFECTION SCORBUTIQUE, *Stomacace*, *ileos hæmatites*, Hyppocr. de internis affectibus. V. Pline, Lib. 25, Cap. 3.

C'est un genre de maladie dans laquelle il sort du sang, non-seulement par la bouche & les gencives qui se trouvent ramollies & mal propres; mais encore ce fluide est dans une si grande dissolution, qu'il sort aisément par divers endroits du corps.

1. Affection scorbutique, *Stomacace scorbutica.* Plin. Lib. 25, Cap. 3. On l'appelle communément affection scorbutique de la bouche.

On la connoît par une puanteur insupportable à la bouche, par une éruption spontanée du sang par les gencives,

par leur érosion, leur putridité, la chûte des dents, leur noirceur, leur vacillation, leur érosion; par la carie des os maxillaires, par leur corruption, & même par la lividité des joues, par le sphacéle, qui fait de grands progrès; à peine y a-t-il quelqu'altération dans le pouls. Dans cette espéce l'appétit & les autres fonctions se soutiennent, on ne sent presque pas qu'on est malade.

Cette maladie très-grave arrive fréquemment aux enfans trouvés, dont on ne prend pas assez de soin, qu'on tient malpropres, qui sont mal nourris, qui sont nés de parens malsains ou cachectiques; elle les fait périr. Cette affection infecte tellement l'air par sa puanteur, qu'on a raison de la regarder comme contagieuse; dans les adultes, elle accompagne presque toujours le scorbut.

La curation consiste, 1°. à enlever d'abord avec des tenettes, toutes les chairs putrides & sphacelées jusqu'au vif, à ratisser tout ce qu'il y a de carié dans les alvéoles & à laver le tout avec de l'eau-de-vie camphrée. On exprimera deux ou trois fois dans le jour, le plus sanguinolent des gencives; si elles sont gonflées, il faut les ouvrir avec la lancette. Rien n'est plus propre à déterger ces parties que le suc de limon, les feuilles de cresson d'eau, d'oseille, de bistorte, de beccabunga, de raifort sauvage, de cochléaria, après quoi, on purgera une seconde fois le malade, & on le mettra à l'usage du lait de vache.

2. Affection scorbutique universelle.

Charles IX. Roi de France, est mort de cette maladie: il répandit son sang par tous les couloirs du corps, on soupçonna qu'il avoit été empoisonné.

Hémorrhagie universelle. *Wolf. Wedelius*, Observations curieuses, 3e vol.

Nous n'en avons pas une histoire assez détaillée. On en trouve une fort surprenante dans les transactions philosophiques, n°. 471. Un jeune homme, depuis neuf ans, étoit attaqué, plusieurs fois dans l'année, d'une hémorrhagie abondante qui duroit sept jours, & se faisoit par un pied, ou par les narines, par les intestins, ou par les reins.

3. Affection scorbutique produite par la piquûre de l'hémorrhous; *Curacucu.* Guill. Pis. Hist. natur. de Venenis, c. 37

L'hémorrhous est une couleuvre venimeuse; quand une personne en a été piquée, elle est attaquée de vertige, de tremblement, de tranchées, de défaillances, d'une fiévre ardente; à ces symptômes, succéde une sueur froide, & enfin la mort, dans l'espace d'environ un jour. Outre les effets dont nous venons de parler, ce serpent diabolique a cela de particulier, qu'il

semble que sa morsure cause une érosion aux veines, elle produit une si grande inflammation & une si grande ardeur, que le sang se trouve dans une espéce d'ébullition & sort aussi-tôt par les narines & les oreilles, même par les ongles des mains & des pieds, comme le rapporte *Lucain* (*a*).

Curation. Il faut appliquer sur la plaie, la tête de cette couleuvre, en forme d'emplâtre. On y met aussi de l'ail & des feuilles de tabac chauffées, ce qui tient lieu de cautére; mais on doit sur-tout faire prendre au malade le suc de coluvrine, appellée *Caacica*, & en appliquer sur la plaie; ensuite il faut donner les sudorifiques.

4. Affection scorbutique purulente, *Fauchard*, Chirurg. Dent. *T.* 1 *ch.* 22. *p.* 275. L.

IV. VOMISSEMENT DE SANG, *Hæmatemesis*, *aimato eccrisis*, Dict. univ. *vomitus cruentus*, Stahl. dis. *Vomitus sanguinis* des Auteurs, *Vomiting of blood* des Anglois.

Caractere. Il y a des nausées, ou des efforts pour vomir, l'on rend par la bouche des matieres sanglantes, & que l'on a avalées auparavant : ce qui soulage l'estomac. Le sang que l'on rejette par la bouche est grumeleux, mais les déjections qui s'ensuivent sont noirâtres & ressemblent à des boudins.

Théorie. Pour qu'on vomisse le sang, il faut deux choses, ou un épanchement de ce fluide dans l'estomac auquel il est à charge comme un corps étranger, & l'excite au vomissement; il faut ensuite que ce viscere fasse des efforrs pour rejetter ce sang par en haut; que si l'estomac est assez fort, cela suffit ordinairement pour vaincre les résistances, pourvu que le fluide, en s'aggrumelant, n'ait point acquis trop de consistance. La force expultrice de l'estomac, irritée par le sang épanché, & les efforts de ce viscere, dirigés vers l'ésophage, donnent donc une idée complette de cette maladie.

Le sang se trouve épanché dans la cavité de l'estomac, ou parce qu'il a été avalé, ce qui est rare, à moins qu'il ait été cuit, & pris en trop grande quantité : & il ne feroit alors que causer la maladie noire; ou parce que ce fluide est épanché dans la cavité de ce viscere par la rupture des vaisseaux de l'ésophage, ou de l'intestin duodenum; ou enfin, ce qui est plus fréquent, par ceux de l'estomac lui-même. Les vaisseaux artériels du ventricule viennent de la gastrique des branches de l'hépatique, ou de la splenique, qui sont toutes des rameaux de la céliaque : les veines rapportent le sang à la veine splenique, & de-là, dans la veine porte.

Le sang peut s'épancher de ces vaisseaux par diérèse, comme

(*a*) Ce Serpent est commun dans les Déserts brûlans de l'Afrique.

lorsque

lorſque l'on a avalé quelque ſang-ſue ; par rupture & peut-être auſſi par anaſtomoſe, comme lorſqu'il s'eſt fait une congeſtion de ſang entre le foie qui ſe trouve obſtrué, & les arteres, qui font des fortes pulſations ; ou enfin par diabroſe, comme dans les cas où l'eſtomac ſe trouve ulcéré. La céliaque reçoit la quatorzieme, ou du moins la quinzieme partie du ſang de l'aorte : & l'eſtomac la quarante-cinquieme ; l'action du ſang ſur les vaiſſeaux de l'eſtomac eſt d'autant plus grande, que le cœur le pouſſe avec plus de force par derriere, comme dans les nauſées, la colere, les violens exercices, la fiévre, & que le ſang veineux oppoſe plus de réſiſtance, comme il arrive dans l'engorgement & l'obſtruction du foie. Quand on introduit de l'eau dans l'aorte au moyen d'un tube, il n'y a point de viſcere qui en reçoive une plus grande quantité que la cavité de l'eſtomac & des inteſtins, comme me l'ont montré des expériences que j'ai faites ſur l'homme & ſur les animaux : d'où il s'enſuit que le ſang peut élargir les orifices des vaiſſeaux excrétoires de l'eſtomac, & s'épancher par anaſtomoſe dans la cavité de ce viſcere : ce qui eſt prouvé par les ouvertures des cadavres des perſonnes mortes de vomiſſement de ſang, dans l'eſtomac deſquels il ne paroiſſoit aucune plaie.

C'eſt une maladie qui eſt moins fréquente chez les hommes que chez les femmes, & elle fait des progrès plus rapides chez les dernieres ; elle eſt plus rare dans les deux ſexes que le piſſement de ſang. Une femme attaquée du vomiſſement de ſang, guérit par l'éruption des régles. *Aphor.* 34, *ſect.* 5. *Hipp.*

1. Vomiſſement de ſang produit par la plethore, *Vomitus cruentus à plethora*, Stahl. theor. med. 431. A. P.

C'eſt celui qui eſt précédé par la ſuppreſſion des regles ou des hémorrhoïdes ; par l'uſage abondant d'alimens ſucculens dans une perſonne oiſive, & enfin par la pléthore excitée par des courſes à pied & à cheval, par une grande colere, l'abus du vin & des liqueurs.

Comme il entre une grande quantité de nerfs dans le tiſſu de l'eſtomac, dès que les vaiſſeaux de ce viſcere ſe trouvent engorgés ou rompus, il arrive de grandes anxiétés, des cardialgies, ce qui étant ſuivi d'une hémorrhagie abondante, les forces manquent tout-à-coup, & la ſyncope a ſouvent lieu ; on ne rejette pas le ſang dans la proportion qu'il s'épanche, mais il s'accumule peu à peu, s'aggrumele, & on le vomit de tems en tems avec des reſtes d'alimens, il n'eſt ni écumeux, ni noirâtre ; le vomiſſement de ſang avec fiévre, eſt mortel. *Aphor.* 57. *ſect.* 7.

Le traitement demande la ſaignée du bras faite avec réſerve,

parce que le pouls s'affoiblit facilement dans cette maladie ; mais il faut cependant la réitérer. On donnera pour nourriture au malade, des bouillons dans lesquels on aura fait cuire les feuilles de plantes astringentes, comme le plantain, le lierre terrestre, le bursa pastoris, la racine de consoude, de bistorte, de tormentille, de quintefeuille, d'argentine, de maniere cependant que ces bouillons ne soient point désagréables à l'estomac ; on ordonnera pour boisson, une infusion de roses rouges, de baies de sumach, de prunes sauvages, de balaustes, ou bien l'on mêlera à l'eau de fontaine, de l'eau de rabel ou d'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; il faut employer les lavemens laxatifs ; sur le soir on fera prendre des juleps narcotiques & astringens, & l'on s'abstiendra des poudres faites avec les minéraux, qui excitent des nausées par leur masse & leur pesanteur, & sur-tout des alumineux, parce qu'ils produiroient le vomissement. Si cependant il s'agissoit de dissoudre le sang grumelé, on tireroit avantage de l'oxycrat recommandé dans l'hémoptysie par *Gordon*. Il faut éviter les cathartiques, quoiqu'ils soient conseillés par *Sydenham*. On choisira pour excipient, le sang de dragon, le syrop de consoude, de roses rouges & leur conserve. Les eaux distillées de roses rouges & de plantain sont moins désagréables à l'estomac.

Michelot a guéri cette maladie par l'usage de l'eau très-froide. Voyez *les transact. philos.*

2. Vomissement de sang qui provenoit d'un anévrisme.

M. de Sénès, grand Géomettre de l'Académie de Montpellier, étant tombé sur le dos, d'un lieu élevé, souffroit une douleur qui répondoit au milieu du dos, & avoit un pouls intermittent ; ce mal augmenta pendant deux ans, & enfin le malade tomba tout d'un coup dans une syncope mortelle, il en revint, en vomissant une grande quantité de sang grumelé, qui se montoit au moins à quatre livres, & les jours suivans, il rendit par bas des grumeaux de sang sous la forme de boudins. Je lui prescrivis pour boisson, l'eau de rabel dans de l'eau de fontaine, la situation horisontale, un repos continuel, moyennant quoi, il se trouva mieux quelques jours après : je soupçonnois la rupture d'un anévrisme & une communication de l'aorte dilatée avec l'ésophage par l'artère ésophagienne. Ayant repris un peu ses forces, ce malade voulut se lever malgré moi ; en vain je lui prédis qu'il alloit mourir, & comme il rioit à la lecture d'un livre, il expira tout d'un coup. L'ouverture du cadavre prouva ce que j'avois soupçonné, l'estomac étoit distendu par sept ou huit livres de sang ; l'aorte par sa dilatation, avoit acquis la grosseur du bras dans l'espace de sept à huit pouces ; elle avoit un orifice de la largeur d'un denier, qui

étoit commun à l'aorte & à l'éſophage. Cet orifice auroit cependant pu être bouché par cinq crêtes charnues, qui étoient comme des valvules qui l'environnoient, & qui venoient du contour de l'orifice; c'étoit par cette ouverture, que le ſang s'étoit épanché de l'aorte dans l'éſophage.

3. Vomiſſement de ſang cauſé par une plaie. A.

J'ai obſervé que les plaies de l'eſtomac cauſent des cardialgies, des ſyncopes, des vomiſſemens d'une petite quantité de ſang, & un abbatement extrême, qui enleve promptement le malade.

4. Vomiſſement de ſang cauſé par une ſangſue. *Galien. de locis affectis Schenck, pag. 227. Riv. cent. 4. obſerv. 26.* Vomiſſement de ſang cauſé par des lombricaux. *Wedelius.*

Si en buvant des eaux bourbeuſes ou marécageuſes, on a avalé en même-tems une ſangſue, ce qui arrive communément aux bœufs, elle s'arrête dans l'éſophage ou dans l'eſtomac, & excite un flux de ſang par ſa morſure; d'où s'enſuit le vomiſſement de ſang. On fait périr cet inſecte en prenant copieuſement du ſel marin, ou par l'uſage des vermifuges amers, ou bien on le rejette au moyen d'un émétique, & enſuite on arrête le ſang avec des aſtringens.

5. Vomiſſement de ſang meſtruel, *Vomitus ſanguinis menſtruus.* Alard. Cumini *vomitus ſanguinis à ſuppreſſis menſibus;* Ettmuller. *p. 106;* Rulland, curat. empir Hochſteter *decad. 2. cap. 6;* Salmuth. *cent. 2. hiſt. 54;* Schenckius, *lib. 3. obſerv.* Fernel, *cent. 21. lib. 4*, a vu une femme groſſe attaquée de ce vomiſſement de ſang produit par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, *Ramazzini;* Haller. *Comment. T. VI. p. 84.* A. P.

Ce vomiſſement de ſang ſupplée au flux menſtruel, il n'eſt d'aucune conſéquence, même dans les premiers mois de la groſſeſſe, & ne demande preſque pas de remedes; *Voyez* une diſſertation ſur cette maladie avec ſon hiſt. dans Sthal, *Theoria medica, pag. 731.*

6. Vomiſſement de ſang qui vient du pancreas, *Ettmuller*, pag. 106. *Sylvius*, Prax. lib. 1. cap. 15.

On croit qu'il provient du pancreas qui ſe trouve ulcéré, qui verſe du ſang & du pus dans le duodenum, & qui en même-temps irrite l'eſtomac auquel il ſert d'appui, par la preſſion qu'il y cauſe, attendu qu'il a acquis une plus grande dureté que celle qu'il a dans l'état de ſanté, d'où il réſulte de-là, que le ſang & le pus refluent dans l'eſtomac. Les malades rapportent la douleur au pancreas, & vomiſſent du pus avec du ſang; ce vomiſſement eſt précédé d'une douleur gravative à la région du pancréas; le ſang ſort en partie par bas.

7. Vomiſſement de ſang qui vient de la rate. *Ettmuller*, p. 106. *Schenck*, *obſerv. lib.* 5. Zacutus. Luſit. *lib.* 2. *Med. Princip. Hiſt.* 10. Gliſſonii, *obſ.* Dodon, *pag.* 47. C. P.

Il eſt précédé & accompagné de la groſſeur, de la dureté de la tumeur de la rate ; il y a des pulſations au dos dans le côté gauche ; il ſuccede un vomiſſement de ſang qui eſt ſouvent ſalutaire.

L'anatomie montre que la rate reçoit le ſang de l'artere ſplénique, dont une branche ſe diſtribue à l'eſtomac, & qu'elle verſe auſſi le ſang dans la veine ſplénique, à laquelle ſe rendent les vaiſſeaux veineux de l'eſtomac ; or, ſi le ſang ne peut paſſer librement par la veine ſplénique, il arrivera aiſément que ce fluide s'amaſſera dans les branches de l'artère ſplénique, par conſéquent dans les vaiſſeaux de l'eſtomac. La nature venant alors à faire des efforts, ces vaiſſeaux s'élargiſſent; la tumeur de la rate s'affaiſſe par le vomiſſement, ce viſcere paroît recevoir le ſang que l'eſtomac exprime lorſqu'il eſt diſtendu. *Rhodius*, cent. 2. obſerv. 65. *Juncker*, *pag.* 52. *Tabul.* 9. *Medicinæ theoria practica.*

8. Vomiſſenent de ſang ſcorbutique. *Voy*, *Stomacace Junker*, de vomitu cruento, *pag.* 53, 10. C. P.

9. Vomiſſement de ſang cholérique, *Cholera ſanguinea.* Panarole Pentecoſt. 1. obſ. 11. *cholera hæmatudes*, Mauget. A.

C'eſt une maladie très-aigue, qui attaque ordinairement les adultes bilieux & pléthoriques, après un accès de colere. Le malade rend le ſang par le vomiſſement & par les ſelles, & périt en peu de jours, ou même en peu d'heures comme je me rappelle de l'avoir vu. Cette maladie peut encore être occaſionnée par des poiſons qu'on aura avalés. Dans ce cas, il faut recourir proptement aux huileux, aux narcotiques, & donner l'anti-émétique de *Riviere.*

10. Vomiſſement de ſang ſimulé. *Haguenot*, *Profeſſeur Royal à Montpellier.*

Une jeune fille, que l'on retenoit dans un Couvent, dit, pour obtenir ſa liberté, qu'elle vomiſſoit le ſang. En effet, elle en rendoit tous les jours pluſieurs livres, même en préſence du Médecin ; on découvrit enfin que cette fille avaloit tous les jours du ſang de bœuf qu'on lui apportoit en cachette.

11. Vomiſſement de matieres parenchimateuſes & ſanglantes, *hæmatemeſis carnoſo-cruenta.* Erneſt. Clauder. ephem. nat. cur. hoechſteter decad. 3. & 6. fol. 155. *hæmatemeteſis à compreſſâ aortâ.* Regis Ephem.

12. Vomiſſement de ſang noir, *hæmatemeteſiis atra.* Loeſeke obſ. p. 48. Warner. Frid. Hoffmann, *de vomitu cruento.*

Morbus niger. Loberecht Loeſeke, Médecin à Berlin, 1754.

Une fille indienne, dont le tempéramment étoit ſec, le pouls dur, le ſang épais & noir, fut attaquée de cette maladie à trois différentes repriſes. Elle avoit une toux convulſive, qui faiſoit ſortir par le vomiſſement, juſqu'à trois ou quatre livres d'un fluide viſqueux, épais, noirâtre. Cette malade ſentoit une douleur vive & pungitive à l'hypocondre gauche; comme dans la ſplenitie; elle rioit au milieu des douleurs, & paroiſſoit même s'exciter pour cela. Le pouls & les urines étoient comme dans l'état de ſanté. En vain fit-on un grand nombre de ſaignées dans un an, le ſang que l'on tiroit étoit noir. On ne diſſipa la maladie que par l'uſage des délayans, des laxatifs, & des réſolutifs légers. Ces remedes eurent un effet prompt & ſalutaire. *Loeſeke* a ſouvent trouvé ſur des cadavres de gens morts de maladies chroniques, la rate ſi flaſque, qu'on eût pu la déchirer aiſément avec les doigts. Je me ſouviens qu'ayant adapté à l'artere ſplénique, un tube que je tenois toujours rempli d'eau, j'en fis paſſer plus de quinze livres par la rate d'un homme qui avoit ſuccombé à une maladie chronique : mais je ne pus jamais emporter la liqueur noire qui teignoit l'eau qui paſſoit continuellement au travers de la rate.

13. Vomiſſement de ſang qui vient du foie, *hæmatemeteſis ab hepate.* Dodon. obſ. cap. 26. Galen. de loc. affect. l. 5. cap. 5.

Le malade avoit une chaleur fébrile, beaucoup de ſoif, la langue ſéche; ſes urines étoient rouges; de tems en tems il reſſentoit une douleur à l'hypocondre droit. On lui procuroit quelque ſoulagement, en lui faiſant boire ſouvent des eaux de chicorée, d'oſeille & d'endive; mais il devenoit enſuite foible & ſa peau prenoit une couleur jaune. Un vomiſſement de ſang fit diſparoître tous ces ſymptômes.

Dodonæe n'a vu ſurvivre long-tems à des vomiſſemens de ſang que quelques femmes dont les régles avoient été ſupprimées, & il ne put jamais faire ſaigner ſes malades, à cauſe de leur foibleſſe. Ceux qui réchappent de cette maladie deviennent aiſément aſcitiques. L'Auteur que je viens de citer n'a vu qu'un homme réſiſter à un vomiſſement de ſang. Il fut guéri par l'uſage réitéré de l'abſinte, qu'il prenoit de quelque maniere qu'il le vouloit.

14. Vomiſſement de ſang cauſé par un poiſon. *Martigues*, Journal de Médec. Juillet 1751. A.

Ce vomiſſement a lieu après des convulſions horribles & pluſieurs autres ſymptômes, lorſqu'on a appliqué du tabac ſur différentes parties du corps pour guérir la gale. Ce n'eſt

donc qu'avec la plus grande circonspection qu'on doit employer à l'extérieur, le laurier rose, la dentellaire, & les autres remedes de cette nature.

V. HÆMATURIE. PISSEMENT DE SANG, *Mictus sanguineus.* Moron Direct. *Mictus cruentus*, Sydenham, Junker, tab. X, Frid. Hoffman. 11. 231. *Orina di sangue*, des Italiens. Le mot *hæmaturia*, vient du grec *oureo*, j'urine, & d'*aima*, sang.

Caractere. C'est un écoulement de sang, ou d'une urine presque sanglante, ou de semence sanguinolente, par l'uréthre des hommes & des femmes.

La *cause* de cette maladie est dans les reins, dans les urétéres, dans la vessie, dans les vésicules séminales, ou enfin dans le canal de l'uréthre lui-même. *La matiere* est ou du sang pur, de l'urine sanguinolente, ou qui a pris une couleur rouge foncée, ou une semence sanglante.

1. Hæmaturie spontanée, *mictus cruentus vermiformis.* Wincler, ephem. nat. cur. *lumbricorum mictus.* Plater. liv. 3. fol. 790. *Mictus cruentus menstruus.* Brassevole, com. *mictus cruentus simplex, seu spontaneus.* Junker, tab. 10. in aphor. 25, 4. C. P.

C'est un pissement d'un sang pur qui s'est engorgé dans les reins, par erreur de lieu (*a*). La nature procure cette évacuation, pour dissiper la pléthore.

Cette hæmaturie n'est précédée d'aucune douleur dans les reins, comme il arrive lorsque cette maladie est violente ou calculeuse ; les vieillards & les personnes pléthoriques y sont fort sujets ; la pesanteur du corps & un malaise dans la vessie en sont les avant-coureurs. Lorsque le sang ne sort qu'avec lenteur & en petite quantité, il prend la forme d'un ver dans le canal de l'urethre ; ces espéces ont quelques lignes de longueur, ils tombent au fond du pot de chambre, & ne sont pas aussi épais qu'une plume à écrire. L'urine qui surnage dans le vase, ou qu'on lâche par intervalle, est jaune. J'ai vu plusieurs de ces corps vermiformes. Ils sont des petites tubes remplis d'une sérosité rouge.

2. Hæmaturie violente. *Hæmaturia violenta ex vomitu.* Schenkius *ex equitatione.* Schenkius, lib. 3. *ex casu.* Amatus. cent. 5. *ex allii usu.* Schenkius *Mictus cruentus violentus.* Juncker. A. B.

C'est celle qui tire son origine d'un exercice trop fort, soit à cheval, soit à la chasse, des passions vives, de l'abus des can-

(*a*) C'est-à-dire, par le passage du sang dans des vaisseaux qui sont destinés à recevoir d'autres fluides.

tharides & des diurétiques violens, d'une chûte d'un lieu élevé, des contusions reçues sur le dos, & autres causes semblables.

M. *Hahn*, qui avoit éprouvé une forte commotion, étant dans un carrosse, eut pendant un an entier, une hæmaturie assez abondante. Il rendoit avec des efforts très-cuisans, de l'urine mêlée de sang, qui s'étoit coagulé dans la vessie. M. *Wanswieten* lui ordonna une décoction de racine de consoude, & de plantain pour boisson, ayant soin de faire passer de tems en tems quelques onces de manne dans du petit lait. M. *de Halles* voulut qu'on seignât le malade; qu'il ne vécût que de végétaux; qu'il prît de la rhubarbe brûlée qui est un excellent reméde pour le diabéte, du petit lait & des émulsions. M. *Werlhof* prescrivit aussi la saignée, le quinquina, les eaux de Spa, la solution de manne dans du petit lait, la diete blanche ou de lait, la décoction de presle ou de queue de cheval, des injections dans la vessie, & le petit lait pour boisson ordinaire. Mais le malade affoibli par les différens retours de la maladie, tomba dans une hydropisie ascite & mourut. *Tralles de opio sect. II. pag. 34.*

Cette maladie est précédée de douleurs dans les reins, d'hypogastralgie, & sur-tout d'une douleur dans la vessie, quand on va rendre les grumeaux de sang.

Boerrhaave a observé que les bandes & les vétemens trop serrés, que l'on fait porter aux enfans, leur causent une hæmaturie (*a*).

Les quadrupédes, tels que les bêtes de somme, sont sujets à cette espéce d'hæmaturie, lorsqu'on les fait marcher trop vîte, ou qu'on leur fait porter des fardeaux trop pesans. *Liger. maison. rustique.*

Une hæmaturie semblable arrive quelquefois dans la Néphrésie.

3 Hæmaturie déceptive causée par des figues d'opuntia ou des framboises. B. P.

Lorsque les Espagnols aborderent en Amérique pour la premiere fois, ils se jetterent avec avidité sur les figues d'opuntia & du cierge, & en mangerent copieusement, parce qu'ils avoient faim (*b*). Le surlendemain ils rendirent des uri-

---

(*a*) On peut bien ranger les corps à baleine, parmi les causes de l'hæmaturie. Voyez la note de la page 600, genre de la pleurésie, Tom. I.

(*b*) L'opuntia, figuier d'inde, raquette, nopal, cuidasse. C'est une plante d'Amérique & de l'Inde, qui s'éléve très-haut, & fait un fort bel eflet à la vue. Cet arbrisseau porte des fruits qui ressemblent, en quelque maniere, à une figue ordinaire. Ces fruits sont remplis d'une pulpe, d'un rouge foncé. Cette plante ne s'éléve guères haut dans nos climats.

Le cierge est aussi une plante d'Amérique. Cette plante est garnie de

nes qui n'étoient pas ſanglantes, à la vérité, mais crues & rouges. Le ſuc rouge de ces figues produit aujourd'hui le même effet; cet accident n'eſt point dangereux. La même choſe arrive aux oiſeaux, quand ils ont mangé les fruits du ciſte à feuilles de laurier.

4. Hæmaturie purulente. *Mictus cruentus ex renum ulcere. Wtichius*, conſ. 51. p. 362. C.

On diſtingue cette hæmaturie des autres, par des floccons purulens qui ſont mêlés dans une urine ſanguinolente : & par les ſignes de la néphréſie avec ſuppuration, dont cette maladie eſt toujours précédée.

5. Hæmaturie calculeuſe. *Hæmaturia calculoſa.* Juncker, tab. 10. *Mictus cruentus ex calculo renum.* Plater. lib. 3. fol. 385. Gradi. conſ. 67. Scholtzius. conſ. 151. Sydenham, pag. 467. *Voyez* Néphralgie calculeuſe. C. P.

Mais s'il y a un calcul dans la veſſie, l'hæmaturie qui en réſultera ſera accompagnée de ſymptômes cuiſans, à cauſe de la ſenſibilité de la veſſie : ces ſymptômes feront aiſément diſtinguer cette maladie, de celle qui n'eſt qu'hémorroïdale.

Dant le piſſement de ſang, dont une pierre dans la veſſie eſt la cauſe, il y a dépurie, le pouls eſt fréquent & obſcur. *Cyrill.* conſult. tom. 1. p. 56, 350.

6. Hæmaturie qui arrive dans les maladies exanthémateuſes. *Mictus cruentus in variolis morbilliſve.* Sydenham. A. P.

Quand un malade attaqué de petite vérole piſſe le ſang, on peut annoncer qu'il mourra bien-tôt. On ne trouve qu'un ſeul exemple du contraire, dans les tranſactions philoſ. tom. 9. Il faut dire la même choſe de l'hæmaturie qui a lieu dans les maladies pétéchiales, telles que le pourpre, la miliaire, &c.

a. Hæmaturie varioleuſe. *Vandermonde, an 1756, pag. 158. tranſact. philoſ. n. 470 Pierre Odd.*

Cette hæmaturie a ſouvent lieu parmi les Anglois, qui font uſage des véſicatoires, dans la petite vérole. Ce piſſement de ſang n'a pour lors rien de dangereux; mais quand il eſt produit par le virus variolique lui-même, il eſt mortel dans la plûpart des cas. Cette hæmaturie ſe fait par diapédéſe, comme l'obſerve *Varnier*, ou par *Rixis* (*a*); dans le premier

---

piquans, & s'éléve en droite ligne comme un cierge. Il croît chaque année, & ſes crues ſont marquées par autant d'étranglemens à ſa tige. Cette plante ne fleurit pas ordinairement dans nos climats.

Les cierges d'Amſterdam, de Léide, & du Jardin du Roi à Paris, ont cependant porté des fleurs. Le fruit de cette plante eſt de la groſſeur d'une bergamote. Ces fruits ne mûriſſent qu'en Amérique.

(*a*) Ce mot vient du grec *regma*, rupture. Dans le ſens de l'Auteur,

cas, le pouls eſt petit, fréquent, intermittent : le malade cacochime, froid, débile ; il faut alors donner le quinquina & faire entrer le nitre dans les apoſémes, ou faire boire au malade de la limonade minérale faite avec l'eſprit de vitriol mêlé dans l'eau, juſqu'à acidité agréable, avec un peu de ſucre. Dans l'hæmaturie par *Rixis*, le malade a de la fiévre ; ſon pouls eſt plein, fréquent ; ſa peau eſt brûlante, il a de la force, &c. Les Anglois ordonnent les eaux acidules avec le camphre pour boiſſon ordinaire. (*a*) *Sydenham, pag. 597. de febre putrida variolis confluentibus ſuperveniente.*

Les malades piſſent le ſang au commencement des petites véroles confluentes & noires ſur-tout, lorſque les puſtules ne ſortent point, ou qu'elles ſont cachées en quelque endroit ſous la peau. Pendant ce tems, on apperçoit en différentes parties du corps, des taches rouges diſperſées ſur la peau, & ces taches ſont d'un mauvais préſage.

Quoique ces taches rouges diſparoiſſent quand le ſang a été réduit à la température qui lui eſt naturelle ; l'hæmaturie & le crachement de ſang annoncent cependant une mort certaine, s'il faut le regarder comme l'effet de l'inflammation & de la diſſolution du ſang.

Il faut donc recourir dans ce cas, aux remédes incraſſans & capables de modérer la chaleur. C'eſt pourquoi, après avoir fait une bonne ſaignée, on ordonnera un parégorique (*b*) fait, par exemple, avec deux onces d'eau de coquelicot, quatorze gouttes de laudanum liquide, pour un adulte, & deux gros de vinaigre diſtillé mêlés pour un verre ; enſuite on ordonnera le reméde ſuivant. Trochiques de terre de lemnos & bol d'arménie, de chacun une once ; terre ſigillée, pierre hæmatatite, ſang de dragon & corail rouge, un ſcrupule ; mêlés pour une poudre, dont le malade prendra un demi gros de trois en trois heures, en bûvant par deſſus une ptiſanne de racines de conſoude ; ou un julep avec les eaux de plantain,

---

il veut dire rupture des veines, qui laiſſent alors échapper le ſang qu'elles contiennent.

(*a*) Pour s'aſſûrer s'il y a du ſang dans l'urine, on n'a qu'à y tremper un linge blanc. Si les urines ſont véritablement ſanglantes, ce linge ſera teint en rouge : ce qui n'arrivera pas ſi elles ſont colorées par l'effet de leur conſtitution lixivielle. Outre cela, les urines auxquelles on a mêlé du ſang, deviennent opaques, & dépoſent un ſédiment noir. Quand la rougeur ne dépend que des ſels, l'urine eſt l'impide ; le ſédiment eſt en petite quantité, d'un rouge vif, ou incarnat.

(*b*) Ce mot vient du grec *paragoreo*, j'adoucis, j'appaiſe. On donne l'épithéte de parégoriques à tous les remédes qui calment & appaiſent les douleurs : les parégoriques ſont des anodins un peu plus foibles que les remédes auxquels on donne communément ce nom.

de roſes, de canelle, dans leſquelles on jettera quelques gouttes d'eſprit de vitriol, juſqu'à une agréable acidité. La nuit, on fera prendre des émulſions avec un narcotique : & quand l'hæmaturie, ou l'expectoration auront ceſſé, on finira le traitement comme dans la petite vérole confluente.

7. Hæmaturie éjaculatoire, *hæmaturia ejaculatoria.* Philoſ. tranſact. n. 466, 67. D. *Schlechting.*

C'eſt une éjaculation de ſang au lieu de ſemence, qui arrive aux jeunes gens qui ſe livrent avec excés aux plaiſirs de la jouiſſance. On a auſſi vu cet accident avoir lieu dans un homme qui ſe livroit rarement à ces plaiſirs ; mais qui avoit eu précédemment une gonorrhée. Au commencement ce n'étoit point un piſſement, mais une véritable éjaculation de ſang.

8. Hémorragie qui vient des reins. *Hæmaturia ſtillatitia.* Regner de Graaf.

Cette eſpéce eſt différente des autres, en ce que le ſang ſort de l'uréthre & ne vient pas de la veſſie. Ce n'eſt pas un piſſement; mais un écoulement de pus qui ſe fait goutte à goutte, & ſort continuellement de l'uréthre, comme dans la gonorrhée.

9. Hæmaturie hémorrhoïdale. *Hæmaturia hemorroïdalis.* Cælius Aurelianus, lib. 4. *Mictus cruentus ex hemorroïdibus veſic* Junker Uratiſlaw, tom. 1. Autre eſpéce qui vient de la veſſie & de ſon ſphincter. *Frid. Hoffman*, p. 232. Une autre enfin, qui vient des vaiſſeaux ſanguins de l'urethre devenus fort variqueux. Les veillards ſont ſujets à cette derniere eſpéce d'hæmaturie, qui devient aiſément périodique ; elle ne cauſe alors ni douleur, ni iſcharie.

M. le Duc de Belle-Iſle, Maréchal de France & Miniſtre de la guerre, à la ſuite de ſes travaux & de ſes fatigues, avoit ſouvent l'eſtomach dérangé à l'âge de ſoixante-dix ans, quoiqu'il vécut très-ſobrement. Il devint alors jaune, & piſſoit le ſang ſans douleur. Il étoit conſtipé & avoit ſouvent des éréſipéles aux jambes. On attribuoit les incommodités de cet homme illuſtre, à l'épaiſſiſſement, à la ſéchereſſe & à l'acrimonie de ſon ſang, parce qu'il étoit d'un tempéramment bilieux & vif. Les paſſions de ſon ame & ſes ſoucis troubloient ſes digeſtions, & épaiſſiſſoient ſon ſang qui ne circuloit que très-lentement dans le foie, d'où venoit une jauniſſe paſſagere. Un vaiſſeau de l'uréthre qui ſe trouva variqueux cauſa l'iſchurie, au premier accès du piſſement de ſang. Nour ordonnâmes à M. de Belle-Iſle dix bouillons compoſés avec un poulet, la milleſeuille & les écreviſſes ; enſuite de ſe purger pendant l'été avec cinq livres d'eau de Vals, & de prendre le petit-lait,

peudant quinze jours, en faiſant uſage, pendant ce tems, de quinze bouillons de poulet, de tortues & de feuilles de plantain. On lui recommanda de ſe mettre au lait d'âneſſe pendant l'automne, de faire de l'exercice, de ne pas s'appliquer aux affaires qui demandoient trop d'attention, & de manger deux fois par jour.

10. Hæmaturie fauſſe. *Urina rubra.* Sennert. lib. 3. part. 8. Frid. Hoffmann, p. 231.

C'eſt un piſſement d'urine fort rouge & briquetée, que l'on diſtingue cependant de celle qui eſt ſanglante, par le ſédiment qu'elle dépoſe; ce ſédiment eſt en grumaux dans l'hæmaturie vraie, ce qui n'arrive pas dans l'hæmaturie fauſſe. Outre cela, dans le piſſement de ſang, l'urine eſt limpide, & nage au-deſſus du ſang; mais dans l'eſpéce dont il eſt ici queſtion, toute l'urine eſt d'un rouge foncé & limpide, excepté le ſédiment qui eſt d'une couleur incarnate. On voit cette hæmaturie dans l'hydropiſie aſcite, la diſſenterie & la tritéophie ardente. L'urine eſt ordinairement briquetée dans les fiévres intermittentes, comme dans la fiévre quarte. *Galien ad glaucon. cap. 7. Dodon. obſ. cap. 31.*

J'ai cependant obſervé qu'un grand nombre de ſcorbutiques rendoit une urine rouge & ſanglante, en ſortant d'une fiévre quarte dit *Sennert, lib. 3. de urinâ rubrâ.*

Cette hæmaturie revient quant on mange des poiſſons indigeſtes & cruds; on la guérit par l'uſage des ſtomachiques *Dodonæ.* C'eſt pourquoi il faut éviter de boire des vins blancs, & de la biere. On peut faire uſage du vin d'Eſpagne, des alimens fortifians & échauffans. Quand on jette dans l'urine d'une perſonne ſaine quelques gouttes de coagulum d'un ſang corrompu, cette urine prend une couleur de feu; ce qui arrive très-ſouvent dans les fiévres & le ſcorbut: dans deux heures on verra dans ce mélange un petit nuage ſemblable à celui que l'on apperçoit dans les urines crues des maladies aigues: on verra encore dans cette urine une ou deux taches ſemblables à des taches d'huile, & à l'écume qui nage au-deſſus de l'urine des vieillards ſcorbutiques.

Hæmaturie briquetée, Urines briquetées rouges; *urinæ rubræ*, Sennert. ibid.

C'eſt le nom que l'on donne aux urines qui paroiſſent teintes avec de la brique. Moins ces urines ſont copieuſes, plus elles ſont rouges; & plus elles ſont abondantes, moins elles ſont colorées.

On voit ces urines, mais en petite quantité, dans l'hydropyſie aſcite, & les autres hydropyſies telle que celle de la poitrine, & l'anaſarque; elles ſont rouges dans tous ces cas,

& le plus souvent elles sortent sans causer aucune douleur ou de la chaleur.

Les malades rendent aussi des urines de la même couleur, dans les fiévres intermittentes, sur-tout dans la fiévre quarte; elles sont même un signe caractéristique de ces maladies, lorsqu'elles sont cachées: elles exigent par conséquent les mêmes remédes.

Souvent aussi les urines sont rouges dans les maladies aigues qui sont accompagnées d'ardeur & de sueurs.

Le traitement de l'hæmaturie dans les maladies aigues, est si différent de celui de cette maladie, dans les affections chroniques, que les médicamens chauds rendent l'urine plus rouge dans les premieres, & font disparoître cette couleur dans les secondes, suivant l'observation de *Dodonæe*, cap. 31. Ceux qui, après avoir été guéris d'une fiévre quarte, ont une indigestion, pour avoir bu de la biere, ou mangé des choses indigestes, sont attaqués de nouveau d'une hæmaturie briquetée, suivant l'observation de *Sennert.*

Dans les pyrexies & les fiévres ardentes aigues, les boissons aigrelettes, aqueuses, nitrées, émulsionnées décolorent les urines briquetées, & ces mêmes boissons seroient nuisibles dans l'hydropisie ascite.

Il est quelquefois difficile de distinguer ces hæmaturies fausses des hæmaturies vraies: la couleur que prend le linge qu'on y trempe, est le meilleur moyen de faire cette distinction.

Les urines troubles, comme celles des bêtes de charge, appartiennent plus à la piurie, ou au pissement de pus.

11. Hæmaturie noire. *Hæmaturia nigra. Urinæ nigræ.* Sennert. cap. 7. lib. 3. p.7.

Une femme qui avoit la jaunisse pissa tout-à-coup un sang très-noir, & fut guérie. *Marcell. Donat. hist. mirab. lib.* 4. *cap.* 29. Un homme, dont la rate s'enfloit pendant l'automne avec beaucoup de douleur, la lividité de la face & un ictere noir, se voyoit délivré de ses fâcheux symptômes, toutes les fois qu'il avoit rendu pendant quelques jours, des urines noires comme de l'encre. *Valesius in holler.*

J'ai vu un malade attaqué d'une dissenterie maligne, rendre pendant quelques jours, des urines noires & couleur de caffé, avec des déjections de la même couleur & également fétides; il périt en peu de tems. Ce malade avoit été hypocondriaque. *Sennert* dit que non-seulement l'on rend des urines rouges & briquétées dans l'hydropysie; mais qu'on en rend aussi de noires. Les *curieux de la nature* ont fait la même observation. Voy. *Synops. ephemer. Frid. Hoffman.* 237.

J'ai eu encore occaſion de voir une jeune fille pâle, dont l'eſtomach étoit langeiſſant & ne faiſoit pas ſes fonctions, rendre des urines brunes ; mais cette couleur changea après un purgatif, & l'uſage de quelques ſtomachiques légers. Il n'y a pas long-tems que j'ai obſervé la même choſe ſur un enfant qui étoit attaqué d'anaſarque. Cette évacuation fut critique, très-abondante & diminua beaucoup la maladie.

12. Hæmaturie menſtruelle, *hæmaturia catamenialis*. Haller, comment. ſur Boerhaave, 669, p. 69. L.

C'eſt cette hæmaturie qui tient lieu de régles tous les mois.

13. Hæmaturie cauſée par la transfuſion. *Denys, collect. acad. tom. 1. pag. 258.*

De cinquante animaux dans leſquels on fit paſſer le ſang d'un autre animal par le moyen de la transfuſion, vingt eurent une hæmaturie. Un Maniaque ſur lequel on fit la même opération eut une hæmaturie noire qui le guérit.

14. Hæmaturie cauſée par un effort, *hæmaturia traumatica.* Obſ. 64, Med. pract. *Journ. de Médec. Avril 1761. M. Laudeaute.* A.

Un homme avoit reçu un coup de pied de cheval ſur les lombes ; il rendit ſur le champ une livre de ſang par la voie des urines. Le piſſement de ſang ne ceſſa pas, quoique l'on fît pluſieurs ſaignées. Le malade ayant pris du ſuc d'ortie qu'on lui ordonna, le ſang ſe coagula dans la veſſie ; ce qui donna lieu à une iſchurie, au météoriſme & à la dyſpnée. Les bains, les émulſions & les diurétiques ne faiſoient qu'augmenter l'écoulement. On eut enfin recours aux aſtringens & aux diurétiques, le malade recouvra la ſanté.

15. Hæmaturie cauſée par un ver, *hæmaturia à verme.* Ed. Barry, eſſai d'Edinbourg., tom. 5, art. 72.

Thomas Hutchins rendit pendant cinq ans, des urines teintes de ſang, avec un ſédiment noir, qui, dans trois jours, peſoit juſqu'à deux onces. Au reſte, ces urines couloient ſans cauſer aucune douleur. Plus cet homme buvoit, moins ſes urines étoient colorées : l'exercice, la diéte & les remedes ne produiſoient aucun changement dans cette couleur. Il n'y avoit aucun ſigne de pierre ou de graviers dans la veſſie. Le malade enfin affoibli par la durée de cette hémorragie, fut attaqué d'édématie, d'hydropiſie aſcite, de laſſitude, de jauniſſe de dyſpnée, d'inappétence ; il avoit une ſoif déméſurée ; une fiévre amphimérine le conſumoit.

On lui ordonna alors l'émétique : le jour ſuivant, il prit le mercure doux, enſuite une infuſion amére, des pillules de ſavon, de ſaffran de Mars, de gomme ammoniac, de rhubarbe, de curçuma, de quinquina, &c. & trente gouttes d'eſprit

de vitriol chaque jour, outre les eaux de Pyrmont. Après tous ces remédes il rendit, avec ses urines, un ver rouge d'un pouce de longueur, semblable à une anguille. Ce ver avoit des yeux, une bouche, & son corps étoit composé d'anneaux. Le malade se rétablit peu à peu, quand ce ver fut sorti.

VI. MÉNORRHAGIE, PERTE DE SANG DES FEMMES. *Les malades sont appellées* hemorrhoisses, *dans l'Evangile de saint Matthieu. Menorrhagia catameniorum fluxus immodicus.* Hyppocr. Foesius, p. 567. *Aimorroia.* Dioscoride. *Sanguinis stillicidium ab utero.* Baillou. *Hemorragia uterina*, Morton, direct. Junker, tab. 4. *Lochia immodica*, Junker, pag. 991. tab. 135. *Aphædros.* Dict. univ. L'étimologie du mot *menorrhagie* vient du grec *men*, mois, menstrue, & de *rhæo*, je coule, je sors.

Caractére. La ménorrhagie est un écoulement contre nature, qui se fait le plus souvent par l'uterus ou le vagin, d'un sang qui péche en quantité, ou qui ne sort point en assez grande abondance.

Ménorrhagie difficile, *Menorrhagia difficilis*, *menstruatio difficilis*, *menses cum molestiâ fluentes.* Sennert. lib. 4. pag. 2. A. P.

C'est une maladie périodique qui revient tous les mois aux filles qui ont atteint l'âge de puberté, & qui n'habitent point avec des hommes. Avant que cet écoulement paroisse, il cause des maux de reins, des douleurs dans l'hypogastre, des céphalalgies, des cardialgies, le vertige, des attaques d'épilepsie, & plusieurs autres symptômes qui durent même quelquefois pendant le tems des régles.

Cette maladie a lieu dans les femmes homasses, pléthoriques & libertines. La grossesse fait disparoître cette incommodité: on la détruit aussi par les demi bains.

L'hystéralgie menstruelle, dont les femmes âgées sont affectées, a du rapport avec les pertes de sang; elle en differe cependant.

Une jeune fille blanchisseuse n'approchoit jamais du moment d'avoir ses régles, sans être assaillie par des cardialgies, & sans avoir des attaques d'épilepsie. Ces symptômes se soutenoient pendant quelque tems, lorsque les régles couloient sans s'arrêter. On ordonna les bouillons délayans, les ptisannes avec les fleurs de camomille, les pédiluves, les fomentations émolientes, & les demi bains tiédes qui réussirent très-mal, sur-tout les derniers. M. *Coulas*, Médecin de la malade eut alors recours à l'extrait de jusquiame blanche; quand la fille en eut pris un grain, elle n'eut plus d'accès d'épilepsie, ni de cardialgie; mais les régles cessèrent de couler. Comme

la malade avoit éprouvé que ses régles avoient paru plusieurs fois quand elle mettoit les pieds dans la riviere même. Le médecin saisissant cette indication ordonna que l'on fît sur le ventre de cette fille, des fomentations avec de l'eau froide, tant que dureroit le tems de ses régles. Ce reméde ayant été suivi d'un heureux succès, on lui fit prendre quelques demi-bains froids : ce qui fit couler les régles en abondance, & termina la maladie.

Ménorrhagie qui se fait goutte à goutte. *Stillicidium mensium.* Aetius tetrabibl. 9. serm. 4. cap. 63.

C'est un écoulement de sang menstruel, qui se fait goutte à goutte, sans relâche, mais avec douleur ; les symptômes qui accompagnent cet écoulement sont l'hystéralgie & la foiblesse, à cause de sa durée, d'où résulte le mal-aise & l'anxiété. Cet écoulement différe de la ménorrhagie difficile, en ce que le sang ne coule pas tout-à-coup avec abondance, & ne cesse pas dans trois ou quatre jours : mais en ce qu'il coule goutte à goutte pendant long-tems, ce qui est très-incommode.

3. Ménorrhagie excessive. *Menses inordinati antevertentes*, Sennert, lib 4. *Fluxus mensium nimius.* Sennert, de morbo mulierum. *hæmorrhagia uterina.* Junker, tab. 14. Tralles, de opid. p. 1. & p. 41.

C'est avec raison qu'on divise cette ménorrhagie en aigue & en chronique. Dans celle-ci, on peut donner la décoction d'écorce d'oranges vertes, à cause de la vertu astringente de leur pulpe blanche : & pour rendre cette décoction plus efficace, on y éteindra un fer rougi au feu. La malade boira du vin mêlé avec de l'eau ; on lui fera prendre le cachou mêlé avec les autres astringens, ou la rhubarbe torréfiée à petite dose. Beaucoup de Médecins recommandent de donner le quinquina dans ces circonstances. Les eaux de Spa, de la fontaine appellée *Pouchon*, & les autres fortifians toniques ne doivent pas être oubliés.

Quand la ménorrhagie devient tout-à-coup excessive, on dissoudra, dans une solution de gomme arabique, deux poignées de plâtre blanc, & l'on fera un cataplasme que l'on appliquera sur l'hypogastre nud ; on l'y laissera pendant trois heures, & on le renouvellera tous les jours. Cette emplâtre ne s'attache point, & ne s'endurcit pas. Quoique *Roderic à Castro*, *Sennert & Etmuller* vantent les narcotiques comme efficaces dans cette maladie, *Tralles* ne conseille pas de s'en servir ; mais je n'hésite pas de les employer quand la malade a des douleurs hystéralgiques, comme c'est l'ordinaire, & je ne vois pas que ces remédes augmentent l'écoulement. Sans donner l'opium & le borax, on pourra se servir de la poudre

de lindanus composé, avec deux dragmes de corail, de succin, de bol d'arménie & de sang de dragon ; une dragme de semence de plantain ; un scrupule de saffran de Mars, & quantité suffisante de roses séches. La dose de cette poudre est d'un dragme, on la donne trois fois par jour. *Tralles* assure avoir guéri une infinité de femme avec ce seul reméde.

Dans la ménorrhagie *aigue* & excessive, dans laquelle le pouls est grand & fort, on ordonnera d'abord le repos de l'esprit & du corps ; on fera saigner la malade, & on lui donnera des boissons nitrées avec la crême de tartre ; & pour l'extérieur, on lui fera respirer du vinaigre. Il est bon quelquefois de lui faire boire de l'au froide rendue aigrelette avec quelques gouttes d'esprit de vitriol ; ou une infusion de roses saturée, avec cet esprit, ou des émulsions avec le nitre & le syrop de pavot. On appliquera à l'extérieur, la fiente d'âne impregnée de vinaigre, ou bien un épithéme avec l'eau, le vinaigre & le sucre de saturne ; on pourra même, s'il le faut, introduire dans le vagin, un linge mouillé dans la solution de vitriol de Mars. L'indigo même donné pour l'intérieur, à la dose de douze grains, deux fois par jour, a souvent produit de bons effets.

Hamilton & *Septalius* veulent qu'on prenne les écorces de six oranges améres ; qu'on les fasse bouillir dans trois livres d'eau qu'on réduira à deux ; & qu'après avoir édulcoré la colature avec du sucre, on en prenne dix cuillerées trois fois par jour. *Hoffmann* ayant été appellé pour voir une femme qui avoit été saisie d'une terreur extraordinaire & perdoit beaucoup de sang pendant les lypothymies & les anxiétés dont elle étoit accablée, *Hoffmann*, dis-je, ordonna avec succès les antispasmodiques, tels que les fleurs de camomille, de mille feuille, le saffran ; le castoreum : le camphre & l'assa-fætida, dans les vues de calmer l'irritation du genre nerveux.

La quantité de sang menstruel que perdent ordinairement les femmes, est d'environ une livre de médecine, dans l'espace de cinq à six jours ; de sorte qu'il y a plusieurs femmes qui en perdent deux onces, plus ou moins, pendant six jours & peut-être plus. Il y en a qui, dans le même espace de tems, n'en perdent pas demi once. Cet écoulement vient le plus souvent dans la nuit. Il est précédé par la pesanteur du corps, l'anxiété, le malaise, la Céphalalgie, la sensibilité. Outre cela, les femmes ne peuvent alors supporter les purgatifs ; ces remedes leur donnent la fiévre, leur causeut des nausées, & jettent le trouble dans leurs fonctions, &c. L'écoulement est excessif toutes les fois qu'il affoiblit considérable-

ment les forces ; il eſt par conſéquent en raiſon de la quantité réelle du ſang qui eſt ſorti, & de la foibleſſe naturelle de la femme. Il faut juger de la quantité réelle, par l'écoulement qui ſe fait tous les jours, & le nombre des jours pendant leſquels il continue ; ou, par la quantité quotidienne, la durée, & la fréquence des retours.

Les femmes ont ſouvent des pertes exceſſives à l'âge où leurs régles doivent les quitter. Cet écoulement eſt plus abondant chaque mois : ces femmes ſont pâles ; elles ne dorment point ; elles ſont épuiſées, perdent l'appétit & deviennent enfin édématiées : rarement en voit-on mourir dans les ſyncopes qu'entraîne une perte ; mais elles tombent dans la leucophlegmatie ou l'hydropiſie aſcite, & meurent dans cet état. Le ſang qu'elles perdent eſt vermeil, pur, ou bourbeux, & laiſſe ſur les linges qu'on y trempe, des taches rouges bordées d'un grand cercle de féroſité. Dans l'un & l'autre cas cependant, la femme devient édématiée.

L'indication thérapeutique eſt différente dans ces circonſtances, ſelon que le danger eſt plus ou moins urgent. Car, ſi l'on a à craindre que l'écoulement du ſang ne ſoit ſuivi de cardialgies ou des ſyncopes, il faudra l'arrêter par le moyen des aſtringens, tels qu'une décoction de bourſe à berger, d'herbe à robert, de racines de tormentille, de biſtorte, le ſuc d'orties, une infuſion de roſes rouges, l'eau de rabel mêlée avec de l'eau, juſqu'à une agréable acidité ; on pourra même donner les pilulles d'*Helvetius*, qui ſont compoſées de ſang de dragons & d'alun. J'ai vu un cas, où l'écoulement étant accompagné de nauſées & de cardialgie, & la malade ayant beaucoup de force, on n'héſita pas à donner une priſe d'hypécacuanna. Ce reméde fit rendre à la malade beaucoup de ſaburre par le vomiſſement, & ce jour même, la perte ceſſa.

Lorſque l'on n'a pas à craindre les ſymptômes dont nous venons de parler, que la femme eſt enflée, & que ſon viſage eſt dans un état de maladie chronique, je crois que l'on ne doit pas donner les aſtringens : ou que du moins les remédes que l'on prendra dans cette claſſe, doivent être fort doux, tels qu'une décoction de racines de conſoude. Il faut, au contraire tempérer l'acrimonie du ſang, quoique l'édématie paroiſſe être une contre indication. J'ai connu pluſieurs femmes qui ſe ſont retirées de cette maladie, en faiſant uſage des délayans & des adouciſſans, ſur-tout du lait. Parmi ces remédes, on doit préférer les bouillons de poulet : on leur aſſociera, ſuivant le beſoin, les ſtomachiques, tels que les fleurs de camomille ; car les fonctions de l'eſtomac ſont très-ſouvent débilitées dans les cas de perte. L'inſomnie, un pru-

rit dans le vagin, le tempéramment de la malade annoncent qu'il y a de l'acrimonie dans les humeurs. On doit éviter de donner des purgatifs, parce qu'ils font couler les régles & affoiblissent les forces ; ou si l'on en donne, doit-on être bien réservé sur leur usage, & n'en faire prendre que de très-doux. Enfin, on mettra la malade à l'usage du lait de chevre ou de vache, & elle continuera long-tems ce régime ; j'ai même ordonné lait, en tremblant, dans l'édématie, & j'ai vu les femmes se rétablir.

On fera bouillir six écorces d'oranges améres dans trois livres d'eau que l'on fera réduire à deux. On édulcorera la colature avec du sucre, la dose est d'une cuillerée, trois fois par jour. *Hamilton.*

Une femme Juive ayant été frappée d'une terreur violente, & ayant une perte considérable, avec des lipothymies, des palpitations & des anxiétés, *Hoffman* ordonna les antispasmodiques, tels que les fleurs de camomille & de mille feuilles, le saffran, le castoreum, le camphre, & l'assa fætida, pour rendre le calme au systême nerveux, qui avoit souffert un ébranlement considérable.

4. Ménorrhagie par erreur de lieu, *mensium par aliena loca excretio*. Sennert. de morb. mulier. cap. 11.

Mois par les yeux. Dodonée obs. cap. 15. Lud. Mercatus. cap. 7. de mulier. morb. Boerrhaave, aphor.

Par les narrines. Brassavole, ad aphor. 33. sect. v. Paré, lib. XXV. chap. 12.

Par l'alvéole d'une dent. Ronsseus. de hom. primord. cap. 28.

Par les oreilles. Brassavole, ad aphor. 25. sect. IV.

Par le bout des mammelles. Amat. cent. 11. Cur. 21. Paré, liv. 3. chap. 52. Cordæus, comment. in lib. Hyppocr. de morb. mulier. 1.

Par le vomissement. Hyppocr. de morb. mulier. 1. Aretée, lib. 2. cap. 2. Benivenius, cap. 4. de aborsûs causis.

Par les intestins. Gal. in 35. aph. S. V.

Par l'anus. Paré, liv. 3. chap. 12.

Par les urines. Brassavole, in aphor. 35. S. V.

Par l'ombilic. Nicolas Florentin, serm. 2. cap. 8.

Par un doigt. Mercat. de mulier. affect. le cap. 7.

Par les pores de la peau. Haller. comment. 667. pag. 87. L. P.

5. Ménorrhagie causée par un renversement de matrice. *Mauriceau, malad. des femmes en couche chap. 6. liv. 3. Heister, chir. de uteri prolapsu 1757.* L. P.

Les symptômes de cette ménorrhagie sont, 1°. une sensation de pesanteur dans le bassin ; 2°. la difficulté d'uriner, ou

la ſtrangurie ; 3°. Un mal de reins vers les ligamens larges ; 4°. un écoulement abondant, tantôt de ſang, tantôt de fleurs blanches, par le vagin ; 5°. une maſſe charnue & enſanglanté qui tombe hors du vagin. *Voyez-en* la figure dans *Heiſter.* Il y a un hyſtérocele imparfait que nous appellons vulgairement *deſcente de matrice*, un renverſement parfait, connu ſous le nom de *chûte de matrice.* Dans le premier cas, la matrice ne tombe pas hors du vagin ; dans le ſecond, ce viſcere paroît hors de la vulve.

La chûte du vagin reſſemble à l'hyſterocele, dans lequel la matrice eſt renverſée, ou non. Quand l'uterus n'eſt point renversé, ſon orifice paroît à ſa partie inférieure ; cet orifice ne ſe voit point quand le renverſement a lieu. On diſtingue l'hyſtérocéle ſimple de la chûte du vagin, par la ſonde que l'on enfonce dans l'orifice, à la hauteur d'un demi pied, quand le vagin ſeul eſt tombé : & qui pénétre beaucoup moins avant, quand il n'y a que la matrice qui ſoit déplacée. L'hyſtérocéle renverſé n'a jamais lieu dans les filles, elle n'arrive qu'aux femmes en couche, peu de tems après l'accouchement.

Quand il y a un polype dans le vagin, il n'y a aucun écoulement, aucun mal de reins. Quelquefois la ménorrhagie qui dépend d'un hyſtérocèle, eſt ſi abondante, qu'elle continue pendant pluſieurs mois, & eſt auſſi abondante que les régles les plus copieuſes. J'ai vu une Religieuſe qui avoit eu une chûte de matrice à la ſuite d'un écoulement de fleurs blanches, perdre du ſang tous les mois, pendant deux ans, excepté huit jours ſeulement, pendant leſquels il ne ſortoit par le vagin, qu'un mucus lymphatique. Cet écoulement ſe faiſoit par l'extrémité inférieur de cette maſſe en forme de poire qui pendoit hors du vagin, ou par l'orifice de l'utérus. La malade avoit des maux de reins, marchoit difficilement, & étoit foible. On fait rentrer la matrice, en faiſant aſſeoir la femme dans ſon lit, les jambes élevées, à moins que la chûte ne ſoit récente, & la matrice enflammée ou enflée.

La curation conſiſte à remettre promptement la matrice ; ce ſeroit en vain qu'on employeroit la ſaignée & les aſtringens, à l'extérieur & à l'intérieur pour arrêter cette hémorrhagie ; elle pourroit donner quelque tréve tous les mois ; mais elle reviendroit à chaque mois, ſeroit plus abondante & de plus longue durée que dans les menſtrues.

Après qu'on a remis la matrice, on doit tâcher de la contenir dans ſon lieu, ce que l'on fait en faiſant tenir la malade couchée ſur ſon dos pendant un demi mois, par l'uſage d'un peſſaire commode fait avec du liége enduit de cire, en forme d'anneau, ou d'une figure triangulaire ; on en fait auſſi en ar-

gent & en buis ; on fait encore beaucoup de cas d'un pessaire anglois, dont on trouve la description & la figure dans les Essais d'Edimbourg, *tom. 3. tab. 5.* On peut attendre aussi de bons effets d'une éponge trempée dans la liqueur de saturne, ou dans une décoction de bouillon blanc faite avec le vin, que l'on tient pendant la nuit appliquée sur la partie. On peut aussi tirer avantage des injections faites avec l'eau de forge & autres choses semblables ; mais il faut au préalable remettre la matrice.

6. Perte rouge des femmes grosses ; on l'appelle communément blessure, perte de sang, Mauriceau. A. *Menorrhagia gravidarum ; hæmorrhagia uteri*, Heister chirurg. cap. 154.

Si une hémorrhagie de la matrice arrive à une femme grosse avant terme, à cause de la pléthorre, de la fiévre, d'une chûte, d'une vive passion de l'ame : il est à craindre qu'elle n'avorte. Pour prévenir cet accident, on doit prescrire la saignée, un régime rafraîchissant, la tranquillité de l'esprit & du corps ; ce qui suffit pour arrêter l'hémorrhagie qui arrive dans les premiers mois de la grossesse. Mais si la perte rouge continue, il faut que la Sage-femme dilate doucement l'orifice de la matrice avec ses doigts, & déchire les membranes du chorion, pour donner une issue aux eaux qui y sont contenues. Pour l'ordinaire aussi-tôt que cela est fait, les tranchées de l'accouchement surviennent ; la matrice, en se contractant, expulse le fétus & arrête l'hémorrhagie. *Observ. de M. Puzos, Mém. de l'Acad. de Chirurg. tom. I.*

On peut consulter là-dessus *Mauriceau*, des maladies des femmes grosses, observ. 49. & *Heister*, chirurg. cap. 154, part. 2. Si malgré les remedes diététiques, l'hémorrhagie arrive chaque mois de la grossesse, il ne reste au Chirurgien d'autre ressource, pour sauver la vie à la malade, que d'introduire doucement sa main dans la matrice, de prendre le fétus par les pieds & le tirer dehors avec le placenta ; de cette maniere, la matrice se trouvant débarrassée, se resserre d'elle-même, & ferme les orifices des vaisseaux qui répandent le sang, ainsi que le prouvent plusieurs exemples rapportés par *Mauriceau*. Cependant cette pratique ne met pas les femmes à l'abri du danger, car M. *Puzos* observe que la moitié meurt peu de tems après l'accouchement, *p. 330. Traité des Accouchemens.*

Les pertes rouges surviennent les trois premiers, ou les trois derniers mois de la grossesse.

Dans les trois premiers mois, la cause de la perte rouge est l'avortement, ou le placenta qui est resté dans la matrice

après l'avortement ; des faux germes près d'être expulsés ; des secousses causées au fétus par une force externe.

La perte rouge est médiocre dans l'avortement, lorsque la matrice ne se débarrasse que du fétus ; au lieu qu'elle est abondante quand elle expulse le délivre qui étoit resté. Dans ce cas, il est souvent impossible d'amener dehors le placenta, à cause de la foiblesse du cordon ombilical ; de la lenteur des douleurs, & de la petitesse de l'orifice. Si le délivre tient de tout côté à la matrice, il ne s'ensuit aucune hémorrhagie ; au lieu qu'il y en a une abondante, lorsqu'une partie est détachée ; mais il n'y en aura qu'une petite, si le placenta est tout-à-fait décolé & si la matrice peut se contracter. Quand le délivre est sorti par les efforts de la nature ou de l'art, on arrête la perte rouge ; mais si l'on ne peut le détacher & que l'hémorrhagie cesse, ainsi que les douleurs, il faut le laisser dans la matrice, où il se pourrira, & tombera ensuite par morceaux. La perte rouge qui dépend de l'accouchement laborieux d'un faux germe, quoiqu'elle soit souvent très-abondante & terrible, est fort rarement mortelle ; elle ne diminue ni par la saignée, ni par les astringens, il faut que l'orifice de la matrice tombe, ou ce qui est encore mieux, que le faux germe sorte de ce viscere. Il faut soutenir les forces par un régime convenable, & on abandonne pour l'ordinaire l'ouvrage à la nature ; cependant si l'on peut prendre le faux germe, il faut le tirer dehors.

Les pertes rouges, qui surviennent sur la fin de la grossesse, dépendent du décolement du placenta ; quand cette perte rouge est accompagnée de douleurs, de foiblesses syncopales, & qu'en même-tems l'orifice de la matrice est béant, il faut procurer l'accouchement : on doit même retourner le fétus & le tirer par les pieds, comme le veut *Mauriceau*, ce qui est cependant fort dangereux pour la mere.

Mais si la perte rouge n'est pas bien considérable, & surtout, si l'orifice de la matrice n'est pas ouvert, il ne faut pas se hâter de faire l'accouchement, mais on emploie la saignée, on donne à la malade des alimens faciles à digérer, & en petite quantité, on la fait tenir constamment dans le lit. Si le ventre est serré, on fait usage de lavemens ; si la perte rouge revient ou ne cede pas à ces remedes, & que les grumeaux de sang donnent lieu à des douleurs de matrice & à des syncopes, on se trouve alors dans la dure nécessité de procurer l'accouchement, & il ne faut pas se reposer sur la seule nature. Si les douleurs ne sont pas assez fortes, il faut les exciter en mettant les doigts dans l'orifice, en le dilatant & laissant la femme tranquille de tems en tems, pour attendre

les efforts de la nature. Par cette méthode, l'accouchement arrive un peu plus tard, mais l'on n'eſt point obligé de retourner le fétus, & la perte rouge dure moins après l'accouchement, que dans celui qui eſt forcé, c'eſt-à-dire, quand on tire le fétus ; car de cette maniere la matrice ſe contracte à meſure que le fétus ſort, & même en déchirant les membranes avec le doigt, le volume diminue & la matrice ſe rétrécit inſenſiblement : ce qui n'arrive pas, ſuivant M. *Puzos*, quand on tire le fétus tout d'un coup. Heureuſes les femmes qui, dans ce cas, ont à faire à un habile accoucheur.

Le pouls utérin a ordinairement lieu dans les pertes rouges ; on le connoît par des pulſations irrégulieres & qui ſe font par ſoubreſauts. Au commencement il eſt plus fort & plus rénitent que les autres pouls critiques ; il approche de celui qui annonce l'hémorrhagie des narines & que l'on appelle *pulſus dicrotus*, c'eſt ce qu'à obſervé M. *Bordeu*, pour moi je ne ſçais point diſtinguer ces différences de pouls dans cette maladie.

7. Perte de ſang foible en couleur, *Menorrhagia decolor menſes vitioſi.* Sennert. de morb. mulier. cap. 8. *humida intemperies uteri.* Sennert. de morb. mulier. *Menorrhagia ex mariſcis ; Hæmorthoides uteri. Sennert.* lib. 4. p. 1. cap. 7. C.

8. Perte rouge lochiale, vuidanges, *Lochia catharſis*, des Grecs ; *Puerperia*, des Latins ; *Lochia*, de Sennert. *Numius ſanguinis poſt partum effluxus. Sennert.* de morb. puerperarum. *Mauriceau*, chap. 5.

Auſſi-tôt après l'accouchement il ſe fait, par la matrice, un écoulement de ſang plus abondant qu'il ne doit être ; 1°. parce que la femme a mis au monde un trop gros enfant ; ce qui a fait que l'accouchement a été plus difficile ; que les vaiſſeaux de la matrice ſe ſont trouvés plus béans, & que les efforts ont été plus violens ; 2°. parce que la femme eſt trop pléthorique ; 3°. enfin, parce qu'il eſt reſté dans la matrice des morceaux du placenta ; l'hémorrhagie ceſſe de tems en tems, parce que le ſang s'amaſſe dans la matrice, s'y gruméle, & ne laiſſe échapper que ſa ſéroſité ; mais il cauſe enſuite des coliques très-violentes, & s'évacue de nouveau tout pur avec des grumeaux.

Il y a du danger, ſi cette hémorrhagie eſt aſſez conſidérable pour abbattre les forces ; pour lors, s'il eſt reſté des morceaux du délivre dans la matrice, il faut les en retirer au plutôt avec la main. On nourrira la malade avec des bouillons, des œufs & des panades ; elle doit ſe tenir couchée ſur le dos, éviter la chaleur des lombes, & ſe coucher ſur de la paille, ou ſur une peau de marroquin. Si le pouls eſt fort, il

faut qu'elle ſoit ſaignée du bras. On tempére la chaleur du ſang par des ptiſannes, des émulſions & de boiſſons aigrelettes; on enveloppe les lombes d'un linge trempé dans l'oxycrat froid; on employe auſſi pour le même uſage, les feuilles de centinode; dans les cas où des vents & des excrémens endurcis diſtendent l'abdomen, il eſt utile de les évacuer au moyen d'un lavement laxatif. Il faut que la malade ſoit dans une grande tranquillité d'eſprit & de corps; & enfin, ſi le flux perſiſte, il convient de faire uſage d'injections & de boiſſons aſtringentes.

Auſſi-tôt après l'accouchement, il ſe fait un écoulement de ſang tout pur, lequel, à raiſon de ſa fluxilité, ne cauſe aucune douleur, mais s'aggrumulant bien-tôt à l'orifice de la matrice, il excite des coliques qui durent ſouvent pendant les trois premiers jours, mais qui ſont beaucoup moins fortes chez les femmes qui accouchent pour la premiere fois. Le troiſiéme ou le quatrieme jour, arrive la fiévre de lait, & les douleurs de la matrice dépendantes des lochies ſe diſſipent à meſure : ce qui fait que les jours ſuivans, les lochies exhalent une odeur un peu acide, & deviennent inſenſiblement plus délayées. Elles ſe terminent dans une ou deux ſemaines chez les femmes de la campagne, & en trois ou quatre, chez celle de condition.

9. Perte rouge ulcéreuſe, *Menorrhagia ulceroſa*, III. *Van-Swieten*, Aphor. 449, *Tralles*, des opio, cap. 1, p. 54. C.

C'eſt celle qui eſt produite quelquefois par un ulcere ſquirrheux ou carcinomateux de la matrice, & qui eſt accompagnée de fleurs blanches ulcéreuſes. Elle eſt ſouvent précédée par une douleur fixe au pubis, par des douleurs de reins, l'hyſtéralgie, ou colique utérine, & par l'écoulement d'une humeur ichoreuſe & ſanieuſe par les parties naturelles. On tire avantage de l'eſprit de vitriol, ou de l'eau de rabel, mêlée dans de l'eau de fontaine, juſqu'à une agréable acidité.

VII. Avortement, Blessure, faux Germe, Accouchement prematuré, *Amblyoſmos*, *Ambloſis*, *Ectreſmos*, *Phtora*, *Apophtora*, des Grecs; *Abortus*, *Effluxio*, *Deperditio*, des Latins.

C'eſt la ſortie d'un fétus qui n'eſt pas encore en état de vivre. On regarde comme tel celui qui n'a pas encore atteint le ſeptieme mois depuis ſa conception; ou qui étant parvenu à ce terme, eſt trop foible, pour pouvoir vivre hors du ſein de ſa mere.

Toutes les cauſes capables de détacher le placenta de la matrice, ou donner la mort au fétus, ſollicitent la nature à

l'expulser, comme un poids inutile ou nuisible, & qui se putrifie bien-tôt ; tels sont les vices internes ou externes de la mere ou du fétus lui-même.

Les symptômes de la blessure sont une perte rouge, le tremblement & le frisson avec une chaleur passagère, l'inappétence, les nausées, auxquelles se joignent la lassitude ; la douleur des reins, les palpitations, la lipothymie, la syncope, une tristesse continuelle, des douleurs gravatives de la matrice qui répondent aux aînes, le refroidissement des parties génitales, le ténesme, des efforts de la matrice, laquelle forme quelquefois une tumeur très-sensible à l'hypogastre, l'exténuation subite des mammelles, lesquelles sont flasques, avec un écoulement de lait séreux ; il survient bien-tôt des douleurs de matrice spasmodiques, & un grand tenesme ; la perte rouge s'accroît avec la lypothymie & la syncope ; le refroidissement des extrémités avec la tristesse ; la chaleur & le froid se succédent alternativement, la céphalalgie arrive, l'hypogastre s'affaisse, enfin les eaux de l'amnios s'écoulent, & le fétus, après avoir été long-tems immobile, est expulsé.

Pour prévenir l'avortement, il faut éviter ses causes ; c'est pourquoi il faut les connoître. Ces causes sont, 1°. toutes les fortes passions de l'ame, comme la terreur, la colere ; c'est ce qui fait que cet accident est très-souvent occasionné par les tremblemens de terre, par l'alarme & la consternation dans les Villes assiégées, &c. par des sauts, des efforts, par les vomissemens, des attaques d'épilepsie, la diarrhée, la dissenterie, le tenesme, l'usage fréquent du coït, aussi il n'est pas rare de voir avorter au premier mois de la grossesse les nouvelles mariées, qui aiment trop les plaisirs de l'amour ; 2°. Les poisons, ou les emmenagognes, comme l'adhatoda, dont on se sert dans la Zelande ; la sabine, dont les femmes débauchées font usage en Europe ; la semence d'ancolie, la myrrhe, l'absinthe, le castoreum, les purgatifs & les émétiques, qui donnent la mort au fœtus par les secousses qu'ils causent à la matrice, ou en le privant de sa nourriture ; 3°. la pléthore qui excite les menstrues, & s'annonce par un grand mal de tête ; la rougeur de la face, la difficulté de respirer. Cette cause fait avorter plusieurs femmes, si elles ne se font saigner de tems en tems, sur-tout celles qui sont voraces & sédentaires pendant leur grossesse. La pléthore peut aussi causer l'avortement, quand elle arrive dans les fiévres aigues, dans les paroxismes des autres fiévres, ou pendant l'usage du mercure donné avec peu de réserve ; c'est ce qui a fait dire qu'une maladie aigue est mortelle dans une femme grosse. 4°. le fœtus lui-même donne lieu à l'avortement, s'il est mort ou

s'il se trouve privé de nourriture, s'il est étranglé par le cordon ombilical ; enfin l'avortement arrive de quelque maniere que l'embryon meure ; or, dès que le fœtus est mort, la femme ne sent plus aucun mouvement du moins spontané dans la matrice ; & cette masse tombe par son propre poids vers le lieu qui est le plus bas. Voyez dans les Auteurs, les signes de la mort du fœtus. 5°. L'avortement arrive par un vice de la mere, quand la matrice est squireuse, ou attaquée d'un ulcère ; si la mere est affectée de la vérole, ce que l'on soupçonne quand il arrive de fréquens avortemens. Les femmes, attaquées de virus vérolique, accouchent, vers les derniers mois de la grossesse, de fœtus livides & pourris ; cette cause n'est pas rare, & on la détruit par le mercure ; dans la suite, les grossesses sont plus heureuses, lorsque le vice vénérien a été enlevé.

1. Blessure, faux germe.

C'est l'expulsion du fœtus pendant le premier mois de la grossesse ; ces avortemens arrivent pour l'ordinaire sans douleurs considérables, & avec une petite hémorrhagie ; souvent la nature expulse à différentes fois, tantôt l'embryon, ensuite les membranes, puis le placenta ; il arrive cependant quelquefois, qu'il sort en même-tems, un corps de la forme d'une œuf, transparent, & qui renferme un fœtus vermiforme.

a. Avortement avant trois mois. A.

On appelle proprement avortement, l'expulsion du fœtus qui arrive depuis le premier mois de la grossesse jusqu'au quatriéme ; plus il arrive tard & suit de près le quatrieme, plus il est dangereux. Les causes de cet accident sont internes ou externes ; les internes sont la mort du fœtus, ou un vice dans le sang de la mere, comme la vérole. Les externes sont le décollement du placenta, occasionné par des coups, ou par des chûtes, ou par des violens efforts de la part de la mere.

Quand la mort du fœtus vient des causes internes, l'avortement est précédé par des pertes rouges qui arrivent de tems en tems : & pendant les intervalles qu'elles laissent, il y a un écoulement de fleurs blanches séreuses & noirâtres. Ces écoulemens ne cédent ni au repos ni à la saignée ; la femme souffre des douleurs de matrice périodiques avec inappétence & foiblesse. Les symptômes persistent pendant un mois & au-delà ; alors les douleurs de l'accouchement s'accroissent, la perte rouge recommence, les eaux de l'amnios s'écoulent, & après cela, la femme accouche sans peine, d'un fœtus mort, livide, mais sans odeur. Si le placenta n'est pas expulsé, il n'est pas sûr de le tirer par le cordon qui est trop foible, &

l'on ne peut point aussi en faire l'extraction, en introduisant la main dans la matrice, dont l'orifice n'est pas assez dilaté. Il faut attendre que la nature en fasse l'expulsion, en excitant de tems en tems des vives douleurs avec hémorrhagie. Enfin, quelquefois la putréfaction survient, & le placenta sort en forme de pus.

Si les douleurs & la perte rouge, qui annoncent le décollement du placenta, ne suffisent point pour délivrer la femme, l'accoucheur peut introduire deux doigts dans la matrice, prendre le délivre & le tirer, tandis que la mere continue ses efforts. Mais si l'embryon est sorti, que la perte rouge ne soit pas bien considérable, & qu'il ne survienne point de douleurs, mais qu'il s'ensuive un écoulement de sérosités brunes, & qui aient ensuite une odeur cadavereuse, alors le placenta doit sortir par morceaux putrefiés. Cet écoulement va quelquefois au-delà d'un mois ; il est accompagné d'une fiévre irréguliere, d'anorexie & d'anxieté : symptômes que l'on dissipe par l'usage des amers, des bouillons avec les plantes vulnéraires, & même du quinquina, s'ils sont accompagnés d'une fiévre erratique. Au reste, il faut éviter les emménagogues, & abandonner l'ouvrage à la nature, elle le fera sans danger, quoique tard. Quand le fœtus est sorti, l'écoulement de sérosité fétide cesse, & l'orifice de la matrice se ferme.

b. Accouchement prématuré. A.

C'est celui qui arrive depuis le quatrieme mois de la grossesse, jusqu'au septiéme.

Il est occasionné par la foiblesse naturelle de la mere, par le relâchement de la matrice, quelquefois par un coup, une chûte, une peur, une fiévre, une maladie aigue, ou même par la vérole ; ces fœtus ne vivent point, on ne doit par conconséquent penser qu'à la mere ; le cordon ombilical résiste assez, pour tirer par son moyen, le placenta, & l'orifice de la matrice est assez dilaté pour admettre la main de l'Accoucheur.

c. Couches précoces. A.

C'est la sortie du fœtus, six semaines ou un mois avant terme.

Le nouveau né est foible & ne prend point d'accroissequ'il n'ait atteint le terme auquel il auroit dû naître. Ces fœtus demandent un très-grand soin ; il faut les envelopper dans des linges garnis de coton, & ne pas les emmailloter en les serrant dans des bandes : on choisira une nourrice, qui ait accouché seulement depuis huit à dix jours.

2. Avortement dépendant du relâchement de la matrice, *Abortus ab uteri laxitate Boerhaave*, Consult. 151 A.

On le connoît par la foibleſſe de la conſtitution générale, & par les violences que la matrice a ſouvent ſouffertes par le grand nombre d'accouchemens qui ont précédé, par l'ignorance de la Sage-femme, par la pléthore qui a précédé, & qui a affoibli les vaiſſeaux de la matrice, par les choſes ſalutaires & nuiſibles.

Une femme âgée de trente-deux ans avoit fait douze fauſſes couches pendant l'eſpace de huit ans. Comme les fœtus dont elle accouchoit, étoient de plus en plus éloignés du terme, & que les eaux de Bath n'avoient fait aucun bien, elle employa les bains froids pendant ſix mois, ſans en retirer de grands avantages; *Boheraave* lui ordonna l'uſage des remedes ſuivans, hors le tems de la groſſeſſe. 1°. Un purgatif aſtringent, doux, fait avec une infuſion de myrobolans & de rhubarbe, un peu de manne & de ſyrop de chicorée compoſé, dont elle devoit faire uſage pendant cinq jours conſécutifs, ſur le ſoir un cordial dont voici la formule. Eau diſtilée d'écorce de citron deux onces, eſprit de vin un gros, de mathiole un gros, teinture d'opium dix gouttes, de ſuccin quinze gouttes. Il faut que le régime ſoit tiré des végétaux, des bouillons de viande & du lait; le ſixieme jour la malade doit prendre, une heure avant le déjeûner, le dîner & le ſouper, trois des pilules ſuivantes. Cachou deux dragmes, écorces de grenade une dragme, maſtich une dragme & demie, ſuccin préparé une dragme; térébentine ſix gouttes, huile diſtillée de cannelle huit gouttes, on mêle le tout, & on en fait des pilules de trois grains chacune. On fait boire par-deſſus, du vin où l'on a fait infuſer l'écorce de caprier, de la canelle, l'écorce de tamarins, de bois d'aloes, le ſantal citrin, la pierre hématite, de la limaille de fer, du macis, la noix muſcate, la racine de patience ſauvage, des quatre ſemences chaudes mineures, l'on en fait une poudre très-fine, que l'on fait infuſer dans ſix livres de vin du Rhin. La femme uſera de ces remedes pendant tout le tems de ſa groſſeſſe: elle fera un peu d'exercice & ſe nourrira d'alimens qui lui plairont le plus

---

ORDRE II. *Flux de ventre.*

RHOODES d'Hippocrate, *fluxus ventris*; de Celſe, *Profluvia alvi*, de Foreſtin.

Les Médecins donnent le nom de *premieres voies* à un canal continu, qui s'étend depuis la bouche juſqu'a l'anus; cet eſpace comprend l'éſophage qui ſe termine à l'eſtomac, les inteſtins grêles, appellés anciennement *Ileon*, qui aboutiſſent

au cœcum, comme à un petit eſtomac, & les gros inteſtins auxquels *Cœlius Aurelianus* donnoit le nom de *Longanon*, & que les Grecs nomment *Colon*. Ce canal va ſe rendre à l'inteſtin rectum.

Les inteſtins ſont diſpoſés de maniere qu'ils peuvent recevoir les alimens, les digérer, expulſer même aiſément ceux qui ſont de mauvaiſe qualité, comme les excrémens, & purger le ſang de toutes les humeurs récrémentitielles qui y affluent, lorſqu'elles ſont dépravées. C'eſt pourquoi la nature a doué ce canal de ſenſibilité & de mobilité, afin qu'il diſtingue, par une ſenſation confuſe, ce qui eſt déſagréable ou nuiſible, & l'expulſe, par haut ou par bas. Ainſi nous avalons, nous mâchons & nous goûtons ce qui eſt contenu dans la bouche & qui nous plaît ; au lieu que quand ce ſont des choſes déſagréables, nous les rejettons, nous avons des nauſées, & nous crachons comme malgré nous & à notre inſçu.

Il ſuit de-là, qu'il y a deux ſortes de flux de ventre ; les uns ſe font par haut, comme le vomiſſement, les nauſées ; les autres, que *Galien* appelle *Antoterici*, ſe font par bas, comme la diarrhée. Le pouls intermittent préſage les flux par bas ; les intermiſſions ſont tout-à-fait irréguliéres, après deux ou trois pulſations aſſez égales & pleines, il en ſuccéde tout autant de moindres, de plus promptes, & qui ſont comme rentrantes.

Aucun corps n'eſt obligé de ſortir de ſa place, que par l'excès des forces qui le preſſent, ſur celles par leſquelles il réſiſte, & eſt retenu dans ſon lieu. Si, comme les anciens, nous appellons *retentrices* les forces par leſquelles les choſes contenues reſtent dans leur place, & s'oppoſent à leur expulſion ; & *expultrices*, les forces par leſquelles ces mêmes choſes ſont preſſées à l'extérieur : il eſt évident, qu'il faut abſolument, pour leur évacuation, que les forces retentrices ſoient vaincues par les forces expultrices. Dès que cela a lieu, il eſt impoſſible que l'évacuation n'arrive, & ſans cela, elle ne peut avoir lieu en aucune façon : cet excès de force eſt donc la cauſe pathologique de toute évacuation.

Les matieres contenues dans le ventre, réſiſtent 1°. par leur maſſe ; ainſi l'eſtomac a beſoin de plus grands efforts pour évacuer trois livres d'alimens, que pour une : 2°. par leur adhéſion ou leur viſcoſité, par laquelle elles ſe collent aux ſolides ; ainſi l'on crache plus difficilement les flegmes qui s'arrêtent aux amygdales, que la ſalive : 3°. elles réſiſtent par leur gravité, ou la direction de leur gravité ; ainſi quand on eſt debout, on a plus de peine à vomir, que lorſqu'on eſt couché ; mais la premiere ſituation favoriſe la ſortie des urines & l'accouchement : 4°. les réceptacles & les ſphincters réſiſtent, lorſ-

que le diamétre des corps contenus eſt moindre que le diamétre naturel des orifices : à moins que les forces employées ne puiſſent diviſer les matieres contenues, en petites molécules. Ainſi les crottins, qui ſont plus grands que le diamétre du podex, réſiſtent plus ou moins à leur éjection, en raiſon des forces qui doivent être employées pour allonger les fibres du ſphincter, & diviſer ou briſer les excrémens : 5°. les réſiſtances des fluides pouſſés par des forces différentes, croiſſent en raiſon de ces forces ; ainſi l'urine, qui eſt chaſſée de la veſſie avec une vîteſſe deux fois plus grande, réſiſte quatre fois plus que celle que l'on rend avec la vîteſſe ordinaire. On voit par-là que les forces retentrices, croiſſent 1°. de la part des choſes contenues, à raiſon de leur inertie, ou de la maſſe à mouvoir, à raiſon de leur adhérence & de leur gravité, quoique ces choſes contenues ſoient fluides, & qu'elles croiſſent encore : 2°. à raiſon de leur dureté, ſi elles doivent être diviſées pour être expulſées, à raiſon de leur poſition ; ainſi le fœtus ſe préſentant dans une ſituation tranſverſale à l'orifice de la matrice, oppoſe une plus grande réſiſtance, que s'il préſente directement ſa tête à cet orifice ; enfin les réceptacles réſiſtent, s'ils ſont étroits, tant à raiſon de la force qui ferme les orifices & leur cauſe des ſpaſmes, qu'à raiſon de l'épaiſſeur & de la dureté des fibres, dont la réſiſtance ne dépend que de leur élaſticité.

Les forces expultrices ne réſident que dans les muſcles qui environnent ou forment les réceptacles : car tout mouvement animal s'exécute par les forces des muſcles. Ainſi les inteſtins ſont compoſés en partie d'une tunique *muſculeuſe*, qui étant formée de fibres circulaires, rétrécit ce tube, & fait ſortir par haut & par bas les choſes contenues ; & d'une tunique *muſculeuſe*, qui étant compoſée de fibres longitudinales, racourcit ce tube, & diminue un peu ſa cavité. Ces forces réunies compriment les matieres contenues, & les obligent à ſortir par l'endroit où elles trouvent une iſſue. Joignez à ces forces, l'action des muſcles abdominaux, & du diaphragme, qui augmente la preſſion, d'où il ſuit que le canal inteſtinal eſt preſſé également de tout côté ; mais ces forces ne font qu'une preſſion, & ne contribuent point à l'expulſion, s'il n'y a une direction déterminée. Ainſi, ſi les fibres circulaires & muſculaires d'un inteſtin ſe contractent ſucceſſivement du pylore vers le podex, ſi les muſcles abdominaux preſſent par en-bas, les matieres ſont expulſées par les ſelles ; au lieu que ſi ces efforts ſe font en une direction contraire, elles ſont pouſſées vers les parties ſupérieures : enſorte que l'expulſion demande une preſſion & une direction déterminée. C'eſt pourquoi ce nom de

forces expultrices n'eſt point ſuperflu ni ridicule, ainſi que l'ont dit trop légérement les Modernes qui mépriſent les Anciens.

Si l'on conſidére en géneral les maladies de cet ordre, l'on voit que leur cauſe n'eſt autre choſe que les efforts que la nature fait pour expulſer les matieres des premieres voies. Ces efforts ſont l'application des forces pour vaincre une réſiſtance; un effort ſignifie par conſéquent la direction & l'emploie d'une plus grande quantité de forces; cependant cet emploi n'eſt pas toujours abſolument néceſſaire pour qu'un effort ſoit morbifique, pour diminuer les forces de la puiſſance matrice, & produire en conſéquence, une laſſitude.

Les efforts ſont forcés ou ſpontanés; dans l'état de ſanté, ces efforts ne dépenſent pas plus de forces, que l'on en recouvre par les alimens & le ſommeil de chaque jour: & ils ſont, ou grands, ou petits. Mais dans l'état de maladie ils en conſument plus que la force motrice ne peut en recouvrer. Dans l'agonie, les efforts de la nature ſont violens, mais foibles. On appelle mouvement difficile celui pour l'éxécution duquel il faut vaincre de grandes réſiſtances, lorſque les forces du moteur ſont moindres. La difficulté de l'action eſt donc en raiſon de la réſiſtance qu'il faut vaincre, & de la foibleſſe de la puiſſance qui s'efforce de l'emporter ſur elle, enſorte qu'une même action qui eſt facile pour une perſonne ſaine & robuſte, devient difficile pour un malade affoibli. Les flux de ventre ſe font les uns avec peu, les autres avec beaucoup de difficulté: il y en a peu dans la diarrhée ſéreuſe, & il ſemble même qu'il n'y en a point; mais il y en a beaucoup dans la dyſenterie & le téneſme; auſſi les anciens ont appellé cette derniere *difficultas inteſtinorum*, difficulté des inteſtins.

On doit juger de la grandeur d'une maladie de cet ordre, non-ſeulement par la quantité des déjections plus grande qu'à l'ordinaire; mais encore par la difficulté qu'il y a à les rendre, laquelle abat les forces, & cauſe un mal-aiſe proportionné à la difficulté & à la foibleſſe.

Les cauſes des flux de ventre ſont tout ce qui irrite la puiſſance expultrice, ainſi que l'ont dit tous les anciens Médecins. Toutes les opinions des Méchaniciens & des Chymiſtes ſur ce ſujet ſont fauſſes: la ſeule obſervation ſuffit à qui que ce ſoit, pour entendre ces principes; l'on rejette naturellement tout ce que l'on ſent de déſagréable dans la bouche; l'on retient ou l'on avale ce qui a une qualité contraire.

La même ſalive qui n'incommode point pendant que l'on eſt dans le ſilence, eſt à charge quand on commence à parler; auſſi les perſonnes qui entreprennent un diſcours crachent auparavant, afin que les organes de la voix ſoient plus déga-

gés; ce qu'ils font presque machinalement & par instinct. Les mélancoliques, par une mauvaise coutume qu'ils ont pris, crachent même sans y penser, quoique leur salive n'ait aucune âcreté, qu'elle ne soit point trop abondante, & que les organes soient en bon état.

Cela fait voir l'erreur des Méchaniciens, qui voudroient déduire le crachement de la salive, d'une cause méchanique, comme ils disent, c'est-à-dire, de son poids ou de son acrimonie, puisque cela dépend de la peine ou de l'aversion qui proviennent d'une perception confuse. Une incommodité qui dépend d'une cause méchanique, n'est pas toujours accompagnée de douleur, à moins que l'on veuille donner ce nom au prurit & au plaisir même. L'excrétion de la semence dans le satyriasis, du mucus des intestins dans le tenesme, se font avec un sentiment de mal aise & de volupté en même-tems; au lieu que dans les nausées, la sortie de ce même mucus cause une sensation détestable; ou, si quelque fois les efforts que l'on fait pour aller à la selle sont accompagnés de douleur, l'évacuation des matieres est suivie d'une sensation agréable, & d'un désir; je dis *désir*, & non *volonté;* car dans le ténesme il n'y a point de volonté, mais une envie d'aller à la garde-robe, à laquelle on ne peut résister.

Tout ce qui irrite, engage, ou sollicite à agir. Le vomissement peut être excité, non-seulement par un poids, une acrimonie, une piquure, mais encore par le seul souvenir d'un objet qui fait horreur, comme d'un cadavre pourri, dont on aura parlé devant des personnes délicates: tout le monde sçait que les différentes passions peuvent donner lieu à différentes évacuations. Ceux qui doivent parler en public pour la premiere fois, sont obligés d'aller à la selle un peu avant; il y a des personnes à qui la peur cause la diarrhée: la colere fait rendre à plusieurs femmes une grande quantité d'urine lympide; une grande peur excite une sueur froide; la pitié fait répandre des larmes; dans le commencement des maladies graves, comme de la fracture du crâne, de la fiévre putride, la nature vivement affectée du danger qui la menace, expulse par haut & par bas les matieres renfermées dans les premieres voies; elle imite en cela les Matelots, qui dans le tems d'une tempête, soulagent le vaisseau qui se trouve trop chargé, en jettant les marchandises dans la mer. Je laisse aux plus habiles Méchaniciens la recherche de la cause méchanique; il me suffit d'avoir considéré en passant la cause finale.

Pratique. Si l'on n'enléve la cause, on travaille en vain à détruire la maladie; c'est pourquoi le but principal est de calmer les forces expultrices, de réparer les retentrices, & de

ſoutenir en même - tems la vie ; car c'eſt ainſi qu'on rétablira l'équilibre entre ces puiſſances.

Mais il faut diſtinguer auparavant, ſi la cauſe de la maladie eſt l'irritation de la puiſſance expultrice ; ou, ce qui eſt rare, la foibleſſe de la puiſſance retentrice.

L'on connoît l'irritation & l'accroiſſement des forces expultrices, par les efforts & les douleurs qui accompagnent l'évacuation, & par le caractére de la matiere morbifique, auſſi bien que par la rougeur du malade, par ſon âge, ſa ſenſibilité & ſa conſtitution. Ainſi dans la dyſenterie & le téneſme, l'on fait des efforts pour aller à la ſelle ; il y a douleur, chaleur & tenſion dans les parties ; les matieres qu'on rend ſont acrimonieuſes ; ce qui fait voir que les inteſtins ſont fort irrités, attaqués de phlogoſe & de ſpaſme, & qu'ils ſont continuellement picotés par des humeurs dépravées, corroſives ou âcres, qui proviennent des alimens ou de poiſons, ou dont le ſang ſe décharge dans les inteſtins, comme dans un réſervoir. C'eſt pourquoi, comme il eſt clair que dans cette maladie, les forces expultrices ſe trouvent fort irritées & augmentées, le principal but du Médecin, eſt 1°. de ſecourir la nature qui fait effort pour rejetter les matieres nuiſibles & vicieuſes, par une boiſſon délayante, huileuſe, douce, rafraîchiſſante ; telles ſont l'eau de poulet, le petit lait, une infuſion de fleurs de mauve, une décoction de riz, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que la matiere morbifique a été ſuffiſamment évacuée, & que la vie n'eſt plus en danger : 2°. d'expulſer de l'eſtomac la matiere morbifique, par des vomitifs doux, & de la faire ſortir entiérement des inteſtins, dans l'eſpace de deux jours, au moyen des purgatifs légers ; car l'on eſt moins fatigué par des déjections abondantes, excitées par un purgatif, dont l'effet ne dure que quelques heures, qu'on ne l'eſt par celles qui ſont l'effet de la matiere morbifique, & arrivent à toutes les heures du jour & de la nuit, quoiqu'en petite quantité : 3°. à faciliter leur évacuation, & diminuer par conſéquent les efforts inutiles ; ce que l'on exécute non-ſeulement par les laxatifs & les délayans pris en boiſſons, mais encore par des lavemens émolliens, qui émouſſent les matieres âcres, délayent celles qui ſont viſqueuſes, lubréfient les voies, & ſont comme une eſpéce de fomentation, qui modére la phlogoſe, la tenſion, & les ſpaſmes des inteſtins : 4°. comme le traitement devient inutile, ſi l'on ne ſoutient les forces de la nature, ce qui ne peut avoir lieu, ſi les efforts violens & fréquens n'ont aucune intermiſſion : ſi le malade eſt tourmenté, même pendant la nuit, par des douleurs & des tranchées, s'il eſt épuiſé par des évacuations trop abondantes : il eſt néceſſaire de calmer ces accidens, au moins pendant la nuit ; c'eſt des

des narcotiques que l'on doit attendre cet effet merveilleux ; ces remedes, diminuent la sensibilité des intestins, & calment pour quelque tems les efforts excrétoires qui en dépendent ; car le laudanum a la vertu de suspendre toutes les évacuations excessives du ventre, aussi bien que les douleurs & les efforts de la nature. C'est pourquoi après l'usage des évacuans, on doit donner au moins sur le soir, le laudanum liquide, à la dose d'environ vingt gouttes ; & sous une forme solide, à celle d'un grain ; le diascordium à la dose d'un gros ; les pilules de cinoglosse, à celle de six grains, ou autres narcotiques. 5°. Enfin, comme la résistance des sphincters & des valvules, se trouve fort affoiblie par la durée de la maladie, que les orifices excrétoires sont dans le relâchement, les humeurs dissoutes, les forces digestives de l'estomac lésées, & que par conséquent la maladie évacuatoire deviendroit aisément habituelle : après avoir assez évacué la matiere morbifique qui entretenoit la maladie au commencement, & l'avoir corrigée par des remedes spécifiques, s'il y en a, il est à propos de rétablir & d'augmenter les forces retentrices, & de redonner aux fluides la viscosité convenable. Pour satisfaire à cette indication, on emploie alors avec succès les stomachiques, les absorbans, les toniques, & même les astringens, lesquels auroient été nuisibles au commencement de la maladie, parce qu'ils auroient retenu la matiere morbifique.

Ainsi ces remédes sont salutaires, lorsqu'ils sont donnés au tems qu'il faut ; au lieu qu'ils sont tous nuisibles, quand on les emploie à contre-tems. Mais si le mal ne vient pas tant de l'irritation de la puissance expultrice, que de la foiblesse de la puissance retentrice, ainsi qu'il arrive dans la diarrhée séreuse, quel doit être alors le but du Médecin ? Je me réserve d'en parler lorsque je traiterai des flux séreux ; car la plûpart de ces flux, doivent être regardés comme passifs.

Il y a des flux de ventre qui sont sanguins, comme le flux hépatique, la dysenterie, &c. il y en a d'autres qui sont de pures matieres fécales, comme la diarrhée, la lienterie ; quelques-uns se font par haut, comme le vomissement, la passion iliaque ; d'autres par bas, comme le ténesme & la diarrhée ; il y en a enfin qui évacuent les matieres par haut & par bas, comme il arrive dans le cholera morbus, & quelquefois dans la maladie noire, &c.

« Les déjections les plus salutaires sont celles qui sont molles, & conservent la figure des intestins, qui arrivent dans le même tems qu'elles se font pour l'ordinaire chez les personnes saines, & qui répondent à la quantité des alimens que l'on prend. Quand tout cela a lieu, le bas-ventre se

» trouve dans un bon état ; ce n'eſt point un mauvais ſigne » que les déjections ſoient liquides, pourvu qu'elles ne ſe faſ- » ſent point avec bruit, qu'elles ne ſoient point fréquentes & » en petite quantité ; car ces déjections avec téneſme, fatiguent » beaucoup, & éloignent le ſommeil. Mais ſi les déjections ſont » fréquentes, on aura à craindre la lipothymie ; les perſonnes » qui ſe portent bien vont à la ſelle une fois par jour, de deux » en deux jours, le matin, ou, ce qui eſt encore mieux, après » le dîner. Lorſqu'une maladie aigue eſt ſur ſon déclin, les ſel- » les doivent être plus épaiſſes, plus rouſſes, peu fetides, en » forme de bouillie ; il n'eſt point mauvais de rendre en même- » tems des lombricaux. Dans toute maladie, il faut que le ven- » tre ſoit moû & médiocrement tuméfié ; mais les déjections » très-liquides, blanches & pâles, fort rouges & écumeuſes, » annoncent un grand danger ; on doit redouter beaucoup plus » celles qui ſont en petite quantité, pituiteuſes, blanches & » jaunâtres, & toutes de la même qualité ; on a lieu de s'allar- » mer encore davantage quand les ſelles ſont noires, graſſes, » livides, porracées, ou fétides ». *Hyppocrates, Prognoſtic.*

Dans la curation des flux de ventre, on ne tire pas moins d'avantage du régime & de l'exercice, que des remédes. Puiſque l'exercice lâche le ventre, il faut que le malade prenne beaucoup de repos ; & s'il eſt abſolument néceſſaire de le tranſporter d'un lieu à un autre, il faut choiſir la voiture la plus douce, comme une barque, une litiére, & ne point l'expoſer au cahotement d'un carroſſe ; il faut être d'autant plus exact à obſerver cette précaution, que le malade eſt affoibli, ou qu'il eſt tourmenté en même-tems par des douleurs, comme dans la dyſſenterie, la diarrhée avec tranchées, le vomiſſement, &c.

Quant au régime, le peuple qui attribue tout flux de ventre au refroidiſſement & au relâchement de l'eſtomac, a recours volontiers à l'uſage du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, des aromates, du pain rôti, avec la canelle, le ſucre & l'ambre ; mais dans les diarrhées bilieuſes, où il y a chaleur, fiévre, ſoif & amertume, ces choſes ſont très-nuiſibles, & ne conviennent qu'aux convaleſcens, épuiſés par une diarrhée pituiteuſe, ou par une longue maladie.

Le froid & l'humidité ſur-tout, ſi on y expoſe les pieds, produiſent facilement la diarrhée & les tranchées, il faut par conſéquent, dans tout flux de ventre envelopper les pieds dans des flanelles échauffées ; car dès que la tranſpiration eſt interceptée, & que l'humeur ſe porte ſur le canal inteſtinal, les inteſtins en ſont irrités, & les matieres délayées par cette humeur âcre, deviennent très-propres à entretenir le flux de ventre. Il faut donc tâcher d'évacuer ces matieres par d'au-

tres voies, par les urines & sur-tout par l'insensible transpiration; car, comme dit *Hyppocrate*, la laxité du tissu de la peau produit la sécheresse du ventre: & la sécheresse de la peau, lâche le ventre.

Il y en a qui attribuent les flux de ventre bilieux & dyssenteriques, qui ont lieu sur la fin de l'été, à l'usage des fruits; en conséquence ils défendent même les fruits mûrs aux personnes qui se portent bien, quoique cependant il n'y ait rien de meilleur que les fruits rafraîchissans & aigrelets, pour tempérer l'ardeur de la bile & corriger l'acrimonie alcalescente des humeurs. C'est pourquoi, dans les flux de ventre bilieux, dans la diarrhée, le cholera-morbus, le vomissement & la dyssenterie, qui arrivent en été & qui sont bilieux, je conseille de boire beaucoup de limonade & d'émulsions. Je conviens cependant que dans certaines saisons, les fruits infectés par la rouille ou par la rosée, peuvent occasionner ces mêmes maladies. Mais cela arrive plûtôt dans la disette des fruits, car les pauvres gens en mangent alors qui sont de mauvaise qualité, cruds & difficiles à digérer: ce qui n'arrive presque pas, quand la récolte a été abondante en fruits succulens & mûrs. Il y a plus, ce ne sont pas les fruits d'été doux & aqueux qui peuvent donner lieu aux flux de ventre; mais ceux qui sont astringens, qui fixent la bile dans le corps, & en empêchent l'excrétion qui seroit salutaire, tels sont les fruits de cournouilliers, les cormes, les nefles.

Une trop grande quantité d'alimens dans les dysenteries, est d'autant plus difficile à digérer, que ces maladies ruinent les forces de l'estomac. Les malades tâchent de réparer bien-tôt leurs forces; mais il n'y a rien qui soit si propre à produire cet effet, que les bouillons, parce qu'ils ne laissent point dans les premieres voies, de matieres fibreuses & crues qui irritent les intestins. Or, quoique les sucs des fruits & des herbes potagéres soient utiles pour prévenir les diarrhées bilieuses, cependant les fruits d'été & les herbes potagéres sont nuisibles dans les flux de ventre ordinaires, tant à cause de leur partie fibreuse, qui se digere difficilement, que par leur partie aqueuse, qui augmente le relâchement du ventre; au lieu qu'il faut plutôt le dessécher & le resserrer par l'usage du pain rôti, des œufs à la coque, de la rhubarbe, du rhapontic & des myrobolans.

VII. Hépatirrhée, Flux hépatique, *Hepatirrhæa*, *hepatis atonia*, des Grecs; *dysenteria hepatica*, d'Alex. de Tralles, lib. VIII. cap. 4. Gilbert, *dyssenteria hepatera*; Reusner

de ſcorbuto ; *hepatitis.* Varandæus , Diſſert. *Aimatera*, Dict. univ. ; *Fluxus hepaticus*, des Modernes.

Les anciens ont entendu par le flux hépatique, toute diarrhée, lienterie, & paſſion cæliaque, qui provient d'un vice du foie, ainſi que le remarque *Gordon*, *lilium*, *folio 257.* Mais les modernes donnent ce nom à toutes les déjections indolentes d'un ſang qui eſt pour l'ordinaire delayé & ſemblable à la lavure de chairs, de quelque cauſe que vienne la matiere du flux.

1. Flux hépatique vrai, *Hepatirrhæa vera*, *dyſenteria hepatica.* Gordon, Lil. med. Jourdan, phénom. de la peſte, chap. 19 ; Baillou, conſ. lib. 1. conſult. 53 ; Short, Philoſ. tranſ. n. 420 ; *ex abſceſſu hepatis.* Amatus, cent. III. cur. 5. C.

C'eſt un flux de ventre ſéreux, ſanglant, & en même tems bilieux & purulent, avec des ſignes d'un vice du foie, comme d'un abſcès ou d'une diſſolution putride, tel que celui qu'a obſervé *Lamoniere*, *de fluxu dyſenterico*, cap. 1. ainſi que pluſieurs auteurs cités dans le *Sepulchret de Bonnet.* cap. de *dyſenteriâ.*

Un ſoldat anglois avoit eu une inflammation du foie ; on tenta inutilement tous les remédes, la tumeur de l'hypochondre ſe diſſipa ; mais le mal ſe termina en un flux hépatique de mauvais genre, qui dura ſix mois, & fit périr le malade de conſomption. A l'ouverture du cadavre, au lieu de foie nous ne trouvâmes que la membrane qui le revêt. Cette membrane étoit aſſez épaiſſe, reſſembloit à un ſac, & contenoit encore une portion d'une ſanie ſemblable à la lavure de chairs, telle que celle que le ſoldat avoit rendue pendant long-tems. *Bontius*, *med. ind. lib. 3. obſerv. 7, 9.* J'ai vu un cas ſemblable à Mante-ſur-Seine, l'année 1730.

2. Flux hépatique inteſtinal, *hepatirrhæa inteſtinalis*, des Modernes : *cæliacus affectus*, d'Al. de Tralles, lib. 8 ; *Merum non ens.* D'Ettmuller ; *fluxus à dyſſenteriâ*, River. Obſervat. C.

C'eſt un flux ſemblable à la lavure de chair & ſans douleur, dont la matiere s'épanche dans les inteſtins par leurs vaiſſeaux ſécrétoires, qui ont ſouffert une anaſtomoſe & ſe ſont dilatés.

Les perſonnes attaquées de la paſſion cæliaque, ſuivant *Tralles*, rendent par bas des matieres liquides mal digérées & ſanglantes, comme ſi elles venoient d'un vaiſſeau ouvert, ce qui eſt cauſe de la longue durée du relâchement de ventre avec des déjections fréquentes ; de-là l'exténuation, l'inſomnie, l'inappétence, les crudités, &c. C'eſt une maladie très-rare, ſi elle a jamais lieu.

3. Flux de ventre hépatique dépendant d'une plaie, *hepatirrhæa à vulnere. Bonet.* ſepulchret. p. 178. A.

Dans cette eſpéce, il ſurvient des vomiſſemens & des déjections ſanglantes, même dans les cas où il n'y a que le foie qui ſoit bleſſé, & que l'eſtomac n'a reçu aucune atteinte; cette maladie différe de la dyſſenterie, par l'abſence des tranchées; & du flux hépatique vrai, par la couleur des dejections qui ſont d'un rouge vif.

4. Flux hépatique méſenterique, *hepatirrhæa meſenterica; fluxus varii meſenterii abſceſſum ſecutus.* 70. Rhodius, centur. 3. obſerv. 95. C.

Caſtello, vieillard de Padoue, d'un tempéramment bilieux, avoit eu pendant dix mois, un flux hépatique; il rendoit des matieres tantôt ſanieuſes, tantôt bilieuſes & pituiteuſes ſans pus, ſans aucune altération des urines. Caimi, ſon Médecin, croyoit que la cauſe de la maladie étoit l'atonie du foie; Jean Prævoti penſoit au contraire, que c'étoit un abſcès au meſentere; il n'y avoit ni fiévre, ni tranchée; l'ouverture du cadavre vérifia le diagnoſtic de Prævoti. *Bonet. ſepulchret. tom. 2.*

5. Flux hépatique ſcorbutique, *hepatirrhæa ſcorbutica*, Reuſner, de dyſenteriâ, pag. 411. *Hæmorragia inteſtinorum tenuium*, Barbeirac. M. S. C.

J'ai obſervé, il n'y a pas long-tems un ſemblable flux hépatique, ſans fiévre, ſans tranchées, ſans flux de ventre, dans un petit garçon de l'Hôpital général, lequel rendit pendant quelques jours, du ſang tout pur avec les excrémens, ſans flux de ventre, & enſuite avec flux de ventre. Pluſieurs Auteurs ont fait la même obſervation, comme M. *Lazerme*, & n'ont apperçu aucun ſigne d'hémorrhoïdes, ou de tranchées.

6. Flux hépatique ſanglant, *dyſenteria hæmatodes;* Heurnius in aphor. *fluxus alvi hepaticus;* Bontius, med. indor. cap. IV. D.

Il différe du flux hépatique ordinaire, en ce qu'on ne rend pas une humeur ſanguinolente, & ſemblable à la lavure des chairs, mais un ſang tout pur, ſans tranchées : ce qui dépend de la diſtenſion des vaiſſeaux ſanguins, ou de leur éroſion, produite par une acrimonie : cette eſpéce ſe guérit plus facilement que le flux hépatique ordinaire d'Europe.

Traitement. Ce mal dépend de l'acrimonie. Il faut faire uſage des émulſions, des ventouſes, avec ſcarification aux lombes & aux feſſes; il faut aſſaiſonner les alimens avec le ſucre. Mais ſi l'on a lieu de croire qu'il dépend de la pléthore, on doit ſur le champ faire une ſaignée. Cette opération réuſſit cependant rarement dans l'iſle de Java, excepté chez les Portugais & les Indiens; car les Belges ſont très-foibles, & com-

me énervés par la chaleur extraordinaire du climat ; l'on a recours ensuite à l'extrait de saffran & d'opium, qui est la ressource la plus assurée, & on le donne sur le soir.

7. Flux hépatique intermittent, *subcruenta febris*, Torti, pag. 182. *Febris hepatica*, Torti de febrib. pag. 125. A.

C'est une espéce qui accompagne l'accès d'une fiévre intermittente de mauvais caractére ; elle se termine avec lui, revient ensuite & épuise bien-tôt les forces ; s'il arrive que ce flux ait lieu le jour de l'intermission, le malade se trouve dans un grand danger à l'accès suivant.

Dans cette espéce, on rend au commencement, ou au déclin de la maladie, une grande quantité de matiére semblable à la lavure de chairs, & d'un poids considérable, ce qui est suivi d'une extrême foiblesse, de la petitesse du pouls, du refroidissement des extrémités ; la voix est foible, les yeux sont caves, & le malade est fort disposé à la lipothymie, sur-tout s'il veut se lever du lit. Ce flux hépatique ne cause aucune douleur, ni aucune altération dans les fonctions de l'ame : il croît avec la fiévre, & le malade court risque de mourir entre le second & le troisiéme accès.

Le danger est encore plus grand si, au lieu de sérosité sanguinolente, il se fait un écoulement d'un sang noir, ou de l'atrabile des anciens, comme dans la maladie noire d'*Hippocrate*, ou cholérique de *Moron*. La curation est la même que celle du *cholera morbus intermittent*.

IX. Flux hemorrhoidal, *hæmorrois*, *aimorrhois*, Gal. lib. de atrabile. *Fluxus hæmorrhoidalis*, des Modernes, les malades sont appellés, *Hémorroïdaires*.

Ce mot *hémorrhoïs* vient du Grec *aima* sang, & de *rheo*, couler ; en sorte que flux hémorroïdal est un nom impropre & un pléonasme ; les hémorrhoïdes ne sont autre chose que le mal que les Auteurs latins ont appellé *mariscæ*, & Aristote, *gazæ*.

Les scholastiques & le peuple entendent, par le mot d'hémorrhoïde, une tumeur variqueuse au bord du podex, qui est souvent gonflée de sang, ou qui en répand ; mais comme il y a souvent des semblables tumeurs sans aucun écoulement de sang, & que dans ce cas, ce n'est qu'un vice simple & non une maladie ; ces choses étant différentes doivent être distinguées par un nom différent ; il faut appeller ces tumeurs avec Martial, *Mariscæ* ; le flux de sang sera beaucoup mieux nommé *Hémorrhoïde*.

Le flux hémorrhoïdal est un écoulement de sang par le podex, qui se trouve environné de tubercules rouges &

douloureux en cette partie, ou dans le rectum ; il differe du flux hépatique sanglant, dans lequel on rend aussi du sang pur, en ce qu'il y a des signes, qui montrent que l'origine du mal est autour de l'anus, ou dans le rectum, c'est-à-dire, les tubercules hémorrhoïdaux. Ces signes consistent en ce que les malades ne rapportent la douleur qu'ils souffrent pendant l'écoulement, qu'au podex, que ces tubercules sont apparens, & qu'on les sent comme des noyaux de peches dans l'anus.

Ce mal differe de la dysenterie & du ténesme, en ce que les déjections ne sont point précédées de tranchées ; qu'il n'y a ni tenesme, ni mucosité, & principalement parce qu'il sort un sang tout pur & répandu pour l'ordinaire sur des excrémens endurcis ; au lieu que dans la dysenterie, il est dissous avec les matieres fécales.

1. Flux hémorrhoïdal modéré, *hæmorrhois catamenialis* ; *Hippocr.* lib. de morb mulier. *Galen.* lib. 5. aphor. 33. *Fluxus hæmorrhoidalis*, des Auteurs. B. P.

C'est celui par lequel le malade devient plus propre à remplir ses fonctions, ou par lequel il se délivre de grands maux, comme des hémorrhagies, des convulsions, des fiévres, des douleurs. On se trouve bien dans cette maladie, de l'usage du pain de seigle, des pommes, des raisins qui lâchent le ventre, des lavemens avec l'eau, des boissons aigrelettés, des bains domestiques ; il faut éviter les soucis, l'étude, les veilles, les plaisirs de Vénus, & les autres choses qui dessséchent le ventre.

2. Flux hémorrhoïdal immodéré. A. P.

Il suppose un effort de la nature, pour diminuer la pléthore ; mais trop grand à cause du stimule produit par l'acrimonie du sang, par la phlogose du podex, par la matiére fébrile. Le Médecin doit avoir pour but, 1°. de rendre plus facile le trajet du sang de la veine hémorrhoïdale, interne par la veine porte, au moyen des délayans, d'un exercice modéré, & de faire ensorte que ce fluide se porte avec moins de force dans la mésentérique inférieure, & l'hypogastrique, au moyen de la situation horizontale du malade & de la saignée du bras : 2°. d'enlever tout ce qui pourroit irriter le podex, par des lavemens émolliens, un purgatif avec la pulpe de casse, par l'usage du petit lait & celui des anodins à l'intérieur & à l'extérieur. Enfin, si l'on craint une trop grande foiblesse, on applique les astringens sur la partie, comme le vin rouge où l'on a dissous de l'alun, ou bien on fait un cataplasme avec les poils de liévres, le bol d'arménie, & le blanc d'œufs. L'on doit faire usage à l'intérieur du suc de plantain, de l'eau de roses, d'une décoction de mille feuilles, de geranium, des semences d'orties ; le malade doit éviter les alimens échauffans, l'équitation

la courſe, & les autres exercices actifs ; mais ſur-tout les veilles, l'étude & les ſoucis. J'ai vu un hémorrhoïdaire déja preſque épuiſé par la fiévre lente, guérir par le long uſage du lait pour toute nourriture, & en faiſant lécher les tubercules hémorrhoïdaux par un petit chien qu'on alléchoit en y répandant du lait. J'ai connu pluſieurs perſonnes qui ont guéri par l'application de la racine de bouillon blanc, de thapſus barbatus, en forme de cataplaſme.

Dans le pouls hémorrhoïdal, ſuivant M. *Bordeu*, après trois ou quatre pulſations ſerrées, vives, roides, & à peu-près égales, il en arrive deux ou trois un peu plus grandes, moins égales, auxquelles il en ſuccéde trois ou quatre doubles : mais dans toutes, il y a une eſpéce de tremblement, plus de fréquence & de reſſerrement que dans les autres pouls inférieurs.

3. Flux hémorrhoïdal polypeux, *Lieutaud*, Chirurg. Journ. de Méd. Nov. 1761, page 57, C.

Un jeune homme émacié par un flux de ventre ſanglant qui duroit depuis quatre ans, rejetta enfin par le fondement un polype de la groſſeur d'une poire, avec un écoulement de ſang qui dura peu de tems, après quoi il ſe rétablit.

4. Flux hémorrhoïdal cauſé par le relâchement du fondement, *Hæmorrhois ab exania.*

Ce fâcheux accident arrive quand chez un hémorrhoïdaire, le plancher ligamenteux qui ſoutient le fond du baſſin ſe trouve rompu ou relâché : alors quand le malade s'affecit, les tubercules tombent en dehors en paquet avec le fondement, ce qui eſt ſuivi d'un écoulement de ſang, & d'une grande difficulté d'uriner. Ces ſymptômes ceſſent dès que l'on a remis le rectum ; cette maladie eſt dangereuſe & très-difficile à guérir.

X. DYSSENTERIE, FLUX DE SANG, *Dyſenteria*, des Latins, *difficultas inteſtinorum* & *tormina ;* Cœlius Aurelianus, *Rheumatiſmus cum ulcere.* Paracelſe, *Morbus diſſolutus ; Caqueſangue*, des Italiens. *Dyſentery*, *bloody*, des Anglois.

Caractère. C'eſt un flux de ventre fréquent, muqueux & ſanglant, avec tranchées.

Théorie. L'artère qui arroſe les inteſtins grêles, eſt la méſentérique ſupérieure ; & celle qui arroſe les gros, ou le *longanon*, eſt la méſentérique inférieure ; les veines qui rapportent le ſang de toutes les deux, ſont la grande méſaraique de *Winſlow*, qui rapporte le ſang de l'inteſtin grêle, & la petite méſaraique, ou l'hémorrhoïdale interne, qui le rapporte du gros inteſtin dans la veine porte. Cette veine porte qui eſt formée par la réunion de ces deux veines & de la ſplénique, entre dans le foie, où elle ſe diviſe en des blanches ſucceſſivement

plus petites, des dernieres ramifications, desquelles viennent les veines hépatiques, qui doivent porter le sang dans la veine cave : ainsi ce fluide, à raison de cette circulation, devient deux fois artériel, & deux fois veineux.

Les circonférences & les capacités relatives de ces vaisseaux ont été trouvées dans un vieillard.

			Lum.	
De l'aorte.	37	lignes.	136	9.
De la veine-porte.	19		36	1.
splénique.	15		22	5.
mésentérique.	12	6	15	8.
De l'artère mésent. supér.	9		8	1.
De l'inférieure	4	1	1	6.

Il s'ensuit de-là que la capacité de la veine-porte est moindre par rapport aux artères dont elle reçoit du sang, que la capacité de la veine cave, par rapport à l'aorte; & que par conséquent, ce fluide passe avec moins de facilité des artères mésentériques dans leurs veines, que dans les autres parties.

Cependant l'eau ensanglantée, que l'on injecte dans l'aorte, transude en une beaucoup plus grande quantité & beaucoup plus vîte dans la cavité des intestins & de l'estomac, que dans les autres parties, suivant l'expérience que j'en ai faite sur des chiens vivans & sur des cadavres humains. Il est donc plus facile au sang poussé dans les artères mésenteriques, sur-tout s'il passe difficilement par le foie, d'épancher sa sérosité dans les intestins, que dans les autres parties arrosées par l'aorte. La quantité du sang qui passe par l'artère mésenterique supérieure est environ la seiziéme partie de celui qui passe par le tronc de l'aorte, par le rapport des lumieres & les expériences hydrauliques; mais celle qui passe par la mésenterique inférieure, est cinq fois moindre que celle qui passe par la supérieure; d'où il est aisé de conclure, que l'intestin grêle est cinq fois plus pesant, ou du moins plus long que le gros intestin.

La sérosité du sang s'échappe d'autant plus facilement par les vaisseaux secrétoires des intestins, qu'il est poussé avec plus de force par les artères, & qu'il trouve plus de résistance dans les veines; cela fait voir pourquoi dans la dysenterie, quoiqu'il n'y ait point d'embarras dans le foie, pourvu que la fiévre ait lieu, le sang doit dilater les vaisseaux sécrétoires des intestins, & s'épancher dans leur cavité, comme dans le flux hépatique. Si le foie se trouve obstrué, ou dans un mauvais état, il n'est pas nécessaire qu'il y ait fiévre, pour que la sérosité du sang s'épanche facilement dans les intestins. Le sang ne peut être poussé avec force, dans les dernieres ramifications des ar-

tères, ſans dilater & enflammer leurs rameaux lymphatiques; de-là la phlogoſe des inteſtins, l'écoulement de ſang qui ſe fait en même-tems dans leur cavité, & les ſymptômes eſſentiels de la dyſenterie. Mais les inteſtins peuvent auſſi être enflammés par une autre cauſe, c'eſt-à-dire, par l'acrimonie corroſive, tant du mucus qui s'y ſépare, que d'un autre fluide étranger, qui affecte le canal inteſtinal; ce qui ſera ſuivi de ſemblables ſymptômes. Les inteſtins, par un mouvement périſtaltique, pouſſent le réſidu des alimens, du pylore vers le podex, & ce mouvement periſtaltique ne peut avoir lieu dans les parties enflammées, ſans renouveller la douleur; d'où il ſuit que lorſque les gros excrémens qui doivent être expulſés, ſont parvenus au lieu enflammé, ou que des fluides muqueux exciteront cette partie des inteſtins à ſe contracter: ce ſera un ſtimule qui occaſionnera une contraction expulſive, tant de l'inteſtin que des muſcles épigaſtriques, ce qui augmentera la violence de la douleur, avec un ſentiment de torſion dans l'inteſtin, de-là, les douleurs avec tranchées vers la région ombilicale, ſi c'eſt là le ſiége de l'inflammation. D'où il ſuit qu'il ſe paſſera un tems d'autant plus long, depuis les tranchées, juſqu'à la ſortie des déjections, que le lieu enflammé eſt plus éloigné du podex, enſorte qu'il n'y a qu'un très-petit intervalle dans les cas où l'inteſtin rectum eſt attaqué de phlogoſe; au lieu qu'il y en a un plus grand, ſi c'eſt l'ileum ou le jejunum qui ſont affectés. Chez les dyſentériques il y a un mal-aiſe que l'on découvre par la preſſion du bas-ventre; mais toutes les déjections ne ſont pas toujours précédées de tranchées: ces douleurs ne dépendent point de la phlogoſe, mais de la contraction de l'inteſtin, ce qui fait l'erreur de ceux qui jugent légérement que la choſe ſe paſſe autrement.

1. Dyſenterie bénigne ſpontanée, *dyſenteria benigna ſpontanea.* Wallæus, *cruenta dejectio critica* Hoechſteter, décad. 2. obſerv. 1. *Zacutus*, de princip. med. hiſt. lib. 2. obſerv. 15. D.

Ce ſont ces cours de ventre qui montrent ſeulement que le ſang eſt trop abondant, ſans qu'il y ait fiévre ni obſtruction de foie. Cette eſpéce a lieu chez les enfans, dans leſquels elle continue pendant pluſieurs mois; chez les perſonnes qui ont perdu quelque membre & qui font bonne chère, ſans faire uſage de la ſaignée, chez celles qui ſont ſédentaires & pleines de ſuc, dans les enfans à la mammelle. La dyſenterie eſt preſque toujours accompagnée de chûte du rectum.

2. Dyſenterie menſtruelle *dyſenteria catamenialis*, Horſtius, part. 2. lib. 1. obſerv. 27. Gal. 5. de loc. affect. *Dejectio ſan*

guinis copiosa tempore mensium & periodicus recursus à suppressâ narium hæmorrhagia. Forestus, lib. 2. observ. D. P.

3. Dysenterie de Paris, ou mal de Paris ; D. *Dysenteria Parisiaca.* Junckeri.

C'est celle qui attaque les Etrangers & qui dépend de l'usage des eaux auxquelles ils ne sont point habitués. Elle commence d'abord par une diarhée avec tranchées, mais avec le tems elle dégénere en un flux dysentérique, avec ténesme & des déjections sanguinolentes, les forces sont peu diminuées, il n'y a point ou que fort peu de fiévre ; l'inappétence n'est pas considérable, ce qui distingue cette espéce de la maligne. Ce n'est pas seulement à Paris, mais encore à Londres, à Amsterdam, & sur-tout dans les Indes orientales, que les Etrangers sont sujets à cette maladie ; il faut s'abstenir de l'usage de l'eau de la Seine & de la viande, & boire du vin d'Alicante.

A Paris les femmes étrangères sont plutôt sujettes à la diarrhée, qu'à la dysenterie ; mais il reste à sçavoir si outre l'usage de l'eau, les fontaines de cuivre mal étamées, dans lesquelles on garde l'eau de la Seine, l'abstinence du vin, attendu qu'il est cher, le grand usage de la viande de bœuf, n'y contribuent pas aussi. Voyez le *Dictionnaire de santé*, à l'article mal de Paris, où l'on conseille l'élixir de Garus & une ptisanne faite avec les fleurs de lamium blanc, de matricaire, de camomille ; quelques jours après le malade doit être purgé avec la manne & le catholicum ; s'il y a fiévre, l'on aura recours à l'usage des crêmes de riz, des bouillons, des clysteres, & ensuite à l'élixir & à la ptisanne dont il vient d'être fait mention.

4. Dyssenterie des femmes grosses, *dysenteria gravidarum ;* Forestus, Hecquet, in aphor. Hyppocr.

Il y a beaucoup de nouvelles mariées qui ont cette dysenterie pendant quelques jours, soit qu'elle vienne de la suppression des menstrues, ou du dérangement de la circulation du sang dans les viscéres du bassin ; si cette maladie survient sur la fin de la grossesse, elle guérit d'elle-même par l'accouchement.

On guérit cette dysenterie par des lavemens laxatifs & la décoction de *géranium robertianum* pour boisson, après avoir donné les émolliens huileux, & on peut même employer la saignée & les doux purgatifs, s'il n'y a point de grossesse.

Celle qui a lieu au commencement de la grossesse est bénigne, & elle dépend principalement de la pléthore ; les cathartiques & les émétiques ne conviennent point dans ce cas,

ſi ce n'eſt ceux qui ſont doux, laxatifs & adouciſſans ; la ſaignée eſt très-utile.

5. Dyſenterie atrabilaire. A.

La dyſenterie qui dépend de l'atrabile eſt mortelle, ſuivant *Hyppocrate*.

Elle eſt précédée de friſſon, de chaleur, de nauſées, de vomiſſemens bilieux ; elle eſt accompagnée d'une fiévre continue bilieuſe, ou d'une quotidienne putride, qui a tous les jours des redoublemens ; de la perte des forces, de l'amertume de la bouche, de la cardialgie, de l'inſomnie & de la pâleur du viſage.

Outre les tranchées & le teneſme, les déjections ſont brunes, verdâtres ou noires, très-fétides, enſuite les urines dépoſent un ſédiment de la couleur du caffé ; du reſte elles ſont verdâtres, noires, putrides & très-fétides ; tout le corps eſt bien-tôt exténué ; dans le fort de la maladie il y a difficulté d'uriner, le hocquet, une ſueur viſqueuſe. Cette eſpéce eſt ordinairement mortelle, attendu que les atrabilaires qu'elle attaque, ſont chargés d'humeurs acres & viſqueuſes, dont il ſe fait une congeſtion dans le ſang & dans le foie.

Elle paroît dépendre d'une fiévre de mauvais genre avec une atrabile abondante dans le ſang.

6. Dyſenterie épidémique, *dyſenteria epidemica*. Sydenham, pag. 108. *dyſenteriæ febriles.* Amatus, centur. 5. A.

Cette eſpéce eſt plus fréquente que la précédente, elle eſt accompagnée d'une fiévre continue putride, de la ſaleté de la langue, de la tuméfaction ou météoriſme du bas ventre, de chaleur, de ſoif, d'ardeur d'urine, ou de ſuppreſſion de tems en tems ; mais elle en différe en ce que les déjections & les urines ne ſont pas ſi brunes, ni ſi noirâtres, ni ſi fétides.

Il paroît que ce mal eſt une tentative de la nature qui tâche de ſéparer du ſang, par les couloirs des inteſtins, une acrimonie ; & que le cœur tourne ſes efforts principalement du côté de la veine méſenterique ſupérieure ; la phlogoſe parcourt les inteſtins l'un après l'autre, & s'arrête enfin dans le rectum.

7. Dyſenterie des armées, *dyſenteria caſtrenſis*. Ramazzini, de morbis caſtrenſibus, pag. 637. *Fluxus virulentus*, Saxoniæ. *Dyſenteria indica.* Bontius, medic. indor. *Dyſenteria peſtilentialis.* Amatus, centur 3. cur. 90. Schenckius, fol. 861. A.

Cette maladie court épidémiquement, elle eſt accompagnée de ſymptômes dangereux & graves, & s'il meurt plus de malades qu'il n'en réchappe, on l'appelle peſtilentielle. Les ſelles ſont fort fétides & comme d'une odeur cadavereuſe, de diffé-

rente couleur, le pouls eſt fébrile, mais petit & mou; les forces ſont abbatues dès le commencement; à ces ſymptômes ſe joignent le délire, l'eſquinancie, & un téneſme ulcéreux.

Elle arrive fréquemment ſur la fin de l'été aux perſonnes qui ont des latrines communes; on a lieu de ſoupçonner qu'elle ſe communique par les exhalaiſons putrides que l'on reçoit par l'anus & le podex.

Cette dyſenterie n'attaque que les Soldats, qui ſortent de leurs tentes, & s'expoſent au froid pendant la nuit; il n'y a point de fiévre, & la diarrhée a lieu daus le commencement; il ſurvient enſuite des tranchées, l'abbatement de force, & on rend du ſang par le bas.

8. Dyſſenterie contrefaite, *Dyſſenteria ſimulata*, Polyb. Lib 6, Stratagem.

Amphiratus, détenu par des Pyrates dans l'Iſle de Lemnos, s'abſtint de manger, & fit croire qu'il étoit attaqué de dyſſenterie, en buvant de l'eau de la Mer, dans laquelle il avoit délayé du vermillon. Les Pyrates, craignant qu'il ne mourût, & qu'ils ne fuſſent par-là fruſtrés de la rançon, lui accorderent la liberté.

9. Dyſſenterie des troupeaux, *Dyſſenteria pecorum*, *Maſis humida*. Lancis, de peſte Bovilla; *Peſtis Bovilla* Rammazzini; *Lues vacarum Tubigenſis*. A.

Cette maladie a ravagé ſucceſſivement toute l'Europe, & enfin la France, & a enlevé un très-grand nombre de bœufs. Je l'ai obſervée dans le Vivarais, où je m'étois tranſporté, par ordre des Etats. Dans ce Pays-là, c'étoient les bœufs qui étoient attaqués de ce mal; dans le Languedoc, les chévres & les moutons. Le mal commençoit d'abord par l'inappétence, ces animaux ceſſoient de ruminer, & étoient dans la langueur: on voyoit les bœufs errer çà & là dans la campagne avec leur tête baiſſée & triſte, ils mugiſſoient de tems en tems, & ſalivoient, enſuite leurs oreilles étoient froides, tout leur corps frémiſſoit, ils avoient un flux de ventre, qui étoit ſucceſſivement ſanglant, & accompagné de tranchées; de-là, la colliquation, les déjections, huileuſes, muqueuſes & ſanglantes; il y en avoit un très-petit nombre qui guériſſoient par des puſtules, avec croute qui leur ſurvenoient aux narines & à la tête, & par l'alopecie qui s'enſuivoit; d'autres furent préſervés, parce qu'on avoit établi un ſeton aux palerons leſquels ſe tuméfioient extrêmement, & rendoient beaucoup de pus & de ſanie.

Je trouvai les cadavres privés de ſang, le dernier eſtomac étoit attaqué de phlogoſe, & les premiers deſſechés & remplis d'alimens ordinaires; je vis dans le pannicule adipeux, & ſouvent aux lombes, des tumeurs emphyſémateuſes, qui avoient été douloureuſes, des emphyſemes dans le poumon, les chairs

étoient très-blanches, & les hommes en mangeoient impunément.

10. Dyssenterie blanche, *Dysenteria alba*, Sennert. Tom. 3, Etmuller. Sydenham, pag. 109. Willis, Tom. 2, page 70. *Weisse, ruhr*, des Allemands. *Griping, Of the gutts*. des Anglois. *Dyssenteria incruenta*, des habitans de Java, Observ. curios. A.

Elle a tous les symptômes de la dysenterie ordinaire, c'est-à-dire, les tranchées, des déjections fréquentes, muqueuses; le ténesme; elle n'en différe qu'en ce qu'il n'y a point, ou que très-peu de filets de sang; il y a fiévre avec redoublement & soif. *Willis* ajoute que les selles sont séreuses & limpides; elle a du rapport avec la dysenterie rheumatique *de Tralles*

11. Dyssenterie causée par une vomique au mésentere, *Dyssenteria à mesenterii vomica*. Joan. Rhodius, *abscessus mesenterii* sanctorius Method. vitandæ error. Lib. 1, cap. 23. Bartholin Voy. *Hepatirrhée mésenterique*.

12. Dyssenterie produite par les purgatifs, *Dyssenteria a catharticis*. Sennert. A.

Elle vient de l'abus de la coloquinthe, de la laureole, du laurier-rose, des antimoniaux, des frictions mercurielles; cette espéce n'est que passagére, & elle guérit facilement. On peut encore rapporter à ces causes, les fruits austéres, & même ceux d'été, mangés en grande quantité, comme les pêches, les abricots; dans ce cas, on tire avantage des narcotiques, comme le laudanum, les pilules de cynoglosse, le diascordium, après avoir fait précéder l'usage de l'eau du poulet, & l'huile d'amandes douces, &c.

13. Dyssenterie vénérienne, *Dyssenteria syphilitica*, Boyle, de Medicam. simplic. C.

Un jeune homme avoit été pendant long-tems épuisé par une dyssenterie; on avoit tenté inutilement les remédes ordinaires; quelques symptômes de vérole firent soupçonner que celle-ci étoit la cause du mal; pour lors, comme le malade étoit dans un état très-fâcheux, on lui donna l'éthiops minéral, en petite dose, & mêlé avec des opiats stomachiques & astringens; on vit bientôt les bons effets de l'usage de ce reméde; le malade se trouva mieux quelques jours après, & se rétablit enfin: c'est une observation que je tiens de M. *Gibert*, Médecin d'Alais, dont la mémoire me sera toujours chere.

14. Dyssenterie équinoxiale, *Dyssenteria vera*, Bontius.

Cette espéce ne différe pas de la dyssenterie ordinaire d'Europe; mais elle demande des attentions particulieres à cause de la différence du climat, lequel est chaud & humide, ensorte que, même pendant l'espace de six mois, où il n'y a pas de pluie, le fer contracte plutôt la rouille que dans la Hollande;

je dis que le climat eſt chaud, parce qu'un vent froid qui a coutume de ſouffler, pendant la nuit, eſt plus nuiſible, que ne l'eſt le vent du Nord chez les Peuples Septentrionaux. La chaleur du jour dans les Indes, énerve les Européens, & les affoiblit, ce qui fait qu'ils ſupportent difficilement la ſaignée & digerent mal; d'où il ſuit que la dyſſenterie eſt occaſionnée par la tranſpiration ſupprimée, par l'uſage des fruits d'été mangés ſans pain, par le vin de riz fait avec des coquillages de mer, que l'on appelle communément Arac, & que les Hollandois boivent avec avidité. Le reméde dont on uſe principalement dans les Indes, eſt l'infuſion de rhubarbe dans une décoction de tamarins; mais les Européens s'en trouvent quelquefois fort mal, attendu que dans cette maladie, ainſi que dans le cholera morbus, ils ont plutôt beſoin de remédes fortifians, que de purgatifs. Dans ce cas, *Bontius* conſeille une décoction de riz avec l'endive, la chicorée & la ſcolopendre; les plus doux purgatifs augmentent les tranchées; auſſi le meilleur & le plus sûr reméde contre cette maladie eſt un narcotique préparé avec l'opium, le ſaffran, le ſang de dragon, le benjoin, de chacun égale quantité, & un tiers d'ambre gris, on met le tout infuſer dans du vinaigre, lequel doit ſurmonter de trois doigts; on expoſe le vaiſſeau fermé au ſoleil d'été, enſuite on paſſe la liqueur, & on la fait épaiſſir à la même chaleur, juſqu'à la conſiſtance d'extrait; la doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à neuf.

15. Dyſſenterie vermineuſe. Vandermonde, 1757, Mai. M. le Nicolais du Sauſay. Breton a obſervé cette épidémie.

Le malade ſouffre des douleurs ſubites & atroces dans l'abdomen; il a de l'ardeur dans les viſceres, des nauſées fréquentes, un vomiſſement de mucus, qui reſſemble au blanc de baleine, des déjections ſanglantes & muqueuſes, avec beaucoup de ſang, une fiévre conſidérable, le troiſiéme ou le cinquiéme jour, il ſurvient un hoquet, le pouls devient petit, & eſt ſouvent intermittent, la peau eſt ſéche, viſqueuſe, les extrêmités froides, le viſage émacié, les yeux languiſſans, enfoncés, le ventre pareſſeux, ce qui fait ſoupçonner le ſphacéle des inteſtins. La mort arrive depuis le cinquiéme jour, juſqu'au quinziéme. Cette épidémie régna depuis les mois d'Août juſqu'en Novembre; elle attaquoit la quatriéme partie des gens de la campagne, & en enlevoit pluſieurs.

Curation. Après deux ou trois ſaignées, des lavemens émolliens, & l'uſage d'une ptiſanne fébrifuge & hypnotique; on preſcrit l'ipecacuanha depuis dix grains juſqu'à vingt-quatre, dans un verre de boiſſon fébrifuge & cathartique; enſuite ſoir & matin, on fait prendre des fébrifuges, comme la racine de fougére, la rhubarbe, les feuilles de tanaiſie, l'écorce de mû-

tier, les coraux, l'éthiops mercuriel; au moyen de ces remédes les malades rendirent beaucoup de lombricaux; quelquefois, mais rarement, des ascarides, & un grand nombre en échapérent.

M. Boyer rapporte une autre variété de cette maladie, dans un Memoire qu'il a donné sur les maladies épidémiques, pag. 32. Il dit que les malades rendoient beaucoup de sang par le podex; mais que les déjections se faisoient sans douleur, & le sang étoit délayé. Le vermifuge dont on tiroit le plus d'avantage dans cette épidémie, étoit un morceau de pain frotté d'ail, sur lequel on mettoit ensuite du beure.

16. Dyssenterie, avec des déjections semblables à de la chair, *Dysenteria carnosa*. Jacob, Wagner, Collect. Academ. Tom. 3, page 633. Observ. 187, & Luc. Schroeckii, ibid.

Il faut y rapporter la diarrhée, avec des déjections semblables. Beaucoup d'observations apprennent que dans cette espéce, on rend quelquefois par bas, tantôt des matieres ressemblantes à de la chair, ce qui dépend de la lymphe & du sang épaissis & coagulés dans les intestins, comme dans le cas rapporté dans la Collection Académiqne, page 588; tantôt des matieres semblables à des fragmens de la rate ou du foie; l'on a vu rendre enfin aux malades, pendant plusieurs jours, des véritables corps glanduleux.

17. Dyssenterie intermittente, *Dyssenteria intermittens*, Torti de Febrib, Lib. 3, Cap. 1, page 125. *Dysenteria febricosa.* Werthof, de Febribus. P.

C'est cette dyssenterie, ou cholera morbus, qui accompagne le paroxysme de la fiévre, souvent celui de la tierce, quelquefois de la double tierce, dans laquelle on rend par haut & par bas, des humeurs âcres, bilieuses, & ensuite du mucus sanglant, avec des tranchées, le ténesme, & une douleur à l'estomac, comme si on arrachoit & déchiroit les membranes de ce viscere, & effectivement l'on voit que cette matiére âcre excorie l'ésophage. Cependant cette dyssenterie fébrile est moins dangereuse que le cholera morbus intermittent, quoique la fiévre paroisse plus considérable, parce que le pouls est plus développé, & elle n'est point accompagnée de ce refroidissement des extrêmités, du mal-aise & de la petite sueur que l'on observe dans le cholera morbus; cependant il y a un hoquet & une agitation considérable; les urines sont jaunes, la langue est âpre, &c. Aussi ce mal se change bien-tôt en une fiévre continue, ou en quelque inflammation. On traite cette dyssenterie comme le cholera morbus intermittent.

18. Dysenterie scorbutique, *Dysenteria scorbutica*, Cirigli, Consult. 59, Tom. 2, page 135. C.

On

On n'a point de caractére de cette espéce, à moins qu'on ne veuille lui substituer les signes ordinaires du scorbut, & un écoulement de sang, non douloureux par l'anus : ce que j'ai observé souvent dans les enfans scorbutiques, sans flux de ventre liquide.

La curation. Cirigli conseille 1°. une potion faite avec quatre onces d'eau de chiendent, & deux blancs d'œufs mêlés ensemble : 2°. l'usage du lait, si l'estomac peut le digérer : 3°. le petit lait de chevre distillé avec le suc de fumeterre, de cresson d'eau, &c. dont on fait prendre au malade quatre onces tous les matins, en y ajoutant, si l'on veut, quatre gouttes d'esprit de cochlearia : 4°. les eaux de spa ou de picejarelli, ou autres sulphureuses, dont on donne deux onces avant le souper. J'y ajouterois une décoction de tamarins, ou de mirobolano, dont on feroit usage, avant que d'employer les autres remédes.

19. Dyssenterie Polonoise, *Dysenteria Polonica*, Stabel, Hist. 11, Observ. 8.

20. Dyssenterie miliaire, *Dysenteria miliaris*, Gruber.

Fiévre exanthématique & dysenterique, qui étoit épidémique à Zurich, l'année 1747.

Pratique. La cause de la dysenterie est un effort de la nature pour expulser par l'anus, des matieres âcres, & vénéneuses, soit qu'elles soient mêlées avec le sang, soit qu'elles rongent les intestins, en augmentant la puissance expulsive des intestins par le mouvement péristaltique & par la rupture, l'érosion ou la dilatation des vaisseaux sanguins.

D'où il suit que les remédes qui conviennent dans cette maladie, sont, 1°. tout ce qui est capable d'éloigner, d'évacuer, faire porter ailleurs, corriger & adoucir les matieres irritantes : 2°. ce qui est propre à calmer les efforts douloureux, en diminuant la phlogose, en émoussant le sentiment, en calmant les mouvemens & l'irritation des intestins : 4°. enfin quand la matiere morbifique est évacuée, les remédes qui peuvent donner de la force aux intestins, & cicatriser les vaisseaux rompus. Si la matiere irritante, âcre, veneneuse a son siége dans l'estomac, ce que l'on connoît par la cardialgie, les nausées, l'amertume & la saleté de la langue, par la qualité des alimens que le malade a pris, on doit tenter de l'expulser par des émétiques doux, qui ne portent point leur action sur le canal intestinal, & qui satisfassent en même-temps aux autres indications, en faisant précéder une ou deux saignées ; tel est l'ipécacuanha; le tartre stibié, le vitriol blanc purifié ; mais l'ipécacuanha l'emporte sur les autres, & on le donne à petite dose, comme à celle de six grains ou de douze, avec le syrop de coins, ou la

mie de pain. Les Anglois se servent de son infusion dans de l'eau-de-vie, dont ils donnent une cuillerée.

On doit ensuite purger de tems en tems le canal intestinal avec la décoction de pulpe, de casse, des tamarins, de rhubarbe, de rhapontic, de myrobolans, en y ajoutant de la manne, de l'huile d'amandes, & autres choses semblables; & s'il n'y a point de fiévre, il est plus sûr de laver ces parties par l'usage des eaux acidules, qui contiennent une très-grande quantité de sel de Glauber, pourvu qu'on les prenne tiédes & à petite dose pendant quelques jours. J'ai vu plusieurs malades guérir par ce seul remède, après avoir pris les eaux d'Alais.

Après l'usage des évacuans par bas, on corrige la matiere morbifique, par l'usage du petit lait, la décoction de riz lavé, des eaux acidules pour boisson, & la sérosité âcre & lixivieuse du sang se porte aux voies urinaires; mais si après que les premieres voies ont été bien purgées, la dyssenterie devient chronique, il faut faire prendre au malade, matin & soir, le lait de vache cuit, en y ajoutant un gros de craie blanche, que l'on laissera au fond du vase, ou en lui donnant auparavant un bol avec la craie, les coraux, les yeux d'écrevisse, le cachou, avec la conserve de roses.

Il faut nourrir le malade avec des bouillons, ou, ce qui est encore mieux, si les matieres sont fort fétides & âcres, donner en leur place, des crêmes de riz & d'avoine; la boisson doit être ou une décoction de riz, ou le petit lait, en y éteignant des morceaux de brique, de cailloux, ou une clef rougie au feu; on pourra donner encore ou l'eau panée, dans laquelle l'on a fait infuser des fleurs de roses. Les narcotiques sont très-propres à calmer les tranchées & le flux de ventre qui abattent les forces; on les donne dans une émulsion, un julep, dans l'huile d'amandes-douces, ou avec une poudre absorbante, en forme de bol ou d'opiate. Tels sont le laudanum liquide, ou solide, la poudre de corail anodyne d'Helvetius, ou le diascordium de Fracastor, pourvu qu'on le donne à une assez grande dose, comme à celle de quatre scrupules, de deux gros, ou les pilules de cynoglosse, depuis cinq grains jusqu'à huit; le malade ne peut guéres se passer sur le soir, de quelqu'un de ces remèdes, ou d'une émulsion avec le syrop de pavot; mais il faut encore appaiser les intestins par des lavemens tiédes de la quantité d'une demi-livre, ayant soin de couvrir la canule d'un intestin de poulet; on doit préparer ces lavemens avec les décoctions des intestins, des trippes, ou de la tête de mouton, avec le lait, ou avec l'huile & l'eau, avec des jaunes d'œufs, du sucre, ou enfin avec les feuilles de mauves cuites dans l'eau; on peut y ajouter, dans une dysenterie rebelle, quelques dragmes

de thériaque. Si les tranchées ſont violentes, les douleurs atroces, s'il y a une ſoif & une fiévre conſidérables, on doit répéter la ſaignée, donner pour boiſſon l'eau de poulet farci avec les ſemences froides, ou avec une tête de pavot cuit, réitérer ſoir & matin l'uſage du laudanum liquide, dans une quantité ſuffiſante; & faire prendre par haut & par bas, de l'huile d'amandes-douces.

Enfin, ſur le déclin de la maladie, ou même plutôt, pourvu que le ſang ſoit purgé & adouci, il faut avoir recours aux aſtringens fortifians; on doit faire un uſage abondant des eaux acidules; on donne des opiates avec le cachou, la rhubarbe en poudre, & ſurtout torréfiée, une décoction avec les mirobolans, le rhapontic, le ſyrop de chicorée composé, deux gros d'écorce de ſimarouba, cuits dans trois verres d'eau, que le malade doit prendre dans la journée; on peut même donner deux ou trois grains d'ipécacuanha dans une pulpe ou opiate, ou une décoction d'écorce de cogadapala; mais s'il n'y a pas de fiévre, on peut faire uſage de ſoupes, de panades, d'œufs mouets & de pain, en s'abſtenant toujours de la viande & des fruits récens.

Dans les dyſſenteries épidémiques & malignes, il faut ſoutenir les forces, & aider la tranſpiration par des cordiaux abſorbans, des ſudorifiques doux, & ne jamais manquer de corriger la phlogoſe des inteſtins, & en prévenir le ſphacéle par la ſaignée. Une infuſion de ſcordium, le diaſcordium, la thériaque récente, la décoction blanche de Sydenham, l'emportent ſur les autres remédes.

Dans la dyſſenterie des armées qui arrive pendant l'été & dépend de l'air froid de la nuit, on donne le petit lait en boiſſon, l'ipécacuanha convient rarement, les cathartiques ont ſouvent de bons effets, ainſi que l'a obſervé M. *Vandeli.* D. M. à Velétri.

Quand la dyſſenterie eſt invétérée, le malade doit faire uſage d'une décoction de fleurs de ſalicaire ordinaire, on en prend une poignée ſi elles ſont récentes, & un gros ſi elles ſont ſéches; on les fait bouillir dans huit onces d'eau; on peut couper cette décoction avec du lait, s'il y a une fiévre étique, ce reméde eſt aſtringent & très-éprouvé : on peut donner auſſi ces fleurs en poudre, à la doſe d'un ſcrupule.

XI. Méléne, Maladie noire, *Melaina nouſos*, Hyppocrate. *Fluxus ſpleneticus*, Gordon. *Nigræ dejectiones*, Schenckius, lib. III. *Dyſenteria ſplenica*, Baillon, conſ. 53. lib. I. Cholirica Guarinon, Moroni, &c. *Morbus niger*, Fr. Hoffmanni.

C'eſt un flux de ventre d'une matiére noirâtre, rougeâtre,

lequel se manifeste par des déjections fréquentes & par le vomissement.

1. Méléne splénique ; maladie noire. *Vandermonde*, Journ. de Méd. Mars & Juillet 1758. obs. 1. & 2. *Navier* 1756. *Varnier*, Journ. de Méd. Janv. 1757. A. P. *Mælena splenetica cholirica*, Guarinon. fol. 719.

C'est celle qui arrive aux mélancoliques, après des fiévres putrides & des péripneumonies, avant leur entier rétablissement ; le pouls est foible, intermittent, non fébrile, la face livide, les forces abbatues ; les matieres que l'on rend par bas sont noires, onctueuses & souvent très-fétides. Ces déjections sont fréquemment suivies de syncopes.

On attaque cette maladie, par les cordiaux, les antiseptiques & les acides, comme l'eau de rabel, le suc de citron, une très-légére décoction de serpentaire de Virginie, par la gelée de corne de cerf rendue acide, une infusion de fleurs de camomille, &c.

J'ai vu une Religieuse septuagénaire rendre, pendant quelques jours, & deux ou trois fois dans la journée, par haut & par bas, des matiéres visqueuses, qui ressembloient, quand à la couleur, à l'onguent digestif, & n'étoient presque pas fétides, il y avoit foiblesse & insomnie, & le pouls étoit fébrile.

J'ai encore vu à Nismes un Marchand attaqué de cette maladie, avec des cardialgies, la lividité de face, & une tumeur invétérée à l'épigastre, il rendoit par les selles beaucoup de matiéres qui étoient noires au commencement & devinrent ensuite semblables à de la bile noire & à la décoction de caffé.

Cette maladie a été observée trois ou quatre fois dans les vieillards de l'Hôpital général.

Si le flux de ventre survient dans les maladies aigues, & que la matiére qui sort ne soit point une atrabile, mais une humeur véritablement mélancolique, qui est la lie du sang ; ces évacuations, en quelque tems qu'elles arrivent, sont absolument sans danger & se terminent en bien, la nature se trouvant par-là déchargée d'une matiere incommode ; mais s'il y a un vice dans les viscéres, & que leur substance soit dans un mauvais état, ces déjections sont très-dangereuses. *Petrus Salius diversus.*

Nous aurions besoin d'une division de ce genre en espéces dont les signes fussent plus distincts ; les Médecins ont seulement observé depuis peu, que cette maladie n'est pas si rare qu'on le croyoit avant ce siécle. La noirceur des déjections constitue son caractére ; lorsqu'elles sont délayées dans l'eau elles tirent sur le jaune ou sur le noir ; c'est le foie ou la rate

qui font le fiége principal de la maladie. *Collect academ. t. 3. p. 14.*

2. Méléne fcorbutique, maladie noire, obferv. 4. Journal de Méd. 1758, p. 235. par M. *Bonté*, Méd. à Coutance, *Vandermonde*, ibid. 1757, p. 337.

Cette efpéce eft atrabilaire & non fanguine. A. P.

Un homme trifte, fec, émacié, attaqué de vertige, de la foibleffe & de la laffitude des jambes, ayant les gencives rouges, molles, & la bouche puante, avoit aux jambes des taches circulaires ou ovales; le moindre mouvement lui faifoit craindre la fyncope; il rendit plufieurs fois des felles noires, très-fétides, & femblables à de la lie de vin. Toutes les fois que ce flux de matiéres noires étoit prêt d'arriver, ces taches, de purpurines qu'elles étoient, devenoient noires; le malade étoit fans fiévre; le pouls étoit intermittent; il furvint des palpitations, une pulfation aux temples, les lévres, le palais & la langue qui avoient été noirs jufques-là, devenoient verts; l'épiderme de ces parties fe féparoit, & le malade mourut.

3. Méléne Atrabile, *Melæna atrabilis.* A.

Seroit-ce cette efpéce qui arrive dans les maladies aigues, avec un grand délabrement des vifceres, dans laquelle on rejette par haut & par bas une bile noire, dont parle Hyppocrate, lorfqu'il dit: » une dyffenterie, dans laquelle le malade » commence d'abord à rendre de l'atrabile, eft mortelle «.

On ne fçait point fi cette humeur provient du foie, ni quels font les fignes qui diftinguent cette efpéce des précédentes.

M. *Geoffroi* a vu des matiéres carniformes rejettées avec l'atrabile, *Journ. de Médecine*, *Mars 1758*, *pag. 250. Baillou* avoit vu un cas femblable. Voyez *Bonet fepulchretum*, *tom. 2*, *pag. 189.* J'ai retiré de la rate d'un cadavre humain, après l'avoir lavée, environ dix livres d'eau très-noire, en y introduifant de nouvelle eau par l'artere fplénique.

4. Méléne hémorrhagique. *Voyez Chomel matiere méd. pag.* 574. A. P.

C'eft un flux de ventre fanglant noir, qui vient de la rupture de quelque vaiffeau fanguin dans les premieres voies, fans aucun figne de tubercules hémorrhoïdaux. M. *Chomel* a vu deux ouvriers qui, faifant de violens efforts pour élever un poids, s'étoient rompu un vaiffeau fanguin, vraifemblablement dans les inteftins. Ils rendirent, par les felles, plus de quatre livres de fang. M. *Chomel* les guérit en leur prefcrivant le fuc de millefeuille & d'ortie de chacun fix onces, & des lavemens avec une forte décoction de ces plantes.

Les perſonnes qui ont des hémorrhagies dans les premieres voies, rendent par bas, ainſi que je l'ai vu, du ſang noir en forme de boudins; c'eſt pourquoi cette eſpéce paroit appartenir à la maladie noire, ou au flux hépatique; de laquelle elle différe en ce qu'elle ne ſe fait point par diabroſe ou éroſion, mais par rupture.

5. Méléne primitive. *Melæna prima*. Hypocrate, de morbis, lib. 2. A.

» Dans cette maladie, le malade vomit une atrabile qui reſſemble à de la lie, quelquefois à du ſang ou à du marc de vin, ou au noir de Polype, quelquefois elle eſt acide comme du vinaigre: & quand on rejette, cette matiére noire & ſanglante, on croit ſentir une odeur cadavereuſe, Ce vomiſſement enflamme le goſier & la bouche, la matiére qui en ſort agace les dents, & fait une efferveſcence quand elle eſt tombée par terre; le malade ſe trouve ſoulagé par le vomiſſement, recouvre l'appétit, mais il eſt incommodé quand il mange un peu plus qu'à ſon ordinaire; quand il eſt à jeun, ſes viſcéres grouillent & ſa ſalive devient acide. On en obtient la guériſon, par des purgatifs fréquens, & enſuite par le petit lait & le lait, &c. « *Hyppocrate*. Dans la maladie noire ſplénique qui eſt aujourd'hui aſſez fréquente, les matiéres rejettées ne ſentent point l'acide, & les malades ne peuvent ſupporter les purgatifs.

6. Eléne fébrile, *Melæna febriçoſa*, Torti de febrib. lib. IV. cap. 1. hiſt. 3. A. P.

C'eſt une eſpéce qui, dans ſon cours, ſuit le type de la fiévre tierce, avec des déjections noires & rouges.

7. Méléne avec flux hépatique, *Melæna hepatirrhoica*. Tor & III. S..... de abſconditâ febrium naturâ. A.

Cette eſpéce différe de la précédente, en ce que les déjections ſont ſemblables à la lavure de chairs. Nous ſommes redevables à M. *Varnier*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, d'en avoir donné une connoiſſance claire, & une excellente curation.

XII. NAUSÉE, ENVIE DE VOMIR, *Nauſea* & *Nauſeoſis cacoſitia*, *cibi faſtidium*. *Nautia*, des Grecs; *vomituritio*, des Latins. Les malades ſont appellés *Nautiodes*, *Nauſeabundi*; le mot de nauſée vient de *Nautis*, Pilote, ou de *Navis*, Navire; parçe que ceux qui s'embarquent, ſont ſujets à beaucup de nauſées.

C'eſt une envie de vomir avec des efforts inutiles, ou qui ſont très-conſidérables par rapport à l'effet déſiré, de ſorte qu'on ne rejette que des vents, ou une petite quantité de ma-

tiére par le vomiſſement, & l'on a un dégoût pour tous les alimens. Les phénoménes qui accompagnent la nauſée, ont la cardialgie, un ſentiment déſagréable à l'eſtomac, une averſion ou un dégoût extrême qui provient de cette ſenſation ; la tête portée en devant, l'ouverture de la bouche, le mouvement de l'os hyoide vers le haut, un bruit particulier produit par l'inſpiration, l'affaiſſement ſimultané de l'épigaſtre ; un flux abondant de ſalive ; le tremblement de la lévre inférieure, lorſque le mal eſt violent, les forces diminuent, le malade porte ſes bras en arriere ; le corps ſe panche en devant, &c. On dédaigne toute ſorte de boiſſons & d'alimens, & la déglutition eſt impoſſible.

Gorrée définit cette maladie par ſa cauſe : il dit, que c'eſt un mouvement dépravé de la faculté expultrice, par lequel elle tâche d'expulſer par la bouche, des matiéres qui incommodent l'eſtomac. Ce qu'eſt le téneſme par rapport aux déjections ; la toux par rapport à l'expectoration ; l'éternuement par rapport aux coryze ; la toux l'eſt à l'égard du vomiſſement ; la dyſurie à l'égard de l'incontinence d'urine ; la dyſtocie par rapport à l'accouchement.

Cette maladie différe du vomiſſement, en ce que, dans ce dernier on rejette une grande quantité de matiéres, eu égard aux efforts que l'on fait ; au lieu qu'on n'en rejette que très-peu dans la nauſée. Elle différe de l'envie de vomir qui accompagne le vomiſſement & les autres maladies, en ce que dans la nauſée conſidérée comme maladie eſſentielle, ces efforts inutiles pour vomir ſont conſtans & ſont le principal ſymptôme : ce qui n'a pas lieu dans une autre maladie. On déduit les eſpéces ou variétés de la nauſée, des principes conſtans, & qui demandent un traitement différent.

1. Nauſée cauſée par le ver ſolitaire, *Nauſea à tœniâ.* Hildan. cent. 2. obſ. 70.

Une jeune femme avoit des nauſées, des rots, un dégoût & ſouvent des douleurs au ventre, des tranchées & des foibleſſes d'eſtomac ; elle prit enfin une poudre faite avec de la rhubarbe, le ſenné, le turbith, l'agaric, avec du ſyrop roſat ; elle rendit par bas, un ver ſolitaire de vingt palmes, & ſe rétablit enſuite.

2. Nauſée des femmes groſſes, *Nauſea gravidarum.* Rod. à caſtro de morbis mulierum, lib. 3. cap. 11. *Hyppocrate* aphor. 61. ſect. V. *Nenter.* tab. 185. cap. 2. L.

Cette nauſée ſurvient ſouvent aux femmes groſſes depuis peu, avec dégoût & dépravation de l'appétit ; elles rendent des phlegmes par la bouche ; ce mal ſe diſſipe ſouvent avant le cinquiéme mois. Il eſt ſans conſéquence quand il ne paſſe

pas les bornes ; mais s'il devient violent, on a tout lieu de craindre l'avortement. Les femmes doivent s'abstenir des alimens que le goût dépravé leur fait souhaiter.

3. Nausée causée par un squirre du pancreas, *Nausea à pancreatis scirrho*, Joann. Rhodius, cent. 2. observ. 95. *ex ejus tumore putredinoso*, Barbete, prax. lib. 1, 4. cap. 2. c.

Une femme âgée vomissoit tous les jours après son dîner & son souper ; elle tomba dans l'atrophié & mourut. A l'ouverture du cadavre, on trouva que le pancreas étoit aussi dur qu'une pierre, & comme ce viscere est situé sous l'estomac auquel il sert d'appui : ce dernier ne pouvoit faire la digestion, se trouvant gêné par cette dureté, & rejettoit tous les alimens. *Panarol.* observ. 14.

4. Nausée dépendante d'une hernie de l'estomac, *nausea ex gastrocele.* Bonet. sepulchret. de nauseâ, obs. 27.

Cette nausée est la suite de la chûte de l'estomac dans la poitrine, par la rupture du diaphragme. J'ai vu un cas semblable à Alais, sans qu'il y eut aucune cause évidente. *Sennert* a observé la même maladie après une plaie au diaphragme, *inst. lib. 2. pag. 2. cap. 13. Bonet*, après un émétique violent, *sépulchret. tom. 2. pag. 103. parag. 2.* & *Bartholin* en a vu un exemple, qui étoit entretenu par des obstructions du ventricule & de l'épiploon, cent. 6. obs. 45.

5. Nausée causée par la compression de l'estomac, *nausea ex compresso ventriculo.* Bonet. sepulchret. lib. 3. sect. 8. obs. 28, 29.

Charles Pison a vu arriver ce cas à la suite d'un énorme abscès au rein, qui remplissoit presque toute la capacité du bas ventre. *De morbis à colluvie serosâ, s. 2. p. 2. cap. 37. C.*

6. Nausée bilieuse, *nausa biliosa*, Willis. pharmac. ration. cap. 1. *Bonet.* sepulchret. tom. 2. pag. 107. obs. 36.

On connoit ce mal, 1°. par la suppression de la jaunisse ; 2°. par un vomissement de matieres jaunes & améres ; 3°. en ce que la nausée se calme aussi-tôt après le repas, & revient quand l'estomac est à jeun.

Cabrol trouva dans le cadavre d'un homme, qui avoit été fort sujet à la nausée, le conduit cholédoque inséré dans le pylore. *Observ. anat. 6.*

Lorsque la bile regorge dans l'estomach, elle affecte ses parois à l'intérieur & à l'extérieur, ce qui souvent donne lieu à la nausée & à l'innappétence.

7. Nausée néphrétique, *Nausea nephretica*, Bonet. sepulchret. tom. 2. p. 116. obs. 60. A.

Quand il y a une pierre dans les reins il en résulte souvent des nausées, ce qui vient de ce que nature s'efforçant

aveuglément d'expulſer le calcul qui l'incommode, cauſe de tems en tems des agitations ſur l'eſtomac en le picotant, ou parce que ce viſcere eſt agacé, irrité par l'urine qui s'eſt remêlée avec le ſang, ou parce que les nerfs cardiaques ſont irrités par ſympathie.

On trouve dans *Bonnet* huit ou neuf exemples de cette eſpéce que l'on a vu d'après l'ouverture des cadavres. M. *Pierce* a vu une maladie ſemblable cauſée par la coquille d'un limaçon que l'on trouva dans le rein. *Act. lipſ. tit.* 5.

8. Nauſée cauſée par la corruption de la ſemence, *Nauſea à ſemine corrupto.* Bonet. ſepulchret. de nauſeâ obſerv. 69. Un homme fort livré aux plaiſirs de l'amour, ayant enfin voulu devenir chaſte, fut attaqué ſix mois après, d'une nauſée, & mourut enſuite d'épilepſie.

A l'ouverture du cadavre, on ne trouva aucune partie viciée, mais ſeulement une ſemence verdâtre accumulée dans le canal déférent.

9. Nauſée cauſée par un abſcès près du cœur, *Nauſea ab apoſtemate circa cardiam.* Caron. Zodiac. medic. gallici, page 128. C.

On a vu dans le cadavre d'un homme, qui étoit mort par des nauſées qui avoient duré long-tems, un apoſtème contenant une livre de pus blanc, avec des calculs de la même couleur, entre le cœur & l'orifice gauche de l'eſtomac; cet abſcès irritoit l'eſtomac; cependant le pus n'étoit pas fort fétide, il n'y avoit point eu de fiévre.

10. Nauſée dépendante de l'inflammation de l'eſtomac, *Nauſea ex gaſtritide.* Voyez la *Gaſtritie*, ou *inflammation de l'eſtomac.*

11. Nauſée dépendante d'un mauvais chile, *Nauſea ex cacochyliâ*, Sennert.

Cette eſpéce eſt la plus fréquente de toutes; elle eſt accompagnée d'un poids à l'épigaſtre, d'un ſentiment ſemblable à celui que produiroit un bol qui entreroit dans le cardia, ou l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, d'une péſanteur de tête avec vertige; de l'amertume de la bouche, & du dégoût, ſans fiévre; elle annonce une ſabure de mauvais genre, bilieuſe, âcre, viſqueuſe, adhérente à l'eſtomac. Quand les nauſées ne cédent pas aux boiſſons délayantes tiédes, on les attaque par des vomitifs, avant que d'employer les émétiques. Il faut prendre garde que l'eſtomac ne ſoit affecté de phlogoſe. Cette eſpéce eſt ſouvent l'avant-coureur d'une fiévre maligne.

12. Nauſée de mer. *Voyez* le vomiſſement de mer.

XIII. Vomissement, *emetos*, des Grecs; *anartopha*, de Gilbert l'Anglois. Les malades sont appellés *évémeti.*

L'action de vomir, ou la vomition (*a*), est une expulsion qui se fait par la bouche, des matieres contenues dans l'estomac, ou du moins dans l'esophage, elle constitue le vomissement lorsqu'elle est constante ou qu'elle arrive fréquemment, ce qui la rend morbifique, & pour l'ordinaire prompte & violente.

On peut cependant mettre au rang des vomitions le regorgement des alimens, ainsi que la rumination qui survient, ou qui est ordinaire à quelques personnes, quoique l'on ne rejette pas les matieres avec promptitude & violence; autrement il faudroit multiplier inutilement les genres.

Les matieres rejettées par le vomissement sont, ou des humeurs récrémentitielles, ou des restes d'alimens; mais si l'on rend du sang, c'est ce qu'on appelle *hæmatémesie* (vomissement de sang); ce sont pour l'ordinaire des matieres contenues dans l'estomac; soit qu'elles y soient venues des intestins greles, comme dans la passion iliaque; soit qu'elles ayent été séparées par leurs couloirs, ou qu'elles ayent été avalées en forme de médicament, de poison, ou d'alimens; il y a cependant des espéces rares de vomissement, dans lesquelles les matieres que l'on rejette en vomissant, ne viennent que de l'œsophage.

La cause de la vomition en général est la constriction antipéristaltique de l'estomac, à laquelle concourt encore, si elle est violente, la pression simultanée du diaphragme & des muscles du bas-ventre, & l'expiration qui a lieu dans le même tems; ensorte que l'on distingue deux tems dans l'action de vomir. Dans le premier, le diaphragme comprime l'estomac, & rétrécit son orifice pendant l'inspiration; dans le second, les matieres entrent de force dans l'ésophage, le mouvement péristaltique de l'estomac & de l'ésophage les oblige à monter, & l'air qui sort avec vîtesse pendant l'expiration, empêche que les matieres ne tombent dans la glotte; ce qui fait qu'elles sont expulsées hors de la bouche, avec une espéce de jet, & se portent même dans les narines.

(*a*) M. de Sauvage distingue deux choses dans l'action que l'on nomme communément vomissement: 1°. l'action par laquelle se fait cette excrétion, qui peut fort bien n'être pas morbifique: 2°. l'expulsion violente des matieres contenues dans l'estomac, qui est toujours l'effet de quelque irritation violente & morbifique. Notre Auteur appelle *vomition*, la réjection paisible des matieres contenues dans le ventricule. Il ne sert du terme de *vomissement*, que lorsque cette réjection est morbifique.

Dans un chien que j'ouvris après lui avoir fait prendre de l'arſénic, j'obſervai que l'eſtomac produiſoit une vomition, mais foible, quoiqu'il fut expoſé à l'air, & exempt de preſſion. Wepfer rapporte une obſervation ſemblable, *de cicutâ aquaticâ, page 68.*

La cauſe du *vomiſſement* eſt un effort de la nature pour expulſer par la bouche, les matieres qui incommodent l'eſtomac, & qui l'emporte ſur les réſiſtances qu'il rencontre, autrement ce ne ſeroit qu'une nauſée.

Le vomiſſement différe du *cholera-morbus*, en ce qu'il n'eſt point accompagné d'une diarrhée avec tranchées, ou du téneſme; de la *paſſion iliaque*, parce qu'il n'y a point cette douleur atroce, ni cette conſtipation opiniâtre du ventre, qui ont lieu dans cette maladie; de la *vomition*, par ſa conſtance, ſa fréquence & ſa gravité; puiſque la vomition légére, paſſagére, ou excitée par art, n'eſt point une maladie; mais le ſymptôme de pluſieurs maladies, comme des douleurs d'eſtomac, de l'inflammation de ce viſcere, de la néphréſie, de la céphalalgie, du dégoût, de la cardialgie, &c.

On a tiré lès eſpéces du vomiſſement, de leurs principes les plus conſtans : ces principes ſont, ou des ſucs alimentaires, bilieux, pituiteux, laiteux, atrabilaires, urineux, vermineux, ou des vices de l'eſtomac, du foie, du colon, du pancréas, & d'autres parties. Le pouls dans le vomiſſement critique eſt le plus ſerré de tous, & le moins inégal; l'artère ſe roidit ſous le doigt, & ſemble frémir.

1. Vomiſſement cauſé par la crapule, *Vomitus à crapulâ.* Frid. Hoffman, Spec. 1. B.

C'eſt celui qui eſt occaſionné par la trop grande quantité d'alimens ou de boiſſons. Dans cette eſpéce, les matieres rejettées ont la couleur & le goût des alimens, ſi elles ſortent avant la digeſtion; au lieu qu'elles ſentent l'aigre, quand les alimens ont déja éprouvé quelque coction; ce vomiſſement eſt accompagné de peſanteur de tête, du vertige, du chancélement, de la cardialgie, de rots, de nauſées, d'un poids à l'eſtomac, du tremblement de la lévre inférieure, d'un crachement copieux de mucus, de l'irritation du goſier, & l'on eſt ſoulagé après le vomiſſement par lequel on rejette les matiéres qui n'ont point été digérées.

2. Vomiſſement dépendant d'une ſabure, *Vomitus à ſaburra.* Frid. Hoffmanni, Spec. 2. B.

Si des chairs que l'on aura mangées viennent à ſe corrompre, les reſtes de ces chairs irritent l'eſtomac qui rejette alors les alimens, & les dernieres vomitions ſont accompagnées de fétidité. On a des nauſées fréquentes, une cardialgie, une aver-

ſion pour les bouillons & les viandes, une avidité pour les rafraîchiſſans & les acides, une puanteur dans la bouche, la langue couverte de craſſe, une petite fievre, une peſanteur de tête avec vertige, un poids, & non une douleur aigue à l'épigaſtre. Tous ces ſymptômes montrent l'utilité des émétiques, & des purgatifs, à moins que le vomiſſement ne ſoit abondant & facile, ou qu'on puiſſe le faciliter, & remplir l'indication par une boiſſon tiéde.

3. Vomiſſement laiteux, *Vomitus lacteus.* Kerckring. Obſ. an. 40. L.

Les enfans à la mammelle, quand ils ſe ſont gorgés de lait, le regorgent pour l'ordinaire. Ils doivent cela à leurs nourrices, qui, pour faire voir qu'elles ont beaucoup de lait, ſe plaiſent à donner continuellement à tetter aux enfans, ce qui affoiblit leur eſtomac; ou qui après une grande paſſion de l'ame, donnent à leurs nourriſſons, un lait de mauvaiſe qualité, qui ne ſe digère point dans l'eſtomac, & ſe coagule ou ſe putréfie quand les enfans vomiſſent. (*a*) Alors, ce vomiſſement leur eſt ſalutaire; mais s'il provient d'un principe morbifique, il leur eſt toujours funeſte; on peut donner ſix gros de ſuc d'ache de marais, pour arrêter ce vomiſſement.

4. Vomiſſement cauſé par de la dentition.

Les enfans, vers le ſeptiéme mois de leur âge, lorſqu'ils pouſſent les dents de devant, & que la membrane qui s'étend depuis la bouche & juſqu'à l'eſtomac ſe trouve diviſée, ſont ſujets à des inſomnies, des anxietés, à des démangeaiſons des gencives, à une ardeur à la bouche, & à une envie de mordre le mammellon, ou tout corps qui ſe préſente. Ils ont de la fiévre; ils ſont conſtipés, & vomiſſent fréquemment le lait ou les alimens. Lorſque les douleurs ſont vives, la fiévre eſt aigue, & accompagnée de mouvemens convulſifs. A ces accidens ſe joignent auſſi les ſymptômes qui annoncent les vers:

(*a*) Il eſt de la plus grande conſéquence pour les enfans, d'être allaités par une nourrice ſaine de corps, & exempte de paſſions dangereuſes. Une femme qui nourrit doit être douce, vive, enjouée. Son maintient doit annoncer la candeur; ſes yeux, le calme de ſon ame. Qu'elle ne ſoit ni colérique, ni portée à l'yvrognerie, ni peureuſe, qu'elle ſçache ſe paſſer des careſſes de ſon mari, ſans en concevoir du chagrin: car la violence de ſes deſirs feroit dégénérer ſon lait. On n'a que trop d'exemples des maladies que les nourrices communiquent à leurs nourriſſons: & cette cauſe eſt une de celles qui concourent le plus à la dépopulation, dont les bons Citoyens gémiſſent tous les jours. Les vices d'une nourrice ne ſont pas moins contagieux, que ces maladies: c'eſt une choſe prouvée par l'expérience: il ſeroit inutile de le répéter. Voyez Ballexerd. Educat. Phyſiq. Vandermonde, Eſſais ſur l'Eſpéce. Hum. Emile, J. J. Rouſſeau, Raulin, Conſervat. des Enfans.

ceux qui ont la diarrhée, au lieu du vomissement, se trouvent moins mal. Quoique ces symptômes s'appaisent au bout de quelques jours, il est rare que la dent desirée paroisse; mais ce n'est qu'un *redoublement des gencives*, comme parlent les nourrices; mais le mois suivant les dents percent, sans que la nourrice même s'en apperçoive.

Dans cette maladie, on propose tant de remédes inutiles & nuisibles, que je n'en ferai point l'énumération. Voyez les Auteurs, comme *Sydenham*, *Lazerme*, &c (*a*).

5. Vomissement vermineux, *Vomitus verminosus*. Amat. Lusitan. Cent. I. Cur. 5. Frider. Hoffmann. §. 24.

Tant que les enfans ne sont nourris qu'avec le lait, ils ne sont point sujets aux vers; mais ce mal attaque souvent ceux qui sont sevrés, ou à qui l'on fait manger de la viande. Il s'annonce par une odeur particuliére, que tout le monde appelle acide, & qui est cependant très-différente de l'acide. Il y a alors des anxietés, des pincemens passagers, tant de l'estomac que du bas-ventre, & un vomissement, avec sortie des vers par les narines, l'ésophage & l'anus. Quelquefois les enfans eux-mêmes se trouvant suffoqués, tirent avec les doigts, des vers qui rampent dans l'ésophage; ils ont une démangeaison continuelle aux narines, une toux gutturale; toutes les heures, la face rougit & pâlit alternativement; ils ont un assoupissement avec une petite fiévre; les déjections sont liquides, grises; la sueur a une odeur vermineuse & particuliére; le malade vomit une pituite fort transparente; il survient quelquefois des convulsions terribles aux bras, à la tête & à la bouche; enfin les yeux s'élévent en haut, de maniere qu'il ne paroît que le blanc, & les ames pures de ces petits malades abandonnent cette vallée de miseres, & s'envolent vers le Ciel leur patrie.

Si l'on en croit les Anciens, une matiere aigre & douce, qui coagule le sang & nourrit les vers, est le principe de tous les symptômes. Suivant *Gualter-harris*, ils dépendent tous d'un acide, & on les doit combattre par les absorbans pris en grande quantité. Presque tous les Médecins croyent que les vers sont engendrés par les friandises; le seul *Valisneri*, cet habile Observateur, prétend que les choses douces & les sucreries incommodent les vers, leur causent des agitations, & que ce n'est que par le frottement, qu'ils excitent en rampant, qu'ils occasionnent autant de désordre dans l'économie animale: ceci doit s'entendre des lombricaux dont il s'agit ici.

(*a*) Voyez aussi la Note sur la Dentition, Classe VII, Ordre II, Genre XVI.

Nous n'avons point encore eu jusqu'ici une théorie solide sur ces vers. Dans la pratique, on saigne les enfans de quatre ans, ou au-dessus, lorsque la fiévre est aigue, quoique les femmes s'y opposent; mais on fait de petites saignées, & en petit nombre; ensuite on ne donne aux enfans qui sont à la mammelle, que des bouillons, ou du lait pour toute nourriture; on fait prendre des purgatifs vermifuges, avec le senné, les fleurs de pêcher, la manne, avec une infusion de semen-contra, que l'on réitere suivant le besoin, ou bien l'on fait usage des émétiques, comme le tartre stibié, à la dose d'un grain, ou un peu au-delà, ou du syrop de Glauber à celle de six gouttes. Il est rare que ce jour-là, les malades rendent des vers par le bas; mais dans l'intervalle des purgatifs, on fait boire le suc de limon avec l'huile, ou une boisson préparée avec l'eau de pourpier, de fleurs d'oranges, la confection d'hyacinthe, le semen-contra, la coralline : on a aussi recours à des lavemens préparés avec les raisins secs, les figues, le miel & autres choses semblables; & c'est alors que les enfans rendent pour l'ordinaire plusieurs vers. Un Auteur moderne a observé un vomissement rebelle causé par des cloportes; le malade ayant rendu deux de ces insectes, fut guéri. *Observ. de Med. Pratic. pag.* 89.

6. Vomissement par rumination, *Vomitus ruminatio.*

Il y a des personnes chez qui, une ou deux heures après le repas, les alimens regorgent de l'estomac jusqu'à la bouche, & qui les crachent en pelottons, après les avoir un peu machés; il y en a même qui les avalent de nouveau, comme les bœufs & les chevres; l'on a raison de dire qu'ils ruminent, ce qui est incommode & cause des nausées qui sont inséparables de cette action : & est désagréable pour ceux qui en sont spectateurs : cela n'arrive qu'après de grands repas.

Un Paysan de Caën, se pressant par hasard, le bas-ventre avec ses mains, sentit que les alimens qu'il avoit pris depuis peu montoient à la bouche; il trouva du plaisir à les goutter, & les avala une seconde fois. Ayant fait volontairement cette expérience pendant quelques jours, cette rumination devint une habitude, & continua tous les jours, pendant trois ans, une heure & demie après le repas; ses forces n'en furent point diminuées, mais l'urine & la sueur étoient abondantes. Il alloit rarement à la selle; du reste, sa santé n'avoit reçu aucune atteinte; enfin son Confesseur ayant appris cet événement, lui en fit un crime, parce qu'au commencement il avoit fait cette rumination par volupté; c'est pourquoi il lui ordonna de cracher les alimens aussi-tôt qu'ils seroient remontés à la bouche, ou de les retenir dans l'estomac. Comme ce dernier parti n'étoit point au pouvoir du Paysan, il commença à cracher les alimens

qu'il avoit ruminés ; cela fut cauſe qu'il devint très-foible dans l'eſpace de quinze jours ; qu'il ſe trouvoit fatigué de ſon travail ordinaire, & devenoit pâle & maigre ; de-là le reſſerrement du ventre, l'enflure des pieds, un ſommeil troublé, des ſonges épouvantables. Réduit à l'extrêmité, ce docile pénitent conſulta un Médecin qui lui ordonna d'avaler ſur le champ les alimens qui reviendroient dans la bouche, d'éviter la rumination, autant qu'il dépendroit de lui, & de mâcher après le repas quelques ſtomachiques agréables, comme la conſerve d'angélique ; il lui lâcha le ventre par l'uſage du petit lait ; dix jours après la rumination ceſſa, & le malade vécut exempt des autres incommodités. Cette obſervation eſt de M. *du Saulſay*, *Médecin de Caën.*

7. Vomiſſement produit par un poiſon, *Vomitus à veneno.* Frider. Hoffmann. Spec. 4, Journ. de Méd. Avril 1757. Par M. Majoult. *Hyperemeſis*, Tralles de opio, p. 5. A.

On peut voir dans *Salmulh*, *Cent. 1*, *Obſerv. 10*, l'exemple d'un vomiſſement qui fut bientôt mortel, dans une perſonne qui avoit pris de l'arſénic. On trouva une éroſion & une inflammation au fond de l'eſtomac, le dos & le ſcrotum livides. Quelqu'un ayant pris une décoction d'hellébore blanc, ou *veratrum*, fut attaqué de convulſions & d'un vomiſſement énorme, qui le firent périr promptement. Les inteſtins étoient diſtendus par des vents ; il y avoit une éroſion dans l'eſtomac, & une grande tache noirâtre ; les poumons étoient écumeux, & de la même couleur. *Bonet. Sepulchret. T. 2, p. 91, Obſ. 6.* On a vu un cas ſemblable, où le mal dépendoit du *gilla vitrioli* mal préparé. *Henr. de Heers. Bonet* a fait la même obſervation ſur le cadavre d'un Chymiſte, *ibid.* Vomiſſement cauſé par des champignons venimeux, *A fungis venenatis.* Voyez *Hildan. Cent. 4*, Obſ. 34. Lemonier, Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sc. 1740.

8. Vomiſſement dépendant du vice du pylore, devenu calleux, *Vomitus à pyloro calloſo.* Frider. Hoffmann. §. 22. Willis, Tom. 2, pag. 24. Bonet. de vomitu, Obſ. 17, où il en rapporte pluſieurs exemples, Obſ. 18, 19, 20. M. Razoux, Journ. de Méd. Déc. 1756. Nov. 1759, p. 409.

J'ai vu trois fois cette eſpéce dans ma pratique, & l'ouverture des cadavres me fit découvrir le principe de la maladie ; le malade vomit environ trois heures après le repas, & par conſéquent, lorſque la maſſe alimentaire eſt prête de paſſer par le pylore, on tente inutilement tous les remédes. Ce vomiſſement revient tous les jours après le repas, ce qui fait que les malades maigriſſent, & s'affoibliſſent inſenſiblement : on ne va preſque plus à la ſelle, ou du moins, y va-t-on fort rarement ; ſi l'on palpe le malade, après l'avoir fait coucher ſur le dos, les

genoux fléchis, & dans le temps que l'estomac est vuide d'alimens : on sent une dureté dans la région du pylore, & quelquefois sur l'extrêmité du duodenum, ainsi que dans d'autres lieux ; on trouve après la mort, les intestins singuliérement resserrés, endurcis, quelquefois le duodenum comprimé par des tumeurs schirreuses, & plusieurs viscéres aussi endurcis. Les malades meurent environ un an après ; on peut prolonger leur vie pendant quelque temps, en les mettant au lait pour toute nourriture. *Kerckringius* a vu un cas semblable dans une personne qui avoit avalé un écu qui s'étoit arrêté au pylore, & le bouchoit.

9. Vomissement hypochondriaque, *Vomitus hypochondriacus.* Voyez Colique hystérique dans Frid. Hoffmann, Spec. 4. C.

Ce mal est fréquent chez les scorbutiques & les personnes qui ont la fiévre quarte, chez celles qui sont rateleuses, & cachectiques ; les matiéres rendues par le vomissement, sont porracées, vertes, bilieuses. Voyez les Act. de l'*Académie de Boulogne, Tom.* 2.

10. Vomissement dépendant d'un ulcére à l'estomac, *Vomitus ab ulcere ventriculi.* Bonet. Sepulchret. Tom. 2, pag. 89. Hildan. Cent. 5, Observ. 36. C.

Ce vomissement est précédé d'une douleur vive & constante à l'estomac, soit qu'il y soit survenu une inflammation spontanée, soit que ce viscére ait été piqué par des aiguilles ou de petits os que l'on auroit avalés. Après la rupture de l'abcès, la douleur diminue, mais le vomissement persiste pendant longtemps, ce qui fait croire quelquefois que le mal dépend d'un poison ; on voit fort peu de pus dans les matieres rejettées ; l'ouverture des cadavres montre le principe de la maladie.

L'on trouve un cas semblable dans *Marcellus Donatus*, *Hist. Lib.* 4, *Cap.* 3. Le malade rendoit par le vomissement quelques livres de pituite, & avoit le ventre constipé : la tunique intérieure du pylore étoit rongée, ce qui faisoit qu'elle refusoit le passage aux alimens qui l'irritoient.

Schneider trouva dans l'estomac d'un homme, mort d'un vomissement habituel, un ulcére fistuleux, *de Catarrhis*, *pag.* 439.

Cette espéce se manifeste par une chaleur lente, un vomissement opiniâtre, l'exténuation du malade, & une petite fiévre.

11. Vomissement dépendant d'un steatome de l'estomac, *Vomitus ab steatomate ventriculi*, J. Rhodius, Obs. 63, Cent. 2. Boneti. Sepulchret. de vomitu, Observ. 15. C.

Il y a un vomissement d'alimens à demi digérés, une constipation de ventre, laquelle s'accroît insensiblement, une maladie habituelle, un abscès, ou un steatome, tantôt au pylore,

tantôt

tantôt au cardia, tantôt au fond de l'estomac; on se trouve bien des bains d'eau tiede.

Riviere, Cent. 2, Obſerv. 48, a vû un vomiſſement qui dépendoit d'un ſquirrhe dans la partie ſupérieure de l'eſtomac & de l'épiploon. Ce mal a été produit encore par un abſcès. Voyez *Riolan*, *Lib.* 2, *Anthropolog. Cap.* 20.

12. Vomiſſement des femmes groſſes.

a. Vomiſſement fébrile, *Vandermonde*, *Journ. de Médecine*, *Mars 1757*, *pag.* 198.

Suivant l'obſervation de M. Vandermonde, il revenoit tous les jours à la même heure: & comme il étoit rebelle à tous les remédes ordinaires, il le guérit par le ſeul extrait de quinquina.

Pour l'ordinaire, on rejette des matieres bilieuſes, ou des alimens. Le vomiſſement bilieux ſurvient le matin lorſqu'on eſt à jeun, il eſt plus laborieux, plus grave, & preſque convulſif: il faut le calmer, au moyen de la ſaignée qu'on réitere quelquefois, par une boiſſon acidule, comme la limonade, ou délayante, comme le thé, & une infuſion de ſaffran: ce qui facilite l'excrétion & l'expulſion de la bile; ou par les ſtomachiques, comme l'infuſion de fleurs de camomille, des ſommités de petite centaurée, d'abſinthe, le caffé, l'eau de fleurs d'oranges, ou le chocolat: on guérit encore ce vomiſſement, ou l'on peut le prévenir par le repos dans le lit.

Le vomiſſement des alimens, qui a lieu auſſitôt après le repas, eſt moins laborieux; mais il cauſe l'inanition & la foibleſſe; la ſaignée convient auſſi dans ce cas; quelquefois on ſe trouve bien de l'uſage de l'eau pour boiſſon; d'autres fois du vin, & même de l'elixir de propriété, donné à la doſe de quelques gouttes; ſouvent enfin de la thériaque. Cependant le vomiſſement eſt ſouvent ſalutaire, & rend l'accouchement plus heureux; quand il eſt ſupprimé beaucoup de femmes ſe trouvent plus mal, & ont moins d'appétit; dans ce cas, il faut l'abandonner à la nature. Le vomiſſement prévient l'avortement dans les femmes groſſes. *Langrish.*

13. Vomiſſement bézoardique, *J. Breyn. Philoſophic. Tranſact. N.* 459, 1741. *G. Konig*, *Tranſ. Philoſ.* 1678, *N.* 3, C.

Mme Lawer, âgée de vingt-un an, vomiſſoit depuis deux ans des concrétions pierreuſes, dont on entendoit même le bruit en palpant l'épigaſtre: ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'elle vécut quatre mois ſans manger ni boire, qu'elle rejettoit ſouvent les clyſteres par la bouche, & qu'elle rendit pluſieurs fois des urines vertes & ſabloneuſes. *Collect. Acad. Tom.* 1, *p.* 426.

Une perſonne attaquée de cremaſon, ou d'aigreurs, prit

une grande quantité d'abſorbans & de teſtacés ; il lui ſurvint enfin un vomiſſement accompagné d'un poids ſur le diaphragme : ce malade mourut après des longs tourmens. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans l'eſtomac beaucoup de calculs, dont les uns imitoient le corail, les autres étoient en forme de petites boules ; on en voit les figures dans le neuviéme volume des *Tranſact. Philoſop. Abrige, page 171.*

14. Vomiſſement avec rage. *Anton. de Ulloa.* Voyage en Amérique, on l'appelle communément *la Chapetonade*, & chez les Eſpagnols, *Vomito prieto.*

On donne le nom de *Chappetons* à ceux qui vont tenter fortune & gagner leur vie à Carthagêne. Le beſoin les porte à prendre des alimens de bas prix & de mauvaiſe qualité, & s'expoſer au froid de la nuit, ce qui eſt très-dangereux dans un pays chaud. Il leur ſurvient un vomiſſement mortel, qui eſt ſouvent accompagné d'un délire ſi furieux, que ſi on n'attachoit pas le malade il ſe déchireroit avec les ongles & les dents ; il expire enragé au milieu des ſouffrances.

Cette maladie n'attaque que ceux qui n'habitent ce pays que depuis peu de tems, on ne la connoiſſoit point avant l'année 1730.

15. Vomiſſement attrabilaire, *vomitus atrabilarius*, Bonet. Sepulchret. obſ. 23. de vomitu ; *morbus niger*, d'Hyppocrat. A.

Quelqu'un rejettoit, par un vomiſſement continuel, des matieres noirâtres & porracées ; on trouva le duodenum entiérement bouché à l'endroit où il fait un arc, ou un angle ; ce qui faiſoit que la bille refluoit dans l'eſtomac, & devenoit noire par le ſéjour qu'elle faiſoit dans ce viſcere.

Dans les nauſées violentes, le bout de l'inteſtin duodenum ſe trouvant rétréci par la duplicature tranſverſe du méſocolon, refuſe le paſſage à la bile qui coule alors en abondance, d'où il arrive qu'après de grands vomiſſemens, la bile remonte preſque toujours dans l'eſtomac. *Piſon, de morb. à ſer.* §. 4. *cap. 1. Bonet. Sepulchret. obſ. 43.* ont obſervé un vomiſſement d'atrabile, qui dépendoit des obſtructions ou des ſquirrhes au foie. Ce dernier rapporte pluſieurs cas ſemblables au même endroit.

16. Vomiſſement dépendant d'obſtructions du foie, *Vomitus ab hepate obſtructo.* Bonet. Sepulchret. obſ. 36. Frid. Hoffman. §. 26.

Cette eſpéce eſt confirmée par quelques obſervations de *Bonet*, par leſquelles il paroît que la bile retenue dans le foie obſtrué, reflue par les vaiſſeaux ſanguins dans les couloirs de l'eſtomac, ou elle ſe ſépare, & excite un vomiſſement bilieux

ſoit que le foie ſquirreux ou abſcédé, ou la bile coagulée en petites pierres dans la véſicule, compriment les conduits bilifé-res. Je vois cette eſpéce depuis cinq mois, dans une femme qui avoit été attaquée pluſieurs fois de la jauniſſe, & qui a une grande averſion pour les alimens, ſur-tout pour la viande; elle eſt ſoulagée par les eaux thermales en hyver, & par les eaux acidules de Vals en été.

17. Vomiſſement provenant du pancreas, *vomitus à pan-create.* Bonet. ſepulchret. obſ. 53, 54, 55. *Voyez*, Nauſée, obſ. 58.

La dureté du pancreas ſur lequel l'eſtomac eſt appuyé, ou le pus qui en ſort, excitent l'eſtomac à vomir, ſur-tout quand il eſt plein d'alimens.

18. Vomiſſement produit par une hernie de l'eſtomac. D. P.

C'eſt un vomiſſement habituel qui dépend de l'eſtomac, qui s'eſt engagé entre les muſcles du bas-ventre, ou dans la poitrine, par le déchirement du diaphragme. Cette variété ſe rencontre aſſez ſouvent dans les chevaux. Je l'ai vue dans une femme à qui elle étoit ſurvenue après des nauſées vio-lentes. A l'ouverture du cadavre, je trouvai l'eſtomac dans la poitrine. Dans chaque groſſeſſe, cette femme étoit preſque ſuf-foquée juſqu'à ce qu'elle eût vomi les alimens qu'elle avoit pris. On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences l'obſervation d'une maladie ſemblable dans un chien. Ce mal a été connu de *Sennert*. Voyez les *nouvelles claſſes des maladies*, p. 152.

La premiere variété eſt fréquente, voyez ſes ſignes dans la premiere claſſe *de la hernie de l'eſtomac;* & la curation dans *Garengeot*, *Gunzius*, *&c.*

19. Vomiſſement dépendant de l'inflammation de l'eſtomac, *vomitus gaſtriticus.* Voyez la gaſtritie.

L'épigaſtre tuméfié eſt ſi douloureux, qu'il ne peut pas même ſupporter le contact des couvertures les plus légeres, ainſi que dans la colique hyſtérique; le pouls eſt foible, la cardialgie fréquente; le malade perd quelquefois la connoiſſance, il y a un vomiſſement qui reprend ſouvent, une fiévre qui reſ-ſemble à la maligne, & les forces ſont tout-à-fait abbatues.

Panarol. a obſervé un vomiſſement habituel dépendant d'une dartre de l'eſtomac. *Obſerv.* 43.

On en a vu un qui provenoit de puſtules rouges & livides. Voyez, *Bonet. Sepulchret. obſerv.* 56.

Diemerbroek, *de peſte lib.* 4. *hiſt.* 15. fait mention d'un vo-miſſement qui dépendoit d'un charbon peſtilentiel.

20. Vomiſſement nephrétique, *vomitus nephriticus.* Bonet.

obſ. 60. Voyez la *Nauſée*, *vomitus à calculo.* Frider. Hoffmann. p. 27. A.

Cette eſpéce eſt accompagnée de douleurs de néphralgie calculeuſe, ou même de néphréſie ; on en voit huit exemples dans le *Sepulchetum de Bonet.*

M. Chirac prétend que ſi on lie l'artere renale à un chien en vie, quelques heures après que l'on a couſu la plaie, cet animal rejette, par le vomiſſement, des matieres qui ſentent l'urine ; mais l'expérience ne réuſſit pas toujours.

21. Vomiſſement dépendant d'obſtructions à l'éſophage. *Vomitus ab æſophago obſtructo*, Frid. Hoffmann. §. 2. *Willis*, Pharmac. pag. 17. *Fernel.* Pathol. cap. 1. *Coiter*, obſ. p. 121. *Littre*, Hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences. *Willis*, tom. 2. p. 25. *Cochi* Horti Florentini, præfat. *Halleri*, diſput. tom. III. p. 33. C. P.

M. *Littre* a obſervé un vomiſſement habituel qui ſurvenoit auſſi-tôt après le repas, & qui provenoit de la dilatation de l'éſophage, cauſée par un ſquirrhe, qui s'étoit formé en dedans & qui le bouchoit. La tuméfaction de la glande de Vercelloni peut produire le même effet dans les chiens. M. *Cochi*, célébre Médecin de Florence, a vu deux cas où cette maladie dépendoit d'une glande du dos devenue ſquirrheuſe. Il a vu une fois le même mal dans une perſonne qui avoit avalé des vertebres de ſaumon ; les malades moururent de faim (*a*).

22. Vomiſſement cauſé par la compreſſion du cartilage xiphoide, c'eſt ce que l'on appelle communément la *palette démiſe.*

Ce cartilage en tombant, ou en ſe fléchiſſant, ainſi que l'a obſervé M. *Laſoſſe*, irrite l'eſtomac, alors ce viſcere, pour ſe débarraſſer, ſe contracte, entre en convulſion, & ſe dilate alternativement. *Frider. Hoffmann.* a vu un ſemblable vomiſſement cauſé par des *buſques* de bois ou de baleine, avec leſquels les filles reſſerrent l'épigaſtre, pour avoir une plus belle taille (*b*). Voyez Heiſter *de luxat. cartilaginis xiphoideæ.* Cette maladie, à entendre les gens de la campagne, eſt fréquente, quoiqu'à la vérité elle ſoit très-rare (*c*).

(*a*) L'opération de la bronchotome eût pu ſauver alors ces deux malades. Il faut lire dans le quatriéme Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, le précieux Mémoire que M. Louis a donné ſur cette matiere ; on ne peut rien ajouter à ce qu'en a dit ce Chirurgien célébre : nous ne pourrions que copier ſes préceptes. Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même.

(*b*) Voyez auſſi la Note ſur les Corps à baleine, & le liv. intitulé *Dégradation de l'eſpéce hum.* &c. cité dans cette Note, Tome I, p. 625.

(*c*) C'eſt ce que les Payſans de quelques Provinces appellent le *brechet* démis. Il y a beaucoup de femmes qui ne font d'autre métier que

23. Vomiſſement cephalalgique, *vomitus cephalalgicus*. Hyppoc. aphor. 50. lib. 6. Frid Hoffman. §. 28.

C'eſt plutôt une *vomition* qu'un vomiſſement; ce mal provient d'un coup reçu à la tête, & alors, après les alimens, on rejette de la bile, ou c'eſt un effet de la céphalée.

24. Vomiſſement iliaque, *vomitus iliacus*. Voyez Ileus. *Vomitus ab herniâ.* Frider. Hoffm. §. 24. A.

Dans ce vomiſſement, on ne rejette pas toujours les matiéres fécales, & il n'eſt pas toujours accompagné de la paſſion iliaque ou du bubonocéle; cette maladie ne provient que d'un reflux d'humeurs, des inteſtins dans l'eſtomac, comme il arrive dans la paſſion iliaque.

25. Mal de mer, *vomitus marinus*. Water-Galle, des Matelots.

C'eſt celui qui ſurvient aux perſonnes qui vont ſur mer, avec des cardialgies, des nauſées & l'abattement des forces.

Ce vomiſſement n'eſt point cauſé par la puanteur qui s'exhale des écoutilles du navire, quoiqu'elle puiſſe y concourir quelquefois. Les perſonnes qui ſont fort ſujettes au mal de mer ne peuvent non plus naviguer ſur les rivieres ſans vomir & avoir des nauſées, quoique les bâtimens de riviere n'aient point d'écoutilles. Ce vomiſſement ne dépend donc pas préciſément de cette odeur, ni de celle de l'eau de la mer elle-même. Ce vomiſſement eſt plus fort lorſque les vagues ſont agitées, & ſur-tout quand le mouvement du vaiſſeau ſe fait de la poupe à la proue, ce qu'on appelle communément *Tangage*, & cela arrive quand le vent ſouffle par derriere, ou que l'on a *vent arriére*; mais jamais, ou que très-rarement, lorſque le vent ſouffle par les flancs du vaiſſeau,

---

celui de *remetteuſes de brechet*; mais il arrive très-rarement que la maladie ſoit réelle : car la maniere dont elles s'y prennent ſeroit peu propre à remettre les choſes dans leur état naturel. *Heiſter* conſeille auſſitôt que l'on ſera aſſuré de la fracture, ou de l'enfoncement du cartilage xiphoide, de faire coucher le malade ſur une table, de lui mettre ſous les reins, des oreillers bien durs, ou la caiſſe d'un tambour, & de comprimer en même-temps la poitrine ſur les côtés, afin que les côtes s'avancent en devant. Si ces moyens étoient inſuffiſans, il faudroit, ſuivant les conſeils de MM. *Gouei*, *Petit* & *Heiſter*, faire une inciſion cruciale ſur le lieu fracturé, & relever enſuite l'os avec un élevatoire, ou avec d'autres inſtrumens convenables. Si, après la réduction, on avoit des indices qu'il y eût du ſang épanché ſous le ſternum, entre le mediaſtin, il ne faudroit pas héſiter d'appliquer une couronne de trépan ſur cet os; & de faire la paracenthèſe de la poitrine, ſi le ſang ou le pus avoient pénétré dans cette capacité. Voyez le quatriéme Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Mémoire de *M. de la Martiniere*.

& le fait pencher de l'autre côté. Car la ſucculſion du navire eſt très-peu de choſe dans cette ſituation.

Pour éviter ce vomiſſement, il faut d'abord ſe tenir ſur le pont ; 2°. dans un lieu également éloigné de la poupe & de la proüe, attendu que l'agitation du vaiſſeau y eſt moindre ; 3°. il faut bien manger, car l'eſtomac ſouffre moins quand il eſt plein que lorſqu'il eſt vuide ; 4°. il faut plutôt ſe tenir aſſis que debout ; c'eſt ce que diſent ceux qui l'ont éprouvé. Il y en a qui conſeillent les narcotiques, de ſept en ſept heures, & qui ordonnent de prendre quelque peu de nourriture, quelques heures avant de s'embarquer. De *Meyſerey*, 76. n. 5.

Dans le vomiſſement qu'excite un caroſſe ou une autre voiture, les eſprits, les liqueurs & les elixirs ſont nuiſibles, ils ſont capables d'exciter la fiévre. Il y a des perſonnes qui vomiſſent plus facilement en ſe tenant ſur le devant de la voiture, le dos tourné du côté où elle fait route.

Ces vomiſſemens montrent que la digeſtion ne ſe fait point comme il faut, ſi l'eſtomac ſe trouve agité. Mais pourquoi ce viſcere digere-t-il mieux lorſqu'il eſt plein ? Seroit-ce parce qu'étant chargé de ſaburre, il eſt moins mobile ? Les malades qui naviguent & qui vomiſſent beaucoup dans le commencement, guériſſent d'une maladie premiere, s'ils en ſont attaqués. *Langrik.*

Il y a des perſonnes qui, après avoir été bien purgées par le mal de mer, ſe portent mieux & deviennent plus voraces quand elles ſont arrivées au port, qu'elles n'étoient auparavant, & c'eſt quelquefois un excellent remede pour l'inappétence.

26. Vomiſſement pituiteux.

Les vieillards, dont l'eſtomac ſépare une grande quantité de mucus, & qui ne laiſſent pas de manger beaucoup, vomiſſent de tems en tems beaucoup de mucus viſqueux, un peu tranſparent & inſipide : ce qui arrive le matin lorſque l'eſtomac eſt à jeun, aprés la cardialgie & un crachement abondant de pituite. Ce mal dépend du relâchement & de l'inertie de ce viſcere, & je preſcris alors l'ipécacuanha pour exciter l'eſtomac à vomir & le fortifier, un purgatif avec la rhubarbe, le ſéné, & les eaux de Balaruc : enſuite l'abſinthe, le cachou, l'aloes & autres ſemblables ſtomachiques. J'ai obſervé cette maladie dans la perſonne de M. Lebrun, Intendant du Languedoc. Après que l'eſtomac a été évacué, on ſe trouve bien de la ſoupe hyppocratique ; on la fait avec du pain rôti & cuit dans l'eau, juſqu'à ce que celle-ci ait été tout-à-fait conſumée, on arroſe enſuite ce pain avec du vin

vieux dans lequel on le fait encore bouillir, & l'on y ajoute du ſucre. On peut attendre encore de bons effets du vin aromatiſé avec la canelle, l'ambre, avec un peu de ſucre.

27. Vomiſſement urineux, *vomitus urinoſus*, Haller, phyſiol. tom. 2. p. 371. A.

Cette maladie arrive dans la néphralgie ou douleur des reins, lorſque la ſécretion de l'urine ſe trouve ſupprimée, comme il eſt arrivé à Lanfranc lui-même, ou lorſque l'excrétion en eſt empêchée, parce que l'urine eſt retenue dans la veſſie ; ce qui a lieu dans les perſonnes chez qui ce viſcere eſt imperforé. *Horſtius*, hiſt. med. pag. 508 ; ou lorſque la rétention d'urine dépend d'une iſchurie véſicale. Hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences, obſ. 3.

28. Vomiſſement hémorrhagique. *Obſervation de M. de Fontfrede, Médecin du Pui en Velai.*

Pendant le cours d'une fiévre continue, une hémorrhagie des narrines fut annoncée par un pouls rebondiſſant. Le malade ſe trouva un peu ſoulagé ; mais l'hémorrhagie ayant ceſſé, & ce pouls étant toujours le même, des nauſées fréquentes prirent la place de cet accident, & le ſang ne tarda pas de couler de nouveau, mais en petite quantité. Le jour ſuivant, le même pouls & les même nauſées, ſuivies d'hémorrhagie, eurent lieu ; tous ces accidens reparurent une troiſieme fois & le malade ſe rétablit. Il n'avoit jamais eu aucun mauvais goût à la bouche, & la couleur de ſon viſage n'avoit point été altérée ; il n'y avoit aucun ſigne qui montrât que les nauſées dépendiſſent d'une ſaburre ; mais il eſt très-vraiſemblable que la nature les avoit employées pour exciter l'hémorrhagie critique des narrines.

29. Vomiſſement fiévreux. *Richard, Journ. de Méd. 1761. p. 35.* A.

XIV. Passion iliaque, vulgairement *miſerere*, *ileus* des Grecs, Hippocrat III. de morbis *eileos*, d'*ano eileſis*, c'eſt-à-dire, circonvolution de l'inteſtin vers les parties ſupérieures ; ou de *eileſtai*, entortillement de l'inteſtin ; ou de *ileus inteſtin*. Suivant d'autres Auteurs, le mot *ileus* eſt équivoque, c'eſt pourquoi il faut préférer celui de *chordapſus*, *chordapſos*, Celſ. ou *tenuis inteſtini morbus*, lib. IV. c. 13. *Acutum tormentum*. Cælius Aurelianus. *Pragmon*, comme pour dire cloture. Pithagore & ſes ſectateurs, *iliaca paſſio*, *volvulus*, *convolvulus*, des Auteurs Latins, *copriemeſia*, Bonet. ſepulchr. pag. 234. Les malades ſont appellés *Iliaques*.

Caractére. C'eſt une maladie aigue accompagnée d'une dou-

leur au bas ventre, de borborygmes, de la constipation, & d'un vomissement de matieres fécales.

Elle différe du *vomissement*, par les tranchées atroces qu'on sent vers le nombril, avec des rots, des nausées des grouillemens & un resserrement opiniâtre du ventre. *De la colique*, par le vomissement fréquent, qui entraîne enfin des matieres fécales, & qui est accompagnée de l'abattement des forces, d'un sentiment d'agitation & de roulement des intestins. La passion iliaque des modernes n'est pas moins différente de l'ileus de Galien, que de la colique.

La cause de l'ileus est le mouvement inverse de la faculté expultrice des intestins ; les expériences qu'a faites M. *Haguenot* ne prouvent rien contre cette assertion. Ce Professeur dit, qu'ayant lié l'intestin gréle à un chat, cet intestin avoit pris une figure sphéroide au bout de vingt-six heures, & suivant les figures qu'il a données, cet intestin avoit acquis, près de la ligature, un diamettre seize fois plus grand, cependant on ne vit point de mouvement peristaltique dans cet animal éventré. Il ne s'ensuit pas de-là que dans la passion iliaque, qui provient d'un autre principe, ce mouvement n'ait pas lieu, sur-tout lorsque les intestins échauffés dans l'abdomen & soutenus par les muscles abdominaux peuvent l'exécuter. Or, dans ce cas, une constriction très-légere & presqu'imperceptible suffisoit pour produire le reflux des matieres dans l'estomac. C'est ainsi que dans un soufflet hydrostatique, une dépression de l'outre, qu'on ne sçauroit appercevoir des yeux, suffit pour faire sortir promptement l'eau par le tuyau. L'Auteur suppose gratuitement que, suivant les loix de la méchanique, les fibres annulaires de l'intestin se contractent successivement du pylore vers le podex ; puisque la nature n'a pas plus de peine à produire cette inversion de mouvement, que la liberté n'en a à changer, suivant la volonté, le mouvement des doigts qui pétrissent de l'argile ; & qu'il y a des personnes qui changent quand il leur plaît, la direction du mouvement péristaltique de l'ésophage & de l'estomac. Je conviens que dans un tube fort distendu, cette inversion ne peut point se faire aussi aisément & ne tombe point sous les sens ; mais cela n'est pas nécessaire pour faire remonter les matieres qui, par leur séjour & le mêlange des inférieures avec les supérieures, acquiérent le goût & l'odeur des matieres fécales, tels qu'elles peuvent les prendre dans les intestins gréles. *Morgagni*, *epist. anat. XXXIV. 30.*

Les principes de cette maladie sont tout ce qui détermine la faculté expultrice à changer la direction ordinaire du mouvement qu'elle employe pour l'expression des matieres, com-

me une difficulté d'aller à la selle, soit à cause d'une vive douleur que l'on sent dans une partie ulcérée ou enflammée ; soit à cause du spasme qui rétrécit la partie inférieure, ou de la résistance qu'opposent des vers lombricaux, des noyaux, ou les excrémens ; soit enfin à cause d'une ligature, d'une compression, d'une intus-susception, ou rentrée d'une partie d'un intestin dans l'autre, ou d'une hernie des intestins ; mais le trop grand resserrement du canal ne peut point être regardé comme la cause du vomissement, puisque tout mouvement suppose pour cause une puissance motrice. Le rétrécissement des intestins n'est donc qu'un principe fréquent de la passion iliaque. *Galien* n'a vu guérir personne de ceux qui vomissoient des matieres fécales.

1. Passion iliaque inflammatoire, *ileus inflammatorius*. Sennert, premiere espéce. *Chordapsus*. Voyez, sepulchret. Bonet. Foréstiis obs. pag. 336. *Colica inflammatoria*, Brendel mſ. A.

La passion iliaque la plus fréquente vient de l'inflammation de l'intestin grêle. On la connoît 1°. par la vigueur du mal ou la vîtesse de ses progrès ; 2°. par une fiévre & des douleurs très-violentes ; 3°. par l'extrême abattement des forces ; 4°. on ne peut retenir ni les alimens ni la boisson ; 5°. le malade a un hoquet dangereux accompagné de sueur ; 6°. Quelquefois des convulsions : 7°. On apperçoit sur l'endroit douloureux une tumeur rénittente, oblongue & semblable à une corde tendue ; 8°. les urines sont supprimées, le bas ventre s'enfle ; 9°. la respiration est difficile ou fréquente. Ce mal a été précédé de causes internes ou externes propres à enflammer les intestins. Cette espéce enléve ordinairement les malades en quatre jours. *Baillou*.

Le traitement doit être le même que celui de l'inflammation des intestins & de la dyssenterie inflammatoire, & l'on ne doit point employer la méthode thérapeutique de *Sydenham*.

Cette espéce a été observée par *Willis*, de animâ brutorum ; *Hildanus*, de gangrena ; *Baillou*, *Henricus de Heers*, *Blasius*, ont vu l'intestin colon gangréneux.

On fait d'abord une ample saignée, l'on donne ensuite un lavement émolient ; on fait prendre une boisson émulsionnée en petite quantité, mais souvent ; il faut calmer le vomissement en donnant des narcotiques de tems en tems ; on fait prendre par jour un demi-bain tiéde ; sur le soir, si la douleur & la tension de l'abdomen le demandent, & que le pouls le permette, on doit réitérer la saignée : on sollicite l'évacuation du ventre, qui se trouve dans un resserrement opiniâtre, par la fumée du tabac injectée au moyen d'une seringue. Les mo-

dernes font beaucoup de cas dans cette maladie de la seringue de *Hales*. On la tient dans une situation verticale, on l'introduit dans l'anus, & l'on a soin de la tenir toujours pleine d'eau tiéde.

2. Passion iliaque causée par l'endurcissement des matieres fécales, *ileus à fecibus induratis*. Sennert, spec. 3. A. *Cydoniato obturante*. Fernel. Pathol. lib. 1. Fontan. p. 84. Hippol. Bosci, s. 2. p. 24. D.

Elle est précédée d'une constipation de ventre qui dure longtems, sans aucune douleur aigue, il survient une pesanteur au bas-ventre, une tension qui augmente ; l'on apperçoit au tact le gonflement des intestins produit par les matiéres fécales ; on rend des vents ; il n'y a presque pas de fiévre ; il arrive un vomissement bilieux & pituiteux, & enfin, à mesure que le mal s'accroît, on vomit des excrémens. Cette espéce est moins aigue & moins dangereuse que la précédente. *Hippocrate & Sennert* conseillent d'introduire du vent dans le rectum au moyen d'un soufflet ; on employe avec succès les huileux, les délayans, les fomentations, les lavemens.

3. Passion iliaque spasmodique. *ileus ab humorum anarrhopiâ*. Sennert. A.

C'est une nouvelle espéce rapportée par *Sennert*, les humeurs se portoient des hypochondres, vers les parties supérieures, en sorte que le malade qu'il a vu attaqué de cette maladie, devint non-seulement épileptique & aveugle, mais encore il rejettoit les lavemens par le vomissement. *Matheus de gradibus de vomitu. Guainer & Jac. Oetheus*, ont vu pareillement les lavemens, & même des suppositoires, sortir par la bouche. On voit des semblables reflux d'humeurs vers les parties supérieures dans les attaques d'apoplexie, dans lesquelles la tête & les yeux sont rouges & gonflés de sang, tandis que les extrémités sont pâles & froides. Ces mouvemens spasmodiques de l'estomac & des intestins ont aussi lieu dans la colique hysterique, dont la curation convient beaucoup dans cette espéce.

4. Passion iliaque causée par la compression de l'intestin, *ileus ab intestino compresso*, Bonet. sepulchret. C.

Par l'inflammation & la squirosité du pancreas, qui comprimoit le colon, *à pancreate scirrhoso tumido colum. premente inflammante*, Kerckring. obs. anat. lib. 2.

Par la pression & l'inflammation causée par une tumeur pleine de petits os, *à scirrhoso tumore officulis farcto colum prem[e]nte inflammate*. Hippol. Bosci de facult. anat. lib. 2.

Par le resserrement & l'intus-susception du cœcum dans l'intestin iléon, à la suite d'un chancre qui avoit ulcéré le premier,

à cancro exulcerante in cœco contracto, & ileum intestinum subingresso. Fabric. Hildan. cent. 1. observ. 61. P. Salii diversi, cap. 11.

Par la compression de l'intestin dans l'hypochondre droit sous les fausses côtes, *ab intestino sub costis spuriis in hypochondrio dextro compresso.* Henr. lavater. thes. inaugur. 5. C.

L'observation montre que quelquefois les intestins, comme le colon, se rompent dans cette maladie. *Barbette*, prax. lib. 4. cap. 7. *Beneven.* de abditis cap. 76. *River.* cent. 3. observ. 26. *M. Martin*, Histoire de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1706.

Par la pression qu'une mole engagée dans la trompe de fallope exerçoit sur le rectum, *à molâ tubali rectum premente.* Hippol. Boscus de facultat. anat. lib. 2. p. 23.

Par la compression que le mésentere squirreux faisoit sur les intestins, *à scirrho mesenterii intestina premente.* Riolan. métod. med.

Par la constriction de l'anus causée par un anneau membraneux, *à recto per membraneum annulum constricto.* Bonet. sepulchret. obs. 24. cas. 9.

Par la ligature d'un intestin grêle faite avec un fil d'archal par un charlatan, *à tenui intestino per filum ferreum ab agyrtâ ligato.* Henric. de Heers obs. 32. p. 191.

Par un abscès de l'intestin, *ab intestini abscessu.* Bonet. sepulchr. obs. 24. cas. 10.

Cette derniere variété paroît appartenir à la passion iliaque inflammatoire; les autres constituent une passion iliaque chronique, que j'ai observée depuis peu sur une jeune Religieuse, qui avoit des tumeurs squirreuses dans la mesentere; elle a eu pendant trois mois cette maladie sans fiévre, presque sans douleur: & ce n'a été qu'au dernier mois, que les matiéres rejettées par le vomissement, exhaloient une légére odeur de matiére fécale, encore cela n'a-t-il eu lieu qu'une ou deux fois. Dans le commencement, elle ne vomissoit qu'une fois dans la semaine; mais dans l'espace d'une minute elle rejettoit plusieurs livres d'un fluide brun, chargé d'un suc de couleur grise, & présque tout ce qu'elle avoit mangé dans l'intervalle, ce qui fait le caractere de la passion iliaque chronique. Ses forces s'affoiblirent insensiblement par le défaut de nutrition, & elle mourut d'une mort paisible. Cette malade gardoit le lit depuis long-tems à cause de son extrême foiblesse; sur la fin il lui survint un léger délire & sa vue s'obscurcit. Pendant tout le cours de sa maladie elle n'est allée à la selle que deux ou trois fois, elle a rendu beaucoup de mercure qu'elle avoit pris. Ce n'a été que sur la fin de cette maladie,

lorsque l'abdomen a été très-amaigri, que j'ai pu distinguer en palpant, la tumeur du mesentere.

5. Passion iliaque causée par le colon rempli de pituite; *ileus à colo pituitâ infarcto*. Bonet sepulchret. obs. 25.

Suivant l'observation de *Fernel* & de *Salius Diversus*, le corps est toujours froid, il n'y a point de fiévre, les douleurs sont violentes, il survient ensuite des vomissemens de matiéres bilieuses & pituiteuses, & enfin des matiéres fécales. On a trouvé le colon rempli & bouché par la pituite.

6. Passion iliaque provenant d'une hernie, *ileus herniosus*. Forest. obs. 20, 21, 22. lib. XXI. A.

Causée par la chûte des intestins dans le scrotum, *à prolapsu intestinorum in scrotum*. Baillou, cons. 24. lib 2. Forest. observ. 7. lib. XXI.

Par un bubonocele, c'est la plus fréquente, *à bubonocele*. Baillou, cons. 31. lib. 1. Manget. in Bonet. sepulchret. obs. 26. pag. 237. *Colique provenant d'un boyau pincé*, Puzos, Traité des accouchemens, pag. 81.

De l'exomphale, *ab exomphalo*. Forest. obs. lib. XXI.

De la hernie de la vessie, petit Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, 1707.

De la hernie de littre, Histoire de l'Acad. Royale des Sciences.

Le Bubonocele est le principe fréquent de la passion iliaque. Il y a bien des gens de la campagne qui se plaignent d'une colique & de nausées, & disent au Médecin qu'ils n'ont point de bubonocéle, ayant honte de cette maladie : c'est pourquoi, dans ce cas, il faut toujours prendre garde de ne point prescrire des émétiques ou les purgatifs, avant que l'on n'ait examiné auparavant les aînes du malade.

La curation demande la saignée, la situation sur le dos avec les genoux pliés; des fomentations avec les tripes & l'épiploon des animaux encore chauds; des linimens avec l'huile; des lavemens laxatifs; une pression & une agitation méthodique faite par le Chirurgien; & enfin, si ces moyens ne réussissent pas, l'opération.

Les personnes attaquées de hernie ne doivent jamais quitter le bandage, sur-tout quand ils prennent des purgatifs & quand ils toussent.

Si l'intestin grêle se trouve étranglé dans les anneaux des muscles transverses, comme il arrive chez les femmes grosses, ou dans le trou ombilical, sans aucune tumeur sensible à l'extérieur, & sans aucun signe qui fasse connoître quelle est la partie affectée, il en résulte une maladie cruelle, qui, par ses symptômes, ressemble à la colique bilieuse, venteuse,

& en même tems aux douleurs du foie & des reins. Une maladie semblable, accompagnée de vomissement, d'insomnie, d'une fiévre médiocre dans une femme grosse de sept mois, avoit résisté à sept saignées, à plusieurs lavemens, aux potions huileuses; les narcotiques même n'avoient procuré aucun soulagement; M. *Puzos* sollicita l'avortement & retira le fétus en vie; mais la mere mourut deux jours après. On trouva à l'ouverture du cadavre, une partie de l'intestin ileon livide & étranglée par l'anneau du côté droit.

Curation générique de la passion iliaque. Les efforts de la nature tendent à vaincre l'obstacle s'il y en a, en excitant le mouvement des intestins par les tranchées, & à expulser par le vomissement les matiéres qui, par leur séjour, causeroient la gangréne. Il faut faire deux ou trois saignées, selon les forces du malade, pour calmer l'inflammation, prévenir la gangréne & relâcher les intestins qui sont dans un état de resserrement & de convulsion; le malade doit être nourri de bouillon & d'eau de poulet, & on lui en fait prendre de quatre en quatre heures. On lui donnera deux ou trois fois par jour, de l'huile récente d'amandes douces à la dose de plusieurs onces; ou l'on substituera à certe huile une décoction de acine de guimauve, de feuilles de mauve, de semences de lin; on fera des linimens avec l'huile tiéde, sur le bas ventre, ou des fomentations avec une décoction émoliente; on employe aussi les lavemens huileux & adoucissans; sur le soir on fait prendre des narcotiques avec une huile douce. Lorsque la douleur est calmée, on fait bouillir deux onces de pulpe de casse dans une livre d'eau de poulet, on en fait deux verres, & l'on ajoute à chacun, deux onces d'huile d'amandes douces; il faut éviter les purgatifs forts que les Auteurs prescrivent.

Si l'on a lieu de soupçonner que le mal est entrétenu par des vers, par des matiéres fécales endurcies, ou par un volvulus; il faut faire avaler au malade, pendant trois jours de suite, deux ou trois bales de plomb, ou demi-livre de vif-argent, & le faire mettre dans un bain d'huile; ensuite on le fait saigner du pied, si ses forces le permettent, on réitere les linimens & les lavemens: la vie du malade dépend uniquement de la liberté du ventre, de la sortie des vens fétides & des matieres fécales.

7. Passion iliaque provenant d'un volvulus, *ileus volvulus.* Bonet. sepulchret. obs. 20. & 21. en rapporte vingt-trois exemples. A.

C'est celui qui dépend d'une intus-susception des intestins, ou de ce qu'ils sont entrés l'un dans l'autre, l'on en a mille exemples. Voyez *le sepulchr. de Bonet. obs.* 20. où l'on trouve quinze

cas ſemblables. J'ai vu des invaginations & des conſtrictions de cette nature ſur des enfans attaqués de volvulus, j'en ai même rencontré dans ceux qui n'avoient jamais eu de volvulus.

Ces accidens ſubſiſtoient même après la mort ; car aux endroits où il y a des vers, les inteſtins les ſerrent étroitement & ſe rétréciſſent à leur partie ſupérieure & inférieure au point qu'ils refuſent le paſſage aux matiéres ; pour lors il eſt très-facile que la partie reſſerrée rentre dans celle qui eſt au-deſſus qui ſe trouve lâche. Dès que cela a lieu, la force expultrice agit dans une direction inverſe, il ſurvient inflammation, douleur, nauſée & la paſſion iliaque.

Si l'on avoit des ſignes de cette maladie il faudroit, dans cette eſpéce, faire uſage de bales de plomb, & du vif-argent à grande doſe, ſur-tout ſi l'on avoit lieu de ſoupçonner que le mal eſt cauſé par des lombricaux. Voyez la curation dans *Riviere, obſ. 26, cent. 23.*

Il faut rapporter ici la paſſion iliaque avec emphyſéme, *ileus phyſodes* de Rolfincius. L'on a vu ſouvent les inteſtins diſtendus & prodigieuſement tuméfiés par des vents. *Plater. obſ. lib. 3. pag. 657. Beniven.*

Je ne ſçaurois approuver la gaſtroraphie que l'on feroit dans les vues de débrouiller les inteſtins avec les doigts, quoique l'on diſe, que la Baronne de Landi fut guérie par cette opération. Voyez dans le *Sepulchretum de Bonet une note de Manget, p. 228, tom. 2.* Cependant cette opération eſt conſeillée par *Meyzerey, num. 423.*

8. Paſſion iliaque des indes, Fer-chaud, *ileus indicus, mordexin* Frider. Hoffmann. tom. 6. p. 207. *Mort-det-chin*, Mém. de la Chine. A.

Cette eſpéce, qui eſt fréquente à Goa & dans la Chine, eſt accompagnée de ſignes d'une ſaburre crue, de vomiſſemens violens, de tranchées atroces, & d'un obſcurciſſement de la vue. D'autres entendent ſous ce nom le *cholera-morbus.*

On la guérit par l'abſtinence de toute boiſſon, & par l'application d'un fer chaud aux pieds.

9. Paſſion iliaque avec emphyſème, *ileus phyſodes.* Rolfincius, obſ. 18. lib. 21. *Tormentum,* Cœlius Aurelianus. A.

Il eſt accompagné de grouillement des inteſtins, de la conſtipation du ventre, de tranchées ; au lieu de vomiſſement, on rend fréquemment des vents ; la douleur ſe fait ſentir au-deſſus du nombril, les vents ſortent auſſi par bas ; mais il n'en eſt pas de même des matiéres fécales. Cette eſpéce a été obſervée par *Foreſtus*, & il l'a traitée comme la paſſion iliaque inflammatoire. Des femmes appliquoient une planche

chauffée sur le ventre du malade, & aggravoient ses maux.

10. Passion iliaque calculeuse. *M. Chaptal, D. Méd. A.*

Le 15 Mai 1753, une femme, après des douleurs au bas ventre & une constipation du ventre, fut attaquée de la passion iliaque. Elle vomit pendant trois jours des matieres mêlées avec des excrémens; on lui fit prendre beaucoup d'huile d'olive par la bouche & en lavement, & on lui donna une décoction de feuille de violettes; elle rendit enfin par bas, un calcul de la longueur de plus d'un pouce, & de l'épaisseur de six lignes, de figure ovale, tirant sur le blanc & uni. Après la sortie de ce calcul, elle évacua beaucoup de matiéres par les selles; elle avoit avalé une demi-livre de vif-argent, ensuite de quoi elle se rétablit.

11. Passion iliaque provenant d'un étranglement calleux du colon. M. *Gauteron*, Sécrétaire de la Société Royale de Montpellier.

Ce Médecin habile trouva dans le cadavre d'une personne morte de la passion iliaque, le colon calleux & extrêmement rétréci, au point qu'on y introduisoit à peine une plume à écrire; cette constriction étoit ancienne & sans inflammation. On lit un cas semblable dans le *Sepulchretum de Bonet*, où l'on trouve l'histoire d'une personne chez laquelle on vit, après la mort, la cavité du rectum obliterée par la réunion de ses parois. On rencontre la même observation dans *Wahrendorff. act. n. c. t. III. obs. 132.* & dans *Morgagni, epist. XXXIV.* M. *Haguenot* a vu la même chose sur un homme qui eut ensuite un entérocele.

Les enfans qui naissent imperforés, sont attaqués de la même maladie.

12. Passion iliaque des imperforés, *Journ. de Med.* Novembre 1757, p. 59. *Iliaca à recti intestini coalitu.* Bonet. sépulchret. C.

Lorsque les enfans nouveaux nés ne rendent point leur méconium, il faut examiner l'anus; si le vice est bien avant dans le rectum on y introduit une bougie ou une sonde mousse, & l'on reconnoît par-là la membrane qui bouche cet intestin. Il faut l'ouvrir aussi-tôt avec le pharyngotome, ou le troicart, avec précaution, ayant soin de conduire la pointe de l'instrument avec le doigt indicateur.

Quand on néglige cette opération le bas-ventre se tuméfie, se tend, devient douloureux, ce qui est suivi du vomissement, des tranchées vives, de la fiévre, de l'inflammation, du sphacele, & la mort arrive dans la semaine.

Il y avoit à Nîmes une fille dans l'âge de puberté, qui n'avoit ni anus ni parties externes de la génération; vice qu'elle

avoit apporté en naissant, du reste elle se portoit bien; elle étoit même belle; depuis quatorze ans tous les deux ou trois jours il lui survenoit une douleur vers le nombril, & alors elle rejettoit les matieres fécales par la bouche & rendoit l'urine goute à goute par les mammelles plusieurs fois dans la journée. Je tiens ce fait de M. *Baux*, qui fait la Médecine avec distinction à Nîmes.

13. Passion iliaque vermineuse, *ileus verminosus*, *iliaca passio à vermibus*. Gordon, pag. 263. A.

J'ai vu cette espéce dans une petite fille qui rejettoit tout par la bouche, avec des matiéres acides, vermineuses: ce qui étoit accompagné d'une douleur vive au nombril, & grouillement d'intestins; en sorte que cette maladie avoit plus de rapport avec la passion iliaque, qu'avec tout autre genre. Cette espéce est beaucoup moins dangereuse que la passion iliaque vulgaire, ou le volvulus, & elle cede aux purgatifs vermifuges.

14. Passion iliaque provenant d'un poison, *ileus à veneno.* Voyez la passion iliaque produite par les purgatifs, comme l'hellebore blanc, la coloquinte.

Un Tailleur d'habits de Montpellier prit, après une potion purgative, un gros d'arsenic blanc, au lieu de crême de tartres; 1°. il se sentit d'abord brûlé & suffoqué; il étoit tourmenté par un vomissement continuel, une ardeur d'estomac & de la bouche; 2°. les extrémités étoient froides, la face livide, pâle, & couverte d'une sueur froide, le malade avoit un hoquet fréquent, un goût insupportable à la bouche; 4°. le pouls étoit petit, rare, lent & intermittent; 5°. la soif étoit extrême & l'anxiété terrible; 6°. on ne sçauroit croire à quel point la poitrine fut resserrée pendant les huit premiers jours le vomissement étoit continuel, & les matiéres rejettées étoient bilieuses & de couleur brune; 9°. vers le quatrieme jour, le malade rejetta par la bouche une escharre noire & épaisse qui venoit de l'ésophage, & qui fut suivie d'une hémorrhagie; 10. le sixieme jour, il vomit une escharre de l'estomac, il étoit sans pouls. Le septieme jour, il fut attaqué de priapisme avec rigidité, érection & douleur de la verge, dont le gland fut livide pendant vingt-quatre heures; le huitieme jour les anxiétés augmenterent; il y avoit fiévre, le pouls étoit plein & intermittent, il survint des convulsions, un délire obscur, & le malade mourut sur le soir.

Les Magistrats firent ouvrir le cadavre, je m'y trouvai; les dents étoient décharnées, les papilles de la langue étoient à nud, toute la bouche étoit dépouillée de sa membrane, on ne voyoit plus de tunique veloutée dans l'estomac; ce viscere étoit

étoit plein d'une liqueur noire avec un sédiment qui ressembloit à du charbon pilé, les intestins étoient rouges & noirs, les valvules en bon état, le pylore, les amygdales & le trou lingual étoient gangrenés.

Curation. On fait usage des remédes que l'on a sous la main, des huiles, des bouillons gras, du lait, ensuite de la gomme arabique dissoute dans l'eau, du mucilage de la semence de lin, on doit employer aussi ces mêmes remédes en lavemens & en gargarismes.

Le lavement suivant a souvent réussi dans la passion iliaque ordinaire. L'on fait infuser, pendant deux heures, une poignée de feuilles de rhue fraîche dans une décoction de fleurs de mauve, de camomille & de melilot; après avoir passé la liqueur, on y dissout, pour une livre & demie, quatre gros de sel ammoniac, on y ajoute de l'huile de noix & de miel mercuriel, de chacun deux onces; on en fait ensuite deux lavemens que l'on fait prendre dans l'espace de deux heures, pour lâcher le ventre. *Journ. de Méd. Nov. 1761.*

XV. Cholera-morbus, Trousse-galant, M. Tissot; *cholera morbus*, de *chole*, bile, ou *cholades*, intestins, suivant Alex. de Tralles.

Ceux qui craignent qu'on ne confonde le cholera avec le mot françois colere, l'appellent *cholera morbus* & *cholerica passio*, passion colérique. Les malades sont appellés par Aurelianus *cholerici*, & par les Grecs, *choleriontes*.

Caractére. C'est une maladie très-aigue accompagnée d'un vomissement bilieux, âcre & continuel, & en même-tems d'une diarrhée violente, ou du moins de nausées & de tenesme, avec une douleur au bas ventre, l'abattement des forces, & souvent une crampe au gras de la jambe.

Celui qui est spontané arrive fréquemment sur la fin de l'été.

La cause, suivant *Galien*, dépend des efforts de la faculté expultrice de l'estomac & des intestins, pour évacuer par haut & par bas, une matiére âcre, bilieuse ou putride, qui, par son séjour, deviendroit une espéce de poison qui corromproit les viscéres.

Ce qui prouve que les matiéres rejettées par le vomissement viennent aussi des intestins, c'est non-seulement la sortie de la bile, mais encore d'une matiére stercorale observée dans cette maladie par *Hippocrate* & *Lommius*.

1. Trousse-galant spontané, *cholera spontanea*, Hippocr. épidem. lib. Foes. pag. 1144. où l'on trouve un traitement très-dangereux. Cet Auteur conseille l'usage de l'hellebore

blanc & des bains. *Idem. de Eutichide*, où il en fait un très-bon tableau. *Cholera-morbus*, ann. 1669., Sydenham.

C'est cette espéce qui survient tout d'un coup sans aucune cause occasionnelle évidente & comme d'elle même, vers le mois de Septembre, aux personnes même qui n'usent pas de fruits. Il y a un vomissement énorme de matiéres bilieuses & corrompues pendant plusieurs heures, une difficulté d'aller à la selle, avec un tenesme qui survient en même-tems, ou peu de tems après, & qui dure ordinairement pendant un ou deux jours. Quand ce vomissement a cessé, les tranchées de l'estomac & des intestins menacent de la syncope : les forces sont abattues tout d'un coup, le pouls est petit & manque ensuite tout-à-fait, ou il est vîte, fréquent & foible; à la fin, la face est cadavéreuse, livide, les extrémités sont froides, il y a chaleur, le malade ne peut se rassasier d'avaler des liquides froids, il a une aversion pour la viande, il est dans une anxiété continuelle, & il lui arrive des contractions spasmodiques à la partie postérieure des jambes & des autres membres, c'est ce que l'on appelle *crampe*.

Cette maladie épouvantable cede souvent aux remedes, si l'on appelle le Médecin sur le champ; mais quand elle est mal traitée ou négligée, elle enleve le malade en peu de tems.

La méthode de *Sydenham* est la meilleure de toutes, & l'expérience me l'a montré plus de vingt fois; car dans l'Hôpital général, il y a tous les ans, trois ou quatre *cholera-morbus* d'automne.

Quand le malade conserve encore ses forces, on lui fait prendre de l'eau tiéde, de l'eau de poulet: & même si le pouls est fort & que la douleur soit considérable, on lui fait faire une saignée au bras. On donne toutes les quatre heures, des bouillons ou des crêmes fort légeres, mais on a de la peine à les retenir; c'est pourquoi, après une évacuation suffisante, on fait prendre au malade l'anti-émétique de riviere, c'est-à-dire, une ou deux cuillerées de suc ou de syrop de limons, avec vingt grains de sel d'absinthe; si la douleur & la foiblesse ont lieu, à chaque heure du jour, l'on ajoute à ce julep, vingt gouttes de laudanum liquide: ou suivant les circonstances, de l'eau de menthe de canelle, de l'huile d'amandes douces; ces moyens procurent une treve pendant laquelle le malade retient les bouillons. Alors on donne des lavemens préparés avec une décoction de tripes de mouton tiédes en petite quantité, sur-tout si le malade a un tenesme douloureux, ce qui arrive rarement. A mesure que le vomissement revient, je recours de nouveau à l'anti-émétique, & sur le soir au laudanum, qui est, dans ce cas, un cordial très-puissant & très-propre à

arrêter le flux ; on fait usage de limonade pour boisson, trois jours après la cessation du vomissement & de la diarrhée ; il faut purger le malade avec une décoction de rhapontic, de mirobolans & de syrop de chicorée composée, ou en y ajoutant tout au plus un peu de manne, & de cette maniere le malade se rétablit parfaitement.

2. Trousse-galant sec, *cholera sicca*, Sydenham. sect. 4. cap. 2. Baillou, consilio 67. lib. 1. *à flatibus*, Galien de causis morb. 4. *Flatulenta*, Menjotius. *Cholera suppressa*, Riviere; *Cholera hypochondriaca*, Langius; *Cholera xere*, Hippocr. de victûs ratione, 103. Galien. A.

Dans le cholera-morbus sec, le ventre s'enfle, il survient un bruit & une douleur, tant aux côtés qu'aux lombes ; il ne se fait aucune évacuation par bas, & le ventre est très-serré. Il faut prendre garde que le malade ne vomisse, employer des lavemens préparés avec des matiéres onctueuses & chaudes. On lui fait des onctions par tout le corps, on le met dans un bain chaud, & on l'arrose avec de l'eau chaude, pour le réchauffer. *Hippocr.*

a. Trousse-galant avec jaunisse produit par des champignons venimeux. M. *Lemonier*, Mém. de l'Acad. R. des Sc. 1749. Journal de la maladie.

Une fille mangea à son dîner un mets où l'on avoit fait entrer de l'espéce de champignon que M. *Vaillant* appelle *fungus mediæ magnitudinis totus albus*, après l'avoir fricassé. Le premier jour sur les quatre heures du soir, la malade fut attaquée de cardialgie ; sur le soir il lui survint des douleurs aigues, des nausées, un vomissement avec des déjections bilieuses & la perte des forces, le cholera-morbus continua. Le deuxieme, au matin, le pouls étoit fréquent, petit, à peine sensible ; l'épigastre tuméfié, & l'on y sentoit une pulsation, comme si elle venoit de la pointe du cœur ; (le duodenum distendu transmettoit les pulsations de l'aorte.) On ordonna l'eau de poulet, une décoction de racine de guimauve & des semences de lin, l'usage réiteré des lavemens, des fomentations avec les plantes émollientes, & d'un peu de thériaque : elle rendit six selles avec des morceaux de champignons sans vomissement. Le troisieme au matin, quoique la diarrhée eût cessé, la cardialgie & la foiblesse persistoient, le météorisme & la pulsation de l'épigastre augmentoient, & il survint une déjection avec des morceaux de champignon. Le quatrieme, la malade fut tranquille pendant la nuit, la peau étoit humide, le pouls meilleur, les urines couloient, on lui fit prendre de la manne, du catholicum, & beaucoup d'eau de poulet ; elle rendit des morceaux de champignon par

bas, les symptômes se calmérent, elle dormit; le cinquieme, il survident un délire, l'oppression de poitrine, avec des soupirs, des baillemens & des anxiétes, le pouls manqua, la malade ne voulut prendre aucun reméde, elle devint pâle & froide, les menstrues furent suprimées, on prépara un bain; mais on se contenta d'un pédiluve; le flux menstruel revint, mais en petite quantité; on fit une saignée du pied, la difficulté de respirer augmenta, les machoires furent prises de convulsions, on réitéra la saignée, la jaunisse se mit de la partie; le sixieme au matin, la malade expira, la jaunisse disparut, & il survint une tache verte à chaque coin de l'œil.

A l'ouverture du cadavre, on trouva une petite phlogose dans l'estomac, le duodenum fort distendu par des vents, & étranglé dans sa partie inférieure. Le foie étoit distendu, rouge; le conduit cholédoque étranglé dans son milieu, gonflé dans sa partie inférieure & vuide inférieurement: ce qui avoit causé la jaunisse après la mort; la bile de la vésicule du fiel étoit verte & noire. Les intestins étoient vuides & en bon état.

b. Trousse-galant dyssenterique avec jaunisse. *Mém. de l'Acad. R. des Sc. Lemonnier*, 1749.

Le premier jour, la mere de la fille dont on vient de parler, âgée de quarante-cinq ans, & robuste, mangea une petite quantité de ces champignons à son dîner; le soir, elle soupa à son ordinaire; le second jour, de grand matin, il lui survint des coliques, un vomissement bilieux, une enflure au bas-ventre, le pouls étoit foible, les forces abattues, la langue séche & sale, les selles bilieuses; le troisieme jour, on lui donna des secours, sur le soir elle se trouva mieux; le quatrieme jour, on la purgea; elle rendit des selles fétides & bilieuses, on lui donna sur le soir quinze goutes de laudanum; le cinquieme jour, elle rendit par bas, des matiéres noirâtres, fétides, des raclures dyssenteriques des intestins; des selles avec du sang. Le pouls étoit foible, les extrémités froides, elle ne sentoit ni douleur, ni mouvement au bas-ventre; cependant il y avoit une tension à l'hypogastre. La nuit elle dormit au moyen d'un narcotique; le sixieme jour, le flux dyssentérique augmenta, la malade étoit dans un profond assoupissement, sa face étoit tuméfiée, les yeux étoient jaunes; il survint des déjections musqueuses sanglantes, grumeuses, une cardialgie continuelle, une surdité, & la malade ne pouvoit rien voir distinctement, quoiqu'elle eût les yeux ouverts & fixés, elle avoit un délire obscur & passager, on lui donna le lilium; le septieme jour, on lui fait prendre l'ipecacuanha à la dose d'un scrupule, elle ne vomit rien: elle eut seulement une évacuation par bas, & les selles étoient moins fétides; on lui donna la teinture de roses,

rendue acide avec l'esprit de vitriol ; la dyssenterie se calma, on lui fit faire usage de la teinture de rhubarbe avec un vin lixiviel. Le huitieme jour, les déjections de sang cessérent, le pouls fut plus grand, l'assoupissement se dissipa, la malade recouvra l'usage des sens ; la nuit, elle sua, & dormit. Le neuvieme jour, elle rendit des déjections bilieuses, on lui donna la teinture de roses & de rhubarbe ; le dixieme jour, il y avoit un flux de ventre, l'enflure du visage se dissipa, la jaunisse persista, on lui fit faire usage d'une ptisanne avec la chicorée, le sonchus & la scorzonére ; il survint une petite fiévre qui se termina par le sommeil & par une légere moiteur. Du dixieme jour au quinzieme, les urines coulérent abondamment, la jaunisse disparut & la malade se rétablit.

4. Trousse-galant produit par des poisons minéraux, *cholera à venenis fossilibus.* Voyez la passion iliaque causée par un poison.

Chol. m. pr. par le vitriol, *Amatus, Cent. V. Obs. 84.*

Chol. m. pr. par les antimoniaux.

Chol. m. pr. par les arsénicaux, *Frid. Hoffm. de cholera, Obs. 3.*

Chol. m. pr. par les mercuriels.

5. Cholera-morbus provenant d'un poison animal, des œufs de brochet, *gesner de piscibus. Schenckius de venenis ;* des œufs de barbeau, *gesner de piscibus ;* du noir de séche. *Plin. hist. natur.* A.

Histoire. Une femme âgée de cinquante ans, & son fils, mangent à leur souper des œufs frits du poisson appellé barbeau ; à une heure du matin, ils s'éveillent tous les deux avec des nausées & une cardialgie atroce, ce qui est suivi de vomissemens violens de matiéres bilieuses & fétides ; après avoir bu de l'eau de poulet, il leur survint des déjections fréquentes avec des tranchées ; on leur donna des lavemens avec l'eau de poulet, le vomissement & les déjections continuérent jusqu'au soir, & ils se rétablirent tous les deux ; cependant il resta au fils, qui étoit fort jeune, une foiblesse qui lui dura quelques années.

6. Trousse-galant intermittent. *Cholera intermittens*, Morton Pyretologiæ, pag. 16, 33, 81. *Tertiana colerica.* Torti de febrib. lib. 3, cap. 1, p. 124, de Meyserey, art. 499. & t. 2. n. 214. A.

C'est une espéce qui accompagne l'accès de la fiévre tierce ; quelquefois, mais rarement, l'accès de la quarte, mais le plus souvent celui de la tierce.

Au commencement de l'accès il survient un vomissement violent d'une grande quantité de matiéres bilieuses & porra-

cées, & en même-tems des déjections fréquentes : souvent le hoquet; la voix est aigre & enrouée, les yeux sont enfoncés, on sent des angoisses à l'estomac, le front est baigné d'une petite sueur, le pouls est foible, les extrémités sont froides & livides ; en un mot, il y a tous les symptômes qui ont coutume d'accompagner le trousse-galant régulier, dont cette espéce différe en ce que la fiévre accompagne ses périodes.

Ce choléra-morbus menace de la mort dans l'accès de la fiévre, qui constitue l'accroissement ou l'état de la maladie.

On le guérit en donnant promptement, & en assez grande quantité, le quinquina dès le commencement du paroxyme; il faut que le malade en ait pris au moins six gros quatre heures avant l'accès suivant.

Dans le cholera-morbus, le pouls est le même que dans le vomissement & la diarrhée, c'est-à-dire, serré & de tems en tems intermittent.

7. Trousse-galant indien, *Dellon. Voyage aux Indes oriental.* Amsterdam, 1689 ; on l'appelle vulgairement *Merdechi*, A.

Symptômes. Une soif ardente, la céphalalgie, l'agitation, la fiévre, le délire, le flux de ventre & le vomissement, un pouls fort & inégal, les urines rouges & blanches, mais toujours limpides.

Curation. Le premier & le principal reméde qu'on oppose à cette maladie, est la brûlure d'un pied : on applique une broche de fer rougie au feu, à la partie du talon la plus calleuse, & on l'y tient jusqu'à ce que le malade fasse connoître qu'il sent la douleur : alors on ôte aussi-tôt la broche, & l'on frappe quelques coups sur la partie brûlée, avec un soulier doux, pour prévenir les phlycténes ; cette brûlure ne cause qu'une petite douleur, & n'empêcheroit point le malade de marcher aussi-tôt, si la maladie principale le permettoit. Cependant elle ne laisse pas que d'appaiser la violence du mal ; si la fiévre n'est point dissipée, on l'attaque avec les remédes ordinaires, on nourrit le malade avec la décoction & la crême de riz, dans laquelle on met beaucoup de poivre, quoiqu'il y ait fiévre ; on jette aussi du poivre en poudre sur la tête ; on ne saigne point, & quand la maladie a cessé, ainsi que la fiévre, on fait usage de purgatifs doux.

Cette méthode paroissoit si empyrique au Médecin Dellon, qu'il n'en faisoit aucun cas dans le commencement ; mais une expérience fâcheuse lui apprit que cette maladie ne guérissoit point par une méthode différente : c'est pourquoi dans la suite il l'employa avec succès, tant pour lui-même, que pour les autres malades.

8. Cholera-morbus inflammatoire, *Cholera inflammatoria.* Amatus, Cent. V, Cur. 28. De Meyserey, Maladie des Armées, Art. 496.

C'est celui qui est accompagné de l'inflammation des intestins, comme dans le cas rapporté par *Amatus*, ou d'une tumeur phlegmoneuse des intestins, ou de l'inflammation de l'estomac. Dans cette espéce, il faut au plutôt recourir à la saignée, sans négliger les fomentations émollientes, l'eau de poulet, les émulsions.

9. Trousse-galant vermineux. A.

C'est celui qui provient des matiéres vermineuses, qui ont leur siege dans les premieres voies. J'en ai vu quelques exemples dans des petits enfans, chez lesquels cette matiere vermineuse produisoit les mêmes effets qu'un poison.

10. Trousse-galant goutteux, *Cholera ab arthritide repulsâ.* Sydenham est mort de cette maladie. A.

C'est celui qui provient de la matiere morbifique de la goutte repercutée par des topiques, ou retenue à cause de la foiblesse de la nature.

11. Trousse-galant crapuleux, de Meyzerey, Article 498.

C'est celui qui arrive aux personnes qui se sont gorgées d'alimens & de boissons, & sur tout à celles qui ont trop bu du vin, alors la nature se débarrasse avec force par haut & par bas, du fardeau qui l'accable; cette maladie est passagére & salutaire.

XVI. Diarrhée, Cours de ventre, Bénéfice de ventre, Flux de ventre, Dévoyement. On appelle les malades *Foireux. Diarrhœa cacatoria.* Galien, Lib. IV, page 790. *Rheuma gastros*, Galien, in 1. Prognostic. *Rheumatismus*, Alex. de Tralles, Lib. VIII, Cap. 7. Asclepiadis, selon Aurelian. *Defluxio*, cælius Aurelianus, Lib. III, de Morb. ac. Cap. 22. *Catatropha*, diarriea de Gilbert l'Anglois. *Alvi fluxus*, *ventris profluvium* des Latins.

Caractére. C'est une évacuation fréquente par bas, d'humeurs récrémentitielles & d'excrémens, ordinairement liquides: cette évacuation est morbifique, c'est-à-dire, constante & considérable.

Elle différe de la *passion cœliaque*, & de la lienterie, en ce qu'on ne rend pas les alimens, ou cruds, ou convertis en chyle, comme dans quelques espéces de lienterie & de passion cœliaque; mais des matiéres excrémentitielles, ou récrémentitielles; du *ténesme*, parce qu'on ne fait des efforts inutiles pour aller à la selle; du *flux hepatique* & de la *dyssenterie*, en ce que les dé-

jections ne sont point mêlées avec du sang; de la *maladie noire*, parce que les matiéres ne sont point noires.

La cause de toute évacuation par bas, est un effort de la faculté expultrice, qui l'emporte sur les résistances que lui opposent les matiéres fécales, le sphincter, les valvules, &c. mais ce qui détermine ces efforts excrétoires, est l'irritation que ces matiéres produisent dans les intestins, par leur volume, leur séjour, leur acrimonie, leur poids, ou de quelque maniére que ce soit; quelquefois, mais rarement, cette faculté est mise en action par la terreur.

La matiére morbifique est, ou étrangére, comme un poison, un médicament, ou une humeur engendrée dans le sang, qui se porte dans le canal intestinal, & qui irrite ses tuniques, comme dans les diarrhées critiques, séreuses, adipeuses, ou colliquatives; un suc bilieux, pancréatique, ou autre semblable, qui s'épanche dans la cavité des intestins; ou enfin des matieres fécales corrompues, vicieuses, âcres. Dans toute espéce de diarrhée, on rend d'abord les restes des alimens, ensuite, suivant le régime de la personne, les déjections sont mêlées avec ces restes, ou pures: & selon que la bile, la sérosité, ou une autre humeur prédominent; on l'appelle diarrhée bilieuse ou séreuse: le pouls intermittent, selon les observations du Docteur Solano, présage la diarrhée critique.

1. Diarrhée stercorale, bénéfice de nature, *Diarrhœa stercorosa*, Riviere. *Diarrhœa à ventriculo & cibis corruptis.* Sennert. *Diarrhœa stomachalis.* Gaspar. Hoffmann. *Fluxus cibalis.* Senert.

C'est celle qui vient de la crapule, ou des alimens difficiles à digérer, & pour l'ordinaire de la voracité; elle dure un ou deux jours, sans être bien incommode; elle n'affoiblit point les forces, & rétablit même les fonctions, ce qui est suivi du retour de l'appétit. Lorsqu'elle est excitée par l'abondance du chyle, qui d'ailleurs a éprouvé une coction suffisante, mais qui n'est point entré dans les veines lactées; on l'appelle flux d'alimens, ou flux chyleux, quoique les déjections ne soient point blanches, mais non stercorales & liquides. *Hyppocrate* observe que les personnes sujettes à cette maladie, sont celles qui sont trop voraces, qui ne mâchent pas assez, ou qui n'ont pas des dents, & même les begues. Parmi les remédes dont on fait usage dans cette maladie, la rhubarbe, le rhapontic, & le syrop de chicorée composé tiennent le premier rang.

2. Diarrhée ordinaire, *Diarrhœa vulgaris*. *Diarrhœa à toto corpore sine febre*, Sennert. B.

Elle différe de la stercorale, en ce qu'elle est de plus longue durée, & plus grave; & comme les alimens ne peuvent fournir

autant de matiére qu'on en évacue, il eſt vraiſemblable qu'une grande partie vient des couloirs des inteſtins, & que par conſéquent elle eſt fournie par tout le corps, c'eſt-à-dire, que le ſang ſe dépure par cette voie. Le principe de cette maladie eſt donc une excrétion abondante d'une humeur putride & ſéreuſe, qui vient des couloirs des inteſtins, laquelle délaye les matieres fécales, & ſort avec elles, ſous la forme de diarrhée. Il faut que la diéte ſoit légere; on donne pour boiſſon de l'eau panée; on doit débuter par l'uſage de purgatifs doux, mais aſtringens; l'on preſcrit enſuite le diaſcordium, ou la thériaque.

3. Diarrhée fébrile, *Diarrhæa febrilis.* Boerhaave, Aphor. 719. Sydenham, Conſt. Epid. Cap. 4, p. 31. Stalh, de febrib. pag. 64. *Diarrhæa à toto cum febre*, Sennert. A.

C'eſt celle qui accompagne la fiévre continue vers ſa fin; dans le cours d'une fiévre, où la nature aura fait quelque coction de l'humeur maligne dans l'eſtomac, & l'a envoyée dans les inteſtins, ceux-ci ſe trouvent tellement irrités par cette humeur qui découle continuellement dans leur cavité, qu'il eſt impoſſible que la diarrhée ne s'enſuive.

On connoît cette eſpéce, en ce que le malade, au commencement de la fiévre, a eu une diſpoſition à vomir, ſans qu'on lui ait preſcrit aucun émétique.

Le malade, déja affoibli par la fiévre, le devient encore d'avantage par cette diarrhée, dans un tems où la nature a plus de beſoin de ſes forces pour corriger la matiere fébrile qui infecte le ſang, & qui peut-être doit être évacuée par une autre voie; c'eſt ce qui rend cette maladie dangereuſe.

Cette eſpéce eſt ſouvent accompagnée, ou précédée de nauſées, de cardialgie, d'anxieté, d'agitation, de ſoupirs, de la ſaleté, & de la noirceur de la langue, &c.

On la guérit, en preſcrivant au plutôt un émétique, ſi les forces le permettent: & le ſoir ſuivant, un calmant légérement cardiaque; les aſtringens n'y ſont pas d'une grande utilité.

4. Diarrhée pituiteuſe, *Diarrhea pituitoſa; album alvi profluvium.* Guill. Piſon, Cap. 9. D.

Les Indiens l'attribuent à la tranſpiration ſupprimée, & par conſéquent à une humeur crue & pituiteuſe qui s'épanche dans les inteſtins; elle cauſe des grandes douleurs au malade, & le fait tomber peu-à-peu dans la langueur; elle eſt ſans fiévre; elle attaque les gens de tout âge; ſurvient dans un temps d'hyver, c'eſt-à-dire, pluvieux, plutôt qu'en été, dure pluſieurs mois, & quelquefois des années.

On doit commencer le traitement, par des lavemens déterſifs, comme ceux que l'on prépare avec le miel; il faut

préparer le corps par l'ufage de fyrops femblables ; enfuite recourir à l'ipécacuanha ; on fait cuire deux gros de cette racine avec, ou fans l'oxymel, dans quatre onces d'eau ; on fait macérer la décoction pendant la nuit, & on la donne le lendemain matin. Le fecond, & même le troifiéme, on donne une ou deux fois, fuivant les circonftances, une décoction de l'ipécacuanha, qui a été déja cuit une fois, ce qui convient davantage aux malades qui font foibles. C'eft la méthode de *Guil. Pifon.*

5. Diarrhée avec évacuation de matiéres carniformes, *Diarrhæa carnofa.* Wolfgang. Wedelius. Collect. Acad. Tom. 3, pag. 588. Peyer. de Glandul. inteftin. exercitat, 1, p. 2. C.

Cette efpéce approche de la dyffenterie, ou plutôt elle en eft une fuite.

6. Diarrhée varioleufe, *Diarrhæa variolofa.* Sydenham, page 83, 94, 97, *à Miliari.* Roncalli Medic. pag. 151, 153. *Rubeolas fubfequens.* Sydenham, p. 122. Morton, p. 28. A.

Comme la falivation eft falutaire & néceffaire dans la petite vérole confluente chez les adultes, il en eft de même de la diarrhée dans la petite vérole confluente chez les enfans, c'eft-à-dire, chez les perfonues qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, quoiqu'elle n'ait pas lieu fi conftamment, & qu'elle foit nuifible dans la petite vérole difcrete. Car dans la confluente & chez les enfans, la nature fe fert de cette voie pour fe décharger en partie du virus variolique ; mais dans la difcrete le virus n'eft pas furabondant, & alors la diarrhée ne furvient que lorfque les puftules font repercutées par le froid, & que la matiére morbifique eft obligée de rentrer.

Des milliers d'enfans ont péri par l'imprudence des femmes qui ont voulu arrêter mal-à-propos la diarrhée dans la petite vérole. Quand on n'a point employé cette pernicieufe manœuvre, cette diarrhée perfifte à l'avantage du malade jufqu'à la fin de la maladie ; au contraire, dans la petite vérole difcrete la diarrhée qui furvient dépend de ce que le virus variolique a été repercuté par un froid extérieur, où par des évacuations faites mal-à-propos ; & dans ce cas, il faut recourir aux cardiaques, & à un régime convenable à cet état ; mais il ne faut pas continuer ces remédes au-delà de la durée des fymptômes qui dépendent de cette repercuffion ; il convient donc de donner les eaux diftillées & le diafcordium.

Mais la diarrhée n'attaque pas ordinairement de fi bonne heure les enfans, que la falivation le fait à l'égard des adultes ; en quelque tems qu'elle furvienne, excepté qu'on l'arrête par art, elle parcourt tous les tems de la maladie. La diarrhée fuccéde fouvent à la rougeole, & quelquefois elle dure encore

plusieurs semaines, après que la maladie & tous ses symptômes se sont dissipés. *Sydenham, page 121*; sur-tout si les personnes attaquées de rougeole ont usé d'un régime échauffant. Cette diarrhée se guérit aussi bien par la saignée, que la péripneumonie qu'un régime échauffant cause quelquefois aux enfans dans le cours de la rougeole, avec la répercussion très-dangereuse des pustules. Sydenham, page 122.

Si dans la petite vérole discrette, la diarrhée survient avant l'éruption, elle dépend de la saburre des premiéres voies, & il faut l'attaquer par des cathartiques, comme la rhubarbe, les myrobolans, & ensuite les absorbans.

La diarrhée est nuisible après l'éruption dans la petite vérole discrete, & il faut l'arrêter au moyen du diascordium, de la thériaque & des absorbans, autrement les pustules s'affaisseroient. Chez les enfans, cependant, il ne faut employer les narcotiques qu'avec précaution.

7. Incontinence du ventre, *Diarrhœa acrasia*. L.

L'incontinence du ventre n'est pas une évacuation fréquente; mais elle est involontaire, & se fait à contre-temps; telle est celle qui arrive pendant qu'ils dorment, & même quand ils veillent malgré eux, ou quand ils sont paresseux; on corrige cette mauvaise coutume par les menaces & les coups; & l'on a soin qu'ils aillent à la selle avant que de se coucher, & l'on prend garde qu'ils ne mangent trop, ou qu'ils n'usent d'alimens difficiles à digérer.

8. Diarrhée bilieuse, *Diarrhœa biliosa*. Alex. de Tralles; Frider. Hoffmann. Tom. 2, pag. 165. *Cœliaca* de Cœlius Aurelianus *non* des Modernes. A.

On la connoît par la couleur jaune de la bile, dont les excrémens sont teints, par les tranchées & la chaleur des viscéres, par un tempéramment bilieux, par des causes échauffantes, & par un tems chaud qui ont précédé. Cette espéce guérit souvent la fiévre tierce, la double tierce & les autres fiévres bilieuses aussi-bien que la quotidienne catharrale bénigne. Quand la fiévre est calmée, la meilleure boisson que l'on puisse donner, c'est celle que l'on prépare avec le sel de prunelle, le nitre, les eaux acidules; elle a beaucoup de rapport avec la diarrhée, avec le trousse-galant, mais elle n'est point inflammatoire.

9. Diarrhée goutteuse. *Diarrhœa arthritica*, Musgrave de arthritide anomalâ, cap. 4. Sydenham, pag. 485. Baglivi, 429. D.

C'est celle qui, arrivant spontanément aux goutteux qui souffrent, dissipe les douleurs & les tumeurs des pieds; qui prévient le paroxysme ordinaire de la goutte, en attirant la

matiére gouteuſe dans les inteſtins, ou qui, enfin, arrive dans une vieille goutte, lorſque l'eſtomac eſt délabré par des crudités. Cette derniere eſt dangereuſe, on donne le vin & les ſtomachiques; celle qui eſt cauſé par les purgatifs doit être traitée comme la ſuperpurgation; la premiere doit être ſouvent abandonné à la nature.

10 Diarrhée ſéreuſe, *Diarrhœa ſeroſa*. Car. Piſon. de colluv. ſeroſ. *Diarrhœa cerebralis*, Gordon. *Diarrhœa aquoſa*, Frid. Hoffmann, tom. 2, pag. 117. *Lymphatica*, Lambſma. C.

On connoît cette eſpéce par l'évacuation d'une grande quantité de liqueur ſéreuſe, ſans être ni huileuſe ni graſſe, comme dans la colliquative, elle eſt ou critique, ou morbifique; elle eſt critique lorſqu'elle ſurvient dans les maladies du cerveau, comme l'apoplexie & la paralyſie ſéreuſes & autres ſemblables; ſi elle ſe joint à la leucophlegmatie, à l'aſcite, & diminue la premiere maladie, pourvu que le malade ait encore aſſez de forces; elle eſt nuiſible, ſi elle eſt entretenue par une matiére âcre qui irrite les inteſtins, & qui diſſout la ſéroſité du ſang; elle peut encore être l'effet des purgatifs hydragogues.

a. Diarrhée urineuſe, *diarrhœa urinoſa*. Haller Phyſiol. Tom. II. p. 370.

Elle ſurvient dans la rétention d'urine. Voyez les *tranſact. philoſ. n. 337. Pechlin, obſ. 11. 51. Rhodius, cent. 11. obſ. 90 & 94. Groeneveldt, de tuto cantharidum uſu, p. 171.*

11. Diarrhée purulente, *diarrhœa purulenta*. Benedict. ſylvatic. cent. 2. obſ. 86. Frider. Hoffmann, tom. 2. pag. 174. obſ. 3. C.

Elle ſurvient à la ſuite d'une ſuppuration au meſentére, elle a des retours périodiques, elle produit une évacuation d'une ſanie purulente & quelquefois ſanguinolente, laquelle ſoulage le malade.

12. Diarrhée du chili, *Feuillée, obſ. vol. 2.*

Cette eſpéce a ſon ſiége principalement dans l'inteſtin rectum, elle eſt endémique dans le *chili*, elle a pour principe l'inflammation du rectum; ſes ſignes ſont une fiévre aigue, une tenſion du podex, & des déjections fréquentes.

On la guérit en donnant des lavemens préparés avec une décoction d'un ſolanum, qui a du rapport avec notre ſolanum des boutiques, c'eſt-à-dire, le ſolanum à feuilles de chenopodium & à baies jaunes.

13. Diarrhée colliquative, *diarrhœa colliquativa*. Riviere, ſynthexis, Dodon. pag. 102. *fluxus colliquativus*, Sennert. *diarrhœa atrophicorum*, Junker; *diarrhœa ſynthetica*, des Grecs. Les malades ſont appellés ſynthétiques. C.

Cette espéce a deux variétés; car, 1°. ou elle accompagne les fiévres malignes avec redoublement, comme la quotidienne maligne, avec un grand abattement de forces, & elle évacue des matiéres très-liquides, noires, brunes & trés-fétides, corrompues, huileuses; ce qui fait que le malade est bientôt exténué & épuisé; ou 2°. elle est jointe à une quotidienne hectique ou purulente, comme la phtysique. Dans ce cas, on voit parmi les excrémens une graisse fondue, liquide & putride, ce qui dépend d'une grande acrimonie qui détruit peu à peu l'embonpoint, d'où résulte la maigreur, la perte des forces & la mort. Dans la dyssenterie épidémique des bœufs, j'ai vu souvent des matieres stercorales comme arrosées d'huile, ce qui étoit cause que ces animaux maigrissoient bientôt.

14. Diarrhée vermineuse; *diarrhœa verminosa; diarrhœa à vermibus*, Sennert. Insectes coniques dans les excrémens. Journ. de Méd. Juin 1751, p. 340. Vers à six pieds, ibid. Janv. pag. 33. A. D. bonté : ce ne sont point les vers qui donnent lieu cette diarrhée.

On la connoît par les signes des vers, des lombricaux, que l'on trouvera ailleurs, & sur-tout par une odeur de l'haleine, qui est particuliére aux enfans sevrés, par la sortie de vers, par des selles grisâtres, par le pincement des intestins. On la guérit par les purgatifs différens, selon l'âge, pourvu que les forces le permettent, autrement on a recours aux absorbans & aux vermifuges.

15. Diarrhée provenant de la pousse des dents, *diarrhœa à dentitione*. Sennert. *Voyez*, le vomissement provenant de la même cause. A.

Les enfans qui, pendant la pousse des dents, ont la diarrhée, sont moins sujets aux convulsions que ceux qui ont le ventre constipé; cette diarrhée est souvent accompagnée des signes des vers lombricaux.

16. Diarrhée causée par une superpurgation, Sennert. A.

C'est celle qui est l'effet d'un poison ou d'un purgatif pris mal-à-propos. Les purgatifs sont forts, ou par eux-mêmes, comme la coloquinte, la scammonée, l'hellebore blanc, l'esule, &c. ou relativement aux personnes dont les viscéres sont tendus, dans un état de sécheresse & d'irritation, & avant qu'ils aient été suffisamment relâchés, quoiqu'ils conviennent aux personnes bien constituées, comme le jalap, le séné: ces remédes prescrits mal-à-propos deviennent des poisons.

Cette diarrhée qui est violente & accompagnée de tranchées, se guerit avec l'eau de poulet, l'huile d'amande, les fomentations, & quand les forces sont trop abattues, avec

le laudanum, le diascordium, ainsi que nous avons dit qu'on guérissoit le trousse-galant.

Les habitans de la Zelande y sont sujets, à cause de l'usage qu'ils font du *schinus*, plante dont le fruit est appellé *diœvull.* flora, Zeilan.

17. Diarrhée avec cholera-morbus, *diarrhœa choleriodes*, Juncker, tab. 135. Nenter. pag. 401. A.

Elle est accompagnée de grandes tranchées, de douleurs & d'une fiévre inflammatoire; elle est occasionnée chez les femmes en couche, par la colere, la suppression des lochies, aussi y sont-elles sujettes. Une boisson qui arrêteroit l'écoulement des vuidanges donneroit lieu à cette diarrhée.

On la guérit par la saignée, les lavemens laxatifs, les potions huileuses, délayantes & anodynes.

18. Diarrhée adipeuse, grasfondure, *diarrhœa adiposa*, *moltengrease*, des Anglois. Haller physiol. tom. 1. pag. 42. A.

La synoque, dont une course excessive de cheval est le principe, fond la graisse, dont une partie est resorbée dans les veines, se mêle avec le sang, & le rend fort visqueux; l'autre partie s'épanche dans la cavité des intestins, & se répand sur les matiéres fécales, comme du beurre fondu; elle différe de la colliquative, parce qu'elle n'est point accompagnée de la fiévre lente.

Il survint à une personne à qui l'on avoit fait l'amputation de quelques tubercules hemorrhoïdaux, un flux de matiére qui ressembloit parfaitement au blanc de baleine, & qui se montoit à dix livres. *Greiselus*, *collect. acad. p. 15. tom. 3.*

19. Dévoiement des enfans à la mammelle.

Ce sont des déjections plus fréquentes & plus liquides qu'à l'ordinaire, lesquelles arrivent, par exemple, cinq, six ou huit fois dans le jour. Cette indisposition vient d'une indigestion si les excrémens sont mêlés avec des morceaux d'alimens, comme de la bouillie, de la chair, du fruit, des friandises, &c. s'ils sont chyleux, grisâtres, caféeux, laiteux, en grumeaux; surtout si faute de lait, la nourrice donne trop tôt à son nourrisson, des bouillies, ou des alimens solides.

L'on distingue de la diarrhée, celle de la pousse des dents, en ce que cette derniére a des signes particuliers. Tels sont principalement la couleur verte des selles, la démangeaison, la chaleur & la douleur des gencives.

On la guérit, en détruisant le principe du mal, par la suppression des bouillies, des friandises & des alimens solides. On donne d'abord des lavemens avec de l'eau; on purge l'enfant de deux jours l'un, avec le syrop de chicorée, & la rhubarbe; la dose de ce syrop est d'une once; ensuite l'on fait

usage des abſorbans & des ſtomachiques, comme la confection d'hyacinthe, les yeux d'écreviſſes, les coraux préparés.

20. Diarrhée avec fiévre, *diarrhœa febricoſa.* Morton Pyretol. pag. 75, 80, 135. A.

C'eſt une eſpéce qui dépend du venin des fiévres intermittentes, cette eſpéce, par conſéquent, demande l'uſage du quinquina.

21. Diarrhée des pleurétiques, *diarrhœa pleuriticorum.* Sydenham, p. 99. Baglivi, pag. 37. A.

Les flux de ventre ſont nuiſibles dans la pleuréſie; dans ce cas, *Baglivi* preſcrit le bol ſuivant: requies nicolaï & antimoine, de chacun un ſcrupule, & quand le flux a été calmé on ordonne une ſaignée, s'il eſt néceſſaire. La diarrhée eſt nuiſible aux pleurétiques, parce qu'elle tranſporte aux inteſtins la matiere qui devoit s'évacuer, tant par la ſueur, que par l'expectoration, & trouble par-là, les efforts critiques de la nature.

XVII. Passion cœliaque, *cœliaca*, *cœliacos pathos*; Aretée; *Ventriculoſa paſſio*, Cælius Aurelianus, lib. IV. *Paſſio cœliaca*, des Modernes. Le *cœliacus affectus*, de Celſe paroît être la colique d'eſtomac; elle eſt par conſéquent trés-différente de la paſſion cœliaque des modernes. On appelle les malades *Cœliaques.*

Le caractére de cette maladie eſt obſcur, à moins qu'avec les modernes, & après *Aretée*, on ne le tire de la blancheur des déjections.

1. Paſſion cœliaque chyleuſe, *cœliaca chyloſa*, Aretée; *diarrhœa chymoſa*: Tralles de opio.

C'eſt un flux de ventre dont les matiéres ſont des alimens qui n'ont pas éprouvé une aſſez grande coction, on l'appelle *Cœliacus morbus.* Dans cette maladie, les alimens, à cauſe de la foibleſſe des forces digeſtives, ne ſont digérés qu'à moitié, & leur couleur, leur odeur & leur conſiſtence ſont altérées; leur couleur eſt blanche à cauſe du défaut de bile, ils ſortent fétides & bourbeux. Il y a un grouillement d'inteſtins, une ſortie de vents incommodes, une douleur conſidérable à l'eſtomac, qui eſt comme lancinante, le malade devient foible & exténué; c'eſt un mal très-long, périodique & difficile à guérir. *Arétée.*

Il n'y a aucun Auteur moderne qui paroiſſe avoir obſervé comme il faut cette maladie. Lorſque la bile manque, les excrémens ſont blancs; mais le ventre eſt reſſerré comme dans la jauniſſe.

2. Paſſion cœliaque purulente, *cœliaca purulenta*, *puris profluvium*, Lambſma flux. ventris cap. 7. *Hæmorrhois alba.* Reiſelius, collect. Acad. Tom. III. pag. 15. C.

Un apoſtéme de la hanche négligé diſparut en une nuit par trois évacuations par bas. *Miſcell. natur. curioſ. décad.* 2. *p.* 82. Le pus d'un abſcès au coude, déja mûr, ſortit par un flux de ventre. *Van-Swieten, comm. Tom. I. pag.* 706.

Cette eſpéce différe de la diarrhée colliquative par la couleur & le danger; en effet, la cœliaque purulente eſt ſouvent ſalutaire; au lieu que la diarrhée colliquative eſt mortelle. Le pus provient quelquefois de quelqu'abſcès de la poitrine, d'autrefois d'un abſcès à l'eſtomac, au méſentere, aux inteſtins, à la matrice. *Voyez Meibomius, de abſceſſibus.*

On a vu le pus qui s'étoit formé à la ſuite d'une pleuréſie, s'évacuer par bas, au grand ſoulagement du malade. *Bartholin, epiſt. cap.* 4. *epiſt.* 87. *Septalius, animadv. lib.* 6. *par.* 127.; *Valeriola, lib.* 4. *obſ.* 6. Mais on ne peut guères diſtinguer, que par les cauſes qui ont précédé, le pus qui ſort par bas, d'avec le mucus puriforme: on le guérit par l'uſage de la térébentine.

3. Paſſion cœliaque muqueuſe. *Cœliaca mucoſa, fluxus alvi puriformis*, Lambſma, fluxus ventris, cap. 7. p. 81. *Mucoſa dejectio pro pure habita*, Fernel. pathol. 6. cap. 10. *Mucoſa diarrhœa puriformis & torminoſa*, Freind. hiſt. med. *Febre etiam comite*, Van-Swieten, comm. Tom. I. p. 707. C.

4. Paſſion cœliaque laiteuſe. *Hoffman. diſquiſit. anat. pathol. pag.* 212. *Smellie Mydvifri, pag.* 420. *Jul. Offray*, Eſſai de pratique, n. 28. du lait des lochies.

XVIII. LIENTERIE, *lienteria*, des Grecs; *laxitas inteſtinorum*, Celſe. lib. 4. On connoît les malades ſous le nom de Lienteriques.

Caractére. Les alimens ſortent par bas ſans avoir éprouvé preſque aucune altération, & l'on va à la ſelle auſſi-tôt qu'on les a pris, ou du moins fort peu de tems après.

La lienterie paroît être une eſpéce ou un dégré de diarrhée, & non pas un genre diſtinct, comme le remarque *Paul d'Egine*; elle ne différe de la cœliaque, que par le dégré. Il eſt ſurprenant que les anciens n'aient point reconnu d'autre cauſe de cette maladie, que la ſurface gliſſante & unie des inteſtins, comme ſi les alimens pouvoient par leur propre poids, franchir les anfractuoſités des inteſtins, & n'avoient pas beſoin d'une force expulſive pour être évacués.

Un gros de ſublimé corroſif, qu'un homme avoit pris, enleva une eſcharre des inteſtins ſans détruire les valvules;

je crois que cette oblitération des orifices des vaisseaux sécrétoires, que quelques-uns prétendent être la suite de la dysfenterie, est purement imaginaire; un noyau ou de l'argile molle s'échappent des doigts ou des mains quand on les presse; c'est de la même maniere, que la masse des excrémens est expulsée des intestins, peut-être avec plus de vélocité, à raison de l'uni & de la fluxilité de leur masse; de la vélocité de la contraction, & par conséquent de l'irritabilité des intestins.

1. Lienterie provenant d'une ulcére à l'estomac, *Lienteria ex ulcere ventriculi.* Forest. lib. 22. obs. 30. C.

Dans cette espéce, l'estomac se trouvant irrité par les alimens, les expulse continuellement dans les intestins, par le pylore. Les intestins qui sont doués d'une grande irritabilité les font avancer davantage & les évacuent. On a guéri cette espéce, en détergeant l'ulcére avec l'eau miélée, une décoction d'orge, & en la consolidant ensuite, avec la décoction de la racine de consoude, la terre de Lemnos, &c.

2. Lienterie spontanée; *Lienteria primaria; Lienteria ex irritatione stomachi.* Gabelchover, centr 2. Obs. 41.

J'ai vu cette maladie dans un petit garçon de trois ans, qui rendoit des excrémens liquides immédiatement aprés avoir pris un bouillon; la soif, la chaleur & la sensibilité de l'estomac me déterminerent à lui prescrire les eaux acidules d'Alais, qui le guérirent. *Gabelchover* guérit un malade avec le petit lait & autres tempérans; *Hecquet* prescrit dans ce cas, les narcotiques, comme la thériaque récente.

3. Lienterie scorbutique, *Lienteria scorbutica.* Barbette, Praxis, Etmulier, de expulsione læsâ. C.

Elle dépend d'une irritation causée sur l'estomac, par une sanie fétide qui sort des gencives & incommode ce viscére; joignez à céla le relâchement du pylore, & le délayement de la masse alimentaire, avec une abondante sécrétion de la sérosité des intestins. Après avoir donné de légers purgatifs, tels que la casse, & les tamarins, on a recours à l'usage du lait avec les absorbans, comme la craie, la terre de Lemnos.

4. Lienterie aphtheuse, *Diarrhœa ab aphthis*, Tralles de opio. C.

Elle dépend des aphthes, qui occupent non-seulement la bouche, mais encore l'estomac, & qui l'excitent à expulser les alimens.

5. Lienterie secondaire, *Lienteria secundaria.* Hippocrate. C.

C'est celle qui est la suite d'une longue dysenterie ou diarrhée; les alimens pendant la déglution font du bruit, comme

s'ils tomboient dans un puits, ainsi que le disent les malades ; bien-tôt après, on rend des excrémens liquides ; les malades ne s'apperçoivent point de l'écoulement des matiéres, soit que la foiblesse dont ils sont accablés les empêche d'y faire attention, ou qu'ils ne les sentent point passer, à cause du relâchement du sphincter.

XIX. TENESME, ENVIE D'ALLER, EPREINTE. *Tenesmus*. *Teenesmos*, des Grecs, de *teino*, *tendo*, je tends ; *Tenasmo*, de Gordon & Gilbert. *Tinesmus & Tenesmus*, de Nicol. Pison. *Dendruipleed*, des Hollandois. *Perse*, des Indiens.

Caractére. Les déjections sont en très-petite quantité & muqueuses, avec des envies continuelles d'aller à la selle & des efforts proportionnés à ces envies.

Le principe de cette maladie est une irritation continuelle de l'intestin rectum.

1. Tenesme spontané, *Tenesmus spontaneus*. Hippocrat. de affectibus ; *Tenesmus biliosus*, Bianchi histor. hepatis ; *à pituitâ salsâ* Rondelet. *ab acidâ*, Ettmuller. B.

Elle dépend d'une matiére âcre, bilieuse, séparée des glandes du podéx, ou qui s'y est portée, du canal intestinal, irrite ces parties & les enflamme.

Ce symptôme accompagne presque toujours la dyssenterie, & il survient quelquefois, après l'usage des purgatifs, & des eaux minérales qui excitent des déjections fréquentes. Il est accompagné d'une indolence & d'une paresse inexprimables. On rend une très-petite quantité de matiére muqueuse, bilieuse & quelquefois un peu sanguinolente, avec de grands efforts; après quoi, la douleur succéde au desir, elle est cependant beaucoup supportable. Dans cette maladie, dit *Hippocrate*, il faut humecter le ventre, user de linimens, frotter l'abdomen avec des matieres grasses, & expulser, par des purgatifs, les matiéres qui sont au dedans, baigner le corps dans l'eau chaude, &c.

On peut attendre de bons effets des lavemens avec les huileux, les décoctions de tripes, le lait, le beurre non salé: & pour l'intérieur, de l'usage des délayans, des laxatifs, tels que la casse, les tamarins ; & des narcotiques donnés sur le soir.

2. Tenesme causé par une pierre dans la vessie, *Tenesmus à calculo vesicæ*, Bonet. *à dysuriâ*, Bonet. sepulchret. obs. 30. *à vesicularum seminalium phlegmone*, car. Pison C.

Lorsque le col de la vessie est enflammé, le sphincter de l'anus est attaqué de phlogose ; de-là naît un ténesme qui affecte les calculeux, jusqu'à ce qu'on ait fait l'extraction de la pierre. On procure du calme, en ordonnant les demi-bains

& le savon; que le malade prendra tous les jours jusqu'à six gros; on pourra donner aussi les narcotiques.

3. Tenesme des Indes, *la mettrie institution. med. n. 109.* On l'appelle communément *Perse ;* c'est peut-être le *Bicho* du Brésil.

Ce ténesme est chronique & fréquent dans les Indes.

4. Ténesme causé par des vers ascarides, *tenesmus ab ascaridibus.* Sennert. L.

L'ascaride est un insecte blanc, rond & long, en forme de fuseau, c'est-à-dire en pointe de chaque bout, ayant un anus au milieu du ventre & des anneaux. On le trouve dans l'extrémité du podex. On rend souvent, avec les selles, un grand nombre d'ascarides. Ce ténesme cause une démangeaison au podex, sur-tout le soir quand on est dans le lit; il se calme par la sortie des vents & des matieres fécales, mais il revient tous les jours.

On le guérit avec l'huile de rhue, & l'onguent mercuriel que l'on met dans l'anus, & il est bon de donner à l'intérieur les vermifuges (*a*), les purgatifs, & une décoction de racine de fougere mâle. Les chevaux ont un autre insecte à l'extrémité

(*a*) Ce qui occasionne le prurit insupportable, qui est l'indice des ascarides, & le ténesme; c'est que ces insectes sont dans une agitation continuelle, parce qu'ils cherchent toujours à se joindre à un autre ver de leur espéce : voici quel est le méchanisme de cette jonction. Chaque ascaride a une ouverture à l'extrêmité antérieure de son corps. De cette uverture, sort une liqueur blanche, qui se desséche bien-tôt, & paroît comme une espéce de crasse. Quand un de ces vers trouve béante l'extrêmité d'un autre ver, il s'y insinue par sa partie antérieure. Celui qui reçoit, contracte & resserre sa queue, tandis que l'autre jette la liqueur dont je viens de parler : ce qui le retient si fortement, qu'on ne peut l'en séparer, sans rompre l'animal en deux.

Les enfans sont plus sujets que les adultes, à être tourmentés par les ascarides. On en trouve quelquefois dans les parties de la génération des femmes, sur-tout dans les cas de jaunisse. L'inspection des selles est le signe le plus certain que l'on puisse consulter, pour être assuré de la présence de ces vers. Ils sortent aisément lorsque la mucosité qui enduit le canal intestinal, n'a point été dissipée par des sueurs forcées; ils ne causent alors qu'une impression de froid. Mais quand les matiéres fécales sont endurcies, & les parties échauffées, le mouvement des ascarides augmente, à mesure qu'ils trouvent plus de résistance vers l'anus.

Il n'y a guere de cure radicale à espérer dans ces cas : il faut tout attendre de la patience & du tems. L'essentiel est d'entretenir la liberté du ventre, afin que les parois de l'intestin étant plus glissantes, les vers sortent plus aisément.

Il est d'observation que les huileux & les amers sont l'élément des ascarides, & les entretiennent en vigueur. Il faut donner aux enfans, des lavemens faits avec une poignée de feuilles de mauve & de violette, & deux poignées de choux, dans une décoction de petit lait. Aux lavemens pour les adultes, on pourra ajouter six gros, ou une once de sel marin;

du rectum. Ces insectes sont diepterés (*b*). L'*œstrus ani equorum*, Faun. Suec. n. 1028. Ils sont nichés dans l'anus, comme les hémorroïdes aveugles.

5. Tenesme hémorroïdal, *tenesmus hemorrhoidalis*. Nenter. tab. 114. L.

Les tubercules hémorrhoïdaux irritent quelquefois le podex, sur-tout si ils sont internes, & causent une sensation incommode, comme si un noyau de pêche s'étoit introduit dans l'anus; c'est le ténesme qu'éprouvent quelquefois les femmes grosses; il leur est funeste, s'il est violent, car il cause l'avortement.

On le guérit par les remédes généraux, la saignée, & les délayans; les remédes que l'on applique à l'extérieur, sont les fomentations avec le lait, les jaunes d'œufs, une décoction de fleurs de mélilot, de sureau, de camomille, & le saffran.

6. Tenesme ulcereux, *Tenesmus ulcerosus*, Bonet. Polyalthea; *tenesmus legitimus*. Nicol. Pison de morbis cognoscendis, lib. 3. C.

Les anciens prétendent que le tenesme vrai dépend de l'ulcération du podex, ils appellent les autres faux, mais on n'est pas encore bien sur qu'il y ait quelque tenesme qui dépende de cette cause. J'ai vu plusieurs fistules à l'anus sans ténesme; on a pris peut-être le mucus qu'on rend, pour du pus. Voyez la cure dans *Pison*.

7. Tenesme provenant d'un carcinome, *Tenesmus à carcinomate*. Bonet. sepulchret. obs. 30. titulo 4. C.

Un carcinome entre la vessie & le rectum, causa cette espéce de ténesme, en répandant sur l'intestin, une humeur ichoreuse qui irritoit ses membranes.

8. Constipation, *constipatio*. L.

Chez les personnes qui ne se nourrissent que de lait, il se fait quelquefois un amas de matiéres fécales, épaisses, blanches & dures dans le rectum; on fait alors des efforts très-violens pour rendre ces crottins endurcis, & l'on a tant d'envie d'aller à la selle, que si l'on n'étoit secouru, on tomberoit bien-tôt en syncope. Le Chirurgien introduit ses doigts frottés d'huile, dans le podex, & même quelquefois des pinces pour rompre ces excrémens, & les tirer en dehors; cela

---

ou boire de l'eau marinée, à la proportion d'un gros de sel pour demi-livre d'eau. Le mercure crud est aussi un bon remède dans ces circonstances. On le soumettra à l'ébullition dans un nouet, & l'on fera boire un verre de cette eau, aux enfans. Les adultes pourront prendre de tems en tems, quelques pillules mercurielles.

(*b*) Les Naturalistes ont donné l'épithéte de Diepteres, aux insectes qui ont deux aîles, tels que les mouches.

reſſemble à l'accouchement. Au reſte, la conſtipation du ventre, qui ne nuit ni incommode, ne mérite pas plus d'être miſe au rang des maladies, que la ſuppreſſion de la ſueur, ou du mucus des narines, ou la propreté.

Une malade, depuis quatre mois, n'alloit plus à la ſelle, ne rendoit plus ſes urines & ne ſuoit point, l'uſage du petit lait, des bouillons délayans & des huiles n'ayant produit aucun effet, elle fut enfin guérie par les bains froids qu'on lui fit prendre pendant huit jours, ſuivant le conſeil de M. *Chaptal*, qui attribuoit ces ſuppreſſions à une trop grande tranſpiration inſenſible.

10. Teneſme oriental; *ulcus & inflammatio ani.* Guill. Piſon. cap. 14. *Teico araiba*, du Bréſil. *Bitios*, d'Angola. Les Portugais l'appellent *Doenca de Richo*, ou *Bicho del culo.*

Cette maladie a régné anciennement à *Angola*, & dans d'autres pays fort chauds; enſuite elle s'eſt répandue dans le Bréſil; elle eſt une ſuite d'une dyſſenterie mal traitée ou primitive. Celle-ci commence par une douleur quelquefois accompagnée de démangeaiſon. Cette douleur augmente enſuite, devient très-intenſe, & le ventre eſt ſi reſſerré, qu'on ne peut rendre les excrémens, qu'avec des tourmens extrêmes, & même on ne les rend point; de-là s'enſuivent des fiévres, des veilles, des laſſitudes, des nauſées, & ſur-tout une douleur & une ardeur à la tête. Quelquefois la maladie s'annonce par une laſſitude ſpontanée, des douleurs à la tête & aux membres, des inſomnies, des nauſées & la chaleur du corps; la vélocité & l'inégalité du pouls, & l'on ne ſent qu'une petite démangeaiſon à l'anus, avec des envies inutiles d'aller à la ſelle. C'eſt pourquoi les Médecins, dans toute affection des inteſtins, s'informent de l'état de l'anus.

Les Empiriques employent non-ſeulement dans l'exploration de ces parties, les ſens de la vue & du tact, mais encore ils les frottent avec du ſuc de limon. Ce téneſme différe des tumeurs hémorrhoïdales, 1°. par un mal de tête conſidérable; 2°, en ce que l'embouchure de l'anus eſt fort dilatée; 3°. & en ce qu'il cauſe ſouvent la mort, & même aſſez tôt. L'anus eſt fort dilaté, ſa couleur livide & les ordures dont il eſt plein, le rendent ſemblable à un cloaque; enſuite il ſort du ſang & du pus qui entraîne quelquefois des petits vers. Il y a enfin une incendie & une corruption à l'anus, accompagnée d'un ulcére rongeant, avec ou ſans flux de ſang douloureux, lequel a lieu principalement en été.

On prévient cette maladie par les rafraîchiſſans, les antiſeptiques, les lavemens, les onctions; il faut inſiſter toujours ſur l'uſage des bains & des fumigations. On ne doit pas

négliger les saignées ; & si les forces ne le permettent pas, il faut alors appliquer des ventouses sur les lombes ; on donne des lavemens astringens & consolidans, dans lesquels on fait entrer des narcotiques ; on prépare ensuite une dissolution de ceruse avec l'eau de roses, le sucre rouge, le blanc d'œuf, le lait & l'opium, que l'on introduit dans l'anus au moyen d'un petit morceau de linge ; mais si le malade ne peut souffrir qu'on touche ces parties, on use de parfums émolliens & dessicatifs. Il faut que le régime soit rafraîchissant & fortifiant, il n'y a rien que l'on doive éviter davantage que les irritans. S'il paroît des vers dans la partie affectée provenant de la pourriture ; il faut les attaquer avec une poudre amére, où l'on fait entrer de la cendre de tabac.

Il n'y a rien de plus frequent que les vers dans le Brésil ; ils s'engendrent dans tous les ulcéres à cause de la chaleur ; on en rencontre souvent, non-seulement dans l'anus & dans les intestins, mais encore dans l'estomac, la vésicule du fiel & la matrice ; *Pison* en a même vu dans le cœur. Les vermifuges, sur-tout le syrop de tabac, les citrons & les oranges, sont propres à détruire les vers qui causent des cardialgies, des défaillances, des palpitations, des grincemens de dents & des peurs pendant la nuit.

Les habitans d'Angola sont sujets à un ténesme à peu près semblable ; il n'en differe, comme l'on dit, qu'en ce qu'il est accompagné de tristesse, d'une céphalalgie considérable, de la foiblesse des jambes avec des douleurs vives, & une si grande tuméfaction des yeux, qu'ils semblent sortir de l'orbire ; le beriberi ou dragonneau est souvent la suite de cette maladie.

Les Portugais qui habitent le Brésil sont fort sujets à un ténesme accompagné d'une inflammation considérable du podex & du rectum, avec céphalalgie, des tranchées & une envie d'aller à la selle, une grande ardeur à l'anus & souvent la fiévre : d'où il s'ensuit, que si on néglige la maladie, il se forme des ulcéres au podex qui fourmillent de vers.

On se garantit de ce mal, en lavant souvent cette partie avec de l'eau.

Curation. Il faut plusieurs fois dans le jour, exposer le podex à la vapeur d'une décoction de limons, avec un peu de sel marin ; on met dans l'anus, des morceaux de limon en guise de suppositoire ; ce reméde suffit souvent dans le commencement.

S'il y a un ulcére, il faut une dissolution de poudre à canon, dans de l'eau de rose ou de plantain, & l'on y trempe un linge que l'on applique au podex, après avoir fait précé-

der l'ufage de la vapeur de la décoction dont on vient de parler.

Il faut s'abftenir de la faignée, quoiqu'il y ait fiévre; il fuffit d'ordonner au commencement, des lavemens anodins: & fur la fin, des déterfifs. Voyez *Delloni*, voyage aux Indes Orientales.

ORDRE III. *Flux de Serosite.*

JE comprends fous cette dénomination, tous les flux qui ne font point fanglans, & ne fe font point par les premiéres voies; mais qui font muqueux, ou urineux, purulens, ou laiteux, aqueux, ou lymphatiques. Les uns viennent des couloirs de la peau, comme l'éphidrofe, ou la fueur; les autres des narines, comme le coryze, ou rhume de cerveau, l'écoulement des narines; d'autres des yeux, comme l'épiphore, ou larmoyement; quelques-uns par la bouche, comme le ptyalifme, ou falivation; par la poitrine, comme l'anacatharfe, ou l'expectoration; des parties de la génération, comme la leucorrée, ou fleurs blanches, la gonorrée, l'énuréfie, incontinence d'urine, ou flux d'urine, & le diabéte. C'eft l'ordre que j'ai cru devoir fuivre.

La plûpart des flux font dus à la diminution de la force retentrice; car pour donner lieu à ces flux, il n'eft point néceffaire que la force expultrice foit plus intenfe qu'à l'ordinaire; mais qu'elle foit refpectivement plus grande, à caufe de la diminution abfolue de la réfiftance.

Cela fait voir l'erreur des méthodiques & de plufieurs modernes, qui prétendent que tous les flux ont pour caufe le relâchement du fphincter, ou la rupture, l'érofion & la foibleffe, puifqu'il y en a beacoup qui demandent des efforts affez grands pour caufer des ténefmes, & par conféquent une force expultrice plus intenfe que de coutume.

C'eft encore fe tromper, que de croire que le principe de ces maladies eft toujours une congeftion de férofité, ou une lymphe furabondante, puifqu'on ne peut pas conclure de ce qu'il y a un flux féreux, que la férofité furabonde dans le fang. Les vieillards rendent fréquemment du mucus & de la pituite par le gofier & les narines; fi l'on conclut de-là, qu'ils font phlegmatiques, ou pleins d'humidité, un autre dira avec autant de raifon, qu'ils font privés de férofité & dans un état de defféchement.

Il eft certain que la jufteffe dans le raifonnement eft néceffaire, pour établir la caufe générique des maladies, attendu

qu'une erreur dans une classe, se multiplie autant qu'il y a de genres, d'espéces & d'individus.

Si l'on fait dépendre, par exemple, les flux en général d'une solution de continuité des vaisseaux, comme il ne peut pas y avoir d'effet sans cause, ni de cause sans effet, il s'en suit nécessairement qu'il ne peut y avoir aucun flux, par les vaisseaux dans leur état d'intégrité, c'est-à-dire, par leurs orifices excrétoires; il faudroit du moins nier l'existence de ces orifices dans le systême des vaisseaux. Il n'y a personne qui ne voie combien cela répugne à l'expérience journaliére. Si l'on attribue tout flux de ventre, au relâchement du sphincter de l'anus, & des valvules des intestins, ou à la glabricité de leur surface, comme selon l'opinion d'un grand nombre d'Auteurs: il s'ensuivroit que les astringens & les fortifians conviendroient dans la curation de tout flux de ventre; il suffit d'avoir l'ombre du bon sens, pour sentir combien cela seroit dangereux dans les flux dyssenteriques, inflammatoires, & compliqués de tenesme.

Supposons qu'il y ait deux vessies, dont l'une soit grande & l'autre petite, mais d'une figure & d'une élasticité semblables, remplies du même fluide, & qui ayent une structure qui leur permette de recevoir leurs fluides par les urétéres, & de s'en décharger par l'uréthre: si on les comprime, ou si on les serre l'une & l'autre, la quantité de fluide qui sortira de l'une, sera nécessairement, à l'égard de l'autre, en raison de la grandeur de l'orifice du couloir, & en même tems de la vélocité du fluide, tant que cet orifice admettra une quantité de liquide suffisante pour la continuation du flux.

C'est pourquoi une quantité de fluide qui vient d'un petit couloir, peut être égale à celle qui vient d'un grand, quoique le premier soit deux, & même trois fois plus petit. Lorsque cela est compensé, tant par la vélocité du liquide, que par la durée de l'écoulement; on ne peut donc point conclure, par la grande quantité du flux, que les orifices étoient grands, si l'on n'a égard à la vélocité.

La vélocité de tout liquide est comme la racine de la faculté, de puissance qui exerce sur lui une pression, ou qui l'exprime de quelque maniére que ce soit, ainsi que le savent très-bien les fontainiers. Quelle que soit la puissance qui comprime ou resserre la vessie, soit la puissance musculaire de cet organe, soit celle de la pesanteur du fluide, soit l'expansion de ce dernier, soit un poids ambiant: pour donner au fluide une vélocité deux ou trois fois plus grande, il faut une puissance neuf fois quadruple, sans avoir égard à l'orifice du couloir, ensorte que si la vessie est pressée par un poids quadruple, soit que son

couloir soit grand, ou qu'il soit petit, la vélocité de l'écoulement est deux fois plus grande ; la vélocité du fluide n'est donc point une preuve de la grandeur du couloir, comme le prétendent ceux qui ignorent l'hydraulique. Comme il est possible que la vessie, qui contient une masse de fluide deux ou trois fois plus grande, n'ait pas un plus grand couloir, & ne soit point comprimée par une plus grande puissance, & que par conséquent le fluide ne sorte pas avec plus de vélocité, il peut se faire que la quantité ou la pléthore du fluide, soit plus grande, & que l'écoulement ne soit pas plus grand, ou qu'il soit même moindre. Un plus grand écoulement ne doit point être regardé comme une suite nécessaire de la pléthore: cela fait voir l'erreur de ceux qui prétendent qu'en général, la pléthore est la cause de tout écoulement.

Dans les flux intermittens, la quantité de fluide qui coule dans un tems donné, est proportionnelle au nombre des reprises des flux & de la durée de chacune, si les choses sont d'ailleurs égales ; c'est pourquoi, quoique la quantité de fluide qui s'écoule pendant une minute, soit petite, si le flux revient plusieurs fois dans un jour ou dans un mois, & que chaque reprise dure plusieurs minutes ou plusieurs heures : on peut faire une plus grande perte de fluide, que par une plus abondante qui revient plus rarement, & se termine dans moins de tems.

La vie, ou la faculté vitale, manque, lorsque les vaisseaux se désemplissent, au point que leurs parois s'affaissent, de sorte que quand on tire la quantité de sang nécessaire pour la santé & la vigueur, la vie est en grand danger.

Il est certain que les vaisseaux s'affaissent par un trop grand écoulement de lymphe ou de sang, & que par conséquent la faculté vitale diminue ; d'où il suit que les hémorrhagies, les diarrhées & les autres flux qui arrivent à une personne non pléthorique, diminuent toutes les facultés qui dépendent de la force vitale.

La face est rouge, tant que le cœur pousse le sang avec une force suffisante dans les vaisseaux cutanés, l'emportant sur leur résistance aussi-bien que sur leur élasticité, par laquelle ils se resserreroient continuellement, si la force du fluide ne les en empêchoit : il suit de-là, que si la faculté contractive du cœur vient à diminuer par des flux considérables de sang ou de sérosité, la pâleur se répandra sur le visage.

La chaleur répond au développement & à l'action des particules ignées, qui sont l'effet de la force qui fait circuler le fluide, & cause un frottement des vaisseaux avec les fluides. C'est pourquoi si la force du cœur est diminuée par des trop

grands flux, la chaleur doit décroître, sur-tout dans les extrêmités; de-là le refroidissement de ces derniéres.

Lorsque la force, ou la puissance motrice du cœur sont diminuées, les forces ne se distribuent plus comme à l'ordinaire, & les organes qui sont moins nécessaires, en reçoivent une moindre quantité, au lieu qu'il s'en fait une plus grande distribution dans le cœur, & dans le poumon, dont les mouvemens sont absolument nécessaires, & la nature pourvoit au besoin le plus pressant. C'est ce que nous voyons arriver dans les fiévres; car les membres sont beaucoup plus affoiblis que les organes essentiels à la vie.

L'on observe quelque chose de semblable dans les flux de sang abondans, dans lesquels, lorsque les membres sont devenus foibles, au point qu'ils ne peuvent se mouvoir de leur place : cependant, le pouls n'est pas si affoibli, & même les pulsations deviennent quelquefois un peu plus fréquentes, & de cette maniére la vélocité compense la plénitude qui leur manque.

C'est pourquoi dans les flux de longue durée, c'est un mauvais signe quand le pouls devient plus petit, plus mou, & en même-tems plus fréquent qu'à l'ordinaire; parce qu'il annonce que la faculté vitale est à l'extrêmité, & que la vie est en danger.

Chez les personnes qui sont robustes, & ne sont point alarmées par les dangers moraux, les fonctions se font d'une maniere plus constante & plus égale; au lieu que chez celles qui sont foibles, ou qui sont troublées par un danger où elles se trouvent, elles ne produisent que des mouvemens inégaux & une espéce de tremblement. Cela fait voir la raison pourquoi, chez les personnes dont la faculté vitale a été fort diminuée par des flux abondans, ou dont l'ame a été frappée de terreur, les pulsations sont inégales & intermittentes; mais le mal est pire, lorsqu'elles ont perdu connoissance.

Tout le monde sçait que pendant la tristesse, la digestion se fait avec peine, & que les alimens n'étant pas digérés assez tôt s'altérent : or, dans les longues maladies les personnes sont toujours dans cet état, attendu que les forces vitales sont languissantes, & que la vie est en danger, sur-tout si les solides perdent leur élasticité. Il n'est pas surprenant, si dans les maladies évacuatoires, & sur-tout les chroniques, les digestions se font mal, ainsi que les fonctions de l'estomac, comme l'appétit: ce qui est suivi de beaucoup de maux.

Tout flux dépend de l'excès de la force qui exprime le fluide, sur la résistance de ce fluide, & des sphincters qui le retiennent. Cette assertion qui est si conforme aux principes de la mé-

chanique, & se trouve dans les Anciens, est rejettée par les Modernes.

Dans les flux actifs, qui sont en grand nombre, la force expultrice est plus grande, & ne peut agir long-tems, sans que les sphincters s'allongent, ou sans que les fibres circulaires des vaisseaux ne soient retenues pendant long-tems dans leur état d'allongement & de distension : or, l'expérience montre que les cordes des instrumens qui demeurent long-tems tendues, ne se rétablissent pas si-tôt, & même quelquefois jamais dans leur ancien état, quoiqu'elles soient abandonnées à elles-mêmes; ce qui auroit eu lieu, si elles n'avoient été tendues que peu de tems. On peut donc dire en conséquence, que dans les flux de longue durée, les forces rétentrices & contractives des sphincters & des fibres circulaires, sont diminuées.

Dès que la force de ces fibres est diminuée, les orifices doivent se dilater d'avantage, par l'application de la même force expultrice ; & par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, le flux doit être plus considérable, ou se faire avec plus de facilité : d'où il suit qu'après de longues dysenteries, le ventre est relâché ; qu'après de longues difficultés d'uriner, on peut à peine retenir l'urine ; que le vagin dilaté par un grand nombre d'accouchemens, occasionne une descente de matrice, & qu'une longue diarrhée chez les petits enfans, est suivie de la chûte du rectum, &c. Il n'est donc point surprenant, si après les maladies évacuatoires aigues, les fortifians, les toniques, & les astringens, sont nécessaires, pour augmenter ou rétablir le ton des fibres, quoique ces remédes eussent été nuisibles dans le fort de la maladie aigue.

Dans les maladies évacuatoires aigues, la force expultrice est, pour l'ordinaire, absolument plus grande, que dans l'état de santé ; parce qu'elle est irritée par le volume ou l'acrimonie de la matiére morbifique. Il faut donc recourir à l'usage des laxatifs, des adoucissans, des anodyns, & des évacuans, pour diminuer les forces qui sont trop augmentées, & expulser la matiére morbifique : mais dans les flux chroniques & passifs, la force retentrice, ou l'élasticité des solides, se trouve diminuée, les forces vitales manquent. Il convient donc de donner les toniques, les astringens, les fortifians : & parce qu'avant toutes choses, il faut rétablir la faculté vitale qui est en danger; employer les analeptiques, les restaurans, les cardiaques, & redonner aux fluides privés de leurs forces, épuisés, altérés, ou trop âqueux, leur activité & leur spiritualité, comme on dit, ainsi que leur viscosité naturelle. On doit toujours choisir les remédes, qui, toutes choses d'ailleurs égales, sont plus faciles à digérer, plus agréables au goût & à l'estomac,

& en même-tems plus propres à corriger la matiere morbifique. Supposons, par exemple, qu'un homme soit épuisé par une diarrhée séreuse, l'on doit préférer les purgatifs qui purgent les intestins, en dissipant moins les forces. Tels sont ceux qui sont doux; mais il faut en même-tems choisir ceux qui donnent de la force à l'estomac & aux intestins, comme ceux qui sont un peu astringens, & qui ne souléventt point l'estomac, mais qui lui sont le moins désagréables qu'il est possible; ou bien on corrige leur mauvais goût, en y mêlant des stomachiques agréables; & quand ils ont fait leur effet, on a recours à l'usage des calmans, des cardiaques, des absorbans, & des stomachiques.

La rhubarbe, par exemple, le rhapontic, les myrobolans, sont un purgatif doux & astringent, fortifient aussi l'estomac & absorbent la sérosité acrimonieuse; les eaux thermales, sulphureuses, fortifient les fibres qui sont relâchées, enlevent la sérosité vicieuse, sans dissiper les forces du corps.

Le diascordium, les pilules de cynoglosse arrêtent les flux, & sont astringens; le cachou, la canelle, le cassia-lignea, la noix muscade, mêlés avec la conserve de roses, ou avec le syrop de coins, sont agréables au goût, fortifient l'estomac, & sont astringens en même-tems; c'est pourquoi, toutes choses égales d'ailleurs, on doit les préférer aux autres remédes.

La décoction de corne de cerf, les gelées assaisonnées avec des aromates, la décoction blanche de Sydenham, fournissent au sang un suc nourricier, pur, & un peu visqueux, sans incommoder l'estomac; ils conviennent donc aux personnes épuisées.

Le lait, après l'usage des purgatifs & des délayans, tempére l'acrimonie des fluides, leur redonne leur viscosité, & corrige la sécheresse; on doit donc lui donner la préférence, quand le flux est entretenu par une dissolution alkalescente, par la sécheresse, par une fiévre quotidienne, hétique, ou par le scorbut.

XX. EPHIDROSE, SUEUR, ou plutôt SUDATION MORBIFIQUE, *Ydros; ephidrosis*. Hippocrate. *Sudor morbosus*, ou plutôt, sudatio morbosa.

Il est plus à propos de désigner par un nom particulier, l'évacuation qui a lieu dans l'état de santé, & celle qui est morbifique, que de les confondre sous un même terme. La sueur est un fluide dont l'éphidrose est l'évacuation; l'éphidrose est à la sueur, ce que la diarrhée est aux matiéres fécales; & la sudation, ou l'action de la sueur, est à l'éphidrose, ce que la déjection est à la diarrhée.

Caractère. L'éphidrose est une sudation considérable, soit par

sa quantité, soit par sa qualité, soit enfin parce qu'elle ne se fait jamais à propos : ou c'est une évacuation morbifique de sueur.

Il est très-vraisemblable que la matière de la sueur est la même que celle de la transpiration insensible ; la sueur différe de cette exhalaison, en ce qu'elle ne sort point de la peau en forme de vapeur ; mais sous celle d'un fluide visible : la quantité de la transpiration insensible dans l'état de santé, fait environ la moitié des alimens que l'on a pris. Un homme d'une taille médiocre & de moyen âge, pesant cent quarante-six livres, & qui prend dans l'espace de vingt-quatre heures, environ cinquante-six onces d'alimens ou de boissons, mangeant deux fois plus à son dîner qu'à son souper, dissipe pendant ce tems-là, par la transpiration, environ vingt-huit onces : c'est-à-dire, douze, pour le tiers de ce tems qui est employé au sommeil, & seize pour les deux autres tiers, consacrés à veiller. Les expériences de Gorter prouvent que le poids du corps diminue plus par la sueur, que par la seule transpiration. La sueur est en raison de la quantité de la matière de la transpiration qui est contenue dans le sang, de la vélocité avec laquelle elle se sépare, & de la chaleur, ou du relâchement des couloirs de la peau ; la sueur qui croît par l'augmentation de la vélocité du sang, est active ; celle qui dépend du relâchement de la peau, & de l'abondance de la sérosité, est passive : l'on a vu des cadavres répandre pendant quelque tems, une sueur qui étoit froide. Une sueur froide marque l'abondance de l'humeur perspirable, & le relâchement des pores de la peau. La sueur chaude annonce que le sang circule avec vélocité, & contient beaucoup de sérosité.

1. Ephidrose spontanée, sueur sans fiévre, & qui se soutient d'elle-même, *Ephidrosis spontanea*.

J'ai vu trois ou quatre fois des personnes qui, sans cause évidente, & sans fiévre, avoient des sueurs, sur-tout la nuit, pendant plusieurs mois : ce qui étoit suivi de la maigreur, de la foiblesse & de l'innappétence. On guérit cette maladie par les purgatifs, les acidules, & le lait ; mais elle est ordinairement rebelle pendant long-tems chez les enfans.

2. Ephidrose scorbutique, *Ephidrosis scorbutica*. Sennert. de signis scorbut.

Les scorbutiques ont des sueurs abondantes, même au cœur de l'hyver, quoiqu'ils ne soient couverts que très-légérement ; & les anxiétés auxquelles ils sont aussi sujets, ne cessent pas, que ces vapeurs nuisibles ne se dissipent par les sueurs : l'atrophie accompagne pour l'ordinaire ces sueurs copieuses.

3. Ephidrose fébrile, *Ephidrosis febrilis*. Boerrhaave, Aphor.

715. *Sudor febrilis ; Critica* Hyppocr. Sect. IV, Aphor. 36 ; ad 62.

La ſueur eſt ou nuiſible, ou ſalutaire. La derniére ſurvient après la coction de la matière fébrile, avec ſoulagement & rétabliſſement des forces ; elle n'arrive jamais au commencement de la fiévre ; elle n'eſt point petite, ni exceſſive, & n'a pas des repriſes pendant long-tems.

La ſueur eſt nuiſible lorſqu'elle eſt chaude, & ſurvient au commencement, ou dans le cours de la maladie, & qu'elle n'eſt que partielle : comme ſi elle n'a lieu qu'à la tête, à la poitrine ; ou enfin lorſqu'elle eſt froide, en quelque tems qu'elle arrive.

A la ſuite des fiévres malignes avec redoublement, le malade tombe quelquefois dans des ſueurs qui l'affoibliſſent, & ceſſent, dit Sydenham, ſi le malade ne reſte pas continuellement couché dans ſon lit, mais qu'il s'y tienne aſſis de tems en tems, ou qu'il ſe leve ; mais ſi les forces & l'appétit ſont dans un bon état, ces ſueurs ſont très-ſalutaires, quoique fétides. Je me rappelle d'avoir eu pendant un mois, après une fiévre maligne quotidienne, une ſueur qui ſentoit le muſc : cette ſueur étoit accompagnée d'une boulimie ſalutaire, pendant laquelle je recouvrai mes forces & l'embonpoint que j'avois perdu.

Il n'y a rien de plus utile pour arrêter la ſueur, que d'ôter les couvertures, ſe lever, reſpirer un air un peu froid, & réparer le fluide diſſipé, par une boiſſon nitrée, émulſionnée & froide.

Voyez *la Suette éphémere ſudatoire*, *Claſſe Ire ; l'hénutritée tierce*, *ibidem*, &c.

La ſueur, ſuivant le Docteur Solano, eſt annoncée par le pouls, qu'il appelle *inciduus* (*a*).

4. Ephidroſe ſyncopale, *Ephidroſis ſudor diaphoreticus*, ou *ſyncopticus*. Nicol. Piſon de morb. cognoſcend. page 212.

Cette ſueur eſt accompagnée de froid, & elle eſt partielle ou univerſelle.

« Elle provient, dit Piſon, de ce que la nature qui gouverne » nos corps, & qu'*Hippocrate* appelle chaleur naturelle, eſt » tout-à-fait éteinte, ou prête de s'éteindre ; d'où s'enſuit le » relâchement des ſolides, & par conſéquent des orifices ex» crétoires de la peau ; quelquefois il ſe ſépare du ſang froid &

(*a*) Ce pouls eſt marqué, dit Solano, par des pulſations inégales, qui s'élevent au-deſſus des autres diaſtoles, & les ſurpaſſent en force dans une, deux, trois ou quatre pulſations conſécutives. La molleſſe de l'artére, jointe au caractère du pouls *inciduus*, eſt un ſigne certain d'une ſueur critique, future. *Nihell.*

» comme coagulé, une grande quantité de sérosité, qui transude par la peau froide, ne pouvant plus être contenue par la » faculté retentrice ». Cette sueur est accompagnée d'un pouls petit, rare, formicant; la face ressemble à celle d'un mort; elle est hideuse, pâle; à ces symptômes, se joignent le désespoir, le chagrin & l'agitation, il faut examiner si c'est la syncope ou la cardialgie qui entretient la sueur. On peut consulter la Sémeiotique de Sennert.

5. Ephidrose hétique.

C'est un symptôme de la phtysie, de la consomption & de la quotidienne hétique, dans la phtysie; elle est souvent partielle, & elle a lieu au cou, à la tête, & sur-tout à la poitrine, sur le soir, après le paroxysme.

6. Ephidrose exanthémateuse, *Ephidrosis exanthematum.* Frid. Hoffmann. Tom. 2.

C'est une sueur qui accompagne la rougeole, le pourpre, la miliaire & autres semblables maladies exanthématiques; elle a une odeur acide dans la miliaire; il ne faut jamais l'arrêter tout d'un coup dans aucune maladie, par un air froid; elle est salutaire, si elle arrive aux jours critiques, pourvu qu'elle n'épuise pas les forces.

7. Ephidrose fébrile, *Tritæophia elodes*, des Grecs; *febris sudatoria*, *vel diaphoretica*, torti de Febrib. Lib. 3, p. 126 & 187.

On doit se méfier de cette fiévre, intermittente ou rémittente, qui, sans avoir donné aucun signe de malignité attaque le malade, comme à l'ordinaire, avec froid & frisson, auquel succédent une chaleur & aussi-tôt une sueur un peu précoce, qui semble d'abord diminuer la fiévre, mais qui l'augmente ensuite, plutôt qu'elle ne la diminue, elle paroît même être d'autant plus forte, que la sueur a été plus copieuse.

Cela annonce pour l'ordinaire, plutôt la longueur de la maladie que la mort; mais la sueur devient froide peu à peu & dégénere insensiblement en une transpiration; le malade sue continuellement & est baigné de tout côté, par une sueur froide; le froid & la sueur ne le quittent jamais, il fond comme la cire, dépérit & meurt; le pouls va vîte, il est petit & foible; la respiration devient laborieuse & fréquente; les forces se dissipent, il n'y a que la faculté intellectuelle qui soit en bon état, & la personne se sent mourir peu à peu. Si la mort n'arrive pas dans cet accès même, elle n'est que différée pour l'accès prochain; on voit quelquefois, mais rarement, que le malade devient froid & suant, & que vers le tems où l'accès est près de son déclin, il a une petite sueur froide & visqueuse, & se trouve froid comme le marbre; la mort arrive

ſur le déclin, tandis qu'on ne craignoit que la longueur de la maladie : & elle s'annonce par ce que la face du malade devient hippocratique tout d'un coup. La curation de cette maladie demande d'abord les purgatifs, un régime léger, & enſuite le quinquina.

8. Ephidroſe latérale, *Ephidroſis lateralis*, Francus & Schmid. collect. acad. vol. 3. pag. 577.

Cet Auteur a vu une femme, qui, pendant toute ſa vie, excepté le tems de la groſſeſſe, toutes les fois qu'elle ſuoit par art ou ſpontanément, n'étoit jamais baignée que du côté gauche.

9. Ephidroſe laiteuſe. *Ephidroſis lactea.* Ephem. German. Décemb. 2. anno 5. append. pag. 67.

10. Ephidroſe mielleuſe. *Ephidroſis mellea*, Rhodius, *oleaginoſa*, Mollenbroeck.

Elle avoit la couleur & la conſiſtance du miel.

11. Ephidroſe vineuſe. *Ephidroſis vinoſa.* Bartholin.

Elle avoit la couleur du vin rouge.

12. Ephidroſe verte. *Ephidroſis viridis*, Borell. cent. 2. obſ. 56.

C'étoit une ſueur des aiſſelles de couleur verte.

13. Ephidroſe noire, *Ephidroſis nigra*, Zacutus, Joel. Langelot, Collect. acad. tom. 3. p. 257.

Langelot l'a obſervé dans une perſonne qui avoit pris un ſcrupule d'or fulminant.

14. Ephidroſe jaunâtre. *Ephidroſis lutea*, Hildan, Joel. Langelot. Collect. acad. tom. 3. p. 257.

Elle a été obſervée par le même Auteur dans une perſonne qui avoit fait uſage d'or fulminant dans une hémiplégie ſcorbutique. Cette ſueur a été encore produite par l'uſage de la rhubarbe. *Chriſt. Mentzelius, Collect. acad. tom. 3. p. 255.*

15. Ephidroſe urineuſe. *Ephidroſis urinoſa*, Salmuth. lib. 2. obſ. 82. *Haller*, phyſiol. tom. II. p. 371.

16. Ephidroſe ſanglante. *Ephidroſis cruenta*, Joel Langelot, collect. acad. tom. 3. pag. 255. *Schwencke*, hæmat. 130.

Langelot a vu une ſueur ſanguine dans le ſcorbut.

Un jeune homme avoit une ſueur aux aiſſelles de couleur de cinnabre. *Hoffmann.*

17. Ephidroſe bleue. *Ephidroſis cærulea*, Wincler. collect. acad. tom. 3. p. 263.

VVincler & Mogi ont vu un Menuiſier qui avoit une ſueur bleue à l'hypochondre droit.

18. Ephidroſe provenant de la ſaburre.

C'eſt une ſueur qui vient de ce qu'on a pris trop d'alimens, &

& sur-tout après un grand repas, qui est bien-tôt suivi du sommeil : elle dépend d'une sabure crue. Il y a une autre sueur qui est due à une sabure putride. Une sueur abondante qui survient pendant le sommeil, sans cause manifeste, annonce que l'on prend trop d'alimens, dit *Hippocrate*, & si elle arrive à une personne qui ne prend pas assez d'alimens, c'est une marque que le corps a besoin d'être purgé. *Aphor. 41. sect. IV.* M. *Marteau de Grandvilliers* a observé une sueur prodigieuse qui se montoit, dans la journée, à quarante livres : celle-ci dépendoit d'une sabure vermineuse. *Journ. de Méd. Juillet 1762, pag. 29.* Cette derniere fut guérie par les cardiaques.

19. Ephidrose acide.

C'est un symptôme de la miliaire, de la colique végétale, de l'éphémere laiteuse, & de la quotidienne vermineuse.

20. Ephidrose sabloneuse. *Ephidrosis arenosa*, Haller Physiol. l. 12. pag. 40. Colique produite par un sel crystalisé, *Tronchin.* Colique de Poitou, *Leeuwenhoeck*, transf. philos.

L'*Hydronosus* de Forestus, appellé vulgairement *Suette*, appartient à cette classe : si c'est la sueur qui est le principal symptôme dans cette maladie, & non pas la fiévre, comme dans l'éphémere sudatoire, ou une éruption miliaire, comme dans la miliaire avec sueurs, que les modernes appellent communément suette. Il est vraisemblable que la sueur est le principal symptôme dans la maladie que M. de *Meyserey* a décrite sous le même nom, puisqu'il n'y avoit presque pas de fiévre ; mais nous aurions dû avoir une connoissance plus claire & plus précise de cette maladie, pour faire un genre de l'hydronosus, s'il differe des maladies précédentes.

XXI. Epiphore, Larmoyement. *Epiphora*, *delachrymatio.* Pline. *Rheuma Ophthalmon.* Galien, defin. méd. *Epiphora*, Galien 4, de locis cap. 5, *Tralles*, lib. 2. cap. 1. *Pauli* lib. 3. cap. 12. &c. *Oculi lachrymosi ; illachrymatio ; lachrymæ morbosæ*, Gorrée, *lippitudo serosa*, Ettmuller, *p. 297.*

Caractére. C'est un flux abondant & continuel qui se fait par les yeux, d'une humeur ordinairement séreuse. Le principal siége de cette humeur, est la glande lachrymale, située au-dessus de l'œil à l'extérieur, dont les conduits excrétoires aboutissent au bord intérieur de la paupiere supérieure. Cette humeur s'écoule insensiblement dans une espace à trois angles que les tarses & la cornée lui laissent, où elle est pour ainsi dire, succée par les points lacrymaux, qui sont comme des petites tubes capillaires. De-là, elle se porte aux narines, par le conduit nasal.

On ne voit point couler de larmes, toutes les fois que la quan-

tité fournie par la glande lacrymale n'eſt pas plus grande que celle que les points lacrymaux tranſmettent ; mais elle devient plus grande, 1°. par une ſécrétion abondante ; 2°. par une réſorption trop petite; la ſécrétion des larmes eſt plus abondante lorſque l'ame eſt dans la triſteſſe, ou que cette glande eſt irritée par une vapeur âcre, par de la pouſſiere, ou par une phlogoſe ; de-là une petite quantité de cette humeur, coule par les points lacrymaux, lorſque ceux ci, ou le conduit naſal ſe trouvent rétrécis, obſtrués ou comprimés, d'une maniere quelconque : de-là les différentes eſpéces.

1. Larmoyement produit par une paſſion.

Il accompagne, ou la paſſion hyſtérique, & alors il eſt promptement ſuivi du rire ; ou le chagrin & la pitié, produits par un motif intrinſeque ; ou bien il ſurvient dans des maladies très-graves, comme les fiévres, ſans cauſe évidente. J'ai vu couler, dans ce cas, une ou deux petites larmes, & ce larmoyement ſuivant *Hippocrate*, Aphor. 80. épidem. 1, eſt de mauvais augure, s'il eſt joint à d'autres mauvais ſignes ; ſi les autres ſignes ne ſont point mauvais, il préſage ſeulement l'arrivée prochaine d'une hémorrhagie des narines.

2. Larmoyement, provenant de ce que le coin de l'œil ne peut contenir les larmes, à cauſe de la conſomption totale de la caroncule lacrymale, *epiphora ex rhyade*, Avicenne. *Algarab*, des Arabes.

L'exiſtence de cette maladie me paroît fort douteuſe, à moins que le vice dont elle provient, ne dépende lui-même de l'éroſion de la caroncule lacrymale, & qu'il y ait par conſéquent irritation, rougeur & douleur, qui produiſent le reſſerrement des conduits par leſquels les larmes ſe portent des points lacrymaux, au ſac naſal ; car les larmes, dans l'état de ſanté, ne coulent pas par leur propre poids, ainſi que le croyent pluſieurs avec les anciens, & ne s'épanchent point, par conſéquent, lorſqne cette caroncule vient à manquer ; puiſqu'il n'arrive point de larmoyement, même quand on eſt couché ſur le ventre.

3. Chaſſie, *Epiphora ophthalmica*, Sennert. *Epiphora*, Galen. introduct. *Lippitudo ſanguinea*, Ettmuller, pag. 297. *Ophthalmia humida*, Sennerti. C.

Voyez l'Ophthalmie.

4. Larmoyement cauſé par la petite vérole, *Epiphora ex variolis*, Ettmuller. L.

Il eſt la ſuite de la petite vérole, dont des puſtules, qui ſont parvenues à ſuppuration dans l'intérieur du conduit naſal, ont produit la réunion de ſes parois, ou l'ont engorgé par un pus trop épais ; ce mal donne ſouvent lieu à la fiſtule

lacrymale, mais le fait-il toujours? C'est ce qui est douteux, & demande d'être éclairci. Il y a beaucoup d'enfans qui sont délivrés de ce larmoyement, à mesure qu'ils croissent en âge.

5. La fistule lacrymale *epiphora ex ægilope*, Sennert. *fistula lacrymalis*, des Auteurs.

J'entends sous ce nom, une ulcération ou abcès dans le grand angle de l'œil qui bouche en partie ou entiérement le conduit nasal; en sorte qu'alors il coule des larmes purulentes par les narines, qu'elles refluent par les points lacrymaux & par la fistule qui s'est formée dans le voisinage.

On divise la fistule en complette & en incomplette, & même il y a une espéce dans laquelle le pus ne coule pas de l'intérieur de ce conduit, mais de l'abcés qui s'est enfin ouvert par sa partie supérieure. Voyez M. *Petit* dans l'endroit que nous avons cité, & la *Chirurgie d'Heister.*

Dans cette fistule lacrymale, qui n'est entretenue que par l'obstruction du canal nasal; l'opération inventée par Anel, & qui vient d'être perfectionnée par M. *Mejan*, Chirurgien très-habile de Montpellier, réussit très-bien; on prend un fil d'argent percé par un bout en guise d'éguille, on l'introduit dans les narines par l'un ou l'autre des points lacrymaux; quand le bout est parvenu hors des narines, on l'enfile avec un ou deux fils de soie que l'on tire en haut vers les yeux, au moyen du fil d'argent; on le laisse comme si c'étoit un seton, dans le conduit nasal, pendant un mois; on le frotte d'un onguent détersif, s'il est nécessaire; cela procure une issue aux larmes, & la fistule se détruit.

6 Larmoyement causé par lectropion, L.

Lectropion est le renversement de l'une des deux paupieres en dehors. L'entropion, est le renversement des paupiéres en dedans. La paupiére inférieure se renverse, lorsqu'il s'éleve des chairs surabondantes sur sa membrane interne, qui a été ulcérée. Dans ce cas, il faut consumer les excroissances avec la pierre infernale, jusqu'à ce que les paupiéres se rétablissent par l'élasticité de leur tarse. Ce vice vient d'une brûlure à l'extérieur de la paupiere, par laquelle la peau se ride; si ce mal est ancien, il est incurable; mais s'il est récent, on le guérit avec les émolliens, comme le lait, le beurre, l'onguent d'althea, le cérat de Galien, & avec des compresses convenables. Il peut encore dépendre du relâchement, comme chez les vieillards, selon l'observation d'*Heister*, & alors il est sans reméde. On tire avantage des dessicatifs, d'une chaleur séche, des spiritueux employés en fomentation ou en vapeur, & de la boue des eaux thermales. La paupiere inférieure se renverse par l'opé-

ration de la fiſtule lacrymale, à cauſe de la ſection du tendon du muſcle orbitaire, ce qui eſt un vice incurable; ou par une plaie qui coupe le tarſe, lequel en conſéquence, ſe renverſe en dedans, ou en dehors, ſous la forme d'une pointe fourchue (ce qu'on appelle éraillement. *Saint Yves*) ſi l'ulcere eſt récent, on peut prévenir ce mal, par une ſuture convenable de la conjonctive & de la peau, ſans toucher le tarſe; mais ſi le vice eſt ancien, on ne ſçauroit y remédier.

La paupiere inférieure ſe renverſe auſſi en dehors, par l'exophthalmie, ou tumeur du globe, tant aqueuſe que cancéreuſe; la premiere s'appelle hydrophthalmie, *hydrophthalmia*, & affecte les deux yeux: on la guérit par les diurétiques & les cathartiques. La derniere a le caractére du cancer, & demande la même curation.

7. Larmoyement cauſé par un anchilops. L.

L'anchylops (vue angulaire) eſt une tumeur enkiſtée ou purulente du grand angle de l'œil, ou une tumeur lacrymale & muqueuſe du petit angle de l'œil, avec larmoyement.

L'anchilops eſt purulent ou faux, il dépend d'un apoſtéme formé ſous la peau, ou entre le muſcle orbiculaire & le ſac naſal. La premiére eſpéce n'a pas ordinairement de grandes ſuites; mais la derniere eſt ſouvent accompagné de larmoyement, & peut donner lieu à la fiſtule lacrymale.

L'anchilops lacrymal & muqueux diſparoît par la compreſſion, & alors les larmes ne coulent que par les points lacrymaux, ou refluent par les pores *de Gunzius*; ou même coulent dans les narines. Ce mal dépend de l'obſtruction du conduit naſal, ou d'un mucus viſqueux, ou de l'engorgement de ce ſac ſpongieux, ou tuméfié par une fluxion. Dans le premier cas, les injections avec la ſeringue d'*Anel*, ſuffiſent; autrement, ce mal guérit ſouvent par une compreſſion continuelle, produite au moyen d'une bande & d'une compreſſe pendant le jour & d'une emplâtre pendant la nuit, en y ajoutant quelque liqueur ſpiritueuſe ou vineuſe, dont on ſe ſert pour humecter les compreſſes & rendre le ton au ſac. Dans le dernier cas, on débouche le canal naſal, au moyen d'une petite ſonde d'argent qu'on introduit par les points lacrymaux, en y ajoutant un ou deux fils de coton. On doit avoir fait précéder l'uſage des remédes convenables.

L'anchilops purulent commence par une tumeur chaude, rouge, lancinante, ou avec pulſation, avec fiévre ophtalmie & larmoyement. Cette maladie dépend d'une vraie inflammation du ſac lacrymal, qui ſe termine par la ſuppuration; ce qui le diſtingue de l'ophthalmie lacrymale, ou de l'hydropi-

ſie du ſac naſal. Il ſort des points lacrymaux un véritable pus & non un mucus puriforme, que l'on ne peut guères diſtinguer du premier, que par ce qui a précédé. La narine du même côté eſt ſéche, à moins qu'il n'y tombe quelque choſe pendant la nuit ; ce qui arrive ſouvent. Dans cette eſpéce, ou l'inflammation eſt dans ſa vigueur, ou elle s'eſt terminée; le premier cas demande un régime léger, rafraîchiſſant, la ſaignée, les bouillons rafraîchans, ſans négliger l'uſage des cathartiques antiphlogiſtiques ; ſi la réſolution n'a pas lieu, on applique ſur la tumeur, un cataplaſme avec la pulpe d'une pomme cuite mêlée avec un blanc d'œuf, ou avec la pulpe de caſſe, pour favoriſer la ſuppuration ; quand celle-ci eſt établie, on ouvre l'apoſtéme avec une lancette, on le déterge en y injectant une décoction d'orge. On doit tenir toujours ouvert le ſac lacrymal, au moyen d'une petite tente, enſuite l'on tâche de le faire cicatriſer.

8. Larmoyement froid, *epiphora frigida*. Sennert. cap. 46.

C'eſt un écoulement involontaire de larmes ſéreuſes, ſans prurit, douleur & chaleur, du moins conſidérables ; elle eſt la ſuite des ophthalmies qui ont duré long-tems, quoiqu'elles aient été guéries ; d'une étude trop aſſidue, ainſi qu'il arrive ſur-tout vers l'âge de cinquante ans, lorſque la vue diminue & que l'on ne peut voir diſtinctement les objets, que lorſqu'ils ſont un peu éloignés. Lorſque l'hyver arrive, ce mal augmente & guérit difficilement ; cependant, ſi le malade évite l'étude, le vent, la fumée, les alimens ſalés & le vin ; ſi en même-tems, ſur le ſoir, il y applique des fomentations avec une infuſion de quatre clous de gérofle, dans deux onces d'eau-de-vie, cette affection diminue ; ſi le malade, pour une ſi légére incommodité, vouloit, comme le conſeillent les Auteurs, faire uſage des purgatifs & des véſicatoires appliqués à la nuque, ce ſera à lui à juger du ſuccès de ces remédes.

9. Larmoyement chaud, *epiphora calida*, Sennert. ibid.

C'eſt un écoulement qui ſe fait par les yeux goutte à goutte d'une liqueur ſéreuſe, accompagné d'une chaleur mordante, d'un prurit, d'une rougeur & d'une douleur des yeux ; il eſt par conſéquent un ſymptôme de différentes eſpéces d'ophthalmie, ſur-tout de l'ulcéreuſe & de la fiſtuleuſe que l'on peut voir dans leur lieu. Dans ce larmoyement, outre les remédes généraux, comme la ſaignée & la purgation, on a recours à l'uſage des bains, des bouillons rafraîchiſſans, du petit lait & des collyres légérement aſtringens, préparés avec les roſes, l'acacia, les galles, le vin rouge, le vitriol, &c.

Les larmes, qui ne dépendent d'aucune paſſion de l'ame dans les maladies aigues, ſont un préſage de l'hémorrhagie des

narines ; elles annoncent la mort, si elles sont jointes à des signes mortels. *1. epidem. 2. aphor. 80. & 4. aphor. 52.*

10. Larmoyement sanglant, Larmes de sang. *Epiphora cruenta; Lachrymæ sanguin.* Sennert ibidem, & Schenck. en parlent fort au long. Voyez aussi *Menorragie* par erreur de lieu. P. Borelli cent. 11. obs. 56. L.

11. La chassie, *Epiphora sebacea.* Haller. stud. medic. pag. 782. d'après Rudolphe Vehrens ; *Lemæ*, d'Hippocrate ; *Lemiæ*, de Celse ; *Oculi gramiosi*, Lucilius ; *Gramia*, Nonnius ; *Lippitudo*, des Auteurs.

Les paupiéres ont sur leurs bords, des glandes sébacées, qui, dans l'état de santé, séparent un peu de matiére sebacée, qui sert peut-être à empêcher l'écoulement & le dévoyement des larmes ; mais la quantité de cette matiére est quelquefois très-abondante.

La chassie accompagne l'ophthalmie humide qu'*Horace* appelle pituite, elle dérange la vue pendant la nuit, c'est-à-dire, depuis huit heures du soir jusqu'au matin, & colle les paupieres l'une avec l'autre ; pour lors, à mesure que l'on ouvre les yeux par force, il coule des larmes séreuses. On la guérit, en y mettant le soir, de la poudre de tuthie, ou de l'eau de roses. On met dans une once de cette derniére, huit grains de vitriol verd, ou vingt grains de vitriol blanc ; ou l'on se sert d'autres remédes opthalmiques, & un peu astringens.

12. Larmoyement goutteux, *epiphora arthritica*, Musgrave de Arthritide, cap. 18 & 21. L.

C'est celui qui dépend d'une humeur âcre, gouteuse, repercutée, qui succéde alternativement aux douleurs de la goutte, & produit quelquefois, avec l'écoulement des larmes, un mal de dents. Cette affection est souvent de longue durée, & est au moins incommode.

Elle demande la saignée, l'application d'un vésicatoire à la nuque & des collyres très-doux, comme le lait que l'on y fait dégoûter, le mucilage de semences de psyllium, ou herbe aux puces, & des coins ; l'eau rose, les trochiques blancs de rhasés, l'eau de plantain, &c.

13. Larmoyement laiteux. *Epiphora lactea.* Ephem. germ. dec. II. ann. VII. observ. 98. Il a été observé sur un enfant nouveau né.

XXII. CORYSE, RHUME DU CERVEAU, DÉFLUXION, CATARRHE SUR LES NARINES. *Corysa*, d'Hippocrate, Gorrée définit. med. *Catastagnus*, de quelques Auteurs ; *Gravedo*, des Latins.

Caractére. C'est un écoulement qui se fait goutte à goutte

par les narines, d'une humeur très-limpide, muqueuse ou visqueuse. La membrane pituitaire qui revet les sinus frontaux, sphenoidaux & maxillaires à une grande étendue; elle fournit deux humeurs, l'une tenue & en petite quantité, qui s'écoule par les arriére-narines & se porte de-là dans l'æsophage avec les larmes; & un mucus visqueux, qui est destiné à lubréfier continuellement la membrane, pour qu'elle soit plus propre à l'odorat. En sorte que cette humeur qui coule par les narines dans le coryze, vient de deux sources.

1. Coryze catarrhal, Enchifrénement, Rhume du cerveau. *Coryza humida.* Nenteri.

Il vient principalement des vicissitudes de l'air, & sur-tout du froid que l'on a pris pendant que le corps est échauffé, il est accompagné d'une douleur gravative du front, de l'éternuement, de la perte de l'odorat, d'une voix nasale de la difficulté de respirer, de la toux; ensuite dans le cours de la madie, l'écoulement d'humeur, qui étoit auparavant limpide, comme celui qui se fait par les narines dans un tems froid, & que l'on appelle roupie: devient muqueux, visqueux & abondant, le malade en est soulagé, l'odorat revient & la respiration se fait plus aisément, &c.

Le principe de cette maladie est la phlogose de la membrane pituitaire.

On la guérit, par une diete légére, & des boissons théiformes, chaudes & délayantes; en faisant reniffler au malade du lait tiéde, de l'eau ou des vapeurs, par un air tiéde, par la vapeur des graines de nielle cuites dans l'eau. Voyez *Schneider*, *lib. 3, de catharris, pag. 503.* Quand ce mal occupe les arriére-narines, il est de plus grande conséquence que quand il a son siége plus haut.

2. Coryse avec écoulement de phlegmes. *Corysa phlegmatorrhagia*, Salmuth Obs. 37, Cent. 1. Bonet. Sepulchret. Tom. 1, pag. 410. *Phlegmatorrhagia*, Juncker; *Morgagni*, *epist. XIV.* 20. C'est ce qu'on appelle morfondure dans la médecine vétérinaire. *Furetiere*, diction. B.

Il différe du précédent, en ce qu'il se fait tout d'un coup, spontanément, & sans catarrhe, un écoulement continuel d'une humeur limpide, lymphatique, abondante, & qui n'est pas purement aqueuse, tel que celui que produit le froid, surtout chez les vieillards. J'ai eu le coryze deux fois, pendant la nuit, sans autre incommodité: *Morgagni* fait mention d'un semblable coryze, qui dura pendant plusieurs jours; *Bidloo* en a observé un autre très-abondant, qu'il appelle *Stillicidium narium.*

3. Coryze virulent, *Coryza virulenta ozæna*, Bonet. se-

pulchret. tom. I. pag. 406. Les Maréchaux l'appellent *Morve.*

C'est un écoulement qui se fait par les narines avec ozéne. Cette maladie devient contagieuse parmi les chevaux, à cause de la puanteur & de l'acrimonie du pus qui a séjourné longtems dans leurs narines & qui infecte le foin. Voyez les Auteurs qui ont écrit sur la Médecine vétérinaire, comme les élémens d'*Hippiatrique*, de *Soleysel* & *Bourgelat.*

4. Coryze varioleux. *Coryza variolosus.* Huxham.

A ce symptôme, se joignent l'éternuement, une difficulté d'avaler, la toux, le larmoyement; il accompagne souvent la rougeole & quelquefois la petite vérole dans son commencement, & est un des signes de cette maladie.

5. Coryze purulent, *Corysa purulenta.* Bonet. sepulchret. tom. 1, obs. 10. Append. I. Morgagni, épist. XIV. 22. d'après, Fernel, Palfin, Nicolas, &c. Voyez l'*ozéne de mauvaise odeur.*

Si les sinus frontaux sont ulcérés, on peut faire des injections déterfives, & même y appliquer le trépan; mais si l'un des deux sinus maxillaires se trouve rempli de pus, il faut lui procurer une issue, par l'extraction d'une dent canine. Ce sont les moyens proposés par *Meibomius* & *Cowper.*

6. Coryse fébrile. *Vandermonde, journ. de méd. Mars 1751, p. 197.*

Un homme catarrheux avoit un flux périodique de mucus, qui revenoit tous les soirs & qui se dissipoit le lendemain du jour suivant, à midi; il étoit accompagné d'enflure à la tête, de douleur & d'engorgement des sinus: le mucus des narines étoit abondant, limpide & acrimonieux; il n'y avoit point de fiévre; on employa inutilement les diaphorétiques, la maladie ne céda qu'à l'usage du quinquina joint aux purgatifs.

XXIII. PTYALISME, SALIVATION, BAVE, EXPUITION, CRACHOTTEMENT. On appelle les malades *Baveux*, en François, & *Drivellers* en Anglois. *Ptyalismus*, *Ptuelismus*, Hyppocrate in coac. du Grec, *Ptuelon.* *Crachat*, sputum, *Anabexis*, de Galien, *Anachrempsis*, Hesychius, *Catharsis diaphoryngos*, *exscreatus*, *salivatio*, *frequens spuitio*, des Auteurs Latins.

Caractére. C'est un écoulement ou une émission par la bouche, de salive, ou de mucus, sans expectoration, & sans vomissement.

Les humeurs qui se rendent à la bouche sont, 1°. la salive, qui s'y porte principalement des parotides, par le conduit de stenon, & celle que fournissent toutes les glandes sublinguales, buccales, &c. 2°. Une liqueur tantôt limpide, tantot muqueuse, qui tombe des narines dans le gosier, tant

par les arriére-narines, que par le conduit spheno-palatin; 3°. un mucus visqueux, qui est exprimé des amygdales & des glandes sébacées du gosier; je ne parle point ici des humeurs qui abordent à la bouche, pendant le vomissement, ou pendant l'expectoration.

Tout ce qui sort par la bouche, est rejetté par le vomissement ou par des rots, ou par l'expectoration, avec toux; ou on le crache avec un bruit sourd que les Arabes appellent *Rascatio*; où on le met dehors avec la langue & les lévres; ou il coule tout doucement, & c'est ce qu'on appelle en françois, bave.

1. Ptyalisme avec nausées. Ptyalisme nidoreux causé par la saburre. B.

C'est l'espéce qui provient de la saburre, parce que celle-ci irrite le pharynx, d'où s'ensuit que les glandes du gosier, épanchent une grande quantité de liqueur & de mucus; ce mal est accompagné de nausée & de malaise à l'estomac.

Cette liqueur sort quelquefois en si grande abondance, qu'on auroit de la peine à croire qu'elle fût fournie par l'estomac.

Cette salivation est aussi l'effet d'un émétique & précéde même le vomissement; elle est aussi produite par l'aconit, quand même on ne feroit que le mâcher; ce qui est suivi, comme je l'ai observé, d'un goût putride à la bouche pendant deux ou trois jours, avec salivation & cardialgie, & une douleur lancinante au milieu de la langue.

2. Ptyalisme causé par des aigreurs à l'estomac, *Ptyalismus à pyrosi.* Voy. Soda. Juncker. L.

Il différe du précédent, en ce qu'il y a un sentiment de feu & d'un acide corrodant, qui s'étend depuis l'estomac jusqu'à la bouche, & que la salive qui coule abondamment dans cette maladie, a un goût acide; ce mal dépend de l'usage des fruits qui engendrent une saburre acide ou empyreumatique, tels sont les chataignes, les noix; les poissons salés & tous les alimens frits avec l'huile ou le beurre peuvent aussi y donner lieu; ce mal, pour l'ordinaire, n'est point accompagné de nausées.

3. Ptyalisme des Lappons, *Ptyalismus lapponicus*, D. Linneus, *ullen* ou *hotme*, des Lapons. C.

C'est un symptôme de la colique des Lappons. Voyez *Flora Laponica*, pag. 69. Il différe du premier, par les douleurs atroces du bas-ventre qui se font sentir au nombril, & qui se terminent par cette salivation.

4. Ptyalisme provenant d'un relâchement, *Ptyalismus à laxitate.* Cheyne de sanit. pag. 366. cap. 5. *Ptyalismus symp-*

tomaticus. Zwinger. de falivâ differt. Les Anglois appellent les malades *Drivellers*.

Cette efpéce a lieu chez les imbécilles, qui ayant les yeux baiflés & les lévres pendantes, ne peuvent contenir la falive dans la bouche, d'où elle découle continuellement. On voit un vice femblable chez les paralytiques; il eft encore l'effet du relâchement.

5. Ptyalifme mercuriel de la mâchoire inférieure. Salivation caufée par le mercure, *Aftruc*, *malad. vener. Ptyalifmus mercurialis*. Nico[1]. Heinfius, Chrift. Roper differt. de falivatione, cap. 2. *ab oris ulcufculis*. Stenon. *Ptyalifmus artificialis*. Zwinger. de falivâ. differt. 8.

Après cinq ou fix frictions mercurielles, ou après l'ufage des préparations de mercure, fur-tout lorfque le fang n'eft pas affez délayé & que les vaiffeaux ne font pas affez relâchés, il furvient pour l'ordinaire, une chaleur à la bouche, un goût de vert de gris; les glandes fublinguales, & celles qui font placées des deux côtés de la langue, fe tuméfient & font attaquées d'aphtes; enfuite ces petits ulcéres répandent beaucoup de falive fétide. A mefure que l'action du mercure augmente, la langue fe tuméfie, & ne peut plus être contenue dans la bouche; il furvient un efquinancie, dont le malade fe trouve quelquefois fuffoqué, avec fiévre, infomnie, & l'on eft obligé de cracher continuellement.

Dans la curation des maladies vénériennes, on doit éviter la falivation; autrement, le mal ne ceffe que pour quelques mois, ou même ne diminue point. On la prévient, en faifant prendre auparavant au malade, les bains, pendant long-tems, & en lui prefcrivant le lait, pour fa nourriture, pendant l'ufage des frictions mercurielles, en mettant deux ou trois jours d'intervalle entre elles, & diminuant leur dofe, qui eft pour l'ordinaire d'une demi-once. Si malgré ces précautions, la falive furvient, ce qui arrive pour l'ordinaire après la quatriéme ou la fixiéme friction, il faut alors les fufpendre entiérement, jufqu'à ce que l'écoulement ait ceffé; il faut fouvent laver la bouche avec une décoction d'orge; mais fi la falivation augmentant tout d'un coup, met le malade en danger d'être fuffoqué, que la langue foit tuméfiée, & qu'elle ne puiffe prefque plus être contenue dans la bouche, il faut auffi-tôt ôter les linges, & avoir recours à la faignée, aux purgatifs, & même aux bains. Pour ce qui regarde la maniére de déterger les ulcères de la bouche, & tout ce qui concerne le cas dont nous venons de parler. Voyez M. *Aftruc*.

Une ceinture mercurielle, que l'on portoit pour tuer les poux; le maniement du mercure qui eft affez ordinaire aux

Orfévres & aux Miroitiers ; une dragme d'onguent napolitain, employée en liniment sans précaution, ont donné lieu quelquefois à la salivation.

6. Salivation de la petite vérole confluente. *Ptyalismus variolosus.* Sydenham, pag. 82, 103, 93, 593.

Chez beaucoup d'adultes attaqués de la petite vérole confluente, la salivation ne manque guères de survenir dans le premier tems de l'éruption, ou deux jours après ; elle est beaucoup plus fréquente, que la diarrhée chez les enfans ; d'abord on ne rend qu'une matiere déliée, le malade dans une nuit, salit plusieurs linges. Cette salivation n'est pas moindre que la mercurielle, mais elle n'est point fétide ; le onzieme jour, la salive est plus visqueuse, & le malade la rend avec une peine extrême ; il a soif, il tousse de tems en tems, en buvant ; la boisson revient par les narines, & c'est ce jour ordinairement, que la salivation cesse, quoique quelquefois elle revienne deux jours après ; le même jour dont nous venons de parler, la tuméfaction du visage commence à diminuer avec la salivation, & ce n'est qu'alors que les mains se tuméfient ordinairement, & cela doit être.

Ce n'est pas seulement dans la petite vérole, mais encore dans la fiévre varioleuse de *Sydenham*, ou dans le synochus varioleux, où il n'y a point d'éruption, que cette salivation arrive, étant nécessaire pour la guérison du malade.

Les indications sont, 1°. de soutenir cette salivation. Ce qui est le plus propre à produire cet effet, c'est une boisson légere, délayante, qui ne rafraîchisse & n'échauffe pas trop, comme une bierre légere & même le petit-lait ; l'on donne un calmant, ou un anodyn, sur le soir, cette pratique est appuyée sur l'expérience ; 2°. il faut prendre garde que la salivation ne se supprime, ce qui est l'effet d'un purgatif ou de la saignée employée à contre tems, & sur-tout d'un régime échauffant. Si la salivation n'arrive point, qu'elle disparoisse plutôt qu'il ne faut, & que les mains ne se tuméfient point, quoique le visage se désenfle ; le malade est alors dans un extrême danger ; car si cela arrive entre le sixiéme & le onziéme jour, les pustules s'affaissent, le délire survient, la fiévre manque, les pustules deviennent pâles. Ce n'est que dans ce cas, qu'il faut avoir recours aux cardiaques, comme à un scrupule de thériaque avec la même dose de poudre de pattes d'écrevisses, un demi scrupule de la racine de contrayerva & le syrop d'œillet ; mais si cet accident fâcheux arrive vers, ou après le onziéme jour, auquel tems les pustules de la face sont desséchées : on pourroit absolument, après avoir fait une saignée du pied, avoir recours à un émétique, com-

me on le pratique chez nous, ou à un purgatif ſelon la méthode ordinaire des Anglois; mais il faut ménager les forces qui ſont affoiblies, & ne jamais manquer d'avertir les aſſiſtans du grand danger où le malade ſe trouve.

A Montpellier, la ſalivation eſt très-rare, même dans la petite vérole confluente, chez les adultes. La diarrhée même arrive rarement chez les enfans attaqués de la même eſpéce, mais elle eſt très-fréquente dans le Nord, & elle eſt ſalutaire, pourvu qu'à meſure qu'elle diminue, vers le onziéme jour, l'œdeme varioleux gagne la face & les mains, ce qui tient lieu de la ſalivation.

7. Salivation ſcorbutique, *Ptyaliſmus ſcorbuticus*. Roper, Diſſert. Citata; Lind. de Scorbuto, &c. Journ. de Méd. Mai 1755, p. 327. C.

On le connoît par les ſignes du ſcorbut, c'eſt-à-dire, par la facilité avec laquelle les gencives ſaignent, par leur molleſſe, leur puanteur, la chute des dents, leur noirceur, des taches aux jambes, la pâleur du viſage, &c.

Quand cette ſalivation eſt abondante, elle épuiſe les forces; c'eſt pourquoi il faut l'arrêter au plutôt; *Lind* conſeille l'uſage des épiſpaſtiques & des Sinapiſmes appliqués à la partie poſterieure de la jambe; il faut lâcher le ventre par des lavemens, employer les purgatifs doux, relâcher la peau, dont le ſpaſme eſt déterminé par la ſalivation: ce que l'on exécute au moyen des diaphorétiques, de la thériaque, du camphre, des fleurs de ſouffre, dont on fait uſage trois ou quatre fois dans le jour: on peut encore employer les diurétiques: ces remédes éloignent ce flux, & préviennent la ſuffocation: on l'arrêt auſſi avec des gargariſmes, avec la gomme adragant, la colle de poiſſon, l'alun, l'écorce de chêne. Roperus fait grand cas de ceux que l'on prépare avec le vin rouge, le verd de gris, l'eau de plantain & de ſauge, que l'on applique ſouvent aux gencives au moyen d'un pinceau.

Le malade doit ſe nourrir avec du lait & des végétaux, & prendre le quinquina, l'elixir de vitriol, dans le tems qu'il ne fait point uſage du lait.

8. Salivation hypochondriaque, *Ptyaliſmus hypochondriacus*. Baillou, Lib. 2, Conſil. 49. Sylvius Prax. Medic. *Ptyaliſmus melancholicus*, Sennert. de ſcorbuti ſignis; *Hyſtericus*, Morton. Voyez la curation dans Baillou, Lib. 2, Couſil. 25. Roper. Diſſ. de Ptyaliſmo. L.

C'eſt celle qui eſt ordinaire aux hypochondriaques & au mélancoliques; elle diminue les forces, ruine l'eſtomac; elle eſt accompagnée de borborygmes, de la conſtipation, de rots, d'un malaiſe aux parties précordiales, d'un ſommeil

agité ; souvent elle est entretenue par la trop grande quantité d'alimens que l'on prend à son souper, & alors elle augmeen vers le matin.

9. Salivation goutteuse, *Ptyalismus arthriticus*, Musgrave, Cap. 11, Hist. 3.

10. Salivation pthysique. *Ptyalismus pthisicus*, Morton, Cap. 2. No. 10 & 11, Pthysiologiæ, page 29. C.

On met, avec raison, au nombre des signes qui présagent la pthysie, l'excrétion qui se fait le matin & pendant le jour, d'un phlegme salé, âcre, & quelquefois visqueux, ce qui annonce que toute la sérosité du sang est dans le même degré de salure & d'âcreté. Ces personnes sont sujettes à un écoulement abondant de salive, par les conduits salivaires & les amygdales, ce qui annonce l'état de colliquation du sang. J'ai observé qu'elle précéde la pthysie de plusieurs années, dans le dernier degré de pthysie, cette salivation augmente, & est fort différente de l'expectoration purulente. Elle provient d'une grande quantité de fluide versé par les glandes mêmes de la bouche ; il ne diminue point par les sueurs, & il accélére la mort. Roper, Dissert. de Pthyalismo.

11. Salivation verte, *Pthyalismus viridis*, Huxham Philosophic. Transact. N°. 382. anno 1724.

Le nommé Fox, âgé de quarante ans, fut guéri de la jaunisse & de la colique, par un flux de salive très-abondant, qui se montoit à environ deux livres ; cette humeur étoit d'abord d'une couleur vive & porracée, mais fort tenue ; le malade avoit fait usage de cidre, ce qui avoit pu teindre la bile en vert : ce ptyalisme dura quarante heures, ensuite la salive devint très-limpide ; auparavant, Fox avoit été aussi délivré deux ou trois fois de la jaunisse, par une salivation séreuse qui lui sursurvenoit spontanément.

12. Salivation purulente, *Pthyalismus purulentus*, Petr. Hardisway, Philosoph. Transact. N°. 400. 1727. L.

Cette salivation purulente dura trois ans. C'étoit un pus sanieux, fourni par les sinus maxillaires, qui étoient cariés & ouverts dans la cavité de la bouche ; du reste, le petit garçon qui est le sujet de cette observation, se portoit assez bien.

13. Chancres à la bouche, ptyalisme aphtheux. B.

Un jeune homme fut attaqué d'une fiévre continue, avec céphalalgie, angine, une crasse blanche sur la langue, la tuméfaction des amygdales & des glandes maxillaires ; après une saignée on lui administra un purgatif & un émétique, il rendit par haut & par bas beaucoup de bile, & la difficulté d'avaler se dissipa ; mais le même jour, il lui survint de petits ulcéres dans tout l'intérieur de la bouche, & les environs de la

langue : & une croute qui s'étoit formée dans les deux commissures des lévres, empêchoit l'ouverture de la bouche. La langue étoit blanche au-dessus, excoriée, & fort rouge latéralement, & le malade avoit un flux de salive visqueuse si considérable, qu'il ne dormit pendant quelques jours, ni la nuit, ni pendant la journée, étant obligé de cracher continuellement. On eut recours à un autre purgatif & à un gargarisme préparé avec une once de miel rosat & un gros d'esprit de sel dans de l'eau d'orge, qui produisirent de bons effets, & le malade se rétablit ensuite.

La salivation qui a une odeur cadavereuse, jointe à la difficulté d'avaler, est un signe de l'esquinancie ulcereuse ou gangreneuse, qui a enlevé un grand nombre d'enfans à Pezenas & à Beziers.

14. Crachottement & aigreurs des femmes grosses, *Puzos*. L.

Les femmes grosses depuis peu, crachent, pendant trois ou quatre mois, le matin, une salive visqueuse, ou une pituite fade, avec un sentiment d'aigreur, cardialgie, ou des nausées.

On remédie à ce mal, en prenant une bouchée de pain, ou un verre d'eau, ou du chocolat ; en leur faisant mâcher des semences de cumin, ou de cardamome, ou par une infusion de thé, de véronique, de camomille, de mélisse. Si tous ces moyens sont sans effet, il faut recourir à la saignée ; on donne le matin, une dose suffisante pour purger, de rhubarbe enpoudre, ou de son extrait, ou un lavement sur le soir ; ou bien il faut fortifier l'estomac avec la thériaque, la confection de hyacinthe, l'alkermés, l'opiate de Salomon.

On tire quelquefois avantage d'une ptisanne pectorale émulsionnée, & de l'eau de canelle aromatisée.

15. Salivation catarrhale, rhume d'estomac, de Meyserey, Tome 2, N°. 302. *Ptyalismus catarrhalis. Salivatio anginosa*, Roper. Differt.

C'est celle qui survient dans le mal de dents & l'esquinancier catarrheux : elle demande les mêmes remédes.

16. Salivation provenant d'une carie, *Ptyalismus à carie.* Quelmalz. Differt. de ptyalismo febrili. P.

Dans la carie des os de la machoire & des dents, la salivation est quelquefois de si longue durée, qu'elle jette les personnes dans la consomption, ainsi que l'a observé plusieurs fois l'Auteur que nous venons de citer : ce phénomene a encore lieu, lorsque l'antre-d'hygmor, ou le sinus maxillaire, se trouve percé par la carie. J'ai vu la même salivation dans le ris sardonique, qui est un mal de dents provenant de la goutte.

17. Salivation provenant du calcul, *Ptyalismus à calculo.* Christoph. Scherer, de calculo ex ductu salivali excreto. Dissert. Argentorati, 1737, Journ. de Med. Juillet 1756. Leautaud.

Elle dépend d'un calcul formé sous la langue, lequel ne cause d'abord qu'une légere difficulté d'avaler : cette espéce, quoique rare, a été observée par *Cowper*, *Walther* & *Saltzman.* Dans le cas vu par M. *Leautaud*, il y avoit une douleur vive sous la langue, une fiévre ardente, qui se dissiperent aussitôt qu'on eut fait l'extraction d'un calcul plâtreux, qui avoit son siége sous la langue. Voyez la goutte, de M. *du Bouchet*, qui étoit délivré des douleurs, en crachant une grande quantité de petits sables.

18. Salivation fébrile, *Ptyalismus febrilis.* Quelmalz, Dissert. Lipsiæ, 1748 ; Sydenham, page 99, de febre variolosâ.

C'est la salivation qui survenoit dans la fiévre double-tierce épidémique de Léipsic, laquelle duroit pendant plusieurs semaines, sans dissiper entiérement la maladie, quoiqu'elle fût abondante, & il étoit dangereux de l'arrêter. Elle étoit accompagnée d'érosions à la langue, de la puanteur & de la tuméfaction des gencives; c'étoit une excrétion de salive limpide, & ensuite visqueuse, qui étoit aussi abondante que celle qui est l'effet du mercure dans le traitement des maladies vénériennes, par la salivation.

19. Salivation vérolique, *Ptyalismus Syphiliticus.*

C'est celle qui arrive aux personnes qui ont des ulcéres vénériens au gosier, à la luette, au voile du palais, sans qu'elles ayent fait aucun usage de mercure; elle se manifeste par une tache grisâtre qui fait des progrès, par la puanteur, & par la salivation.

Dans cette espéce, on doit administrer le mercure avec réserve & à petite dose, sans négliger les déterfifs sur la fin du traitement. On touche légérement deux fois dans le jour, ces petits ulcéres, avec un pinceau trempé dans le collyre de Lanfranc; mais il faut adoucir ce collyre, avec l'eau de roses, & prescrire au malade l'usage du lait.

20. Salivation urineuse, *Ptyalismus urinosus.* Waller, Act. Upsal. page 156. Vid. Tulpius, Lib. III, Hist. 22. Helvetius, Œcon. Anim. page 156. L.

XXIV. Expectoration, *Anacatharsis*, Hyppocrate; Galien, in Aphor. 8, Lib. 5; *Anaptysis*, Hyppocr. *Tussis humida.*

Caractére. C'est une expectoration constante & considérable de mucus, de lymphe, ou de quelque autre humeur.

Elle diffère du crachement qui accompagne la salivation, en ce que la toux dans l'expectoration, vient de la poitrine, & non simplement du gosier. L'absence de l'enrouement la distingue du rhume. L'expectoration est rarement une maladie essentielle ; elle est pour l'ordinaire, un symptôme de la pthisie, de l'asthme humide, & du catarrhe.

1. Expectoration bilieuse, *A spitle of unusual color.* Philosoph. Transact. N°. 382. By Huxham. anno 1724; *Anacatharsis biliosa; choleptysis*, D. Coste, Profess. en Médecine. à Perpignan.

Huxham a observé dans une Servante, une toux gutturale, qui fit d'abord sortir du sang, & ensuite pendant environ vingt jours, de la bile, ou une humeur très-jaune & amére ; les déjections étoient grises.

Le Médecin Anglois ordonna des apozèmes amers délayans, ensuite le savon de Venise, dont la malade prenoit tous les jours, depuis vingt, jusqu'à trente grains : il préparoit le savon avec le sel de tartre & l'huile d'olives, exactement mêlés ensemble, jusqu'à la consistance d'une pommade jaune ; moyennant l'usage de ces remédes, la malade fut guérie dans cinq jours.

J'ai vu, il y a long-temps, une femme, qui eut à la suite d'un rhume négligé, une expectoration de matiere visqueuse, laquelle dura plusieurs jours, avec une fiévre quotidienne catarrhale ; mais la matiére rejettée n'avoit point de goût amer. J'ai encore vu un cas semblable, dans un jeune homme : la maladie céda aux purgatifs aussi-bien que la fiévre.

Huxham a observé aussi un crachement de matiére jaune & verte. *Transact. Philos.*

M. *Fontfrede* a vu une expectoration de matiére de couleur d'azur.

2. Expectoration pthysique, *Anacatharsis pthysica, tussis purulenta.* Voyez la pthysie humide.

3. La vomique, *Anacatharsis à vomica, vomica pulmonis.* La vomique est un aposthème qui contient une matiére puriforme, ou semblable à du suif, ou à de la bouillie, laquelle est ordinairement enfermée dans une membrane : il est vraisemblable que le principe de cette maladie est ou une glande lymphatique qui a été distendue insensiblement par une matiére sébacée, ou une hydatide qui s'est remplie peu à peu d'une humeur grasse & grossiére. Les Membres *de l'Académie des Sciences de Paris*, ont vu de semblables hydatides remplies d'une humeur puriforme, & quelquefois plâtreuse, dans les ovaires, & dans l'ascite, avec hydatides. J'ai trouvé souvent dans le poumon, des tumeurs plâtreuses & tophacées, sans

sans qu'aucune inflammation eût précédé, ou quelquefois à la suite d'une inflammation peu considérable, & accompagnée d'une fiévre aigue, quoiqu'elle eût été suivi d'une expectoration qui avoit duré pendant quelques mois. Les malades en échappent souvent, sur-tout s'ils expectorent une membrane oviforme, ou le sac de la tumeur.

Dans la pratique, on confond souvent cette maladie avec la pthysie.

4. Expectoration puriforme. On l'appelle communément suppuration lymphatique du poumon, *Anacatharsis puriformis ; tussis purulenta*. Stahl. Satyr. Harvey.

Cette espéce se divise en deux variétés.

1°. Après la péripneumonie & la pleurésie, où les saignées n'ont pas procuré une résolution parfaite de l'inflammation, il survient une expectoration d'une matiére grise, douce, & visqueuse, sans fiévre considérable, laquelle dure pendant un mois & au-delà ; ce n'est cependant pas la pthysie, & les malades guérissent par l'usage du lait pour toute nourriture, & en prennant le baume de Canada.

2°. Après les fiévres putrides & malignes, lorsque le corps a été suffisamment purgé, il arrive quelquefois, sur-tout chez les vieillards, que le malade est très-foible, & qu'il expectore souvent avec toux, & quelquefois même en crachant, une grande quantité de phlegme gluant & visqueux. Ce symptôme épouvante les malades, quelquefois même les Médecins, sur-tout s'ils n'ont pas assez d'expérience : ils prennent cette expectoration pour l'avant-coureur de la pthysie.

Dans ce cas je fais boire au malade, du vin de Malaga ou muscat, en y faisant tremper du pain rôti, ce qui répare les forces, & ce symptôme se dissipe dans peu de jours. Sydenham, pag. 38, Cap. 4, 5. I.

5. Expectoration asthmatique, *Anacatharsis asthmatica*. Voyez l'asthme humide.

XXV. Diabètes, mot emprunté de l'hydraulique : il signifie, à proprement parler, un syphon, propre à tirer de l'eau d'un vaisseau, *Diarrhœa urinosa*. Galien, Lib. de Crisib. *Diarroia ex oure ; Dipsacus*, Galen. Lib. 6, de Loc. Affect. *Hydrops ad matulam*, Galen. de Loc. Affect. Lib. 6 & Lib. 1, de Crisibus ; *profluvium urinæ*, des Auteurs Latins.

Caractère. C'est un écoulement subit qui se fait par les voies urinaires, de toute la boisson que l'on prend, avec une grande soif. *Gorrée ;* avec consomption du corps (*Aretée*) une petite fiévre, l'inappétence, beaucoup d'altération, des urines copieuses qui sentent la violette, & sur lesquelles on voit nage-

une huile. *Dover. Legacy.* Telles sont les urines des scorbutiques.

1. Diabètes vrai, *Diabetes legitimus*, arrêtée, Deidier, Consult. 58, Tom. 1.

Dans cette maladie, on est obligé de rendre continuellement les urines, sans que rien puisse corriger ce vice. Leur quantité surpasse celle de la boisson; de-là résultent, la fonte, de la graisse, une soif urgente, avec une salive écumeuse, visqueuse, l'ennui, un dérangement dans les facultés de l'ame, & un poids aux parties précordiales. Si les urines viennent à être retenues, le bas-ventre se tuméfie, ainsi que les testicules; à mesure que le mal s'accroît, il survient une chaleur mordante dans les entrailles, & le malade tombe dans la consomption; c'est une maladie rare, & difficile à guérir. Galien l'a vu deux fois.

2. Diabètes d'Angleterre, *Diabetes Anglicus.* Pechey, Promptuar. Med. Pract. mead of Poisons, Edit. 4. C.

Caractère. Les urines ont l'odeur, la couleur & le goût du miel. *Mead Monita*

Cette affection différe du diabètes d'Aretée, 1°. en ce que les urines sont douces & mielleuses, ou lympides, au rapport des Anglois, ou un peu troubles, comme on l'observe chez nous; 2°. en ce que ce diabètes est fréquent aujourd'hui en Angleterre & en Hollande, à cause de l'abus du vin. *Pechey* a observé qu'on rend quelquefois dans vingt-quatre heures, depuis dix, jusqu'à quinze livres d'urine. Il y a une soif extrême, une fiévre étique, avec langueur, maigreur, & une foiblesse considérable.

Il faut que le malade se nourrisse, ou avec du lait crud, ou coupé avec de l'eau d'orge, & qu'il prenne trois fois dans le jour, cinq ou six onces de la seconde eau de chaux. On peut attendre aussi de bons effets, de la gomme arabique, de la gomme adragant, de la canelle, des sommités de cyprès, de la rhubarbe, & des narcotiques donnés sur le soir. *Jurin* conseille les eaux vitrioliques.

M. *Privat*, Médecin d'Alais, a observé la même année & le même mois, un semblable diabètes, dans deux Paysans des Cévennes, avec des urines sucrées, & un peu troubles.

Dover fait grand cas du petit-lait avec l'alun, & il donne ce reméde comme infaillible.

3. Diabètes hystérique, *Diabetes hystericus.* Sydenham, Diss. Epist. de Hysteriâ, Cheine, de Sanitat. 177. L.

J'ai vu cette espéce dans la *Marquise de Saint-Victor*, qui étoit hystérique, & qui rendit par les urines, pendant quelques jours, une sérosité insipide, âqueuse, & très-abondante. Lorsque ce flux cessoit, la malade tomboit dans une leucophlegmatie, qui se dissipoit au retour du diabètes, Il est ordi-

naire aux femmes hystériques & à celles qui sont en colere, de rendre une grande quantité d'urine limpide.

Le petit lait aluminé de *Mead*, se fait avec quatre livres de lait un peu cuit, & trois gros d'alun; on en fait prendre au moins quatre onces, trois fois dans le jour; c'est le reméde ordinaire contre le diabètes. *Mead Monita, page 165.*

Cette maladie attaque les personnes oisives qui vivent dans l'abondance, & qui, après avoir causé une incendie dans leur sang, par l'abus du vin, assouvissent la soif qui en est la suite, par des boissons froides. *Mead* prétend que c'est une maladie du foie, qui dépend de l'humidité de l'air, qui a été attirée dans ce viscére. Le lait de femme est vraiment sucré; cela me fait croire que c'est le chyle qui n'a éprouvé qu'une fort petite altération qui donne cette douceur au flux du diabètes.

4. Diabètes artificiel, *Diabetes artificialis.* Malpighi de liene.

Quand on a lié à un chien les vaisseaux de la rate, il pisse plus fréquemment qu'à l'ordinaire.

5. Diabètes causé par le vin, *Diabetes à vino.* Collect. Acad. Tom. 3, Obs. 122, page 575.

Un homme âgé de quarante ans, robuste, bilieux & sanguin, tomba dans le diabètes, par l'abus du vin & des aromates; alors les urines qu'il rendoit, ressembloient à de la petite bierre, & surpassoient de beaucoup la quantité de la boisson; l'appétit se soutenoit, le malade avoit une grande soif, la bouche séche, une douleur de reins, une ardeur dans les entrailles, & étoit fort exténué. Il fit usage de la teinture de mars, du cachou, & des coraux. Sur le soir, il prenoit un bol préparé avec l'yvoire brûlée, l'anti-hectique de Poterius, le saffran de mars, avec un ou deux grains de laudanum; moyennant l'usage de ces remédes, il se rétablit un mois après.

6. Diabètes goutteux, *Diabetes arthriticus.* Sydenham, de Podagrâ, page 463.

C'est un symptôme de la goutte invétérée, mais qui arrive hors le temps des paroxymes, dans lesquels l'urine est colorée & en petite quantité. Hors ce tems, elle est quelquefois aussi abondante & âqueuse, que dans le diabètes; ce qui montre que la soif dépend d'une matiére âcre, & qu'en même-temps la digestion languit, & la transpiration diminue, ensorte que la boisson sort par les voies urinaires, sans avoir éprouvé aucune altération : la grande quantité d'urine que l'on rend dans le diabètes ordinaire ne reconnoît point d'autres principes. Dans les personnes qui se portent bien, la quantité d'urine est environ la moitié, tant des alimens que de la boisson, & il s'en dissipe à peu-près autant par la transpiration; ensorte que, si dans l'état de santé, on rend quarante onces d'u-

rine, comme je l'ai observé sur moi-même ; si la soif nous fait prendre un tiers de plus de boisson qu'à l'ordinaire, & qu'en même-temps un tiers de l'humeur de la transpiration ait été supprimé & converti en urine : il s'ensuivra qu'on rendra chaque jour, soixante-six onces d'urine qui, par sa crudité, & la fréquence avec laquelle on l'épanchera, constituera le diabètes.

7. Diabètes fébrile, *Diabetes febricosus*. Sydenham, Epist. Responsor. 1, page 192.

Il arrive quelquefois, quoique fort rarement, dans la fiévre tierce & quotidienne, que les vieillards qui ont eu long-temps cette fiévre, & qui ont été saignés & purgés mal-à-propos, tombent dans le diabètes, quoique la fiévre se soit entiérement dissipée : en effet, comme leur sang se trouve appauvri, il n'est plus capable du tout d'assimiler les sucs qu'il reçoit : ceux-ci encore tout cruds, cherchent une issue par les voies urinaires ; ce qui fait que les personnes dépérissent insensiblement par cette grande quantité d'urine, toutes les fois qu'ils la rendent, & la substance du corps se dissipe par cet égoût. Les indications que l'on doit remplir, dans le traitement, ne consistent qu'à donner de la force au sang, & à diminuer le flux d'urine. L'on peut avoir recours à l'électuaire suivant :

Prenez *de thériaque une once & demie ; conserve d'écorces d'oranges une once ; gingembre confit, & noix muscate confite, de chaque trois gros ; poudre de pates d'écrevisses, d'écorce de grenades, de racine d'angélique, de corail, terre de lemnos, bol d'armenie, gomme arabique, de chacun un gros ;* on fait un électuaire avec le syrop de roses seches ; le malade doit en prendre un gros trois fois dans le jour pendant un mois, faire usage de vin d'Espagne, d'alimens faciles à digérer, & s'abstenir des choses crues, des légumes, &c.

XXVI. ENURESIE ; INCONTINENCE D'URINE ; FLUX D'URINE ; ÉCOULEMENT INVOLONTAIRE DES URINES, *Enuresis ; perirrhœa*. Hyppocrates ; *Paresis* Aretée ; *stranguria*, Galen ; *stillicidium urinæ, incontinentia urinæ ;* Sennert, &c.

C'est un écoulement involontaire & incommode des urines, qui n'est point sollicité par aucune irritation à la vessie, & qui arrive le plus souvent, sans qu'on y pense.

L'énurésie différe du diabètes, en ce que le flux d'urine n'est pas plus abondant, & la couleur est la même que dans l'état de santé ; ce qui le distingue de la dysurie, ou difficulté d'uriner, c'est qu'il arrive sans douleur & sans irritation.

1. Enurésie des enfans, *Enuresis infantum*. Juncker, Tabul. 98.

C'est celle qui arrive quelquefois aux enfans dans le jour, par paresse, ou pendant la nuit en dormant : il y en a beaucoup qui lâchent leur urine dans le lit, parce qu'ils rêvent qu'ils pissent dans un lieu commode ; d'autres sont si paresseux, même à l'âge de huit & de dix ans, qu'ils pissent sur eux, tant pendant la veille, que pendant le sommeil.

Il faut faire perdre cette mauvaise coutume à ceux qui ont atteint l'âge de quatre ans : 1°. l'on emploie les verges & les menaces : 2°. on a soin de ne leur donner que peu de boisson l'après-dîner : 3°. de les faire pisser avant qu'ils se couchent. Mais s'il y a un relâchement dans le sphincter de la vessie, il faut recourir aux toniques, comme dans l'espéce suivante.

2. Incontinence d'urine des paralytiques. Enurésie des paralytiques, *Enuresis paraliticorum*. Junckeri, Tabul. 98, L.

Celle qui dépend de la paralysie du sphincter de la vessie, arrive aux personnes attaquées d'apoplexie, d'hémiplégie, & souvent à celles qui sont tombées en paraplégie, lorsque les nerfs de l'os sacrum, ou des lombes, ont été comprimés, contus, lésés, ou affectés dans le cerveau même. Dans cette espéce, il y a un écoulement continuel d'urine qui se fait goutte à goutte, sans qu'on le sente : ce qui la distingue des autres, dans lesquelles l'urine ne sort que par intervalles.

Cette maladie est incommode pour le malade, & pour les personnes qui se trouvent avec lui, à cause de la puanteur de l'urine dont les habillemens sont imbibés, & sur-tout chez les femmes, qui ne peuvent pas recevoir l'urine aussi facilement que les hommes, dans un bassin portatif.

Le traitement de cette maladie est le même que celui de la paraplégie ; mais elle ne guérit presque jamais, à moins que le mal ne soit léger, & qu'il n'y ait qu'une certaine atonie, que l'on peut dissiper par des vapeurs aromatiques reçues par bas ; par les fomentations spiritueuses, les eaux de balaruc, & par les bains de sable.

3. Enurésie des personnes attaquées de hernie, *Enuresis herniosorum*. L.

C'est celle qui accompagne le renversement de la vessie urinaire, la chûte de matrice, la hernie de la vessie, & autres semblables descentes, qui distendent tellement le sphincter de la vessie, qui est adhérent au podex chez les hommes, & au vagin chez les femmes, que l'intestin ou le vagin se trouvent distendus, le sphincter ne pouvant se resserrer à volonté. On guérit ce mal, en enlevant la cause qui le produit.

4. Enurésie des femmes grosses. Mauriceau, Lib. 1, Chap. 15, de l'incontinence d'urine. L.

Ce n'est point cette émission fréquente, ou cette espéce de

dyfurie, qui dépend de la compreffion que fait l'uterus fur la veffie chez les femmes groffes ; car, comme celle-ci ne peut contenir qu'une petite quantité d'urine, il s'enfuit néceffairement que la veffie doit fe diftendre plus fréquemment, & que les envies d'uriner doivent être plus fréquentes. Mais il s'agit de celle qui arrive non feulement aux femmes groffes, vers les derniers mois de leur groffeffe ; mais encore aux femmes qui ont accouché plufieurs fois ; car la moindre inflexion du corps, le moindre rire ou effort pour touffer, leur fait rendre fur le champ l'urine, fans aucune irritation à la veffie, & même fans qu'elles le fentent. Cette incontinence eft affez ordinaire aux femmes nouvellement accouchées, fuivant l'obfervation de *Roderic à Caftro*, Lib. 4, Cap. 2, *de fœtu mortuo*; & elle eft fouvent accompagnée de la diarrhée : car, après l'expulfion du fœtus, dit-il, l'urine, ou les gros excrémens, ce qui n'eft pas rare, fortent involontairement. Ce mal demande le même traitement, que la paralyfie de ces mêmes parties. On fait beaucoup de cas de la vapeur reçue par bas, de la décoction aromatique, de camomille, de romarin, de fauge, & des linimens, avec une huile qui ait la même vertu.

Quant à l'incontinence d'urine, qui furvient fur la fin de la groffeffe, & qui dépend du volume de la matrice qui comprime la veffie ; on tire avantage d'une nappe placée de telle maniere qu'elle foutienne l'abdomen, & par conféquent la matrice.

5. Enuréfie des femmes en couche ; perforation de la veffie, incontinence d'urine après les couches. *Puzos*, *p.* 137. L.

Lorfque le fœtus eft retenu long-temps au paffage, par l'orifice de la matrice : fa tête, & l'os du pubis comprimant le col de la veffie, y produifent une contufion & une inflammation ; & cinq ou huit jours après, il furvient une incontinence d'urine, la veffie fe trouvant percée dans cet endroit : cette énuréfie eft incurable. On diminue l'incommodité, au moyen d'un outre de cuir, muni d'une éponge, que l'on fait porter à la malade. Les peffaires n'y font prefque d'aucune utilité, fi ce n'eft pour empêcher que le vagin ne fe bouche, ce qui pourroit être l'effet des excroiffances charnues qui fe font formées à cette fiftule. Il s'y engendre avec le temps, des calculs. Voy. l'*Hyftéralgie calculeufe*. *Hirfchfeld* a traité au long de cette efpéce, dans une Differtation imprimée à Strasbourg en 1759 : *De incontinentia urinæ, poft partum difficilem*. Elle a été auffi obfervée par M. *Privat*, Médecin d'Alais, dans une femme qui ayant refté cinq jours à accoucher de fon premier enfant, eut enfuite, pendant quarante jours, une difficulté d'uriner, qui s'étant diffipée, fut fuivie d'une incontinence d'urine conti-

nuelle, lorsqu'elle étoit debout, & qui ne cessoit que lorsqu'elle étoit assise. L'on introduisit un fil d'archal par l'uréthre, & en même-tems un doigt dans le vagin; l'on trouva un trou du diamétre du petit doigt près de l'orifice de la matrice, par lequel l'uréthre, qui communiquoit avec le vagin.

6. Enurésie menstruelle, ou qui revient tous les mois.

Une fille sanguine, grasse, âgée de vingt-huit ans, avoit eu depuis sa naissance jusqu'à l'âge de puberté, une incontinence d'urine; elle la rendoit nuit & jour, à chaque demi-heure; dès que le flux menstruel eut commencé, elle fut exemptè de cette incommodité pendant trois ans. Les régles ayant été supprimées par un bain froid des pieds, cette fille eut, tous les mois, pendant la nuit, une incontinence d'urine, qui duroit trois heures, & l'empêchoit de dormir. Huit jours avant, & après ce flux d'urine menstruel, elle a une céphalalgie, avec une tumeur aux hypochondres, l'édéme des pieds, ou même un crachement de sang; & si ce flux vient à manquer, comme il arrive quelquefois, alors les symptômes dont nous venons de parler augmentent, & persistent jusqu'à ce que l'écoulement menstruel soit arrivé.

La mere ayant cette maladie à l'âge de vingt ans, guérit en se mariant. Cette fille ayant fait usage des eaux de Baréges, expectora une vomique; sa sœur, qui avoit un flux d'urine, mourut de pthysie.

Curation. Après avoir fait une saignée du bras, on purge avec la manne dans une infusion de séné; ensuite on fait usage pendant neuf jours, des bouillons faits avec le col de mouton, la chicorée, deux dragmes de garance, & une dragme de pivoine. On donne ensuite le petit-lait, ou l'on éteint des cloux de fer rouge; on y jette dix cloportes, & une pincée de fleurs de giroflier ou violier jaune; on fait prendre auparavant, six grains de borax dans une cuillerée d'eau de fleurs d'oranges.

Vingt jours après, la malade doit prendre le lait d'ânesse, & de deux en deux jours, avaler avant le lait, un bol, composé avec le saffran de mars, le cachou, le corail rouge, de chacun, huit grains dans un peu de syrop; elle doit continuer l'usage de ces remédes jusqu'à la fin du mois de Juin: lorsque tous ces moyens sont sans succès, il ne reste d'autre ressource que le mariage.

Théorie. Cette maladie paroît dépendre de l'irritabilité de la vessie, parce que le sang menstruel y afflue en grande quantité, & y est retenu. De-là vient la nécessité fréquente d'uriner; la même congestion de sang dans le poumon, donne lieu à l'hémoptysie; dans les viscéres de l'abdomen, au météorisme; & dans les pieds, à l'édéme. Or, le sang devenu trop épais, em-

pêche le flux menstruel de couler; & son acrimonie irrite la vessie & le poumon. Je tiens l'histoire de cette maladie de M. *Richard*, Médecin de Montpellier, établi. A *Villeneuve de Marsan*.

La sortie involontaire des urines chez les agonisans, & chez les personnes attaquées de paraphrénésie, n'est qu'un symptôme passager, & non une maladie : il en est de même de celle qui accompagne le paroxisme de l'épilepsie.

7. Enurésie causée par une pierre dans la vessie, *Enuresis calculosa*. Collect. Acad. Tom. 3, pag. 579. Cyrilli, Consult. 23, Cent. IV. L.

Un petit garçon de Metz, avoit eu souvent pendant toute sa vie, une incontinence d'urine, accompagnée de douleur & d'une soif continuelle; il rendit un calcul, mais un autre s'étoit arrêté au col de la vessie. A l'ouverture du cadavre, on trouva deux vessies au lieu des reins, les uretéres fort dilatés, & d'une figure conique, la cavité de la vessie avoit des fibres transverses qui élargissoient son col.

On pourroit presque rapporter à cette espéce, le flux d'urine, qui est la suite ordinaire de la lithotomie : en effet, le sphincter qui rétrécit le col de la vessie, se trouvant coupé, ou fort affoibli, il n'est pas surprenant que par la suite, l'urine coule d'elle-même, sur-tout lorsque la vessie, irritée par un calcul, comme cela a coutume d'arriver, est devenue calleuse, & comme une capsule de cuir incapable de contraction même à sol-col. On doit pallier cette espéce; elle n'est point susceptible de guérison radicale.

8. Enurésie provenant d'une fistule, *Enuresis à fistula*. Juncker. Tab. 98. L.

Les fistules qui attaquent la vessie & son sphincter, viennent, 1°. ou de la suppuration des tubercules hémorrhoïdaux : 2°. ou des gonorrhées virulentes : 3°. ou des calculs de la vessie : 4°. ou des coups, & des opérations chirurgicales dans l'accouchement difficile; elles peuvent encore dépendre de la fistule, ou du calcul de l'anus.

Cette espéce demande le même traitement que ces fistules.

9. Incontinence d'urine dépendante de la suppression du lait chez les femmes en couche. Hazon, Journ. de Médec. Août 1761, p. 145. L.

On la guérit par les purgatifs, en donnant successivement les plus hydragogues, la manne, le sel Polychreste, le syrop de nerprun, &c.

XXVII. DYSURIE; ARDEUR D'URINE, *Stranguria* de Paul æginet & non, de Galien; *ardor urinæ*, Sennert, *substillum vel stillicidium urinæ*.

Caractère. L'émission de l'urine est difficile ou douloureuse, & pour l'ordinaire avec un sentiment d'ardeur. Gorrée, définition. *Galen. in aphor. 48, Lib. 7.* On rend, non du pus, ou de la semence, mais de l'urine, ce qui distingue la dysurie de l'ardeur que l'on éprouve dans la gonorrhée, lorsqu'on urine; si elle ne coule pas à plein canal, mais goutte à goutte, on l'appelle *strangurie*, du mot grec *stranx*, *strangos*, goutte.

1. Dysurie hystérique, *Dysuria hysterica.* Sydenham, de hysterica passione, page 132. B.

Quelquefois la dysurie hystérique ressemble tellement au calcul, que les Lythotomistes trompés par ses symptômes, jugent alors que l'opération est nécessaire, ainsi que je l'ai vu dans la Marquise de Saint-Victor, qui eut cette maladie pendant un mois. Les symptômes étoient survenus aussi-tôt après un vertige hystérique, & se dissipèrent sur le champ par le retour de ce vertige, au grand étonnement du Lithotomiste.

Cette maladie dépend du spasme hystérique du col de la vessie. Une variété de cette espéce, observée par M. Coulas dans une femme hystérique, avoit cela de particulier, que cette femme étoit obligée d'uriner aussi-tôt après le repas, comme il arrive aux personnes attaquées de lienterie, par rapport aux déjections. Cette urine étoit crue, aqueuse; la malade maigrissoit, & il lui survenoit une fiévre sur le soir, sans qu'elle rendît une plus grande quantité, ni qu'elle eût soif.

2. Dysurie dartreuse, causée par une dartre à la vessie.

On la connoît, 1°. lorsqu'on a répercuté des dartres, qui infectent le vagin: 2°. par le mucus de l'urine qui ressemble à du son. Cette espéce est très-rebelle, & fort douloureuse. On la guérit par l'usage des eaux acidules, des bains, du lait, après avoir fait précéder les remédes qu'il convient.

3. Dysurie néphrétique, *Dysuria nephralgica; dysuria deceptiva à renibus.* Stalh: ars curandi morbos per expectorationem; *dysuria ab ulcere renum.* Sydenham, page 680. Voyez le pissement de pus des reins.

C'est celle qui est causée par une néphralgie calculeuse, ou par l'acrimonie de l'urine qui irrite les reins, dont la douleur & l'irritation se communiquent aux uretéres, & même au sphincter de la vessie.

On la guérit, ainsi que la néphrésie, par l'usage des boissons mucilagineuses, & des narcotiques.

4. Dysurie vénérienne causée par des cicatrices qui rétrécissent le canal de l'uréthre, après une gonorrhée. *Saviard* obs. par la phlogose de l'uréthre, sans qu'il y ait ulcére. *Nicol. André, Malad. de l'Uréthre 1756.* B. *Dysuria venerea*, Riviere,

Obſ. 22, pag. 138 ; *dyſuria ſyphilitica.* Nicol. Heinſius, *à carunculâ.* P. Borelli, Obſ. 79. 1756. B.

Cette eſpéce eſt la plus fréquente de toutes, chez les adultes & chez les vieillards. Les urines ſortent ſouvent par un double jet : cette maladie eſt toujours la ſuite d'une gonorrhée virulente mal traitée, à laquelle ont ſuccédé des ulcéres, des ſquirrhes, des champignons, des calculs enveloppés de mucus, des fiſtules, des calloſités dans l'uréthre.

On la guérit, au moyen des frictions mercurielles & des bougies de MM. Goulard, Daran, &c.

La gonorrhée ſéche & la dyſurie de M. *Aſtruc*, eſt ou un phlegmon dans les proſtates & les véſicules ſéminales, avec tumeur, chaleur, douleur, ſtrangurie, & une ardeur très-vive en urinant. Si cette maladie ne ſe termine point par réſolution, elle cauſe un abcès au périnée; ou c'eſt un éréſipéle qui occupe tout le trajet de l'uréthre, avec une dyſurie grave, & une douleur brûlante dans tout le canal, ſans aucun écoulement de pus ou de ſemence : ces deux variétés dépendent d'un commerce impur, & d'alimens âcres & volatils. La derniére eſt plus cruelle, & ſi la tumeur ne ſe réſoud point, elle ſe termine facilement par un ſphacéle.

Quelquefois cette maladie provient de la gonorrhée virulente, arrêtée par des aſtringens ; mais la premiere précéde ſouvent cette gonorrhée, & ceſſe par l'écoulement d'une ſemence purulente. Ces deux variétés demandent au commencement, les ſaignées répétées, l'immerſion de la verge dans l'eau tiéde, des fomentations émollientes avec la décoction des racines de guimauve, des ſemences de lin, des injections de même nature dans l'uréthre, les narcotiques ſur le ſoir, une boiſſon émulſionnée, nîtrée.

a. Carnoſité de l'uréthre, *Dyſuria à carunculâ. Virgæ gagruncula* Riverii, Obſerv. 22, Communic. L.

Il ſurvient ordinairement aux vieillards qui ont eu autrefois des gonorrhées, une dyſurie rebelle, & qui dure quelquefois pluſieurs années, dans laquelle l'urine en ſortant forme un double jet (c'eſt ce qu'on appelle urine fourchue) avec une ſorte d'iſchurie. L'on attribue pour l'ordinaire ce mal, à des excroiſſances charnues qui ſe ſont formées dans l'uréthre : & depuis Riviere, juſqu'à notre tems, l'on a été en uſage d'introduire peu à peu des ſondes de plomb, pour détruire ces carnoſités. Voyez M. *Lapi*, *Diſſert. de ſtranguriâ* ; mais *Saviard* & M. *Serre*, Chirurgien de Montpellier, ayant diſſequé après la mort, la verge de quelques perſonnes, qui s'étoient plaintes de cette maladie, ne trouverent rien de ſemblable, ils s'apperçurent ſeulement que l'uréthre avoit été attaqué de

phlogose. MM. *Daran*, *Goulard*, *André*, &c. ont substitué des bougies, à ces sondes de plomb. *Geronimo Lapi*, Italien, a été le premier qui en a fait usage dans le dernier siécle. L'usage de ces bougies excite une gonorrhée muqueuse, & procure une issue libre aux urines; elles font sortir les petites pierres, s'il y en a, & détergent les ulcéres.

5. Dysurie primitive. L.

C'est celle qui provient de l'usage des alimens âcres, salés, de l'abus des liqueurs fermentées, des diurétiques, de l'ardeur de l'âge, des exercices immodérés, & autres causes semblables, qui rendent les urines âcres; elle est souvent l'effet du vin blanc, de la biere, & de l'usage des cantharides. On la guérit par les saignées, les lavemens émolliens, une tisanne faite avec les fleurs de mauve, de violette, les racines de guimauve, la graine de lin, la gomme adragant, les fomentations & les bains rafraîchissans.

6. Dysurie hémorrhoïdale, *Dysuria hæmorrhoidalis.* Frider. Hoffmann. L. P.

C'est celle qui est entretenue par des tubercules hémorrhoïdaux tuméfiés, & sur-tout quand ils sont luxés. Cette luxation arrive toutes les fois que le diaphragme de l'épigastre décrit par M. *le Cat*, dans son ouvrage sur la Lithotomie, membrane destinée à soutenir l'anus & le rectum, ne fait point ses fonctions, & se relâche. Alors ces tubercules sortent hors de l'anus. Les nerfs qui se distribuent à l'uréthre, sont tiraillés avec douleur, & l'urine ne sort qu'avec une ardeur incroyable; ensorte qu'il semble que la vessie est affectée de calcul, & que c'est d'un tel principe, que viennent les douleurs atroces qui durent pendant plusieurs années. Quoiqu'on puisse arrêter ce flux hémorrhoïdal, le malade ne guérit pas pour cela; toutes les fois qu'il veut aller à la selle, la dysurie recommence, à mesure que ces tubercules tombent; l'usage des suspensoires du podex étoit inutile dans un Gentilhomme qui se trouvoit dans ce cas; le malade est presque toujours obligé de soutenir avec ses mains, cette masse de tubercules hémorrhoïdaux, & de les remettre en leur place, après avoir été à la garde-robe, oignant auparavant ces tubercules avec le cérat de Galien.

7. Dysurie ardente; *Arsura* Joann. Andern; *incendium virgæ*; *Burning* & *Brening*, des *Anglois*. Voyez le Traité des Maladies Vénériennes de M. Astruc, Lib. 1, Cap. 7, N° 5.

Cette dysurie attaquoit autrefois, sur-tout chez les Anglois, dans le quatorziéme siécle, ceux qui avoient commerce avec une femme lépreuse, ou les femmes qui avoient souffert les

approches d'un lépreux ; elle n'étoit ſuivie d'aucun écoulement de ſemence ou de pus.

C'étoit une maladie différente de la dyſurie vénérienne ; & on la guériſſoit, en injectant du lait ou de l'huile d'amandes dans l'urethre.

8. Dyſurie cauſée par une cyſtocéle, *Dyſuria à cyſtocele.* Saltzmann, Diſſert. de Herniâ veſicæ urinariæ. L.

On connoît cette eſpéce, par une tumeur molle au voiſinage de la veſſie, comme dans le ſcrotum, le périnée, &c. Quand on la preſſe elle pouſſe l'urine, & la fait ſortir par l'uréthre. Voyez un Mémoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1713, page 146, donné par M. Merry.

9. Dyſurie cauſée par l'inflammation de la matrice. Voyez Métritie, Tome 1, page 649.

10. Dyſurie cauſée par l'obliquité de la matrice, *Dyſuria ab hyſteroloxiâ.* Ruiſch. Obſ. Chirurg. 88. Morgagni, Epiſt. XLVIII, 39. L.

Cette eſpéce eſt accompagnée d'une envie continuelle d'uriner & d'aller à la ſelle ; mais elle n'eſt pas conſtante.

11. Dyſurie rachialgique, *Dyſuria rachialgica. Stranguria colicum popularem concomitans.* Citori de ſignis diagnoſticis colici popularis, page 6.

Dans la colique populaire, dit Citois, on rend des urines bilieuſes & âcres, ſouvent avec ſtrangurie : enſorte que la plûpart des malades s'y trompent, croyant qu'ils ſont affectés du calcul, & non de la colique. Il faut ajouter ici les autres ſignes de la colique de Poitou, la pâleur, le froid des extrêmités, la langueur des forces, l'agitation d'eſprit, le mal-aiſe du corps, les inſomnies continuelles, les lipothymies, l'inappétence, les nauſées, les rots, le vomiſſement bilieux, auquel ſuccéde le hocquet, la ſoif, & ſouvent une fiévre lente ; mais le principal ſymptôme eſt une douleur très - aigue qui ſe fait ſentir à l'eſtomac, aux inteſtins, aux lombes, & aux flancs. Citeſius, Cap. 6.

Dans la colique ordinaire, il ſurvient aſſez ſouvent une dyſurie, avec rigidité, & un ſerrement de la verge ſans érection ; mais elle ſe diſſipe, dès que la violence de la douleur ceſſe ; dans la colique de Poitou, la dyſurie eſt ſi forte & ſi rebelle, qu'elle ſemble dépendre du calcul.

La curation de cette eſpéce eſt la même que celle de la colique de Poitou, & par conſéquent très - différente de celle des autres, puiſque, ſelon le même Citois, il faut avoir recours aux cathartiques, aux draſtiques, & aux émétiques, dont on fait un uſage alternatif, avec les huileux ; mais je ne dirai rien de plus ſur cette maladie, parce qu'elle eſt fort rare dans ce Pays-ci.

12. Dysurie calculeuse, *Dysuria calculosa ; calculus vesicæ.* Sennert. Cyrill. Consult. Tom. 1, p. 46, 112, 128, 146. L.

On la connoît, 1°. par une dysurie fréquente, périodique, ou continuelle ; ou par une fréquente & douloureuse envie d'uriner : 2°. par une douleur très-aigue à l'extrêmité du gland, laquelle devient plus forte, pendant qu'on rend les urines : 3°. par une fréquente rigidité de la verge, sans aucun plaisir ; ou par sa dureté, dans laquelle la verge n'entre point en érection, & ne grossit pas : 4°. par un poids que l'on sent continuellement dans le périnée : 5°. par une suppression d'urine qui arrive quelquefois tout d'un coup, tandis qu'on la lâche : 6°. par la facilité d'uriner lorsqu'on croise les jambes, ou que l'on est couché sur le dos : 7°. par le tact, en introduisant un doigt dans l'anus d'un enfant, ou par un cathètère introduit dans la vessie : ce dernier moyen, quoique d'ailleurs très-sûr, n'est pas suffisant, quand le calcul se trouve logé entre les cellules de la lame interne, ou dans le sinus d'une vessie divisée en deux ventres, & rétrécie : 8°. par l'irritation des douleurs, quand on fait de l'exercice, sur-tout lorsqu'on va en voiture sur un chemin pavé.

Quant aux calculs, les uns sont d'une très-grande dureté, de couleur rousse, & résistent à tout dissolvant : on les appelle pierres murales, *calculi murarii ;* les autres sont plâtreux, *gypsei ;* il y en a d'autres qui tiennent de la nature de ces deux espéces, nommés *gypsomurarii*, c'est-à-dire, formés par des petites pierres jointes ensemble, par une matiére plâtreuse. Ces deux derniéres cédent enfin aux dissolvans, étant pilées, ou mises en morceaux.

Il y a deux méthodes curatives ; l'une est chirurgicale, & consiste dans l'extraction du calcul, & l'on est en usage aujourd'hui de la faire par l'appareil latéral ; dans l'autre, on brise & l'on dissout le calcul, & elle roule sur l'usage des lithontriptiques.

La meilleure méthode pour briser le calcul est celle qui a été mise en usage par le Docteur Rob. *Wiht.* On fait calciner des coquilles d'huîtres, ou autres testacés, dans un feu violent, pendant deux jours, jusqu'à ce qu'elles deviennent toutes blanches, & que leur couleur bleuâtre ait tout-à-fait disparu. On les met dans un vaisseau, avec huit parties d'eau de fontaine, & on les fait bouillir à grande force ; après que cette eau a infusé pendant douze heures, on passe la liqueur, & on la garde pour l'usage. On l'appelle l'eau de chaux d'huîtres, *aqua calcis ostreorum :* 2°. il faut que le malade boive un ou deux verres de cette eau, chaque jour, aux heures marquées par le Médecin, & de maniere qu'augmentant insensiblement la dose, il en boive enfin une pinte, & même au-delà : 3°. il faut qu'il prenne en même-temps, tous les jours, deux, en-

ſuite trois, enfin cinq ou ſix gros de ſavon blanc, réduit en pilules, ou diſſous dans l'eau, ſur-tout ſi le ventre eſt conſtipé par l'eau de chaux; & qu'il continue l'uſage de ces remédes, pendant long-temps, comme pendant ſix mois, & même pendant des années. Au moyen de cette eau, & de ce ſavon, le calcul s'enduit d'un mucus blanc & doux, ce qui fait qu'il ne cauſe plus d'irritation à la veſſie; la douleur s'appaiſe, le piſſement de ſang ceſſe: & par la ſuite du temps, le calcul ſe briſe & ſe diſſout, ou on le rend par petits morceaux.

Il eſt une autre méthode que l'on a employée quelquefois à Montpellier; mais elle eſt moins sûre: 1°. on ramaſſe les feuilles d'un arbriſſeau, appellé *uva urſi*, qui croît ſur la Montagne d'*Eſperou* & ſur les Pyrenées: cette plante eſt connue ſous le nom de *Buxerola*: 2°. on prend tous les jours pendant un mois la poudre de ces feuilles, à la doſe de quinze grains, ou l'infuſion d'un gros, dans deux ou trois verres d'eau. Lorſque le mucus de la veſſie eſt enlevé par l'uſage de ce reméde, ce qui pourroit augmenter la dyſurie, on prend un bouillon préparé avec les herbes émollientes, rafraîchiſſantes, le poulet, les grenouilles, ſur-tout ſi l'on prend ces feuilles en poudre; ou bien on n'uſe que d'une infuſion foible. Ce reméde diſſout les calculs qui ſont tendres, ou les diviſe en petits morceaux.

Quant à la lithotomie, elle eſt rarement ſuivie d'un heureux ſuccès, ſur-tout quand les malades ſont avancés en âge, parce que chez eux, la veſſie eſt calleuſe, & fort reſſerrée à l'endroit où eſt le calcul; elle eſt même quelquefois ulcérée. Cette opération n'empêche pas qu'il ne ſe forme des nouveaux calculs, & j'ai vu un petit garçon qui ayant été opéré trois fois dans l'eſpace de quelques années, eſt de nouveau affecté du calcul. D'ailleurs cette opération demande un Chirurgien très-habile, & ſi elle ne réuſſit point, le malade périt en peu de temps par l'inflammation; autrement il ſurvient au périnée, une fiſtule incurable; on n'eſt jamais à l'abri du danger & des circonſtances fâcheuſes. (*a*)

13. Dyſurie des femmes groſſes, *Dyſuria gravidarum*. Nordmann. Diſſert. de Iſchuriâ gravidarum Argentinæ, anno 1758. Mery, Hiſt. de l'Acad. des Scienc. année 1713. B.

Elle arrive dans tout le cours de la groſſeſſe, comme l'a vu Mery, ou ſeulement au dernier mois: 1°. à cauſe du volume augmenté de la matrice, qui fait une preſſion ſur la

---

(*a*) Je ne ſçais comment cette improbation de la taille a échappé à M. *Deſauvages*. Seroit-ce par aigreur contre les Chirurgiens, qu'il auroit avancé ce que l'expérience dément tous les jours? Ou pourroit-on l'accuſer de mauvaiſe foi?

vessie, y produit un tiraillement & une douleur. Dans ce cas, la situation sur le dos & le lit, procurent du soulagement : ou 2°. par une chûte incomplette de la matrice. C'est principalement dans ce cas, qu'il y a ischurie, & que la malade se trouve bien en se couchant sur le dos, d'une nappe qui lui soutienne l'abdomen; de la réduction de la matrice, & de l'usage d'un pessaire : 3°. ou par la hernie de la vessie. Voyez la curation chez les Auteurs.

Dans tous ces cas, on a plus besoin de l'Accoucheur, que de la Pharmacie. Quant à l'ischurie qui survient sur la fin de la grossesse, voyez *Ischurie*, Classe X.

Saltzmann, dans sa Dissertation de *herniâ vesicæ urinariæ*, a traité au long de la dysurie, provenant de la hernie de la vessie. Celle qui dépend de la chûte de la matrice, arrive aussi aux femmes hors le tems de la grossesse. Voyez la chûte de la matrice dans la premiere Classe.

14. Dysurie des nouvelles mariées, *Dysuria neonympharum*. Debius, Amsenitat. Acad. page 188. B.

C'est celle qui attaque les femmes nouvellement mariées à un homme robuste; elle est accompagnée de phlogose à la vulve & aux nymphes, & dépend de la contusion, de l'usage fréquent & immodéré du coït; elle cesse dans quelques jours, pourvu que les femmes s'abstiennent de l'acte vénérien, & qu'elles employent des fomentations émollientes.

La dysurie survient aussi aux hommes, après le coït; mais elle n'est que passagére. *Ephemer. Nat. Curios. Decad.* 2.

15. Dysurie causée par des insectes, *Dysuria ab insectis*. Ephemerid. Nat. Curios. Passim, *à teredinibus*, Delius Amœnit. Academ. page 54, Tome 1. *A Lumbrico*, Philosophical. Transact. page 202. D.

Les vers (teredines) de Delius étoient de vrais ascarides, semblables aux petits vers du fromage, que l'on rendoit avec une grande quantité d'urine, & qui paroissoient avoir entretenu une dysurie douloureuse. J'ai vu un semblable ascaride, qu'un homme rendit avec les urines. Avant la sortie de ce ver, il avoit eu la dysurie, & ensuite l'ischurie.

Delius prescrivit l'usage de différens vermifuges, & un hérisson de mer brûlé, avec l'essence de cascarille; mais tous ces remédes furent sans succès.

16. Dysurie des imperforées, *Dysuria atretarum*. L.

J'ai vu & traité deux filles, qui depuis quelques années, après l'âge de puberté, souffroient des douleurs atroces dans les parties naturelles, avec une ardeur d'urine. Il y en avoit une qui rendoit quelque peu de sang avec les urines; elles étoient toutes les deux imperforées, & n'avoient point leurs régles, quoique l'une des deux eût atteint l'âge de vingt-neuf

ans. Outre la dyſurie, celle-ci avoit une tumeur qui faiſoit ſaillie hors du vagin ; on fit, au moyen d'un ſcalpel, une ſection verticale à l'hymen, & il en ſortit une grande quantité de ſang viſqueux, noir, ſemblable à de la poix, & ſans odeur. Moyennant cette opération, elles furent guéries toutes les deux, & la plus jeune s'étant mariée, accoucha heureuſement.

17. Dyſurie avec diabètes.

C'eſt cette eſpéce, dans laquelle, après chaque repas, ſans que la quantité d'urine ſoit augmentée, ni que l'envie d'uriner ſoit plus fréquente, l'on ſent auſſitôt une légére irritation à la veſſie, & l'on eſt forcé malgré ſoi, de lâcher une urine âqueuſe, crue. M. Coulas a vu cette incommodité durer pendant pluſieurs mois dans la paſſion hyſtérique ſans ſoif, mais avec une maigreur & une petite fiévre ſur le ſoir.

Cette affection eſt à l'égard de la veſſie, ce qu'eſt la lienterie à l'égard du ventre ; il paroît que la boiſſon paſſe ſur le champ, ainſi que les eaux coulent très-promptement par les tuyaux.

Dans cette eſpéce, il convient de faire uſage du lait & des anti-hyſtériques.

XXVIII. PYURIE, PISSEMENT DE PUS, *Pyuria*, eſpéce de cacurema. D. Cuſſon.

C'eſt la ſortie d'une matière purulente, blanche, jaune, viſqueuſe, ou muqueuſe & bourbeuſe.

Elle différe de la gonorrhée, en ce que cette matière puriforme ſort avec les urines, & ne coule pas ſimplement goutte à goutte de l'urèthre, comme elle le fait dans la gonorrhée.

Dans le piſſement de pus, la matiére puriforme, ou muqueuſe & tranſparente, ne vient point de l'urèthre, autrement elle couleroit continuellement ; mais ſa ſource eſt dans la veſſie, dans les urèthres, ou dans les reins.

1. Pyurie provenant des reins, *Pyuria renalis*, *ulcus renum*. Sennert. Cap. 11, Lib. 3, page 7. Ulcus ureterum, Sennert, Cap. 12. Piſſement de pus, Journ. de Méd. Avril 1761, page 353. C.

On connoît cette maladie, 1°. par la couleur griſe ou jaune de l'urine, par ſa conſiſtance épaiſſe ; par ſon odeur fétide, qui eſt preſque cadavereuſe : 2°. par les ſignes de la néphritie ſuppurée, qui ont précédé, c'eſt-à-dire, une douleur de l'un ou de l'autre des deux reins, avec une fiévre aigue, laquelle a dégénéré enſuite en une fiévre quotidienne, continue, étique ; ou le mal a été précédé de la néphritie calculeuſe ; mais quelquefois la douleur d'un rein, quand il ſuppure, eſt peu conſidérable.

La pyurie différe du piſſement de ſang qui vient de la veſſie,

vessie, en ce qu'elle n'est point accompagnée de dysurie, & parce qu'on rend quelquefois avec les urines, une matiére noire & rouge, avec des filamens visqueux; ce qui n'est autre chose, que la substance charnue du rein, fondue. *Aphor. Hyppocr. 76, Lib. 4.* Mais ce pissement de pus est encore pire, si l'ulcére des reins dépend d'un calcul ou de l'acrimonie du sang; que si la néphrésie a été l'effet d'une cause méchanique, comme une plaie, une contusion, sans aucun vice du sang.

2. Pyurie vésicale, ulcére à la vessie, *Pyuria vesicalis.* Bonet. Sepulchret. Obs. 20, Tom. 2, page 695.

C'est une ulcération dans le col de la vessie, ou dans son corps. Si le mal a été précédé d'une dysurie considérable au col de la vessie, de la strangurie, & d'une douleur atroce au périnée, avec tumeur & chaleur, il en sort un pus abondant avec un mucus visqueux & tenace. Si le reste de la vessie a été attaqué d'inflammation, avec une douleur à l'hypogastre, on rend avec les urines, des matiéres épaisses, semblables à du son, & feuilletées; c'est pourquoi Hyppocrate prétendoit que c'étoit une galle de la vessie; les urines sont sanglantes, purulentes, puantes; & c'est principalement par la puanteur insupportable, qu'on distingue le vrai pissement de pus, d'avec les gonorrhées; mais ces deux maladies différent encore en ce que dans la gonorrhée, le pus ne sort point avec les urines, mais il coule goutte à goute; & dans le pissement de pus, on rend une urine trouble, grise, puante, & un mucus transparent.

On distingue le pus d'avec le mucus, en ce qu'il est friable; au lieu que le mucus se divise en de longs filamens; le pus est gris & fétide, & le mucus est transparent.

Après une gonorrhée virulente, on rend un peu de mucus visqueux, qui se dépose au fond du vase; mais cela ne fait point un pissement de pus vrai, ou purulent, & ce symptôme se dissipe de lui-même.

Quant au traitement du pissement de sang, on peut seulement retarder la mort, par un long usage des eaux d'Youzet, d'Alais, le petit-lait, & le lait pour toute nourriture.

S'il y a un sarcome formé dans la vessie, les douleurs sont atroces; on ne peut faire des injections dans la vessie, qu'au moyen d'un cathétere, ce qui est encore difficile, à cause de la dysurie.

3. Pyurie provenant du cœur, *Pyuria à corde.* Bonet. Sepulchret. Obs. 12 & 13.

Après un pissement de pus qui avoit duré long-tems, avec une néphritie que les Médecins croyoient dépendre de l'ulcération des reins; on ne trouva aucun vice dans le cada-

vre, qu'un abcès & des ulcéres au cœur, avec beaucoup de calculs. Holler. Comment. ad Aphor. 75, 54.

4. Pyurie provenant de la poitrine, *Pyuria à Thorace.* Bonet. Sepulchret. Lib. 3, P. 28, Obs. 24, 21. D'après l'Obs. de Diemerbroeck, Annal. Lib. 1, Cap. 17; & Dulaurens, Anat. Lib. 9, Q. 12. B. On peut voir sur ce sujet, douze Observations dans *Schenkius*, page 266, L. I.

C'est un pissement purulent qui arrive avec quelques douleurs néphrétiques, aux personnes attaquées d'empyème; il va quelquefois jusqu'à plusieurs livres, en peu de jours, & délivre de la premiére maladie. J'ai vu dans la Ville de Clermont de Lodéve, avec M. *Bertorrieu*, Médecin, qui me consulta, un jeune homme affecté d'empyème, qui rendit quelques jours après, une grande quantité de pus par les voies urinaires, & se rétablit.

5. Pyurie visqueuse, écoulement par le canal de l'uréthre, glaire des reins. Voyez les Consultations de M. Deidier, Tome 1, pag. 84.

Cette maladie attaque les personnes âgées, qui ont eu autrefois la gonorrhée. Pendant les pollutions nocturnes, on sent un prurit, & même de tems en tems, une douleur aigue au col de la vessie; les urines sont âcres, lorsqu'il y a dans le sang une disposition à la néphritie, ou à la goutte, ce que l'on connoît par la douleur des reins, la démangeaison de la peau, un tempérament voluptueux, & sur-tout, par une dysurie fréquente. Les urines sont quelquefois troubles, rouges, & un peu sanglantes; mais elles déposent constamment quelque chose de visqueux & transparent, de couleur grise, qui se précipite & se colle au fond du bassin, & quand on le verse il forme de longs filamens, à cause de sa grande viscosité. Lorsqu'on doit rendre une urine épaisse, le col de la vessie est douloureux, ainsi que le gland de la verge, & elle s'arrête pendant quelque tems, ce qui sollicite l'évacuation du ventre; l'envie d'uriner est plus fréquente pendant la digestion des alimens.

Des Médecins habiles ont cru qu'elle étoit entretenue par un vice vénérien; & ayant employé en conséquence le traitement mercuriel par extinction, le malade ne s'en est pas mieux trouvé, quoique l'on lui ait fait prendre ensuite le lait, les bains, & les eaux sulphureuses d'Youzet. Des bougies chargées d'un onguent suppuratif, qu'on introduisoit souvent dans l'uréthre, ne faisoient qu'irriter le mal. M. *Deidier* doutoit, si c'étoit un ulcére aux prostates, ou au col de la vessie, qui entretenoit la maladie; mais il est à observer que le pus jetté sur les charbons ardens répand une odeur fort puante, & que la matiére visqueuse n'a pas cette odeur. Quand on rend quelque

chose de visqueux, qui vient vraisemblablement des reins, des urétéres, ou de la vessie, il conseille l'usage d'une ptisanne avec les feuilles de pariétaire, les semences de lin, la régliffe ; ensuite une demi-dragme de poudre de *pareirabrava*, ou tout autant d'écorce de racine de chaussetrape, pendant trois jours, en bûvant de la ptisanne par-dessus : il faut user de ce reméde plusieurs fois, pendant un mois, & insister sur ce dont on retirera plus d'avantage. S'il paroît que la matiére est purulente, il faut recourir au baume de copahu, que l'on prend à la dose de vingt gouttes, & même plus, dans une cueillerée de quelque syrop, en bûvant par-dessus, du lait d'ânesse, pendant quatre jours ; ensuite il faut faire usage du lait tout pur pendant un mois, en y ajoutant de tems en tems, quelque baume. Aux mois de Juillet & d'Août, on use des eaux acidules pendant neuf jours ; ensuite des bains domestiques, une ou deux fois pendant huit jours, en faisant prendre au malade, un bouillon de poulet en sortant du bain : on s'assure enfin de l'état de l'uréthre & de la vessie, au moyen d'une sonde de plomb, ou d'une bougie qu'on y introduit, afin de mieux connoître le principe de la maladie.

6. Pyurie muqueuse, glaire de la vessie, catarrhe de la vessie. *Lieutaud*, Malad. du bas-ventre, *Pyuria mucosa*. Pathol. Method. *Rarus vesicæ morbus*. Frider. Hoffmann. *Glus*, de Linnæus, Gen. morborum, 199.

Ce mal commença dans un jeune homme, par une douleur de vessie, peut-être par l'inflammation de cet organe, ou par une simple dysurie ; ensuite les urines devinrent épaisses, avec un sédiment blanc & visqueux, dont la quantité augmentoit insensiblement, ensorte qu'il faisoit la quatriéme partie de l'urine, même après que la douleur fut passée. La fiévre, qui se dissipa après le douziéme jour, apporta un grand changement dans ce flux glaireux, qui alla au-delà du quarantiéme jour ; le malade étoit affoibli, émacié, & dans le marasme. Pendant la durée de la fiévre, on employa la saignée, les délayans, les tempérans, les calmans, les laxatifs ; mais ce fut ensuite la nature seule qui dissipa ce pissement muqueux.

M. *Linnæus* a vu cette maladie céder à un long usage d'oignons.

Cette espéce différe de celle qui provient d'un ulcére à la vessie, en ce que la matiére de l'écoulement n'est point du pus, mais une matiére muqueuse, qui distille en abondance des cryptes de la vessie, & qui est la même que celle qui coule des narines dans le catarrhe ; ce qui fait que le pissement de pus, dépendant d'un ulcére à la vessie, est fétide, & ne se guérit point de lui-même.

Ce mucus est quelquefois si abondant, qu'au rapport d'*Hoffmann*, il remplit à demi le bassin; &, selon cet Auteur, il provient de la vessie & des urétéres, qui sont comme attaqués du coryze. Selon *Sennert*, cette matiére glaireuse est fournie par un chyle dépravé qui a passé des premieres voies, dans le sang; cependant il ressemble quelquefois tellement à la pyurie vraie, que selon les Auteurs que nous venons de citer, on ne l'en distingue que par sa grande quantité. *Voyez Bonet Sepulchret. de urinis decoloribus*, *Obs. 22*, *18*.

7. Pyurie laiteuse, *Pyuria lactea*, Diemerbroeck, Anat. Lib. 1, Cap. 17. B.

C'est un écoulement de lait, ou de matiére chyleuse, par les urines. *Nicol. Florentin* a vu un jeune homme, qui, sans aucune incommodité, rendoit par les voies urinaires, une quantité de lait assez grande, pour remplir un bassin à moitié, outre une grande quantité d'urine. Le Médecin *Capel* observa qu'une femme évacua par les mêmes voies, un demi-verre de lait. *Dulaurens* vit quelques femmes en couche rendre par l'uterus & la vessie, une grande quantité de lait.

8. Pyurie chileuse, urines blanchâtres & troubles. Vieuss. Exper. Anatomiq. 26. Observat.

Les enfans qui ont l'âge d'environ six ans, rendent souvent des urines troubles & blanchâtres, sans aucune douleur des reins ou de la vessie, & ils guérissent dans la suite, sans aucun remède; on emploie tout au plus pour les en délivrer, des lavemens & des bouillons rafraîchissans. *Vieussens* pense que cette couleur dépend du chyle, qui étant séparé du sang coule dans la vessie par les conduits sécrétoires qui se trouvent un peu béans.

9. Pyurie goutteuse, urines blanches & troubles. Vieussens, Observ. Anatom. 27 & 28. *Pyuria arthritica*, *urina cretacea*, Differt. Frid. Hundertmarck, Comment. de rebus in Medic. gestis, vol. X, pag. 359, vol. XI, pag. 195. Histoire de l'Acad. Royale des Sçiences, 1752.

Dans la premiére observation de *Vieussens*, dont le sujet étoit un adulte, les urines avoient paru pendant long-tems blanchâtres & troubles, aussi-tôt qu'elles avoient été rendues; mais quand on les avoit gardées long-tems, elles étoient limpides à leur partie supérieure, & avoient au fond, un sédiment tirant sur le jaune, & transparent. Le malade avoit une légére dysurie.

Suivant la seconde, deux hommes, depuis leur enfance jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, rendoient des urines blanchâtres, troubles & muqueuses; l'usage du mercure ne produisit aucun effet. Cet écoulement s'étant supprimé spontanément,

ils devinrent tous les deux goutteux ; ce qui montre que la matiére calcaire, propre à produire la goutte, & qui avoit été toujours évacuée par ci-devant, avoit été retenue dans le sang, & avoit donné lieu à cette derniere maladie.

10. Pyurie provenant du mésentére, *Pyuria à mesenterio.* Bonet. Tom. 2, page 696, N°. 7.

Une fille eut des douleurs semblables à la colique, & périt par le marasme ; on trouva dans le mésentére, une grande quantité de pus, que la nature avoit tenté d'évacuer par les reins, & par les urines ; les reins étoient cependant dans leur intégrité.

11. Pyurie noire, *Pyuria nigra.*

Elle dépendoit de la transfusion du sang d'un veau, dans les veines d'un maniaque, *Transf. Philos. N°. 32, D. Denys.*

12. Pyurie verdâtre, *Pyuria virescens.* Transact. Philosop. N°. 27, Art. 6, Stubbes.

Une personne ayant mangé une tortue de mer, son urine devint aussi-tot jaune, verte, & comme huileuse.

XXIX. Leucorrée, Fleurs blanches, ulcére a la matrice, *Leucorrhœa.* Castelli Lex. Bonet. Anat. Pr. Lib. 3. *Rheumatismus uteri*, Amatus Cent. IV, Obs. 12, *ulcus uteri*, Sennert, *fluor albus*, des Auteurs ; *fluor muliebris.*

Le principal symptôme de cette maladie, est un écoulement qui se fait par la matrice ou le vagin, d'une humeur séreuse ou jaune.

Dans l'état de santé, les parties naturelles de la femme sont continuellement humectées par un mucus blanchâtre. M. *Puzos* a observé que l'on trouve des parties de ce mucus épaissi, dans les angles des nymphes ; mais si ce mucus est fort abondant, ensorte qu'il coule même, hors le tems du coit, c'est alors une leucorrée, ou des fleurs blanches : soit que ce mucus soit transparent, ou de couleur quelconque, pourvu qu'il ne soit point sanguinolent ; il n'importe pas même que la matiére de l'écoulement spermatique soit de pus, ou de semence, ou d'une humeur ichoreuse ; car il n'y a pas de signes certains, qui, dans les femmes, distinguent les fleurs blanches, d'avec la gonorrhée.

1. Leucorrée ulcéreuse, ulcére à la matrice, ulcére simple à la matrice. *Puzos*, Chap. 4, Malad. de l'utérus, *fluxus fulvus.* Hyppocrat. de morbis mulier. Lib. 2. Cyrilli, Consult. 13, Cent. 11.

C'est un écoulement d'une petite quantité de matiére séreuse & muqueuse, qui n'est accompagné de presqu'aucune

douleur, & qui survient après quelques signes de plaie, ou de quelque légére inflammation de la matrice.

Cette espéce suppose de petits ulcéres, tels que ceux qui viennent à la bouche, & que l'on appelle aphthes, ou dès petites playes qui suppurent dans le fond ou le col de la matrice ; on la confond ordinairement avec la simple ; elle guérit souvent d'elle-même, à moins qu'il n'y ait en même-tems, un vice considérable dans le sang.

Cette maladie a pour principes, l'acrimonie du sang, des pustules à la matrice, dès petites playes faites par la main de l'Accoucheuse, dans un accouchement laborieux ; ou elle dépend de l'expulsion violente du fœtus, quand la matrice est déja séche, & qu'il y a long-tems que les eaux de l'amnios se sont écoulées.

On la guérit comme les fleurs blanches simples.

2. Leucorrée fongueuse, ulcére fongueux à la matrice. *Puzos, Chap. 4, Art. 2.* C.

On connoît cette espéce, 1°. par un écoulement presque continuel de lymphe, transparente, gommeuse, & quelquefois sanguinolente : 2°. avec des morceaux de chair qui ressemblent à de la graisse endurcie, mais qui n'ont point de mauvaise odeur : 3°. quand on touche avec le doigt le col de la matrice, on sent des inégalités & des duretés à son contour, qui est en même-tems enduit d'une espéce de membrane fongueuse, & se déchire facilement ; ce que l'on voit quand on va à la selle, ou que l'on fait des efforts pour pisser : 4°. ce fungus, est attaché par son pédicule, à l'intérieur de la matrice, il déborde son orifice, & présente dans le vagin, une tête qui ressemble à un champignon végétal, de sorte que si l'on y introduit un doigt, on peut le faire passer librement entre le pédicule & l'orifice : 5°. si l'on coupe la partie du champignon qui bouche le col de la matrice, elle repousse bien-tôt : 6°. comme la matrice est en même-tems squirreuse, si l'on presse son orifice avec un doigt & l'hipogastre avec une main : on sentira la figure & la dureté de la matrice au-dessus du pubis.

Cette espéce a deux variétés : la premiére est une incrustation & une adhérence du fungus avec le col de la matrice ; la seconde est la végétation d'un fungus, dont le pédicule est dans la matrice, & dont la tête croît en liberté dans le vagin, sans être adhérente à la matrice. Cette derniére peut être détruite par la ligature répétée du pédicule ; ensuite ce qui reste se pourrit, & sort de la matrice, comme il paroît par deux observations de M. *Puzos*.

La premiére est aussi susceptible de curation, si elle est récente ; mais si elle est invétérée, avec douleur de la matrice

& fétidité de la matiére muqueuse, elle peut être traitée, mais on ne la guérit jamais; il y a un mal des reins, on sent une pesanteur à la matrice, qui se fait sentir quand la malade marche, une difficulté d'uriner, avec dysurie, des pertes rouges considérables qui reviennent de tems en tems.

C'est de l'acrimonie du sang, que dépend l'ulcére fougueux; on guérit quelquefois ce mal, par l'usage du lait pour toute nourriture, après avoir fait précéder les remédes qu'il convient, & sur-tout par des purgatifs doux, que l'on réitere tous les mois; pourvu que la maladie ne soit pas jointe à un vice vérolique, ou carcinomateux.

3. Leucorrée syphilitique, fleurs blanches, ou ulcéres véroliques à l'uterus. C.

On connoît cette espéce, 1°. en ce que le mal attaque tout d'un coup, après un commerce impur, avec dysurie, un écoulement jaunâtre, une chaleur à la partie, des petits ulcéres à la vulve, des porreaux ou des condylomes, avec des pustules & prurit au vagin: 2°. par le concours d'une lassitude spontanée, de l'angine, des céphalalgies, de l'insomnie, des éruptions cutanées, ou des bourgeons un peu ronds, durs, & qui reparoissent de tems en tems: enfin par des douleurs, sur-tout pendant la nuit, & autres semblables signes de la vérole: 3°. en ce que la matiére qui coule, est d'un blanc tirant sur le jaune, sans aucune fétidité, avec des douleurs aigues, & prurit, vers le tems du flux menstruel.

On traite cette espéce, comme la vérole; après la saignée & la purgation, on met la malade à l'usage du lait pour toute nourriture: & après lui avoir fait prendre quarante ou cinquante bains, on lui administre le mercure à petite dose, on emploie environ trois gros d'onguent Napolitain pour chaque fois, on fait quatorze frictions, ou même plus, & il faut que la malade garde les linges imbus de cet onguent, pendant quarante, ou même un plus grand nombre de jours; on peut aussi avoir recours à l'usage des décoctions des bois de Gaiac, de salsepareille, de sassafras; à la panacée, ou au mercure doux, dans les cas où l'on ne peut employer les frictions.

4. Leucorrée chancreuse, cancer à l'uterus, ulcére carcinomateux de la matrice. *Puzos, page 274, Art. 4. Tralles, de opio, Cap. 1, p. 54.* C.

Cette espéce est précédée de pertes rouges, avec une douleur médiocre, sur-tout chez les femmes qui ont accouché de plusieurs enfans; il survient enfin des douleurs atroces, lancinantes, continuelles; il y a un écoulement d'une matiére qui n'est pas purulente, mais ichoreuse, roussâtre, sanieuse,

trés-fétide, & il arrive de tems en tems, des pertes rouges; la douleur s'irrite quand on presse l'abdomen.

Cette maladie est incurable, si l'on ne consulte un Médecin habile quand elle commence. La cure palliative demande l'usage des alimens doux, les remédes anodins, les injections avec une décoction d'orge & le miel, le suc de solanum & de plantain.

5. Leucorrée de l'Amérique, *Leucorrhœa Americana*. Guill. Pison, Cap. 6.

Cette espéce vient des mêmes principes que l'asthénie d'Amérique; les femmes sont pâles, tristes, attaquées d'obstructions, & n'aiment plus leurs maris; elles ont des écoulemens en blanc, & tombent enfin dans une si grande foiblesse, que dans le traitement, on n'a pas moins besoin des fortifians, que des évacuans.

Curation. L'on emploie les bains artificiels, avec des herbes odoriférantes & échauffantes, les bouillons & les apozèmes apéritifs, & sur-tout la poudre de gaiac & de scories de fer, dont on fait usage pendant un mois; l'on peut ajouter à ces remédes, le syrop de tabac & le miel mêlé à des aromates, sans négliger les purgatifs légers. Le syrop de tabac se fait avec le suc de tabac récent, mais digéré pendant quelque tems, ce qui lui a fait perdre par conséquent, sa vertu émétique & purgative: on y ajoute aussi l'oxymel.

6. Leucorrée, fleurs blanches des Indes. *Couzier, Journ. de Méd. Décembre, 1757*. C.

Les femmes Africaines sont très-sujettes à la leucorrée dans l'Isle de Bourbon ou de Mascarenhas: ce qui dépend de ce que l'on a coutume de leur faire quelque déchirement aux parties génitales, lorsqu'elles accouchent. Ajoutez à cela que dans ce pays qui est très-chaud, les femmes usent des bains dans toutes les saisons, même pendant l'écoulement des menstrues, & aussi-tôt qu'elles sortent des bains, elles entrent dans leurs maisons, qu'on arrose continuellement avec de l'eau, & où elles sont saisies de froid. Les filles & les femmes stériles sont exemptes de cette maladie.

7. Leucorrée squirreuse. *Voyez les Maladies des femmes, de M. Astruc, Liv. 2, du squirrhe de la matrice; flusso bianco*, Nicol. Cyrilli, Consult. Medic. 37, Cent. 2. *Sanguiluvio*, des Espagnols. C.

C'est cette espéce qui est entrétenue par une dureté squirrheuse de la matrice, & qui a lieu tous les mois, pendant les intervalles des menstrues, dans les femmes qui ont encore ce flux périodique. Elle excite quelquefois, dans celles qui sont vieilles, un écoulement menstruel, vague & très-abondant

dans les jeunes ; & alors l'écoulement des régles est accompagné de coliques de la matrice.

Les signes sont la pâleur du visage, la foiblesse du corps, l'enflure des pieds, l'inappétence, l'insomnie, le tintement d'oreille, la tristesse, un sang menstruel séreux, semblable à de la lavure de chairs, & enfin tout-à-fait séreux, lequel redevient par intervalles, un peu sanglant ; des douleurs avec tranchées, qui augmentent le second jour du flux menstruel, & se dissipent le troisiéme & le quatriéme : ces derniéres ne sont point vives, mais elles sont de telle nature, que la femme est dans l'agitation, & qu'il lui semble de tems en tems, qu'on lui pince avec le pouce, toutes les parties qui avoisinent la matrice : ce qui l'oblige à changer continuellement de place le tronc & les cuisses.

Cyrilli ayant été consulté sur la maladie d'une Princesse, âgée de cinquante ans, qui avoit de tems en tems des fleurs blanches un peu sanglantes, avec pâleur, foiblesse, & inappétence, employa pendant l'hyver, la limaille de fer, ou sa teinture avec le vin, & de tems en tems, une petite dose de rhubarbe, avec un peu de macis & de noix muscade, deux fois dans le mois. Après que la malade eut continué l'usage de ces remédes pendant deux mois, il lui fit prendre de tems en tems, trois heures avant le dîner, une décoction chaude, de romarin, ou de cette espéce de lamium, qu'on appelle *archangelique*, à la dose de trois onces, comme un médicament fort éprouvé dans les fleurs blanches ; il lui ordonna en même-tems d'éviter les exercices violens & l'oisiveté, les alimens salés & cruds, & les fortes passions de l'ame.

Il reste à sçavoir si ce flux sanguinolent, auquel presque toutes les femmes de Valence en Espagne, sont sujettes après l'accouchement, & qui est très-rebelle, appartient à cette espéce. On guérit cette maladie par l'usage des eaux de Baréges.

8 Leucorrée des femmes grosses, écoulement des eaux, *Leucorrhœa gravidarum ; aqua profluens ex utero prægnantis*. Rod. à Castro, Lib. 3, Cap. 19, *aquæ ex utero effusio*, Sennert. Lib. 4, Part. 2, Sect. 5, Cap. 6.

La lymphe nourriciére, qui se coagule au feu, & qui est contenue dans la cavité de l'amnios, comme le blanc l'est dans l'œuf ; qui augmente à mesure que le fœtus croît, & sert à le nourrir, ne doit couler que dans l'accouchement, pour lubréfier les parties, & faciliter l'issue du fœtus : ce qui arrive ordinairement tout d'un coup, lorsque la membrane qui enveloppe le fœtus vient à se rompre ; mais si cette lymphe s'écoule subitement, ou goutte à goutte, avant l'accouchement, l'accouchement sera plus laborieux, & moins heureux.

Ces eaux s'écoulent ſur le champ, & avant le tems, ſi les membranes viennent à ſe rompre, par une chûte, par un ſaut, ou par une plaie, & alors elles coulent auſſi-tôt avec force, juſqu'à la quantité d'une ou deux livres : ce qui peut entraîner l'avortement, puiſque la même cauſe qui occaſionne la rupture des enveloppes, nuit ſouvent au fétus, ou à la matrice. Alors l'exercice & le régime doivent être les mêmes que ſi l'accouchement étoit prêt d'arriver : & pour prévenir le trop grand deſſéchement des parties par leſquelles le fétus doit ſortir, on a ſoin de les lubréfier tous les jours, avec du beurre non ſalé, juſqu'à l'accouchement, & de conſerver les forces de la malade.

9. Leucorrée de Naboth.

Mais ſi l'écoulement arrive long-tems avant le terme, & qu'il ſoit de la même nature que celui qui a coutume d'arriver quelques jours avant l'accouchement, c'eſt-à-dire, que l'humeur ſoit muqueuſe, ſemblable à de la roſée, ou viſqueuſe & tranſparente, qui eſt fournie pour l'ordinaire par les glandes de *Naboth*, placées à l'orifice de la matrice : c'eſt un ſigne du relâchement de ces glandes & de la cacochymie ſéreuſe de la femme : ce qui n'eſt guére compatible avec la vigueur du fétus : c'eſt pourquoi il faut examiner l'état de la malade. Si la femme eſt jeune & pléthorique, il eſt eſſentiel de diminuer la pléthore, par un régime plus ſévére, & par la ſaignée ; mais ſi un extérieur cachectique annonce que la ſéroſité prédomine, il faut uſer des fortifians, comme des tablettes, préparées avec les perles, le corail rouge, le cachou, les cloux de géroſle, le macis, la noix muſcade, la conſerve de roſes rouges, le ſyrop de myrthe ; on emploie même, pour produire une plus grande aſtriction, le bol d'Arménie, & la terre ſigillée.

XXX. Gonorrhée, *Gonorrhœa.*

C'eſt une maladie dont le principal ſymptôme eſt un écoulement qui ſe fait goutte à goutte par l'uréthre, dans les deux ſexes, ou par le vagin dans les femmes, & dont la matiére eſt puriforme, ou ſemblable à de la ſemence.

Elle différe de la pyurie, en ce que l'humeur coule auſſi hors le tems que l'on rend les urines ; ce qui n'arrive point dans cette derniere maladie. Il eſt donc évident que dans la gonorrhée, le ſiége de cette humeur eſt au ſphincter de la veſſie ; & qu'il eſt plus loin, dans la pyurie ; quand cet écoulement eſt une leucorrée, il eſt peu abondant. Quand c'eſt une gonorrhée, la matiére ſort & coule goutte à goutte ; dans le diabétes Anglois, l'écoulement eſt fort abondant.

Comme l'on n'a pas de meilleurs moyens pour distinguer la semence d'avec le pus, pendant qu'ils suintent de l'uréthre, que le microscope, au moyen duquel on apperçoit des petits animaux dans la semence saine & fertile des hommes : l'écoulement de ces deux humeurs appartient au même genre.

1. Gonorrhée simple.

C'est un écoulement de semence qui se fait goutte à goutte par l'uréthre chez les hommes, sans dysurie, sans volupté, & qui ne dépend point d'un commerce impur. Tel est celui que produit l'abus de la bierre, (& que l'on guérit en buvant de l'eau-de-vie), les lavemens chauds, l'exercice du cheval chez les personnes en qui les vésicules séminales regorgent de semence, & qui ont beaucoup de disposition à cet écoulement; mais cet accident est passager, & n'est d'aucune conséquence; il n'empêche point la génération.

Mais on doit porter un jugement tout-à-fait contraire de celui qui est habituel, & dépend du relâchement ou de l'érosion des orifices excréteurs des vésicules séminales, à cause de l'abus que l'on a fait de ces parties, comme il arrive aux infâmes masturbateurs, dont la plûpart ne peuvent plus par la suite, retenir la semence, & la répandent, sans la sentir, lorsqu'ils vont à la selle. Ce mal attaque encore les personnes qui ont eu autrefois plusieurs gonorrhées virulentes, quoiqu'elles ayent été guéries quant au virus. La curation de cette maladie exige la continence, & des injections astringentes, faites dans le canal de l'uréthre avec la décoction d'équisetum, de mille feuille, d'écorces de grenade, &c. & une boisson préparée avec des décoctions semblables.

2. Gonorrhée voluptueuse : satyriasis très-singulier, Deidier, Consult. 43, Tom. 1, pag. 301. B.

C'est un écoulement de semence, involontaire & fréquent, sans érection, & avec une grande volupté.

Il différe du satyriasis vrai, & du priapisme, par le défaut d'érection; le même défaut le rend différend de la pollution nocturne; & ce qui le distingue encore de cette derniére, c'est qu'il arrive aussi pendant la veille.

Un Moine qui consultoit M. *Deidier*, avoit depuis longtems cette maladie; il avoit employé inutilement plusieurs remédes, comme les bains froids, dans lesquels il lui arriva plusieurs fois de perdre sa semence involontairement, avec un sentiment de plaisir très-vif; quand la verge étoit en érection, il n'y avoit point de pollution, & la volupté ou le désir des plaisirs de Venus étoient plus rallentis; le malade n'étoit à l'abri de ces mouvemens lascifs, que lorsqu'il tenoit ses jambes croisées; mais il y étoit fort sujet, lorsqu'il s'oc-

cupoit à l'étude, ou qu'il étoit dans un lieu ou dans un lit qui étoit fort chaud, ou qu'il prennoit du caffé. Il étoit soulagé par l'usage du cerfeuil.

M. *Deidier* lui ordonna l'usage de la roquette en salade, des bouillons rafraîchissans, faits avec le poulet, les semences froides, & les feuilles de cerfeuil, enfin les eaux acidules, & un narcotique sur le soir. Je ne sçais quel fut le succès de ces remédes. Tout le monde sçait que la roquette est aphrodisiaque : *Excitat ad venerem tardos eruca maritos.* Cette plante étoit par conséquent contre-indiquée.

Quant au scrupule qu'avoit le Moine, qu'il n'y eût un péché dans cette volupté, M. *Deidier* lui conseilloit de ne pas y faire attention, lui disant qu'il ne devoit pas plus s'inquiéter de cet écoulement de semence, que d'une diarrhée : en effet, il n'y a point de péché dans ce qui est involontaire. Cependant il n'y a pas loin de la volupté au consentement de la volonté. Du reste, ce Professeur soupçonnoit que cette maladie avoit pour principe, un calcul dans la vessie, & que son siége étoit dans les prostates, & non dans les vésicules séminales.

Une fille d'une très-grande piété, avoit la même maladie ; elle éprouvoit des pollutions involontaires aux pieds de son Confesseur, qui étoit un vieillard fort dégoûtant, & ses scrupules lui faisoient presque perdre la tête ; je lui prescrivis beaucoup d'antiphrodisiaques, mais j'ignore quel en a été le succès.

3. Gonorrhée simple. Tissot, page 257. Pollution involontaire, *Gonorrhœa oneirogonos.* Cœlius Aurelianus de epilepsiâ ; *Oneirogonos.* Foesius.

C'est une éjaculation fréquente & involontaire de semence, avec volupté & érection, laquelle est produite par une insomnie lascive. Si l'émission de semence est volontaire & fréquente, elle est légitime, comme chez les hommes mariés, & ceux qui le sont nouvellement ; ou illicite, comme chez les libertins & les masturbateurs. On peut lire au sujet de ce vice infâme, l'*Onanisme* de M. *Tissot*, Médecin de Lausanne, & le petit ouvrage qu'il a publié sur les Maladies qui sont la suite de la masturbation.

La pollution fréquente & prématurée donne lieu à un grand nombre de maladies, & sur-tout chez les hypochondriaques, comme à l'épuisement, à la pthysie dorsale, à la stérilité, à l'inappétence, à l'insomnie, à l'épilepsie, à la perte de la mémoire, à la passion hypochondriaque, à la goutte sereine, aux flatuosités, à la pâleur, &c.

L'usage modéré du coit, comme l'enseigne Sanctorius, ra-

nime toutes les fonctions ; mais s'il est excessif, il prive le sang de ce fluide volatil, qui est séparé par les testicules, & qui étant ensuite repompé produit la barbe, une voix virile, la force & la vigueur. Quand l'homme est privé de ce fluide, d'abord l'estomac, & ensuite les yeux s'en ressentent ; il maigrit, il devient pâle & foible.

Ce sont des crimes, dit M. *Tissot*, qui sont punis tard, mais qui ne restent jamais impunis, comme nous l'avons fait voir, & même les masturbateurs n'attendent pas long-tems des peines d'esprit & de corps ; ils sont couverts de honte, privés de toute excuse & de toute consolation ; les remédes sont pour l'ordinaire sans succès ; il n'y a donc point de crime que l'on doive éviter avec plus de soin, quand on est bien sensé.

Le traitement demande que les malades évitent les assaisonnemens, qu'ils usent d'alimens de bonne & facile digestion, du lait & du quinquina, sans négliger les bains froids, & qu'on applique sur les parties naturelles, les remédes fortifians & nervins.

4. Gonorrhée virulente, chaude-pisse. D.

C'est celle qui arrive avec dysurie, après un commerce impur ; on la divise en premiére & seconde. Les personnes qui éprouvent la gonorrhée virulente pour la premiere fois, ont pour l'ordinaire, une grande ardeur d'urine, & un suintement de pus verdâtre, par le gland. Mais, soit que la gonorrhée se renouvelle sans un commerce impur, ou qu'on la gagne de nouveau de cette maniere, la dysurie est pour l'ordinaire moindre, ou même elle n'a pas lieu du tout. Quoique les femmes ayent cet écoulement de pus verdâtre, elles ont rarement la dysurie dans la premiere gonorrhée qu'elles essuyent, parce que le siége de ces petits ulcéres qui versent ce pus, est pour lors éloigné de l'uréthre. Cependant si les urines ne coulent pas avec aisance, les femmes sentent quelque douleur dans le tems du coit, & il s'exhale une puanteur de cette cloaque pleine d'infection.

A mesure que la gonorrhée vieillit, la dysurie se dissipe, le pus acquiert une couleur jaune, & enfin blanche ; les douleurs & la tension cessent ; l'expression ne fait couler du gland qu'une ou deux gouttes d'humeur ; la chemise est tachée d'un mucus qui jaunit, à mesure qu'il se séche, & le linge en séchant, acquiert de la rigidité.

Cet écoulement se dissipe pour l'ordinaire de lui-même, dans l'espace d'un mois ; & s'il va au-delà de ce terme, il résiste aussi très-long-tems aux remédes ; si on l'arrête trop tôt, ou en quelque tems que ce soit, par des remédes astringens : il survient des ulcéres, des porreaux, des verrues, des pustules,

& autres phénomènes de la vérole, à moins que le virus vénérien n'ait été détruit auparavant : c'est pourquoi, pour éviter ces fâcheux accidens dans le traitement de la gonorrhée virulente : il faut 1°. dissiper, l'inflammation, l'ardeur & la tension, au moyen de la saignée, des ptisannes émulsionnées, des fomentations émollientes : 2°. après que ces symptômes ont été dissipés, il faut déterger l'ulcère, par l'usage de la racine de nymphea, du baume de Copahu, ou du Canada, & du lait : 3°. pendant l'usage du lait, on doit faire quelques frictions avec l'onguent Napolitain sur les parties affectées : 4°. enfin, après que le virus a été détruit, si l'écoulement continue, on a recours aux astringens ; mais il n'y a rien de plus sûr, & qui remplisse mieux l'indication, que les eaux acidules d'Alais ou de Vals, dont on fait usage pendant huit jours.

A Vienne, on estime beaucoup dans ce cas, le quinquina, la rhubarbe torréfiée, avec des absorbans, l'essence de pimprenelle, les bains fortifians.

Dans la gonorrhée, le virus enflamme d'abord, ensuite ulcére, & ronge diverses parties, sur-tout les vésicules séminales & les prostates dans les hommes ; de-là naissent des tumeurs au périnée, la douleur, la chaleur, la dysurie, la strangurie ; quand l'éoulement est supprimé, les testicules se tuméfient, & l'on y sent une chaleur & une douleur, ce que l'on appelle vulgairement gonorrhée tombée dans les bourses ; ou ce sont principalement les glandes de l'uréthre de Cowper, ou celle de M. Litre, qui sont affectées dans les hommes ; mais elles le sont rarement seules, & alors on sent une douleur dans ces endroits de l'uréthre ; souvent la verge devient tortue pendant l'érection, c'est ce qu'on appelle chaude-pisse cordée.

Le virus affecte aussi dans les femmes, ou les prostates de *Bartholin*, ou les lacunes de Graaf, qui avoisinent l'uréthre : de-là vient la dysurie ; ou il n'attaque que les glandes sébacées qui sont répandues dans le vagin & la vulve : de-là viennent la chaleur, la douleur, la malpropreté de ces parties ; mais la dysurie a rarement lieu, à moins que l'urine en sortant, n'irrite ces petits ulcéres.

On peut voir sur cette maladie, l'ouvrage de M. *Astruc*, qui peut tenir lieu de tous les autres, & W. Cockburne, qui a traité amplement de la gonorrhée.

La gonorrhée séche de M. *Astruc*, appartient à la dysurie.

L'habituelle, que les Anglois appellent *glitt*, est la même que l'invétérée.

5. Gonorrhée fausse. *Astruc*, Liv. 3, Chap. 3, §. 2. L.

C'est un suintement de pus, ou de mucus purulent, qui se fait par la couronne du gland & du prépuce, & qui dépend d'un commerce impur. Cette espéce n'est point rare, & l'on

peut facilement la connoître ; elle est quelquefois accompagnée de petits ulcéres que l'on appelle chancres, ce qui souvent donne lieu au phimosis. Elle arrive aux débauchés dont le gland est couvert du prépuce ; car alors le pus virulent s'insinue facilement entre le gland & le prépuce, & y demeure long-tems enfermé ; d'où il suit que devenant plus âcre par la chaleur & son séjour, il affecte, enflamme & ulcére les glandes odorantes : mais dans ceux qui ont le prépuce à découvert, il se déterge aisément, après un commerce impur. Cette espéce est quelquefois très-rebelle, si l'on n'a pas recours au mercure ; elle demande qu'on lave fréquemment la partie dans une décoction tiéde de racines de guimauve ; qu'on trempe les parties dans le lait. Après que l'on a calmé la phlogose, & la dysurie qu'elle excite, quand l'on a rendu les urines : il faut en venir à l'usage du mercure. Vous trouverez la curation plus au long dans les ouvrages de M. *Astruc*.

6. Gonorrhée pure du prépuce.

C'est celle qui affecte le prépuce, sans qu'il y ait aucun vice vénérien, & qui est accompagnée de rougeur dans cette partie, aussi bien qu'au gland ; d'une légére phlogose ; d'un petit suintement de mucus jaunâtre ; & sur la fin, d'une petite dysurie en urinant, à cause de quelques petites gouttes d'urine qui irritent le prépuce ; ce qui n'arrive jamais à ceux qui ont cette partie à découvert.

Ce vice dépend d'une acrimonie particuliére du sang, laquelle est séparée en cet endroit, à cause de son affinité avec les glandes odorantes de la couronne du gland. La durée de la gonorrhée, répond à celle de cette excrétion ; bien loin d'être dangereuse, elle est souvent salutaire, & écarte des ophthalmies ; cependant il faut adoucir & délayer le sang, ce que l'on exécute au moyen des bains, après avoir fait précéder l'usage des bouillons de poulet, avec la chicorée & l'oseille.

7. Gonorrhée lépreuse, *Gonorrhœa leprosa*. Levitic., Cap. 15, Juncker.

Je laisse à d'autres à décider, si c'étoit une pure gonorrhée, ou si elle dépendoit d'un virus lépreux.

XXXI. Dyspermatisme, Impuissance d'éjaculation, *Dyspermatismus*, Auctor. clariss. D. Cusson. D. M. M.

C'est une émission de semence dans l'acte vénérien, qui ne se fait que goutte à goutte, ou lentement, & avec peine, & qui n'est pas propre pour la génération. Le mot dyspermatisme est formé de *dys* mal, malheureusement, & de *spermatismos*, éjaculation. Afin que l'ouvrage de la fécondation réussisse, l'union des deux sexes, ou l'introduction de la verge en

érection dans le vagin, est nécessaire ; il faut ensuite qu'il se fasse une éjaculation de bonne semence, qui se porte directement à l'uterus ; ensorte que si la verge est flasque, alors il n'y aura aucune érection, ou elle sera foible; l'émission de la semence se fera goutte à goutte, & non par éjaculation ; il en sera de même si la semence est âqueuse & incapable de causer une titillation aux vésicules séminales, & de produire l'érection. Les nœuds, les embarras, & l'obliquité des orifices de l'uréthre mettent obstacle à une bonne & prompte éjaculation.

Cette maladie différe de la gonorrhée, en ce que dans celle-ci, l'humeur coule hors le tems de l'acte vénérien, continuellement & sans volupté ; au lieu que dans l'impuissance, l'émission ne se fait que pendant le coit. Ce qui la distingue de l'anaphrodisie, c'est que le défaut de volupté n'est pas un symptôme essentiel dans le dyspermatisme.

1. Dyspermatisme, dont le principe est dans l'uréthre, *Dyspermatismus urethralis ; tarda seminis emissio à morbis urethræ.* Frid. Hoffmann de gravi spasmo & dolore vesicæ, Obs. V ; de la Peyronie, Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. 1, page 425. Petit, ibidem, page 434. Sharp. Recherch. Crit. p. 205 ; André, Obs. Prat. sur les maladies de l'uréthre, pag. 113.

Le caractére de cette maladie se déduit, 1°. des signes énergiques : 2°. d'un vice de l'uréthre qui le rétrécit : au reste les parois internes de ce canal peuvent être affectées de différens vices, c'est-à-dire, du gonflement de la substance spongieuse dont il est composé ; de la tuméfaction de ses glandes, des varices, des ulcéres rongeans à leurs bords, spongieux, calleux ; de cicatrices éminentes, dures, crispées ; de duplicatures membraneuses ; de brides ; de la contraction, & du changement de direction des vaisseaux éjaculatoires.

On connoît les vices de l'uréthre dont nous venons de parler, principalement par l'introduction d'un cathétère, ou d'une bougie dans l'uréthre, & en observant très-souvent les différens vices de l'urine. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les signes par lesquels on peut reconnoître chaque vice en partie ; on peut voir les différens Auteurs qui ont traité des maladies de l'uréthre.

On peut plutôt soupçonner que connoître la variété de M. la Peyronie. Le prognostic de cette premiére espéce d'impuissance, est le même que celui de la maladie de l'uréthre dont il dépend ; & comme il varie dans un très-grand nombre de circonstances qu'il ne convient point de rapporter, je me contente de renvoyer le Lecteur aux Auteurs dont nous avons fait mention.

On obtient la guérison de cette espéce, si l'on rend à l'uréthre

thre son égalité & son diamétre naturels. Au reste on a inventé différentes méthodes curatives contre les vices qui rétrécissent l'uréthre : nous avons rapporté les principales.

1°. On a abandonné l'usage des corrosifs, que l'on introduisoit dans l'uréthre, au moyen des bougies ; on le regarde aujourd'hui comme inutile, dangereux & nuisible dans cette espéce de maladie : cependant M. Petit, *Mém. de l'Académie de Chirurgie*, dit avoir soulagé & même guéri beaucoup de malades, qui avoient un obstacle dans l'uréthre, au moyen des bougies faites avec des linges cirés, & tant soit peu saupoudrées avec de la poudre très-fine de sabine ; & qu'après avoir détruit l'obstacle, il achevoit la guérison, avec des bougies toutes simples, préparées avec l'emplâtre épulotique de ceruse brûlée, de charpie, ou celui de Nuremberg.

2°. Le même Auteur recommande une section chirurgicale, semblable à l'incision que l'on fait dans la lithotomie, & il dit qu'elle réussit constamment, quand elle est bien faite ; & qu'elle est beaucoup au-dessus des bougies, ou des cathéteres de plomb : on la fait de la maniére qui suit. Après avoir préparé le malade, on introduit dans l'uréthre, tandis que la vessie est pleine d'urine, un cathétére crénelé, & ouvert par en haut ; on fait une incision à la peau & à la graisse de la longueur de deux pouces ; on insére la pointe d'un scalpel dans le sillon, on la conduit jusqu'au bout de ce sillon, & l'on prépare ainsi la voie au troicart, enfermé dans une canule crénelée de même, pour pénétrer dans la vessie. On y parvient facilement & sans danger, si l'on baisse la main en franchissant l'arc des os pubis. Les urines coulent dès que l'on retire le troicart de la canule ; & au moyen du sillon pratiqué dans cette derniére, on coupe avec le scalpel, l'endroit rétréci de l'uréthre. Alors l'on introduit sans peine dans la vessie, une petite canule que l'on doit y laisser, jusqu'à ce que le canal de l'uréthre ait assez suppuré : alors on retire la canule, & l'on introduit dans la vessie, par l'orifice du gland, un cathétére sygmoide, par lequel l'urine coule, tandis que la cicatrice se forme. Il y en a qui, après la section dont nous venons de parler, ont voulu employer les corrosifs, pour détruire & consumer l'obstacle ; mais c'est une pratique inutile, & même nuisible, attendu que la cicatrice que l'on procure, rétrécit encore davantage l'uréthre.

3°. On a eu recours à des moyens méchaniques, par lesquels on espéroit venir à bout de dilater le point de l'uréthre rétréci ; l'on prenoit des tentes chargées de cire ou d'onguent, & l'on en augmentoit peu à peu la grosseur ; l'on avoit essayé de les attacher à un fil pour pouvoir les retirer ; on les intro-

duisoit par le moyen d'une canule d'argent creuse, ouverte de chaque côté, & munie d'un stilet, pour les pousser jusqu'au lieu où étoit le vice ; alors on retiroit la canule, en laissant pendant quelques heures, la tente à l'endroit de l'obstacle, après quoi on la retiroit avec le fil qui pendoit en dehors. Mais l'expérience a montré que la dilatation du lieu affecté étoit suivie du rétrécissement des parties de l'uréthre, qui répondoient à chaque bout de la tente.

L'on avoit aussi mis en usage des cathétéres de plomb, que l'on introduisoit dans l'uréthre, & l'on en employoit d'abord de minces, & insensiblement de plus épais.

4°. On a enfin donné, avec raison, la préférence aux bougies simples & composées, telles que celles de MM. Daran, Goulard, Sharp, &c. Nous ne parlons point ici des ingrédiens avec lesquels on les fait ; on trouvera dans les Auteurs que nous venons de citer, la maniére de les composer, leurs dimensions, les différentes maniéres de les faire, & le tems de les employer.

Il suffit d'observer ce qui suit, touchant l'usage de ces bougies. Les simples, c'est-à-dire, celles qui sont faites seulement avec de la toile & de la cire, sont toujours au-dessus des cathétéres de plomb, & suffisent très - souvent pour la guérison de la maladie : la raison en est, que les obstacles qui rétrécissent l'uréthre, sont, pour l'ordinaire, des varices de ce canal, que ces bougies compriment, & détruisent sans causer aucune irritation. On a aussi guéri les resserremens, de l'uréthre, avec ces bougies, & des cathétéres de plomb, en les employant plus gros, par dégrés, dans le cas de tuméfaction des glandes de l'uréthre, de cicatrices éminentes, d'ulcéres gonflés à leur bord, & calleux ; de gonflemens & de duretés du tissu spongieux de ce canal, &c : on obtient plutôt & plus sûrement la cure de ces accidens, par l'usage des bougies de MM. d'Aran & Goulard. Il est fâcheux que cet usage soit suivi d'une irritation plus ou moins grande ; mais on prévient cet inconvénient autant qu'il est possible, en ayant l'attention de donner aux bougies différens dégrés d'énergie, en n'employant d'abord que des douces, & passant successivement à l'usage des plus fortes.

Hoffmann guérit un malade, par l'usage des eaux de Seltz, pour boisson ordinaire, continuée pendant plusieurs mois.

2. Dyspermatisme causé par des nodus ; impuissance provenant de nœuds ; émission lente de la semence, dépendante des nœuds formés dans les corps caverneux. *La Peyronie, Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. 1, pag. 428. Nova pudendi distorsio*, Schenckius ex Arantio de Tumor. præter Natur.

Cap. 50. *Nodus penis.* M. Lieutaud, Précis de Med. Prat. page 533. L.

M. la Peyronie a observé plusieurs fois dans les corps caverneux, des protuberances semblables à des nœuds, ou à des ganglions, dures, indolentes, qui gênent tellement l'érection, que si elles sont placées de suite & en forme de chaîne, la verge se trouve difforme, & pleine de bosses; elle se recourbe à droite ou à gauche, selon que ces protuberances occupent le milieu du corps caverneux droit, ou gauche : & en haut & en bas, selon qu'elles ont leur siége à la partie supérieure ou inférieure des mêmes corps. Lorsque ce vice des corps caverneux a lieu, une érection forte est pour l'ordinaire accompagnée de douleur ; cependant ce mal n'empêche jamais les urines de couler librement ; mais il n'en est pas de même de l'éjaculation de la semence, quoiqu'elle se fasse par les vaisseaux éjaculatoires, avec la force nécessaire, & peut-être avec un grand sentiment de volupté. Cependant elle ne sort que goutte à goutte de l'orifice de l'uréthre, & ne commence à couler peu à peu, que lorsque l'érection se ralentit après un long intervalle, depuis que l'on a eu le sentiment de volupté. Voyez les Observations rapportées par M. *la Peyronie*, dans l'endroit cité.

C'est la présence d'un nœud qui détermine particuliérement cette impuissance; on sent ce nœud sous le doigt, pendant le tems de l'érection. Il faut en attribuer la cause au relâchement de quelques cellules des corps caverneux ; &, selon M. *Lieutaud*, c'est une espéce de hernie de ces cellules ; on pourroit l'appeller plutôt anévrisme des corps caverneux.

Les nœuds de la verge sont pour l'ordinaire l'effet du virus vénérien ; cependant M. *la Peyronie* en a vu dans deux hommes, qui n'avoient jamais été attaqués du mal vénérien ; & même il n'est pas rare d'en voir des exemples dans des vieillards qui ont autrefois abusé des plaisirs de l'amour, auxquels leur tempérament les portoit. Ces protuberances résistent à tous les émolliens & à tous les résolutifs, & le mercure même ne produit aucun effet sur celles qui sont vénériennes. On ne retire non plus aucun avantage des eaux de Balaruc, de Bourbon ; mais ce mal céde à l'usage des eaux de Barége ; de sorte que, suivant M. *la Peyronie*, il faut faire beaucoup d'embrocations sur ces protuberances, & les réitérer à chaque saison, jusqu'à ce que le mal ait tout-à-fait disparu : alors la verge en érection recouvre sa forme naturelle, & l'émission de la semence se fait promptement & par jets. Il faut remarquer que ce reméde, quoique très-efficace, ne réussit point dans les cas où ce vice est vénérien, si on ne détruit auparavant la vérole

par le moyen du mercure ; après qu'on aura dissipé les symptômes vénériens par les frictions mercurielles faites comme il faut, on donnera avec un heureux succès, les eaux dont nous venons de parler : ainsi qu'il conste par la sixiéme Observation de M. *la Peyronie*.

3. Dyspermatisme provenant d'un vice du prépuce, *Dyspermatismus præputialis, sivè phimosicus. Tarda seminis emissio ab angustiori præputii orificio.* Schenckius ex Arantio de tumor. præter Natur. Cap. 54. L.

Le bout du prépuce, par un vice, de naissance, ou accidentel, peut avoir une ouverture si petite, que non-seulement le gland ne puisse être découvert, mais encore que quelquefois l'émission des urines & l'éjaculation de la semence en soient retardées, sur-tout quand cette ouverture du prépuce est plus étroite que l'orifice du gland. *Arantius* rapporte qu'il a vu plus d'une fois des personnes chez qui ce resserrement du prépuce retardoit l'émission de la semence, & les rendoit impuissans, & qu'ils avoient guéri moyennant un traitement convenable, & étoient devenus propres à la génération. Au reste, il n'employa d'autre reméde que la section chirurgicale, laquelle enléve le phimosis vénérien, qui résiste à tous les autres moyens.

La circoncision est également un grand reméde pour prévenir le trop grand resserrement du prépuce. On peut lire les Auteurs de Chirurgie sur ces deux opérations. Il est bon de remarquer que ce vice, quand il vient de naissance, se dissipe pour l'ordinaire, insensiblement & de lui-même, avec l'âge, & que les opérations dont nous venons de parler, ne sont point néceſsaires, à moins que ce ne soit dans les adultes, chez qui le mal n'a point cessé spontanément par les remédes.

4. Dyspermatisme muqueux, ou catarrhal, *Dyspermatismus mucosus, sivè catarrhalis. Tarda seminis emissio a muco urethram infarciente.* Observée par M. *S* * * *, habile Chirurgien de cette Ville, & Membre de la Société Royale des Sciences. L.

Un homme de quarante ans, robuste, & du reste très-sain, avoit une excrétion si considérable de la liqueur muqueuse qui arrose l'intérieur de la vessie, & de la lymphe visqueuse qui est filtrée par les glandes de l'uréthre, que ce canal étoit plein de mucus, qui sortoit quand on pressoit la verge, & les urines en entraînoient avec elles une grande quantité. Le mucus qui y étoit mêlé faisoit plus de leur quatriéme partie.

C'est une maladie qui a beaucoup de rapport avec les fleurs blanches des femmes, & elle ne différe pas beaucoup de cette espéce de gonorrhée, que *Frédéric Hoffmann* appelle bénigne ;

mais les Auteurs, d'après *Ettmuller*, lui donnent le nom d'impuissance catarrhale. *Freder. Hoffmann* décrit cette maladie sous le nom d'affection rare de la vessie, *rari vesicæ affectûs*, & M. *Lieutaud* sous celui de flux catarrhal de la vessie.

Il y avoit cette différence entre les malades qui étoient le sujet de l'observation des Auteurs que je viens de citer, & celui qui a été le sujet de la mienne, que dans ce dernier, la vessie & l'uréthre étoient attaqués en même-tems du même vice, & qu'il n'y avoit point de douleur à la vessie, ni ardeur pendant l'émission des urines, ni de signes d'acrimonie. Il faut avoir attention de ne pas prendre la maladie dont nous parlons, pour le calcul de la vessie, pour l'ulcére de cette derniére, ou des reins, ou pour une gonorrhée vraie combinée avec une excrétion muqueuse; c'étoit un catarrhe de la vessie & de l'uréthre.

MM. *Lieutaud* & M. de *Senac*, personnages de grande autorité, croient que ces parties peuvent être attaquées de la même fluxion que celle qui arrive si souvent aux membranes des narines, de la bouche, & des bronches.

Au reste, le malade dont nous avons parlé, étoit sujet aux incommodités suivantes; lorsqu'il faisoit usage du coit, l'érection se faisoit comme il faut à la vérité; il sentoit un chatouillement dans les parties naturelles, avec un sentiment de plaisir, quoique moins fort qu'auparavant: mais la semence, dont l'émission se faisoit autrefois avec un jet rapide, se trouvant mêlée & embarrassée dans ce mucus, ne sortoit que peu-à-peu de l'uréthre, sans laisser cependant aucun intervalle depuis le sentiment de volupté. Il faut déduire le caractére spécifique, des signes génériques, & de la présence du catarrhe. Le prognostic est le même que celui de cette derniére maladie. On guérit cette impuissance, si l'on peut venir à bout de dissiper le catarrhe de la vessie & de l'uréthre. Il convient d'employer les différens genres de remédes qui sont utiles dans les fleurs blanches, sans acrimonie, aussi bien que la méthode curative recommandée par *Ettmuller*, pour la guérison de la gonorrhée catarrhale.

Dans le cas rapporté par M. *Lieutaud*, la nature & le tems suffisent pour la guérison. *Hoffmann* prescrivit à son malade, les eaux de Spa, l'essence de cascarille, jointe à celle de succin, le succin préparé, une boisson avec la décoction de la salse-pareille, de la scorzonére, &c.

5. Dyspermatisme causé par une trop forte érection de la verge, *Dyspermatismus hypertonicus. Tarda seminis emissio à validiori penis erectione seminis in actu venereo retentio.* Cockburne, Essais d'Edinburg, Tom. 1, Art. 35. L.

Un Noble Vénitien, âgé de vingt-deux ans, & marié à une très-belle femme, ne pouvoit jamais éjaculer la femence, quoiqu'il eut des pollutions nocturnes en rêvant. Comme cela le chagrinoit, ainfi que fes parens, après avoir employé inutilement les fecours des Médecins de Venife, il demanda confeil aux Médecins les plus célébres, par le moyen des Ambaffadeurs de la République auprès des différens Princes de l'Europe, pour fçavoir d'eux la caufe & le reméde d'un mal fi extraordinaire, qui le privoit pendant la veille d'une faculté dont il jouiffoit en dormant. Cockburn crut que le mal avoit fon fiége dans l'uréthre, qui fe trouvant prefque entiérement fermé par une trop forte érection pendant le coit, oppofoit une fi grande réfiftance à la fortie de la femence, qu'elle ne pouvoit point être vaincue par le flux de cette liqueur, pouffée par les puiffances éjaculatoires : au lieu que dans les rêves où l'érection étoit moins forte, l'uréthre ne fe trouvant point fi refferré, laiffoit une iffue à la femence. L'impuiffance fpafmodique, épileptique, fait voir comment, & en quel tems la femence s'épanchoit, lorfque la paffion s'étoit rallentie. Ce mal céda à un régime léger, rafraîchiffant, humectant, & à des légéres évacuations.

6. Dyfpermatifme épileptique, *Dyfpermatifmus epilepticus. Tarda feminis emiffio ab epilepfiâ fpafmodicâ in coitu adveniente.* Elle a été obfervée par M. *B* * * *, Docteur de Montpellier, fecond Médecin dans l'Hôpital de Saint-Eloi.

Un homme, âgé de quarante ans, d'un tempérament fec, marié avec une femme qu'il aimoit beaucoup, étoit fans poftérité depuis douze ans. Son époufe expofoit au Médecin que nous venons de citer, la caufe de fa ftérilité, qui étoit l'impuiffance de fon mari; elle racontoit : 1°. qu'il étoit fort porté à l'acte vénérien, & qu'il s'y livroit avec tant de paffion, qu'au milieu de cet acte il tomboit fur elle avec une rigidité dans tous les membres, privé de connoiffance & de la parole, & devenoit fi lourd, qu'elle avoit befoin de faire tous fes efforts pour le jetter de l'autre côté du lit : 2°. que pendant neuf à dix ans, le paroxyfme avoit été fi court, que la premiére fois le mari reprit auffi-tôt connoiffance, tandis que toute épouvantée, elle fe hâtoit de lui donner du fecours ; 3°. que depuis deux ou trois ans, le mal avoit empiré ; qu'il lui furvenoit une écume à la bouche, & qu'il ne revenoit pas fi-tôt à lui : 4°. qu'enfin à mefure que la rigidité du corps diminuoit, la femence couloit peu-à-peu de l'uréthre, dans le tems que la verge fe trouvoit flafque. L'eau froide qu'on lui jettoit de haut pendant trois fois fur les lombes à nud dans le paroxyfme, ne put diffiper le fpafme ; l'on obferva feulement qu'elle obligeoit

l'épileptique à retirer les extrêmités inférieures. On employa enfin différens remédes, tels que les saignées, & les purgatifs réitérés, l'usage des bains continué pendant plusieurs mois, les bouillons rafraîchissans, le lait, mais ce fut sans succès; on eut enfin recours à la racine de valeriane sauvage, que l'on fit prendre pendant trois mois au malade, en infusion & en substance. Après quoi (il y avoit un an qu'il vivoit dans la continence parfaite) il se rétablit entiérement, il s'acquittoit très-bien du devoir conjugal, exempt de tout vice dans les facultés de l'ame, & dans ses sens: l'émission de la semence se faisoit chez lui, avec un jet rapide.

7. Dyspermatisme provenant du peu d'action des parties génitales, *Dyspermatismus apractodes; nimis tarda seminis excretio à genitalium ignaviâ.* Aetius Tetrab. 3, Serm. 3, Cap. ultimo; Matth. de Gradib. Cons. 69; Amatus Lusitanus, Cent. 11, Cur. 18 & 81; Marc. Donat. Hist. Med. Mir. Cap. 18; Schenckius ex Hollerio, Lib. IV, de Impot. Vir.; Forest. Lib. XXVI, Obs. 18 & 19; Veslingius, Epist. & Obs. Epist. 38; Ettmuller, de Morb. viror. Cap. 2, pag. 459.

Cette espéce se divise en deux variétés qui sont remarquables: dans l'une l'éréction de la verge se soutient pendant tout le tems du coit; le vice n'est que dans l'émission de la semence, laquelle coule peu à peu, & sans rapidité. Dans l'autre, où le même vice a aussi lieu, il ne se fait point d'éréction, ou elle est foible, ou elle cesse avant la fin de l'acte vénérien, après avoir été suffisante au commencement. Cette derniére peut provenir, tantôt du seul vice de l'éréction, quoique les forces éjaculatoires se trouvent dans leur intégrité; tantôt se combiner avec la premiére variété.

Le caractére particulier de cette espéce, consiste dans le défaut des forces de l'éréction, ou de l'éjaculation, ou de l'une & de l'autre. Il est clair que ce vice provient, ou du défaut d'éréction, ou de ce qu'elle est foible, & ne dure pas assez. On connoît le mauvais état des forces éjaculatoires: 1°. en examinant le tems de l'émission de la semence, & même de la sortie par jets de quelques gouttes d'urine qui restent dans l'uréthre; quand on a uriné on s'appercevra qu'elle est moins tendue, & que la contractation & l'émotion qu'elle éprouve sont foibles: 2°. en ce que le gonflement de l'uréthre & du gland dans le tems de l'éjaculation est moins considérable qu'à l'ordinaire: 3°. par le défaut des causes dont les autres espéces dépendent: 4°. par les causes qui ont précédé, qui causent la foiblesse & la difficulté de mouvement. Comme elles sont en très-grand nombre, & qu'on pourra les voir dans les autres genres de maladies, je me crois dispensé de les rapporter

ici. Si ce que nous venons de dire, se trouve combiné avec le défaut ou foiblesse d'érection, c'est une marque qu'une variété de cette espéce est compliquée avec l'autre.

Dans la curation de l'impuissance dont il s'agit, il faut tourner ses vues du côté des causes qui empêchent l'érection ou l'éjaculation, ou l'une & l'autre; comme elles sont fort nombreuses, & que du reste on trouve dans beaucoup d'Auteurs la maniére de les combattre, la briéveté à laquelle je m'attache, ne me permet pas de m'étendre sur les remédes propres à les enlever. Je me contenterai de dire en général, que dans cette espéce, on emploie pour l'ordinaire les stimulans, les fortifians, les antiparalytiques, les excitans (*a*), & autres remédes de cette espéce.

8. Impuissance séreuse.

C'est une éjaculation de semence aqueuse, & qui par conséquent, n'est point propre à la génération; cette espéce est le principe le plus fréquent de la stérilité des hommes; on en trouve beaucoup d'exemples dans *Ettmuller*, & dans d'autres Auteurs.

On rend dans le coit, une semence aqueuse, & fort abondante, & l'érection est foible & momentanée; cette liqueur a trop peu d'énergie, pour produire une titillation convenable, sans laquelle l'érection ne se fait que par art. Il n'y a pas longtems qu'une femme Italienne intenta un procès à son mari, de ce qu'elle n'avoit point eu d'enfans depuis huit ans qu'ils étoient mariés; le mari, avant que prendre femme, étoit propre à la génération, mais peut-être qu'à force d'user de la masturbation, il avoit tellement affoibli la verge, qu'elle n'entroit en érection que par le secours de sa femme, & à peine étoit-elle introduite dans le vagin, qu'elle devenoit flasque, & alors sans aucun sentiment de plaisir. Après des efforts considérables, & volontaires, il épanchoit une grande quantité d'humeur séreuse, laquelle ne laissoit sur le linge, d'autre mar-

(*a*) Ce n'est qu'avec la plus grande circonspection, qu'il faut user de ces remédes. Voyez à ce sujet la note (*a*) de la page 731, Tome I. Si le dyspermatisme vient de la foiblesse des organes, on les fortifiera avec des fomentations aromatiques, faites avec le gros vin rouge; on donnera intérieurement, des alimens succulens, & de facile digestion; les gelées de viande, les bons consommés, un peu d'excellent vin, sont les moyens de rétablir les forces d'un homme qui les aura perdues dans quelque maladie aigue. Pour que le rétablissement soit complet & prompt, on écartera de l'esprit du malade, toutes les idées sinistres: on lui procurera de l'exercice & des occupations agréables.

Il est plus difficile de détruire le dyspermatisme des gens usés par la débauche: c'est une affaire qui demande du tems, de la patience, & beaucoup de remédes, qui sont souvent infructueux.

que, que celle que laisse l'urine. Je fus consulté là-dessus avec MM. *Haguenot* & *Chaptal*, nous jugeâmes que ce malade avoit une impuissance séreuse, & que le mariage avoit été nul, c'est-à-dire, contracté par un homme constamment inhabile à la génération.

Pour la guérison de cette maladie, on tire avantage des aphrodisiaques, comme du chocolat, du musc, du bon vin, mais sur-tout d'une crême faite avec un gros de racine de salep, que l'on prend tous les jours, la racine de *Ginseng*, mangée chaque jour, à la dose de trois dragmes, ou d'une demi-once, comme on le pratique dans le Canada; ajoutez à ces remédes l'électuaire diasatyrium, & un sinapisme, avec les semences mêmes de sinapi & de roquette, appliquées aux parties naturelles.

9. Impuissance provenant du reflux de la semence, de l'uréthre, dans la vessie, ou dans les vésicules séminales. M. *Cusson*. D. M. Dissert. du bradyspermatisme.

Dans cette espéce, il n'y a point d'émission de semence pendant le coit, & l'on rend ensuite cette liqueur avec l'urine. Voyez un *Mémoire de l'Académie de Chirurgie*, *Tome I*, *p.* 434, *donné par M. Petit.*

Souvent ce reflux de semence dans la vessie, dépend de la résistance du verumontanum, comme chez ceux qui ont eu plusieurs gonorrées, des nœuds, des squirres: & qui ont, comme on dit, des carnosités dans l'uréthre; quelquefois une forte compression de la verge, dans le tems de l'éjaculation, est cause que la semence est repoussée dans les vésicules séminales, & dans le canal déférent. C'est ainsi qu'un homme qui vouloit empêcher une pollution nocturne, qui commençoit, en pressant fortement la verge avec la main, eut, peu de tems après, une tumeur à un testicule, causée par la semence qui s'y étoit amassée, & qui peut-être y avoit reflué des vésicules séminales.

M. *Deidier*, Consultat. 1re, Tome I, fait mention d'une impuissance qui a du rapport avec cette espéce, & dont le sujet étoit un homme attaqué du calcul, chez qui les vésicules séminales pénétroient dans le rectum, à cause d'une fistule; du reste, il se portoit bien, toutes les fois qu'il approchoit sa femme, à peine rendoit-il quelque peu de semence par la verge, & le reste gagnoit l'intestin mêlé avec l'urine, ce qui le rendoit impuissant.

XXXII. Galactirrée, Écoulement de lait, *Galactirrhœa; Sparganosis*, Dioscorid. Lib. 2, Cap. 98. *Lactis redundantia*, Sennert.

On connoît cette maladie à un écoulement ſpontané de lait par les mammelles.

Chez les femmes groſſes, le lait devient d'autant plus abondant, qu'elles ſont ſur le point d'accoucher ; mais il eſt délayé & ſéreux. Environ deux ou trois jours après l'accouchement, une fiévre éphémére, qu'on appelle fiévre de lait, ouvre les vaiſſeaux lactiféres des mammelles, & il ſe fait une plus grande ſécrétion de lait : cette ſécrétion ſe monte ordinairement juſqu'à environ trois livres par jour. Quoique les femmes en couche rendent tous les jours une auſſi grande quantité de lait par les mammelles, ſi elles ſont de bonnes nourrices, cependant elles évacuent par différens endroits une partie du lait qui ſe ſépare du ſang, & une autre partie par la matrice, ſous la forme des lochies. Elles rendent des urines troubles, des ſelles moins brunes, ſi elles ſe portent bien : & verdâtres, ſi elles ſont malades ; elles ont même des ſueurs acides abondantes ; le ſang dans les femmes groſſes, & dans celles qui ſont en couche, tiré dans une palette, paroît blanchâtre, à cauſe du lait qui y ſurnage.

1. Galactirée des mammelles ; écoulement de lait des mammelles.

Ce ſymptôme arrive ſouvent aux femmes en couche, à cauſe de la grande abondance de lait, lorſqu'elles ne veulent point ſe faire teter par leur nourriſſon. Il arrive alors que les mammelles s'enflent, qu'elles s'enflamment quelquefois, que le lait ſe gruméle, ou coule continuellement ; on voit enfin les femmes expoſées à mille autres accidens tout auſſi graves.

On a vu des femmes qui, au cinquiéme mois de leur groſſeſſe, perdoient une livre & demie de lait ; dans les femmes en couche, ce ſymptôme céde à la ſuction de l'enfant, ou des petits chiens, à la ſaignée, aux purgatifs, & aux boiſſons diurétiques.

2. Galactirée par erreur de lieu, écoulement de lait ſous la forme d'une ſalivation. *Puzos*, ou ſous la forme de la ſalive que l'on avale. *Ephemer.* des Cur. de la Nat. par le nombril, par la peau des mammelles ſous la forme de la ſueur, ſous la forme de l'urine. *Journ. de Méd. Fév. 1758 ;* par les yeux, où il cauſoit un larmoyement laiteux ; de la cuiſſe, par des ſcarifications faites à cette partie ; par la ſaignée ; enfin, par différentes voies extraordinaires : on peut lire ſur ce ſujet, le précis des Ephémérides des curieux de la nature, au mot *lait* (*a*).

(*a*) Une vieille femme du Vermandois ayant préſenté ſon ſein à l'enfant de ſa fille, qui venoit de mourir, eut dans quelques jours, aſſez de

3. Galactirée des hommes. *Collection Académique, Tome 3, page 63.*

On voit dans un grand nombre d'Auteurs, comme *Scholtzius, Dolæus*, P. *Borelli, Lauremberg*, &c. des exemples d'hommes, chez qui il se faisoit par les mammelles, un écoulement de vrai lait tout pur, où cette même liqueur suintoit continuellement pendant long-tems, & dont quelques-uns servoient de nourrice; tous les enfans nouveaux-nés ont ordinairement dans les mammelles une sérosité blanche, que les femmes ont soin de tirer dans les premiers jours.

4. Galactirée, purulente. *J. Bauchin*, Observ. Méd.

5. Galactirée noire, *Atra*, Ephémér. des Cur. de la Nat. Déc. 2, ann. 4, pag. 207.

6. Ecoulement de lait jaunâtre. Ephémér. des Cur. de la Nat. *ibid.* pag. 203.

7. Ecoulement de lait verd. Ephémér. des Cur. de la Nat. Déc. ann. 6 (*a*).

8. Ecoulement de lait séreux.

C'est un épanchement d'un lait aqueux, par les mammelles; il arrive aux femmes grosses, lorsque le fétus meurt dans la matrice. En effet, elles deviennent flasques, & épanchent un lait séreux; cet accident est de peu de conséquence; mais dans les nourrices, après les premiers jours de l'accouchement, ce lait donne une mauvaise nourriture à l'enfant; on connoît que le lait est séreux, si en en mettant quelques gouttes, même très-petites sur la main, leur propre poids les fait couler, & s'étendre aussi-tôt comme de l'eau; ce lait, pour l'ordinaire, est en même-tems plus chaud, & moins doux qu'il ne faut; c'est pourquoi on le rejette. On remédie à cette qualité vicieuse du lait, par le bon régime de la nourrice.

XXXIII. Otorrhée, Humidité, ou Écoulement des oreilles, *Otorrhœa*, Linn. Gen. 171; *Fluxus aurium*, Sennert. Cap. 9.

---

lait pour nourrir cet enfant. *Bovin. Theat. Nat. L.* 3. Henric de Heers, parle d'une autre vieille femme plus âgée encore, qui n'ayant pas fait d'enfant depuis onze ans, eut du lait si abondamment, qu'elle fut en état d'être nourrice. On trouvera beaucoup d'exemples de cette espéce dans *Schenkius, Christ. de Vega, Rodriguez de Castro, Pierre Castel, Kornman, Solmuth, Borelli, Laurenberg, Rhodius, Waleus, &c.*

(*a*) *Thomas Bartholin* parle d'un homme dont les mammelles fournissoient une si grande quantité de lait, que par curiosité, on en fit un fromage. *Santorelli* dit avoir connu un homme, qui nourrit son enfant, après la mort de sa femme. *Gaspard de Reiés* rapporte un fait semblable, *Camp Elys. Quest. Med.* 47.

C'eſt un flux qui eſt ſouvent ſéreux, purulent, & fétide; qui ſe fait par la cavité de l'oreille, & quelquefois par ſon contour, ou par ſa partie poſtérieure.

1. Otorrhée ſéreuſe, *Humiditas aurium*. Ettmuller. L.

C'eſt une humidité qui vient des glandes placées derriére les oreilles dans les enfans cacochymes; cet écoulement tache le linge, & le rend roide comme fait le pus; cette humidité excrémentitielle tient lieu de véſicatoire, & garantit la tête, les yeux, & le viſage, d'autres incommodités; quand on l'arrête où elle coule par l'oreille interne, où il ſurvient une ophthalmie. On peut voir dans les *Ephémér. des Curieux de la Nature*, *Décembre*, *ann.* 6, *Obſ.* 12, un écoulement des oreilles fort abondant & ſéreux, provenant d'un coup.

2. Otorrhée purulente. L.

C'eſt celle qui ſurvient à la ſuite du mal d'oreille inflammatoire, ou de la ſuppuration d'une parotide, ou d'une céphalalgie conſidérable. Voyez les *Ephémér. des Cur. de la Nat. Déc.* II, *ann.* 7, & les *Auteurs* qui parlent des ulcéres des oreilles.

3. Otorrhée menſtruelle. *Ephém. Nat. Cur. Déc.* II, *ann.* 7, App. page 157. P.

Un homme rendoit tous les mois, par les oreilles, une liqueur jaune, & fétide. On a vu auſſi un écoulement des oreilles, hémorrhoïdal, *Déc.* III, *ann.* 4 & 6, *Obſ.* 162.

ORDRE IV. *FLUX D'AIR.*

Le caractére de cet ordre, eſt une émiſſion extraordinaire de vents, ou d'exhalaiſons. Le vent eſt un mouvement de l'air, ou d'une vapeur, avec bruit & impétuoſité; l'exhalaiſon eſt un fluide élaſtique, ſuſceptible d'expanſion, comme une vapeur.

XXXIV. FLATULENCE, *Flatulentia.*

C'eſt une maladie, dont le principal ſymptôme eſt la ſortie fréquente de vents des premiéres voies, par haut & par bas.

La ſimple ſortie des vents par haut, s'appelle *rot*, *rapport*, ructus, eructatio, *Eryge* des Grecs. Ces rots ſont acides, nidoreux, putrides, inſipides, &c. On nomme *borborygmes*, les vents qui s'échapent par bas, quand on les rend avec une certaine humidité; on les appelle *bombi* (pets) quand ils ſortent avec bruit, & *crepitus* en latin. Gorræi, defin. Les Modernes donnent le nom de *borborygmes* aux grouillemens des inteſtins. Tous les alimens, ſur-tout ceux qu'on tire des végétaux, & les boiſſons qui n'ont pas aſſez fermenté, contiennent une

grande quantité d'air, ainſi qu'on le peut voir au long dans *Hales*, *Statique des végétaux*, & les *Leçons de Phyſique de Côtes*. Cet air, qui ſe dégage des végétaux qui fermentent, eſt ſuſceptible d'une très-grande expanſion, enſorte que lorſqu'il eſt abandonné à lui-même, il peut occuper un eſpace prodigieuſement plus grand que celui qu'il occupoit auparavant : d'ailleurs, on avale avec tous les alimens, de l'air pur, & dans l'état de ſanté il ne cauſe qu'une légére diſtenſion à l'eſtomac & aux inteſtins : & perdant ſa force & ſon élaſticité, à cauſe de la chaleur du lieu, ou acquérant une expanſion modérée, il en remplit le vuide. Les Phyſiciens, & ſur-tout *Mayow* & *Hales* enſeignent, qu'il ſe fait continuellement dans notre corps, une réſorption d'air, ſoit qu'il s'y ſoit engendré, ſoit qu'il y ait été attiré. Ainſi environ la douziéme de l'air inſpiré eſt détruite ; mais cet air n'eſt pas anéanti ; car l'analyſe chymique fait voir qu'il entre dans la compoſition de nos fluides & de nos ſolides, & que c'eſt à lui que ces derniers doivent leur dureté ; du moins eſt-il certain que les ſolides qui ont plus de dureté que les autres, comme les calculs de la veſſie, contiennent plus d'air que les autres parties. Le volume d'air qui ſort d'un pouce cubique de ſang de cochon, remplit un eſpace de trente - trois pouces cubiques ; celui qui ſe dégage d'un pouce de corne de daim, deux cens trente - quatre pouces ; celui qui ſort d'un pouce de calcul humain, ſix cens quarante-huit pouces, &c.

L'air qui ſe dégage dans l'eſtomac, par une fermentation ſpontanée, du pain, des fruits, des ſemences, des herbes, lorſque la digeſtion ſe fait difficilement : eſt abſorbé, lorſqu'elle ſe fait bien, par le mêlange d'une ſalive ſaine, comme nous l'apprennent les expériences de M. *Pringle*, faites dans un vaiſſeau de verre ; celles de M. *de Stewart* montrent auſſi que la bile empêche cet air d'entrer dans une trop grande expanſion. Si dans un chien vivant, on intercepte l'écoulement de la bile dans le duodenum, au moyen d'une plaie faite à la véſicule du fiel, il ſurvient à l'animal des borborygmes & des ſymptômes de tympanite. Les bulles qui ſurnagent ſur l'urine, & la lymphe des perſonnes attaquées d'hydropiſie aſcite, ſe crévent, & diſparoiſſent tout d'un coup, quand on les touche avec un peu de la matiére cérumineuſe des oreilles.

L'air ſe dégage auſſi des animaux, par la putréfaction ; c'eſt ce que prouve l'enflure de l'abdomen des cadavres, & ſur-tout de ceux qui ont reſté long tems dans l'eau, & qui ſurnagent quand la putréfaction s'eſt établie. L'expanſion de l'air contenu dans les animaux & les végétaux, dépend donc de deux principes, de la fermentation & de la putréfaction, outre l'augmentation de la chaleur. Lorſque la ſalive eſt ſaine, & qu'elle eſt

mêlée à des alimens bien préparés, & pris en quantité modérée: la fermentation, du moins dans un vaſe de verre, s'opére ſans tumulte & ſans beaucoup de bulles; mais lorſque les alimens ne ſont pas aſſez mâchés, ou qu'ils ſont trop abondans; lorſque ce ſont des chairs trop fermes, graiſſeuſes, ou mêlées avec des farineux non fermentés; quand la ſalive eſt vicieuſe, ou en trop petite quantité, & qu'elle ne ſe mêle pas exactement avec les alimens: la fermentation devient tumultueuſe, le vaſe ou l'eſtomac ſe remplit de vents; de-là l'ardeur des entrailles, que l'on calme au moyen des ſels alkalis. Voyez M. *Pringle*, Tome II, pag. 250.

1. Flatulence acide, rots aigres, *Oxyregmia.* Tralles, Lib. 12, Cap. 1, de iis qui ex cruditate acidâ febricitant, Amatus, Cent. IV, Obſ. 54. *Pringle*, Expoſ. 36, pag. 250.

Les Chymiſtes nous apprennent que tous les végétaux, les herbes, les fruits, les racines, le pain, le vin, la bierre, ſi on en excepte les plantes à quatre pétales, appellées cruciferes, & les aſſaiſonnemens poivrés, &c. tendent à l'acide; le ſéjour de ces alimens dans l'eſtomac, lorſque la digeſtion ne ſe fait pas comme il faut, donne lieu aux rots aigres; il ſe dégage de l'huile, de la graiſſe, du lard, & autres choſes ſemblables, comme des poiſſons, qui ont éprouvé un feu violent, ou qui ſont frits: un acide volatil, d'un goût brûlant, ſur-tout s'ils ont été expoſés à la fumée, avec une odeur déſagréable, empyreumatique. Quand on les a pris, il ſurvient une indigeſtion & une flatulence empyreumatique, âcre, avec une ardeur dans l'éſophage, & une ſalivation fréquente. On traite cette flatulence, par des cathartiques, & ſi elle ne céde point à ces remédes, il faut employer les abſorbans, ſur-tout les teſtacés, les yeux d'écreviſſes, le corail, le cachou. Cependant ſi le malade eſt d'une conſtitution pituiteuſe & froide, ſi la ſalive eſt viſqueuſe, ou inſipide: *Tralles* recommande dans ce cas, les médicamens ſtomachiques chauds, ſur-tout le poivre; mais s'il eſt d'un tempéramment chaud & ſec, il veut qu'il uſe d'alimens froids, pris de la claſſe des coquillages, comme d'huîtres crues, de moules, &c. il eſt à propos dans l'un & dans l'autre cas, de s'abſtenir des végétaux, & de ſe nourrir principalement des chairs des animaux; mais les eaux impregnées de ſel de Glauber ſont au-deſſus de tous les autres remédes.

2. Flatulence nidoreuſe, rots pourris, rapport d'œufs couvés, *Eryge Cniſſodes*, des Grecs. B.

Ce ſont des rapports qui ont l'odeur & le goût d'œufs pourris; ils ſont pour l'ordinaire, accompagnés d'inappétence, de nauſées, de cardialgies, de la malpropreté de la langue,

blanche ou jaunâtre, d'une ſalive muqueuſe; au lieu que dans l'eſpéce précédente, la ſalive eſt lympide, copieuſe; il n'y a point d'inappétence, & la langue eſt propre.

Quoique tous les végétaux ſoient ſujets à la putréfaction, cependant il eſt certain que les rots nidoreux ſont produits plus facilement & plus fréquemment par les alimens tirés du régne animal; mais ſur-tout ſi les ſucs digeſtifs ont une diſpoſition à la putridité, comme dans le ſynoque, dans la quotidienne continue, la maligne, &c. Parmi les chairs ſujettes à ſe corrompre, quand on les garde long-tems, celles des vieux animaux, quand elles ſont tendres, cuites & ſucculentes, ont plus de diſpoſition à la putréfaction, que celles des jeunes; celles qui ſont dures & viſqueuſes, comme les coquillages, ſe corrompent plus difficilement. Les expériences de M. *Pringle* nous apprennent qu'un peu de ſel contribue à la putréfaction, & qu'une quantité l'empêche. On corrige auſſi la putridité avec le vin, la bierre, le vinaigre, le ſuc de limons; mais on ne peut guéres prendre les remédes qui produiſent cet effet, que l'on n'ait auparavant purgé les premiéres voies par les émétiques & les purgatifs: & après les avoir lavées en bûvant une grande quantité d'eau chaude; enſuite il en faut venir aux abſorbans ſtomachiques, entre leſquels la confection d'hyacinthe tient le premier rang.

3. Flatulence hypochondriaque, ou ventoſité, *Flatulentia hyſterica.* Juncker. *Erygmatodes nouſos*, Hyppocrate; *Flatos*, des Eſpagnols.

Elle eſt ſouvent un ſymptôme de la paſſion hypochondriaque, & quelquefois le ſigne principal de la maladie: ce qui change le genre. On la connoît par l'opiniâtreté de la maladie, par des vents qui ſortent par haut & par bas, ſur-tout pendant la digeſtion, & qui ne ſont ni acides, ni nidoreux; mais ou inodores, ou conſervant ſeulement l'odeur des alimens que l'on a pris. Les malades ont ordinairement la coutume de manger à la hâte, ou d'uſer d'alimens cruds, & difficiles à digérer, & ſe plaignent continuellement de vents, de borborygmes, des douleurs de colique, & d'affections ſpaſmodiques de diverſes parties, d'un crachement muqueux, d'urines lympides, de dégoûts capricieux. Voyez les paſſions hypondriaque & hyſtérique. Cette maladie eſt par elle-même très-rebelle, & ſur-tout à cauſe de l'opiniâtreté & du caprice des malades, qui changent ſouvent de Médecin, de méthode curative, ne veulent point ſe ſoumettre au régime, & aiment mieux uſer des purgatifs réïtérés.

Ce mal demande le régime, l'eau pour boiſſon, les bains & l'exercice du chèval; il faut que les malades évitent les ali-

mens difficiles à digérer ; qu'ils mâchent long-tems ceux qu'ils prennent ; qu'ils fassent usage d'eau, du petit-lait, de bouillons adoucissans, de l'eau de poulet, des eaux acidules, des bains ; mais il faut sur-tout qu'ils aillent souvent à cheval & en voiture, pour se délivrer des soucis & de la tristesse, adoucir les humeurs, & leur donner de la fluidité. *Hyppocrate*, dans son cinquiéme Livre des Epidémies, dit avoir guéri cette maladie, par des saignées ; mais aujourd'hui on se contente d'admirer cette méthode, sans la mettre en pratique.

Les Espagnols sont fort sujets à cette flatulence, & plusieurs profitent de l'Edit de l'Empereur Claude, qui permettoit à chacun de lâcher les vents par-tout où il seroit. *Suetone*, Chap. 32. Ceux qui usent pour se guérir de cette maladie, des purgatifs astringens, tels que la rhubarbe, deviennent souvent incurables, ainsi que je l'ai observé. Il n'y a rien qui soit plus nuisible aux personnes attaquées de cette maladie, que la constipation du ventre, qui en est ordinairement la suite. *Zacutus*, *Lusitanus*, fait grand cas de l'ambre. Obs. 7, Lib. 2. *Amatus* Cent. IV, Cur. 54, recommande de pomper l'air, par le rectum avec une seringue ; il estime beaucoup cette méthode, dont il s'attribue l'invention.

4. Flatulence accidentelle. B.

C'est celle qui dépend des principes procatarctiques, ou occasionnels & passagers, comme d'alimens fermentans ; tels sont le vin nouveau, la bierre nouvelle, les syrops, les légumes, le vin éventé, le froid, la constipation, une boisson froide : elle différe de la colique venteuse, par le défaut d'une douleur fixe, atroce, &c.

On guérit cette flatulence, par les délayans chauds, le thé, le caffé, les stomachiques, la thériaque, l'extrait de geniévre, l'écorce d'oranges, & tous les carminatifs, la semence, d'anis, de carvi, de fenouil, de cumin.

5. Flatulence des enfans, *Flatulentia infantilis. Cardiogmos.* Juncker. Tabul. 137, N°. 32. A.

Cette maladie est entretenue chez les enfans, par des vents, par des obstructions du ventre, & par la saburre des premiéres voies ; aussi l'estomac & les parties précordiales sont tuméfiées.

En Allemagne, les femmes attribuent cette maladie à la distorsion, ou à la luxation de quelque partie.

Ce mal dépend des sueurs, ou de la teigne que l'on a répercutées.

On le guérit par des purgatifs légers, le mercure doux, le syrop de chicorée, de fleurs de pêcher, le blanc de baleine,

les

les huiles carminatives, appliquées chaudement ſur le nombril, comme l'huile de rue, de pétrole, &c.

6. Flatulence lochiale, *Flatulentia lochialis.* Junckeri, Tabul. 135, N°. 7.

Les femmes en couche, & celles qui ſont groſſes, ſont ſujettes aux borborygmes & aux rots, à cauſe de la conſtipation du ventre, & de la chaleur de l'hypogaſtre, ou de la preſſion du rectum. On prévient cette affection dans les femmes groſſes, par une boiſſon abondante, des lavemens émolliens, unexercice modéré. Dans les femmes en couche, Juncker conſeille l'uſage de l'huile d'amandes, du nitre, du ſaffran, des poudres abſorbantes, des bouillons carminatifs, & autres remédes, dont on ne doit point ſe ſervir dans nos climats.

7. Flatulence convulſive, *Flatulentia convulſiva. Spaſmus abdominis.* Sennert. Lib. 3, Part. 10, Cap. 8. Heurnius de morbis capitis, Cap. 15.

Hœchſtetter a vu un Jéſuite, à qui il ſurvenoit par paroxyſmes, une grande quantité de vents, des grouillemens, des borborigmes dans le ventre, & des douleurs aux hypochondres. A ces ſymptômes ſe joignoient en même-tems, des convulſions dans tout l'abdomen & la poitrine, une reſpiration difficile & fréquente, une excrétion involontaire de ſemence, la perte de connoiſſance. *Heurnius* a vu un malade ſemblable à Pavie, avec cette différence, que les teſticules étoient retirés dans l'aine. Cette eſpéce a beaucoup de rapport avec l'épilepſie, ce qui la diſtingue de la paſſion hyponchondriaque.

XXXV. ÆDOSOPHIE, ou ÉMISSION SONORE DES VENTS PAR LES PARTIES DE LA GÉNÉRATION. *Ædoſophia*, du Grec *Aidoia*, parties génitales, & *pſopheo*, je pete.

Cette affection n'eſt pas aſſez rare, pour la paſſer ſous ſilence; elle arrive aux deux ſexes.

1. Ædoſophie de l'uréthre. *Voyez* Freind, de Febrib. Comment. 6, *Zacut.* Obſ. 112. L. 2.

Quelqu'un avoit une dyſurie que les Médecins regardoient comme calculeuſe; il rendoit des urines purulentes & pleines de raclures, & il ſortoit de tems en tems avec elles, des vents, avec bruit & impétuoſité. A l'ouverture du cadavre, on trouva le colon percé par un ulcére rond, & fort adhérent à la veſſie, laquelle avoit un trou du diamétre d'une plume d'oie, entre ſa tunique externe & la moyenne; c'étoit par cette ouverture, que les vents ſe portoient dans la veſſie.

M. *Fizes*, mon Collégue, a vu derniérement une maladie

ſemblable dans un Etranger, qui avoit une fiſtule au rectum; & chez qui les matiéres fécales ſortoient avec l'urine.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'il a vu un homme qui dans le coït, rendoit des vents par la verge, au lieu de ſemence. Cette obſervation eſt de *Zacutus*; il chercha des remédes pour la gueriſon de cette ſtérilité, & il l'obtint par l'uſage ſucceſſif des cathartiques, des ſudorifiques, & des bains domeſtiques.

Frid. Hoffmann, de gravi ſpaſmo & dolore veſicæ, Obſerv. 5, fait mention d'une ædopſophie de l'uréthre, ou d'une exploſion de vents avec la ſemence.

2. Ædopſophie de la matrice; tympanite paſſagére d'Aſtruc, Malad. des Femmes, Liv. 2, Art. 2, Cap. 9. *Ædoſophia uterina*. Zacut. Luſitan. Lib. 2, Obſerv. 141, 142.

On ſçait que les tympanites de la matrice ſe diſſipent ordinairement par des vents qui ſortent avec impétuoſité de ce viſcére. Cette éruption de vents n'eſt que paſſagére; mais dans la maladie dont il s'agit, toutes les fois que les femmes fléchiſſent leur corps en devant, ou l'abdomen, ou qu'elles ſouffrent une preſſion dans le coït, elles rendent, par la matrice, des vents avec bruit; ce qui eſt même appuyé de l'autorité de *Martial*, qui ſe plaignoit du murmure de la vulve. Il eſt vraiſemblable que ces vents avec exploſion, viennent du vagin, qui eſt attaqué d'une demi-chûte, & qui tantôt reçoit de l'air, & tantôt le fait ſortir, ſuivant la ſituation du corps.

Une femme s'étant abandonnée à un mouvement de jalouſie, ou un excès colére, ſa matrice ſe tuméfia prodigieuſement; on la mit dans ſon lit, les couvertures s'élevoient alternativement, comme ſi l'on eût fait un grand vent par-deſſous avec un ſoufflet; on entendit enſuite un ſifflement, qui ceſſa peu-à peu: & il ſe fit un bruit qui dépendoit des flatuoſités qui ſortoient avec violence de la matrice. *Bianchi*, Journ. de Médec. Mars 1756, pag. 174.

XXXVI. PUANTEUR, *Dyſodia*.

C'eſt une exhalation de vapeurs fétides du corps, ſoit des narines, de la bouche, de l'eſtomac, ſoit des aiſſéles, des pieds, de la vulve, ou des aines.

Il y a pluſieurs puanteurs qui appartiennent à d'autres genres de maladies, comme ſymptômes, ou accidens; elles ſont paſſagéres, & ne conſtituent point une puanteur; telle eſt celle qui a lieu dans les fiévres continues & rémittentes, dans les maladies inflammatoires, comme la petite vérole, la miliaire, dans les flux de ventre purulens, dans les cachexies; comme le carcinome, la gangréne, la pthyſie ulcéreuſe, &c.

nous devons ſeulement rapporter ici les puanteurs indépendantes des autres maladies.

La puanteur provient des miaſmes ſalins, ſulphureux & volatils, répandus dans l'air; ces miaſmes ſont une impreſſion déſagréable ſur les narines, & on ne les apperçoit point par les autres ſens. S'ils ſont beaucoup plus légers que l'air, ils s'élévent avec d'autant plus de vîteſſe, que leur légéreté l'emporte ſur celle de cet élément; ſi leur peſanteur ſpécifique eſt la même, ils ſe répandent de tous côtés, & ſe portent aux narines avec l'air inſpiré; mais ſi cela eſt autrement, on ne les ſent point en ſuſpendant l'inſpiration.

1. Ulcére du nez, punaiſie, *Dyſodia ozœna ; ozœna*, de Galien, & non de Celſe. On appelle les malades *Punais*. L.

C'eſt une puanteur des narines, avec un écoulement d'humeur ichoreuſe, putride, laquelle vient d'un ulcére qui ronge la membrane pituitaire.

Cet ulcére eſt ou ſimple, ou virulent, comme cancereux, vénérien, ou ſcorbutique; & il a ſon ſiége dans la cavité des narrines, ou dans un des ſinus frontaux, ou maxillaires.

La puanteur de la matiére ichoreuſe qui ſort, n'eſt pas un ſigne certain de la préſence de l'ulcére, puiſqu'on voit s'écouler des narines, une humeur fétide, qui n'eſt cependant point purulente, & qui n'eſt autre choſe que du mucus corrompu par ſon ſéjour, à cauſe de l'ouverture étroite des narines.

L'ulcére du nez eſt, pour l'ordinaire, incurable, & donne lieu à la perte de l'odorat; & s'il eſt accompagné de la carie des os, s'il eſt cancereux, ou vénérien, il fait périr le malade quoique tard.

Le traitement demande qu'on déterge tous les jours l'ulcére: ce qu'on exécute en tirant par les narines, une décoction d'orge avec le miel, ou des feuilles de lierre terreſtre, ou de l'eau de chaux. Si l'ulcére eſt vénérien, on doit faire précéder l'uſage du mercure, & ajouter un peu de mercure doux aux médicamens que l'on reniſle. Dans ce cas, outre un eſprit anti-vénérien, on doit ſouvent uſer d'une eau errhine, que l'on fait avec l'eau de marjolaine, le miel, la chélidoine, l'huile d'amandes & la teinture d'aloës. *Locher*, *pag.* 23. Si l'ulcére eſt ſcorbutique, il faut employer les anti-ſcorbutiques & le lait.

Si l'un des deux ſinus maxillaires répand du pus, ce que l'on connoît par un écoulement ichoreux, en plaçant la tête dans une certaine ſituation; alors il n'y a rien de mieux à faire, que d'arracher la premiére ou ſeconde dent molaire du même côté; & ſi ce moyen n'eſt pas ſuffiſant pour donner une iſſue au pus, il faut lui en procurer une avec un ſtilet de fer, que

l'on introduit dans l'alvéole. Cette opération a été faite avec succès à Montpellier.

On prépare des injections defficatives & exficatives, avec le vitriol, le verdet & l'alun; on peut aussi faire usage du beaume verd de Metz, & d'autres dont il est fait mention dans les Auteurs.

2. Punaisie des camards. L.

C'est une puanteur qui dépend de létroitesse des narines; car il arrive que le mucus ou l'air retenu long-temps dans ces lieux, acquiert une puanteur qui se communique à l'air expiré par les narines.

Ce vice est de plusieurs sortes; car ou les narines sont camardes, c'est-à-dire, deprimées vers la racine du nez, ou bouchées intérieurement par un polype, un sarcome, un mucus épaissi, par une excroissance, ou par une fluxion.

Si le malade est camard de naissance, le mal est incurable, & la cure palliative demande que ce malade attire tous les jours par les narines, de l'eau tiéde avec quelque odeur, qu'il fera tomber dans la bouche; que ces voies soient ainsi constamment nétoyées, & qu'on corrige ensuite autant qu'il est possible, cette puanteur, par le tabac & par des odeurs. Martial à eu raison de dire :

Hic malè semper olet, qui benè semper olet.

« Celui-là pue toujours, qui est parfumé d'odeurs «.

Comme ces jeunes gens qui sentent le musc & l'ambre, &c.

Si le vice dépend d'un polype, il faut le déraciner ou le consumer, & comme il dépend souvent de la vérole, il faut avoir recours à l'usage du mercure.

S'il provient d'un mucus visqueux des narines, comme dans le coryze, il faut attendre la dissolution que l'on peut accélérer, par la vapeur du lait chaud, & en reniflant de l'eau tiede. Dans les enfans, cette cause ou la depression naturelle du nez, cause une puanteur passagére; car par la suite du temps, la racine du nez s'éléve, & l'air trouve une voie libre, ou même le mucus devient plus fluide.

3. Puanteur de bouche. D.

La puanteur des auteurs, *Oris fœtor*, ou dépend de dents cariées, ou de concrétions calculeuses auprès des dents, ou de l'affection scorbutique, ou d'un ulcére à la luette, simple, vérolique, ou gangreneux.

Si ce vice provient de la carie des dents, ou cette carie est humide, & cause le mal de dents : elle est fétide par elle-même, & pour lors, il faut faire l'extraction des dents cariées; ou

brûler la carie avec un fer rouge, ou bien on la pallie avec l'huile de gérofles & de canelle.

Si elle eſt féche & que ſes progrès ſoient très-lents, elle n'eſt preſque pas fétide par elle-même. Alors la puanteur vient des reſtes des viandes qu'on a mangées la veille, & qui ſe pourriſſent dans la cavité de la dent; on doit les ôter après chaque repas, au moyen d'un cure-dent, & enſuite on lave la bouche avec du vin. Si la puanteur vient d'une affection ſcorbutique, il faut rincer la bouche avec le ſuc d'oſeille, de limons, de cochlearia, & ſon eſprit; ſi elle dépend de calculs aux racines des dents, on les enléve de temps en temps, avec des inſtrumens propres pour cela. S'il y a un ulcére gangréneux, comme dans l'angine gangreneuſe & maligne, le malade eſt dans un extrême danger, & il faut le guérir par des remédes appropriés. Si la puanteur eſt due à des ulcéres de la bouche, ces ulcéres dépendent de la vérole, & alors après avoir fait précéder l'uſage du mercure, on les lave deux fois le jour, avec quelques gouttes du collyre de Lanfranc, dans l'eau de roſes. Si ces petits ulcéres proviennent de l'uſage trop abondant du mercure, avec une ſalivation fétide & fréquente; cette maladie eſt paſſagére & ſe diſſipe dès que l'on diſcontinue le traitement mercuriel; mais les ulcéres ſimples de la bouche n'ont preſque pas de fétidité, à moins qu'ils ne ſoient fiſtuleux, ſordidés, & cancereux, &c.

4. Puanteur d'eſtomac.

C'eſt une puanteur qui vient de l'eſtomac & de l'eſophage; elle eſt putride pour l'ordinaire & provient d'une indigeſtion accidentelle ou putride des chairs, elle eſt jointe le plus ſouvent à des rôts, elle a lieu, quand on eſt à jeun, & ſe diſſipe après le repas; on la guérit par les émétiques, les cathartiques & les ſtomachiques.

5. Puanteur provenant du poumon.

Pour la phthiſie, l'expectoration dont elle dépend, l'odeur eſt la même que celle des crachats que les phthiſiques répandent ordinairement.

6. Puauteur des oreilles. L.

C'eſt un flux ſéreux ou purulent des oreilles chez les enfans; il en coule ſouvent une humeur ſéreuſe & purulente qui les met à l'abri des maladies de la tête, mais qui, par ſon ſéjour dans ces cavités, contracte une fétidité; on ne doit point arrêter ce flux, mais déterger le lieu par des remédes déterſiſs dont on imbibera des compreſſes, & par des injections avec une décoction d'orge, &c.

7. Puanteur des aiſſelles.

C'eſt une odeur particuliére acre, que répandent com-

munément les payſans qui ſuent, & les perſonnes mal-propres ; elle eſt plus forte chez celles qui ont un ſang âcre & bilieux.

On la guérit par des bains réitérés, le petit lait, & les adouciſſans ; on la pallie en lavant tous les jours les aiſſelles avec de l'eau diſtillée de thim, de romarin, &c.

8. Odeur de bouc.

C'eſt une puanteur qui provient d'une humeur onctueuſe ou ſebacée qui ſert de liniment à la vulve & au ſcrotum, & de la vapeur de la ſémence. Cette vapeur fétide chez les boucs, ſe répand fort au loin quand ils ſont en chaleur. Les femmes qui ont de l'expérience reconnoiſſent dans les hommes une odeur qui y eſt analogue.

9. Puanteur provenant de l'urine.

C'eſt la puanteur de l'urine qui infecte ceux qui ne peuvent la retenir après l'opération de la lithotomie, des fiſtules à la veſſie & autres ſemblables maladies, à moins qu'ils n'uſent de beaucoup de précautions. Cette odeur reſſemble même à celle des harengs ſalés, chez les perſonnes qui négligent la propreté; ce vice eſt plus conſidérable chez les femmes, que chez les hommes.

Senteur du pied de muletier.

C'eſt une puanteur très-forte qui s'exhale des pieds des perſonnes qui ſuent, ſur-tout chez celles qui ne changent pas ſouvent de bas & de chauſſons.

Il faut ſe garder de ſupprimer ces ſueurs puantes, par des aſtringens ; mais il faut tempérer l'ácrimonie du ſang, par le lait, les bouillons, & employer les bains des pieds, préparés avec des infuſions aromatiques. Les cautéres que conſeille dans ce cas *Zacutus Luſitanus*, ſont pires que la maladie, & cauſent eux-mêmes une odeur ulcéreuſe.

Quant au danger de la ſuppreſſion de la ſueur fétide des pieds, voyez une ſçavante Diſſertation du Comte Buchner, Préſident *de l'Académie des Curieux de la Nature*.

Théorie & Pratique des Flux.

1. Les ſymptômes, des flux, ſe rapportent aux excrétions ou aux choſes évacuées, ſuivant les *Pathologiſtes;* ce ſont les maladies de la fibre lâche (*morbi laxi*) de Proſper Alpin, *Medic. Methodic. lib.* 12. & Mixti. *lib.* 13.

Les maladies appellées par les Grecs, *Rheumata, catarrhos*, rhumes-catarrhes ; par les Latins, fluxiones diſtillationes, & par Cœlius Aurelianus *Rheumatiſmi*, (Rumatiſmes) quoique par la force du mot ils ſignifient *fluores* & *fluxus* (écou-

lémens) n'appartiennent point à cette classe ; & leur nom leur est venu d'une cause hypothétique.

Mais c'est avec raison qu'on a nommé les flux de ventre *diarrhœa*, l'incontinence d'urine *perirrhœa*, les fleurs blanches *Leucorrhœa* du mot Grec *Rheo* fluo, couler.

2. *Caractère.* Les maladies évacuatoires sont celles dont le principal symptôme est un flux quelconque de sang, de sérosité, d'urine, de sueur, ou de pus, par l'anus, la matrice, &c.

Le principal symptôme, dit *Plater*, est celui dont les malades se plaignent le plus : il est remarquable par son intensité, son extension & sa durée ; il est souvent le principe des autres symptomes.

On les divise commodément en flux de sang, flux de sérosité, & en flux de ventre. L'idée de cette classe se présente naturellement, & il est surprenant qu'il n'y ait aucun Auteur qui y ait fait attention ; les Méthodiques eux-mêmes ont fait deux classes de ces maladies : ceux de la secte de Stahl, comme Juncker, Nenter, ont assez bien rangé les flux de sang ; mais ils ont confondu mal-à-propos les flux de sérosité & les flux de ventre, avec des maladies qui n'y ont aucun rapport ; cette classe seroit plus homogéne, si l'on pouvoit placer ailleurs l'avortement & l'accouchement.

THEORIE.

3. Les parties contenues dans le corps, & qui doivent en être expulsées, sont ou fluides comme l'urine, la sueur ; ou solides, comme les matiéres fécales, le fœtus, le placenta ; les unes & les autres (suivant la définition de la partie en Physiologie), sont adhérentes entr'elles, & avec les parties contenantes : elles ne peuvent par conséquent être rejettées hors du corps, que par une force qui soit plus grande que cette adhérence. C'est ce qui avoit été reconnu des anciens qui ne connoissoient la méchanique, que par instinct, ils distinguoient les forces expultrices d'avec les retentrices, & pensoient avec raison, que tout flux demande une force expultrice, plus grande que la retentrice.

4. Les Modernes ne faisant point d'attention à cette cohésion, ont attribué au corps, la faculté de se mouvoir de leur place, & ont cru qu'ils philosopheroient mieux, en rejettant la théorie des anciens, & ne reconnoissant pour cause de ces flux que l'ouverture, la rupture, la diabrose, & la dierese des vaisseaux. Aussi il n'y a rien de plus ordinaire dans les écoles, que de donner pour cause prochaine du flux de sang,

la rupture des vaiſſeaux ſanguins : & pour celle des flux de ventre & d'urine, le relâchement des ſphincters.

5. Une autre erreur des modernes, c'eſt de conſidérer les molecules des fluides, par exemple, les globules ſenſibles du ſang, comme ſolides ; en ſorte que, comme les orifices des vaiſſeaux lymphatiques, ou de la peau, ont un moindre diamétre que ces globules ; ils concluent qu'il eſt impoſſible que ces derniers y paſſent ; mais comme les alimens ſolides deviennent fluides par la digeſtion, de même les molécules des liquides, même celles qui ſont épaiſſes & ſolides, peuvent ſe réſoudre comme l'eau le fait, par une grande chaleur, en une vapeur, ou exhalaiſon la plus tenue ; c'eſt ainſi que l'humeur de la tranſpiration, quelle que ſoit la viſcoſité & la cohéſion des globules, peuvent par l'application d'une force ſuffiſante, paſſer par les moindres ouvertures des vaiſſeaux.

6. Il n'y a donc que la cohéſion de nos fluides qui ne ſe ſont pas encore réſous en vapeurs, ou changés en un fluide élaſtique & électrique, qui les empêche de s'échapper ſitôt de notre machine qui n'eſt compoſée que de tuyaux, & qui eſt poreuſe & ouverte de tous les côtés : & non pas l'épaiſſiſſement des molécules, qui céde à la preſſion & s'évanouit, ainſi que chacun en fait l'expérience lorſqu'il va à la ſelle. Les Modernes ſe trompent, lorſqu'ils penſent que tout flux de ſang demande la rupture, & la ſolution de continuité des vaiſſeaux, puiſqu'il ſuffit que les petites gouttes de ſang, qui ont une trop grande cohéſion, s'allongent & ſe retréciſſent, ou que les orifices des vaiſſeaux, ſans perdre leur intégrité ni leur contraction élaſtique, ſe dilatent ; c'eſt ainſi que le fœtus éprouvant une force qui le preſſe, ſort de la matrice par l'allongement de ſa tête, & par la dilatation de l'orifice de ce viſcére, ſans plaie, ni éroſion, ni relâchement.

7. Les forces qui s'oppoſent au flux des choſes contenues, & celles qui produiſent leur expulſion, ſont de différens genres. Les flux oppoſent une réſiſtance, 1° à cauſe de la cohéſion mutuelle des parties qui doivent être expulſées ; c'eſt ainſi que les matiéres fécales endurcies, qui cédent difficilement à la force des inteſtins, s'oppoſent au flux ; c'eſt de la même maniere que, les grumeaux de ſang réunis & endurcis par le froid, par la foibleſſe, ou par un médicament aſtringent, peuvent réſiſter aux forces qui tendent à les faire ſortir de la matrice ; de-là, la ſuppreſſion du flux. 2°. En ſuppoſant que la force qui pouſſe les fluides ſoit la même : la contractilité des reçeptacles & des orifices ; le reſſerrement des ſphincters, leur épaiſſeur, & leur élaſticité, empêchent le flux ; mais il n'y a point d'em-

pêchement parfait : & il n'y a aucune force retentrice ſi grande qui ne puiſſe être vaincue par ſon antagoniſte.

Les forces expultrices des receptacles ſont, 1°. les muſcles & les membranes muſculeuſes qui les compoſent ou environnent, tant qu'ils reçoivent des forces, par les efforts tant libres que naturels qui y font couler le fluide nerveux. Ainſi la force expultrice de l'eſtomac eſt celle du fluide nerveux, qui fait contracter les fibres de ce viſcere & les muſcles qui l'environnent, dans l'ordre & la direction néceſſaires, pour que les matiéres contenues ſoient pouſſées tant dans l'éſophage que dans le pylore : le choix de l'une ou de l'autre direction, dépend de la faculté ſenſitive, comme de la nature ou de la libérté. 2°. La peſanteur du fluide qui doit être expulſé, peut ſuffire pour ſa ſortie, ſi elle trouve un orifice tourné en bas, & qu'elle l'emporte ſur les réſiſtances ; autrement elle s'oppoſe au flux ; c'eſt en quoi ſe trompent ceux qui font dépendre la lienterie de la ſeule ſurface unie des inteſtins, comme ſi les matiéres n'étoient expulſées que par leur ſeul poids, quoiqu'une partie des inteſtins ſoit tournée en haut & l'autre en bas.

9. Mais quelle que ſoit la puiſſance expultrice, elle ne ſuffit jamais pour produire le flux ; il eſt encore abſolument néceſſaire que la force expultrice ſoit plus grande que ſon antagoniſte, & c'eſt dans cet excès, que conſiſte la cauſe du flux ; d'où il ſuit, 1°. que quelque viſqueux, grumeleux & épais que ſoit le ſang, il peut couler, ſi la force qui preſſe & exprime les vaiſſeaux, eſt plus conſidérable ; 2°. que quelle que ſoit ſa fluxilité & ſa ſubtilité, il peut être arrêté, ſi les forces du fluide qui le ſuit, ou celles du vaiſſeau qui le contient, ſont moindres ; 3° que quelle forte que ſoit la contraction des receptacles, comme de la matrice, du rectum, elle ne ſuffit point pour l'expulſion du fœtus & des matiéres fécales, à moins que la réſiſtance des orifices ſoit moins conſidérable ; 4°. que quelle que ſoit la foibleſſe de la force qui exprime le fluide, elle ſuffit pour l'écoulement, ſi ſa réſiſtance eſt encore moindre. Les Médecins méthodiques ont donc eu raiſon de rapporter les flux partie aux maladies de la fibre lâche, & partie à celles de la fibre roide, puiſqu'ils dépendent, tant de la conſtriction des vaiſſeaux, que du relâchement des orifices.

10. La théorie des Humoriſtes, qui fait dépendre tous les flux de la tenuité des fluides, eſt fauſſe, ainſi que celle des Solidiſtes, qui ne les attribuent qu'au vice des ſolides ; il n'y a pas plus de ſolidité dans l'étiologie des Chymiſtes qui prétendent que les flux ne proviennent que des élémens des parties. On doit regarder comme vraie & vraiment méchanique la

théorie des anciens, qui ont fait dépendre les flux, de l'excès de la force expultrice ſur la retentrice, leur ſentiment concilie toutes les doctrines des ſectes, & favoriſe la pratique.

11. Les flux de ſang ſe font les uns hors du corps, & ſortent immédiatement des vaiſſeaux ſanguins, comme par des tubercules hémorrhoïdaux, par des plaies; d'autres ſe portent auſſitôt dans certaines cavités, comme dans les inteſtins, l'eſtomac, les poumons, la veſſie, d'où le ſang eſt enſuite expulſé hors de notre machine. Dans le premier, il ſuffit que les orifices ſécrétoires des vaiſſeaux, comme de ceux de la matrice, des narines, ſe dilatent par anaſtomoſe, & il n'eſt point néceſſaire qu'ils ſoient déchirés ou bleſſés: ce qui ne pourroit guéres arriver ſans une violence externe ou interne, & ſans une phlogoſe & une douleur qui ſeroient ſuivies de la ſuppuration. Or comme, pour l'ordinaire, tous ces ſignes de rupture & de diérèſe manquent, il eſt plus vraiſemblable que ces flux ſe font par anaſtomoſe, ou dilatation des orifices excrétoires; tels ſont les flux de ſang qui dépendent & ſont produits ſimplement par la pléthore, ou par un orgaſme febrile, & qui reviennent: je les appelle flux de ſang par anaſtomoſe.

12. Il y a des flux de ſang qui arrivent par diabroſe; ils ont lieu quand les organes d'où le fluide coule, ſont rongés, ulcérés, ou fiſtuleux; enſorte qu'au moindre mouvement de ces organes, le pus devient ſanglant, ou bien le ſang coule de l'ulcére, tantôt goutte à goutte, tantôt en abondance; telle eſt l'hémoptyſie des phthiſiques.

13. Les flux de ſang qui ſe font par diapédéſe dépendent de la trop grande fluxilité de ce fluide; ils arrivent toutes les fois qu'il eſt fort délayé ou diſſous, enſorte qu'il ſort par les orifices naturels, quoiqu'ils ne ſoient point dilatés, c'eſt-à-dire par les pores de la peau, un liquide fort rouge; telle eſt la ſueur rouge des aiſſéles qui ſurvient à pluſieurs perſonnes en été; tel eſt le piſſement de ſang, la ſueur de ſang, & l'hémorrhagie qui ſont ordinaires aux ſcorbutiques.

14. On voit auſſi des flux de ſang qui dépendent d'une bleſſure (ſanguifluxus traumatici) ils ont lieu lorſque les vaiſſeaux éprouvent une ſolution de continuité par rupture, par diérèſe, par violence, ou lorſqu'ils ſont coupés mechaniquement; la rupture a lieu, ſi la force & la preſſion du ſang cauſe une ſolution de continuité & ſurmonte la ténacité de leur tiſſu, qui eſt déja peut-être affoiblie. C'eſt ce qui arrive dans l'hémoptyſie qui dépend de cris violens, des efforts conſidérables, ou d'une paſſion de l'ame; & dans l'hémorrhagie fébrile, critique, le flux de ſang par diérèſe

dépend d'un corps tranchant appliqué extérieurement, ou pris à l'intérieur, lequel déchire les vaisseaux, ainsi qu'il arrive dans le vomissement provenant des sangsues, de clous, des morceaux de verres, ou d'arêtes de poisson que l'on a avalés.

15. Les flux de sang qui se font dans les réceptacles, ont besoin, pour s'achever, d'un effort de la nature, pour que le sang soit expulsé du corps; ils dépendent par conséquent du concours de deux causes. Ainsi l'hémoptisie ne provient pas seulement de l'épanchement de sang qui s'est ensuivi de l'érosion du poumon; cet accident ne donne souvent lieu qu'à l'orthopnée, & à une syncope mortelle, sans crachats sanglans; mais il faut encore que la nature excite la toux ou l'expectoration du sang épanché; il en est de même dans le vomissement & le pissement sanglans &c. dans lesquels l'extravasation du fluide est le principe de la maladie que nous appellons flux de sang.

16. Parmi les flux de ventre, les uns se font par haut, comme le vomissement; les autres par bas, comme la diarrhée; quelques-uns par haut & par bas comme le cholera-morbus Les déjections par en bas, se font par les forces expultrices des intestins, du diaphragme, & des muscles abdominaux, & par le concours des élévateurs de l'anus & du spincter qui se détendent en même tems, ou se relâchent par dégré, à mesure qu'à chaque mouvement, les antagonistes se relâchent, tandis que le muscle directeur & ses congéneres se contractent. On ne sauroit entendre ce concours simultané de tant de muscles conspirans au même but par des moyens différens, à moins que le principe mouvant ne soit le même que celui qui dirige leur contraction & leur relâchement, & qu'il agisse avec des forces proportionnées aux resistances dans un ordre & un tems donnés. On ne peut trouver d'autre raison pourquoi tant d'actions différentes s'exécutent avec la même rytharmonie: il est donc très-vraisemblable que ce principe est le même que celui qui sent la nécessité de cette action; c'est-à-dire l'ame; & l'on ne peut point expliquer autrement d'une maniere satisfaisante, pourquoi l'irritation ou les stimulus ayant lieu par-tout, il s'ensuit plutôt un mouvent péristaltique, qu'anti-péristaltique des intestins ou de l'estomac.

17. Ceux qui voudroient expliquer, pourquoi les malades par exemple dans un extrême danger, implorent par certaines paroles, l'assistance de Dieu: devroient montrer pourquoi certains muscles de la langue, du larynx & de la poitrine, se meuvent dans un ordre déterminé, par une certaine force & une certaine combinaison, plutôt que par un nombre infini d'autres également possibles, par lesquelles on ne pronon-

ceroit point ces paroles; au lieu que rien n'empêche que ce concours déterminé des organes ne puiſſe être attribué à la faculté qui eſt capable de choiſir. On peut dire la même choſe des autres actions ſemblables; c'eſt pourquoi les anciens, comme on le voit dans la phyſiologie de Riviere, ont eu raiſon de les attribuer à la faculté de l'ame.

18. C'eſt pourquoi la force expultrice qui agit dans le vomiſſement, par exemple, n'eſt pas ſeulement, comme le prétendent les modernes, la force qui contracte les fibres muſculaires de l'eſtomac, laquelle eſt en action pendant la digeſtion; dans les douleurs d'eſtomac provenant de vents, ſans qu'il ſe faſſe aucune expulſion, & qui agit auſſi dans la lienterie ſans produire le vomiſſement; mais il eſt une autre puiſſance, qui, dans un tems déterminé, ferme le pylore, ouvre le cardia, & produit en même tems, le mouvement périſtaltique de l'eſtomac, & qui enfin emploie & choiſit les organes qui conſpirent à la fin propoſée; l'examen attentif des effets fait voir que c'eſt cette force qui agit dans le vomiſſement.

19. Ce qui prouve encore que cette faculté dont cette force dépend, eſt l'ame; c'eſt qu'il n'y a preſque pas de flux de ventre, ou de vomiſſement, que l'ame affectée d'un paſſion ne puiſſe cauſer dans un corps très-ſain. Combien y a-t-il de Prédicateurs, qui ont la diarrhée la premiére fois qu'ils montent en chaire? Combien de femmes délicates étant à table, ont des nauſées & vomiſſent, en entendant parler d'un ulcére chancreux ou d'un cadavre pourri? Combien y a-t-il de perſonnes qui touſſent, font des rots & vomiſſent à volonté, retiennent les matiéres fécales pour un tems, & les lâchent quand ils veulent; qui pendant la colere, rendent des urines plus abondantes; que la crainte fait ſuer; à qui l'idée d'un fruit agréable cauſe une ſécretion de ſalive; à qui la pitié fait répandre des larmes? Je paſſe ſous ſilence mille autres phénomenes.

20. Dans l'état d'équilibre entre la puiſſance qui au moyen des fibres circulaires, comprime le cylindre, & la réſiſtance de ce cylindre: l'eſpace parcouru par la puiſſance eſt comme la circonférence, & l'eſpace parcouru par la réſiſtance eſt comme le rayon; la force employée par la puiſſance motrice, eſt donc, dans l'état d'équilibre, à l'égard de la force de la réſiſtance, comme 27 à 44, c'eſt-à-dire environ ſix fois moindre; car les avantages ſont égaux, quand les forces ſont réciproques, & qu'elles parcourent en même tems, les mêmes eſpaces.

21. Les fibres muſculaires, dans leur plus grande contraction, peuvent ſe raccourcir d'un tiers; enſorte que les fibres

circulaires qui resserrent la vessie & la matrice, ou un autre viscére sphéroide, peuvent par leur plus grande contraction, en diminuer la cavité, dans le rapport de 27 à 8, c'est-à-dire un peu plus du sou-triple de leur amplitude, mais la cavité des cylindres peut être diminuée par les fibres circulaires en raison de 9 à 4, ou à peu près du double.

22. Si une vessie, dont le diamétre est dix fois plus grand qu'une autre, & ayant un orifice égal, est diminuée de la même quantité quant au diamétre, de telle sorte que le diamétre de la grande soit de dix pouces, celui de la petite, d'un pouce, & que le diamétre de l'une & de l'autre décroisse d'un pouce par la contraction des fibres circulaires : la quantité du fluide qui sortira de la grande, sera à la quantité qui sortira de la petite, comme 271 à 1 : or les vélocités des fluides qui coulent par les mêmes orifices, sont comme les quantités qui coulent en même tems : la vélocité du flux dans la premiére, est donc 271 fois plus grande que dans la derniére ; ensorte que la moindre contraction d'un grand receptacle suffise pour produire un grand écoulement ; par conséquent on ne doit point estimer la quantité des flux, par la contraction des receptacles, si l'on n'a égard à leur capacité.

23. La quantité d'un écoulement de différens orifices, avec une vîtesse différente du fluide, & qui se fait en différens tems, est en raison composée des orifices, des vîtesses & du tems, ensorte que, toutes choses d'ailleurs égales, les quantités du fluide qui coule, sont comme les nombres & les grandeurs pris ensemble. Si les orifices sont égaux, ainsi que les tems, les quantités croissent ou décroissent à raison des vîtesses ; & enfin si les orifices & les vélocités sont égales, les quantités sont comme les tems auxquels l'évacuation se fait.

24. La quantité des fluides dans différens corps qui se portent bien, est proportionnelle à leur poids, ensorte que, comme les poids sont en raison triple de toutes leurs dimensions dans un adulte qui a six pieds de hauteur, la quantité des fluides est huit fois plus grande que dans un petit garçon de dix ans, qui est pour l'ordinaire, haut de trois pieds.

25. Une évacuation morbifique est d'autant plus dangereuse, que, dans un tems donné, le flux est plus considérable, & que la quantité de ce fluide est moindre dans le corps ; d'où il suit que la perte d'une livre de sang dans un enfant, est aussi dangereuse, toutes choses d'ailleurs égales, que la perte de huit livres, dans un homme qui a le double de hauteur.

26. Le danger du flux de sang est d'autant plus grand qu'il

eſt plus abondant, & qu'il ſe fait dans un plus court eſpace de tems; car il y a moins de danger ſi la perte de deux livres de ſang ſe fait dans une ſemaine, que ſi elle ſe fait dans un jour, parce que la perte eſt d'autant moins réparée, qu'il y a un moindre intervalle de tems, & au contraire.

27. Le mal qui réſulte des flux de ſang exceſſifs, dépend moins de la diminution de la quantité de fluides, que du changement de leur qualité; car comme on prend toutes les quatre heures, des bouillons ou de la boiſſon, à la quantité d'environ ſix onces, & que par conſéquent le fluide qui entre dans le corps pendant l'eſpace d'un jour, monte à 72 onces: il arrive que la quantité de ſang qu'on recouvre eſt plus grande que celle que l'on a perdu. Mais parce que ce n'eſt que par la ſuite du tems & par le bon état des forces, que la quantité du chyle acquiert les qualités du ſang, c'eſt-à-dire la rougeur & la ſaveur, devient inflammable & s'impregne de principes actifs: il eſt évident que le mal qui peut être la ſuite des flux de ſang que l'on regarde comme le fruit des ſaignées, dépend plutôt du changement de la qualité du ſang que de la diminution de ſa quantité.

28. Les phénomenes qui proviennent des flux de ſang, ſont différens, ſuivant la quantité & la durée différentes du flux. Ecoutons ici un Médécin célébre qui dans les perſonnes ſanguines attaquées de rhumatiſme, avoit coutume de faire tirer vingt livres de ſang dans deux jours. Un matelot nommé Coſte, étant attaqué de rhumatiſme, & fort craintif, je lui fis faire, ſuivant ma coutume, dix ſaignées dans deux jours, de deux livres chacune, je lui faiſois tirer dans le même tems, tant le matin que le ſoir, deux livres de ſang du pied, & tout autant du bras. Dans les premiéres ſaignées il tomboit en l'ypothymie, de ſorte qu'il fallût l'encourager, & lui fomenter les narines & le viſage avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, & pour faire couler une ſuffiſante quantité de ſang, on eut beſoin de lui jetter de l'eau ſur le viſage ou de lui donner du vin. Le lendemain, la ſaignée étoit à peine faite, qu'il lui ſurvint une ſyncope avec des convulſions; la face étoit éteinte & livide, le corps devint froid, le malade tomba dans un ſi grand aſſoupiſſement, qu'il ne donnoit preſque aucun ſigne de vie; le pouls manquoit, une ſueur froide alarma les aſſiſtans & le Chirurgien; les premiers ſe retirèrent en pouſſant de grands cris; le Médécin lui donnoit des cordiaux; peu de tems après le pouls, la chaleur & l'uſage de la vue revinrent au malade, & étant re-

venu de cet assoupissement, il dit qu'il ne savoit d'où il venoit; mais qu'il avoit joui d'un repos parfait & d'un doux sommeil ; cependant à quatre heures du soir, je ne laissai pas de lui faire faire une saignée du pied de deux livres, laquelle fut la derniere, & eut un heureux succès. Vingt jours après, il parut dans les places publiques, bien portant, quoiqu'on l'eût cru mort. Observations intéressantes sur la goutte. 1745. pag. 377.

29. Une fille, à qui l'on faisoit de semblables saignées, tomba, après la quatrieme, dans des lypothymies passagéres, & ensuite dans une démence hysterique, dans laquelle tantôt elle rioit, tantôt elle pleuroit. Peu de tems après, il lui survenoit une grande tristesse à laquelle succédoit une terreur panique ; dans les saignées suivantes la syncope fut plus grave qui fut suivie des mêmes symptomes ; la malade tomba enfin dans une fievre continue, putride, & après une longue convalescence, elle vêcut toujours pâle & bouffie. On voit tous les jours que les saignées faites à contre-tems & nombreuses, ou le flux de sang, donnent lieu à l'édème des pieds, des jambes, & même à l'anasarque & à l'ascite.

30. Il paroît que dans le premier cas, c'étoit plutôt la peur, que l'inanition des vaisseaux, qui avoit occasionné ces syncopes & ces convulsions; puisqu'elles sont survenues après la quatrieme saignée, & qu'après la dixieme qui fut faite le jour suivant, il n'arriva rien de semblable, quoique la malade eût perdu douze livres de sang de plus. Les personnes qui ont perdu beaucoup de sang, sont pendant long-tems pâles, froides & bouffies, à cause d'un chyle crud qui fait un long séjour dans les vaisseaux, au lieu d'un bon sang écumeux ; c'est-à-dire que le sang est privé du phlogistique qui fournit le fluide nerveux & convertit le chyle en sang : delà, vient la perte des forces : nous expliquerons dans la classe des cachexies, pourquoi un malade tombe dans l'édème, lorsque la force du cœur manque.

31. Cette histoire & l'observation journaliére montrent, que la circulation du sang est tellement liée avec la vigeur de l'ame, que si le malade est saisi de crainte, & que le courage lui manque, sur le champ la circulation se trouve suspendue ou fort ralentie; & quand la crainte est calmée, & que le flux de sang est supprimé, les forces vitales n'agissent point, pour que les forces ne s'épuisent pas entiérement: & après qu'elles sont reparées par le repos, la circulation se rétablit. Cela fait voir l'erreur de ceux qui croient que les forces du cœur ne dépendent point de l'ame, parce qu'elles ne dépendent point de sa volonté : car il y a bien des choses

que nous faisons, lorsque nous y sommes contraints par une nécessité urgente, auxquelles notre volonté se refuse; ou que nous n'exécutons qu'à regret.

32. Les malades, dit *Hippocrate*, supportent pour l'ordinaire assez bien les évacuations salutaires, de telle maniére que non seulement ils en retirent un soulagement, mais encore ils reprennent de la vigueur. Les évacuations salutaires ou critiques, sont celles que la nature excite, lorsqu'elle se trouve accablée ou irritée par un poids inutile ou nuisible de fluides : elles sont utiles, autant qu'elles sont proportionnelles au besoin, & que le malade les supporte bien, parce qu'elles n'ôtent que ce qui incommodoit la nature, par sa quantité ou par sa qualité nuisible. On connoît donc qu'elles sont salutaires ou nuisibles, sur-tout en ce que les malades les supportent aisément; le contraire nous montre qu'elles sont nuisibles.

33. La diminution de la masse des corps de différente dimension par la même perte de fluides, est presque imperceptible dans les grandes personnes; tandis qu'elle est très-sensible dans les petits, comme il suit du N°. 22; c'est pourquoi si l'on tire quelques livres de sang du corps humain, la peau ne paroît pas sensiblement diminuée quant au volume & à la plénitude; cependant cette évacuation ne laisse pas de priver les vaisseaux d'une partie de leur tension qu'ils ne recouvrent que lorsque la perte est réparée, & d'enlever une quantité de fluide nerveux. C'est de ces deux causes, que dépend la foiblesse qui s'ensuit, à moins que les forces ne fussent auparavant accablées par le poids du fluide.

34. La nature paroît avoir en vue de conserver ses forces, & produire l'évacuation nécessaire de la matiére morbifique, & elle satisfait au besoin le plus pressant, soit en excitant en même tems, & tout à la fois, quand la nécessité le demande, un grand vomissement & des déjections de matiére putride & vénimeuse, comme dans le cholera-morbus; soit en évacuant peu à peu & à différentes reprises une matiére qui est moins nuisible, par bas ou par haut, comme il arrive dans le vomissement & la diarrhée, dans lesquels, quoique cette matiére soit abondante dans l'estomac & les intestins, elle ne fait pas des efforts continuels, mais elle les suspend pour l'ordinaire, pendant quelques heures, pour réparer les forces pendant cet intervalle.

35. On entendra cela, si l'on est persuadé que, pour l'ordinaire, l'action de la matiére morbifique sur les nerfs, ne dépend pas de sa quantité mais de sa qualité : en effet un simple liniment fait sur la main avec l'esprit de nitre, n'est pa

pas moins nuisible que si l'on en mettoit sur la même surface, une quantité trois fois plus grande : ensorte que, comme il reste après le premier vomissement, un liniment de matiere âcre dans l'estomac, il y en auroit assez pour causer des convulsions à ce viscére : mais cela ne peut avoir lieu sans l'influx du liquide nerveux qui n'est point méchanique dans son origine.

36. Jamais l'activité & la sage prévoyance de la nature ne se manifestent mieux, que dans l'accouchement. Aussitôt que le fétus est à terme, elle commence à faire des efforts pour dilater peu à peu l'orifice de la matrice, & procurer ensuite la sortie de l'enfant. Les fibres animales sont de telle nature qu'elles se rompent ou causent une douleur insupportable quand on les allonge tout d'un coup avec violence, & qu'au contraire elles prêtent & s'étendent, quand on le fait peu à peu & à diverses reprises ; leur allongement ne doit donc se faire qu'insensiblement : les efforts continuels fatiguent, ils sont de plus longue durée, quand ils n'ont lieu que de tems en tems. Car ce qui agit sans interruption n'est pas durable ; c'est pourquoi afin que les fibres s'étendent pendant long-tems, & sans que les forces se perdent, leur extension ne doit se faire que par de petits intervalles. Enfin quand le tems de l'expulsion du fétus est venu dans l'accouchement heureux, les efforts naturels & libres se réunissent, afin que l'abdomen agisse plus fortement ; les extrêmités & la poitrine se roidissent, & ce n'est que dans cet état, que le diaphragme s'abaisse très-considérablement ; alors la matrice comprimée & contractée rompt avec violence le chorion & l'amnios, & la voie se trouvant lubrefiée par les eaux, le fétus est expulsée.

37. Voilà une image parfaite de la crise : dans ces efforts ainsi que dans les crises, l'esprit n'est point aliéné, il n'y a ni crainte ni timidité, & toutes les facultés motrices concourent avec force & vigueur. Après cela on sent un soulagement, l'on éprouve un doux repos, on oublie bientôt les douleurs passées, c'est ce qu'on observe dans l'accouchement heureux, & dans une crise salutaire.

38. Les femmes qui accouchent, jouissent d'un repos tranquille pendant les intervalles des premiers efforts ; & même elles s'endorment souvent, pour que les forces se reparent plus promptement ; ensuite s'éveillant tout d'un coup, elles font des efforts plus fréquens. Ceux qui pensent que cela se fait méchaniquement, par le poids du fétus qui distend & irrite la matrice, paroissent ignorer qu'il faut attendre les mêmes effets d'une même cause. Car le poids

eſt le même, dans l'intervalle des efforts : je ne vois pas la raiſon pourquoi il y a un repos alternatif ; pourquoi les efforts ne ſont pas les mêmes pendant les neuf mois, & n'ont lieu qu'au derniet, ou dans les trois derniers jours de la groſſeſſe. Eſt-il difficile de voir que la nature dans cet ouvrage, eſt dirigée par d'autres loix, que par celles de la méchanique ?

39. On ſupporte d'autant plus facilement les évacuations d'humeurs, dans les flux de ſéroſité & dans les flux de ventre, que ces dernieres ſont moins utiles à la ſanté & plus nuiſibles. Auſſi voyons-nous que les flux de ventre ſereux, bilieux, muqueux, peuvent être ſupportés plus long-tems & affoibliſſent moins que le flux de ſang ; parce que ce dernier eſt beaucoup plus utile que ces humeurs : & que, pour l'ordinaire, il ſort avec les humeurs, plus de matiére morbifique, qu'avec le ſang, & que la perte des humeurs ſaines eſt moins conſidérable : ajoutez à cela que la ſecrétion des humeurs du ſang ne ſe fait que peu à peu, & que par conſéquent, celles-ci ſe ſéparent de ce fluide de la même maniere, & quoiqu'elles ſoient expulſées enſuite tout à coup & en aſſez grande quantité, des receptacles où elles ſéjournent, les forces ne ſe perdent pas autant, que lorſque les vaiſſeaux ſanguins ſe vuident avec une égale viteſſe, & laiſſent échapper, ſoit des humeurs, ſoit du ſang. En effet les flux dont nous parlons n'affoibliſſent point par l'affaiſſement des vaiſſeaux & par la perte du fluide nerveux, comme il arrive dans les flux de ſang.

40. Plus la nature emploie des forces pour contracter des muſcles néceſſaires à la production d'un flux, plus les forces diminuent en raiſon de la grandeur, de l'intenſité & de la durée des efforts. Si pour exciter une fois dans le jour le vomiſſement, il faut un dégré de forces, il en faudra dix pour faire vomir dix fois dans le même eſpace de tems. Suppoſons que les vomiſſemens ſoient quelquefois plus forts & d'autres fois plus legers du double ; leur nombre étant toujours le même, les premiers à raiſon des forces qu'il faut employer pour la contraction, demanderont une dépenſe de forces deux fois plus grande ; mais ſi un vomiſſement eſt produit par deux fois plus de muſcles, qu'un autre : & que ces derniers agiſſent avec la même vigueur, il ſe fera une dépenſe de plus du double ; enfin ſi le vomiſſement continue pendant deux fois plus de jours, il faudra auſſi un emploi de deux fois plus de forces.

41. Enſorte que ſi l'on eſtime la grandeur des efforts, par le nombre des muſcles qui ſe contractent, & par le nombre de ces premiers efforts ; l'intenſité par la hauteur à laquelle ſe

fait la contraction, & enfin leur durée par la longueur du tems pendant lequel la maladie continue : il est évident, qu'indépendemment de la différence par rapport à la quantité & à la qualité de la matiére rejettée, le danger varie extrêmement; & dans le cas dont nous avons parlé ci-dessus, il s'ensuit qu'un flux est seize fois plus dangereux, qu'un autre de la même espece; & que si la quantité de l'humeur qui s'écoule & qui par rapport à sa qualité, dissipe les forces, concourt en même raison, le danger peut devenir trente ou soixante fois plus grand. &c.

La mort est d'autant plus à craindre, que la dépense des forces est plus grande dans la maladie, & que la vigueur de la vie est moindre : cette derniere est le réservoir des forces, qu'il est impossible d'épuiser sans que la mort arrive. De-sorte que, comme plus ce trésor de forces est moindre & la dépense actuelle plus grande, plus facilement il est épuisé; il s'ensuit que le danger est très-grand dans les personnes qui sont déja affoiblies par une maladie qui a précédé, par une mauvaise nourriture, par la diéte, par un âge avancé ou trop jeune ; lorsqu'il leur survient un flux considérable : & que dans le même flux, le danger est en proportion de la foiblesse habituelle de l'age, de la constitution, &c.

PRATIQUE.

43. Comme la cause du flux de sang est l'excès des forces expulsives sur les retentrices, il est évident que pour guérir ce flux, il faut nécessairement enlever cet excès; ce que l'on exécute en augmentant les forces retentrices, ou en diminuant leurs antagonistes, de maniére que ces derniéres ne prédominent point sur les premiéres. On a donc deux indications à remplir en même tems : car l'écoulement cessera infailliblement, soit que l'on augmente les forces qui retiennent, celles qui expulsent n'étant point augmentées ; soit que ces derniéres diminuent, & que les autres restent dans le même état ; soit enfin que les forces rétentrices augmentent en raison plus grande que les expultrices.

44. Mais il faut bien examiner auparavant, si ce flux n'est point une maladie salutaire, c'est-à-dire, capable d'en prévenir une plus grande, ou de la détruire en enlevant ses causes. J'ai vu plusieurs fois la guérison de la diarrhée séreuse donner lieu à l'hydropisie ascite ; l'anasarque revenir par la suppression du diabètes hysterique ; la gonorrhée arrêtée donner naissance à la vérole ; la difficulté de respirer devenir plus considérable par la céssation de l'expectoration, & succéder

diverses maladies, à des pertes rouges supprimées : c'est pourquoi le médécin ne doit arrêter aucun flux actif, qu'il n'ait examiné si l'on doit attendre de sa guérison plus de bien que de mal ; souvent les médécins en agissant beaucoup, ne font rien, ou nuisent au lieu d'être utiles.

45. Les flux actifs sont ceux dans lesquels les puissances expulsives sont les forces de la nature déterminées à produire le flux, ou par la quantité de la matiére morbifique, ou par sa qualité, ou par erreur. Les flux passifs sont ceux qui dépendent seulement de la diminution des résistances & non de l'augmentation des efforts de la nature, comme le flux de sang qui provient d'une plaie, d'un ulcere, de la rupture d'une varice, d'un anevrisme, d'une diapedèse scorbutique ; la sueur causée par la foiblesse, les flux de ventre dépendans du relachement du sphincter de l'anus ; l'incontinence d'urine qui vient du même principe, la salivation produite par un relachement &c. Quant à ces sortes de flux, il est évident qu'ils ne sont d'aucune utilité, & que par conséquent, il faut les arrêter ; ce qui n'est pas toujours vrai à l'égard des flux actifs.

46. Les forces expultrices agissent plus fortement, parce qu'elles sont sollicitées, & il faut sur-tout examiner : 1°. si ce flux est excité par la quantité de la matiére morbifique ; 2°. par son acrimonie ; 3°. si c'est par la cause morbifique ; 4°. si c'est la nature qui est sollicitée à ce flux par erreur ; 5°. si les efforts ne sont pas plus violens qu'il ne faut, à cause d'une trop grande sensibilité, & d'une disposition hysterique ; 6°. s'ils ne se font pas hors de tems.

47. Si la quantité de la matiére morbifique sollicite des efforts proportionnels, le malade supportera bien le flux, & il faut alors l'abandonner à la nature, comme s'il arrive à une personne pléthorique un flux de sang proportionnel ; s'il survient à un glouton une diarrhée stercorale, à un ascitique, un flux d'urine abondant, à un asthmatique, une grande expectoration, à une personne sujette à la crapule, le vomissement, &c. : & si l'on trouve que l'évacuation est trop grande, il faut la modérer ; si elle se fait à contre-tems, il faut l'arrêter jusqu'à un tems convenable.

48. Mais si le flux dépend de l'acrimonie de la matiére morbifique, il faut tirer les indications de la quantité du flux relative à la vigueur du malade & de l'acrimonie de la matiére peccante ; il faut encore distinguer, si ce flux délivre le corps de cette acrimonie, ou non ; si c'est un écoulement de sang âcre scorbutique, c'est la quantité du sang qui est diminuée, sans qu'elle soit excédente, & l'acrimonie de la

partie qui reſte dans le corps n'en eſt pas adoucie. Douc il faut arrêter le flux & enlever l'acrimonie du ſang. Mais ſi une ſaburre contenue dans l'eſtomac eſt expulſée par le vomiſſement, ce dernier délivre le corps de cette matiére morbifique : il faut donc l'aider, le modérer, ou l'abandonner à la nature. On ſe détermine pour le premier parti, ſi les forces ſont languiſſantes : pour le ſecond, ſi l'on a à craindre que les forces ne manquent, & enfin pour le troiſieme, s'il ſe fait comme il faut.

49. Si le flux dépend d'une cauſe méchanique, il faut enlever cette cauſe; ſi, par exemple, le vomiſſement de ſang provient de ſangſues qu'on a avalées, d'un piſſement de pus cauſé par le calcul, d'une perte rouge qui vient de ce que le placenta eſt reſté dans la matrice après l'accouchement: il eſt évident qu'il faut tirer ou expulſer les ſangſues ; qu'on doit faire l'extraction du calcul; qu'il faut tirer les reſtes du placenta, pour faire ceſſer les efforts de la nature & arrêter le flux ; & ſi la choſe eſt impoſſible, il faut calmer les efforts de la nature, par des anodyns & des narcotiques.

50. Si les efforts de la nature portent à faux, c'eſt-à-dire qu'ils ne contribuent point à enlever le principe de la maladie, comme dans le dernier cas que nous avons rapporté ; ou que la toux donne lieu à l'hémorrhagie, le vomiſſement à la perte rouge, ou à l'incontinence d'urine ; un coup au crâne, au vomiſſement; l'éternuement à l'avortement &c. comme il eſt évident que ces flux ne ſont point excités par la nature, & que par conſéquent ils ne ſont point utiles, il faut les attaquer par des remedes : ceux dont on a moins à craindre, ſont ceux qui enlevent la matiére morbifique qui eſt l'objet de ces efforts de la nature. Ainſi dans le vomiſſement qui vient d'un coup à la tête, on emploie la ſaignée ; dans l'incontinence d'urine provenant de la toux, les béchiques ; dans la ſalivation dépendante des nauſées, les remedes qui aident le vomiſſement.

51. Si le flux eſt occaſionné par une trop grande ſenſibilité ou irritabilité, ſuivant le ſyſtême moderne, comme dans le vomiſſement hyſtérique, la gonorrhée, la pollution nocturne, la chaſſie, & la diarrhée qui vient de la dentition : il faut le calmer, s'il eſt inutile ou exceſſif; ou le ſupprimer tout à fait, par les narcotiques qui adouciſſent la douleur d'une maniére phyſique ou méchanique.

52. Si le flux arrive mal à propos, à raiſon du lieu, ou du tems, pour lors on doit faire enſorte qu'il ſe faſſe en tems & lieu convenables ; ainſi la perte rouge par les narines, par le podex, par les doigts, par les mammelles, doit

être rappellée, s'il se peut, à la matrice ; la diarrhée qui revient pendant la nuit, & qui incommode une femme, ou énerve une personne épuisée, doit être arrêtée.

53. Les forces expultrices agissent plus fortement, parce qu'elles sont sollicitées ; mais quoiqu'elles ne le soient pas trop, on doit quelque fois les diminuer, quand on a plus à redouter leur continuation, que leur diminution. C'est ce qu'on exécute, 1°. en tirant du sang par la saignée ou par quelqu'autre voie quelconque ; 2. par le flux sereux lui-même, ou du ventre, ou de la matrice &c ; 3°. par une diéte sévere & liquide ; 4°. par une boisson laxative, délayante, rafraîchissante : car tous ces moyens enlevent la vigueur ordinaire aux personnes saines, & diminuent par là, toutes les forces, à moins que leur distribution ne soit inégale, à cause du besoin de quelque partie, comme du cœur, ou d'une irritation particuliere.

54. C'est ainsi que dans un cholera-morbus violent, dans la dysenterie, & les autres flux aigus, on emploie la saignée au commencement, non-seulement par rapport à la pléthore & à l'engorgement inflammatoire que l'on craint ; mais encore afin qu'en affoiblissant les forces du cœur, la contraction de l'estomac & des intestins se calme. Dans l'hémoptysie & les autres hémorrhagies accompagnées d'une fievre aigue ou de la pléthore, non-seulement on tire du sang pour détruire la plénitude, mais encore pour diminuer les forces vitales, & modérer par conséquent celles qui poussent le sang ; or comme dans les flux de sérosité & les flux de ventre chroniques, les forces vitales ne sont pas plus grandes qu'il ne faut, & que la maladie les diminue continuellement : on s'abstient de la saignée, & l'on use seulement pour les moderer, des bouillons pour toute nourriture, & d'une boisson délayante, s'il y a acrimonie ou sécheresse.

55. Il est aussi utile de diminuer les forces expultrices par dérivation ; c'est-à-dire en dérivant l'impétuosité du fluide nerveux vers un autre lieu : ce que l'on exécute, au moyen des irritans appliqués loin du lieu où se fait le flux. Aussi dans les hémorrhagies, les anciens avoient-ils coutume de faire des ligatures douloureuses aux pieds & aux jambes, & d'appliquer dans la perte rouge, une ventouse séche aux mammelles : mais cela est incommode, parce que la douleur & les irritations auxquelles ces moyens donnent nécessairement lieu, diminuent les forces ; ensorte que le mal qui résulte de la revulsion que l'on fait vers cette partie, équivaut au bien que l'on peut faire par la dérivation d'un autre : c'est pour-

quoi, ſuivant les modernes, on doit s'abſtenir de ces remedes revulſifs.

56. Il ne faut pas penſer de même des dérivations d'une partie plus noble & plus ſenſible, ſur une autre qui l'eſt moins, ſur-tout quand l'écoulement eſt peu conſidérable, & qu'il s'agit de le tarir. C'eſt ainſi que dans le larmoyement catarrhal, qui ulcére les yeux, on perce le lobe de l'oreille & l'on y introduit un peu d'écorce de thymelea (bois ſaint) en guiſe de ſeton, où l'on applique un véſicatoire derriere les oreilles, pour y dériver le flux de la matiere âcre qui affecte l'organe de la vue ; c'eſt ainſi que l'on guérit la diarrhée ſereuſe, par les diuretiques & les ſudorifiques ; & la ſueur habituelle, par des cathartiques qui ne conviennent que dans les flux de ſéroſités.

57. On augmente les forces rétentrices de pluſieurs maniéres, par des remedes méchaniques, tant chirurgicaux que gymnaſtiques, & par des phyſiques, tirés tant de l'hygiene que de la phatmacie.

58. Les moyens que fournit la Chirurgie pour arrêter les flux, ſont le tourniquet dont on ſe ſert dans les amputations ; la preſſion avec la main, après l'application de la charpie ou de l'amadou, des tentes de linge introduites dans les narines, des bandes & des compreſſes dans les plaies &c. Les ſecours de la gymnaſtique, ſont une ſituation commode, comme de tenir la tête élevée dans l'hémorrhagie des narines ; de garder une ſituation horiſontale & le repos, dans les flux de ventre, & de s'aſſeoir de maniére que la partie d'où il peut ſe faire un écoulement, ſoit comprimée.

59. Les reſſources que nous préſente l'hygiene ſont un air froid, l'eau froide pendant la ſueur, & les flux de ſang, accompagnés de chaleur & de fiévre ; car les choſes froides reſſerrent les pores & les vaiſſeaux extérieurs, & diminuent la fluxilité du ſang ; les alimens incraſſans, rafraîchiſſans, adouciſſans, ſelon que la matiére morbifique eſt plus âcre, plus chaude, plus active & concentrée.

60. Enfin les remedes pharmaceutiques ſont les aſtringens que l'on emploie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.





CLASSE DIXIÉME.

Maladies cachectiques, ou difformités.

1. Q*UALITÉS mutées* des Pathologistes; *Vices du corps*, de Fel. Plater, c'est-à-dire, *défigurations*, *décolorations*, *exturbérances*, *défédations* & *consomptions* : maladies *séroso-lymphatiques* des stahliens; du Grec *cacos* mauvais, & *exis*, habitude, forme.

2. Le caractère de cette classe, est une maladie chronique; dont le principal symptôme est un vice dans la grandeur, la figure ou la couleur.

Les malades sont nommés *cachectiques*, *cacochymes*, *malingres*, en latin, *cachectæ*, *cachectici*, *cacochimi*, *deformes*.

THEORIE.

3. La beauté est un ensemble agréable de toutes les qualités qui conviennent à l'âge, au sexe & au pays.

4. Les qualités, en Physiologie, sont des dispositions sensibles du corps, considérées sans sortir d'un lieu : les unes sont méchaniques, comme la masse, la grandeur, la figure, le nombre, la proportion des parties; les autres sont physiques, comme la couleur, l'odeur, &c. dont on ne peut se former qu'une idée confuse.

5. Un nez crochu, des cheveux comme de la laine, de grosses lévres, la couleur noire de la peau, forment un assemblage agréable chez les Peuples Afriquains, & y désignent parconséquent la beauté. Une figure rhomboïde, des yeux petits, jaunes, de grosses lévres, pâles, des dents noircies, avec le béthel, une couleur brune, piquetée de bleu, des ongles longs, des oreilles pendantes, un menton sans barbe, &c. plaisent dans le Royaume de Siam. Une stature haute de trois pieds, une tête un peu quarrée, une couleur jaune, des lévres grosses & renversées, sont estimées chez les Pygmées, Habitans du Golfe d'Hudson : comme une stature gigantesque, la maigreur, une couleur noire, plaisent aux Groenlandois. Des narines épaisses, déprimées, percées d'un clou de bois, des oreilles ornées d'un semblable clou, une tête ample, ronde, des cheveux courts, bigarrés de rouge-jaune & de bleu, forment la beauté chez les Habitans de la Nouvelle-Guinée. Une cou-

leur d'un jaune de léton, chez les Timorensois, semblable au cuivre chez les Magellanois ; un teint d'abord rouge, ensuite noirâtre, une vue héméralope (*a*) chez les Habitans de la Nouvelle Espagne ; dans le Madagascar, une peau noire, cicatrisée, frottée d'une graisse puante, comme dans l'Inde Françoise, une voix glossante, ou sanglottante ; chez les Cafres, la ladrerie des pieds ; comme le bronchocéle dans certains Cantons des Alpes ; chez les Jaggas, la bouche édentée en devant, dans les femmes, & des yeux louches ; dans le Royaume de Loango, une pâleur cadavereuse, des yeux louches & héméralopes, chez les Hottentots ; la castration d'un testicule dans les hommes, une appendice de l'hypogastre, chez les femmes, qui couvre les parties naturelles ; des onctions avec la graisse & la suye, la puanteur, &c. passent pour autant de traits de beauté.

6. Nous parlerons seulement dans cette classe, des difformités morbifiques des Européens ; mais nous ne ferons mention que des principales, sur-tout de celles qui ont coutume de nuire aux fonctions ou aux évacuations ; & nous diviserons ces affections en maladies de maigreur & d'enflure ; en maladies de la peau, & en décolorations.

7. La masse absolue du corps, soit qu'elle approche de la gigantesque, ou de la pygmée, ne renferme nécessairement aucun vice ; mais cette masse est vicieuse, quand certaines parties sont, relativement à d'autres, plus grandes ou plus petites qu'elles ne doivent l'être, & c'est-là le cas des gens maigres & des leucophlegmatiques.

8. Les Tabides sont ceux en qui la masse des parties molles du corps, est, respectivement à la charpente osseuse, moindre que ne le permet la beauté de la forme dans les adultes en santé. La graisse fait la demi-partie du corps, de maniére que les gens gras qui sont de même hauteur, pesent deux fois plus que les maigres. Les viscéres dans les maigres, de même âge & de même hauteur, si on en excepte l'omentum, ou si on en ôte la graisse, pésent autant que les viscéres des gens gras. A l'égard des artéres & des veines, elles sont respectivement au poids du corps, plus amples des deux cinquiémes parties dans les personnes grasses, quoiqu'elles soient absolument égales.

(*a*) Ce mot est formé du Grec *éméralops*. C'est une maladie de l'œil, opposée à la nyctalopie. Les personnes héméralopes y voyent pendant le jour ; mais elles ne peuvent plus distinguer aucun objet, quand la nuit approche. Les Grecs donnoient à ce vice de la vue, le nom de *éméralopia*.

Comparaiſon du tout & des parties dans les gens maigres.

Poids.	Onces.	Dragm.
Tout le corps	1140.	0.
Le cerveau	56.	0.
Le poumon avec le mediaſtin & le pericarde	66.	0.
Le cœur nétoyé	10.	0.
Le foie	45.	0.
Les petits inteſtins	21.	6.
Les gros inteſtins	17.	4.
Le méſentére	8.	0.
La rate	6.	4.
Le ventricule	5.	3.
La veſſie	5.	0.
Le rein gauche	4.	4.
Le droit	4.	3.
Le pancreas	2.	4.
L'épiploon	1.	0.
Les deux capſules rénales	0.	3.
La peau ſans la graiſſe	160.	0.

Les viſcéres péſent dans les perſonnes maigres, reſpectivement au poids de tout le corps, deux fois plus que dans les perſonnes graſſes qui jouiſſent de la ſanté; donc ſi le foie, par exemple, réſiſte au tact, alors ſa maſſe paroîtra abſolument plus grande que dans l'état ſain, quoiqu'il ne ſoit point tuméfié; c'eſt pourquoi il eſt difficile de juger dans les gens maigres, de l'augmentation ou de la tuméfaction des viſcéres.

10. La graiſſe ſe diſſout dans toute les maladies fébriles, & inflammatoires, dans les flux de ventre & les flux ſereux, principalement dans les malades en qui il ſe fait quelque ſuppuration, ou qui ont des ſueurs copieuſes : elle ſe diſſipe auſſi dans ceux qui veillent, qui ſont aſſujettis à des travaux pénibles, qui eſſuyent des chagrins violens, qui ſouffrent des douleurs, &c. ces perſonnes doivent par conſéquent maigrir.

11. J'avois tracé avec de l'encre, un ſegment quarré ſur la peau de la poitrine d'un cadavre, dont la longueur étoit de 85 p. 7 lig. la largeur de 102 lig. & par conſéquent la ſuperficie de 8751 lignes. Cette partie de la peau ayant été coupée, elle ſe trouva avoir en longueur 57. 2, & en largeur 94 lignes, & par conſéquent la ſuperficie fut égale à 5386 lignes; elle étoit donc moindre d'un tiers qu'auparavant.

12. La plus petite force qui pouſſe un fluide entre pluſieurs véſſies, peut au bout d'un long-temps, ſurmonter une grande réſiſtance : le tiſſu cellulaire dans lequel la force de la circulation fait abonder la graiſſe, doit donc, quoique très-lentement diſtendu, dans les gens gras, ſurmonter la contractilité de la peau, & la rendre luiſante, glabre un peu élevée. Mais dès que la viſcoſité par laquelle la graiſſe réſiſte, a été détruite par la chaleur & l'alkaleſcence, alors la graiſſe céde à la force contractive de la peau, qui, jouiſſant de ſa liberté, ſe ride, ſe reſſerre & ſe rétrécit, comme il eſt prouvé par l'exemple rapporté. Donc la maſſe d'un corps doit diminuer dans les parties charnues; le tein fleuri ſe changer en laideur, puiſque la contraction de la peau en a chaſſé le ſang : qui plus eſt, ſi la graiſſe ſe diſſippe en plus grande quantité qu'on ne devroit l'attendre de la contractilité de la peau, alors celle-ci doit être flaſque & exténuée, comme il arrive dans l'atrophie.

13. Mais comme les têtes ou apophyſes des os aux genoux, aux mains, aux omoplattes, &c. ſont ſeulement recouvertes de la peau, & qu'elles ne diminuent pas par la maigreur, elles ſemblent s'être accrues ſi on juge de leur volume par la ſomme des chairs, comme on le fait ſouvent faute d'attention : donc dans ce cas, les articulations paroiſſent s'élever, & il peut ſe faire qu'on juge rachitiques ceux qui ſont ſimplement maigres.

14. *L'extubérance* des parties eſt leur élévation au-delà de leur niveau naturel; elle eſt produite óu dans toutes les parties charnues par la graiſſe, comme dans la polyſarcie; ou par une humeur cumulée, comme dans l'anaſarque; ou ſeulement dans certaines parties, comme dans l'aſcite, la phyſconie; ou dans les parties oſſeuſes, comme dans le rachitis ; ou dans les glandes ſubcutanées & cutanées, comme dans les lépreux : ſur quoi il faut principalement obſerver deux choſes, ſçavoir l'extubérance qui eſt un ſymptôme de la claſſe, dont la théorie doit être déduite de celle des tumeurs de la premiére claſſe : & les ſymptômes acceſſoires qui indiquent le plus ſouvent une conſtitution vicieuſe du ſang & des humeurs, comme le virus vénérien, ſcorbutique, cancereux, lépreux, & pſorique; quelquefois on doit les attribuer à des inſectes, comme le phthiriaſis malis, &c.

15. Les vices de complexion qui fomentent ces maladies, ſont encore inconnus, & la chimie n'a pas encore fait aſſez de progrès pour nous les apprendre clairement; car tout ce que nous ſçavons de la nature & des propriétés des ſels alcaleſcens & acidés, eſt trop vague, & il n'y a preſque rien qui

ſerve à faire connoître particuliérement le levain de la vérole, celui du ſcorbut & du cancer. La connoiſſance de ces maladies étant confuſe, leur traitement doit donc être nécéſſairement empyrique.

16. Le corps humain ſert de réceptacle à pluſieurs genres d'inſectes, tellement qu'il n'y a preſque point de partie qui ne puiſſe engendrer & faire croître les ſiens ; la tête a ſes poux, la peau ſes puces & ſes punaiſes, les oreilles leurs perce-oreilles, des mouches dépoſent leurs œufs dans les conduits du nez, les dragonneaux dans les chairs : des vers longs & des tœnia de pluſieurs eſpéces, s'engendrent dans l'eſtomac & les inteſtins ; les aſcarides, dans l'inteſtin rectum. Des inſectes d'une autre eſpéce ſe forment dans le canal choledoque des brébis. Le venin de tous ces inſectes nous fournit des remédes que l'expérience ſeule peut découvrir : ils naiſſent tous ou d'œufs couvés comme les poux, ou peut-être de lambeaux de vers coupés, comme les polypes ; ce qui eſt très-vraiſemblable à l'égard du tœnia. Mais cette théorie n'eſt pas encore aſſez bien éclaircie pour nous ſervir dans la pratique de la Médecine ; par conſéquent l'empyriſme prévaut encore ici, puiſque l'hiſtoire de la production de ces vers, n'eſt pas encore aſſez développée.

17. La *décoloration* eſt le changement de la couleur naturelle, en une autre. La couleur des Européens eſt différente dans les différentes parties du corps ; aux joues elle eſt d'un rouge-roſe, & d'un blanc-roſe dans le reſte de la peau ; elle eſt d'un bleu clair ou brune, dans l'iris, noire dans l'uvée ; elle eſt encore différente à raiſon des traits particuliers de chacun, & l'on déduiroit envain toutes ces différences de la couleur de quelque humeur particuliere, puiſque nous n'avons point d'humeur qui ſoit bleue. Il réſulte ſeulement de la théorie des couleurs que Newton à tracée, & qu'Euler à perfectionnée, que les différentes couleurs, ou les vibrations du ton déterminé dans les rayons de la lumiére, dépendent de telle ou telle groſſiereté & denſité de molécules imperceptibles ; mais il n'eſt encore réſulté de là, rien d'utile pour la pratique ; donc la thérapeutique des décolorations, comme telles, eſt purement empyrique : & il ne nous reſte d'autre moyen que de traiter les obſtructions des viſcéres, la foibleſſe des vaiſſeaux, & les diverſes cacochymies qui ſe trouvent jointes à ces maladies : c'eſt ainſi que nous nous conduirons dans l'expoſition de certains genres & eſpéces ſeulement, de ces maladies.

18. Toutes les maladies de cette claſſe ſont chroniques, c'eſt-à-dire, longues & périlleuſes, excepté la gangrene qui

eſt prompte & dangereuſe, & par conſéquent aigue. La maladie eſt un effort de la nature, tendant à corriger un état vicieux du corps : lors donc qu'un vice du corps exiſte dans les ſolides ou les fluides, la nature qui en eſt confuſément inſtruite, employe ſes organes pour le détruire : ce vice eſt une matiére qui nuit à l'exercice des fonctions, ou en obſtruant, ou en irritant, & plus les organes que cette matière moleſte ou léſe, ſont utiles : plus les efforts que fait la nature pour s'en délivrer, ſont puiſſans & énergiques.

19. Mais plus la puiſſance motrice qui eſt limitée, fait de vigoureux efforts, plus les ſymptômes qui en naiſſent, comme la fiévre, les convulſions, le flux, la douleur & la dépenſe des forces, ſont conſidérables; & de ce que les ſymptômes ſont plus graves, & la détérioration des forces plus grande, il réſulte qu'ils peuvent durer moins de tems ſans danger; donc la maladie eſt d'autant plus courte & périlleuſe, ou plus aigue.

20. La mort ſuppoſe l'épuiſement où la ſuppreſſion de toutes les forces : les forces s'épuiſent d'autant plus vite que les efforts de la nature ſont plus grands, & que le total des forces eſt moindre. Les forces ſont ſupprimées d'autant plus promptement, que la matière morbifique agit avec plus de véhémence, & que la dépenſe qui ſe fait des forces, ſurpaſſe leur quantité déterminée : Dans les maladies aigues, la matiére morbifique agit avec plus de violence, & les forces qui s'y dépenſent, ſont grandes en même proportion; donc la maladie eſt dans ce cas, plus ou moins courte, ſelon que la force naturelle eſt plus ou moins grande.

21. Si la matiére morbifique obſtrue les vaiſſeaux ſanguins, elle intercepte toute la circulation du ſang, en quelque endroit du ſyſtême ſanguin que l'obſtruction ſoit formée, & dans ce cas, la mort eſt prompte. Si la demi-partie des vaiſſeaux majeurs eſt obſtruée, la circulation ſe fait dans l'autre moitié, & la maladie eſt doublement moins aigue. Si la demi-partie des vaiſſeaux du ſecond ordre eſt obſtruée, la quatriéme partie ſeulement du ſang qui circule eſt interceptée, & le danger eſt quatre fois moindre, Si enfin, la demi-partie des vaiſſeaux du dixiéme ordre eſt bouchée, l'obſtruction intercepte ſeulement la cinq cent douziéme partie du ſang, & le danger eſt autant de fois moindre.

22. Preſque tout le torrent de la circulation eſt fermé dans l'orthopnée, ou dans une ſubite inflammation, dans le ſerrement ou l'engorgement de tout le poumon, comme dans les pendus ou ceux qui ſont ſuffoqués par les vapeurs du ſouffre; car tout le ſang qui doit paſſer à travers les dernieres extrêmi-

mités veineuſes des poumons, s'arrêtant tout-à-coup, engorge l'artére pulmonaire, le cœur fait inutilement les derniers efforts, & l'animal périt ſur le champ.

23. Mais ſi la demi-partie des vaiſſeaux pulmonaires eſt engorgée, comme dans une péripneumonie grave, alors la nature fait des efforts conſidérables & proportionnés à cette réſiſtance, juſqu'à ce que l'engorgement ſoit réſous, ce qui produit la guériſon dans l'eſpace de trois ou quatre jours; ou juſqu'à ce que les forces ſoient entiérement épuiſées & que la mort arrive environ vers le même temps.

24. Mais ſi l'un ou l'autre rein eſt obſtrué, comme une artère émulgente tranſmet environ la dixiéme partie de toute la maſſe du ſang, le danger eſt dix fois moindre que dans l'orthopnée: & il y a cinq fois moins de ſang intercepté, que dans une péripneumonie grave; ainſi on peut ſoutenir l'effort de la maladie, pendant plus de jours, & elle n'eſt pas ſi aigue.

25. Dans les maladies fébriles & inflammatoires, telles que ſont preſque toutes les aigues, l'interception du ſang qui y a lieu, offre une raiſon ſuffiſante de danger; mais dans les affections ſoporeuſes, comme l'apolexie, il exiſte un pareil engorgement des vaiſſeaux: & de cet engorgement, naît l'interception du fluide nerveux, la ſuppreſſion des forces, & enfin, la foibleſſe. Dans les affections douloureuſes, comme la gaſtrodynie, la colique, non-ſeulement le fluide nerveux eſt conſumé par la douleur, mais encore comme l'inflammation y a ſouvent lieu, ſa circulation eſt interceptée par le ſerrement que ſouffrent les vaiſſeaux; donc cette théorie ſuffit pour comprendre la nature de toutes les maladies aigues.

26. Les maladies chroniques ſont celles qui s'étendent ſuivant Hippocrate, au-delà de quatorze jours, & ſuivant les modernes, au-delà de ſept ſemaines. Dans celle-ci, il y a une plus grande diſtance depuis le commencement juſqu'à l'augment, & depuis l'augment juſqu'à l'état; ainſi la maladie eſt lente ou parcourt ſes périodes lentement, & elle différe des maladies longues, en ce qu'elle eſt périlleuſe, ſuivant l'opinion des modernes.

27. Dans les maladies chroniques, la matiére morbifique intercepte une très-petite quantité de ſang qui circule, attendu que l'obſtruction qu'elle forme, réſide dans les vaiſſeaux du dernier genre; ſçavoir les vaiſſeaux ſéreux ou lymphatiques, dans leſquels il paſſe d'autant moins de ſang, qu'il y a plus de rameaux qui ſont obſtrués. Suppoſons une obſtruction dans les vaiſſeaux lymphatiques qui naiſſent environ du vingt-quatriéme ordre de diviſion, par exemple, de l'artere ſplénique,

dont la ſection eſt à celle de la cæliaque, comme un à trois : comme la cæliaque tranſmet à peine la huitiéme partie du ſang qui paſſe par l'aorte : le ſang qui entre dans la rate, eſt à peine la vingt-quatriéme partie de cette quantité ; donc la la moitié obſtruée de la premiere diviſion, interceptera à peine la quarante-huitiéme partie ; la moitié de la ſeconde diviſion, la quatre-vingt-ſeiziéme ; & la moitié de la ſixiéme diviſion, obſtruée, interceptera à peine la quinze centiéme partie de tout le ſang ; par conſéquent, il n'en ſera pas plus intercepté par l'obſtruction de tous les vaiſſeaux lymphatiques, qui peuvent naître ſucceſſivement de cette ſixiéme diviſion, que la quinze centiéme partie du tout.

28. Dans les diviſions ultérieures des artéres, les veines s'anaſtomoſent avec leurs artéres, avant qu'on rencontre les diviſions lymphatiques, comme on peut le voir dans le méſentére. Donc il peut ſe faire que preſque tout le ſang qui coule par les artéres, ſi tous les vaiſſeaux lymphatiques qui en ſortent ſont obſtrués, circule par les veines ſanguines ; donc le cœur n'éprouve qu'une très-légére réſiſtance de la part de ces obſtructions ; il n'en réſulte donc preſqu'aucun danger pour la vie, preſqu'aucun travail pénible pour la nature, ni aucune maladie aigue, ſi on en excepte les accès de la fiévre quarte.

29. Cependant la rate ſera peu à peu diſtendue & gonflée par cet engorgement ; ce qui cauſera la compreſſion des viſcéres voiſins : de plus, l'action phyſique de la rate ou la préparation qu'elle donne au ſang qui doit former la bile, & les autres fonctions, s'il y en a, feront en défaut ; la bile manquera d'énergie pour l'ouvrage de la chylification, & le chile étant mal conditionné, & crud, la ſanguification ſera néceſſairement imparfaite ; de là la pâleur, le froid, l'enflure des pieds, l'anaſarque, & pluſieurs autres maladies qui en réſulentt. Enfin le fluide nerveux ſe ſéparant du ſang en moindre quantité, les forces ſeront plus foibles ; de là le danger qui menace la vie de fort loin.

30. Le danger dont menacent les maladies chroniques, évacuatives, reconnoiſſent une autre origine, comme des flux ſereux, des flux de ventre. Ces maux naiſſent ou d'une acrimonie irritante, laquelle diſſout auſſi le ſang qui manque par conſéquent d'une conſiſtance convenable pour l'entretien de la vie (*claſſe* 6. *n°*. 37.) ; & de plus l'influence du fluide nerveux qui ſert à produire les évacuations par haut & par bas, diminue les forces, en raiſon de la fréquence & de la violence des efforts, ſi le flux ſe fait par des organes qui dans l'ouvrage des flux, empruntent l'action muſulaire. Enfin dans

chaque flux de longue durée, où la force de l'organe sécrétoire est affoiblie, la lymphe nourriciére, principalement si elle a trop de fluidité, se dégorge avec le suc excrémentitiel, par l'organe affoibli; de-là vient la penurie du suc nourricier & l'abattement des forces des organes. Puisque les muscles relâchés & flasques ne peuvent transmettre aux membres la force du fluide nerveux, qui leur est communiquée, l'énergie du cœur s'affoiblit, & la sanguification s'exécutant mal, il en résulte un suc nerveux de mauvaise espéce; enfin, les sucs digestifs étant trop foibles, le chyle qu'ils fournissent, est mal conditionné; de là, l'inapétence, l'épuisement, & le défaut du sang, du chyle & du fluide nerveux.

31. De cet assemblage de lésions, c'est-à-dire, de la digestion viciée, naît le vice de constitution du sang; de là l'atonie des fibres, la foiblesse du fluide nerveux, & enfin la penurie des forces; de là naissent aussi l'atonie des vaisseaux & la stagnation des fluides, qui leur fait contracter un plus grand vice; de là les extravasations & les hydropisies qui terminent une grande partie des maladies chroniques. L'autre partie est accompagnée jusqu'à la mort, d'étisies amphimerines, hectiques; mais sur-tout de la phthisie. Joignez à ces accidens, les vapeurs putrides, vénéneuses, qui s'éxhalent de certaines corruptions d'humeurs, & de toute partie sphacelée, & qui, en éteignant ou détruisant l'action du fluide nerveux, donnent la mort; ce sont là les derniers effets qu'on a à craindre de la part des maladies chroniques.

32. Les vices sont donc assez évidens dans les maladies chroniques; ces vices sont 1°. la cacochymie, 2°. la cacochylie, 3°. la foiblesse & la laxité des solides, 4°. l'obstruction sur-tout des vaisseaux lymphatiques, causée par une humeur épaisse & âcre. Les remédes généraux qui y sont indiqués, sont donc 1°. ceux qui entraînent les sucs vicieux par les couloirs de la transpiration, de l'urine, & autres. 2°. ceux qui corrigent les digestions vicieuses. 3°. Ceux qui rendent aux solides leur ton. 4°. Enfin, ceux qui lévent les obstructions des vaisseaux, en adoucissant l'acrimonie, & en résolvant les humeurs épaissies.

La cacochymie bilieuse, ou la rédondation de la bile dans le foie ou dans le sang, se guérit par les cathartiques réitérés, pourvu qu'avant de la purger, on ait eu soin de la rendre fluide par les bouillons & les apozémes faits avec les plantes chicoracées, avec les hépatiques; par l'usage du petit lait dont on use sur-tout en été, & par les eaux martiales.

La nature évacue la cacochymie purulente, ou la purulence des divers viscéres, dans la phthisie, par l'anacatharse;

dans

dans la pyurie par la voie des urines, & ainsi de suite ; il est donc du devoir du Médecin de procurer ces évacuations.

PRÉCIS DE LA DIXIEME ET DERNIERE CLASSE.

CACHEXIES.

Caractere. Habitude vicieuse du corps ; quant au volume, à l'égalité, à la légèreté & à la couleur.

ORDRE I. *Consomptions (macies) maladies dont le principal symptôme est la diminution du volume, causée par le défaut de la graisse.*

I. Étysie (*Tabes*) maigreur, avec une fiévre amphimérine lente, sans toux.
II. Phthysie (*Phthysis*) maigreur, avec une amphimérine lente, toux & anacatharse purulente.
III. Atrophie (*Atrophia*) maigreur sans fiévre.
IV. Desséchement (*Aridura*) maigreur d'une partie seulement.

ORDRE II. *Enflures (Intumescentiæ) difformités causées par l'augmentation du volume du corps.*

V. Corpulence (*Polysarcia*) enflure universelle produite par la graisse.
VI. Bouffissure (*Pneumatosis*) enflure de tout le corps, produite par les vents.
VII. Anasarque (*Anasarca*) enflure œdémateuse de tout le corps.
VIII. Œdématie (*Phlegmatia*) enflure œdémateuse des parties inférieures.
IX. Gros ventre (*Physconia*) enflure de l'abdomen, causée par ses parties solides, sans pesanteur ni fluctuation.
X. Grossesse (*Graviditas*) enflure de l'abdomen, qui commence par l'hypogastre, après l'ouvrage de la génération, & se termine par l'enfantement.

ORDRE III. *Hydropisies locales (Hydropes partiales) tumeur causée par l'accumulation des fluides dans la tête, l'abdomen & la matrice.*

XI. HYDROCÉPHALE (*Hydrocephalus*) c'eſt l'hydropiſie de la tête produite par la ſéroſité.

XII. ENFLURE DE LA TESTE (*Phyſophalus*) c'eſt l'hydropiſie de la tête, produite par de l'air.

XIII. HYDRORACHITIS, tumeur enkiſtée cauſée dans les enfans nouveaux-nés, par l'écartement des vertébres lombaires.

XIV. ASCITE (*Aſcites*) Hydropiſie générale de l'abdomen, produite par un fluide non élaſtique, ou qui eſt accompagnée de péſanteur & de fluctuation.

XV. HYDROPISIE DE MATRICE (*Hydrometra*) tumeur de l'hypogaſtre, ſans péſanteur, cauſée par l'enflure de l'utérus, diſtendu par les fluides.

XVI. TYMPANITE DE MATRICE (*Phyſometra*) tumeur de l'hypogaſtre, cauſée par des vents qui diſtendent l'utérus.

XVII. TYMPANITE (*Tympanites*) hydropiſie de tout l'abdomen, cauſée par des vents, ou qui eſt élaſtique & légére.

XVIII. MÉTÉORISME (*Meteoriſmus*) c'eſt un gonflement flatulent, ou de l'épigaſtre, ou de tout l'abdomen, dans une maladie aigue.

XIX. ISCHURIE (*Iſchuria*) tumeur de l'hypogaſtre, produite le plus ſouvent par la rétention de l'urine, dans la veſſie.

ORDRE IV. *PROTUBERANCES* (*Tubera*) *tumeurs des parties ſolides, non hydropiques.*

XX. RACHITIS (*Rickets*) difformité dans les petits enfans, cauſée par une tumeur dure des articulations, par l'amaigriſſement des chairs, par le volume de la tête, avec un eſprit précoce.

XXI. ÉCROUELLE (*Scrophula*) tumeur ſquirreuſe des glandes du col & du méſentere, avec des lévres & un nez gros.

XXII. GANCER (*Carcinoma*) ulcéres chancreux, avec des douleurs lancinantes.

XXIII. LÉONTIASIE (*Leontiaſis*) on la connoît par des papilles ſetacées, ou corniculées, qui s'élévent ſur la peau.

XXIV. CLAVELÉE (*Malis*) tumeurs ſouvent purulentes, ou ulcérées, dans leſquelles on trouve quelquefois des vers.

XXV. FRAMBÆSIA (*Yaw, pian*) excreſcences fougueuſes, grenues comme une mure, ſouvent avec des ulcéres, &c.

ORDRE V. *MALADIES CUTANÉES* (*Impetigines*) *maladies contagieuſes, chroniques, qui produiſent des excreſcences de la peau, des tumeurs accumulées, des ulcérations, des croutes, &c.*

XXVI. VÉROLE (*Syphilis*) on la connoît par des petits ulcé-

res, par les porreaux, les bubons, les fics, qui affectent pour l'ordinaire, d'abord les parties de la génération, souvent après qu'une gonorrhée a précédé : & ensuite par des pustules crustacées, par des douleurs nocturnes, par des exostoses, des caries, &c. dont les autres parties sont affectées.

XXVII. Scorbut (*Scorbutus*) on le connoît par la chûte des dents, par des taches livides, jaunes, purpuro-violacées, qui occupent principalement les jambes.

XXVIII. Ladrerie (*Elephantiasis*) on la connoît par la difformité du visage, par des tubérosités calleuses, par l'ozène, l'enrouement, par une peau épaisse, onctueuse, & l'anæsthésie des extrêmités du corps.

XXIX. Lépre (*Lepra*) on la connoît par des tubercules calleux, plus grands que ceux de la galle, ou par des croutes, des écailles, & par des dartres, dispersées sur la peau, avec démangeaison.

XXX. Galle (*Scabies*) on la connoît par des pustules crustacées de la grandeur d'une lentille, prunigineuses, & qui affectent principalement les mains.

XXXI. Teigne (*Tinea*) on la connoît par des croutes jaunes ou grises, ulcéreuses, dispersées à la tête.

ORDRE VI. Couleurs dépravées (*Icteritiæ*) *on les connoît par une couleur extraordinaire de toute la peau, qui est pâle, jaune, noire & rouge, sans pyrexie aigue.*

XXXII. Jaunisse (*Aurigo*) on la connoît par la couleur jaune des yeux & de la peau, tirant sur l'or ou l'orangé.

XXXIII. Ictere noir (*Melasicterus*) on le connoît par la couleur de la peau, noire, ou noire livide, ou noire fuligineuse.

XXXIV. Ictere rouge (*Phœnygmus*) on le connoît par une rougeur diffuse, ou tachetée, sans pyrexie.

XXXV. Pasle couleur (*Chlorosis*) c'est une pâleur, ou une couleur brune de la peau, sans aucune teinte jaune des yeux, le plus souvent avec pica.

ORDRE VII. *Cachexies anomales ; on les connoît par les signes de la classe à laquelle elles appartiennent, & par leur affinité avec les ordres précédens.*

XXXVI. Phthiriase (*Phthiriasis*) on le connoît par la présence des pouls, avec alopécie, & souvent ulcération de la tête.

XXXVII. Plique (*Trichoma*) maladie des Polonois, qui se connoît par l'entortillement des cheveux qui for-

ment des pelotons qu'on ne peut démêler ; ſouvent avec phthiriaſe.

XXXVIII. ALOPECIE (*Alopecia*) on la connoît par la chûte des cheveux, par la deſquammation de la cuticule, &c.

XXXIX. MAL SAINT-LAZARE (*Elcoſis*) on le connoît par de nombreux & amples ulcéres chroniques, cariés, fœtides, &c. avec une fiévre lente.

XL. GANGRÉNE (*Gangræna*) c'eſt au commencement, la mort de la partie, & enſuite ſa diſſolution putride.

XLI. ERGOT (*Necroſis*) c'eſt la mortification d'une partie, ſans qu'aucune tumeur ait précédé, & enſuite ſon deſſéchement, ſon induration & ſa noirceur.



THÉORIE
DE LA DIXIEME CLASSE.

Cachexies ou Maladies cachectiques.

CE ſont des maladies dont le principal ſymptôme eſt la laideur, ou une altération notable de la forme naturelle.

Comme la forme ou la beauté ſuppoſe un aſſemblage de qualités ſenſibles, comme de la figure, de la maſſe, du nombre, de la proportion des parties, de la poliſſure, de la couleur, de la conſiſtance, &c. telles qu'on les remarque dans les hommes, qui pour cette raiſon, plaiſent à tous les autres; toutes les fois que l'une ou l'autre de ces choſes manque, la laideur a lieu. Cette laideur n'eſt pourtant pas morbifique, à moins qu'elle ne ſoit notable, conſtante, & accompagnée d'autres ſymptômes graves.

La difformité étoit connue par les Grecs, ſous le nom de *cachexia*, habitude dépravée du corps. Les Anciens déſignent vulgairement ſous le nom de cachexie, la maigreur, les couleurs dépravées, les maladies cutanées, les diverſes affections chroniques, comme on le comprend par les définitions de *Gorrée*.

Toute laideur ne peut pas être rangée parmi les maladies de cette claſſe; ainſi, quoiqu'une *odeur* dépravée appartienne aux qualités vicieuſes, elle eſt plutôt un ſymptôme d'autres maladies, comme de l'ozène, de l'énuréſie, de la diarrhée. Le vice de la *chaleur* & de la *couleur* dans les fiévres phlegmoneuſes, & autres maladies aigues, n'eſt pas un ſymptôme principal; par-conſéquent, quoique ces qualités ſoient vicieuſes, elles appartiennent mieux à d'autres claſſes dont elles ſont ſymptômes.

L'habitude eſt viciée *méchaniquement*, lorſque la ſituation, le nombre, la figure, & la proportion des parties ſenſibles eſt changée, comme dans le rachitis, la gibboſité, les playes, les hernies, les monſtruoſités, l'hydrocéphale, &c : elle eſt viciée *phyſiquement*, lorſque la juſte proportion des humeurs entre elles, ou des molécules inſenſibles de diverſes qualités, eſt changée; ainſi la peau jaunit, ſi la bile prédomine; elle pâlit, ſi la lymphe ſurabonde; elle eſt échauffée, quand les particules ignées ſont trop dévelopées, la peau eſt condenſée & roidie par le froid, &c. Voyez *la Phyſiologie*: *des tempéramens*, page 241.

Les vices méchaniques du corps ſont nommés vices de *ſtructure ;* les vices phyſiques ſont nommés vices de *conſtitution*, ou du *mêlange.* Tout changement s'opére par le mouvement, & par-conſéquent, par les forces motrices ou réſiſtantes : tout vice eſt un changement qui ſe fait dans un corps ſain ; ſa cauſe doit donc être réduite à la force *mutante*, qui eſt, ou *méchanique*, telle qu'eſt celle qui concourt à produire la luxation, l'excreſcence, & les autres vices organiques ; ou *phyſique*, comme l'adhéſion, la ſécrétion, le mouvement inteſtin, d'où naiſſent les vices phyſiques, ou les intempéries. Si les forces phyſiques & méchaniques du corps humain concourent à produire la fin pour laquelle le Créateur les a établies, la ſanté eſt en vigueur, *Phyſiologie, page 128*, & alors la ſtructure & le mêlange des parties ſont dans un état parfait. *Pathol. N°. 8.* Donc la cauſe des vices du corps, remarquables dans la ſtructure & le mêlange, eſt l'oppoſition de ces forces, comme *Schreiber* l'a démontré plus au long dans ſa *Phyſiologie.*

La nature, qui ſe ſert d'organes défectueux, & qui eſt dépourvue de moyens convenables pour obtenir ſa fin, ne peut pas corriger avec efficacité, les vices méchaniques & phyſiques de l'économie animale, comme elle les corrige, ou s'applique à les corriger, lorſque les organes jouiſſent de leur vigueur, que le ſujet eſt jeune, & que les facultés de l'ame ne ſont pas épuiſées par une longue maladie. C'eſt pourquoi dans les affections cachectiques, dans leſquelles les ſolides n'ont point aſſez de fermeté, ni les fluides aſſez d'activité pour produire des actions énergiques, ſur-tout ſi la caducité de l'âge, une foibleſſe naturelle, ou acquiſe par les maladies, ſe rencontrent : alors ces efforts de la nature, qui déterminent les fiévres aigues, & produiſent les métaſtaſes, les criſes & les prompts changemens, manquent ; les maladies cachectiques ſont donc chroniques pour l'ordinaire : c'eſt-à-dire, qu'elles marchent lentement, & que, les forces manquant, elles ſe terminent ſouvent par la mort.

Les maladies cachectiques appartiennent, ſuivant les Méthodiques, aux maladies de *relâchement :* le ton naturel des ſolides y eſt effectivement affoibli : ſuivant les Galeniſtes, elles appartiennent aux *intempéries froides & pituiteuſes :* ſuivant les Chymiſtes, à la prédomination du principe aqueux ou phlegmatique : ſuivant les Méchaniciens, au défaut d'équilibre réſultant de l'*atonie* des ſolides, & aux obſtructions lymphatiques.

ORDRE I. *MAIGREUR.*

SI la preſſion laterale que font ſur les vaiſſeaux les fluides en circulant, perſévère : ces vaiſſeaux gardent leur diametre, leur tenſion naturelle, & les parties qui ſont compoſées de ces vaiſſeaux, leur fermeté & leur grandeur : la preſſion laterale decroît, ſoit en conſéquence de la diminution de la quantité des liquides que les artéres verſent dans les petits vaiſſeaux ; ſoit à cauſe de l'évacuation augmentée des liquides, qui ſe fait par les organes excrétoires : & de cette évacuation, dépend la diminution de la preſſion laterale, ſuivant qu'elle excéde l'influx des humeurs dans les vaiſſeaux.

Mais quand la preſſion laterale des fluides ſur les ſolides diminue, & que les vaiſſeaux ſont aſſez élaſtiques, les parties ſe rétréciſſent dans la même proportion & la peau ſe ride, la conſomption arrive avec aridité & ſechereſſe ; mais ſi les vaiſſeaux manquent d'élaſticité, les parties s'amaigriſſent, ou deviennent plutôt flaſques, que maigres. De-là naît la différence qu'il y a entre la maigreur & le décharnement ; la maigreur ſuppoſe un relâchement ſans diminution de volume ; le décharnement au contraire ſuppoſe principalement la diminution du volume. A l'égard de la maniére dont l'amaigriſſement qui ſuccéde à la diminution latérale des vaiſſeaux, eſt formé par la force élaſtique des parties, comme ſa cauſe : & comment la ſeule diminution de la preſſion produit la marcidité : il eſt très-facile de le comprendre.

L'influx des fluides dans les petits vaiſſeaux eſt moindre, lorſque la *faculté* qui contracte le cœur, eſt diminuée, comme par le chagrin, la vieilleſſe, la langueur, des longues maladies qui ont précédé, des longs jeûnes, des fatigues immodérées, de longues affections de l'ame, les veilles, ou même par l'augmentation d'une réſiſtance locale dans les grandes artéres qui ſe trouvent comprimées en quelque part par une tumeur, une luxation, un os fracturé ; par une excroiſſance, ou un anévryſme qui intercepte le cours du ſang, ou par une concrétion polypeuſe qui produit le même effet.

L'écoulement des fluides qui ſe fait des vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & adipeux, ſurpaſſe la quantité de leur influx, ſi les orifices excrétoires de la ſueur, de l'urine, de la tranſpiration, ou des couloirs morbifiques, comme des ulcéres, des cautéres, ou les émonctoires des inteſtins, ſont trop ouverts, ou ſont excités à l'excrétion : ce qui arrive dans les évacuations ſe-

reuſes, purulentes; dans les flux de ventre, & ſi la conſiſtance naturelle des fluides eſt diminuée par les délayans, les boiſſons, les remedes fondans, les exercices, les venins, les étuves, l'abus des bains chauds, ou par des miaſmes diſſolvans, par des médicamens alkalins, mercuriaux, diurétiques, acres.

La maigreur ſera donc en raiſon de l'excès, dont l'écoulement ſurpaſſe l'influx, & de l'élaſticité des vaiſſeaux.

I. *Etiſie*. Tabes.

Caractére. C'eſt une maigreur de tout le corps, avec une fievre lente, habituelle, ſans toux & ſans crachement de pus.

Elle différe de l'atrophie dans laquelle il n'y a point de fievre habituelle; & de la phthiſie qui eſt accompagnée de toux & de crachement de pus, de l'un ou de l'autre. Il y en a une qui eſt primitive ou ſymptome principal de la maladie; une autre qui eſt ſecondaire & très-fréquente, ſuccéde ou ſurvient à une maladie d'un autre genre qui a dégéneré.

On nomme ceux qui en ſont attaqués, *Etiques*.

Les ſymptomes eſſentiels ſont la *conſomption* & la *fiévre hectique*. La cauſe de la préſence de cette fievre, eſt l'effort que fait la nature, pour purger le ſang de la matiére purulente & des corpuſcules âcres qui l'infectent, en excitant des pulſations fréquentes du cœur & des vaiſſeaux, mais lentes & interrompues, à cauſe de la foibleſſe de la faculté vitale. La cauſe de la conſomption, eſt l'élaſticité naturelle qui ſurpaſſe la preſſion latérale des fluides ſur les ſolides, ou la diminution de cette preſſion latérale; or la preſſion latérale eſt diminuée ſur-tout dans la maigreur, à cauſe de l'écoulement des humeurs qui ſe fait des vaiſſeaux; ou parce que ces humeurs ſont acres & ſollicitent les vaiſſeaux à les ſéparer par la peau, ou s'évacuent par la voie des ulcéres qu'elles engendrent; ſoit parce qu'étant toutes enſemble diſſoutes, & fluides, elles s'échappent par la tranſpiration, la ſueur, ou par quelqu'autre voie.

Les tabides différent des hectiques, en ce que dans les premiers, la maladie eſt plus grande, à raiſon de la maigreur: & qu'elle l'eſt davantage dans les hectiques à raiſon de la fievre; & parce que dans les hectiques, nul viſcere, nulle partie n'eſt affectée d'un vice fixe & organique; ce qui ſouvent a lieu dans les tabides. D'ailleurs on les confond vulgairement dans la pratique, ſans que cette erreur ſoit perilleuſe.

1. Etiſie dorſale de Lommius, obſ. l. 2. *Phthſiis notias* d'Hippocrate, l. de morb. C.

C'eſt celle qui attaque les gens mariés & les impudiques, qui ne ſont pas aſſez retenus ſur le fait de l'acte venerien;

au commencement ils ſont ſans fievre & ont de l'appetit, mais ils maigriſſent ; ils s'imaginent ſentir des fourmis qui deſcendent depuis la tête tout le long de l'épine ; lorſqu'ils urinent, leur ſemence ou bien la mucoſité des proſtates, s'évacuent ; enſuite arrivent la difficulté de reſpirer, la foibleſſe, la peſanteur de tête, la fievre. L'excès de l'acte venerien, dit *Sanctorius*, nuit à l'eſtomac & aux yeux, il empêche la tranſpiration, affoiblit les vieillards, les refroidit, & rend les jeunes gens plus légers & plus chauds. Ceux qui ſe livrent trop long-tems au libertinage & ne vivent pas ſobrement, perdent les forces de l'eſtomac & font mal les digeſtions ; de-là les crudités, les vents, l'hypocondriacie à laquelle ils ſont ſujets ; leurs forces s'affoibliſſent auſſi, ils ſe fondent, & enfin ils meurent d'épuiſement.

Suivant *Lommius*, les accidens de l'étiſie dorſale, ſont une cephalalgie vehemente, aigue ; une douleur formicante dans le col & dans les lombes ; un rhumatiſme qui empêche la flexion des jambes ; le ventre eſt pareſſeux, les urines ſortent difficilement ; la ſemence ſort pendant leur écoulement & pendant le ſommeil ; on éprouve de la difficulté de reſpirer, de la laſſitude lorſqu'on monte, avec peſanteur de tête & tintement d'oreilles. Il n'y a point de fievre, la maigreur s'accroît de jour en jour, ainſi que la douleur des membres ; la maladie s'enracinant, arrivent l'œdématie, le tremblement des mains, l'amauroſie ; la maladie a coutume de revenir après pluſieurs années, ſouvent de ſept en ſept ans. Voyez *Satyriaſe* & *Gonorrhée*. Cette deſcription convient très-bien à un malade que j'ai ſous les yeux. Les trois variétés de l'étyſie dorſale que rapporte Hyppocrate cité par Riviere, manquent de ſignes ſuffiſans. Voyez *Lumbage* 16.

Après l'uſage des remedes généraux, Hippocrate conſeille le lait d'âneſſe, enſuite celui de vache pendant quarante jours, & rétablit les forces par l'uſage de bons alimens.

Il convient auſſi de donner à ceux qui refuſent de s'abſtenir du commerce venerien, des alimens reſtaurans, tels que ſont les viandes ſucculentes roties, le chocolat préparé avec la vanille, le muſc, l'ambre, les ſemences du pin, la racine de ginſeng, les piſtaches, les fruits d'aveline, les bulbes d'orchis, & le ſalep, dont on fait des crêmes.

2. Ethiſie renale, phthiſie nephrétique d'Hippocrate. C.

C'eſt l'eſpece qui dépend de l'ulcération des reins. Ici appartient un cas mémorable du Colonel Townshend, que *Cheyne* rapporte *The English malady, pag. 308*. Ce Colonel étoit affligé depuis pluſieurs années, de douleurs néphrétiques, avec un vomiſſement conſtant, qui lui faiſoient paſſer une vie

malheureuse : il avoit gardé un régime exact, usant du lait d'ânesse & des eaux de Bristol. Le même malade pouvoit à son gré, pourvu qu'il s'arrangeât sur un siége, se dépouiller de tous les signes de la vie, & ensuite les reprendre ; il rendit témoins de cette faculté singuliére, & de l'empire qu'il avoit sur son propre cœur, Cheyne, Baynard, & Skrine Apothicaire. Après cette expérience, il dit adieu aux siens, ajouta un codicile à son testament, & ayant reçu tranquillement les Sacremens, il expira.

Le cadavre ayant été ouvert, tout se trouva en bon état, excepté le rein droit, qui étoit quatre fois plus grand que de coutume, & distendu comme une vessie, par une bouillie blanchâtre, qui sortoit avec les urines pendant la maladie ; il étoit rempli d'une matiére calcaire ou gypseuse, & la substance charnue du rein, que le cancer nephretique avoit dissoute & rongée, s'étoit totalement évanouie.

3. Etisie apostemateuse, *étisie* causée par des apostemes & des ulcéres, *tabes apostemalodes.* Morton, Phthsiol. c. 5. C.

Cette espece est fomentée par un apostême, par un ulcére, ou une fistule de quelque partie musculeuse : elle est causée par la soustraction du suc nourricier de la masse du sang, & accompagnée de soif, de langueur, d'inappétence, de veilles, d'une fiévre continue hectique, dont les redoublemens reviennent le soir, & qui conduit les malades à l'extrême maigreur.

Le siége de l'abcès ou de l'ulcére, est dans une partie quelconque, comme dans les tegumens, la tête, le cœur, le diaphragme, les glandes du col, des lombes, des jambes, des pieds, &c. Voyez le *sepulchratum de Bonet*, *tom. 3. sect. 7. de Tabe ; Morton, Phthisiologiæ*, *cap.* 5.

Morton parle au long de la cure : en général l'apostême ayant été ouvert, on évacue le pus par les moyens chirurgiques, & l'on fait prendre intérieurement les balsamiques; on adoucit l'acrimonie du sang, par les laitages, les eaux sulphureuses, les décoctions de quinquina, de salsepareille & de douce-amére.

4. Etysie des nourrices, *Tabes nutricum ;* Morton, Phthisiol. c. b. C.

On connoît l'étisie qu'une trop grande lactation a causée ; 1°. par l'inappétence ; 2°. par la langueur des forces ; 3°. par une fréquente hysterie ; 4°. par une chaleur hectique : à ces accidens se joignent souvent la toux, la dyspnée & les signes d'une phthisie prochaine.

Cette étisie récente se guérit ; 1°. en sevrant le nourrisson ; 2°. par des alimens succulens qu'on fait prendre à la nour-

rice ; 3°. par la gayeté de l'esprit qu'on lui recommande de se procurer ; 4°. par l'usage de la diéte lactée, dans un lieu où elle puisse passer une vie agréable.

5. Pthisie causée par l'hydropisie, *tabes ab hydrope ;* Morton, phthisiol. c. x. C.

J'entends par l'hydropisie, non en genre, mais un ordre de maladies, qui comprend l'ascite, l'hydrothorax, l'hydrocephale, &c. l'étisie suit ces maladies, à cause de l'appauvrissement du sang & de l'épanchement du suc nourricier dans l'abdomen ou le thorax ; les signes sont la paleur du visage, une soif continuelle, une urine peu abondante & briquétée, l'inappétence, la fiévre lente ; l'événement en est fort souvent mortel.

1°. Les hydragogues réiterés sont indiqués, si les forces du malade peuvent en supporter l'action ; 2°. ou les diuretiques salins ; 3°. les apéritifs martiaux, pour détruire la cause de la maladie, sçavoir l'obstruction du foie, de la rate, ou de l'ovaire. Voyez *Sydenham & Alex. de Tralles de Ascite.*

6. Etysie sudatoire, étysie causée par des sueurs immenses ; *Morton* Phthisiol. C.

Cette espéce est accompagnée de sueurs continuelles ou nocturnes, & d'une petite fiévre ; elle se joint souvent à la phthisie confirmée ; mais quelquefois elle dépend de la constitution du sang, qui est dissous, acre, scorbutique. Voyez *Ephidrose*, dans les maladies évacuatoires.

7. Etysie provenant du péricarde, *Tabes à pericardio*, Salius de affectibus omissis ; Zacutus prax. admirabil. l. 2. obs. 137.

Galien observa cette étisie, causée par une tumeur formée dans la pericarde, dans un singe & un coq qu'il ouvrit. Zacutus l'a observée trois fois : ses signes sont une fréquente défaillance, la palpitation du cœur, un pouls dur, petit, une petite fiévre & la consomption.

On trouve dans les cadavres qu'on ouvre, des tubercules durs sur le péricarde, & qui suppurent quelquefois.

Cette affection est chronique & incurable.

Bartholin, *Hist. 32. Centur. 2*, a observé une pareille étisie dans un bœuf ; & *Galien*, *l. 5. cap. 1. de loc. affect.* l'a vu *causée par un abcès du cœur.*

8. Etisie hepatique, *Bonet sepulchret. tom. 1. p. 741.* étisie causée par un squirre au foie, *Borrichius*, *obs. 95.* C.

Dans cette espéce, la substance du foie est remplie de petits grains durs, blancs, tels qu'on en voit ordinairement dans le foie des cochons écrouelleux.

Borrichius l'a obſervée dans un adoleſcent ; voyez en pluſieurs cas rapportés dans le *Sepulchretum de Bonet*.

Lorſque dans la ſuppuration du foie, ſa ſubſtance eſt tombée en diſſolution, & a paſſé dans le canal inteſtinal par le conduit choledoque, il en naît une hepatirrhée purulente. MM. Chicoyneau & Soulier ont guéri cette eſpéce, par l'inciſion de l'hypocondre.

a. Etyſie hépatique *de M. Monro*, Eſſay d'Edinbourg, tom. 4. art. 47. obſ. 5.

Elle commence par une hepatalgie grave ; il paroît une tumeur douloureuſe à la region du foie ; la couleur du viſage eſt plombée, le pouls petit & fréquent ; les paroxyſmes qui attaquent de nuit, ſe terminent le matin, par des ſueurs, & par l'anorexie ; la douleur de l'épigaſtre eſt plus conſidérable après le repas, la ſoif eſt continuelle, le ſommeil interrompu ; à ces accidens, ſe joint une diarrhée opiniâtre.

Monro a obſervé une étiſie de cette eſpéce, dans laquelle l'application des emplâtres maturatifs ſur l'épigaſtre, & l'uſage du petit lait par lequel on ſoutenoit la diarrhée, firent inſenſiblement évanouir la tumeur en peu de jours, on y ſentoit de la fluctuation, quoiqu'il ne parût point de pus dans les matiéres fécales.

9. Etyſie méſentérique, étyſie cauſée par les glandes du méſentère, *Tabes à glandulis meſenterii*. Bonet Sepulchret. page 745. 746. tom. 1. de Frid. Hoffmann. de affect. phthiſicâ, C. XI. 3. C.

Cette eſpéce dépend des petites glandes du méſentère, ſeulement devenues ſquirreuſes, comme je l'ai ſouvent vu dans l'Hôpital général, ou qui ſont tombées en ſuppuration ; je n'ai jamais pu découvrir dans ces ſortes de malades, aucun ſigne d'affection écrouelleuſe. Cette eſpéce d'étiſie attaque ſur-tout les enfans nés de parens débauchés, vers l'âge de ſept ans ; ils ſont pâles, triſtes, tourmentés par une faim vorace ; à ces accidens, ſe joignent quelquefois un appetit dépravé, un flux de ventre, la lienterie & une petite fiévre qui les conſument, & ſe terminent ſouvent en une hydropiſie aſcite, ou en une œdematie qui les mène à la mort.

Voyez la deſcription de ces ſquirres dans *Warthon Adenograph.* cap. XI. & dans *Rouſſel de tabe glandul.* Londin 1750, *in*-8°.

On les guérit par les martiaux, par les eaux chalybées ; l'infuſion de rhubarbe en boiſſon, & enſuite par les laitages.

10. Etyſie glandulaire, *Rouſſel*, de tabe gland. Etyſie ſcrophuleuſe. *Glandulæ induratæ*. Paul Æginette.

C'eſt celle que fomentent des tumeurs blanches & dures

des glandes du col, des oreilles, des bronches, & du mésentere. On doit y distinguer trois tems : 1°. celui de l'endurcissement des glandes : 2°. celui de l'inflammation : 3°. celui de la suppuration. Les glandes lymphatiques affectées, forment une chaîne qui descend d'un côté & d'autre, depuis les oreilles, jusqu'au col, au thymus dans la poitrine, & de-là, dans l'abdomen.

Ces glandes sont endurcies par un virus scrophuleux, que de célébres Médecins ont inutilement entrepris de combattre par des frictions mercurielles : *Geofroy* conseille dans ce cas, quelques grains d'antimoine crud, réduit en poudre impalpable, dont on continue l'usage pendant plusieurs mois. *Roussel*, dans son Traité *de Tabe glandulari & aquâ marinâ*, conseille dans le premier tems, un reméde comme l'ayant éprouvé plusieurs fois, & qui autrefois a été loué par *Serenus Samonicus*, & par *Celse ;* c'est l'eau de mer, ou pure, ou édulcorée par le miel, dont le malade prend chaque matin une livre, ayant soin d'user du lait, dans le troisiéme tems de la maladie.

11. Etysie syphilitique ; Etysie des François. *De Roderic à Fouseca*, Tome I ; de *Schenckius*, L. 6. Atrophie causée par la vérole. *Astruc*, L. 4, C. 7. C.

C'est celle qui succéde à un commerce impur, à une gonorrhée supprimée à contre-tems ; à des ulcéres des parties génitales, à des bubons inguinaux ; à des dartres & à des varices au front, au col, & enfin à des douleurs nocturnes, à l'érosion du vomer, des amygdales, de la luete & du palais, à l'érosion & à des tumeurs des os. La vérole se guérit ordinaitement par une sage administration du mercure, précédée d'un usage suffisant de bouillons, du lait & des bains ; mais si on la traite mal & si elle persiste, souvent elle dégénere en une étysie encore plus difficile à guérir : & quoique la vérole ait été bien traitée, l'étysie syphilitique persévére, lorsque la moële des os a été corrompue par la carie & la pourriture. Dans ce cas, on ne peut tenter d'autre reméde, que de trépaner l'os, de le racler, de le couper, ou d'y appliquer le caustique, si les forces du malade le permettent ; pendant ce tems, on fait prendre les frictions mercurielles au malade, & ensuite, on achéve le traitement, par le lait & les bouillons de tortue.

12. Etysie ulcéreuse.

Elle ne demande d'autre curation, que celle qui se fait par des abcès, excepté que comme l'ulcére & la fistule sont plus opiniâtres, il est à craindre que les fistules ne soient entretenues par une carie cachée de quelque os ; que le pus ne soit fourni par des sinus, ou des conduits tortueux creusés dans les parties internes ; ou qu'enfin le sang ne soit infecté

de quelque vice vérolique, ſcorbutique, variolique, cancéreux, ou ſcrophuleux : dans leſquels cas, les remédes chirurgicaux doivent être aſſociés aux remédes internes.

13. Etyſie catarrhale, *Tabes catarrhalis.* De Frid. Hoffm. de Affect. phthyſic., §. 3 ; *Hectica catarrhalis*, Guarrinon. C.

Après un catarrhe invétéré, ou un rhume négligé, on eſt attaqué tous les jours, d'une petite fiévre accompagnée de friſſons; de-là l'inappétence, l'épuiſement, la toux, le chagrin, la maigreur, & enfin l'étyſie. Que d'autres jugent comment cette maladie peut être diſtinguée de la phthyſie prochaine, & ſi elle en différe.

On la traite, après avoir employé les remédes généraux, par les ſubſtances qui procurent de la fluidité & de la douceur à la lymphe, ſçavoir par les laitages & une diéte médiocre.

14. Etyſie provenant de l'eſtomac. *Collect. Acad. Tom. 3, pag. 252, Obſerv. 4 :* mal ſubtil. *Furetière, Dictionn.* C.

Frédéric, Archevêque de Brême, paſſoit pour phthyſique, de l'avis des Médecins, à cauſe d'une toux ſéche, d'une maigreur, & autres ſymptômes dont il étoit atteint. Dans le cadavre, le poumon fut trouvé ſain, & l'eſtomac corrompu, comme ſphacelé, & ſi fétide, que rien ne peut l'être davantage.

15. Etiſie cauſée par une vomique, *Vandermonde*, Journ. de Med. nov. 1758. pag. 449.

Il y a une fiévre qui récidive preſque comme celle qui ſuccéde à la peripneumonie, avec dyſpnée ou oppreſſion de poitrine, une toux ſpaſmodique, avec difficulté de ſe coucher ſur l'un & l'autre côté, & une douleur obſcure dans l'intérieur de la poitrine. Cette douleur augmente lorſque le malade ſe couche ſur le côté oppoſé à celui de la vomique; enfin, l'on remarque une fiévre hectique, une maigreur qui va tous les jours en augmentant. Enſuite après une violente attaque de toux, arrive la rejection de la vomique ou de la membrane qui contient le plus. Dans l'obſervation citée par M. *Cauſſe*, *Médecin d'Aigue-Mortes*, vingt petits vers nageoient dans le pus de la vomique.

16. Etiſie rachialgique, *Tabes rachialgica*, de Tulpius L. 3. obſ. 24. *Tabes dorſalis* d'Hippocrate.

Celle-ci n'eſt point vénérienne; elle dépend d'une humeur âcre qui agace la moële épinière, avec une douleur atroce de toute l'épine du dos, & petite fiévre lente ; *Bonet. Sepulchret. Tom. I. pag. 762 ; Journ. de Med. Mars 1764. pag. 215.*

Cette étiſie ſe fait remarquer par la maigreur & l'abattement du viſage, par la langueur des yeux, par l'exténuation

des membres qui font prefque immobiles. Le corps eft femblable à un fquélette; la fynoque qui accompagnoit la feconde période de la rachialgie, eft remplacée par la fiévre hectique, qui eft fouvent fomentée par l'état fquirreux, ou par la fuppuration des glandes du méfentère. Les folides font privés de leurs fucs & endurcis; les fluides âcres & fecs. On doit nourrir les malades, avec une décoction de chicorée & de gruau; ils doivent ufer du lait d'âneffe pendant l'automne, de vache ou de chèvre, lorfque celui d'âneffe manque, & l'on doit le couper avec une décoction faite avec la camomille, un peu de faffafras; où bien on doit le mêler avec les eaux acidules ferrugineufes : les bains doivent être pris en été.

17. Etifie caufée par un poifon *tabes à veneno*, Amatus. Cent. II. Cur. 65. C.

Il eft indubitable qu'une petite dofe d'arfenic qu'on prend, ou fa légere décoction nommée *aqueta italorum*, caufe infenfiblement l'étyfie, & donne la mort plutôt ou plus tard, à moins qu'un long ufage du lait ne détruife l'acrimonie du venin.

II. Phthisie, Consomption, Phthisie, Pulmonie, que les Grecs appellent *Phthoë* & *Phthifis* de *Phthino* ou *Phthoo*, je corromps *Phthifis pulmonaris. Morton Phthifiol. Pulmonia* de Cirigli Confult. *Tife & Tefichezza* des Italiens. Les malades font appellés *Phthifiques*, *Pulmoniques*.

Caractère. C'eft l'émaciation du corps, avec une fiévre lente, toux, difficulté de refpirer, & pour l'ordinaire, un crachement de pus.

L'effort que fait la nature pour purger les poumons de la purulence ou de la matiére ichoreufe qui les irrite, paroît être la caufe de tous les fymptômes.

Le principe de la phthifie eft un engorgement fuppuratoire du poumon, qui eft d'abord fquirreux ou tuberculeux, & infecté d'une grande acrimonie. De là naît une toux féche & fréquente, qui conduit ces tubercules à la fuppuration; peut-être que la partie la plus fluide du pus, eft mêlée dans la maffe du fang, la diffout, irrite les vaiffeaux, & excite la fiévre amphimérine, dont les accès fe terminent par des fueurs copieufes de la tête, du col & de la poitrine. De là vient la paleur du vifage, l'émaciation du corps, la colliquation, la foibleffe; le fommeil eft interrompu par la toux; de là vient auffi l'anxieté des malades; ils fe fâchent facilement contre eux-mêmes & contre les autres. Il n'exifte pourtant aucune douleur conftante de la poitrine, d'où vient peut-être qu'ils ne défefpérent jamais de recouvrer la fanté.

On connoît la phthisie 1°. par une toux, qui, au commencement, est séche, opiniâtre, & que le malade dit être un rhume négligé. Cette toux est opiniâtre & sujette à des récidives, la voix est plus aigue que de coutume ; elle approche du cri des oyes; on sent un poids sur la poitrine ; on respire avec peine, sur-tout en marchant ; & l'oppression ne diminue que lorsqu'on a expectoré beaucoup de matiére muqueuse. 2°. Par une fiévre qui est habituelle & augmente après le repas, avec une rougeur vermeille, circonscrite sur les joues, tandis que le reste de la face est pâle, sale, & maigrit; cette fiévre se rencontre avec un pouls petit & fréquent; elle augmente le soir & la nuit, ce qui produit des insomnies, une chaleur âcre, & une sueur qui se déclare dès le matin. Quelquefois, cette fiévre, comme celle de la péripneumonie, est accompagnée d'une plus grande dyspnée, de crachats sanguinolens, & ensuite d'une abondante expectoration purulente; de-là, la soif, les urines rouges, & l'augmentation de la maigreur. 3°. Les crachats sont peu abondans au commencement, ils sortent, difficilement à cause de leur viscosité; ensuite la fievre se relâchant, ils deviennent muqueux, copieux, gris, doux, salés ou âcres : ils sont fétides, jaunes lorsqu'ils sont secs, & visqueux, & étant jettés dans l'eau, ils tombent au fond, à moins que l'écume ne les soutienne : survient enfin une diarrhée colliquative qui supprime les crachats, les ongles se courbent; les cheveux tombent, le corps s'exténue, & arrive la mort dont le malade s'est à peine douté quelquefois.

L'ouverture des cadavres fait voir les poumons parsemés de tubercules durs, & divers abcès qui en occupent les intervalles : ainsi les poumons, loin d'être rongés, comme le pense le vulgaire, sont plus gros & plus pesans que de coutume, étant remplis de pus & de mucosité : la graisse manque dans tout le corps, les muscles sont maigres, la peau ridée, flasque, les tempes creusées, la face est aride & hyppocatrique. Voyez-en l'histoire & la curation dans le *Dictionnaire de Santé.*

Phthisies premieres.

Ces phthisies sont le plus souvent héréditaires ; elles ont coutume d'attaquer depuis dix-huit, jusqu'à trente-six ans, lorsqu'elles sont acquises, elles arrivent à tout âge, aux corps qui y sont disposés. Cette prédisposition est une sécheresse & une maigreur habituelle, une voix grêle & qui s'enroue à la moinde occasion; une peau blanche & molle, des épaules élevées

élevées & comme aîlées, une poitrine étroite ou mal confommée, un col long, des joues rouges, une exſcréation matutinale, copieuſe, fréquente. Les eſpéces ſuivantes ſont comme autant de degrés différens de la phthiſie, qui cependant exigent, à cauſe de la durée de la maladie, un traitement particulier comme des eſpéces différentes, principalement parce que le premier degré même tue les malades, avant que la maladie parcoure ſes autres tems.

1. Phthiſie ſéche, phthiſie cauſée par des ſquirres de poumon, tubercules du poumon, vulgairement phthiſie. Morton. *Tuberculum.* Hyppocrate. C.

C'eſt celle qui cauſe inſenſiblement l'amaigriſſement du malade, ſans aucune exſcréation de pus remarquable; & qui l'épuiſe par les ſueurs, avec une fiévre amphimérine, dypnée, une chaleur brûlante & ſéche des pieds & des mains.

Son principe eſt l'endurciſſement & le gonflement des glandes bronchiales, que j'ai trouvées, dans les cadavres, dures & noires, dans toute la ſubſtance du poumon, ſans aucune ſuppuration dans leur centre; mais comme co-hérentes & fermes, de la grandeur d'une noiſette ou d'une noix. Au travers de leur tiſſu, tranſpiroit une mucoſité purulente qui s'épanchoit dans les bronches, mais que je ne pus jamais obſerver dans les crachats.

On connoit cette eſpéce, 1°. par une toux chronique, non d'environ un mois, comme dans le rhume, mais de pluſieurs mois, & qui eſt toujours au commencement ſéche; au lieu que dans le rhume elle eſt humide. La toux phthiſique qui d'abord eſt légère devient enſuite violente, & cauſe le vomiſſement après le repas. Souvent les malades attribuent cette toux à une humeur âcre qui tombe dans le laryux, & qui l'irrite : dans les efforts redoublés qu'ils font, ils crachent la mucoſité du goſier, & la ſalive en abondance; ils n'expectorent rien, ou que peu de choſe; le contraire arrive dans le rhume. Cette toux phthiſique eſt accompagnée d'une voix habituellement grêle, ſemblable à celle des châtrés, d'une dypnée qui ſe fait remarquer dans les mouvemens du corps, & d'une oppreſſion de la poitrine; d'où vient que les Médecins même la prennent ſouvent pour un aſthme ſec. Elle eſt auſſi accompagnée d'anorexie, & le malade ſouffre difficilement d'être couché ſur l'un où l'autre côté; il eſt plus capricieux que de coutume, & ſes amis peuvent à peine le ſupporter : 2°. Les autres ſignes de cette phthiſie, ſont la fiévre & la ſoif, l'inappétence, la rougeur de l'urine, la chaleur de la paume des mains & de la plante des pieds, qui a lieu, dans l'exacerbation de la maladie le ſoir & l'après midi, & la diſtingue du rhume & du catar-

rhe. La fiévre phthisique résiste encore aux cathartiques doux; & ne finit jamais. Enfin, cette phthisie se connoît par l'amaigrissement qui fait des progrès d'autant plus rapides, que le sang est âcre; mais souvent cette émaciation est à peine sensible, au bout d'un an, dans les personnes pituiteuses & grasses.

La lymphe en s'épaississant dans les glandes bronchiales, produit des squirrhes ou des tubercules stéatomateux; par conséquent l'indication curative est de résoudre cette lymphe, & d'en débarrasser les vaisseaux, en prenant garde d'y causer de la violence & de l'irritation. Mais c'est en cela que gît la plus grande difficulté. C'est pourquoi, il faut avant que la fiévre ne se déclare, prescrire de très-légers incisifs, les laitages ou d'autres semblables adoucissans, dont on doit user pendant long-tems. Ici conviennent, après avoir fait précéder la saignée, les bouillons de poulet, de grenouille, de tortue, avec une ou deux écrevisses de riviere, les feuilles de lierre, les fleurs de tussilage, qu'on doit reprendre au printems & en automne. Si la chlorose, la suppression des mois, une disposition écrouelleuse, se rencontrent: on doit y mêler deux grains de limaille de fer ou d'antimoine crud, pendant plusieurs mois, & user des eaux chalybées pour boisson.

On prendra le petit lait avec le suc de chicorée, de sysembrium aquatique & des écrevisses pulvérisées, l'opiate de Cachou, & dix grains d'antichectique de Potérius, pour chaque dose, avec le syrop d'érysimum, dont on usera de deux en deux jours, avant de prendre le lait. On boira le lait d'ânesse pendant qu'il conserve encore sa chaleur naturelle, avec un peu de sucre pur, le matin, pendant l'automne & le printems, à la dose de huit onces ou plus. On prendra le lait de chevre au printems, & celui de vache, dans toute saison, après l'avoir fait cuire seul, ou en forme de soupe, ou avec l'orge le sagou, à midi & le soir.

Pendant ce tems, le malade respirera un air pur, serein & point venteux; il se procurera de la gayeté, & fera un léger exercice, afin de rendre à la lymphe sa fluidité.

En été, l'acrimonie & la viscosité de la lymphe seront corrigées par la boisson des eaux sulphureuses, telles que celles de Cauteretz dans le Bigorre, de Saint-Laurent en Vivarez, d'Youzet en Languedoc, dont on prendra seulement dans le jour, trois ou quatre verres: pendant la nuit, on calmera la toux, avec le syrop de pavot blanc; on appaisera la soif avec une légère infusion de feuilles de véronique, ou de lierre ou de glechoma.

La *machine de Muselius de Berlin*, est un vaisseau conique

à large ouverture, remplie dans un tiers de sa capacité, d'une décoction pectorale; de trois heures en trois heures, le malade met l'orifice de ce vaisseau dans sa bouche, & respire la vapeur balsamique, en prenant soin de boucher ses narines: *Observ. de Boenekenius in collectione Franconicâ, Tom. 6.* qui a approuvé heureusement l'usage des concombres cruds, dans la phthisie.

2. Phthisie humide. C.

C'est la phthisie la plus ordinaire; elle est accompagnée dans son premier tems seulement, d'une toux humide, & d'une toux séche dans le paroxisme de la fiévre, avec expectoration d'une matiére grise, jaunâtre, visqueuse, non écumeuse, douce ou salée, corrompue ou fétide. Elle différe de l'asthme humide, par la fiévre qui redouble le soir, par la rougeur des joues, la fétidité des crachats, la chaleur & l'amaigrissement du corps: elle différe de *l'anacatharse*, laquelle arrive après la rupture d'une vomique, par le pus qui est en petite quantité; tandis que dans une vomique rompue, l'expectoration est abondante au commencement. La phthisie humide est souvent le troisiéme degré de la séche; car lorsque les phthisiques sont atteints de fiévre péripneumonique, cette fiévre est diminuée par une abondante expectoration de pus; la toux qui étoit séche, devient humide, & tous les symptômes qui naissent de la suppuration, comme la maigreur, la chaleur, la sueur, augmentent en intensité; l'ouverture de ces cadavres, fait voir des tubercules gonflés de pus.

Curation. Elle est la même que celle de la phthisie séche, avec cette différence, qu'on doit joindre dans celle-ci, les béchiques déterfifs, tels que les baumes de la Mecque, de Copahu & de Canada, à la dose de huit gouttes ou plus, qu'on prend dans une cuillerée de syrop de capillaire ou violat, le matin, avant de boire le lait.

On peut aussi prendre, pendant neuf matins, les eaux de Cauterets, chaudes, ou autres semblables, à une dose un peu plus forte, comme de deux ou trois livres, dans les vues de purger le sang, & d'entraîner d'abord par les selles, & ensuite par la voie des urines, les crachats, & le pus âcre & salé qui l'infecte: mais il faut prendre garde que les eaux ne s'accumulent dans le corps & qu'elles n'y séjournent.

Si le malade ne pouvoit supporter le lait (*a*): ce qui est d'un mauvais présage; il faudroit recourir aux bouillons adou-

(*a*) On ordonne trop légérement le lait dans les maladies de langueur & dans la phthysie. On ne regarde cet aliment que comme un baume salutaire que l'on va porter dans le sang des malades, sans con-

ciſſans dont on a parlé plus haut, aux crêmes d'orge, & de ſagon, aux bouillons faits avec une moitié de poumon de veau, les limaçons, les grenouilles, les tortues, avec les feuilles ſéches de pulmonaire d'Italie, de tuſſilage des François & de glechoma, dont on doit uſer en place du lait, en faiſant précéder les doux cathartiques, rarement répétés, comme deux ou trois onces de manne.

Phthiſies ſecondaires.

3. Phthiſie ſcrophuleuſe, Morton, cap. 1. C.

C'eſt la plus fréquente de toutes, & on la guérit plus ſouvent que les autres eſpéces. On la connoît, par les ſignes des écrouelles, qui ont précédé ; par la lenteur de ſa marche ; par une légère maigreur, une petite fiévre ; une limphe plus viſqueuſe qu'âcre, fomente la maladie, ce qui fait qu'elle eſt lente dans ſes progrès.

La *Curation* exige au commencement, avant que la ſuppuration ſe faſſe, de légers inciſifs, précédés de ſaignées répétées, dont on doit uſer au printems & en automne ; telles ſont les pillules balſamiques de Morton, qui ſe préparent de la maniere qui ſuit.

Prenez de cloportes en poudre, trois dragmes ; de gomme ammoniac, une dragme & demie ; de fleurs de benjoin, deux ſcrupules ; d'extrait de ſafran & de baume du Pérou, un ſcrupule & demi ; de baume de ſoufre thérébentiné, autant qu'il en faut pour faire des pillules qu'on enveloppera de feuilles d'or ou de poudre de régliſſe. Le malade en prendra un ſcrupule le ſoir & le matin, en bûvant par deſſus, un verre de lait ou d'apozême pectoral.

ſidérer ſi leur eſtomac pourra le ſupporter, & s'il n'y rencontrera aucun ſuc délétere qui pourra changer ſa nature & le rendre nuiſible. *Hyppocrate* ne permettoit le lait dans les cas de phthiſie, que lorſque la maladie commençoit, & que le malade avoit peu de fiévre. *Bennet* (*Theâtrum Tabid*) d'accord avec le pere de la Médecine, le proſcrit lorſque la phthiſie eſt confirmée. Si le lait, dit cet Auteur, trouve des acides dans l'eſtomac, il s'y coagule ; s'il y rencontre des liqueurs alkalines, il s'y convertit en bile. Ainſi, d'un bien que l'on ſe propoſoit, il en réſulte un mal réel. Pour confirmer ce qu'il dit, *Bennet* parle d'un Gentilhomme mort phthyſique, dont l'eſtomac fut trouvé rempli de lait coagulé. Le lait donné dans la phthyſie tuberculeuſe, augmente les concrétions, ſelon M. *Raulin*, Obſervateur judicieux. (Voyez ſes Obſervat. de Méd. ſur la Phthiſie). *Morton* improuve auſſi ceux qui font prendre le lait dans la phthiſie confirmée. D'après tous ces Auteurs, on doit donc être fort réſervé ſur l'uſage du lait dans la phthiſie, ne l'ordonner que dans la premiére période de cette maladie, & préférer celui d'âneſſe, ou de femme. Voyez *Gallo Trallato dell'uſo del latte & ſuo abuſo nella medicinâ*, &c.

On préparera un apozême avec les feuilles de mille-feuille, de pilofelle, de pimprenelle, de taraxacum, de pulmonaire, de botrys, de fcabieufe; avec les fleurs d'hypericum, de violettes, de pavot rhœas, de leucanthemum, ana demi-manipule; jujubes, & dattes ana fix paires; de fafran enveloppé dans un nouet demi-fcrupule; de bayes de genevrier trois dragmes. Infufez & faites cuire dans une fuffifante quantité d'eau, jufqu'à réduction de trois livres; mêlez dans la colature chaude, quatre onces de conferve de rofes rouges; ajoutez-y trois onces de fyrop violat ou de capillaire, & faites un apozême pour l'ufage.

Les martiaux font auffi falutaires, comme préfervatifs, étant donnés en petite quantité: & j'ai vu fouvent des toux guéries dans les petits enfans écrouelleux, par un long ufage du mars, à la dofe d'un grain, ou par l'eau de fontaine dans laquelle on avoit fait infufer des cloux ou des clefs de fer. Il eft bon de boire l'eau à la façon des payfans des Sévénnes, dans une taffe de fer qui refte toujours plongée dans le fceau; d'où vient que parmi eux, les écrouelles font rares, & qu'ils ont un vifage vermeil.

4. Phthifie fcorbutique, *Phthifis fcorbutica.* Morton. C.

On la connoît par des fueurs copieufes, par des urines abondantes; par une exfcréation continuelle de falive & de mucofité des amygdales; par une toux humide & fréquente; cependant la matiére qu'on crache eft vifqueufe, tenace, à peine irritante; mais elle céde affez aux efforts que l'on fait pour cracher. Cette phthifie qui eft légère & chronique, reconnoît pour caufe, le froid, ou quelque erreur dans la maniére de vivre; la fiévre furvient avec inappétence.

On la connoît encore mieux par une éruption exanthémateufe, femblable à une dartre miliaire, & par l'erofion des gencives.

Rarement les opiates font indiquées dans cette efpéce de phthifie, parce qu'elles fuppriment les crachats; les laitages que l'eftomac fupporte à peine, n'y conviennent pas non plus; on retire plus fouvent de l'avantage des apozêmes anti-fcorbutiques faits avec le creffon aquatique, le beccabunga, le lierre terreftre, le lapathum: & des déterfifs comme le miel, le fyrop d'eryfimum, les cloportes, & les baumes dont on prépare des pillules. Mais lorfque la fuppuration eft ouverte, alors on doit prendre les eaux fulphureufes, les bouillons incraffans, & le lait d'âneffe, après avoir fait précéder les opiates abforbantes, qui prifes ainfi, ne fe coagulent pas fi facilement.

5. Phthiſie aſthmatique, de *Morton*, c. 3. Phthiſie des veillards. *Morton*, ibid. Phthiſie aſthmatique. C.

C'eſt celle qui ſurvient aux aſthmatiques, & eſt entretenue par les accès de l'aſthme. On la connoît, en ce que pendant tout ſon cours, elle eſt accompagnée d'une reſpiration difficile & ſtertoreuſe, dont la cauſe eſt une mucoſité viſqueuſe qui diſtille des nœuds ou tubercules des poumons, & eſt fortement adhérente à la trachée-artère. Cette phthiſie eſt chronique & incurable, familiére aux vieillards, & diſtincte de l'aſthme par la fiévre & l'émaciation.

Elle exige dans les paroxiſmes, non les incraſſans, beaucoup moins les narcotiques qui ſupprimeroient les crachats & cauſeroient la ſuffocation; mais de petites ſaignées, les incifiſs, les béchiques, comme le miel, l'hydromel, le ſyrop d'eryſimum, les balſamiques, les cloportes, le benjoin, le ſtorax, le blanc de baleine; & ſi l'aſthme eſt ſpaſmodique, l'eſprit de corne de cerf ou de ſel ammoniac. On doit, s'il y a des nauſées, employer la préparation émétique de Riviére, faite avec parties égales d'oxymel ſcyllitique & d'eau de canelle; mais avec précaution. Les bouillons faits avec un vieux coq, l'enula campana, l'iris de Florence, le marrube blanc, les ſémences d'anis, d'anet, les raiſins ſecs, la régliſſe, ſont loués par Riviére, ainſi que le ſyrop de petun ou de nicotiane de Duchêne; mais ces remédes ont trop d'acrimonie pour cette maladie. On donnera pour exciter l'expectoration, une dragme de thérébentine avec le jaune d'œuf, ou dix gouttes de baume de Canada avec le ſyrop de tuſſilage, en buvant par deſſus, du lait de vache ébeurré, & temperé par une infuſion de fleurs de tuſſilage ou de pied de chat des montagnes. On retire auſſi de l'utilité d'une boiſſon theiforme des feuilles du lierre terreſtre.

6. Phthiſie hémoptoïque, *Morton*, cap. 5. D.

C'eſt celle qui a coutume de ſuivre l'hémoptiſie habituelle: elle ſuppoſe tant le relâchement des vaiſſeaux pulmonaires, que l'acrimonie du ſang, & la préſence de la fiévre. On prévient cette phthiſie, d'abord par les remédes généraux & enſuite, par l'uſage du quinquina, qui rétablit merveilleuſement le ton des vaiſſeaux, corrige l'acrimonie alkaline, & calme les mouvemens fébriles.

Cette phthiſie préſente deux varietés, l'une aigue, l'autre chronique; l'une & l'autre ſont funeſtes, mais l'aigue eſt la plus dangereuſe. Dans celle-ci, le crachement de ſang revient par la moindre cauſe, & elle tue ſouvent le malade; les ſaignées, les décoctions aſtringentes, pectorales, de grande conſoude, de lierre terreſtre, les pillules de trochiſques de

Karabé, de ſang de dragon, les narcotiques ſur-tout y conviennent ; mais les meilleurs de tous les remédes dans la phthiſie aigue, ſont la décoction & le ſyrop de quinquina.

Dans l'eſpéce chronique, les laitages & les eaux ferrugineuſes en été, priſes en petite doſe, pour boiſſon ordinaire, ſont recommandés par Morton.

7. Phthiſie calculeuſe, Voyez *Morton*, cap. 6. C.

Cette eſpéce ſe connoît par les calculs ſouvent raboteux & ſecs, qu'on rend en touſſant, après une toux ſéche: & par des douleurs aigues de la poitrine, qui excitent quelquefois le crachement de ſang.

La diſpoſition qu'a la mucoſité de ſe réduire en concrétions cretacées, cauſe ſouvent le calcul des reins dans le même ſujet : de cette diſpoſition qui produit les calculs pulmonaires, naît une phthiſie chronique, dans laquelle les eaux ſulphureuſes priſes en petite doſe, & pendant long-temps, ainſi que le lait d'âneſſe, conviennent ; dans les paroxyſmes, on doit principalement employer les narcotiques, pour calmer la toux, la douleur & le crachement de ſang.

8. Phthiſie ſyphilitique, Voyez *Morton*, c. 7. & 8. Phthiſie vérolique. C.

On la connoît par les ſignes de la vérole qui s'y trouve compliquée, & de ce qu'elle eſt aſthmatique, humide, & accompagnée d'une abondante expectoration d'un phlegme viſqueux. Il faut donc en diſtinguer de deux ſortes : car elle eſt ou une vraie phthiſie, l'on voit ſortir des poumons qui ſont corrodés une matiére viſqueuſe & purulente : cette eſpéce ne ſe guérit certainement jamais parmi nous, & je doute qu'elle céde aux décoctions ſudorifiques, & aux pillules d'æthiops minéral, comme Morton l'aſſure.

Mais il m'eſt arrivé d'en voir une autre eſpéce, qui fut parfaitement guérie par l'uſage des mercuriaux, quoique tous les ſignes de la phthiſie pulmonaire, ſçavoir la toux, la purulence des crachats, une fiévre lente & une grande maigreur, avec des puſtules véroliques, s'y rencontraſſent : mais le pus ſortoit des amygdales, du palais, de la luete & des parties voiſines ulcérées qui étoient enduites d'une mucoſité blanche ; le ſon de voix étoit naſal : tous ces ſymptômes furent guéris dans l'eſpace d'un demi-mois, ſans ptyaliſme.

9. Phthiſie cauſée par une métaſtaſe purulente, *Morton*, cap. 8. C.

Un jeune homme qui avoit reçu un coup de fuſil à la jambe, ſe faiſoit traiter de la ſuppuration qui depuis long-temps, étoit ſurvenue dans cette partie ; mais à meſure que

l'ulcére se déffèchoit, la phthisie faisoit des progrès. Après plusieurs mois, l'ulcére reparut à la jambe, & les symptômes de la phthisie disparurent : l'ulcére ayant été guéri, la phthisie revint de nouveau, &c. d'où il est facile de conclure que, dans un semblable cas, non-seulement la diéte lactée, les balsamiques & les bouillons anti-scorbutiques vulnéraires, conviennent ; mais aussi qu'il faut empêcher la cicatrisation entiére de l'ulcére extérieur, afin que la matiére purulente qui est mêlée dans le sang, puisse s'évacuer par cet émouctoire comme par un cautére ouvert.

10. Phthisie chlorotique. Voyez *Morton*, cap. 9. le livre deuxiéme de Schenckius ; C. Leigh. Phthisiol. Lancastriens. C.

C'est celle qui attaque les personnes du sexe, soit filles, soit mariées, dont les régles sont supprimées, avec une toux séche & opiniâtre, une couleur cachectique ou pâle, & des douleurs de poitrine atroces.

Quoiqu'on la nomme chlorotique, elle n'épargne pas pourtant les filles qui ont un teint fleuri & vermeil : lorsque leurs régles se sont supprimées, ou qu'elles coulent en trop petite quantité : les douleurs de côté, celles du dos, la toux séche habituelle, l'exscréation quelquefois sanguinolente, enfin la fiévre nocturne & les autres symptômes précurseurs de la phthisie, dont les malades sont atteintes, causent bien-tôt leur pâleur.

Cette espéce de phthisie doit être combattue par l'usage des martiaux, des amers, des bouillons apéritifs, & des remédes qui rappellent le flux des régles. Mais comme elle est accompagnée d'une grande tristesse & d'une grande langueur d'esprit, il est nécessaire que les filles attaquées de cette maladie, & qui sont cloîtrées, respirent l'air de la campagne ; qu'elles fassent de l'exercice, & qu'elles usent à propos, de saignées, du lait & des autres secours. Elles doivent s'abstenir de chanter souvent, & se garantir du froid du soir. Rien n'est meilleur que d'avaler chaque jour, avant que l'accès de la fiévre n'arrive, une cueillerée de syrop martial, ou un grain ou deux de limaille de fer, pendant plusieurs mois, dans une cueillerée de soupe. J'ai connu plusieurs filles menacées de cette espéce de phthisie, qui furent guéries par ce seul reméde.

11. Phthisie causée par la péripneumonie, *Morton*, cap. 10. C.

C'est celle qui naît d'une maladie inflammatoire quelconque du poumon, comme de la péripneumonie, ou de la pleurésie négligées, soit que les poumons soient affectés d'une disposition héréditaire, soit qu'on n'ait pas fait des saignées

suffisantes & assez tôt, soit que le Médecin ait trop insisté sur les béchiques & les remédes âcres, soit enfin que les malades qui sont des enfans, soient affectés d'une péripneumonie catarrhale; car comme ils ne sçavent pas expectorer, ils tombent aisément, de cette maladie, dans la phthisie.

Cette phthisie, lorsque le sang n'est pas âcre, & que les poumons sont d'ailleurs bien constitués, se guérit facilement, quoiqu'elle soit accompagnée d'une expectoration abondante d'un pus visqueux, gris, gelatineux, & d'une fiévre amphimérine lente. Après avoir fait précéder les cathartiques doux, la manne, les fleurs de mauve, & de pêcher : il faut recourir à la diéte lactée, & après avoir calmé l'ardeur de poitrine & fait user de ptisannes détersives, comme d'une infusion theïforme de lierre terrestre, on doit donner environ six gouttes chaque jour, de baume de Canada ou d'opobalsamum, dans une cueillerée de syrop : plusieurs malades que j'ai vus, ont été guéris par cette méthode. Dans cette espéce que la péripneumonie ou l'inflammation du foie avoient précédée, & qui étoit accompagnée de l'œdématie, de la jaunisse, d'une diarrhée colliquative, d'une fiévre lente amphimérine, & d'une sueur nocturne, l'usage du lait dans une infusion de demi-dragme de rhubarbe, faite dans demi-livre d'eau de chaux, réussit : c'est-à-dire, qu'on faisoit cuire le lait avec cette infusion. *Mém. des Etrangers Tom. III. pag. 150.*

12. Phthisie rheumatico - arthritique, Voyez *Morton*, cap. 2. C.

C'est celle qui succéde aux douleurs rhumatismales, & qui les dissipe. Elle ressemble à l'asthmatique; mais elle n'est pas augmentée par un air épais, & elle cause une toux non pas séche, mais qui fatigue, à cause de la viscosité du phlegme.

On la prévient, par les saignées, par la diéte lactée, par l'usage des eaux sulphureuses, comme celles de Bagnols, de Baréges & de Saint-Laurent dans le Vivarais. Morton loue le quinquina, même les vomitifs répétés, qu'un Anglois vient très-récemment de vanter singuliérement.

13. Phthisie causée par les fiévres. *Morton*, cap. 12, Tralles de Opio, sect. 4. pag. 22; Werlof de Febrib. pag. 54. C.

C'est celle qui tire principalement son origine des fiévres intermittentes. Dans cette espéce, la toux, la difficulté de respirer & les autres signes d'une phthisie prochaine, se manifestent dès le commencement de la fiévre ; elle suit aussi les fiévres synoques, principalement celles qui sont produites par la crapule : & alors elle a coutume de commencer par une toux péripneumonique ; elle est un peu plus aigue ; mais la premiére est chronique & légère. La curation n'exige

rien de particulier, si ce n'est qu'on mêle le quinquina aux béchiques; j'ai vu une fois ce remède seul guérir une toux phthisique, que le quinquina irrite d'autrefois.

14. Phthisie exauthématique, Voyez *Morton*, cap. 12: Phthisie impetigineuse de Charl. Leigh. Phthisiolog. C.

C'est l'espéce qui naît des fiévres exauthémateuses, principalement de la petite vérole, de la rougeole, supprimées, & des éruptions de la peau chroniques répércutées, entre lesquelles celle qui suit la rougeole rentrée, est fréquente & funeste aux enfans; elle fut épidémique à Montpellier en 1752: elle est aussi causée par une gale répercutée, Voyez Frid. Hoffm. III. 287.

15. Phthisie causée par l'ictére, *Morton*, cap. 13. Phthisie hépatique du même. C.

On la connoît 1°. par des urines d'un jaune vif, ou qui sont d'une couleur brune telle qu'une décoction de café. 2°. Par la couleur jaune de la peau, souvent accompagnée de prurit. 3°. Par une pésanteur, une dureté & quelquefois même par une tumeur de l'hypocondre droit. 4°. Par l'inappétence & une cacositie insupportable. 5°. Il survient aussi souvent des douleurs atroces du foie, qui s'étendent dans le voisinage, jusqu'à la poitrine, & qui se réveillent trois heures après le repas. 6°. Par la tristesse & un grand abattement de l'esprit; à ces symptômes, se joignent ceux de la phthisie, mais d'une phthisie chronique dont les progrès se font lentement, & qui produit des douleurs dans le foie, & enfin l'ascite.

On la traite, par les remédes généraux, & principalement par ceux qui délayent la bile & l'entraînent par les urines & les selles. Il faut donc, après avoir pratiqué la saignée, recourir aussi-tôt aux apozêmes apéritifs faits avec les racines de houx, d'asperges, les feuilles de chicorée, de pimprenelle, de scolopendre, avec la rhubarbe grossiérement triturée, & la limaille de fer, renfermées dans un nouet; il faut aussi user du petit lait, avec le suc de cerfeuil, de cresson aquatique, d'une bierre houblonnée légère, & des cloportes; mais rien n'est meilleur que de boire de tems en temps, les eaux de Vals, avant que la poitrine soit très-affectée; & si la phthisie s'annonce déja par ses signes, on usera des eaux sulphureuses, entremêlées des purgatifs cathartiques: la décoction de chicorée, l'infusion de saffran de mars, seront prises pour boisson ordinaire,

16. Phthisie hypocondriaque, *Morton*, cap. 4. Cirigli Consult. Médic. Cent. 1. pag. 66. C.

C'est celle qui a coutume de suivre la mélancolie, l'hysterie, l'hyppocondriacie & les longs chagrins, tant à cause

du ſerrement ſpaſmodique qu'éprouvent dans ces affections, les poumons & la poitrine, plus pernicieux qu'un froid ſubit : qu'à cauſe de l'épaiſſiſſement des humeurs qui cauſent l'obſtruction des poumons.

Cette phthiſie eſt chronique & funeſte, & ſa curation ne différe pas beaucoup de celle de la phthiſie générale, ſi ce n'eſt que, ſuivant *Morton*, on doit ranimer les eſprits du malade par les remédes volatils, comme l'eſprit de corne de cerf, le caſtoreum : la triſteſſe, & le ſerrement de poitrine exigent les narcotiques donnés avec un peu plus de profuſion que de coutume : il faut avant que le pus ſoit formé, uſer plutôt des eaux martiales que des laitages ; il faut même, ſi l'on en croît cet Auteur, employer au commencement, les légers vomitifs. Cirigli conſeille au commencement de cette maladie, l'uſage de la rhubarbe, les bouillons de vipére, les bouillons de Lud. Septalius, & les pilules balſamiques pectorales.

17. Phthiſie chyleuſe, de Charl. Leigh. Phthiſiol. Lancaſtr.

Les matières fécales ſont blanches, l'abdomen gonflé, la maigreur s'empare du corps, on eſt tourmenté par la toux ; vraiſemblablement que les vaiſſeaux lactés ſont obſtrués, & les glandes du méſentère tuméfiées.

18. Phthiſie cauſée par la vomique ; vomique de M. *Linæus*, Gener. morb. Voyez pleurodynie 16. & dyſpnée ſixiéme.

Elle différe des autres eſpéces, en ce que ſouvent on crache d'abord beaucoup de pus, ſans qu'il paroiſſe auparavant aucun des ſignes de la phthiſie ordinaire : 2°. en ce que s'il y y a une vomique, elle n'eſt point accompagnée de fiévre : 3°. en ce qu'elle eſt ſouvent guérie, & ſur-tout ſi le folécule qui contient le pus, vient à être évacué. Cette maladie eſt vulgairement appellée vomique rompue ou ouverte.

19. Phthiſie cauſée par une plique, *Stabel.* Hiſtor. 8.

Elle fut guérie après deux ans, quand la plique ſe fut manifeſtée.

20. Phthiſie cellulaire de M. *de Haen*, tom. 3. cap. 5. p. 89.

C'eſt celle qui eſt exemte d'ulcéres au poumon ; ſa cauſe eſt une croute blanche dont les poumons ont coutume de ſe couvrir après l'inflammation ; cette matiére tranſude dans l'intérieur, ſous la forme de pus.

III. Marasme, *atrophia.*

C'eſt ce genre de maladie de maigreur, dans lequel le corps ſoit en total ou en partie, maigrit conſidérablement, & s'exténue, ſans fiévre ; cette abſence de la fiévre le diſtingue de l'étiſie & de la phthiſie.

Son nom dérive de *trophé* nourri, & d'*a* privatif. Marasme dérive du mot grec *maraino*, je maigris, qui se dit abusivement des fleurs qui se dessèchent; la signification de marasme s'étend aussi au troisiéme dégré de la phthisie & de l'étisie; s'il falloit changer le nom général en raison des dégrés, il faudroit tripler le nombre des noms génériques, ce qui accableroit la mémoire.

1. Atrophie nerveuse, *Morton* de phthisi nervosâ cap. 1. Atrophie Angloise & de Virginie, Morton; *phthisis nervosa* Lorry de Melanch. pag. 182. *la consomption*, *phthisie nerveuse*, Diction. de santé.

C'est une consomption de tout le corps sans aucune fiévre remarquable, sans toux ni dyspnée, mais dans laquelle l'appétit & la digestion sont fort dérangés, ce qui produit la langueur & une maigreur qui augmente tous les jours.

Tout le corps est œdémateux au commencement, la face pâle, sale, & on a de l'horreur pour tous les alimens, excepté pour la boisson; les forces qui sont languissantes, contraignent les malades à garder continuellement le lit; l'urine est en petite quantité & rouge, quelquefois pâle & abondante; il n'y a point de fiévre, ni dyspnée, si ce n'est celle qui naît de la grande foiblesse. Les causes éloignées sont les grandes affections de l'ame, l'abus des liqueurs spiritueuses, un air mal sain, comme est celui de Virginie : la maladie est chronique & dégénère en une œdématie mortelle.

Curation. On doit au commencement de la maladie, employer ce qui peut rétablir la force des parties solides, comme sont les stomachiques, les nervins, les martiaux, les céphaliques & les amers : on purgera de trois en trois jours le matin, avec une décoction amere de rhubarbe ou de myrobolans : on usera de vin pour boisson ordinaire, ou bien d'une bierre altérée par l'absynthe, la canelle, la menthe, les bayes de geniévre & le fer. On préparera des pilules, avec le baume, la poudre d'arum, de galanga, la zedoaire, la calamus aromaticus, la cascarille & le quinquina; l'epobalsamum, l'esprit de corne de cerf & de sel ammoniac, seront pris avec un peu de sucre : on se procurera des amusemens.

2. Atrophie causée par un flux de sang, Voyez *Morton*, L. 1. C. 3. C.

C'est celle qui provient d'une hémorrhagie qnelconque, considérable ou longue, soit qu'elle se fasse par les narines, la toux, le vomissement, les selles, la matrice, ou par la voie des urines, &c : si la ménorrhagie naît d'un ulcére vérolique de la matrice, on doit attaquer le virus qui la cause. Au reste, dans tous les cas, la diéte lactée, les crêmes de sagou, de salep & de riz, sont d'excellens remédes.

3. Atrophie des nourrices, Frid. Hoffm. Tom. 2. de tabe Infantium.

C'eſt celle qui attaque les enfans qui tetent une nourrice qui manque de lait, ſoit parce qu'elle n'a pas de quoi vivre, ſoit parce qu'elle eſt groſſe : nous nommons vulgairement ces enfans des *mal-embouchés*, ou abuſés. On connoît qu'ils ne ſont pas ſuffiſamment allaités, en ce qu'ils urinent peu, qu'ils rendent peu d'excrémens, crient, maigriſſent, & qu'ils s'appaiſent lorſqu'on leur donne la mammelle.

4. Atrophie cauſée par la leucorrhée : étiſie cauſée par la gonorrhée, par les fleurs blanches, *de Morton*; par l'*Oneirogme* (*a*), d'Hippocrate, épid. 6. ſect. 7. 52. C.

C'eſt celle qui, dans les hommes & les femmes, vient d'un long écoulement de ſemence, ſoit féconde ou inféconde, & qui différe de l'étiſie dorſale, par la définition du genre. Au commencement elle eſt accompagnée d'une triſteſſe hypocondriaque, d'une grande préoccupation de l'eſprit, de la langueur des forces, de la perte de l'appétit ; accidens, qui dans les hommes, naiſſent d'une perte abondante de ſemence : mais dans les femmes, la ſimple leucorrhée produit une pâleur œdémateuſe, ſqualide, des affections hyſtériques, une grande laſſitude avec foibleſſe ; à ces ſignes, ajoutez la ſoif, une maigreur qui va en augmentant, & une émaciation, ſans aucun ſigne de phthiſie. Voyez le cas de Satyrus dans *Hippocrate*, *pag. 1201.*

Curation. On doit promptement arrêter le flux gonorrhéal, non le virulent, & la leucorrhée, par les remédes convenables ; on tâchera de recouvrer l'appétit, par l'exercice, par de légères frictions, par la reſpiration de l'air de la campagne, par la variété des alimens, en les choiſiſſant de bon gout & ſucculens. L'uſage du vin & des liqueurs fermentées, ſera preſqu'entiérement banni : l'on rejettera les cathartiques & tous remédes évacuans.

Aux approches de la chaleur hectique, on uſera en été, des Eaux minérales ; & des laitages au Printems & en Automne.

5. Atrophie des nourrices, Voyez étiſie des Nourrices. C.

6. Atrophie cauſée par le flux de ventre, *Morton*, Cap. 7. Lib. 1 ; Etiſie cauſée par la dyſenterie, la diarrhée, *Morton*, par la lienterie, *Morton*, Append. pag. 23. C.

Si l'acrimonie des humeurs entretient le flux de ventre, on uſera pour boiſſon ordinaire, d'une eau impregnée de ſel de Glauber ; on prendra du petit-lait chalybé, avec un bol abſorbant, & enſuite le lait lui-même.

(*a*) Ce mot eſt formé du Grec *Oneirogmos*, ſonge vénérien, pollution nocturne.

On donnera des opiates abſorbantes & aſtringentes, faites avec le cachou, les yeux d'écreviſſes, la craye de Champagne, & le ſyrop de roſes ſéches, dont on entremêlera l'uſage, de celui des narcotiques.

7. Atrophie cauſée par le ptyaliſme, *Morton*, Cap. 9. de tabe à ſalivatione. C.

C'eſt celle qui ſuit un ptyaliſme quelconque abondant, ſoit qu'il ſoit ſcorbutique, ſoit qu'il naiſſe de la mauvaiſe habitude de trop cracher qu'on a contractée, ou de l'adminiſtration du mercure; les malades deviennent maigres, & penchent vers l'étiſie ou la phthiſie. Si le ptyaliſme vient de la mauvaiſe habitude énoncée, il faut le faire ceſſer, en faiſant entendre aux malades, que la ſalive eſt néceſſaire pour l'ouvrage de la digeſtion : s'il eſt produit par l'acrimonie du ſang, ou par le mercure : on doit preſcrire la diéte lactée.

8. Atrophie rachitique. Frid. Hoffm. Cap. 8. Tom. 3; tabes. *pectoreæ*, Bonet Sepulchret. T. 1. pag. 742. C.

Cette eſpéce ne ſe montre ni plutôt ni plus tard que la dentition, les enfans qui y ſont ſujets, ont une grande tête, un eſprit précoce & les articulations épaiſſes, principalement les genoux, les carpes & les tarſes; ils ſont ſouvent vareux, ou ont les jambes torſes, ou ſont boſſus; mais le reſte du corps eſt maigre & flaſque. Voy. *Rachitis*.

Il n'eſt pas rare que les enfans, auparavant ſains & bien portans, tombent dans la langueur, ſans qu'aucune cauſe évidente ait précédé, & qu'ils commencent à s'exténuer. Ces accidens leur arrivent, quand on les ſévre trop tôt, ou qu'on les fait paſſer trop vîte, de l'uſage du lait à celui des alimens ſolides; ils refuſent de ſe ſoutenir ſur leurs pieds; les articulations deviennent pendantes, & l'habitude de leur corps, principalement les feſſes & le nez, deviennent flaſques. Cette affection a de l'affinité avec l'atrophie rachitique; mais elle ſe guérit par l'uſage d'un bon lait.

9. Atrophie cauſée par le vomiſſement, *Volschius*. C. L'étiſie cauſée par l'obſtruction du pylore devenu comme cartilagineux, n'eſt pas abſolument rare : de cet état du pylore, naît un vomiſſement habituel après le repas, & on ſent quelquefois avec la main, la dureté du duodenum. J'ai quelquefois obſervé cette maladie, dans laquelle la diéte lactée ſeule opéra de bons effets.

10. Atrophie cauſée par des crinons, *Horſtius*. V. Malis.

Les crinons ſont des poils roides, principalement répandus ſur le dos des enfans nouveaux nés, & qui les tourmentent tellement par leurs piquure, qu'ils ne peuvent dormir, maigriſſent & tombent dans l'atrophie. Ces poils ſont pris

pour de petits vers par plusieurs Médecins ; mais je ne puis me rendre à leur avis : les nourrices ont coutume pour les faire tomber, de nettoyer & de frotter les parties ; il y en a qui les lavent avec de l'eau chaude, comme Hoffman le conseille. Cette affection a souvent coutume de revenir. Voyez plus bas *Malis*, ordre dernier.

11. Atrophie senile, de Mercurialis; *Marasme senile*, de Galien ; maladie froide, de Galien ; *Maransis*, d'Aristote ; *senium*. de Philippe. C.

C'est celle qui arrive à tous les hommes qui vieillissent ; elle est vulgairement attribuée à la sécheresse du corps ; car comme l'on dit, vieillir, est sécher : Aristote l'appelle proprement *maransis*. C'est une Atrophie, qui, quoiqu'elle ne soit accompagnée d'aucune fiévre, la suit cependant ; d'où elle différe du marasme torride ou qui accompagne la fiévre hectique. Cette maladie demande qu'on use de bons alimens, d'un vin vigoureux, qu'on se tienne toujours chaudement pendant l'hyver, & qu'on couche avec une *sunamite*, comme fit David qui s'en trouva bien.

12. Atrophie scorbutique, de Severinus ; Atrophie scorbutique des enfans, de Frid. Hoffm. de morb. infantum. Cap. 8. §. 9. Willis de scorbut. Cap. 5. C.

On désigne par ce nom, non-seulement l'atrophie qui est fomentée par un vice scorbutique, accompagné de la chûte des dents, & de taches de diverses couleurs aux extrêmités inférieures ; mais encore celles qui succédent à des maladies chroniques ou aigues, pendant une mauvaise convalescence ; car en Angleterre, comme à Paris, plusieurs maladies opiniâtres sont rapportées au scorbut.

Voyez Morton *de tabe ab hydrope, à sudoribus*, &c.

13. Atrophie puérile, de Frid. Hoffm. Tom. 2. C. 8. Hectiques des enfans, de Sydenham Schedul. mon. C.

C'est une consomption du corps qui se fait peu à peu, avec gonflement de l'abdomen. Voy. *étisie mésentérique*.

Au commencement, les membres supérieurs & inférieurs maigrissent, s'exténuent ; l'abdomen au contraire s'étend, se remplit & s'épaissit ; il y a difficulté de respirer, lassitude, &, pour l'ordinaire, une grande faim qui donne lieu à de mauvaises digestions ; le ventre est tantôt serré & souvent lâche, l'abdomen douloureux ; le visage est pâle & les lévres sont livides le matin ; l'urine est tantôt épaisse & tantôt rouge ; pendant la nuit, il y a chaleur & sécheresse, avec une soif inextinguible ; les extrêmités sont froides, & leur état est pire en hyver.

Le mésentére dans les cadavres, est parsemé de glandes

dures, & qui quelquefois suppurent; le foie & la rate sont enflés; on trouve une sorte de marc noirâtre dans les intestins qui sont vuides & distendus par les vents; les muscles sont décharnés.

On donnera pour boisson ordinaire, de l'eau dans laquelle on aura fait infuser des cloux; on prendra dans la premiére cueillerée de soupe, tantôt deux ou trois grains de rhubarbe ou de limaille de fer, tantôt la poudre cachectique de Hartman, composée avec la limaille de fer, la poudre de canelle & de sucre; on prendra aussi six grains chaque jour de racine de quinquina en poudre, & l'eau qu'on boira, sera mêlée d'un peu de vin.

Les bouillons seront faits avec les racines de gramen caninum, de fenouil, de persil, d'asperges & d'apium doux.

On oindra l'abdomen avec de l'huile decamomille ou d'anet.

14. Atrophie vermineuse de Frid. Hoffm. de tabe infantum; Atrophie causée par enchantement, suivant le Peuple. Salmuth Cent. 1. obs. 5. C.

C'est une maigreur graduée qui attaque le plus souvent les enfans sévrés, & est causée par des vers de différente espéce logés dans les intestins, & qui dévorent les alimens; le peuple qui voit que cette maladie est opiniâtre, & qui n'en connoît pas la cause, l'attribue à l'enchantement. *Manget Bibl. Tom. 1. pag. 219.* rapporte une autre espéce d'atrophie vermineuse.

15. Atrophie latérale; Atrophie de la moitié du corps, Collect. Acad. Tom. 3. p. 693. C. J. Dolœus. C.

La demi-partie du corps, depuis les aisselles jusqu'à la plante des pieds, étoit tellement décharnée, que les os sembloient n'avoir que la peau, tandis que le côté droit étoit recouvert de graisse: l'application des topiques anti-spasmodiques sur l'épine du dos de cet enfant âgé de sept ans, & l'usage des sudorifiques, le rétablirent un peu.

16. Atrophie qui suit la fiévre; Atrophie qui survient à la *fiévre*, Willis de morb. Conv. Cap. 8. C.

C'est cette maigreur universelle qui survient aux fiévres longues ou aigues, principalement aux fiévres ardentes & sudatoires, comme à la synoque ardente, à la tritæophye, au causus, à la fiévre helode, &c: cette maigreur est considérable lorsque la fiévre est finie, & elle naît de l'acrimonie, de la sécheresse & l'apauvrissement des fluides, ou du défaut de la lymphe nourriciére, dont la perte se répare par des bouillons de poulet, de grenouilles, de tortues, par la promenade en voiture, & par tous les autres exercices qui peuvent fortifier le corps.

IV.

IV. DESSÉCHEMENT, *Aridura d'Etmuller.*

Le desséchement est l'amaigrissement d'une partie, comme d'une main, d'un bras, d'une jambe, d'un pied, d'un œil, &c ; en quoi il différe de l'atrophie qui cause une maigreur universelle & non particuliére.

Le desséchement dépend donc d'un vice local de la partie affectée, de ses nerfs ou de ses artéres ; ce vice dépend pour l'ordinaire, d'une pression qu'éprouvent ces nerfs, ces vaisseaux, ou la moelle épiniére ; il empêche le suc nourricier d'aborder, du moins en quantité suffisante, dans cette partie, pour la nourrir ; tandis que les autres parties conservent leur embonpoint.

1. Desséchement rachialgique ; desséchement scorbutique. *Etmuller, Tome 1, page 250 ; Bonet Sepulchret. Tome 1, page 761. Obs. 96.* L.

On le connoît en ce que les douleurs rachialgiques ont précédé, principalement celles de l'épine du dos, quelquefois avec des convulsions ; & qu'ensuite la partie est travaillée d'un sentiment de formication, de stupeur & de contracture. Cette maladie qui est très-opiniâtre, attaque le plus souvent le bras, rarement les jambes ; elle les exténue & les prive presque de tout sentiment. Voyez *Rachialgie*, que les Auteurs du dernier siécle croyoient être une affection scorbutique.

2. Desséchement hydropique, *Ephémér. Nat. Cur. Passim ; Bartholin*, dans le *Sepulchret. de Bonet, Tome 1, page 762.*

Dans cette espéce, les parties supérieures sont amaigries, tandis que toutes les parties inférieures sont enflées & œdémateuses. Voy. *Hydropisie.*

3. Desséchement traumatique ; V. *Etmuller, de Aridurâ.* L.

C'est celle qui tire son origine de playes, d'ulcéres, de fistules, de caries & de vieilles fractures ou luxations qui n'ont pas été bien réduites. J'ai vu un desséchement de la jambe, produit par la coupure du nerf crural.

4. Desséchement paralytique, *Ephemer. Nat. Cur. Déc. 11, Ann. 6, Obs. 27.*

Voyez *Contracture ;* car les membres qui sont paralytiques depuis longtems, sont presque toujours affectés de contracture & de maigreur, quelquefois de flaccidité.

5. Desséchement causé par l'arthrocace.

Ses causes sont l'arthrocace, ou une tumeur osseuse des genoux ; l'hydarthre lymphatique, ou l'enflure des genoux & les tumeurs écrouelleuses sont encore des causes de desséchement des articulations.

6. Desséchement spasmodique, *Ephemer. Nat. Cur. Déc.* I, *Ann.* 3, *Obs.* 236. L.

7. Desséchement scorbutique, *Ephemer. Nat. Cur. Ann.* III, *Obs.* 78. Voyez *Atrophie*. C.

ORDRE II. *Intumescences.*

LE volume du corps ou de ses parties, augmente toutes les fois que les vaisseaux éprouvent une pression latérale de la part des fluides trop abondans, & accumulés contre nature. Dans l'état sain, il est une proportion entre le sang & les humeurs, laquelle disparoit en maladie, principalement dans les affections cachectiques. Ici, la quantité de la lymphe, de la sérosité, de la bile, de la graisse, ou de toute autre humeur, excédé celle du sang; ainsi la cause des maladies cachectiques & œdemateuses, est une pression latérale plus forte que de coutume, exercée sur les vaisseaux, par la lymphe ou toute autre humeur excédente.

Si la graisse surabonde & distend le tissu cellulaire, il en naît la corpulence grasse; la surabondance de la lymphe dans le tissu cellulaire, produit l'œdématie; si elle s'amasse dans l'abdomen, elle produit l'ascite: si une lymphe visqueuse s'accumule dans les glandes, il en résulte une affection écrouelleuse; enfin, si la bile ou une humeur analogue prédomine, elle produit la jaunisse.

Tant que les fluides sont poussés par le cœur dans les artéres, avec une force suffisante, & qu'ils reviennent de-là librement au cœur, par les veines: ils conservent leur état naturel; les humeurs excrémentitielles se séparent du sang; il ne se forme nulle part aucun arrêt de la sérosité, qui ne manqueroit pas de produire le relâchement des vaisseaux; enfin, la peau conserve son état sain, sa couleur blanche & vermeille. Mais si l'action du cœur diminue, si les fluides circulent lentement, leur nature s'altére, & la sérosité ne s'en sépare ni dans les reins ni à la peau; ce qui produit le relâchement des vaisseaux, décolore la peau, & empêche l'ouvrage de la sanguification; chaque jour, la lymphe acquiert un surcroit d'augmentation sur le sang qui perd sa chaleur & sa couleur rouge, & la cacochymie séreuse fait de plus en plus des progrès: de-là vient que les maladies cachectiques sont accompagnées du froid, de la pâleur & de la mollésse des chairs.

Si la force qui pousse le sang, s'affoiblit: il ne peut parvenir dans les dernieres artéres, ni par conséquent dans les vaisseaux de la peau, il en naît encore une fois la pâleur; & comme le sang n'est pas suffisamment battu, la chaleur du

corps diminue, toutes les forces languiſſent, parce que le fluide nerveux ne ſe ſépare pas en ſuffiſante quantité.

Les boiſſons ne ſe mêlent point bien au ſang, & ne s'aſſimilent pas à ce fluide, ſoit à cauſe de l'inertie de la bile & de la ſéroſité, ſoit à cauſe de la langueur des mouvemens du cœur. De-là viennent la pâleur & la crudité des urines; c'eſt-là auſſi la cauſe de la converſion du ſang en deux ſubſtances, l'une caſeuſe & groſſiére, mal élaborée, qui engorge & obſtrue les vaiſſeaux capillaires, & produit les embarras des viſceres; l'autre aqueuſe, laquelle étant plus coulante que de coutume, s'inſinue facilement dans les vaiſſeaux lymphatiques collatéraux, & dans le tiſſu cellulaire où elle prend la place de la graiſſe; ce qui produit inſenſiblement un gonflement ſereux & aqueux de ce tiſſu.

Tout le tiſſu cellulaire eſt continu dans le corps humain; toutes ſes cellules ſont perméables, de maniére que la ſéroſité peut aiſément y couler, depuis la tête juſqu'aux pieds, & de droite à gauche, ſuivant que ſa pente l'entraîne; car comme cette ſéroſité eſt à l'abri des efforts du cœur, & n'a d'autre action que celle qu'elle tient de ſa gravité: il arrive que lorſque le malade eſt debout, elle s'amaſſe aux pieds & dans le côté droit, quand la ſituation du malade ſur ce côté, l'y porte.

Si l'uſage des alimens groſſiers, ou une évacuation abondante & de ſéroſité qui a précédé, ou quelques virus particulier, ont rendu la lymphe trop épaiſſe & viſqueuſe; elle s'arrête dans les glandes & les viſcéres glanduleux, parce que les vaiſſeaux étant fort reſſerrés dans ces parties, & y formant des circonvolutions nombreuſes, les frottemens y ſont plus conſidérables: la lymphe viſqueuſe s'accumulera donc dans ces vaiſſeaux, & leurs branches collatérales éprouveront une preſſion latérale plus forte; ce qui produit la dureté & le gonflement des viſcéres & des glandes.

Le repos des humeurs fait exalter leur accrimonie, comme il procure la réunion des cryſtaux des ſels leſſivés; mais lorſque les fluides ne circulent pas, la dépuration du ſang par les vaiſſeaux excrétoires, ou l'évacuation des matiéres excrémentitielles, eſt défectueuſe, & l'accrimonie augmente. Il paroît par-là, pourquoi dans les maladies cachectiques, la même cauſe obſtrue les petits vaiſſeaux, & rend les humeurs acrimonieuſes.

Voici quels ſont les ſymptômes communs à preſque tous les cachectiques. 1°. Les facultés vitales ſont languiſſantes, la ſecrétion du fluide nerveux moindre, & le mouvement de la circulation, plus lent: 2°. La chaleur du corps eſt plus

foible : par conséquent le sang est moins battu, la quantité qui s'en forme, est moindre ; & il s'en dissipe d'avantage. 3°. La peau est pâle & livide, soit à cause du mouvement trop foible du sang, soit à cause de la quantité excédente de la sérosité, & de la grossiéreté de la lymphe. 4°. Les petits vaisseaux sont engorgés & obstrués, & souvent la sérositée aqueuse est épanchée dans le tissu cellulaire. 5°. L'accrimonie est plus grande, parce que les excrétions & la dépuration du sang ne se font pas ; or quand elles manquent, le sang, la lymphe, & la graisse se putrifient aisément, & deviennent rances. 6°. Enfin les vaisseaux sont lâches & mols, ce qui fait qu'ils cédent à l'effort des fluides, surtout de ceux qui ne circulent pas, & forment des tumeurs froides, pâles & indolentes.

Pratique. Il paroit parce qu'on vient de dire, que les maladies dont il s'agit, requiérent en général l'usage des remédes qui peuvent ranimer les forces languissantes du cœur, & augmenter la sécrétion du fluide nerveux. Tels sont 1°. Les volatils, les aromatiques, les spiritueux, les elixirs, les esprits volatils, les liqueurs fermentées & vineuses. 2°. Les remédes qui échauffent, soit actuellement ou potentiélement, comme les stomachiques, les cephaliques, les cardiaques, les amers, les frictions, les eaux thermales, l'ammochasie, & les vêtemens de laine chauffés. 3°. Les stimulans irritans, qui attirent le fluide nerveux & le sang dans les parties extérieures, comme les emplâtres vésicatoires & les résineux, pourvu qu'ils n'épuisent pas les forces. 4°. Les résolutifs & les apéritifs conviennent, sur-tout, en ce qu'ils procurent de la fluidité aux humeurs, comme la cascarille, le quinquina, la poudre d'antimoine, la limaille de fer, les résines, le bdellium, l'opoponax & l'aloès. 5°. Les diuretiques chauds, comme les écrévisses, les cloportes, les racines de houx, d'asperges, d'eryngium, de persil, de chicorée : & les antiscorbutiques, comme les feuilles de sysinbrium aquatique, de sium, de cochlearia, de raifort & de roquette. 6°. Les remedes qui adoucissent le sang, sont aussi indiqués, comme les bouillons de poulet, de tortue, de grenouilles, avec les apéritifs & les diurétiques ; s'il y a sécheresse dans le sang, le petit lait, les laitages & les eaux acidules conviennent. 7°. Enfin, les substances toniques & apéritives tout ensemble, sont indiquées ; & l'on préférera les martiaux, la rhubarbe, le rhapontic, le quinquina & la cascarille. Les frictions séches, la promenade à pied & à cheval, & les occupations rustiques, sont aussi très-propres à fortifier les parties musculeuses, à ranimer les fonctions

excrétoires, à aider la digestion, procurer de l'appétit, & donner de la fluidité aux humeurs épaissies ; & si on prend ces exercices à la campagne, dans un air pur & sec, & dans un lieu agréable, la gayeté de l'esprit, prend la place de la tristesse, qui produit ou fomente les maladies cachectiques.

V. La Corpulence, *Polysarcia.*

C'est cette maladie où le corps est défiguré par une trop grande quantité de graisse, & son agilité diminuée.

Elle différe de la forme gigantesque, en ce que dans celle-ci, toutes les Parties sont respectivement proportionnées, que la beauté du corps n'y est diminuée en rien, & que les forces répondent à la masse. Elle est fort différente de la phlegmatie & de la pneumatose, en ce que ce n'est ni la sérosité, ni des vents qui enflent le tissu cellulaire ; mais une graisse louable, d'ou vient que la couleur & le ton ne sont pas diminués : cependant comme la masse à mouvoir est plus grande, & que les organes du mouvement musculaire, ne sont pas plus puissans : le corps est lâche & paresseux, & la respiration souffre quand on agit.

Polysarcie adipeuse ; la corpulence. *Cyrilli, Consult. 4 ; de la Tour, Journ. de Méd. Juin 1757, page 422*, vulgairement obésité ; *corpulentia saginosa de Forestus. Lib. 31.*

Elle différe de la corpulence charnue, ou de l'habitude athlétique, par la nonchalance des membres, & la difficulté de respirer qu'on éprouve en agissant. On dit communément que les corpulens doivent vivre moins long-tems que les autres, & être plus sujets à l'apoplexie & à l'orthopnée.

Le bon état de l'estomac, les alimens succulens & copieux que l'on prend, une habitude lâche du corps, le passage d'un pays très-chaud dans un froid, la convalescence après une fievre synoque maligne, une vie gaie, aisée & oisive, sont les causes de la corpulence.

Sennert parle d'une femme de 36 ans, qui pésoit 480 liv. & d'un homme qui pesoit 600 livres.

Dans des sujets médiocrement gras, j'ai trouvé que le poids de la graisse étoit la moitié de celui de tout le corps ; & que les artéres, les veines & les visceres, n'étoient pas plus grands que dans des hommes maigres de la même taille ; par conséquent, le foie, par exemple, la rate & le poumon sont moins grands de moitié dans les gens gras, respectivement à la totalité du poids, que dans les gens maigres.

La curation demande 1°. Qu'on s'abstienne d'un trop long sommeil, & qu'on exerce son corps & son esprit : rien d'ail-

leurs ne maigrit d'avantage, que les soins, les sollicitudes & les affections de l'ame. 2°. Qu'on prenne une moindre quantité d'alimens & moins nourrissans. 3°. On doit augmenter la somme des excrétions, surtout celle de la peau, par les exercices, la chasse, la course, & par l'usage légitime du coït. 4°. On fond la graisse, par l'usage du sel, du poivre, du vinaigre, du caffé, de l'oximel scyllitique, & par tous les médicamens évacuans, principalement par les cathartiques, les diurétiques, les sudorifiques, le nitre, le tartre, la semence de frêne; par les épispastiques, &c. ou bien on prend, chaque jour, une ou deux drachmes de savon.

VI. BOUFFISSURE, PNEUMATOSE, EMPHYSÈME UNIVERSEL. *Hyderos* de Galien; *Empneumatosis* de Cœlius Aurélien; *Sarcites Flatuosus* de Smet; *Tympanitis universalis* de Schenckius.

C'est une intumescence de la peau, élastique & flatulente. La cause est une expansion de l'air qui est mêlé dans les fluides, semblable à celle de l'abdomen dans la tympanite, & à celle qu'éprouve souvent la peau, dans les emphysémes. Un grand nombre d'observations a appris que l'air élastique se dégage, 1°. de la corruption des animaux noyés, 2°. de la fermentation que subissent dans les premiéres voies, les alimens mal digérés, ainsi qu'il est prouvé par la colique flatueuse qui en naît. La bouffissure différe de la phlegmatie, par l'élasticité qu'ont les parties qu'elle attaque; & de l'anasarque, par le bruit que les parties font, lorsqu'on les presse avec les doigts.

1. Bouffissure causée par un venin, *Pneumatosis à veneno.* Linnæus faun. suec. n°. 261. A.

Les peuples du Smoland racontent que la morsure de la couleuvre, qu'ils nomment *asping*, fait prodigieusement enfler le corps.

Est-ce un air dilaté, ou quelque autre cause qui produit ce gonflement? C'est ce que nous ne sçavons pas; mais l'on est certain que plusieurs espéces de venins causent subitement une semblable tuméfaction. *Willis de tympanite, pag. 146.*

2. Bouffissure causée par une plaie. *Littre*, Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, 1713; *Tympanites universalis* de Willis, ch. 4. Sennert, pag. 954. Haller Physiol. de telâ cellulosâ, tom. 1, pag, 13. A.

Un jeune homme du pays de Liége reçut une plaie sous l'aisselle droite, laquelle pénetroit dans la cavité de la poitrine; le lendemain il fut enflé de tout le corps, de la poi-

trine, du dos, du ventre, des lombes, du ſcrotum, des cuiſſes, des bras, des épaules, du col & du viſage, tellement qu'il ne pouvoit pas ouvrir les paupiéres; il avoit même ſur le ſommet de la tête, une tumeur accompagnée d'une vive douleur & d'une violente diſtenſion de la peau. *Smet.*

Sennert & Willis ont vu un ſemblable cas. Je croirois ſans peine, appuyé ſur l'hiſtoire ſuivante, que l'air qui ſort de la poitrine par une plaie oblique, peut s'inſinuer dans le tiſſu cellulaire, & produire un gonflement univerſel.

Il y a plus de douze ans, que des ſcélérats ayant trouvé un ſoldat endormi dans la caverne de Jupiter, ils lui firent une ouverture à l'aîne, par laquelle ils ſoufflèrent avec un tuyau; bientôt tout le corps s'enfla, à la réſerve des mains & des pieds; & la tumeur du col augmentant promptement, & cauſant la difficulté de reſpirer, le ſoldat fit des ſcarifications avec ſon couteau. Ayant été tranſporté le lendemain à l'Hôpital, la peau paroiſſoit ſaine par-tout, & bien colorée; mais elle étoit tendue, élaſtique, & rendoit du ſon, quand on la preſſoit avec la main. Le malade demanda qu'on lui fit des inciſions en différentes parties, afin qu'il fût délivré de ſes douleurs, & qu'il recouvrât la liberté de ſes membres. Il n'y eut que les ſcarifications qui lui procurérent du ſoulagement. Les Médecins de la Guinée ſe ſervent de cette même opération pour guérir les maladies chroniques; ils font courir les malades qui ſont enflés, après leur avoir fait prendre une boiſſon ſudorifique, juſqu'à ce qu'ils ſuent; & de cette maniére, la bouffiſſure ſe diſſipe avec la maladie primitive. *Act. ſociet. Harlem. tom. 6, pag. 676.* Cette même curation fut pratiquée avec ſuccès ſur des chiens par M. Négre, *ibid. pag. 688.*

Si quelque enflure dépend des vents, c'eſt certainemenr celle qui ſuit une plaie de poitrine; cependant Willis nie le fait, & ſoutient que cette tumeur eſt cauſée par le mouvement déſordonné & tumultueux des eſprits animaux qui s'inſinuent dans la peau; c'eſt ainſi que *Baglivi*, donnant dans une pareille erreur, croit que le météoriſme de l'abdomen dépend du ſpaſme des muſcles de cette partie.

Voyez la cure dans *Heiſter. Chirurg. pag. 181.*

3. Bouffiſſure hyſtérique. Voyez Sydenham. Diſſ. ep. p. 41.

Comme l'hyſtérie affecte toutes les parties internes, elle affecte de même quelquefois les externes; ſçavoir, les chairs des muſcles, comme les joues, les bras, les mains, les cuiſſes, les jambes, où elle produit tantôt une douleur, tantôt une tumeur; l'enflure qu'elle cauſe aux jambes, eſt ſurtout, remarquable, dans les hydropiſies, le volume de

la tumeur devient plus considérable sur le soir, & retient l'impression du doigt, comme de la pâte fraîche. Mais dans la bouffissure hystérique, la tumeur est plus volumineuse le matin, & elle ne céde point à la pression du doigt, ou n'en conserve pas la trace; souvent aussi le malade n'a qu'une jambe enflée. D'ailleurs, cette bouffissure imite tellement les tumeurs hydropiques, quant à la grandeur & à l'étendue, qu'on a de la peine à dissuader les malades de l'opinion qu'elles ont conçue qu'elles sont affectées d'hydropisie.

Cette espéce de bouffissure revient alternativement avec le diabéte & le flux de bouche hystériques, qui la dissipent, ou causent son retour, lorsqu'ils se suppriment.

Voyez M. *Raulin*, *des Maladies vaporeuses*, *pag. 221.*

4. Bouffissure fébrile. Voyez *Riviere*, *Obs. 69. Cent.* 2. A.

Enflure de tout le corps dans un enfant. Un enfant de dix-huit mois fut attaqué en été, d'une enflure subite de tout le corps, avec fiévre; un autre enfant de la même famille étoit mort d'une pareille maladie : on lui administra pendant douze jours, différens remédes, les cathartiques, les apéritifs & les vésicatoires : il fut enfin guéri par un flux de ventre & d'urines qu'on procura.

J'ai aussi vu un Chirurgien affligé depuis long-temps de la fiévre quarte, qui fut attaqué d'enflure par tout le corps, & de pâleur; la tumeur étoit vraiment œdémateuse en certains endroits, elle étoit de plus emphysémateuse, & élastique, à la face, à la poitrine, aux mains & aux cuisses. Ayant pris pendant près de deux ans, différentes espéces de remédes, sans en retirer presqu'aucun soulagement, il y a quelques années qu'il fut électrisé; quatre électrisations rétablirent promptement sa santé, en lui rendant la vigueur, la couleur & le sommeil, & dissipant absolument toute tumeur. Voyez les *Mém. de la Soc. Roy. de Montp. ann. 1751.*

Qu'est-ce que l'apostême venteux d'Avicenne, qu'il dit naître sous le périoste, entre les tendons, ajoutant que cette espéce de vent se manifeste par fois, qu'il est errant & déchire les parties? C'est peut-être le rhumatisme flatueux, le *nakir* d'Abbucasis.

Nota. Un jeune homme qui apprenoit l'art des armes, & qui crioit suivant la coutume, *ha*, *ha*. fut atteint par son compagnon, d'un coup de fleuret à la gorge. Le lendemain, le milieu de la partie antérieure de la poitrine, & la peau de l'abdomen, s'enflérent prodigieusement, avec douleur & fiévre : douze saignées qu'on lui fit, lui rendirent la santé. Ce fait m'a été raconté par *M. Fizes*, *célebre Professeur.*

Un jeune homme ayant eu la poitrine fortement comprimée

par le poids de sa charrue, & faisant de grands efforts pour faire avancer le cheval, se rompit une côte; cette fracture fut suivie d'une enflure de tout le corps, avec un sentiment de stupeur, & une voix aigre; la peau, partout où on la touchoit, retentissoit comme du parchemin: la veine ayant été ouverte, l'air en sortoit avec sifflement, & le sang couloit aussi. Il fut guéri par diverses scarifications de la peau, & par des fomentations résolutives. *Daniel Hoffman, Dissertatio de aere factitio, Disput. Halleri. to.* 3.

La bouffissure, non pas cependant celle qui est universelle, mais celle qui est connue sous le nom d'hippiatre, est familiere aux bœufs qui sont affectés d'une dyssenterie épidémique: elle occupe diverses parties du dos & des lombes. Si l'on presse ces parties, l'animal souffre de la douleur, & les parties rendent un son léger. Dans ceux que j'ai ouverts moi-même après la mort, j'ai trouvé les poumons emphysémateux; j'ai aussi observé de pareils emphysémes dans les chevaux.

P. de Sorbait rapporte *dans les Act. des Curieux de la Nature*, que la bouffissure est endémique en Autriche, où elle est nommée emphyséme, en Allemagne *bausch*, & qu'on la guérit ordinairement par des fumigations de feuilles de myrthe; mais il ne rapporte ces choses que par oui-dire.

VII. Anasarque, Hydropysie par infiltration. Hydropisie universelle des Auteurs. Anasarca, *Leucophlegma* de Platon; *Hyposarcidios* d'Hyppocrate, 4. de Rat. vict. in acut. Jleus, d'Hyppocrate, Foesius pag. 555, *Phlegmatites* d'Aretée, de Diut. L. 2, de Gorrée defin.; *Anasarca* de Galien; *Episarcidium*, *Catasarca* de Galien in Hipp. de Diet. acut. *intercus* des Latins; *Leucophlegmatia* de Cœlius Aurelien. M. C. L. III. c. 8. Gorr. definit. *Hydropisis vera* & *Hyposarca* de Gordon, des affections du foie; *Pituita alba* de Gorrée; *Hyposarca* de Dodon. pag. 575. & de Joston idea Medic. *Phlegmatia* de Juncker tab. 87.

Caractère. C'est une enflure de toute la peau, molle, pâle & sans élasticité.

Proculus, au rapport de *Cœlius Aurelien*, applique mal-à-propos différens noms génériques, aux divers dégrés de cette maladie, comme celui de leucophlegmatie à son commencement; celui de catasarque ou anasarque, à son état, &c. car comme chaque maladie a ses tems ou différens dégrés qu'elle parcourt, il n'y a pas de raison de donner divers noms à cette affection plutôt qu'à une autre: cette multiplicité d'appellations est donc inutile.

Le siége de l'anasarque est dans le tissu cellulaire qui en-

vironne tout le corps, qui accompagne les muſcles & les membranes. Quand donc une lymphe claire s'amaſſe en quantité dans ce tiſſu, il en naît une tumeur molle, pâle, ſale; univerſelle, & qui retient l'impreſſion du doigt.

Par là, elle différe de la phlegmatie, dans laquelle ſeulement les parties inférieures s'enflent le ſoir & déſenflent le matin : mais dans l'anaſarque, toutes les parties du corps ſont enflées; elles le ſont même davantage le matin, principalement les paupiéres & les joues; il y a difficulté de reſpirer, laſſitude, inappétence, les urines ſont claires, aqueuſes, les malades ont une petite fiévre, & le ſommeil qu'ils prennent, ne les ſoulage pas ordinairement.

1. Anaſarque par Métaſtaſe. C.

Je nomme ainſi celle que cauſe la ſuppreſſion des évacuations accoutumées, du ſang, de l'urine, des hémorroïdes, de la diarrhée, d'un ulcére. Car lorſque le ſang, & par conſéquent la lymphe, s'amaſſent en plus grande quantité dans les vaiſſeaux, la preſſion latérale qu'ils exercent ſur les orifices des vaiſſeaux lymphatiques, s'accroît en même raiſon ; la lymphe entre donc en plus grande abondance dans ces vaiſſeaux ; & de là dans les vaiſſeaux adipeux qui ſe répandent dans le tiſſu cellulaire : or, les cellules de ce tiſſu ſe rempliſſent & ſe diſtendent de même qu'un balon hydroſtatique. Cette effuſion de la ſéroſité relâche les chairs, & le cœur pouſſe difficilement le ſang juſques aux vaiſſeaux cutanés; de là, la pâleur, le froid & la molleſſe du corps, ſa péſanteur & ſa nonchalance. Cependant comme la circulation de la lymphe continue de ſe faire, & qu'elle paſſe, lentement à la vérité, des cellules dans les veines, & des artères lymphatiques, dans les cellules : elle ne ſe corrompt point, ou elle ne ſe corrompt qu'à la longue.

Curation. Le Médecin doit avoir en vue de détruire la preſſion que fait le ſang ſur les vaiſſeaux, & d'ôter la quantité ſurabondante de la lymphe.

1°. Pour obtenir le premier effet, il eſt néceſſaire de rappeller le flux des régles ou des hémorroïdes ſupprimées, d'abord en pratiquant une ſeule ſaignée, & enſuite en donnant les remédes diuretiques, emmenagogues, martiaux & réſineux, ſous la forme de bouillon, d'apozême, de ptiſanne, de poudre ou d'opiate. On fera ſur-tout uſage des racines d'aſperges, de houx, d'eryngium, de perſil, de daucus, de menthe, de dictamne, de capres, de curcuma, de cyperus & de galanga ; des feuilles de tanaiſie, de matricaire, d'abſynthe, de rue, de menthe; des fleurs de ſaffran & de ſouci.

2°. L'aſſafœtida, le bdellium, l'oppopanax, la myrrhe, l'aloès conviennent pour diminuer la quantité de la lymphe, ils pouſſent par les ſelles les urines & les ſueurs, & procurent le vomiſſement. Mais les cathartiques & les diurétiques ſont fort utiles, principalement les purgatifs hydragogues mêlés aux autres purgatifs, & les appéritifs toniques. De ce nombre, ſont le jalap, la ſcammonée, l'iris, le ſureau, le ſyrop de nerprun, l'eau-de-vie d'Allemagne, la rhubarbe & la manne. Mettez au rang des diuretiques, outre les racines & les feuilles de chicorée, de cerfeuil, d'eryngium, de houx, &c. les cloportes, les cendres des plantes, comme celles de genêt, de féves infuſées dans le vin blanc, l'écorce de racine d'ormeau, le cochlearia, l'apium, le creſſon aquatique, le trefle d'eau, la garance, les baumes, la thérébentine, le borax & le tartre.

3°. Enfin, après avoir évacué les eaux ſuperflues, on rend aux vaiſſeaux leur force, par l'uſage des martiaux, de la canelle, du macis, de la caſſe en bâton, de la rhubarbe, des myrobolans, par les eaux thermales, l'ammochaſie, les étuves & les fumigations. Voyez pluſieurs exemples d'anaſarque guérie par des ſcarifications ou des cautéres, qui procurérent la ſortie des eaux, dans *Haller Phyſiol. tom. I. pag. 14.*

De cette eſpéce eſt,

a. L'anaſarque périodique.

Une fille âgée de vingt-quatre ans devint enflée de tout le corps, ſix ou huit jours avant que ſes régles ne paruſſent; en quelque partie qu'on appliquât le doigt, la trace y reſtoit empreinte, & la tumeur ſe diſſipoit en proportion que les régles couloient. La maladie revenoit pour la troiſiéme fois, lorſque j'allai voir la malade; elle étoit attaquée des ſymptômes que j'ai rapportés : j'attendis la ſolution de la maladie, telle qu'elle s'étoit déja opérée; & en effet, je remarquai le même jour où les régles coulérent que la tumeur diminuoit, & qu'elle diſparoiſſoit entierement avec cet écoulement. Ce tems étant paſſé, je preſcrivis, après avoir fait précéder les remédes néceſſaires, les bouillons raffraîchiſſans, & le mars que je faiſois prendre à des intervalles différens; lorſque le tems des régles fut proche, j'ordonnai les opiates mêlés avec les anti-hyſtériques, & l'anaſarque ne revint plus. *Obſervation du Docteur Brouſſounet.*

b. Anaſarque par adiapneuſtie.

Je vis au troiſiéme jour de ſa maladie, un Payſan attaqué d'une tumeur molle par tout le corps : il me dit, qu'après avoir achevé ſa moiſſon, il s'étoit mis au lit en bonne ſanté; mais que le lendemain matin il n'avoit pu ſe lever, à cauſe

de son enflure. Parmi plusieurs réponses aux questions que je lui fis, il me répondit qu'il s'étoit couché sur de la paille dans un lieu humide, pensant que la maladie avoit pris naissance de cette cause, je le fis frotter avec des linges chauds, & le fis couvrir avec des pains nouvellement tirés du four; je lui fis aussi prendre une décoction chaude de racine de houx : par ce moyen, sa transpiration fut rétablie en deux jours, & l'anasarque fut guérie. M. *Broussonnet* ma communiqué cette Observation.

2. Anasarque causée par un flux. C.

Telle est celle qui survient aux longs flux des hémorrhoïdes & des régles, après des hémorrhagies, des saignées répétées, des diarrhées, des lienteries, le diabete, &c. Dans ce cas, la grande foiblesse des forces vitales & digestives, la grossiéreté & la crudité du chyle, ou son élaboration imparfaite, ne permettent pas qu'il se fasse une bonne sanguification; le sang est tout chyleux, lavé & crud, il produit des obstructions dans les vaisseaux capillaires, & la sérosité passe en plus grande quantité dans les vaisseaux lymphatiques, & de-là, dans les vaisseaux adipeux où elle séjourne & s'accumule.

Le but du Médecin est 1°. de réveiller les forces languissantes, par les restaurans, les stomachiques & les alimens de facile digestion, en bannissant toute espéce de médicament, qui en évacuant, acheveroit d'épuiser les forces. 2°. De procurer du ton aux vaisseaux relâchés, & la circulation des humeurs croupissantes, sans causer aucune irritation : or l'usage a appris qu'une diéte lactée satisfait à ces indications, comme je l'ai éprouvé moi-même d'après le conseil de Cælius-Aurelien. On ne doit pas cependant négliger l'usage de l'eau où l'on a fait infuser de la rhubarbe & de la limaille de fer, avec la canelle.

3. Anasarque exanthémateuse. C.

C'est celle que cause la suppression ou la répercussion de la galle, de la rougeole, de la petite vérole, & d'autres semblables maladies cutanées.

Ici conviennent sur-tout, outre les secours généraux, le curcuma & la racine de lapathum acutum, qu'on fait cuire dans les bouillons. J'ai vu cette maladie & une ascite qui reconnoissoit la même cause, être heureusement guéries, en prenant la chemise d'un galeux, qui redonna la galle.

Mais dans l'anasarque qui est produite par la rougeole supprimée, ou dont l'éruption ne se fait pas assez bien, les remédes généraux, principalement le petit lait altéré avec le suc de cerfeuil, sont utiles.

4. Anasarque causée par la fiévre. C.

C'est celle qui provient de l'obstruction du foie ou de la

rate, laquelle occasionne des fiévres intermittentes, comme la quarte, la tierce.

Cette espéce se guérit de la même maniére que l'ascite qui survient à la fiévre intermittente. Consultez *Sydenham de Febrib. intermitt.*

5. Anasarque des femmes grosses. *Puzos*, pag. 82.

Si une tumeur œdémateuse excéde les bornes de l'œdématie, alors les lombes s'enflent de toutes parts, & on nomme cette enflure *le bourlet*: les parties supérieures, comme les mains & la face s'enflent aussi : c'est une vraie anasarque, & qui est fort différente de l'œdématie, sur-tout si elle est accompagnée de la fiévre hectique & de la soif.

On doit faire usage dans ce cas, des bouillons apéritifs faits avec la chicorée sauvage, le sysimbrium aquatique, le cerfeuil & le crystal mineral, où le sel de Glauber : on doit aussi de tems en tems, prendre des purgatifs, & ensuite une opiate apéritive préparée avec les cloportes, la vipere, l'antimoine diaphorétique, les amers & les fébrifuges. On retirera aussi de l'avantage d'une saignée pratiquée dès le commencement, & on ne doit pas négliger la diéte séche ; il faut s'attendre à un accouchement prématuré.

Si l'anasarque résiste à ces secours, si l'accouchement n'est pas prochain, si l'enflure grossit, si la malade est oppressée, & si l'ascite ou l'hydropisie de poitrine se font craindre : alors il faut faire une légère ouverture aux lévres de la vulve qui sont ordinairement plus enflées que de coutume, ou à la partie inférieure de la jambe ; ce qui procure un écoulement abondant de la sérosité, & facilite l'accouchement qui doit terminer la maladie.

6. Anasarque hystérique ; leucophlegmatie hystérique. C.

C'est celle qui attaque les femmes hystériques, séches & mélancholiques ; par exemple, après une fiévre synoque qui s'est terminée au milieu de l'Eté : dans cette espéce, la peau ne retient gueres l'impression du doigt, en quoi elle différe de l'anasarque séreuse ou molle.

Les cathartiques & les diurétiques sont nuisibles ; le seul usage du petit lait, continué pendant un mois, rétablit le flux des urines, & dissipe l'enflure du corps ; l'on prend ensuite le lait d'ânesse avec succès. *Pomme, Essai sur les vapeurs, Obs. 16, pag. 145.*

Elle différe de l'œdématie, en ce que les bras, les mains, & même la face, s'enflent aussi le soir.

J'ai vu autrefois cette espéce d'anasarque dans une femme hystérique, se terminer par le diabete.

7. Anasarque d'Amérique ; mal d'estomac. *Labat*, *Voyage en Amérique*. Chevalier, *des Maladies d'Amérique*. C.

Le nom vulgaire qu'on donne à cette maladie, est très-impropre : puisque c'est une véritable anasarque, suivant la description qu'en donne le P. *Labat* : car 1°. les malades sont pâles, enflés & un peu jaunes ; les pieds, les jambes & toute l'habitude du corps, mais sur tout les jambes, si l'on en croit M. *Chevalier*, sont attaquées d'une enflure œdémateuse. 2°. Ils sont accablés de lassitude. 3°. Ils souffrent une douleur de tête sourde. 4°. Ils tombent ensuite dans un assoupissement continuel. 5°. L'épigastre & l'abdomen s'enflent, & enfin ils deviennent ascitiques.

On attribue la cause de cette maladie, à l'usage des cancres nommés vulgairement *Crabes*, qui sont un aliment pesant & de difficile digestion, à moins qu'on ne corrige leur crudité avec le vin, l'eau-de-vie & du sucre, appellée communément *Tafia*. Mais elle naît plus souvent du sommeil que l'on prend au grand air, & du chagrin qu'on éprouve. Les Négres du Bresil qu'on traite fort durement, y sont sujets ; & pour les guérir, leurs Maîtres les envoient à la campagne, où jouissant de la liberté & oubliant leur chagrin, ils se rétablissent en peu de jours, en mangeant des fruits acidules d'Acajou. Cette anasarque est fort familiaire aux Européens qui habitent à l'Amérique : au commencement de leur traitement, ils font usage de potions cardiaques & sudorifiques, de bains chauds, d'alimens de facile digestion & de bon vin : ils se procurent ensuite de la gayeté, & sur-tout ils s'exercent, jusqu'à ce qu'ils soient baignés de sueur.

8. Anasarque rachialgique, *anasarca rachialgica*, Theod. Zelst de dolore colico scorbutico in hydropem mutato, Tract. de podagrâ, pag. 30. ann. 1738. C.

C'est une enflure de la face, des pieds, des mains & du ventre, accompagnée de difficulté de respirer, d'un pouls foible & inégal, d'une urine rouge, bilieuse, claire, chargée de sables, & modique, qui succéde à la colique scorbutique ou à celle de Poitou, & que *Theod. Zelst* croit être la goutte répercutée.

Cet Auteur loue principalement l'eau de bourgeons de pin préparée par la fermentation, jusqu'à six onces ; la teinture de la mine martiale naturelle jusqu'à deux onces ; teinture de vers du mois de Mai 1. dragme, on prendra toutes les deux heures, deux onces de ce mêlange.

9. Anasarque purulente, *Haller Physiol. tom. 1. pag. 14* ; *Jac. Nic. Weiss. progr. 5.*

C'est une intumescence de la peau, causée par l'effusion du pus dans l'organe cellulaire.

10. Anasarque des buveurs d'eau ; de *Meyserey*, Malad. des armées, 571. C.

C'est celle qui est produite par des alimens aqueux, par les fruits d'été, par une eau lente & bourbeuse, ou même par des eaux acidules prises à contre-tems. On la guérit, par une diéte desséchante, par l'usage de la chair rôtie, par le vin blanc vigoureux ou la bierre, par des ptisannes diurétiques ou sudorifiques, & par les purgatifs hydragogues. On doit tenir les jambes dans une situation horizontale ; on les étuvera & on les frottera doucement avec des linges secs & chauds ; on y appliquera des briques chaudes, du son & de l'avoine qui auront bouilli : on retire aussi de l'avantage de l'usage de l'eau-de-vie camphrée où l'on mêle du sel ammoniac, pourvu qu'il n'y ait point d'érésipele.

11. Anasarque urineuse ; leucophlegmatie urineuse. *Journ. de Méd. Nov. 1765, pag. 421.*

Elle étoit survenue plusieurs fois à un enfant attaqué d'une ischurie calculeuse ; l'opération du calcul de la vessie ayant été faite, le malade retomba dans l'ischurie néphrospatique qui produisit l'anasarque urineuse, l'assoupissement, une tumeur universelle qui s'éleva peu à peu jusqu'au col, un pouls dur & oppressé, & la fonte de l'abdomen.

On l'enveloppa pendant quatre heures, dans des linges mouillés & tiédes qu'on changeoit tous les qurrts-d'heure, & on lui fit boire beaucoup d'eau, ce qui lui causa la syncope & un flux d'urine abondant qui le rétablit.

VIII. Œdématie ; Phlegmatie ; Leucophlegmatie *de F. Plater ;* infiltrationdes jambes, *Vandermonde : Pieds enflés*, Dictionn. de santé. Les malades sont appellés *œdipes*.

C'est une intumescence œdémateuse des membres inférieurs, ou une turgescence molle, non élastique qui ne change pas la couleur de la peau, & qui est indolente ; elle varie pourtant dans les différentes parties.

1. Œdématie vulgaire ; leucophlegmatie des Anciens ; enflure œdémateuse ; infiltration séreuse. C.

Elle est l'effet & la compagne 1°. de l'ascite. 2°. De l'anasarque. 3°. De l'hydropisie de poitrine. 4°. Elle suit l'empyéme. 5°. Elle est causée par l'entantement.. 6°. Elle accompagne les pâles couleurs & la jaunisse. 7°. Elle marche quelquefois seule. Mais les signes distinctifs de ces variétés ou de ces espéces, sont encore à rechercher. En général, cette tumeur commence aux malléoles, s'augmente le soir, & diminue

ou bien disparoît le matin : elle retient l'empreinte du doigt, est transparente, & s'étend insensiblement aux jambes, aux cuisses & aux lombes. On la guérit comme l'ascite, par les diurétiques, les cathartiques, les apéritifs, les toniques, les martiaux, & par les topiques : principalement par les feuilles d'yeble ou de sureau, cuites sous les cendres, dont on enveloppe les membres, pendant qu'elles sont chaudes, par les feuilles de lierre cuites dans l'eau ou le vin, & appliquées chaudement.

2. Œdématie hystérique ; Sydenham, de passione hystericâ C.

Cette espéce dont aucun autre Auteur n'a parlé, différe de la précédente, en ce que la tumeur, lorsqu'on la presse avec le doigt, se rétablit sur le champ, ou ne conserve pas la trace de l'impression : & de ce qu'elle n'est pas accompagnée de pâleur. Est-ce la bouffissure ? Mais la tumeur ne crépite pas.

3. Phlegmatie laiteuse, de M. *Levret* ; infiltration laiteuse, *Journ. de Méd. Juillet 1759. Mém. de l'Acad.* Roy *de Chir.*

Elle différe de l'œdématie ordinaire 1°. parce qu'elle attaque les accouchées, & rarement les nourrices ; 2°. parce qu'elle suit la suppression du lait utérin ou des mammelles ; 3°. parce qu'elle commence par une hystéralgie laiteuse ; 4°. parce que l'engorgement qui se forme vers les aînes, est douloureux au commencement ; 5°. parce que les cuisses, ensuite les jambes, & enfin les pieds, sont attaqués successivement de tension & de douleur, au lieu que la chose se passe suivant un ordre opposé, dans l'œdématie vulgaire ou séreuse ; 6°. parce que la douleur s'évanouit lorsque les parties s'enflent : 7°. Parce que la tumeur est opaque & non transparente.

4. Œdématie des femmes grosses ; enflures des extrêmités aux femmes grosses, *Phlegmatia gravidarum. Puzos*, pag. 84. *Moriceau*, l. 1. cap. 17. L.

Il est une tumeur œdémateuse des pieds, familiére dans le dernier & le pénultieme mois de la grossesse, laquelle s'éleve successivement aux jambes & aux cuisses, s'accroît le soir, diminue pendant la nuit, & ne laisse aucune trace le matin. Cette tumeur qu'on attribue communément à la compression que fait la matrice sur les veines iliaques, a coutume de se dissiper, quelques jours avant l'accouchement ; alors la compression n'est cependant pas du tout diminuée. Cette espéce n'est presque d'aucune conséquence ; elle se guérit aux approches de l'enfantement, & on la prévient en évitant de se tenir debout ; ou tout au plus, en se purgeant vers les deux derniers mois de la grossesse.

Il en est une autre espéce, qui naît d'une intumescence plus

plus grande que de coutume de l'abdomen & de l'utérus, & qui eſt accompagnée de douleur & de peſanteur : plu- ſieurs femmes de celles qui en ſont attaquées, ſe trouvent mieux de ſe tenir debout, que d'être couchées : or, elles ſe tiennent debout pour reſpirer plus aiſément, parce qu'alors, comme il eſt facile de le voir, l'abdomen ſaillit plus en dehors, & preſſe d'autant moins en haut le diaphragme. Elle eſt plus difficile à guérir que la précédente : on doit conſeiller l'uſage des remédes qui donnent de la fluidité au ſang, & enſuite attendre l'accouchement. Quand cette ma- ladie augmente, elle conſtitue l'anaſarque des femmes groſſes.

Si l'œdématie ne s'étend pas au-delà des lombes, ſi l'ap- pétit ſe ſoutient, ſi la couleur de la face n'eſt pas plombée, & ſi l'abdomen eſt plus élevé au ſixiéme ou ſeptiéme mois de la groſſeſſe, que dans les autres ; alors, ou la femme eſt groſſe de pluſieurs fœtus, ou elle eſt attaquée d'une hydro- piſie de matrice, & elle accouchera à coup ſûr, vers la fin du neuviéme mois. *Puzos.*

Les femmes enceintes de deux fœtus, qui ont enfanté plu- ſieurs fois, & ſe tiennent ſouvent & long-tems ſur leurs pieds, ſont ſujettes, principalement dans les derniers mois de la groſſeſſe, à cette eſpéce d'œdématie ; parce que les veines iliaques étant comprimées par la matrice, la lymphe eſt for- cée, par le ſang arrêté & accumulé dans les veines, de s'en- gager dans le tiſſu cellulaire, & de s'y amaſſer en plus grande quantité : mais ſi une cauſe quelconque a rendu ce tiſſu plus lâche que de coutume, & ſi les forces du cœur ſont affoi- blies, alors l'impreſſion du doigt eſt plus long-tems perma- nente, & les extrémités s'enflent davantage ſur le ſoir. La preſſion des vaiſſeaux iliaques concourt donc avec la cauſe qui produit l'œdématie dans les femmes non groſſes ; ſçavoir, avec une circulation qui eſt languiſſante ; or, ces deux cauſes méritent des égards.

L'œdématie des femmes enceintes, qui eſt ſeulement pro- duite par la preſſion que fait la matrice ſur les veines iliaques, ſe guérit ſpontanément après l'accouchement, par le moyen du flux des lochies : elle eſt auſſi moindre quand les femmes reſtent couchées, parce qu'alors la preſſion des iliaques eſt diminuée : cette eſpéce d'œdématie n'empêche pas non plus que la ſaignée ſoit pratiquée. S'il ſe rencontre des varices aux jambes, dont la cauſe ſoit la même, on ne doit pas les ouvrir, mais les comprimer légérement avec des bandes. Si la malade eſt tourmentée d'une douleur aux cuiſſes & aux jam- bes, la ſaignée doit être miſe en uſage ; mais elle eſt con-

tr'indiquée si l'œdématie provient d'une autre cause : cette saignée se pratique sans risque au bras, mais non au pied.

Si les solides sont lâches & les forces du cœur foibles, il suffit d'employer, pendant que dure la grossesse, des topiques astringens & toniques. On préparera donc un vin aromatique avec la décoction de feuilles, de romarin, de laurier, de thym, de marjolaine, de sauge & de lavande, de chacune une poignée, avec une demi-poignée de roses rouges, une once de balaustes, & autant d'alun ; on fera bouillir le tout, dans six livres de vin rouge jusqu'à la consomption d'un tiers ; on coulera & gardera la colature pour l'usage ; on appliquera deux ou trois fois par jour sur les parties œdémateuses, des linges trempés dans ce vin, après l'avoir fait chauffer.

5. Œdématie causée par ménostasie, Observat. 102. *Lamotte*, des tumeurs. L.

Une fille, en qui les régles se supprimèrent, fut attaquée des pâles couleurs ; sçavoir, de la pâle couleur du visage, d'une lassitude, d'un dégoût, ou d'une inappétence absolue, d'une douleur aux reins, d'un sentiment de pesanteur aux cuisses, & d'une enflure œdémateuse aux jambes & aux bras.

Ayant fait une incision de la grandeur d'un pouce aux tégumens du bras gauche, où l'enflure étoit considérable, entre les os du carpe qui répondent aux doigts annulaire & auriculaire : non-seulement il en découla successivement beaucoup de sérosité, & le bras désenfla, mais encore la malade fut guérie.

6. Œdématie ulcéreuse. *Blak-leg*, des Anglois ; *Homa*, de Linnæus. C.

C'est une enflure œdémateuse des jambes & des pieds & qui est accompagnée d'ulcéres crysipélateux.

Rien ne se rencontre plus souvent ensemble, que ces symptômes ; en sorte qu'il est surprenant qu'on n'en ait pas encore fait une espéce d'affection particuliére.

Les jambes sont rouges & enflées ; quelquefois cette rougeur est livide & on y sent une chaleur importune ; ensuite elles s'ulcérent & versent un pus séreux en quantité. L'approche de l'exulcération est indiquée par la séparation de la cuticule de la peau rouge & tendue ; ensuite le moindre coup que reçoivent les parties, ou les pustules rouges qui naissent spontanément déterminent la suppuration qui est ou séreuse ou vraie, mais toujours très-opiniâtre, & elle ne diminue point l'enflure.

Ces ulcéres ont un double caractére : ou la sérosité transude simplement de la cuticule, ou d'un ulcére mol, hu-

mide & fougueux : alors on doit dériver cette sérosité vers les reins, par des bouillons diurétiques & anti-scorbutiques tout ensemble ; on doit dessécher la partie affectée avec des toniques spiritueux, en les fomentant, par exemple, avec le vin, l'eau-de-vie camphrée & autres remédes semblables.

L'onguent fait avec les feuilles de sclarée, ou ces feuilles mêmes appliquées seules sur la partie, sont utiles dans ce cas ; ou bien les ulcéres sont accompagnés d'une rougeur crysipélateuse avec démangeaison & sont rongeans : alors on tempére la chaleur & l'acrimonie, par les remedes tirés du plomb ; comme la céruse & le blanc-rhasis : & avec les feuilles de plantes astringentes, comme celles de plantain ; ou raffraichissantes, comme celles de vigne & de poirée, frottées de beurre.

Si l'œdéme roidit les jambes, si elles sont dures & douloureuses, on les exposera à la vapeur de l'eau où l'on aura mis un peu de vinaigre ou de sel ammoniac ; ensuite on les oindra avec l'huile de palmier, ou on les frottera légérement avec une flanelle chaude imbibée de la fumée d'ambre, ou de benjoin, ou d'une eau spiritueuse qu'on aura fait brûler : si les ulcéres sont sordides, on les oindra avec le miel rosat, ou l'esprit de vitriol acidule.

Mais tous ces secours sont inutiles dans les veillards, les cachectiques, les valétudinaires, & même dans les jeunes personnes, à moins qu'elles n'usent d'une diéte végétale, qu'elles ne se purgent de tems en tems en tems, & n'usent de remedes propres à purifier & adoucir le sang. Voyez *Heister*, de crysipelate, de ulceribus, &c.

7. Œdématie malabarique. hypersarcose ulcéreuse des pieds. *Kempfer*, Observ. 8. amæn. ; *Péricai* eudémique, dans le Malabar ; ou *Pikal*, ou pied fébricitant ; Pedarthrocace, commun parmi les Chrétiens de saint Thomas ; *Peju de santo Thoma* dans l'Inde Portugaise ; *Kojassi* des Japonois. C.

Cette affection regne, principalement dans les montagnes, que les Chrétiens qui ont embrassé la religion de saint Thomas, & qui, pour cette raison, ont été chassés de la Province de Coromandel par les Payens, sont forcés d'habiter. On attribue cette maladie aux eaux nitreuses & âcres qu'on boit dans ces régions. Les Naturels du pays disent, que les Dieux l'ont suscitée pour punir les Gentils ; mais *Kempfer* l'a observée dans le Ceilan & à Omera dans le Japon.

L'une ou l'autre jambe seulement est affectée depuis le jarret, jusqu'au pied ; jamais les genoux ne sont affectés & les doigts le sont rarement. Il se forme chaque mois, sur cette partie, pendant que la lune est dans son accroissement, un phlegmon dont la chaleur se dissipe en peu de jours ; mais la tu-

meur persiste & dégénere en une chair de mauvaise espéce; ensorte que la jambe devient, avec l'âge, deux ou trois fois plus grosse que dans les personnes saines. Cette grosseur est inégale, œdémateuse, dure, squireuse, fougueuse, & elle abonde en une sanie ulcéreuse. Ceux qui ont une hydrocele sont exempts de cette maladie. *Kempfer* soupçonne la carie de l'os.

Cette maladie est incurable, & quoique la partie affectée soit noirâtre & vilaine, elle ne se convertit pas facilement en sphacéle; & même encore qu'elle soit couverte d'ulcéres, elle n'empêche pas les crocheteurs de porter de grands fardeaux & de grimper avec agilité sur des palmiers élevés.

Les Malabarois diminuent ce mal en pratiquant beaucoup d'égouts autour des cuisses & des genoux; mais ces secours n'empêchent l'écoulement de la sérosité âcre dans les jambes, que lorsqu'on les met en usage dès le commencement de la maladie, ou après quelques nouveaux accès de l'inflammation; pratiqués plus tard, les cautéres ne servent de rien.

Les Japonois scarifient la tumeur & y brûlent plusieurs fois du moxa.

8. Œdématie éléphantine. Est-elle différente de l'œdématie malabarique de *Kemfper? Elephantia* P. Alpini Méd. Ægypt. Amati. Cent. 11. cur. 34. C.

Ceux qui en sont attaqués, ont les pieds remplis de tubercules grands & durs, gros & difformes, semblables aux pieds des éléphans; ils ont aussi les jambes tuméfiées, ce qui n'arrive pas aux Malabarois. Le malade ne souffre aucune douleur, mais il ne peut guère marcher; il se traîne à petit pas avec sa chaussure de bois dont il se sert en guise de souliers.

Cette maladie est attribué à l'usage du poisson & des eaux à demi corrompues, & à la nourriture grossiere dont on use: on attribue à la même cause, les hernies & les pneumatoceles, qui sont fréquentes dans le même pays.

9. Œdématie crurale; *de Zacutus Prax.* L.

J'ai vu cinq fois, dans des femmes grosses de huit ou neuf mois, les jambes enflées & remplies d'une humeur aqueuse, & les bords du vagin aussi œdemateux. Les jambes ayant été scarifiées, les cuisses désenflérent dans l'espace d'une heure & le fœtus fut conservé sain jusqu'au terme. *Bonet.* Mercur. compilat., pag. 582.

10. Œdématie exanthémateuse. C.

Dans une petite vérole confluente, lorsque les pustules sont fort grandes, la peau est tendue & enflée, mais la face s'enfle la premiere, parce que les pustules se manifestent d'a-

bord dans cette partie, & enſuite l'enflure du col arrive. A meſure que les puſtules ſe ſéchent, la face déſenfle, les yeux qui étoient ci-devant clos par le gonflement des paupiéres, s'ouvrent, & alors les bras, les mains, & enſuite les extrémités inférieures ſe tuméfient. Voyez *Ptyaliſme varioleux.*

Dans la fiévre miliaire, ſoit primitive ou ſymptomatique, mais principalement dans cette derniére, qui ſe déclare ſouvent, dans les pays ſeptentrionaux, pendant la fiévre synoque & maligne, avec toux & difficulté de reſpirer; ſouvent il ſurvient ſur le déclin de la maladie, une œdématie & même un gonflement de l'abdomen, avec ou ſans ſéchereſſe des parties ſupérieures, qui ſe diſſipe enfin par des ſueurs ſpontanées, ou que l'on procure.

11. Phlegmatie de Delos : *Phlegmatia delienſis.* Æchines in épiſtol. Philocrati.

Cette œdématie endémique, dans l'iſle de Délos, épargnoit les parties inférieures : la tumeur & la pâleur affectoient ſeulement les parties ſupérieures, ſur-tout le col & la poitrine : elle avoit cela de ſingulier, que les cheveux blanchiſſoient de même que la face : d'ailleurs point de fiévre ni de douleur. Les peuples croyoient que la colére d'Appollon leur avoit ſuſcité cette maladie.

IX. Physconie ; *Hypoſarca.* De Linnæus gen. morb. 218. C'eſt une intumeſcence de preſque tout l'abdomen, produite par les parties ſolides, ſans groſſeſſe.

Par le mot de *Physcones*, les Grecs ont déſigné les hommes ventrus ; de-là vient que *Ptolomée*, ſuivant *Tite-Live*, fut nommé *Phyſco* par les Egyptiens.

1. Phyſconie hépatique, de M. *Cuſſon. Bonet. Sepulchret.* de graviditate falſâ, obſ, 3. n. 8, 9, 10. *Verduc*, patholog. du rachitis (*a*). Schireuſe, de *George Segerus.* Miſc. nat cur. ann. IV. obſ. 142 (*b*). Calculeuſe, de *Bonet. Sepulchr.* de hypochondrii tumore obſ. 5. (*c*). Hydatideuſe de *Wincker*, diſp. de hydatidib. dans *Bonet*, Med. ſeptentr. tom. II. pag. 313. C.

Une femme paſſoit pour groſſe, à cauſe de la ſuppreſſion de ſes regles : on trouva que ſon foie peſoit quarante livres.

1°. Une petite fille qui, la premiere année de ſon âge, paroiſſoit être d'une très-bonne conſtitution, fut après ce tems, affligée de divers maux, d'abord légers à la vérité, mais qui dans l'eſpace de ſix mois s'aggravèrent conſidérablement. Tout l'abdomen étoit tuméfié & dur ; dans l'hypogaſtre la tumeur étoit prodigieuſe, fort douloureuſe & d'une couleur plombée : les urines purulentes ayant coulé pendant quelques

jours, & une éruption d'efpéces de taches fcorbutiques s'étant faite jufqu'à trois fois, principalement aux pieds & au col : & enfin la diarrhée fe déclarant, la malade paya le tribut à la nature, au bout de quatre mois de maladie. A l'ouverture du corps, l'épiploon & le méfentére parurent être corrompus en grande partie ; le pancréas l'étoit entiérement ; le rein gauche, qu'on déchira, répandit une grande quantité de fanie ; & le foie, qui étoit d'une couleur pâle, rempliffoit, par fon volume, toute la cavité de l'abdomen.

2°. Une femme fe plaignoit depuis long-tems d'une tumeur & d'une dureté dans l'hypochondre droit : après avoir inutilement employé différentes fortes de remédes, elle fut enfin attaquée d'une jauniffe qui l'enleva en peu de jours. Le cadavre ayant été ouvert, on trouva le foie prodigieufement grand, pefant environ douze livres, dur, jaune & rempli çà & là de calculs : on trouva du gravier jaune & deux calculs dans la véficule du fiel, & un feul calcul dans le conduit hépatique.

3°. A l'ouverture du corps d'une fille âgée de quarante-trois ans, morte d'une tumeur de l'abdomen, le foie fut trouvé parfemé d'hydatides, dont les unes étoient de la groffeur d'un œuf de poule, d'autres d'un œuf de pigeons & d'autres plus petites.

Une femme quadragénaire portoit depuis quinze ans, une tumeur dans la région de l'abdomen, qui, d'année en année, s'étoit tellement accrue, qu'on croyoit que la malade, qui étoit veuve, étoit fur le point d'accoucher de deux fœtus. Cette tumeur avoit la forme extérieure du foie, elle étoit dure & d'un volume monftrueux ; quand on la comprimoit fortement, la malade fouffroit peu de douleurs : elle étoit hors d'haleine quand elle montoit; jamais fes pieds ne s'enflerent & fes régles coulerent à merveille. Cette femme, ennuyée des remédes que d'illuftres Médécins & moi lui avions inutilement fait prendre pendant plufieurs mois, elle avala dans une feule fois, une dragme & demie de mercure doux, remédé que j'avois prefcrit, mêlé dans de la conferve de rofes & partagé en plufieurs dofes, pour être prifes pendant l'efpace de cinq jours. A peine trois heures s'étoient écoulées, qu'elle éprouva une douleur très-vive dans l'abdomen, elle s'écrioit qu'elle fentoit quelque chofe qui lui defcendoit de la poitrine dans le bas-ventre : cependant la tumeur difparut & la malade étoit à demi-morte étendue dans fon lit. Etant allé la voir, je trouvai que le pouls étoit à peine fenfible & les inteftins comme baignés dans l'eau ; ayant, avec ma main, légérement preffé l'endroit que la tu-

meur occupoit ci-devant, la malade sentit une douleur aigue. Ses forces ayant été réconfortées pendant quatre jours, l'abdomen s'enfla, il y avoit une fluctuation sensible, & le septiéme jour s'écouloit, lorsque je fis appeller M. *Farjeon* pour consulter avec moi : nous résolumes de faire faire l'opération de la paracenthese, par laquelle on évacua dix ou quinze livres d'une eau limpide. Trois jours après la ponction, l'ascite revint, & non-seulement l'abdomen, mais encore toute l'habitude du corps se tuméfia. J'employai en vain, pour combattre cette hydropisie, les hydragogues végétaux les plus recommandables ; il fallut avoir recours au mercure doux & à l'antimoine crud, par le moyen desquels je détruisis entiérement l'hydropisie, & la malade fut si bien guérie, que sa santé se soutient parfaitement depuis trois ans, & qu'elle n'a plus ressenti aucune douleur dans le foie quoiqu'on l'ait fortement comprimé. Communiqué par M. *Broussounet. D. M.*

2. Physconie splénique, de M. *Cusson*; (*a*) emphractique de *Haller*, disp. pathol. t. 4. disp. 109. de *Tulpius*, obs. med. l. 11. c. 30 : (*b*) schireux, de *Bonet. Sepulchr.* de ventris tumore obs. 34. n. 3. C.

1°. Un enfant âgé de neuf ans, qui avoit été délivré d'une ascite par les reméds purgatifs, fut depuis, atteint de très-vives douleurs dans le bas-ventre ; enfin, il s'éleva dans l'hypocondre gauche, une tumeur considérable & douloureuse, sensible à l'œil & au toucher. A l'ouverture du cadavre on apperçut, outre plusieurs autres choses, que la rate étoit d'un volume extraordinaire & avoit changé de figure ; qu'elle s'élevoit sur l'estomach & comprimoit le foie ; que sa couleur & sa consistance étoient semblables à celles du foie ; il n'y avoit ni squirre, ni ulcére, ni inflammation ; mais elle étoit obstruée & engorgée par le sang, qui y abordoit en plus grande quantité qu'il n'en sortoit.

Dans un enfant mal gouverné par sa nourrice, qui, au lieu de lait, lui faisoit manger des choses indigestes pour son âge, il se forma une grande quantité d'un suc lent & visqueux, qui remplissoit tellement la capacité étroite des vaisseaux de la rate, que ce viscére, qui étoit prodigieusement gonflé, distendoit tout l'abdomen & causoit une maigreur universelle : l'obstruction ayant été levée & la surabondance des sucs diminuée, la rate se désenfla si manifestement, qu'il parut plus clair que le jour, que cette tumeur n'étoit pas tant occasionnée par la mauvaise conformation, que par la surabondance des alimens.

2°. *Theoph. Bonet* rapporte, d'après *Hyppol. Boscus*, l'ou-

verture d'une femme attaquée d'un ſquirre à la rate, qui s'étoit tellement accru qu'il rempliſſoit l'abdomen, & peſoit trente-trois livres. La malade avoit porté cette maladie pendant dix-ſept ans, vaquant d'ailleurs à ſes occupations. Nos hiſtoires ſont remplies de pareils exemples, touchant leſquels je renvoye, pour abréger, à la lecture de *Schenkius*, du *Sepulchretum de Bonet*, & de la *Médecine ſeptentrionale*.

3. Phyſconie renale, de M. *Cuſſon*, de *Bonet*, Sepulchret. de gravid. falſâ obſ. 3. n. 7. (*a*). Calculeuſe, *Plater*, Obſ. L. 11. pag. 449, *Riviere*, centur. 4. obſ. 34. (*b*). Sarcomatico-cyſtique, *Haller*, diſp. pathol. diſp. 114. C.

Franc. Plazzonus trouva, en ouvrant le cadavre d'une femme, ſeulement un rein, lequel étoit ſitué au milieu du ventre, & ſi volumineux, qu'il crut que la femme étoit enceinte. *Rhodius Mantiſſ.* anatom. obſ. 32.

1°. Une dame de qualité étoit affligée depuis pluſieurs années de très-vives douleurs de reins, ſur-tout dans le côté gauche, & pendant quatorze fois qu'elle fut enceinte, elle fit autant de fauſſes couches. Enfin, les douleurs augmentant avec l'âge, elle ſe plaignit d'une douleur, principalement au côté droit, ſur lequel elle ne pouvoit, ni ſouffrir d'attouchement, ni ſe coucher. Ayant d'ailleurs, pendant tout le cours de la maladie, rendu par les urines pluſieurs calculs, beaucoup de pus & de ſang: & une très-grande ardeur de l'eſtomach & de la gorge étant ſurvenue, elle mourut. A ſon ouverture le rein gauche fut trouvé entiérement conſumé, puriforme, rempli de ſinus amples, de tubercules ſquirreux, & l'uretère fut trouvé trés-dilaté, ſemblable à un inteſtin: le rein gauche étoit enflé & prodigieuſement gros; l'ayant fendu par le milieu, on y trouva un calcul d'un ſi grand volume, qu'il rempliſſoit entiérement le ſecond ſinus, &c. *Riviere* a vu vingt-deux calculs dans un rein dont la grandeur étoit quatre fois plus grande que la naturelle.

2°. *Jean-Martin Ottus* rapporte le cas d'un forgeron qui, deux ans avant ſa mort, ſentit une tumeur dans la région lombaire gauche, qui cauſa une grande diſtenſion de l'abdomen, ſur-tout dans l'endroit affecté; les borborygmes que le malade éprouvoit, principalement lorſqu'il étoit à jeun, reſſembloient aux cris & aux mouvemens d'un véritable animal. Il y avoit long-tems qu'il avoit appris à ſe délivrer de cette incommodité, en mangeant: les ſymptômes s'accrurent de jour en jour, il ſurvint une dyſpnée déſeſpérée, une attaque d'apopléxie, une difficulté d'avaler, un bégayement, une paralyſie du côté droit, & enfin la mort. L'abdomen ayant été ouvert, on y trouva un corps d'une grandeur prodigieuſe,

d'une figure ronde, tendu, & on y appercevoit une grande quantité de vaiſſeaux ſanguins & de nerfs, il étoit de la grandeur d'une moyenne citrouille, inférieurement gangrené & enflammé, & il renfermoit dans ſon intérieur, une grande quantité de ſang noir qui ſentoit peu, on ne ſentoit rien, recouvert d'une ſubſtance jaunâtre, ſpongieuſe & partagée en lames; on voyoit dans cette ſubſtance, des vomiques remplies de ſang noir, & de pus; il n'y avoit dans ce corps, rien d'altéré, que la moitié du rein gauche, dont l'autre moitié étoit parfaitement ſaine.

4. Phyſconie utérine de *Bonet*, ſepulchret. de gravidit. falſâ obſ. 2. n. 5, 6, L. C.

Dans une femme qu'on croyoit enceinte, l'utérus fut trouvé diſtendu en tout ſens, dur, de l'épaiſſeur de cinq doigts, & peſant neuf livres & demi; ce viſcére contenoit une excroiſſance charnue. Dans une autre femme, la matrice reſta tellement diſtendue après l'accouchement, qu'elle rempliſſoit ſeule la capacité du ventre. Dans une autre, il s'étoit formé ſur la parois extérieure de la matrice, une excroiſſance blanche ou lypome.

5. Phyſconie cauſée par l'ovaire, Monroo eſſais d'*Edimbourg*, tom. 6, art. 74, obſ. 1.

Dans une femme agée de 36 ans, auparavant attaquée d'une hydropiſie de poitrine qui imitoit la groſſeſſe, les régles qui d'abord avoient coulé, s'arrêtérent, & le ventre ſe tuméfia, avec tous les ſignes d'une autre groſſeſſe: ſur la fin du neuviéme mois, arrivérent les douleurs de l'enfantement, dans leſquelles la malade périt. On trouva dans le cadavre qu'on ouvrit, l'ovaire droit d'une grandeur égale à celle de la matrice dans la groſſeſſe, intérieurement remplie de cellules, & *M. Monroo* apperçut une matiére ſteatomateuſe entre les cellules, & des vaiſſeaux ſanguins qui ſerpentoient ſur la ſurface de cette maſſe. De plus, la rate étoit mollaſſe, la ſurface des viſcéres infectée d'une humeur noire, la véſſicule du fiel remplie de caillots qui reſſembloient à des mures par leur couleur & par leur figure; & enfin l'abdomen contenoit ſeize livres d'une eau brune.

6. Phyſconie méſentérique de M. Cuſſon. (*a*) *Hydatideuſe* de Greg. Horſtius, l. 5, obſ. 33; de Tulpius obſ. l. 11, c. 34. (*b*) *Strumeuſe*, de Bonet, d'après Rudnicius de ventris tumore obſ. 10, n. 15. d'Ambr. Paré, l. 7, c. 21; de Scultet armamentar. chir. obſ. 38. (*c*) *Squirreuſe*, de Marcellus Donat hiſt. med. mir. l. 7, c, 15; de Claudinus Conſul. ſect. 11, conſ. 134; de Trincavell. l. 3, conſ. 22; de Riolan Anthropogr. l. 11, c. 26; de Morgagni de ſedib. & cauſ. morb. epiſt. 39, n°. 11,

tom. 2. (*d*) *Sarcomateuse*, de Bonet sepulchr. de falsâ gravid. obs. 3, n°. 1. (*e*) *Steatomateuse*, de Barthol. Cabrol. obs. 33 & 35; de Tulpius obs. l. 11, c. 32 & 33; de Joh. Lechelius dans Bonet med. sept. tom. 11, p. 486; le même collect. Acad. tom. 3, p. 585; Hierne collect. Acad. tom. 3, p. 226, obs. 166. (*f*) *Fongueuse*, de Bonet sepulchr. de gravid. falf. obs. 3. C.

1°. Une jeune femme fut attaquée, un an après son mariage, dans le bas-ventre & dans les hypocondres, de différentes douleurs qui tantôt s'évanouissoient, & tantôt s'augmentoient, jusqu'à causer la défaillance; le visage étoit pâle, & le ventre irréguliérement tuméfié. Les secours des Empyriques & ceux des Médecins n'ayant produit aucun soulagement, les douleurs augmentérent, sur-tout vers la matrice, au point qu'elles ressembloient à celles de l'enfantement, & que la Sage-femme qu'on avoit fait venir, s'attendoit à voir sortir ou une mole, ou quelque chose de semblable: mais il ne parut rien que quelques écoulemens d'eau, & les douleurs se relâchérent peu-à-peu. Quelques jours après, la tumeur & les douleurs augmentérent encore: les purgatifs, un cataplasme & les bains de vapeur qu'on mit en usage, firent considérablement diminuer la tumeur, les douleurs disparurent presqu'entiérement, & la malade commença à réprendre ses occupations domestiques. Peu de jours après, des convulsions étant survenues subitement, la malade mourut le même jour. A l'ouverture du cadavre, on trouva à la place des glandes du mésentère, des vessies entrelacées & recouvertes de petits vaisseaux appartenans à ce viscére; il y en avoit aussi plus de vingt autres qui étoient répandues çà & là partout le mésentère, adhérentes les unes aux autres, différentes en volume, & remplies d'une eau très-limpide: la plus grande de ces vessies étoit de la grosseur de la tête d'un enfant, six autres avoient la grosseur du poing, & les autres celle d'un œuf de poule ou de pigeon.

La fille d'un fameux Apothicaire, qui étoit morte d'une ascite, ayant été ouverte, on trouva dans le mésentère, une tumeur considérable qui pesoit vingt livres, extérieurement récouverte d'une enveloppe membraneuse, & parsemée intérieurement de beaucoup de vessicules remplies d'une eau limpide. Cette masse s'accrut si lentement, qu'elle fit soupçonner une grossesse; mais le tems de l'enfantement étant passé, il survint ensuite une ascite funeste qui dura trois ans; pendant lequel tems, la malade n'eut presque jamais la respiration libre. La rupture des vessicules occasionna cette ascite qui accompagnoit l'enflure du ventre.

2°. Un homme, adonné à la gourmandiſe, fut atteint de divers maux qui furent traités à la vérité, mais qui jamais ne furent bien guéris. Enfin voyant une tumeur inégale de tout l'abdomen, ſe former: & ſe trouvant affecté d'une langueur univerſelle, il ſe plaignit d'une douleur gravative dans les lombes, d'une douleur obtuſe dans l'hypocondre gauche, & d'une autre douleur ſous l'eſtomac, tranverſale & ſerratile. Les remédes n'ayant produit aucun effet, il ſe deſſécha peu-à-peu, & mourut. On obſerva dans le cadavre, que toutes les glandes non-ſeulement du méſentére, mais encore les glandes externes de l'abdomen, principalement dans la région lombaire, étoient dures; les cellules de l'inteſtin colon étoient preſque toutes farcies de reſtes & de lambeaux de fromage que le malade avoit mangé; enfin la rate étoit en partie recouverte d'une croute dure.

Une femme ſexagénaire étoit attaquée depuis huit ans, d'une tumeur de l'abdomen, qui s'étoit inſenſiblement fort accrue; cependant la malade exécutoit les fonctions de la nature, de l'ame & de la vie, preſque comme ſi elle avoit été en bonne ſanté; ſeulement deux mois avant ſa mort, elle fut contrainte, à cauſe de la fiévre qui étoit ſurvenue, de garder le lit. Son cadavre ayant été ouvert, on trouva le méſentère affecté d'une tumeur ſurprenante & preſqu'incroyable, qui peſoit dix livres & demie, tout ſquirreux extérieurement, adhérent ſeulement aux vertébres par ſa partie poſtérieure, au péritoine, qui étoit pareillement ſquirreux, & preſqu'entiérement cartilagineux par ſa partie antérieure; il n'étoit point attaché aux inteſtins & aux autres parties auxquelles il eſt comme naturellement uni. Par-deſſous, ce viſcére étoit rempli d'une grande quantité de tumeurs enkiſtées qui contenoient différentes ſortes de matiéres; ſçavoir, une matiére aqueuſe, huileuſe, miellée, ſebacée, blanchâtre, pultacée, &c. . . . l'abdomen devint le réceptacle des eaux, lorſque l'aſcite ſe joignit à la tumeur du méſentére.

3°. Un enfant de huit ans ayant été frappé d'un bâton, vers les lombes, par un autre enfant, commença peu de jours après, à aller mal, & au bout de quelques ſemaines, quoiqu'il fût bien nourri juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, il mourut de conſomption. Quoiqu'il n'eût point été affligé ni d'une toux importune, ni de la fiévre, il fut cependant traité comme phthiſique. Les parens voulant ſçavoir la cauſe de la mort de l'enfant, le firent exhumer. Le cadavre ayant été mis à nud, on vit l'abdomen tuméfié, & par-tout rénitent vers la région de l'ombilic; à ſon ouverture, les glandes du méſentère parurent non-ſeulement tuméfiées, mais encore ſquir-

reuses, & elles étoient plus grosses que les deux poings. On trouve des exemples de cette espéce de Physconie, dans *Claudinus*, *Trincavellius*, *Riolan* & *Morgagni*, aux lieux cités.

4°. *Bonet* rapporte d'après *Welsch*, qu'on vit à Paris une femme attaquée d'une tumeur qui occupoit tout l'abdomen, avec une certaine douleur dans les lombes, & que certains Médecins qui la croyoient grosse, l'avoient inutilement exhortée à se préparer à l'accouchement. La tumeur avoit tellement élevé par-tout l'abdomen qui, au tact, présentoit non pas la fluidité de l'eau, mais la consistence d'une chair dure, qu'elle paroissoit être grosse de deux enfans. D'ailleurs la malade avoit de l'appétit, & s'acquittoit bien des fonctions du ventre, ne se plaignant de rien autre chose, que de l'incommodité que lui causoit la tumeur, & de son volume. *Honoré* ayant été appellé depuis, il lui conseilla simplement de manger & de vaquer à ses affaires domestiques, & de ne plus penser à déposer son fardeau, ajoutant que ce n'étoit pas là une grossesse, mais un sarcome du mésentére, dont les glandes s'étoient beaucoup gonflées à l'occasion de quelque syssarcose (*a*) insensible, & qu'il avoit déja vu autrefois trois femmes attaquées de la même maladie.

5°. Une petite fille de l'âge de treize mois étoit affligée d'une tumeur remarquable du ventre, avec tension, & d'une si grande difficulté de respirer, qu'elle sembloit être sur le point d'être suffoquée. En touchant la tumeur avec la main, on sentoit une espéce de circonscription vers les os des îles des deux côtés. Cette affection, qui dura encore près de cinq mois, fut jugée mortelle dans huit jours, par d'habiles Médecins & Chirurgiens. L'ouverture du cadavre ayant été faite, on apperçut dans le côté gauche une tumeur d'un volume immense, qui portoit deux kistes entrelassés de vaisseaux variqueux, & pesoit dix livres ; elle étoit farcie d'une matiére semblable à de la bouillie, à des œufs cuits, à des figues ou à de la chair, & elle offroit trois autres tumeurs, qui pesoient chacune trois livres, y compris le kiste & la matiére qui y étoit renfermée. Cette tumeur, qui tiroit son origine des apophyses transverses des vertébres lombaires, & qui passoit ensuite sous la rate, occupoit tout ce côté : le côté droit étoit rempli par deux autres tumeurs également considérables qui naissoient près des vertébres, semblables quant au kiste & à

(*a*) Ce mot veut dire en Anatomie, liaison des os, par le moyen des muscles & des chairs ; en Pathologie, on s'en sert, pour désigner une excroissance charnue enkistée. Paul d'Egine l'a employé, au lieu du terme de *sacocéle*. Egin. Lib. 6, C. 63.

la matiére qu'elles contenoient : elles pesoient quatre livres ; l'une remplissoit la concavité du foie, & l'autre descendoit jusqu'à l'os pubis. Le diaphragme avoit tellement été poussé vers les clavicules, qu'il ne restoit pas un espace grand de deux doigts pour les poumons. Tous les autres viscéres de la poitrine & de l'abdomen étoient sains.

Dans un enfant, l'abdomen s'accrut si fort, qu'on croyoit fermement qu'il étoit attaqué d'une ascite ; à l'ouverture du cadavre, qui se fit depuis, on n'apperçut aucune liqueur, mais seulement une tumeur stéatomateuse, qui prenoit sa naissance des glandes du mésentére, & qui étoit si prodigieuse, qu'elle pesoit plus de dix-huit livres. Le foie, la rate, l'estomac étoient sains, le pancréas chargé de graisse & pesant, & les reins manquoient dans l'un & l'autre côté.... Ce stéatome étoit de la grosseur de la tête ; il avoit été accompagné d'un sentiment de pesanteur, de douleurs qui revenoient par intervalles, de vomissemens, & quelquefois aussi d'une diarrhée avec douleurs ; les pieds s'enflérent avant la mort, & il ne se trouva point de sérosité dans l'abdomen.

Un soldat qu'on croyoit hydropique, étoit atteint d'une maigreur extrême, & de l'œdématie des cuisses & des jambes ; le volume de son abdomen étoit prodigieux, & accompagné de difficulté de respirer, de foiblesse, d'anxiétés dans les parties précordiales, & d'une très-grande faim, sans soif.

Il portoit dans le bas-ventre, une masse graisseuse distinguée en trois lobes, & pesant cinquante-cinq livres ; chaque lobe qui étoit intérieurement concave, contenoit environ six livres d'une liqueur d'un jaune obscur : dans un de ces lobis, on trouva une espéce de gravier ; il y avoit à peine deux livres d'eau autour de la tumeur, qui étoit environnée de vaisseaux sanguins, & même de quelques vaisseaux lactés : il n'est donc pas surprenant que les glandes du mésentére acquiérent un volume si considérable.

La fongosité est une excroissance molle ; elle naît dans le mésentére, & s'accroît insensiblement, au point que les femmes qui en sont affectées, ont l'air d'être grosses. On trouve plusieurs observations touchant cette maladie dans *Welsch*, *Slegelius*, *Severinus*, *Horstius*. L'appétit & les fonctions de la vessie & du ventre vont bien, on n'éprouve que l'incommodité que doit causer une grosse tumeur charnue : *Pigray* nomme cette tumeur *sarcome* du mésentére, d'autres *Suassarcosse*, en François *champignon*.

Voyez-en un autre exemple rapporté dans le *Sepulchret de Bonet*, *tom. 3*, *pag. 93*, *n°. 8*.

7. Physconie intestinale, de M. Cusson. (*a*) *Concreto glo-*

merata de Morgagni de sedib. & caus. morbor. tom. 2; epist. 39, n. 21, 25. (*b*) *Sarcomatose* de Fauton, obs. med. selectiores obs. 11. C.

1°. Un homme se portoit bien, quoique sujet à l'affection hypochondriaque & à un flux hémorroïdal. Ce flux s'étant diminué, il survint des douleurs du ventre, quelquefois subites & momentanées, d'autres fois plus longues, qui lui causoient de tems-en-tems un certain mal-aise qui augmenta de jour en jour, lorsque le flux se fut tout-à-fait arrêté. Plusieurs mois s'étant écoulés, on commença à sentir une certaine dureté & une tumeur dans le ventre, qui ne faisoit pas ses fonctions; il survint des vomissemens très-opiniâtres, qui ne procuroient aucun soulagement, la maigreur & la fiévre s'emparérent du malade. Pendant ce tems, la tumeur du ventre s'étoit tellement accrue, qu'elle égaloit déja un cercle qui avoit un diametre de huit doigts: on l'appercevoit & par le tact & par la vue; elle avoit la couleur de la peau, & étoit placée entre l'appendice sternale & le nombril, peu distante de l'un & de l'autre: elle paroissoit, en la touchant, arrondie, renitente, comme formée de corps glanduleux: la pression la rendoit douloureuse, & même, comme le malade souffroit des vents, il entroit en agitation si on pressoit ses côtés avec les deux mains: il étoit facile de s'appercevoir que la tumeur n'étoit pas adhérente aux parois du ventre, mais qu'elle en étoit voisine. L'ouverture de l'abdomen apprit que tout l'intestin ileum & une partie du jejunum, qui s'étoient retirés en haut, ramassés & unis intimément entr'eux, causoient cette protubérance considérable & circonscrite, &c. &c. L'Auteur dont nous avons parlé ci-devant, décrit les signes qui font connoître cette espéce de Physconie, & les causes qui avoient produit la rétraction & la coacervation des intestins. La théorie de la concrétion expliquée par *Gorter* & d'autres Auteurs, fait comprendre comment les intestins, qui dans cette espéce avoient une figure conglobée, s'unirent très-étroitement.

2°. Un enfant âgé d'environ dix ans, d'une habitude charnue, commença à se plaindre d'une vive douleur du ventre, laquelle étoit accompagnée de fiévre & d'un grand vomissement. On appercevoit au-dessous de l'hypocondre gauche, vers l'épigastre, une éminence oblongue & tant soit peu dure, qui paroissoit imiter la descente de la rate. La fiévre qu'on avoit dissipée par le moyen des remédes convenables, étant revenue, la douleur qui étoit continuelle ne cédant à aucuns secours, & la protubérance persistant dans le même état, le malade mourut: son corps ayant été ouvert, toutes choses furent trouvées dans un assez bon état, excepté l'intes-

tin colon qui, dans le côté gauche & sous l'estomac, étoit long d'une palme, fort dur, distendu, & renfermoit dans sa cavité une tumeur charnue, fibreuse & fort dense, qui en diminuoit la capacité. La tunique extérieure se détachoit, étoit engorgée & farcie d'une humeur purulente.

8. Physconie de l'épiploon, de Frid. Reebman Dissert. de Omento; de M. Cusson.

C'est une intumescence de l'abdomen, produite par l'augmentation du volume de l'épiploon, & sa dureté squirreuse ou cartilagineuse; ou par son infraction & sa convolution.

Riviere, *Prax. liv. 13, c. 5*, vit dans un Chanoine de Montpellier, l'épiploon squirreux & occupant toute la région de l'épigastre.

Ruisch, *obs. anat. 63*, en a vu un squirreux & adipo-charnu: il vit dans le même sujet, qui étoit épais & charnu, un peloton garni de poils, *obs. 18. Warthon*, *Adenogr. cap. 12*, & *Bartholin Anat. l. 1, cap. 8*, ont vu dans une petite fille, un épiploon charnu, glanduleux & épais. *Haller*, *Comment. in Boerh.* en a vu un cancéreux qui étoit adhérent à l'estomac & au foie. *Panarole Pentec 3, obs. 10*, un qui étoit épais, & dur presque comme une pierre. *Mongin*, *Hist. de l'Acad. des Sc. 1732, p. 34*, un qui étoit osseux, & pesoit treize livres. *Vesale*, suivant le témoignage de *Bartholin*, parle d'un épiploon qui pesoit cinq livres; *Seger*, *Ephemer. German.* d'un qui étoit farci d'excroissances glanduleuses. *Reiselius* parle d'un autre conglobé qui pesoit vingt-six livres, & fit croire la femme qui en étoit attaquée, d'abord enceinte, & ensuite hydropique. *Furstius*, *Boerhaave & Haller Comment. in Instit.* font mention d'un épiploon qui pesoit trente livres, & causa l'orthopnée; *Raygerus*, d'un qui étoit gros comme la tête d'un enfant. *Huxham Philosoph. Transact. vol. 7, pag. 519, & pag. 194*, en a vu un dans une femme, dur, pesant seize livres, & qui causa des douleurs atroces.

Une femme avoit une tumeur au ventre, dont la grandeur imitoit celle d'une ascite considérable. La maladie avoit commencé depuis quelques années, & s'étoit accrue petit à petit: tous les remédes qu'on avoit employés pour fondre & dissiper la tumeur n'ayant produit aucun effet. Les douleurs qu'elle souffroit dans différentes parties du corps, & qui étoient l'effet des tiraillemens produits par une si grande masse, & l'atrophie qui survint, lui causérent enfin la mort. L'ouverture de l'abdomen ayant été faite, on vit une tumeur énorme qui remplissoit toute la capacité du ventre, pesant cinquante-six livres, & revêtue par-tout, d'une membrane assez épaisse & forte; d'abord sa substance étoit graisseuse, ensuite squir-

reuſe & glanduleuſe ; au milieu, étoit une cavité remplie d'une ſanie puante & ſordide. A la partie inférieure & ſur les côtés, on ſéparoit facilement la tumeur, ſans endommager les autres parties ; mais ſupérieurement, depuis le fond de l'eſtomac & les parties circonvoiſines, on ne pouvoit la détacher ſans lacération. *Greg. Horſt. Prob. 10, Dec.* VI.

Curation. On l'obtient par un long uſage des martiaux, des mercuriaux, des remédes ſalins : & extérieurement par les ſavoneux, les réſineux & les emplaſtiques entremêlés de l'uſage des laxatifs, des cloportes, des ſains, du ſavon, du vinaigre, &c.

9. Phyſconie polyſplachna, de M. Cuſſon. (*a*) *Squirreuſe*, de Fabric. Hildan, Cent 11, obſ. 45 ; (*b*) *ſchirreuſe & ſarcomateuſe*, de Huldenreich Miſc. Nat. Cur. ann. VI & VII, pag. 321. (*c*) *Squirreuſe & adipeuſe*, de Thom. Barthol. Cent. III, obſ. 6. (*d*) *Hydatideuſe*, de Wolch Coiter. Obſ. Anat. p. 117. Maur. Cordæi Comment. 5, ad libr. priorem Hippocr. de muliebr. (*e*) *Hydatideuſe & ſquirreuſe*, de Haller diſput. Pathol. tom. V, pag. 256. C.

1°. *Fabr. Hildan* ouvrit une femme qui avoit été long-tems malade, & s'étoit perſuadée qu'il lui étoit reſté pendant quatorze mois dans la matrice, un fœtus mort, après l'accouchement d'un autre fœtus qui avoit ceſſé de vivre au bout de trois jours. Elle avoit été induite dans cette penſée, par une dureté dans le côté gauche, ſenſible, oblongue, inférieurement ronde, qui reſſembloit à la tête d'un enfant, s'étendoit juſqu'aux îles, & occupoit tout à la fois la région de l'ombilic & les fauſſes côtes du côté droit. Le foie fut trouvé d'une telle grandeur, qu'il s'étendoit au-delà des fauſſes côtes du côté gauche : la rate étoit monſtrueuſe, dure, inférieurement ronde, remplie d'un ſang aduſte, & adhérente au lobe du foie.

2°. Une femme âgée de 45 ans, d'un tempérament bilieux, fut attaquée, après la conſolidation d'un ulcére placé à l'aiſſelle droite, & qu'elle avoit porté pendant quelques mois, d'inappétence, de vomiſſement, d'une ſoif ardente, avec une douleur gravative vers la région du foie, & une tumeur remarquable dans l'hypocondre droit. Les ſymptomes augmentérent de jour en jour ; les douleurs ne diminuérent point, & la tumeur ne put ni être amollie, ni diſſoute : l'ictére ſurvint ; enfin cette malheureuſe qui avoit le côté droit incliné vers la terre, à cauſe du tiraillement, & de l'eſpéce d'oppreſſion que produiſoit le volume de la tumeur, & forcée de reſter nuit & jour aſſiſe, mourut. A l'ouverture de l'abdomen, on trouva le foie ſquirreux & très-volumineux, peſant quatorze livres : dans le méſentére, on découvrit une

excroiſſance

excroissance charnue qui égaloit en grandeur la tête d'un enfant. Les autres viscéres étoient tout-à-fait sains.

3°. Une femme, qui avoit le ventre tuméfié & dur, étoit jugée enceinte par l'Accoucheuse : tantôt la dureté diminuoit, & tantôt elle augmentoit : les pieds s'enfloient de tems en tems, & quelquefois ils désenfloient, sans qu'il se fît aucune évacuation sensible. Au reste cette femme avoit le corps assez bien garni de chairs, & elle étoit dans la fleur de l'âge. Les symptomes mentionnés s'accrurent tellement dans l'espace de quatre mois, que des douleurs cruelles étant survenues, la malade rendit l'esprit. A l'ouverture de son cadavre, on trouva les intestins grèles fort étroitement unis entr'eux, gros, couverts de membranes & de graisse ; le foie remplissant l'un & l'autre hypocondre, squirreux & adhérent, par le moyen de la graisse, à l'estomac, à la rate, &c. la rate absorbée dans la graisse ; l'estomac épais, ayant la dureté d'un cartilage ; les gros intestins couverts par une enveloppe très-graisseuse & répandue par-tout l'abdomen ; les environs du rectum chargés de graisse, &c. ajoutez aux précédens vices, une effusion abondante de sang sereux, dans la cavité du ventre & de l'abdomen.

4°. Coiter, en ouvrant un Phthisique dont le ventre étoit tuméfié, trouva des vésicules d'inégale grandeur, remplies d'une eau claire, & adhérentes au péritoine, au mésentére, aux intestins, au foie, à la rate, & enfin à tous les viscéres qui étoient consumés & arides ; il n'y avoit pas du tout d'eau dans l'abdomen. Cordæus, dans l'endroit cité, rapporte un semblable exemple d'hydatides, dans une femme morte qu'il ouvrit ; toutes les cavités contenoient des vessies remplies d'une eau de couleur jaunâtre & fétide ; la vessie urinaire, les reins, la matrice, l'estomac, les intestins, le péricarde, le cœur, &c. contenoient extérieurement & intérieurement beaucoup de ces vessies ; le foie & toute la rate en étoient couverts : leur nombre montoit à plus de huit cens.

5°. Une femme âgée de 46 ans, d'un tempérament sanguin-phlegmatique, & d'une habitude maigre, fut atteinte de très-vives douleurs dans l'abdomen après la suppression de ses régles. L'abdomen se tuméfia tellement dans l'espace de trois ans, qu'elle ne pouvoit marcher à cause de la difficulté de respirer qu'elle ressentoit, & elle tomba dans une très-grande langueur : on n'appercevoit aucune fluctuation dans son corps ; mais le foie & la région de la vessie étoient durs. La malade vouloit qu'on lui fît la paracenthése, parce qu'elle sçavoit qu'une femme attaquée d'une ascite, avoit été guérie depuis

peu, par cette méthode : les Médecins s'y oppofoient. Enfin l'opération fut pratiquée au côté gauche, qui étoit très-mol & fort décharné ; l'eau coula en petite quantité ; elle étoit vifqueufe, gélatineufe, ténace, & ceffa de couler fur le foir : l'incifion ayant été faite plus profondément, il en réfulta le même effet. Il fortoit de tems-en-tems par l'ouverture, des petites portions membraneufes ; & au bout de deux jours, il en fortit avec impétuofité des hydatides, en partie rompues, en partie remplies d'une férofité limpide, & dont les unes étoit plus grandes, les autres plus petites ; elles continuérent de fortir pendant trois jours, chaque fois qu'on panfoit la plaie. A l'ouverture du cadavre, les mufcles de l'abdomen, le péritoine, la matrice avec fes ligamens, & la veffie, furent trouvés fquirreux : tous les autres vifcéres étoient ou couverts, ou remplis d'hydatides pleines de férofité. Voyez l'hiftoire plus au long dans l'endroit cité.

1. Phyfconie vifcérale, *Phyfconia vifceralis*. Bonet Sépulchr. de gravid.falf. obf. 3 ; *Megalofplachnos* d'Hippocrate ; *Phyfconia megalofplachna* de M. Cuffon ; de Marc Donat. Hift. Med. mir. l. VI, c. 2 ; de Schenck, après Garnerus de Liene, l. 3, obf. 9 ; de Salmuth. Cent. 1, obf. 21 ; de Bonet Med. fept. l. 7, pag. 487, de Bianchi Hift. hepat. tom. 1, p. 130. C.

Une femme qu'on croyoit enceinte, périt dans les douleurs de l'enfantement. Tout le corps intérieurement, l'épiploon, le méféréum, le foie, la rate, les poumons, le cœur & le péritoine étoient parfemés de véficules remplies d'une eau claire, & chaque véficule avoit trois enveloppes. *Ballonius Parad. 186.* Dans une autre femme, le foie & la rate furent trouvés d'un volume prodigieux.

Cette efpéce de phyfconie dépend d'un ou de plufieurs vifcéres dont la fubftance eft faine par-tout, & qui, par leur volume augmenté, élevent & diftendent l'abdomen ; les vifcéres font bien leurs fonctions, il n'y a que leur maffe qui péche, ainfi qu'on s'en apperçoit en les palpant : ce n'eft pas à dire pourtant que les fonctions des autres vifcéres ne foient jamais dérangées par celui qui a acquis plus de volume qu'il n'en doit avoir ; cette maladie eft fouvent accompagnée de difficulté de refpirer, d'un fentiment de péfanteur, d'un mal-aife pendant les différens mouvemens du corps, & d'autres femblables maux. D'ailleurs, les fonctions de la vie font faines, ou s'écartent peu de la fanté. On trouve dans les Auteurs, plufieurs exemples de la mégalofplachnie. *Bianchi* a trouvé le foie fort volumineux, mais cependant bien conditionné, dans plufieurs fujets morts de différens genres de ma-

ladies. *Salmuth* parle d'une femme qui jouissoit d'une très-bonne santé, & dont le foie étoit d'une grandeur prodigieuse. *Charl. Offredus* a vu dans une petite fille, une pareille grandeur du foie, qui n'étoit accompagnée d'aucune difficulté de respirer, quoiqu'il se rencontrât d'autres symptômes douloureux qu'on ne pouvoit certainement pas attribuer à l'énormité de la masse du foie. Cependant la mégalosplachnie hépatique est quelquefois accompagée de la difficulté de respirer ; on en trouve des exemples dans le même *Offredus*, dans *Dominique de Marchettis* & autres. Ce que nous venons de dire du foie, regarde aussi la rate, laquelle, quoique saine, péche quelquefois dans sa conformation ou par hypertrophie, ou est remarquable par son volume & par la distension qu'elle cause à l'abdomen : *Schenkius*, *Marcell. Donatus*, *Vesale*, *Helvigius* & un grand nombre d'autres, rapportent des exemples de la mégalosplachnie splénique ; *Schrader* parle dans ses *Observations anatomico-medicales*, d'un cas, pour nous borner à celui là, dans lequel elle étoit compliquée avec la mégalosplachnie du foie ; il trouva, en ouvrant un certain cadavre, le foie & la rate très-volumineux, leur parenchyme entier & bien coloré. . . . . On ne doit pas mettre au rang de cette maladie, causée par la mégalosplachnie, la graisse qui surcharge les viscéres de l'abdomen, & qui est un symptôme fort ordinaire de la polysarcie ; cette mégalosplachnie arrive seulement lorsque la graisse abonde tellement dans les parties internes de l'abdomen, qu'il en naît la protubérance du ventre, pendant que tout le reste du corps est maigre, ou que du moins, il n'abonde pas également en graisse.

11. Physconie externe lupiale. de M. Cusson, de Walther Graham, transact. Philos. Compend. vol. 9. cap. 4. page 187. C.

Une fille âgée de trente ans, qui jouissoit d'une assez bonne santé, à cela près qu'elle se plaignoit quelquefois de la suppression de ses régles, ayant fait un violent effort pour élever un fardeau qu'elle avoit sur le ventre, elle fut attaquée d'une très-grande douleur au côté gauche de l'abdomen : deux ou trois semaines s'étant écoulées, il survint dans le même côté, une petite tumeur ronde, & peu après, tout l'abdomen se tuméfia, mais pourtant davantage dans le côté gauche, que dans le droit. La malade se plaignoit souvent de fréquentes & cruelles douleurs dans les intestins, qui augmentoient quelquefois au point qu'elle ne pouvoit se procurer le repos & le sommeil, qu'en prenant beaucoup d'opium : d'ailleurs les urines couloient en fort petite quantité, & le ventre étoit tellement paresseux qu'il ne se lâchoit que fort rarement, à

moins qu'il n'y fût contraint par quelque potion purgative, ou par quelque clystère; les purgatifs furent toujours contraires à la malade; tout au contraire, les lavemens lui faisoient un très-grand bien: les pieds, les jambes & les cuisses étoient, ainsi que les autres parties du corps, plus maigres que tuméfiées. La tumeur de l'abdomen étoit considérable, principalement autour de l'ombilic; elle étoit inégale, plus grande dans le côté gauche, que dans le droit, & si dure, qu'elle résistoit à la pression: il y avoit dans la région gauche de l'epigastre, une protubérance particuliére molle, & qui cédoit à la pression du doigt. La maladie dûra pendant près de trois ans. L'ouverture du cadavre fit voir la membrane graisseuse, de même que les muscles de l'abdomen, fort minces ou fort maigres; le péritoine, qui étoit le siége principal de la maladie, étoit devenu si épais, qu'il avoit autour & au bas de l'ombilic, plus de cinq pouces de largeur; au-dessus, il avoit un peu moins d'épaisseur: on y observoit une quantité considérable de loupes, différentes par leur substance blanche & spongieuse, & par leur figure ronde ou oblongue: les plus grandes qui occupoient le côté gauche, égaloient la grosseur d'un œuf d'oye; d'autres celle d'une œuf de pigeon, & il y en avoit de plus petites; la matiére qu'elles contenoient, varioit par la couleur & sa consistance; elle étoit tantôt tenue & blanche, tantôt visqueuse, gelatineuse, transparente & semblable au blanc d'œuf; tantôt enfin, elle étoit épaisse, blanche, analogue au pus. Les kystes étoient également différens; dans les uns, les membranes étoient minces, épaisses dans d'autres, & cartilagineuses dans plusieurs. La protubérance particuliére de l'épigastre gauche, étoit produite par une tumeur eukystée aqueuse, qui occupoit la région de la rate & du rein, & étoit renfermée dans le péritoine qui avoit en cet endroit, près de trois lignes d'épaisseur. Il n'y avoit ni pus ni eau dans l'abdomen. Le foie étoit très-gros & farci de sang. La tumeur eukystée du côté gauche, avoit chassé les intestins vers le côté droit, &c.

12. Physconie externe squirreuse, de M. Cusson, de Ger. Blas. obs. med. VI. C.

Une femme âgée de trente-cinq ans, entiérement étique, & que l'on croyoit être morte d'une mole, avoit été attaquée pendant trois ans, d'une enflure du ventre, qui s'étoit insensiblement accrue; l'abdomen étoit fort dur, & ressembloit à une pierre, quand on la touchoit. A l'ouverture du corps, on ne trouva ni graisse, ni membranes, pas même aucune trace des muscles de l'abdomen; toutes les parties contenues dans cette capacité, avoient dégénéré en une autre substance

qui étoit dans la région de l'ombilic, épaiffe d'une demi-aulne, tout-à-fait cartilagineufe vers les parties extérieures du corps, & plus carcinomateufe vers les parties intérieures. Cette maladie avoit pris naiffance d'un tubercule double fitué à l'épine & à l'embouchure de la poitrine du côté gauche, renfermé dans un kyfte particulier, & fur lequel repofoit en quelque maniére, le refte du volume de la protubérance.

13. Phyfcome externe hydatideufe, de M. Cuffon, de Bonet Sepulchr. de Gravid. falf. obf. 3. §. 2. 3. 4. 11. &c. d'Acholtzius dans Schenckius L. 3. de Hydrope obf. 4. & dans Scholtzius Conf. 339; de Solenander Conf. 15. fect. V. de Riviere obfervat. communicat. ult. C.

On trouva dans le méfentére d'une fille, une tumeur du poids de vingt livres, intérieurement remplie de véficules. Dans une autre femme qui paffoit pour être groffe, l'abdomen contenoit un grand nombre de véficules pleines d'une eau claire; *Ballon. parad. 186.* Voyez fur ce fujet les *Tranfact. Philof. ann. 1722. n°. 370*, où il eft parlé d'une infinité de globules ou d'hydatides, qui fortirent de l'abdomen dans un fujet vivant, par le moyen de l'incifion.

Une femme du peuple âgée d'environ quarante ans, qui habitoit le rez-de chauffée de fa maifon, commença en été & en automne, à avoir le ventre enflé, fans reffentir d'incommodité, de maniere qu'elle penfoit être enceinte : aux approches de l'hyver, elle fut attaquée de douleurs gravatives, tenfives & lancinantes qui s'augmentoient pendant la nuit, avec l'enflure du ventre; toutes les autres parties du corps étoient plutôt maigres qu'enflées. L'idée de groffeffe qu'elle avoit conçue, s'étant changée en crainte de l'hydropifie, elle fe procura & mit en ufage toutes fortes de remédes, mais envain; au contraire, les douleurs & la tumeur du ventre devinrent plus vives auffi-tôt après, de maniere que la malade ne pouvoit pas avoir de repos la nuit, foit dans le lit ou hors du lit: & quoique ce fût un tems de gelée, elle fe promenoit dehors en pouffant de grands cris ; mais enfin elle fuccomba à la violence de fes douleurs. L'abdomen ayant été ouvert, on n'y trouva aucune flatuofité, & peu d'eau ; les inteftins & les autres vifcéres étoient refferrés dans un efpace très étroit. Les parois de l'abdomen, depuis la peau jufqu'au péritoine, paroiffoient comme tiffus d'une graiffe blanche, fans l'interpofition d'aucune fubftance charnue; mais il y avoit un grand nombre de véficules, plus ou moins grandes, remplies d'une eau claire & adhérentes enfemble; la région ombilicale étoit plus élevée & plus tendue. Ayant enfoncé le fcalpel au travers des tégumens de l'abdomen, près du nombril, il en for-

tit une eau trouble en grande abondance, comme si on eût ouvert la cavité particuliere qui la renfermoit, & elle fut bientôt toute évacuée. Notre maladie étoit donc enfin compliquée avec un kyste aqueux qui devoit sa naissance aux hydatides rompues, qui s'étoient vuidees dans un foyer commun. Solenander parle d'une physconie hydatideuse simple, Riviere parle d'un autre qui étoit compliquée avec un apostême, & dont le malade rechappa.

14. Physconie causée par la graisse subcutanée. De M. Cullon. (*a*) simple. De M. Lieutand comp. med. de Mich. Fehr. dans Bonet med. sept. tom. 1. pag. 636. (*b*) *Syphilitique* observé par M. *Fizes*. C.

1°. M. Lieutand a observé dans une femme, une tumeur de l'abdomen qui avoit la dureté d'un squirre, dont la croissance se faisoit lentement, étoit fort douloureuse, & accompagnée de la fiévre lente; enfin elle acquit un volume prodigieux; elle provenoit de l'accumulation de la graisse subcutanée. Les tégumens de l'abdomen, quoique très-épais, excédoient le contour de cette partie, & formant une duplicature, ils reposoient sur les cuisses. Sur ces entrefaites, les autres parties du corps maigrissoient par dégrés, & la malade mourut étique. On vit à l'ouverture du cadavre, le tissu cellulaire tellement distendu par la graisse, que dans certains endroits, son épaisseur alloit à six pouces, les viscéres de l'abdomen étoient affectés d'obstructions, de squirres, de suppuration & de pourriture. Cette espéce de physconie, rare, est nommée *hypogastrocele* par *M. Lieutaud*, qui l'a reconnue être indomptable par toutes sortes de remédes.

Bonet rapporte *au lieu cité*, d'après *Fehrius*, un exemple de la même espéce de maladie, dans laquelle certains viscéres de l'abdomen étoient aussi enveloppés de graisse. Le malade avoit souffert de fort grandes douleurs, lorsque son ventre s'enfla prodigieusement; on auroit pris cette tumeur, pour une hydropisie, sans sa dureté qui étoit extraordinaire: d'ailleurs tous les membres étoient arides. La peau de l'abdomen ayant été ouverte, on trouva au-dessous, la graisse épaisse de quatre travers de doigt. Dans la région ombilicale; la rate & les reins étoient enveloppés d'une grande quantité de graisse: tous les intestins paroissoient çà & là, parsemés de particules graisseuses, &c.

2°. *M. Fizes* observa une autre variété de cette espéce, dans un homme attaqué d'une vérole confirmée: l'abdomen infecté du virus vénérien, étoit prodigieusement gonflé, à cause de la distension & de l'endurcissement des cellules du tissu cellulaire remplies par la graisse subcutanée. Après les préparations convenables, comme il est d'usage de les pratiquer à Mont-

pellier, ayant administré le mercure, & les frictions ayant principalement été faites à l'abdomen, pendant l'espace d'une semaine : la protubérance fut dissipée, & le malade rentra en grace en recouvrant sa santé.

15. Physconie causée par une excroissance. C.

C'est cette dureté ou intumescence d'une partie de l'abdomen, dépendante d'une excroissance qui imite une obstruction.

Vesale, *Benivenius*, *Fernel*, parlent d'une excroissance au pylore ; *Chr. Wincler Collect. Acad. to. 3. pag. 274.* parlent d'un autre excroissance semblable au rein d'une brebis, qui sortit par l'anus.

X. Grossesse, graviditas ; *Cuesis* des Grecs ; *malades grosses, ou enceintes.*

C'est une vraie maladie qui (suivant la Genèse) a été infligée aux femmes par châtiment : son principal signe est l'intumescence de l'abdomen, ou son élévation dans l'axe de l'hypogastre, laquelle se fait peu-à-peu, & disparoît après l'accouchement.

Elle différe de l'hydropisie de matrice, 1°. parce que dans la vraie grossesse, on sent après le quatriéme mois, le fœtus se mouvoir dans la matrice, ou une masse dont les situations changent. 2°. Parce qu'on éprouve une résistance causée par le corps solide que renferme l'utérus ; mais dans l'hydropisie de matrice, on ne sent aucun mouvement, soit total ou partial, ni aucune résistance ; il y existe plutôt une fluctuation, laquelle est produite par les humeurs accumulées dans l'utérus.

Le principe de toute grossesse est la conjonction de la femelle avec le mâle ; de maniére que les femmes qui ne connoissent point d'hommes, peuvent bien être attaquées de l'hydropisie de matrice, mais non pas être enceintes. Mais les femmes non mariées, & quelquefois celles qui sont mariées, employent beaucoup de ruses, les premiéres pour cacher leur grossesse, & les autres pour la faire paroître : ces ruses peuvent causer des méprises, ajoutez à cela leurs erreurs involontaires.

La cause de la grossesse est le développement du fœtus ou du placenta dans la matrice, ou dans l'une ou l'autre trompe, précédé de l'acte de la fécondation. Si le fœtus se détache, il existe une véritable grossesse, soit de la matrice, soit des trompes ; s'il est suffoqué par l'évolution du placenta, il en naît une mole. Mais la matrice qui est logée dans le bassin, ne peut pas se distendre ou croître jusqu'au point qu'exigent le développement entier du fœtus au bout de neuf mois, & le récélement des eaux de l'amnios & du placenta, tou-

tes choses qui égalent environ la quantité de douze livres; sans que la tumeur prominente dans l'axe de l'abdomen, ne s'éléve insensiblement plus haut que la région ombilicale, sans que les ligamens ne soient distendus, & sans que l'utérus ne comprime les parties voisines; telles sont les causes de la difficulté de respirer, de la constipation, de la difficulté de marcher, de la pésanteur & de la lassitude de tout le corps, qui accompagnent la grossesse : d'ailleurs une quantité de sang menstruel, plus grande que celle qui est nécessaire, du moins dans les premiers mois, pour la nourriture du fœtus, se trouvant supprimée: ce sang superflu surcharge les viscères qui sont doués d'une grande sensibilité, sur-tout l'estomac; de là les nausées, les goûts dépravés & les autres incommodités des femmes grosses, plus remarquables dans le commencement de leur grossesse.

1. Grossesse vraie, Mauriceau L. 1. cap. 6.

C'est celle qui dépend de l'évolution du fœtus contenu dans la matrice; qui a des symptômes communs avec la mole pendant les trois ou quatre premiers mois, & ne peut être distinguée de la grossesse des trompes, que parce que la tumeur s'observe constamment dans l'axe de l'hypogastre; au lieu que quand le fœtus est renfermé dans les trompes, la tumeur paroît toujours dans l'un ou l'autre côté. La vraie grossesse se connoît 1°. parce que les régles qui avoient coutume de couler avant le coït dans le temps prescrit, ne coulent plus, à moins que la femme ne soit fort pléthorique. 2°. Parce qu'on observe les mêmes phénoménes relativement aux appétits, que dans les précédentes grossesses, & qui sont différens dans les différentes femmes; car alors elles desirent ou ont en horreur, les unes le vin, les autres le tabac, d'autres le pain, les harengs, &c. 3°. L'hypogastre se tuméfie, sans que la couleur vermeille du visage change; par où elle différe des pâles couleurs, & de l'ascite commençante avec oppilation. 4°. La malade sent distinctement entre le quatriéme & le cinquiéme mois, le mouvement du fœtus, qui dans le principe, étoit fort léger; mais ensuite il change de situation à son gré, il agite ses jambes, s'allonge & se couche sur l'un ou l'autre côté; ces mouvemens deviennent plus sensibles à chaque mois, & causent souvent des douleurs à la mere; ils paroissent au tact, être produits par la tête du fœtus, par son dos ou ses pieds, par lesquelles parties il comprime telle ou telle région de la matrice; or ces mouvemens particuliers n'ont certainement pas lieu dans la mole. 5°. Après le quatriéme mois, les mammelles sont gonflées par un lait sereux, à la vérité, mais pourtant blanchâtre, & qui est beaucoup

plus abondant que dans les femmes qui n'ont pas porté depuis long-tems, ou qui font veuves. 6°. Si en introduifant le doigt dans le vagin, on touche l'orifice de l'utérus, pendant qu'avec l'autre main on examine l'hypogaftre de la femme, qui eft à jeun: & qu'on le preffe alternativement en fens contraire, comme l'enfeigne *Puzos*, on pourra reconnoitre la groffeffe entre le fecond & le troifiéme mois; car dans ce tems, le fond de la matrice s'éleve de trois travers de doigt au-deffus des os pubis, & la preffion de ce fond fe tranfmet au doigt qui touche l'orifice de l'utérus. Cependant ces recherches dans les femmes à gros ventre, ne réuffiffent qu'entre le troifiéme & le quatriéme mois: *Mauriceau* ajoute à ces fignes, la cloture de l'orifice de la matrice, le raccourciffement & l'épaiffeur plus grande de fon col, & même fon inclination vers les parties poftérieures; *M. Puzos* doute avec raifon, de la vérité de ces fignes.

Curation. Il faut au commencement & à la fin de la groffeffe, pour fe garantir de l'avortement, éviter les chûtes, les coups, les affections de l'ame, la danfe & autres mouvemens trop grands. A l'égard de la nourriture, les alimens mal fains, pourvu qu'ils faffent plaifir & que l'eftomach les defire, nuifent moins aux femmes enceintes, qu'à celles qui ne le font pas. Plufieurs femmes groffes ont befoin de la faignée répétée jufqu'à deux ou trois fois pendant le cours de la groffeffe: ces fecours les délivrent de beaucoup d'incommodités; mais la faignée doit être faite contre l'ufage ordinaire, au bras feulement, & non au pied: elles doivent fe procurer la liberté de la poitrine & du ventre, en rejettant les corps ou autres vétemens qui pourroient trop les ferrer: elles doivent auffi éviter les occafions capables de les émouvoir, car les affections de l'ame font plus préjudiciables aux perfonnes enceintes qu'à celles qui ne le font pas, & au dernier mois elles doivent oindre avec du beurre, les parties deftinées à donner paffage au fœtus.

Quant à la maniere dont elles font délivrées par l'enfantement. *Voyez*, Difficulté d'accoucher. *Genr. des Dyftocies.*

2. Groffeffe molaire, de *Mauriceau*, l. 1. c. 9. pag. 104. & l. 11. cap. 31. Synopfis ephemer. geman, L.

Voyez les fignes de la mole dans la *Dyftocie produite par une mole.*

Les concrétions charnues, qui fe forment dans l'utérus, font ou de faux germes, ou des œufs prématurés, ou des champignons. Les *faux germes* font le placenta qui s'eft épaiffi, fermé de toutes parts, & eft devenu une maffe puriforme, qui ne contient que de l'eau, ou qu'un embryon

mort, ou même le germe d'un embryon informe & imparfait. L'*œuf* ou le vrai germe, eſt un follécule filamenteux, tranſparent & rempli d'une ſubſtance blanche claire, dans laquelle eſt renfermé l'embryon qui n'a pas encore atteint l'âge d'un mois, ſemblable à un vermiſſeau. Enfin, la *mole* eſt une maſſe charnue ou hydatideuſe, formée ſeulement du placenta qui s'eſt accru pendant pluſieurs mois, & qui ne contient aucun embryon.

Comme le faux germe ne s'accroît que pendant l'eſpace d'un mois, on ne peut pas le connoître par aucun ſigne lorſqu'il eſt renfermé dans l'uterus ; mais ſon avortement, qu'on nomme proprement effluxion, découvre ſa préſence. Cependant la mole, lorſqu'elle reſte long-tems dans la matrice, & elle y reſte quelquefois même plus de neuf mois, & qu'elle s'accroît à la maniére d'un fœtus, en impoſe pour une vraie groſſeſſe, juſqu'au quatrieme mois & demi & au-delà, où l'on ne ſent aucun mouvement partial de la matrice, mais ſeulement un mouvement total qui ſe fait vers l'un ou l'autre côté, ſuivant les ſituations que prend la mere.

Il y a, en effet, au commencement de la groſſeſſe molaire, inappétence, mal-aiſe, vomiſſement, ſuppreſſion des regles, & foibleſſe comme dans la vraie groſſeſſe ; mais ces accidens ne ſont pas auſſi durables : il arrive de tems en tems un flux de la matrice ſéreux, petit & irrégulier, & une douleur des reins obſcure, qu'on ne peut attribuer, ni l'un ni l'autre, à aucune cauſe étrangere. On s'apperçoit auſſi, en conſidérant l'abdomen, que la matrice n'eſt pas autant diſtendue qu'elle l'eſt dans la vraie groſſeſſe, dans le même terme où elle s'éleve au-deſſus du pubis. Si entre le ſecond & le troiſiéme mois de la groſſeſſe, il arrive tout-à-coup une ménorrhagie conſidérable, avec une douleur de reins compagne de l'enfantement ; s'il ſort du vagin une matiére grumeleuſe, & ſi l'on ſent une peſanteur dans le podex : ces ſignes indiquent plutôt la préſence d'un faux germe ; ſi en examinant l'orifice de la matrice, on peut y introduire le doigt, & ſi l'on ſent avec ce doigt, dans l'uterus, quelque corps mol qui penche en dehors, c'eſt preſque une ſigne certain que l'excluſion du faux germe eſt prochaine. J'ai vu dernierement les douleurs de l'enfantement ſuccéder à une ménorrhagie grave, lorſque le flux de ſang étoit fini, ou preſque fini, & l'avortement ſe terminer heureuſement ; enſuite les forces revinrent peu à peu. *Puzos, chap. 19, du faux germe*, enſeigne avec quelles précautions il faut dans ces cas, hâter l'accouchement. *Khonius, Collect. Acad. t. 3. p. 368*, procura l'expulſion d'une mole peſant vingt livres, par l'uſage de l'eſ-

prit de ſel ammoniac de Zwelfer, & par un cathartique. Les cliſtéres donnés fréquemment réuſſiſſent pour le même objet, ſi la mole eſt hors de l'uterus, comme étoit celle dont parle *Chryſt. Fromman. pag.* 50. laquelle étoit une eſpéce de phyſconie, & comme il s'en rencontre dans les filles. Les Membres de la *Société Académique d'Allemagne* ont vu des moles qui avoient cinq ans & même dix-ſept de date. Voyez le *Synopſis ephemer.* On voit des moles hydatideuſes, on en voit de véſicales, de ſébacées ou graiſſeuſes, de ſanguines & de charnues; mais toutes ſont formées des vaiſſeaux du placenta, lymphatiques ou ſanguins, engorgés & dilatés.

3. Groſſeſſe perpétuelle, *Collect. Acad. tom. 3, page 697.* L.

La femme d'un ſoldat étant groſſe, appella la ſage-femme dans le tems ordinaire, mais elle ne put enfanter. Au dixiéme mois de ſa groſſeſſe, le fœtus étoit déja mort, les lochies coulérent abondamment, & le lait ſortit des mammelles pendant l'eſpace de deux mois : il ſurvint depuis, une gale maligne; alors la mole de l'abdomen diminua, on ſentoit le ſquelette du fœtus dans la matrice, & l'on penſoit que ſes chairs s'étoient conſumées. C'eſt ainſi que le jugeoit, ſix ans après la groſſeſſe, *George Hannæus, Méd. Danois.*

A Montpellier, la femme d'un Conſeiller qui avoit été ſtérile pendant pluſieurs années, conçut peu de tems avant la mort de ſon mari : au neuviéme mois, elle ſouffrit les douleurs de l'accouchement, & de très-habiles Chirurgiens-Accoucheurs l'ayant examinée, il fut conſtaté, par leur témoignage non équivoque, qu'elle portoit un fœtus âgé de neuf mois dont ils avoient touché, avec leurs mains, la tête, qui n'étoit enveloppée que d'une membrane épaiſſe. On attendit en vain, de mois en mois, l'arrivée de l'accouchement; tous les efforts ceſſérent, le fœtus mourut: il reſta pendant quelques années, dans la région de l'hypogaſtre, une tumeur dure & ſphérique; enfin, cette Dame périt à Lyon, à la ſuite d'un flux de matiere putride qui ſe fit par l'uterus; on trouva dans le cadavre, le ſquelette du fœtus, rompu & renfermé dans la trompe de fallope, qu'il avoit dilatée.

Steigertha, tranſact. philoſoph. n°. 367, ann. 1721, porta pendant ſix ans dans ſa matrice, un fœtus, ou plutôt une mole, dont on voit la figure dans l'endroit cité.

Rob. Houſtoum dans les *Tranſact. philoſoph.* parle d'une groſſeſſe non utérine, dans laquelle le fœtus reſta pendant cinq ans renfermé dans l'abdomen.

Bern. Shlever a vu des os de fœtus ſortir par l'anus. *M. Nourſe* parle d'un fœtus qui ſortit par la même voie. *Caſtelnan, le fils, Méd. Profeſſeur*, a vu la même choſe à Montpellier. *Bromfeild, Tranſact. philoſ. vol. 9. p. 191.* parle d'une groſſeſſe de neuf ans, dans laquelle le fœtus étoit contenu hors de la matrice.

4. Groſſeſſe veſiculaire ; *Tranſact. philoſ. 1728, n°. 45.* Mole veſiculaire, *Synopſis ephem.* German. Journ. de Méd. Juillet 1758, Nov. 1761 ' pag. 438.

C'eſt celle où il s'engendre une maſſe d'hydatides, au lieu de fœtus ; c'eſt l'eſpéce la plus fréquente de toutes les moles ou faux germes, & l'on ne peut la connoître par aucun ſigne, avant l'avortement. Voyez, *Hydropiſie de matrice hydatique.*

Littre a obſervé cette groſſeſſe ; la maſſe étant ſortie au bout de dix mois, elle peſoit neuf livres, & reſſembloit à des grappes de groſeille ; les grains étoient blancs & tranſparens, ils avoient une ligne de diamétre & la grappe étoit branchue.

5. Groſſeſſe cauſée par une mole. L.

C'eſt celle dans laquelle il y a, à la place du fœtus, ſeulement un placenta, qui eſt reſté après l'accouchement, ou une concrétion lymphatique ou polypeuſe, produite par un ſang épanché. Toutes ces ſubſtances ſont miſes au rang des moles ; cependant elles en différent au point qu'elles peuvent s'engendrer dans les veuves & les filles indépendamment du coït ; au lieu que les véritables moles ſuppoſent une copulation qui a précédé, attendu qu'elles ne ſont autre choſe que les enveloppes d'un germe, formées d'œufs précoces ou avortés, qui, de l'ovaire, ſont deſcendus dans l'utérus ; du reſte leur théorie eſt très-obſcure. Il convient de lire ſur ce ſujet, la Diſſertation ſur la génération des moles de M. *Buchner*, Préſident de l'Académie des cur. de la nat.

6. Groſſeſſe des trompes. *Aſtruc*, malad. des femmes, tom. 4. pag. 44. C.

C'eſt celle dans laquelle le fœtus s'accroît dans la trompe de fallope, choſe dont il y a beaucoup d'exemples. Voyez Litre, *Mém. de l'Acad. royale des Sciences, 1702 ;* Cyprien, *Diſſert. de fœtu ex tubâ exciſo*, *1700 ;* Haller ſur Boerhaave, *tom. 5, pag.* 329 ; Santorius, *Obſervat. anat. cap. XI;* Bonet, *dans le Sepulchret. l. 3 tom.* 2.

Enfin, ce n'eſt pas une choſe nouvelle, que la trompe ſe rompe ; que le fœtus tombe dans la cavité de l'abdomen, & qu'il en arrive la mort de la mere & du fœtus. *Voyez plus haut*, l'hiſtoire rapportée d'une ſemblable groſſeſſe perpétuelle.

7. Grossesse de l'ovaire, *Abrah. Vater. Differt. de graviditate apparente ex tumore ovarii dextri, enormi, ortâ per tres annos cum dimidio durante ; Vittemberg 1722.* C.

8. Grossesse sarcome ; Sarcome de l'uterus, *Astruc*, liv. 2. chap. 6. art. 2. C.

C'est une excroissance graisseuse formée dans la cavité de la matrice, qui, lorsqu'elle s'est beaucoup accrue, imite la grossesse ; c'est-à-dire, que les femmes qui usent de leurs maris, voyant leur hypogastre s'enfler peu à peu, se persuadent sans peine, qu'elles sont grosses ; d'autant qu'elles n'éprouvent aucune grande incommodité. Si elles viennent à se délivrer de ce sarcome, on voit un corps dont la forme paroît être accomodée à celle de la matrice, un corps graisseux & solide par où il differe de la mole, du germe & des autres excroissances. Lorsque dans le commencement, il ne remplit pas toute la capacité de l'utérus, les régles coulent librement ; mais ensuite elles se suppriment, il survient même une œdématie qui est familiére aux femmes grosses ; il y en a pourtant à qui ce sarcome cause les fleurs blanches. Voyez la cure dans *Astruc*.

ORDRE III. *Hydropisies partieles.*

Ces Hydropisies sont des tumeurs plus grandes, mais non pas universelles, formées par l'épanchement des humeurs de la cavité du crâne, de l'abdomen, de la matrice, ou de la vessie : par où elles différent des intumescences formées dans le tissu cellulaire de ces mêmes parties, par des vents ou un fluide quelconque, & l'engorgement des organes.

Ces hydropisies différent des kystes de la premiére classe, à raison de la gravité des symptômes. On ne doit donc pas rapporter ici les hydrocéles, les bronchocéles, les hydromphales, les oscheocéles, les anévrismes, les varices, les loupes, les tumeurs des articulations, &c. ni l'hydropisie de poitrine & celle du péricarde, ni les éclampsies, les apoplexies, &c. qui sont produites par l'effusion des humeurs, dans la cavité de la poitrine ou du cerveau, sans tumeur apparente.

La cause des tumeurs, est la pression qu'exerce le fluide accumulé dans les cavités, & la distension de leurs parois.

Les principes les plus fréquens sont l'épanchement de la lymphe dans ses vaisseaux, occasionnée par l'obstruction de leurs excrétoires naturels, s'il s'agit de l'ascite ; la génération

des vents ou leur expansion dans la tympanite, & ainsi des autres.

XI. HYDROCÉPHALE, *Hydrocephalus*.

C'est une tumeur de la tête, molle & élastique, dont la cause est l'accumulation du fluide dans le cerveau; cette tumeur ne s'étend pas le plus souvent jusqu'à la face.

La tête s'enfle avec le visage; & quelquefois avec le reste du corps, dans la petite vérole confluente; Voyez *Ptyalisme varioleux*; mais cette affection appartient à la troisiéme anasarque. La face s'enfle aussi le matin, ou est œdémateuse, dans les autres espéces d'anasarque, & elle est aussi quelquefois emphisémateuse dans la pneumatose; quelques uns ont nommé cette affection physocéphale; l'hydrocephale différe de ces affections, en ce qu'il suppose l'accumulation des humeurs dans une cavité remarquable.

Cette maladie ou est innée, ou attaque seulement les enfans; car il est inoui qu'aucun adulte en ait été jamais atteint. Très-souvent toute la partie chevelue de la tête est tuméfiée; & il est rare qu'une tumeur vésicale, aqueuse, placée sur la tête, & qui reçoit sa matiére à la faveur d'un intervalle que laissent entr'elles les sutures, constitue cette maladie. Voyez *Manget*, Biblioth méd. pag. 872. *de hydrocephalo*.

1. Hydrocéphale des ventricules, *hydrocephalus intérior*. C.

C'est l'espéce dans laquelle la sérosité est renfermée dans la cavité du crâne, & qui le distend au point de produire l'écartement des sutures.

Cette sérosité a sa source dans les sinus même du cerveau, plus souvent dans les glandes du plexus réticulaire ou vasculaire, & il s'en amasse plusieurs livres, ou dans le sinus du cerveau seulement, ou entre les menynges elles-mêmes, & le cerveau; ou entre les menynges & le crâne. Si la tête n'est pas du tout enflée, il n'y a point proprement d'hydrocéphale; quoiqu'on donne ce nom abusivement à l'hydropysie des sinus du cerveau; mais c'est une maladie d'un autre genre, soporeuse, spasmodique, bizarre, &c.

On connoit cette espéce, par le baillement des sutures, qu'on sent au doigt, quand on les presse.

Les malades sont ordinairement assoupis, stupides, lourds, & aveugles; plusieurs sont aussi attaqués du spina bifida: & soit que la maladie soit originaire, ou qu'elle soit survenue dans les premieres années de la vie, cette espéce est absolument incurable; ceux qui sont en même-tems attaqués du spina bifida, meurent plutôt si on en fait l'opération, ou si on incise les tégumens. Néanmoins *Wepfer* nous apprend,

qu'il est d'usage en Suisse, de trépaner les bêtes de charge, comme les bœufs pour procurer l'évacuation des eaux.

Il est des hydrocéphaliques dont la tête est d'un volume si monstrueux, qu'elle pése plus que tout le reste du corps; elle est aussi presque toute molle & transparente, comme j'en ai vu ici depuis peu un exemple : on a observé de ces malades qui ont vêcu pendant un an, suçant très-bien la mamelle de leur nourrice, mais du reste assoupis, presqu'insensibles & stupides.

2. Hydrocéphale des tégumens ; *Hydrocephalus extérior*. C.

C'est cette espéce où tous les tégumens de la tête sont enflés, blancs, mols, œdémateux, les sutures ne sont point béantes, mais le tissu cellulaire est extrêmement distendu par les eaux. Cette distension se fait successivement comme dans l'espéce précédente, & au même âge : elle est, ou une maladie simple, ce qui est très-rare : & dans ce cas, les fonctions du cerveau sont en vigueur ; où les sinus du cerveau sont affectés d'un semblable vice, & alors les malades sont sourds, aveugles, stupides & soporeux ; il s'y rencontre même le plus souvent une seconde tumeur, laquelle provient d'une hydropisie des sinus du cerveau.

Quand cette espéce est simple, on la guérit quelquefois par les hydragogues, les purgatifs & les diurétiques accommodés à l'âge des jeunes malades. Quand ces remédes ne réussissent pas, on doit avoir recours aux vésicatoires & même aux scarifications, qu'on fait précéder de l'usage des remèdes toniques & résolutifs.

XII. Physocéphale.

C'est une tumeur de toute la tête, emphisémateuse & élastique, qui crépite sous le doigt.

Il n'y a qu'une seule espéce de cette maladie différente de la pneumatose ; son nom dérive du grec *physao*, j'enfle. & de *cephale*, la tête.

Physocéphale artificiel. *Artificiosus hydrocephalus*. Manget, bibliot. med. pr.

On vit à Paris, en l'année 1593, un mendiant qui, pour faire passer son enfant, encore à la mammelle, pour un monstre, & se procurer par-là, des aumônes : lui fit une petite ouverture sur le sommet de la tête, entre la peau & les muscles, dans laquelle il souffloit tous les jours un peu, par le moyen d'un tuyau, de maniere que dans l'espace de trois mois, il grossit prodigieusement la tête de son enfant, & il le conduisoit ainsi par la France, de ville en ville. Ce scélérat fut puni de mort par le Parlement de Paris. *Paré* parle

d'un pneumatocéle artificiel, pratiqué aussi par un mendiant pour la même fin.

XII. HYDRORACHITIS, d'*Udor*, eau, & *rachis*, épine; *spina bifida*, de Ruysch; *Spinola*, de Linnæus gen. morb.; *espece de loupe*, de la premiere édition.

C'est une maladie dont le véritable symptôme est une tumeur enkystée, séreuse, occasionnée par le baillement des vertébres des lombes, qui attaque les enfans nouveaux nés, & est accompagnée d'engourdissement.

On l'appelle *Spina bifida*, qui est une expression Arabe, à cause de l'écartement des vertébres lombaires : c'est une espéce de hernie hydrocélique du périoste qui revêt la moelle, produite par le poids de la colonne de sérosité, qui s'étend depuis le quatriéme ventricule du cerveau, au-delà de la moële épiniere jusqu'à la partie nommée par les Anatomistes, la queue de cheval; ici, le périoste étant plus fort, résiste à la dilatation; d'où il arrive que le lévier aqueux force les vertébres, au-delà de l'obstacle, à s'entr'ouvrir & à donner passage à la tumeur séreuse; c'est pourquoi *Morgagni* appelle cette maladie hydrorachitis, comme qui diroit, hydropisie de l'épine médullaire.

Cette maladie est si grave qu'elle tue ordinairement plutôt ou plûtard; les enfans, qui en sont attaqués, sont engourdis & comme soporeux, ils n'entendent presque rien, & restent immobiles, à moins que la nourrice ne les éveille, pour leur donner à têter, & toutes les fois que des Chirurgiens ignorans ouvrent la tumeur, ces enfans meurent sur le champ. Nous avons vu cinq ou six fois cette maladie à Montpellier; la tumeur étoit dure, de la grandeur & de la figure d'une chataigne, le plus souvent brunâtre, indolente, & la pression la faisoit rentrer. M. *Tendon*, Médecin, non-seulement démontra, par le souffle, le canal qui s'étend depuis la tumeur jusqu'au cerveau; mais encore on voyoit évidemment l'eau tomber du cerveau dans ce sac, lorsque le corps étoit mis debout.

XIV. ASCITE du Grec *askos*, outre HYDROPISIE ASCITE, HYDROPISIE DE L'ABDOMEN, VENTRE; *Pachu* quatriéme d'Hippocrate, pag. 559. *Askites* de Trallies, l. 1; malades *hydropiques*, *ascitiques*.

Caractére. C'est une intumescence grave de l'abdomen, avec fluctuation.

Si l'on comprime avec la main, un côté de l'abdomen, pendant qu'avec l'autre main, on frappe sur le côté opposé : on sent alors la répercussion ou antitypie, que nous nommons communément

communément *fluctuation.* C'eſt par ce ſigne qu'on diſtingue l'aſcite de la phyſconie : on la diſtingue de la tympanite, par le ſentiment de peſanteur dont les malades ſe plaignent, & parce que la tumeur n'eſt point élaſtique, & ne s'ouvre pas quand on la frappe. L'aſcite eſt encore diſtinguée de l'hydromêtre, du phyſométre & de la groſſeſſe, par la tumeur ſphérique de tout l'abdomen, & qui n'appartient pas par conſéquent à l'hypogaſtre ſeulement, comme cela a lieu dans la groſſeſſe, au moins dans ſon commencement ; mais ce ſigne eſt trompeur dans l'aſcite entre cuir & chair, & dans les autres eſpéces qui n'ont pas leur ſiége dans l'abdomen.

Je nomme aſcites *ſéreuſes*, celles qui ſont produites par une humeur lymphatique ; *non ſéreuſes*, celles qui ſont produites par le ſang, le chile, l'urine, le pus, &c. J'appelle *abdominales*, celles dans leſquelles l'humeur occupe la même cavité que les viſcéres de l'abdomen ; & *non abdominales*, celles dans leſquelles l'humeur eſt retenue dans une autre cavité quelconque, comme entre la peau & les muſcles, entre les lames du péritoine, dans les ovaires, la matrice, &c. prodigieuſement dilatés ; ce qui établit quatre eſpéces différentes d'aſcite, dont on n'a preſque aucun ſigne certain avant l'ouverture des cadavres, & qui reſtent encore à rechercher.

1°. *Séreuſes abdominales.*

Les eſpéces en ſont fort nombreuſes ; nous en parlerons d'abord en général, ſous le titre d'aſcite vulgaire ; nous les conſidérerons enſuite en particulier.

1. Aſcite vulgaire. C.

Le caractére de l'aſcite eſt une enflure conſidérable de l'abdomen, avec fluctuation, ordinairement accompagnée de ſoif & d'une urine modique lixivielle.

Au commencement, les urines coulent en petite quantité ; elles ſont d'un jaune plus foncé, rougeâtres ou briquetées ; les pieds ſont atteints d'une tumeur œdémateuſe qui s'accroît le ſoir, & ſe communique le matin, à la face, ſurtout aux paupiéres, & à la main ſur laquelle le malade s'eſt couché pendant la nuit ; il ſurvient une ſoif continuelle, l'abdomen ſe diſtend, & l'enflure n'attaque pas l'hypogaſtre ſeulement comme dans la groſſeſſe, mais toute la région de l'abdomen uniformément ; ſi le malade étant couché ſur le dos, on comprime avec une main, par exemple la gauche, un des côtés du bas-ventre, pendant qu'avec la main droite on frappe l'autre côté dans un ſens contraire : on ſent la fluctuation des eaux plus ou moins clairement, ſelon qu'elles ſe meuvent plus ou moins aiſément dans la cavité qui les con-

tient. Dans une obstruction de l'abdomen, comme dans celle du foie, de la rate, de l'ovaire ou des vaisseaux lymphatiques extérieurs, la lymphe étant poussée par derriére par le sang, elle distend ses vaisseaux, ou les rompt, ou elle élargit l'ouverture des vaisseaux voisins, & distile goutte à goutte dans la cavité de l'abdomen : j'ai dit la lymphe, & non pas la sérosité transpirable ; car le fluide qu'on évacue par la paracenthèse, se concrêt au feu comme le blanc d'œuf. L'abdomen se remplit donc peu à peu de ce fluide, qui presse toutes les parties également & à la même hauteur, quand il agit par sa seule gravité ; c'est pourquoi lorsque le malade est debout, l'hypogastre est plus tendu que l'épigastre.

Quand l'abdomen est gonflé par les eaux accumulées, & que ses tégumens sont une fois distendus, alors la pression que font les eaux, agit également sur toutes les parties qui renferment l'abdomen, & répond à leur dégré de tension ; le diaphragme est par conséquent élevé vers la poitrine, ce qui produit la difficulté de respirer, sur-tout lorsque le malade est couché ; mais outre la respiration laborieuse, le malade doit aussi éprouver de la lassitude, puisque la masse du corps est augmentée & surpasse les forces ordinaires. De plus, le sang étant dépourvu de lymphe nourriciére, il ne répare pas les pertes que souffrent les parties ; delà vient la maigreur qui s'accroît de jour en jour : la force motrice du cœur s'affoiblissant, le pouls diminue aussi, & devient en même raison plus fréquent : le sang n'étant pas suffisamment élaboré, il s'engendre une lymphe crue, laquelle prédomine ; & comme le mouvement de cette lymphe est tardif, vu la foiblesse de l'action du cœur, & qu'elle est presque abandonnée à sa pesanteur, il arrive toujours qu'elle se précipite vers les parties inférieures & déclives. C'est-là la cause de l'œdéme des pieds & des jambes, qui arrive le soir, de l'enflure des lombes, des paupiéres, & de l'œdéme des mains qui arrive le matin.

La maladie faisant des progrès, le malade peut à peine rester couché horizontalement, à cause de la difficulté de respirer, & il est contraint de tenir son corps dressé. Les parties étant imbibées d'une sérosité superflue, elles se relâchent ; le relâchement du cerveau produit le sommeil accablant, & peut-être aussi la sécurité des malades sur l'événement de leur maladie, ou la grande confiance qu'ils ont d'en réchapper. Les poumons étant pressés & relâchés, il survient une toux séche qui occasionne des crachats un peu sanguinolens. La lymphe, par son effusion dans le scrotum & le prépuce, relâche ces parties, & les gonfle prodigieusement : le ventre est serré & s'ouvre difficilement, parce que la sérosité qui abreuve les intestins, diminue leur sensibilité & leur action péristaltique. La face est

pâle & sale, le corps ressemble à un squelette par sa partie supérieure ; quelquefois l'abdomen étant ulcéré, verse de la sanie, ce qui soulage le malade : quelquefois lorsque les jambes sont ulcérées & distillent, l'abdomen se désenfle ; ainsi la nature montrant la voie, les Médecins ont compris la nécessité de la paracenthése.

Si l'on tire du sang à un ascitique, la somme des globules rouges est petite en comparaison de la quantité de sérosité dans laquelle ils surnagent ; mais cette prédominence de la sérosité, indique le relâchement des solides, & la crudité des fluides. Si l'on ouvre le cadavre d'un ascitique, on trouve plusieurs viscéres, tantôt les uns, tantôt les autres, obstrués, endurcis ou ramollis, à demi corrompus, calleux, arides, granuleux, en suppuration ; consumés ou plus volumineux : fort souvent ces changemens arrivent d'abord dans le foie, ensuite dans la rate, le mésentére, le pancréas & la matrice, plus rarement dans les reins, l'épiploon, les poumons & le cœur. Si l'on fend la peau des pieds, elle s'écarte à peine, ce qui marque une grande atonie. La présence des dartres, des ulcéres, & la soif, indiquent concurremment l'acrimonie des humeurs ; telle est la cause de la gangréne, dans laquelle ces affections dégénérent souvent.

Il paroît par ce que nous avons dit, pourquoi plusieurs malades ascitiques sont absolument incurables, sur-tout lorsque leur maladie est ancienne, & que les solides sont gravement lésés. A mesure que la maladie fait des progrès, tous les accidens deviennent plus graves, les fluides croupissent ; se corrompent & se grumélent, les vaisseaux se relâchent, les canaux se bouchent, les forces vitales se consument, & ainsi la maladie devient incurable, de guérissable qu'elle étoit d'abord. L'ignorance du principe de la maladie dans un malade quel qu'il soit, en rend le pronostic plus fâcheux ; car nous manquons de signes qui indiquent ces différens vices des viscéres & des humeurs, quand ils commencent ; ensorte qu'on suit une méthode curative générale, qui bien souvent n'atteint pas la cause : il faut dans la pratique faire attention aux espéces d'ascite suivantes.

2. Ascite produite par l'opilation. Hydropisie causée par l'obstruction des viscéres.

Lorsqu'elle commence, 1°. les pieds sont œdémateux. 2°. L'urine est rouge & fort en petite quantité. 3°. La soif s'augmente de jour en jour. 4°. L'abdomen est enflé, lourd, & l'on y sent de la fluctuation.

Lorsque la maladie est ancienne, il y a, 1o. une petite fiévre. 2o. Anorexie. 3o. Maigreur. 4o. Dyspnée. 5o. Toux

féche. 6o. Un crachement de sang très-modique précéde la mort. 7°. Il se forme un érysipéle sur l'abdomen, & il en suinte une ichorosité. 8°. Le malade ne peut se coucher à plat, sans être suffoqué.

Dans l'ascite qui est récente, il faut, 1°. lever les obstructions. 2°. Evacuer les eaux par la paracenthése. 3°. Procurer un flux d'urine abondant. 4°. Exciter une diarrhée séreuse. 5°. S'abstenir de boire.

On désobstrue, 1°. avec les sucs exprimés, des herbes améres, comme sont la chicorée, le sysimbrium aquatique, l'apium, en y ajoutant la rhubarbe & la limaille de fer. 2°. En donnant des apozémes préparés avec les racines de persil, d'asperge, de fénouil, de houx, d'arrete-bœuf, & les plantes diurétiques, les cloportes & la rhubarbe.

On pousse les urines, par le moyen du vin du Rhin, de Moselle, & du vin *clairet* altéré avec la rhubarbe, la limaille de fer, l'absynthe & les sels neutres; par le moyen d'un bol de thérébentine, ou avec son esprit; avec une infusion fort légére de cantharides, faite avec le vin de Champagne; mais sur-tout, par le moyen du vin scyllitique.

On excite le flux de ventre séreux, avec le suc d'Iris, les racines d'Ieble, le syrop de Nerprun, le jalap, l'eau-de-vie d'Allemagne, avec le reméde des Médecins Arabes, qui est la scammonée corrigée par le suc de limon, avec la gomme gutte, &c.

Il n'y a dans l'ascite invétérée, que les diurétiques qu'on puisse mettre en usage; les purgatifs hydragogues affoibliroient trop les forces. Extérieurement on loue les emplâtres résolutifs appliqués sur l'abdomen. *Alexandre de Tralles* & *Hecquet* conseillent aussi de faire des incisions à la peau des malléoles, pour évacuer les eaux goutte à goutte. La Nature se fraie quelquefois cette voie; il se forme même quelquefois, comme je l'ai vu, des phlyctènes sur la peau de l'abdomen, qui s'ouvrent & donnent passage aux eaux. Mais soit que les eaux sortent spontanément ou par le secours de l'art, soit qu'elles ne s'évacuent pas, le sphacéle est à craindre. J'ai vu les eaux s'écouler des jambes, par un ulcére putride, vermineux, & le malade recouvrer la santé; mais dans les cachectiques invétérés, en qui il s'est formé des obstructions, il n'y a presque pas de salut à espérer. Le vin médicinal, qui convient ici, se prépare de la maniére suivante. Prenez de follicules de senné & de racine de polypode ana 2 onces; de rhubarbe & de jalap ana 2 drachmes; d'absynthe une poignée; de macis & de canelle ana demi-drachme : faites infuser le tout dans trois livres de vin blanc, & buvez le matin quatre onces de la colature.

On prépare avec les bulbes du Colchique d'Automne, macérés dans le vinaigre & le miel, l'oxymel colchique, qui, pris à la dose d'une drachme, excite merveilleusement les urines dans l'ascite, l'hydropisie de poitrine & les autres maladies de cette classe. On emploie aussi intérieurement la poudre de cantharides, en commençant par le tiers d'un grain avec lequel on mêle intimement le quadruple de camphre, & on augmente successivement la dose de l'un & de l'autre, jusqu'à ce que les urines coulent abondamment, & qu'il survienne une dysurie grave qui oblige d'en finir l'usage.

3. Ascite hépatique. Ascite du foie obstrué, endurci, squirreux, tuméfié, calculeux, jaune, pâle, corrompu, énorme, &c. de Bonet Sepulchret. Obs. 4, 5, 6. C.

Il rampe sur la superficie du foie, un grand nombre de vaisseaux lymphatiques qui conduisent la lymphe dans le réservoir lombaire : quand ce viscére est obstrué, & que quelqu'un des vaisseaux susdits se rompt, la lymphe s'épanche dans l'abdomen, & s'y amasse peu à peu. Il s'agit donc de rétablir la liberté de la circulation dans le foie ; sans cela on évacueroit en vain les eaux, par la paracenthése & les purgatifs, puisque le foie en fourniroit toujours de nouvelles. Par conséquent dans ce cas, les remédes qu'on emploie contre la jaunisse, conviennent au commencement ; sçavoir, les apéritifs, les martiaux & les racines apéritives, qu'on prend pendant long-tems sous la forme d'apozémes, de bouillons, ou d'opiates.

Si une bile aduste, visqueuse & fort séche, rendue telle par les grands travaux, par les chaleurs de l'été & les grandes sueurs, cause l'obstruction du foie, alors le petit-lait, les eaux minérales de Vals & de Balaruc données pourtant avec précaution, & les bouillons délayans conviennent ; tous ces remédes, qui seroient contraires dans l'ascite invétérée, détruisent la cause primordiale de la maladie comme je l'ai éprouvé : mais il ne faut pas attendre que les eaux soient stagnantes.

4. Ascite causée par la rate. C.

Par la rate tuméfiée, trop volumineuse, endurcie, pâle, molle, corrompue, calculeuse ou recouverte d'une substance cartilagineuse, épaisse, gonflée de sang, apostémateuse, &c. *Bonet Sepulchret. Obs. 6, 7.*

Ces vices sensibles sont plus souvent les suites, que les causes de l'ascite : mais ils désignent ordinairement un vice primitif; sçavoir, l'obstruction de la rate, qui a occasionné la rupture de quelque vaisseau lymphatique ; ou la diapédése, ou l'anastomose : ce que l'on conjecture par la tuméfaction des hypo-

condres, & par leur rénitence ; par les fiévres quartes & tierces qui ont précédé, & qu'on a arrêtées trop tôt, sans faire un usage suffisant des remédes apéritifs, & qui reviennent ensuite ; par la couleur jaune du malade, par la maigreur de tout son corps, par son caractére mélancolique ; & par la suppression d'un flux hémorroïdal accoutumé, d'un cautére, d'un ulcére, ou du flux menstruel.

Tandis que l'engorgement de la rate ou du foie est léger, soit qu'il soit produit par un sang épais & grossier, ou par une lymphe crue & féculente, on guérit heureusement l'ascite, ou on la prévient par les bouillons, les ptisanes & les apozémes préparés avec la rhubarbe, la limaille de fer, la canelle, les racines d'asperges, de houx, d'ormeau, de caprier, d'énula, les feuilles d'absynthe, de chélidoine, d'armoise, d'enpatoire, d'aigremoine, de cerfeuil, de chicorée & de sysimbrium aquatique.

5. Ascite scrophuleuse causée par le mésentére écrouelleux: C.

Cette espéce est familiére aux enfans qui usent d'une nourriture grossiére, qui sont nés de parens gâtés, & qui ne sont pas assez exercés ; elle s'augmente par les fréquentes saignées qu'on leur fait dans les maladies aigues qui les attaquent, & par la suppression d'une diarrhée séreuse ; quelquefois elle se complique avec l'hydropisie de poitrine & l'anasarque, & elle exige l'usage des légers atténuans propres à combattre le vice écrouelleux, tels que l'antimoine & le mars, réduits en poudre inpalpable, & les bouillons apéritifs dans lesquels on fait cuire les feuilles ou les racines de souci, de rue, de xanthium, de fougére, de bellis, de velvote, de scrophulaire. Ici conviennent encore les opiates préparées avec la rhubarbe, la teinture de mars, les cloportes & la gomme ammoniac.

6. Ascite causée par les ovaires, *de Mead. monit. de hydrope. pag. 127.*

Dans les femmes, l'ascite a fort souvent son origine dans les ovaires, qui sont affectés d'obstructions & d'hydatides, lesquelles occasionnent la rupture des vaisseaux lymphatiques & l'épanchement de la lymphe ; cette cause a sur-tout lieu dans les femmes en qui les régles ont cessé de couler ; dans les veuves, dans celles qui sont stériles, & dans celles qui ont souffert une maladie de la trompe, de l'ovaire ou de la matrice.

Les flatuosités passent sans peine, de la matrice dans l'abdomen, à la faveur des trompes, comme je l'ai éprouvé sur des cadavres humains ; il est surprenant qu'on ne puisse pas éva-

cuer de quelque maniére les eaux de l'abdomen, par cette voie, dans les femmes attaquées de l'ascite.

Cette espéce céde fort rarement aux remédes. Suivant Mead, elle commence par une douleur & une tumeur de l'une ou de l'autre aîne; elle est familiére aux femmes; on la guérit quelquefois par un long usage d'une décoction de sommites vertes de genêt & de graine de moutarde, dont on prend une cueillerée deux fois par jour.

7. Ascite causée par des flux de sang. *Juncker*, *de ascite*, causée par l'inanition & la colliquation, *Schenckius Obs. Lib. 5. Idropisia minaciante*, Delpapa Consult. 37, Tom. 1.

Les saignées fréquentes, les flux des régles ou des hémorroïdes immodérées, & toutes autres hémorragies abondantes, causent non-seulement la cachexie & l'œdématie de tout le corps, mais encore la véritable ascite caractérisée par une urine modique, lixivielle, par une soif considérable, & autres symptômes, & par une grande foiblesse.

En effet, la force de la circulation du sang dans les artérioles, étant diminuée, à cause de la foiblesse du cœur, comme il paroît par la petitesse & la fréquence du pouls; les artéres du premier & du second ordre se rétrécissent par leur propre élasticité; par conséquent le sang y circule plus difficilement, les presse & s'insinue dans les vaisseaux lymphatiques en plus grande quantité, que dans l'état de santé; mais cette lymphe, qui est mal élaborée & grossiére, obstrue ses vaisseaux: ainsi il n'est pas surprenant qu'elle s'épanche de quelque endroit, dans la cavité de l'abdomen, & qu'elle s'y amasse comme dans le tissu cellulaire. La diéte lactée que j'ai quelquefois mise en usage dans ce cas, suivant le conseil d'*Alexandre de Tralles*, est un excellent reméde; non-seulement elle répare les forces & prévient les hémorragies, mais encore elle guérit radicalement l'ascite; mais je n'ose décider si cette ascite procéde de la cause ci-devant énoncée, ou de l'abus qu'on a fait des astringens ou du quinquina; les astringens sont nécessaires pour arrêter les flux de sang opiniâtres & abondans, & qui sont souvent accompagnés d'une petite fiévre quotidienne. Quand l'hémorragie est nasale, utérine ou ventrale, j'ai observé qu'une semblable ascite survenoit aux longues diarrhées séreuses, & à la diurésie ou diabéte; or dans ces cas, on emploie une grande quantité d'astringens.

Voyez la cure de l'ascite par les diurétiques & les laitages, dans *Willis*, §. 3. p. 142.

Cette affection est familiére aux femmes qui ont souffert une ménorrhagie abondante, soit à la suite des couches, ou pour toute autre cause. Elle commence par la pâleur, &

l'enflure des pieds & des jambes ; ensuite l'abdomen se distend, & on y découvre la fluctuation par la percussion ; la soif, les urines rouges & modiques, & les autres symptômes se manifestent enfin. Un grand nombre de personnes, dit *Hyppocrate*, VI. épidem. deviennent hydropiques à la suite des hémorragies excessives.

J'ai vu deux fois cette maladie arriver dans une femme quadragénaire, qui avoit coutume d'éprouver, trois ou quatre fois chaque année, une ménorragie considérable, avec nausées & inappétence, à cause de l'abus qu'elle faisoit des alimens salés. On la guérit deux fois de cette ascite, par le lait qu'on lui faisoit prendre deux ou trois fois par jour, pendant un mois, après avoir fait précéder un léger purgatif. *Papa* conseille, 1°. de supporter constamment la soif ; 2°. autrement, de la tempérer avec un peu de vin blanc d'Avignon, ou par une effusion de limaille de fer faite dans ce vin ; 3°. de procurer un flux d'urine copieux, non par les diurétiques forts, mais doux, tels que les décoctions de racine d'asperges & d'opium, le sel de tamarisc, qui est le même que le sel admirable de glauber, la thérébentine & le sassafras ; 4°. il craint que les purgatifs n'affoiblissent les forces, & il n'accorde que l'usage seulement de l'huile d'amandes douces, & les clystéres ; 5°. pour fortifier le corps, il conseille les bouillons de pigeons, quelques gouttes d'élixir de propriété prises dans le bouillon, l'usage du thé, l'infusion médicamenteuse, &c.

8. Ascite exauthémateuse, causée par la répercussion de la gale, de M. *Deidier*, Professeur de Montp. obs. par les dartres, les taches, &c. repoussées ; par la rentrée de la rougeole ou sa suppression. *Voyez* Anasarque. C.

Il est arrivé deux fois dans l'hôpital de Montpellier, que l'ascite a succédé à la gale supprimée ; elle ne put être guérie par aucun secours, que par l'usage de la chemise d'une personne galeuse, qui fit reparoître la gale & dissipa l'ascite : rarement les sudorifiques réussissent dans l'ascite ; cependant ils paroissent indiqués dans cette espéce.

9. Ascite arthritique, de *Musgrave*, de arthritit. cap. 7. histor. 3. C.

Voyez dans l'Auteur cette espéce d'ascite qui fut guérie heureusement.

10. Ascite artificielle, de *Lower*, expérim.

C'est celle qu'on produit dans les chiens, en leur liant une grosse veine, comme est la veine cave ; car alors le sang qui est arrêté dans les veines, oppose à celui qui le suit une résistance, qui fait qu'il agit plus fortemennt contre les em-

bouchures de toutes les petites arteres qui aboutissent dans cet endroit, & que par conséquent il dilate les orifices des vaisseaux lymphatiques qui en naissent, & leur fait verser une plus grande quantité de liquide; le liquide, qui auparavant transudoit sous la forme d'une exhalaison dans la cavité de la poitrine & de l'abdomen, s'y amasse alors sous une forme sensible.

11. Ascite scorbutique; *Boerhaave*, Consult. 16. de *Charleton*; de *Willis*, de scorbuto.

Après la jaunisse, l'ictere noir, produit par une cacochymie bilieuse, & après l'apparition des signes du scorbut, comme des taches jaunes & miliaires aux pieds, des taches aux jambes & au dos, livides & larges, la puanteur & la rougeur des gencives: après ces accidens, dis-je, arrivent des œdémes aux jambes & aux pieds, des urines brunes, jaunes, noires ou briquetées, qui coulent en petite quantité, une soif ardente, la maigreur des membres, la tension de l'abdomen, sa tuméfaction & sa fluctuation, & la lividité du visage: à ces maux, se joignent le flux hépatique, scorbutique, la toux séche des hydropiques, ensuite la sanguine, qui est l'avant-coureur de la mort, la dyspnée, &c.

Curation de *Boerhaave*. Dans ces circonstances, le malade prendra de deux en deux heures, pendant cinq jours, de quatre grains chacune, des pilules suivantes.

Prenez de bulbe de pied de veau récent & de rhubarbe ana, une drahme; de térébentine & de baume de copahu ana, quinze grains; du savon de Venise, une once & demie; mêlez & faites des pilules; le malade boira pardessus, une once de la liqueur suivante. Prenez d'eau distillée de bayes de genevrier & de cochlearia ana, six onces, de sel polychrete, deux drachmes, de tartre vitriolé, une drachme; de rob de bayes de genevrier, quatre onces; d'esprit rectifié de bayes de genevrier, une once & demie; de teinture de myrrhe, une once, mêlez. On continuera l'usage de ces remédes, pendant un mois: pendant ce tems, on frottera rudement matin & soir, tout l'abdomen, avec des linges chauds; on fera réguliérement de l'exercice à pied, ou à cheval, selon les forces; on se nourrira avec la laitue, les épinars & un peu de vin ou de bierre. Ces remedes conviennent lorsque la maladie commence; lorsqu'elle est formée, elle est sans ressource. Tout ceci est tiré de *Boerhaave*.

Un Réligieux de l'ordre de saint François que j'ai vu attaqué de cette espéce d'ascite, environ six mois après avoir pris les remédes ordinaires, faisoit usage d'aposémes anti-scorbutiques y entremêlant celui des purgatifs. Il lui survint un flux d'urine qui le délivra, contre mon attente, & celle de

tout le monde, de l'ascite & du scorbut, & lui rendit la santé : cette espéce d'ascite doit donc être estimée beaucoup mois dangereuse que les autres.

Elle depend de la dissolution du sang & de son acrimonie; de maniére que le sang n'ayant pas une liaison suffisante, la sérosité s'en sépare aisément, & distille plus abondamment des vaisseaux lymphatiques exhalans, dans l'abdomen; ou bien s'épanchant entre les chairs, elle en détruit le ton, en cause la pourriture, & celle des viscéres, par son trop long séjour & son acrimonie. Cette espéce d'ascite peut aussi être produite par les hémorragies démesurées, qui épuisent souvent les malades scorbutiques : alors elle est accompagnée du gonflement & de la lividité des gencives, du saignement de la bouche, de la noirceur des dents, de la puanteur de la bouche, des taches aux jambes & aux cuisses, larges, livides & distinctes, noires ou jaunes.

Les bouillons faits avec la chair de veau, la rhubarbe, la racine de bardane, les feuilles de chicorée, de pimprenelle, de sanguisorba, &c. préparés au bain-marie, & entremêlés de l'usage des purgatifs, sont indiqués ; on donne ensuite les diurétiques mêlés avec les fortifians, afin de vuider les eaux de l'abdomen ; & enfin, le lait d'ânesse, pour tempérer l'acrimonie du sang.

12. Ascite fébrile ; ascite causée par colliquation. *Sennert*, de hydrope ascite. C.

Cette espéce est accompagnée dès son commencement, ou précédée immédiatement, d'une fiévre aigue, continue, intermittente, ou inflammatoire ; ensuite arrivent la chaleur de l'abdomen ; son gonflement & la mort qui, comme je l'ai observé, est fort prompte ; par-là, elle différe de l'ascite qui succéde aux fiévres intermittentes.

Ascite causée par la fiévre quarte, *Werlhof*, obs. de febrib. pag. 59. C.

Une femme, sujette à une fiévre quarte depuis deux ans, étoit devenue presque depuis ce tems insensiblement ascitique, & étoit affligée de la suppression de ses regles & d'une dysurie accompagnée d'une urine lixivielle ; les jambes, les cuisses & le dos étoient œdémateux, la face étoit enflée, la respiration difficile, & il y avoit lassitude : l'hydropisie & la fiévre resistoient à tous les secours ; *Werlhof* prescrivit trois fois le matin, avant l'accès de l'après-midi, une once & demie de vin émétique qui fit diminuer, d'une maniere surprenante, l'enflure du ventre ; à la fin de l'accès, arrivoit une sueur : il prescrivit ensuite un électuaire fait avec le quinquina, la racine d'énula, le sel ammoniac,

le vitriol de Mars & le rob de geniévre, toutes choses allérent mieux : ensuite la malade fut purgée avec quatre onces de suc d'iris vulgaire, macéré dans l'eau de fenouil, & exprimé avec un peu de sucre. Ce reméde passe dans l'esprit de plusieurs comme un arcane excellent.

Prenez des racines d'iris vulgaire récent, finement ratissées, quatre onces ; faites les macérer un peu dans deux onces d'eau de fenouil ; après avoir exprimé le suc, ajoutez-y du sucre & un peu de canelle ; faites une potion.

Francus, *Restaurant*, *Boecler Comm. de Hermann*, *Brunner*, *Alex Camerarius*, louent le quinquina dans cette espéce d'ascite.

13. Ascite chaude, voyez l'aphorisme 81, de *Spon* ; *Mead*, monit. pag. 139.

Il n'est pas rare de rencontrer dans la pratique, une espéce d'ascite qui se guérit heureusement par une large boisson, par le petit lait & la saignée ; tandis qu'elle s'augmente par l'usagé des remédes usités dans cette maladie. J'ai vu une hydropisie guérie par vingt saignées, que les hydragogues & & les diurétiques de tout genre avoient rendue de plus en plus grave. En effet, dans cette espéce, l'ardeur qui régne, fond & liquefie le sang, & le convertit presqu'entiérement en sérosité ; en sorte que lorsqu'on la traite avec les drastiques ou les diurétiques, elle s'augmente, au lieu que les remédes doux & rafraichissans la guérissent.

Mead parle d'un ascitique qui l'étoit devenu six semaines après avoir reçu un coup violent à l'hypocondre droit ; la douleur de l'abdomen étoit très-vive, la soif ardente & les urines troubles & peu copieuses. Les diurétiques & les purgatifs augmentérent la maladie, la tumeur croissoit de jour en jour, & on s'opposoit à la paracenthése ; enfin, pour alléger les douleurs on eut recours aux narcotiques ; leur usage, chose surprenante, calma non-seulement les douleurs, mais encore fit couler les urines & procura la liberté du ventre : les symptômes ayant reparu avec plus de violence, lorsque l'action du somnifére fut finie, on en donna un nouveau de quatre en quatre heures, & on y ajouta, pour réveiller l'appétit qui étoit languissant, une infusion amére ; on faisoit prendre aussi des pilules de styrax & de quinquina, avec la thérébentine, & de cette maniére le malade fut guéri, contre l'attente de tout le monde. *Mead*, monit. de hydrope, pag. 141.

2°. *Abdominales non séreuses.*

14. Ascite entre cuir & chair, œdéme de *Lamotte*, chir.

tom. 1. 100, des tumeurs: hydropisie du péritoine, transf. philos. n. 206. art. 3. C.

J. Scultet, *Miscell. curios. ann.* 4. trouva dans une malade ascitique, 54. mesures d'eau ichoreuse, épanchées hors de la cavité du péritoine.

P. Barbette, *anatom pr. part.* 4. *cap.* 2. a trouvé les eaux épanchées dans la duplicature du péritoine; *Plater*, *L.* 3. *prax.* sous la peau même. *Juvet*, Journ. de Méd. Oct. 1761. pag. 336. Avec les signes de cette espéce; sçavoir, sans soif, sans difficulté de respirer, sans tumeur & sans aucune rougeur des urines.

Cette espéce ne doit pas être confondue avec celle où tous les viscéres de l'abdomen ramassés en peloton & enveloppés de la lame du péritoine, cédent leur place aux eaux qui remplissent toute la capacité de l'abdomen, quoique contenue hors du péritoine; car cette derniére espéce ressemble tellement à l'ascite vraie, qu'elle ne peut être connue que par un habile Anatomiste, après l'ouverture du cadavre: le peloton que forment les viscéres, se porte ou en haut, ou sur l'un ou l'autre côté; voyez un exemple dans *Mead*, Monit. de hydrope.

On la connoît par une tumeur partielle circonscrite des tégumens de l'abdomen, dans lequel on sent une fluctuation, sans signes de suppuration, ni d'effusion formée dans sa cavité.

Dans l'exemple cité par *Lamotte*, il sortit par l'ouverture de l'abdomen, faite par le troiscart, une eau limpide, & le malade fut guéri dans l'espace de trois semaines; ce qui fait voir que la maladie n'étoit pas un œdéme, comme il le croit, mais un hygrome.

Suivant l'observation 101, du même Auteur, il sortit une eau claire d'une semblable tumeur fluctuante, par le moyen de l'incision, dans laquelle on soupçonnoit qu'il y avoit du pus, & il qualifie cette maladie, du nom d'abscès. Son siége étoit entre le péritoine, & les muscles de l'abdomen.

15. Ascite utérine; *Nicolai*, décad. observat. argentorati 1725, obs. 9.

Cet Auteur a vu, dans le cadavre d'une veuve sexagénaire, la matrice distendue & ronde comme une boule, qui étoit parvenue jusqu'au cartilage xiphoïde; elle contenoit six mesures d'une eau semblable à de la lie; son orifice étoit étroitement fermé; intérieurement, il y avoit un limon de couleur jaune; & extérieurement un grand nombre d'hydatides; les intestins étoient repoussés en haut, & les ovaires obliterés; les viscéres de l'abdomen en partie squirreux &

en partie livides : il y avoit douze ans que la femme, ayant ses lochies, après une couche, n'observa pas le régime convenable : depuis lors la maladie s'étoit accrue de jour en jour.

Voyez dans *Verdier*, Anatom. une autre exemple de cette maladie.

Une veuve sexagénaire passoit pour ascitique ; elle avoit l'abdomen tendu, sans fluctnation & sans aucune trace de l'ombilic, les tégumens communs furent trouvés fort exténués, les muscles de l'abdomen oblitérés ; le péritoine calleux & épaissi ; la matrice étoit tendineuse, cartilagineuse, sphérique & distendue jusqu'au cartilage xiphoide ; elle contenoit seize mesures de Strasbourg, d'une eau pareille au marc d'olive, avec un limon jaune au fonds, & des hydatides à l'orifice de l'uterus, qu'ils fermoient exactement ; les ovaires & les trompes de fallope étoient oblitérés, les intestins entiérement repoussés en en haut ; le foie & les reins squirreux, gangrenés, la rate petite, livide, & l'épiploon consumé. *Saltzmann*. Obs. Décemb. obs. 9.

16. Ascite de l'estomac, *Ascites stomachi*. *Riviere*, Cent. 4. obs. ab *Anton. Jodon*, altissiodorensi communicata, pag. 107.

C'est une hydropisie ascite de l'estomach, dont étoit attaquée une femme quadragénaire qui passoit pour grosse ; on trouva quatre-vingt-dix livres de sérosité dans son estomach.

17. Ascite intermusculaire. *Thom*. Philosoph. transact. vol. 9. pag. 150. C.

Il y avoit une triple ascite ; 1°. une intermusculaire située dans le côté gauche de l'abdomen ; 2°. une abdominale située dans la cavité de l'abdomen ; 3°. une autre qui étoit la plus considérable, existoit dans l'ovaire.

18. Ascite de l'omentum. *Munick*, Observat.

C'est l'espéce dans laquelle la cavité de l'omentum est distendue par les eaux accumulées ; mais il n'y a, ni dans les symptômes, ni dans la curation, aucune différence qui la fasse distinguer de l'ascite de l'abdomen ordinaire.

19. Ascite de l'ovaire. *Mém. de l'Academ. de Chir. tom. 2, pag. 431*. Vulgairement hydropysie enkystée. C.

Cette espéce commence par la tuméfaction de l'un ou de l'autre hypogastre ; par-là, elle différe de l'ascite vulgaire qui est générale : la tumeur, en s'augmentant, remplit peu à peu toute la cavité de l'abdomen ; mais la fluctuation est beaucoup plus obscure, & l'humeur qu'on évacue, est plus épaisse & beaucoup plus visqueuse que n'est la lymphe dans l'ascite

vulgaire ; cette humeur est encore limoneuse, sanglante & très-fétide : les urines coulent peu, & sont rougeâtres : il y a fiévre & souvent vomissement, douleur dans l'abdomen, & le ventre est constipé. L'incision faite & des détersifs injectés, il survint une fistule, par le moyen de laquelle toute l'humeur s'épuisa & le malade fut guéri. *Le Dran*, obs. 11.

On trouva des eaux gélatineuses très-copieuses, ramassées entre l'ovaire & la trompe, qui étoit tellement distendue, qu'elle occupoit toute la cavité de l'abdomen, & qu'on en tira, dans la premiére paracenthése, vingt pintes de lymphe : plusieurs squirres dans l'abdomen provenans de l'ovaire, & les autres viscéres sains ; *MM. Montaulier* & *Malaval* rencontrerent dans l'abdomen d'un ascitique deux ovaires squirreux & intérieurement hydatideux, l'un de quinze & l'autre de douze livres. Le volume énorme de l'ovaire droit, qui imitoit l'ascite de tout l'abdomen, contenoit plus de quarante livres d'une gelée transparente & très-visqueuse. *M. de la Porte.*

a. Ascite enkystée, *Abrah. Mercklin*, Collect. Acad. tom. 3. obs. 183.

Elle vient de l'ovaire, & sa cause matérielle est une sérosité urineuse contenue dans son follécule.

Dans une fille qui n'avoit pas encore seize ans, l'abdomen commença à se tuméfier, sans douleur & sans difficulté de marcher : s'étant mariée, elle enfanta & accoucha trois fois, sans que la tumeur disparût ; il survint même une difficulté de marcher, une douleur dans la hanche, une anxiété dans les entrailles ; les urines pourtant couloient bien ; enfin, la difficulté de respirer & la tumeur augmentant, la malade mourut.

On trouva un sac membraneux d'une masse monstrueuse, rempli d'une sérosité urineuse & placée sur les viscéres ; l'omentum étoit retiré en haut.

3°. *Non séreuses abdominales.*

Ces hydropisies sont sanguinolentes, purulentes, urineuses, &c.

20. Ascite sanglante, produite par une eau sanguinolente, *Ger. Blasius*, observ. 11. par une eau noirâtre, *Bonet*, Sepulchr. obs. 20 §. n. 5. Par un sang semblable à la lavure de chairs, *Houlier*, de morb. cap. 39. Par le sang pur, *de Saxonia*, l. 3, cap. 32. *Benivenius*, cap. 76. *Tulpius*, cap. 40. *Severinus*, de abscess. p. 279. *Ant. Pozzis*, Collect. Academ. vol. 3, pag. 209. C.

Une Religieuse, âgée de trente ans, en qui les régles s'étoient supprimées, devint enflée de l'abdomen, après avoir

souffert une douleur à l'aine. On trouva la trompe de l'utérus, distendue par la semence, & une masse de sang noir, pesant quatre-vingt livres, entre le péritoine & les muscles de l'abdomen, outre quarante livres de sérosité épanchées dans cette cavité.

21. Ascite purulente, *Mead*, de hydrope. Par un pus aqueux, fétide, qui remplit l'abdomen. *Saltzman*, obs. anat. 31. Journ. de Méd. Avril 1761, p. 364. Par une purulence enkystée, *Bonet*, sépulchr. obs. XX. §. 7. Par le pus qui distendoit l'abdomen, *Plater*, obs. C.

Cette espéce imite souvent la tympanite, ou l'abdomen est rempli de vents: elle est tout à fait incurable.

22. Ascite urineuse, causée par la rupture de la vessie; *Plato*, l. 3, cap. 3. C.

Un homme yvre étant couché par terre, un autre lui sauta sur le ventre & lui creva la vessie avec d'autant plus d'impétuosité qu'elle étoit fortement distendue par l'excès de la boisson; l'urine se répandit dans l'abdomen, le ventre s'enfla & le malade mourut. *Plater* vit à l'ouverture du cadavre, la plaie de la vessie.

23. Ascite chileuse, *Mém. de l'Académ. Royale des Sciences, 1700, p. 11.*

La liqueur qu'on tire par la paracenthése a la couleur, la consistance & même la saveur du lait, elle est pourtant un peu plus salée; elle écume, quand on la fait bouillir & quand on l'agite; les acides ne la coagulent pas, le sel de tartre seul produit cet effet: on tira deux fois dans un mois, plus de vingt-six livres d'une eau teinte de chile.

24. Ascite huileuse, *ascites oleosus.* Baglivi, *Prax. pag. 313.* C.

Dans le cadavre d'un homme quadragénaire robuste, & qui avoit été attaqué d'une fiévre véhémente, de difficulté de respirer & de mouvemens convulsifs, affreux, *Baglivi* trouva les intestins comme nageans de toutes parts, dans une graisse fondue, qui imitoit l'huile d'olives condensée.

4°. *Ni séreuses, ni abdominales.*

25. Ascite sanguine utérine.

Une femme attaquée d'ascite, vint du Puy-en-Velay chercher du secours à Montpellier. Le ventre étoit prodigieusement distendu, les urines un peu lixivieuses, les pieds œdémateux & la soif petite. Après avoir inutilement employé les remédes ordinaires, on en vint à la paracenthése; il coula environ quatre onces de sang pur; les Médecins furent saisis d'étonnement & l'on ôta la canulle,

pour prévenir la syncope, qui peu après, causa une grande crainte : la malade ayant un peu recouvré ses forces, elle s'en retourna dans sa patrie, où elle mourut au bout d'un mois. Son corps ayant été ouvert, M. *Fonfrède*, *Doct. Méd.* trouva une immense quantité de sang ramassé dans la matrice qui étoit si fort distendue, qu'elle remplissoit toute la cavité de l'abdomen. Ainsi cette maladie rare en imposa à des Médecins très-sçavans, pour une ascite abdominale.

26. Ascite sanguine entre cuir & chair. C.

Un Comédien sauta de nuit par sa fenêtre, haute de plusieurs toises, d'où il tomba précipitamment dans la rue, mais pourtant sur ses pieds. Ayant d'abord été atteint d'une douleur atroce dans l'abdomen, & ensuite d'une tumeur & de la fiévre, il fut porté à l'hôpital : peu de jours après l'abdomen s'étant tuméfié, le malade mourut. A l'ouverture du cadavre nous trouvâmes que les muscles de l'abdomen avoient été séparés du péritoine par la violence du saut, & que l'espace intermédiaire étoit rempli de beaucoup de sang. Cette maladie est donc aigue ; il existe donc une ascite sanguinolente.

27. Ascite sanguine du péritoine. C.

Une femme quadragénaire eut l'abdomen enflé pendant huit ans, sans en souffrir de grandes incommodités ; la suppression de ses régles, selon son avis, étoit la seule cause de sa maladie. Enfin la tumeur s'étant augmentée, la malade fut suffoquée. A peine on eut ouvert la peau du cadavre, qu'il en sortit jusqu'à vingt livres d'une matiere sanguinolente fétide, qui étoit renfermée entre la tunique des muscles de l'abdomen & le péritoine ; c'étoit-là, que la matiére s'étoit accumulée pendant la suppression des régles ; il y avoit à l'extrémité des veines épigastriques internes, des tubercules semblables à une noisette & à des mamellons fendus. *N. Bogdanus*, obs. XI.

28. Ascite flatulente du péritoine, voyez *Mead*, monit. pag. 124 ; *Combalusier*, pneumatopathologia.

Une femme de la ville de Mauges fut d'abord atteinte des symptômes de la tympanite, & ensuite de fluctuation dans l'abdomen, de l'œdémie des pieds, d'une soif continuelle, &c. L'ouverture de l'abdomen ayant été faite par *M. Serres, fameux Chirurgien & Démonstrateur en anatomie*, les vents en sortirent avec impétuosité, & on y trouva quelques livres d'eau épanchée ; il n'y avoit aucun viscére dans la cavité où cette lymphe étoit ramassée ; tous s'étoient retirés vers le diaphragme où ils occupoient un petit espace, & étoient enveloppés dans une lame du péritoine. *M. Combalusier*,

Salusier, *Docteur*, *Médecin de Montpellier*, fut présent à l'ouverture.

PRATIQUE.

Quand à la curation, consultez *Sydenham*.

L'ascite ne se guérit que fort rarement, ou parce qu'on en ignore ordinairement les causes ; ou parce qu'elle succéde à des maladies chroniques, lorsque le ton des viscéres est détruit ; & enfin parce qu'on n'en connoît pas les différentes espéces. Cependant les ascites récentes & qui attaquent des sujets dont les forces sont entiéres, se guérissent quelquefois en général, d'abord par les apéritifs, les cathartiques & les diurétiques, & ensuite par les toniques. Les meilleurs remédes dans l'ascite vulgaire, quand ils sont bien administrés, & que les forces sont en vigueur, sont les hydragogues réitérés, combinés avec les purgatifs médiocres, ou donnés seuls : de cette classe est le syrop de nerprum, l'eau-de-vie d'Allemagne, ou le suc d'iris d'Allemagne, ou le suc de l'écorce moyenne de sureau, à la dose d'une once ; les pilules hydragogues de M. Helvetius, même le purgatif qu'on nomme arabs ; prenez, par exemple, d'antimoine bien pulvérisé 12 grains, de scammonée 24 grains, de syrop de limon une once ; mêlez pour une dose : l'oxymel scillitique peut aussi être donné à la dose de trois ou quatre drachmes. Quand la foiblesse des forces ne permet pas l'usage de ces remédes, il faut avoir recours aux diurétiques, tels qu'est la lessive de cendres de genêt, ou celle de souches de féves infusées dans le vin blanc, dont on boit quelques onces le soir & le matin. Je passe sous silence les racines apéritives les plus usitées, les cloportes, &c. qu'on fait prendre en bouillon. On se sert aussi utilement du suc exprimé des feuilles pilées de chicorée, de sysimbrium aquatique, d'apium, de persil, on y ajoute, ou l'on y fait comme infuser, avant l'expression des sucs, des cloportes & de la limaille de fer ; on boira quelques onces de cette liqueur soir & matin. Quand le scrotum est enflé, comme il arrive souvent, on le fomentera avec le vin rouge chargé de l'infusion des roses rouges, ou avec l'eau seconde de chaux, dans laquelle on délaiera les cendres d'une éponge brûlée. J'ai vu des ascitiques qui avoient été guéris en s'abstenant de toute boisson & de tout aliment humide. La paracenthése est utile quand le malade se sent suffoqué par le volume des eaux. L'ascite qui survient aux fiévres intermittentes se guérit souvent, encore qu'on ait fait précéder la paracenthése, pourvu que les viscéres ne soient pas squirreux.

La fameuse expérience de *Lower*, par laquelle il conste que

la ligature de la veine cave dans le chien, produit bientôt l'hydropisie ascite, nous apprend qu'il se forme souvent des obstructions dans les petits vaisseaux des viscéres, qui jettent les fondemens de cette maladie, & qu'il faut, dans cette affection chronique, insister sur l'usage des remédes apéritifs toniques, comme sur les martiaux, la poudre impalpable d'antimoine, & la rhubarbe.

Voyez le procédé de la curation dans le Traité de M. *Lazerme*, *Professeur Royal, en l'Université de Montpellier.*

Dans l'ascite scorbutique, qui est accompagnée d'une grande acrimonie & d'une grande chaleur, les bouillons préparés au bain marie, le petit-lait chalybé & altéré par les cloportes, & même le lait, lorsque l'amas des eaux ne s'est pas encore fait, ou qu'elles ont été évacuées : sont recommandés par *Alexandre de Tralles*, *le Thuillier*, & par d'autres, comme dans l'ascite colliquative. Ceux-là se trompent certainement qui veulent guerir tant d'espéces différentes de cette maladie, par une seule méthode. Ceux qui, dans une maladie désespérée cherchent de nouvelles routes, méritent certainement d'être loués, & on ne doit pas les en détourner, comme il est de coutume de le faire.

Mead, *Deidier*, *&c.* parlent de malades ascitiques bien constitués, qui ont été guéris seulement en s'abstenant de boire, & qui, pour étancher leur soif, succoient un limon ou une pomme.

Dans une ascite qui avoit commencé par la tympanite, avec des douleurs atroces dans les lombes & à l'ombilic, les saignées répétées & les narcotiques réussirent heureusement, suivant l'observation de M. *Porte*. *Journ. de Méd. Juill. 1759.*

La méthode de *Warick*, Chirurgien, rapportée dans les *Transactions Philosophiques* par M. *Roussel* & par M. *Hales*, & qui a été approuvée, se pratique comme il suit. Aussitôt que les eaux auront été évacuées par la paracenthése, injectez dans l'abdomen, parties égales de vin rouge & d'eau de Bristol : ce mêlange étant évacué avec le résidu de la sérosité morbifique, injectez-en un nouveau fait avec un tiers d'eau de Bristol & deux tiers de vin, & revuidez sur le champ. Quand ces injections ne se font pas très-promptement, le malade éprouve des défaillances, après lesquelles pourtant ses forces se rétablissent.

29. Ascite purulente du péritoine. *Obs. X. de Medec. pract. Paris 1743.*

Dans cette espéce, le fluide est entre cuir & chair, où une grande quantité de pus se trouve ramassée dans la partie antérieure de l'abdomen, entre les lames du péritoine; de maniére que les in-

testins qui sont recouverts de toutes parts par ce viscére, sont cachés dans l'angle postérieur & supérieur.

Histoire. Une femme attaquée d'un squirre de l'abdomen, devint ascitique & mourut. A l'ouverture du cadavre, on trouva 40 pintes d'une humeur rousse, de la couleur du caffé, grumeuse & amurcale (*a*), dans la duplicature du péritoine ; les intestins étoient maigres, adhérens aux vertébres, & rassemblés en peloton, dans un espace si petit, qu'à peine on put les trouver.

Il n'y avoit aucune soif. Si on l'eût connue d'abord, on auroit pu la guérir par l'incision & les déterisifs.

XV. Hydrométrie, Hydropisie de matrice. *Hydrometra ; Hydrops uteri*, de Sennert ; *Inflatio uteri*, Roder. à Castro. Cap. 2.

C'est une tumeur de l'hypogastre dans les femmes, qui s'accroît successivement, a la figure de la matrice, céde à la pression, est accompagnée de fluctuation, & différe de l'ischurie & de la grossesse.

Vers le fond du ventre, est une tumeur ample, lâche & en partie fluctueuse, imitant en quelque sorte la grossesse, avec des borborygmes dans les intestins, un sentiment de lourdeur en marchant, difficulté de respirer, une puanteur des matiéres fécales extraordinaire, avec dérangement ou suppression des régles, douleur dans l'abdomen, les lombes, les hypocondres, les aînes, avec une pollution nocturne, frisson, & souvent une fiévre qui n'est pas inflammatoire, œdématie, & mollesse des mammelles.

L'hydropisie de matrice se rencontre avec ou sans la grossesse : le fluide est épanché, ou dans la cavité de l'utérus chez les veuves, ou entre la cavité de l'utérus & les membranes qui enveloppent le fœtus ; ou entre les deux membranes qui enveloppent le fœtus ; sçavoir, le chorium & l'amnios, ou dans la cavité même dans laquelle le fœtus nage, ou dans des vésicules hydatideuses de l'utérus ; se ramasse-t-il entre les membranes mêmes de l'utérus ? C'est sur quoi l'on n'a pas d'observations.

1. Hydropisie de matrice ascitique. Voyez le liv. 2, ch. 8. d'Astruc. C.

C'est celle qui est produite par la sérosité seulement accumulée dans la cavité de l'utérus, d'où elle différe de l'hydropisie de matrice hydatideuse, & de la grossesse. Les signes qui la précédent ordinairement, sont, 1°. le squirre ou l'obs-

(*a*) C'est-à-dire, semblable a du marc d'olives, du latin *amurca*, marc d'olives.

truction de l'utérus, la ménostasie ou une vieille leucorrhée; 2°. L'obstruction de l'orifice de l'utérus, produite par une mucosité épaisse, ou par une tumeur survenue après un accouchement laborieux, ou enfin par l'érétisme hystérique qui a souvent lieu.

L'hypogastre s'enfle successivement; la malade sent une pesanteur; elle a de la peine à monter & à fléchir le tronc en devant; les régles sont supprimées, de-là viennent la stérilité, l'œdématie ou le gonflement des parties inférieures; & quand on frappe l'utérus dans un côté, on sent la fluctuation au côté opposé.

Il n'est guéres possible de confondre l'hydropisie ascitique de la matrice avec l'inflammation de ce viscére, qui est marquée par la douleur, la fiévre & un état aigu; ni avec l'hysteralgie squirreuse, la grossesse molaire, &c. à cause de la fermeté de l'utérus dans ces maladies: on la distingue de la physometrie, par la fluctuation, la pesanteur & le défaut d'élasticité; de l'ascite utérine, par la tumeur de l'hypogastre seulement; de l'hydropisie de matrice hydatique, par la fluctuation; de la grossesse enfin, en ce que dans celle-ci, on sent au bout de trois ou quatre mois, les mouvemens propres au fœtus.

L'hydropisie ascitique de la matrice, se guérit difficilement, & elle est en outre dangereuse, en ce qu'elle produit souvent l'étisie ou l'ascite elle-même.

Curation. Elle exige, 1°. l'usage des hydragogues tels que dans l'ascite. 2°. Les diurétiques & les apéritifs. 3°. Les remédes qui débarrassent l'utérus, comme la danse, l'éternuement, le vomissement, les bains, les injections, les pessaires émolliens & les fumigations: si ces remédes sont insuffisans, il faut évacuer les eaux de l'utérus, & ensuite faire des injections détersives avec les eaux thermales.

2. Hydropisie de matrice des femmes enceintes, de M. Puzos, pag. 86.

Le volume de l'abdomen est plus grand que de coutume; il est pourtant moindre que dans la double grossesse; le fœtus ou devient foible: ou, ce qui arrive souvent, il meurt, & jamais il n'est sain & vigoureux comme dans la vraie grossesse, ni ne croît aussi-bien, principalement si l'eau est renfermée avec elle dans la cavité de l'amnios.

Si l'eau est contenue entre l'utérus & le chorium, elle s'écoule d'elle-même aussitôt que l'orifice de l'utérus commence à bailler. M. *Puzos* a vu trois ou quatre fois cet écoulement arriver dans l'espace d'un demi mois, sans que l'enfantement arrivât, avant le quatriéme écoulement.

Les eaux se ramassent souvent entre le chorium & l'amnios,

dans lequel cas, leur quantité est moindre que lorsque l'hydropisie arrive dans la cavité de l'amnios, ou entre le placenta & la matrice; mais alors la membrane extérieure se déchire sans douleur dans l'enfantement, & ensuite cet accident arrive à la membrane intérieure quelquefois après plusieurs jours: & si les efforts de l'enfantement sont foibles, il faut avec le doigt déchirer la membrane qui reste, afin de le faciliter.

Lorsque l'eau s'amasse dans la cavité de l'amnios, le fœtus meurt souvent, & reste long-tems mort dans la matrice, jusques à ce qu'elle ne puisse plus se distendre: les souffrances de l'enfantement sont légéres, de là vient que la membrane qui bouche l'orifice dilaté de l'utérus, est trop molle; il faut dans ce cas, que la Sage-Femme apporte ses secours. On connoît cette espéce, parce que les mouvemens du fœtus sont foibles, ou parce qu'il n'en fait aucun, & par la masse énorme de l'abdomen: dans l'enfantement, quoique l'orifice de la matrice soit fort ouvert & que la tête du fœtus se présente bien, les douleurs languissent pendant plusieurs heures; alors, si la Sage-Femme presse avec son doigt la tête du fœtus, elle le repousse facilement, attendu qu'il nage dans l'eau, à moins qu'il n'y ait plusieurs fœtus; si ce cas a lieu, il faut déchirer les membranes avec les doigts, & alors les douleurs procureront heureusement la sortie de l'enfant.

3. Hydropisie de matrice sanguine. *Bonet Sepulchret. to. 3. pag. 92. n°. 2. C.*

Une femme qui venoit d'accoucher, étoit jugée par les Sages-Femmes, porter un autre fœtus, parce que la partie inférieure de l'abdomen étoit encore distendue; on trouva que la matrice étoit pleine d'eau. Voyez *Ascite utérine.*

4. Hydropisie de matrice hydatique, *Astruc. de Morb. mulier. L. 2. cap. 8.* Hydropisie vésicale de la matrice, de Nicolas Tulpius, de Vandermonde Journ. de Med. Juill. 1758, p. 54. C.

Il a été reconnu que la gravidation dégénere quelquefois en une substance membraneuse de figure ronde, remplie par tout, d'un grand nombre de vésicules de même figure, enflées & transparentes, quelquefois avec une sanie fétide & délayée, comme je l'ai vu dans la femme d'un Libraire: *Mercat. de Mulier. affect. L. 3. cap. 8.* Pareilles hydatides ont été trouvées dans la matrice, par *Thom. Bartholin*, par *Bonet*, *Sepulchret. pag. 88. tom. 3. n°. 3.* & avant tous, par *Ætius*, *Sem. 4, cap. 79.*

Cette espéce peut se guérir par l'accouchement spontané;

elle est très-rare, & on la distingue difficilement de l'espece ascitique.

5. Hydropisie de matrice puriforme, *Bonet Sepulchret. tom. 3. pag. 88. n°. 5. & pag. 92. n°. 1. C.*

Une Impératrice eut tous les signes de la vraie grossesse : on trouva dans la cavité de l'abdomen, vingt-quatre livres tant d'humeur ichoreuse que de phlegme ; la matrice étoit fort grosse, & remplie d'une humeur blanche, très-épaisse.

6. Hydropisie de l'ovaire. Astruc de morb. Mulier. tom. 4. pag. 43. obs. 45 ; de Nicolas Tulpius ; Acta Eruditor. Lipsiæ. ann. 1701. Februar. Ephemerid. German. Decur. 2. observ. 95. anni. 2 ; de Bianchi de generat. pag. 107 ; de Municks in Biblioth. anat. C.

Ces hydropisies étoient ascitiques ; dans la penultiéme, les ovaires contenoient quatre-vingt livres de sérosité, & dans la derniere, elles en contenoient 112.

M. Biauchi, Professeur à Turin, que la mort a depuis peu enlevé à ses amis, parle d'une tumeur des trompes qui contenoit cent cinquante livres d'eau, & cite *Cyprien* pour témoin du fait.

XVI. PLUPOMÉTRIE TYMPANITE DE LA MATRICE, de M. Astruc de morb. uteri l. 11. cap. 9 ; Physometra, du Grec *metra* matrice, & *physao*, j'enfle ; *inflation de l'utérus*, de Sennert.

C'est une tumeur constante & permanente, légere, élastique, qui a la figure de la matrice, son siége dans ce viscere, & qu'on voit extérieurement située dans l'hypogastre des femmes.

Elle différe de l'œdopsophie utérine, par sa constance & sa permanence ; on la distingue de la même maniere, du globe hystérique, & de l'éretisme passager de l'utérus, qui a lieu dans l'avoitement qui arrive au troisiéme mois, & dans l'hysteralgie catameniale ; car il n'est pas rare dans ces cas, de voir la matrice s'enfler & se durcir par intervalles, & dans le vrai, elle incline tantôt vers une partie & tantôt vers une autre, comme je l'ai éprouvé moi-même.

Tympanite séche de la matrice, *Astruc l. 2. cap. 9 ;* tympanite de l'uterus, *Valescus de Tatanta l. 6. cap. 15. ; Matthæus de Gradibus in Rhasim. C. de mâla ; Thadée Dunil. Miscell. cap. 8. de R. dodon. observat. 49.*

Les signes de cette tympanite sont communs à la grossesse & aux pâles couleurs ; c'est une tumeur élastique & qui résonne quand on la frappe ; elle s'augmente par la chaleur du feu & du lit : le volume n'est guères plus grand que le volume

naturel; il ne sort aucun vent par le vagin, comme dans l'œdopsophie ou tympanite fugitive d'Astruc.

2. Tympanite humide de la matrice, Astruc. l. 2. cap. 9; d'Ambr. Paré. l. 25. cap. 34; de Salmuth. Cent. 2. observ. 57; de Laurent Jonbert de urinis cap. 13, &c. C.

C'est celle qui est produite par les vents & par la sérosité tout ensemble, sur-tout par cette derniere qui distend quelquefois considérablement l'utérus : par-là, cette espéce différe donc de la précédente, elle en différe aussi par le poids; du reste ses signes sont les mêmes.

L'une & l'autre espéce se guérit, en procurant la sortie des vents par l'orifice de l'utérus, sans laquelle tous les autres remédes sont inutiles. Pour parvenir à cette fin, après avoir fait précéder l'usage des bains, des demi-bains, des injections & des pessaires émolliens, on sollicitera l'orifice de la matrice, en y introduisant le doigt, par le moyen des pessaires âcres, des clystères irritans, l'éternuement, le vomissement, la danse. Enfin si ces secours ne réussissent pas, on introduira avec précaution, dans la matrice, une plume sans barbe, & quand la matrice se sera vuidée, on fera des injections suivant l'exigence du cas; elles seront émollientes dans la premiere espéce de tympanite; détersives & toniques dans la seconde.

Je me souviens d'avoir autrefois prescrit à deux vieilles femmes récemment attaquées de cette maladie, les bouillons diuretiques & l'emplâtre de galbanum, pour être appliqué sur la région de la matrice : il survint une abondante excrétion d'urine, & les malades recouvrerent promptement leur santé.

J'observe une tympanite de la matrice fugitive, mais qui revient à chaque mois, dans une femme qui est attaquée de l'hystéralgie cataméniale; où qui toutes les fois que ses régles coulent abondamment pendant deux jours, souffre des douleurs continuelles dans le voisinage de la matrice & dans la matrice elle-même; & alors on s'apperçoit par le tact, non par la vue, que la matrice est élevée au-dessus des os pubis, de la grosseur du poing : La malade avoit autrefois coutume de rendre des vents par la matrice; mais maintenant, si elle est atteinte de l'œdopsophie, elle n'en rend aucun : cette tumeur paroît être causée par les vents, puisqu'elle se dissipe plusieurs fois dans très-peu de tems; de plus, quand l'air s'est introduit dans la matrice, il se raréfie, lorsque quelque grumeau de sang s'oppose à sa sortie; ce qui donne lieu à la tympanite fugitive de la matrice.

XVII. TYMPANITE, tympanites; *typhos quatrième* d'Hyppocrate de Foesius pag. 555, *Hydropisie sèche & flatulente* du même. Aphor. II. sect. IV; *tympania* de Galien. Comment. de Vict. in acut. de Tralles. Lib. III. *Tympanita* de Sennert. *Tympanias* de Frommannus, cité par Bonnet.

C'est une intumescence de tout l'abdomen, légere & élastique, qui retentit lorsqu'on la frappe; outre ce symptôme qui est le principal, elle en a d'autres qui sont les rôts, les borborygmes, la constipation & les douleurs.

Dans la colique flatulente, le volume de l'abdomen n'est pas du tout augmenté, & la maladie est très-aigue dans le paroxysme, en quoi elle différe de la tympanite. Dans le metéorisme, le volume de l'abdomen est à la vérité, augmenté par les vents; mais la maladie est très-aigue, & souvent un accident d'autres maladies; la tympanite, au contraire, quoiqu'elle soit accompagnée de douleurs, du moins au commencement, est une maladie chronique, & c'est par là qu'elle doit être distinguée des autres espéces d'intumescences; la *physometrie*, l'*hydrometrie* & la colique flatulente, différent de la tympanite, en ce que dans celles-là, il n'y a qu'une partie de l'abdomen qui soit tuméfiée; dans la tympanite, l'abdomen est constamment distendu vers l'ombilic, dans toutes les situations du malade.

1. Tympanite intestinale. *Smet Miscell. L. 10; Fabr. Hildan. Cent. 6. obs. 74. de Hercul. Saxonia Præl. part. 2. cap, 24, de Plater observ. pag. 656; Littre Mém. de l'Acad. Roy. des Sci. 1723. D.*

C'est l'espéce qui est produite par des vents qui distendent considérablement l'estomac & les intestins; souvent elle est entretenue par une matiere vermineuse; elle attaque aussi les femmes en couche, les hypocondriaques & celles qui s'abandonnent au chagrin.

Elle commence souvent par les borborygmes, par des douleurs atroces de l'abdomen; les malades sont constipés, ils souffrent au commencement, une douleur à l'ombilic, qui ensuite occupe la circonférence de l'abdomen, & l'éruption des vents qui se fait, améne un foible soulagement. Quand on ouvre les cadavres, ont trouve des intestins fort dilatés, & d'autres qui sont étranglés, formant des espéces de cellules, & comme entortillés: si on les pique, la tumeur diminue peu, à moins qu'on ne les perce en plusieurs endroits; ce qui démontre l'inutilité de la paracenthèse.

Il *n'y* a ni œdématie, ni urines rougeâtres, ni soif ardente,

ſi ce n'eſt ſur la fin, lorſque l'aſcite ſurvient; elle différe donc de la tympanite aſcitique.

La curation eſt difficile, à cauſe des contre indications qui ſe rencontrent. On doit au commencement, ouvrir la veine, pour diminuer les douleurs, la chaleur & la tenſion; on doit procurer la liberté du ventre par les huileux, les délayans & les raffraîchiſſans; ils remédient à la douleur, à la ſécherеſſe, à la conſtipation & à la tenſion: Les doux anodyns & les antiſpaſmodiques ſont auſſi recommandés; il faut donc s'abſtenir des purgatifs, à moins qu'ils ne ſoient doux, & des carminatifs s'ils ne ſont anodyns: Cependant lorſque les flatuoſités qui engendrent ſouvent des matiéres fermentantes, putrides & vermineuſes, reconnoiſſent de pareilles cauſes: alors les purgatifs médiocres ſont néceſſaires, de même que les anthelmentiques & les ſavoneux. Lorſque la maladie eſt ancienne, & que la chaleur, le ſpaſme & la douleur ſont diminués, alors on employe plus ſûrement des purgatifs plus forts, les réſolutifs & les toniques.

Le malade prendra ſoir, & matin, lorſque la maladie eſt récente, des clyſtères relâchans, & après une ou deux ſaignées, on le purgera avec la manne, les tamarins & l'huile d'amandes douces; enſuite il prendra trois fois par jour, une décoction d'orge où l'on aura fait infuſer des roſes; on ajoutera à cette ptiſanne, quelques gouttes de vitriol ou de nitre dulcifié, juſqu'à une agréable acidité: ou bien le malade prendra des émulſions anodynes, des juleps rafraîchiſſans, ou une ptiſanne faite avec le cryſtal minéral: il ſe fera reſſaigner alors, & uſera du lait d'âneſſe ou même de celui de vache, mêlé avec des eaux minérales; l'abdomen ſera de tems en tems fomenté avec l'urine chaude. Si ces ſecours ne réuſſiſſent pas, on fera uſage du reméde de *M. Raſt, mon ami, fameux Médecin de Lyon;* ſçavoir, d'une fomentation avec l'eau froide, & enſuite avec l'eau à la glace, par lequel reméde, il a vu deux tympanitiques guéris à Lyon. L'eau à la glace priſe intérieurement convient ſur-tout; on doit même avaler des morceaux de glace pour condenſer les vents, pricipalement quand la chaleur eſt très-grande, le ſujet jeune & d'un tempérament bouillant, quand on eſt en été ou qu'on ſe trouve dans de ſemblables circonſtances Cependant comme dans certaines eſpéces de cette maladie, l'acide, le glutineux ou l'atonie prédominent, il faut, ſuivant la nature de ces cauſes, mêler des remédes convenables, à l'uſage des précédens, ſur quoi conſultez *M. Combaluſier* dans ſa *Pneumato pathologie. n°. 553.*

2. Tympanite abdominale, *Vallerius Comment. in libr.* 4.

de vict. rat. pag. 284 ; *Ballonius paradigma* 241 , *Combalusier Pneumatopathologia. n°.* 26 ; *de Zeviani Libr. del flato. C.*

C'est celle dans laquelle les vents sont ramassés dans la cavité de l'abdomen ; elle est ou *séche*, ce qui ne peut gueres s'entendre que des tympanites récentes, quelles qu'elles soient ; ou *humide*, ou ascitique, avec une urine briquetée, soif, œdématie, ascite ; ce dernier accident arrive sur la fin de la maladie, lorsqu'elle est ancienne, & dans ce cas, elle différe seulement par son siége, de l'ascite flatulente, qui réside non dans la cavité du péritoine ; mais dans sa duplicature, & dans laquelle les viscéres de l'abdomen rassemblés en peloton, sont cachés sous le diaphragme, renfermés dans le péritoine & non dans l'omentum.

La tympanite abdominale séche est constatée par quelques observations, encore que *M. Littre* la révoque en doute ; le résonnement y est plus marqué que dans l'intestinale, l'émission des vents plus rare, & elle soulage moins les malades ; les douleurs de l'abdomen plus extérieures ; & le serrement du ventre est moins opiniâtre. Si on la connoissoit certainement, on pourroit pratiquer la paracenthése ; car dans un cadavre sur lequel je l'ai vu faire, les vents sortirent sur le champ avec explosion & la tumeur s'affaissa. Voyez le diagnostic, le prognostic & la cure particulier de cette maladie, dans l'excellent traité de *M. Combalusier.*

Quant à ses causes, il y a apparence que les vents s'insinuent dans l'abdomen à la faveur d'une érosion quelconque de l'estomac ou des intestins, comme j'ai vu qu'ils s'étoient insinués dans la vessie, & avoient produit l'œdopsophie, par une érosion des intestins : & comme *Jean Bauhin* l'a vu arriver autrefois dans la femme d'un Médecin nommé le Sauveur. Voyez *Manget*, *Biblioth. Médic. Pract. de Hydrope*, *p.* 1003.

Les signes de cette érosion, étoient une douleur dans l'hypocondre gauche, des vomissemens, des rots, & la fiévre ; ensuite le ventre s'enfla, la dyspnée survint avec une douleur dans les lombes, craquement des dents, soif & langueur ; & dans l'espace d'un mois, le malade mourut avec constance : on trouva dans le fonds de l'estomac, une ouverture où l'on pouvoit passer le doigt. M. *Combalusier* présume que dans la colique flatulente, les vents qui sont poussés dans les vaisseaux lactés, les rompent quelquefois, & se ramassent ensuite dans la cavité de l'abdomen. Mais il n'est pas plus facile que ces vaisseaux qui sont très-petits se rompent, que les intestins eux-mêmes ; car les petits vaisseaux, comme le sçavent les Méchaniciens, résistent d'autant plus à leur rupture, qu'ils ont un moindre diamétre ; cependant si ces vaisseaux lactés étoient

foibles, & dilatés au point de pouvoir admettre une petite bulle d'air, dans ces cas la tympanite pourra arriver.

Ces principes de la tympanite ne peuvent gueres être connus, & quand ils le ſont, on ne peut gueres y remédier. Mais ſi les flatuoſités tirent leur origine de fluides échauffés, fermentans & putréfiés, & s'inſinuent dans l'abdomen, comme il s'en engendre dans l'emphysème dont nous avons parlé en traitant de la pneumatoſe ſpontanée : il faut alors, ſuivant la qualité de ces principes, employer diverſes méthodes, pour arrêter le cours de leur action ; il faut enſuite détruire l'élaſticité des vents accumulés, & enfin leur ouvrir quelque iſſue pour ſortir.

Quand la génération de l'air eſt due à une grande chaleur du ſang, la ſaignée & les acides rafraîchiſſans conviennent au commencement : ſi elle eſt due à un acide ou à une cauſe vermineuſe fermentante, alors tous les abſorbans, les terreux, les alkalis, les aromatiques, les ſtomachiques, les amers & le quinquina ſont ſalutaires. Si la matiére flatulente tient ſa formation d'une matiére glutineuſe & graſſe, comme il s'en rencontre ſouvent dans les nourrices, il faut alors la combattre par une nourriture de pain bien fermenté, par le vin vieux, par une infuſion de camomille ou de canelle, par les bouillons amérs faits avec l'énula campana, la chicorée & les ſels neutres ; par des frictions faites avec des linges chauds, par des lavemens d'urine chaude ou de leſſive, & par un peu de thérébentine délayée dans un jaune d'œuf : il faut enſuite évacuer cette matiére viſqueuſe par les purgatifs, & rétablir le ton des viſcéres relâchés ; enfin on doit revenir à l'uſage des lavemens réſolutifs, toniques & âcres.

Mais, ſi malgré l'uſage de tous ces remédes, le malade eſt atteint d'une vive douleur au tour de l'abdomen, comme je l'ai vu autrefois ; s'il eſt d'ailleurs vigoureux, & qu'il n'y ait aucuns indices de pourriture dans les premiéres voyes : la ſeule reſſource qui reſte, conſiſte dans la paracenthèſe, & quand j'ai autrefois employé ce ſecours, je n'ai pas eu ſujet de m'en repentir ; car la femme tympanitique, digne de compaſſion, pour laquelle je fus appellé, ſouffroit des tourmens ſi cruels, que malgré ſes forces qui étoient encore entiéres, malgré la rougeur de ſon viſage, ſon âge moyen & ſa fermeté d'ame, elle mourut le même jour que je la vis, les remédes internes qu'elle prit, n'ayant produit aucun effet.

Il eſt vrai qu'un malade attaqué de tympanite, auquel l'on fit l'opération de la paracenthèſe, dont *Van-Helmont* fut témoin, mourut bientôt après : mais il s'exhala de l'abdomen, une vapeur très-putride, qui dénotoit un état gangreneux

des viſcéres ; car l'odeur en étoit cadavereuſe ; d'ailleurs on fit une ouverture trop ample, puiſque le ventre s'affaiſſoit d'abord, ce qui eſt fort dangereux, & auroit pû être prévenu, ſi on ſe fût ſervi du trois-cart, & ſi de tems en tems, on eût fermé l'ouverture, ſerré fortement l'abdomen, & ſoutenu les forces par les cardiaques.

3. Tympanite enterophyſode. *Combaluſier, N° 122 & 152*. C.
C'eſt cette eſpéce, que l'on croit dépendre d'un emphyſème des inteſtins & des autres viſcéres de l'abdomen : on ne doit pas la confondre avec la pneumatoſe qui affecte les régions de l'abdomen, qui eſt ſubcutanée, & crépite lorſqu'on la preſſe.

On connoît cette eſpéce, par la tumeur inégale de l'abdomen, qui eſt d'ailleurs tympanitique, mais ſur-tout par la réunion du pneumatocele & du pneumatonphale. J'ai déja dit avoir obſervé pluſieurs fois dans les chevaux, en Vivarez, des emphyſémes fort douloureux, diſperſés ſur les lombes & le dos de ces animaux, que les Maréchaux ferrans connoiſſent depuis long-tems ; j'en ai encore obſervé dans les poumons des bœufs après leur mort, comme une membrane tranſparente, placée dans les inteſtins des vaiſſeaux & gonflée d'un air élaſtique ; & enfin, *M. Duvernoy* a obſervé un emphyſeme dans les inteſtins humains, ainſi qu'il eſt rapporté dans les *Mémoires de Petersbourg, tom. 5, p. 213.*

Dans cette eſpéce, la paracenthéſe ne convient pas du tout ; il faut ſeulement, après avoir adminiſtré les remédes réſolutifs, ouvrir une iſſue à l'air par le moyen des cathartiques & des diurétiques ; il paroît d'ailleurs qu'on doit y employer les mêmes remédes que dans l'eſpéce précédente.

Un enfant de l'Hopital, ayant été déclaré aſcitique par *MM. Verny & Lazerme*, pour raiſon d'une enflure & de la fluctuation de l'abdomen : la paracenthéſe fut faite par *M. Serres*, il ne ſortit rien du tout, & le malade ne ſe trouva ni plus mal ni mieux ; enfin, il mourut. A l'ouverture de ſon corps, on trouva les inteſtins fort diſtendus par les vents, & raſſemblés en peloton par le moyen du tiſſu cellulaire & de l'épiploon, qui étoit œdémateux. Cet enfant fut attaqué d'œdématie, d'une grande ſoif ; ſon urine couloit peu & étoit lixivieuſe.

4. Tympanite aſcitique, *delelpapa conſult. 2, tom. 1. Vdropiſia tympanitica.* C.

Elle attaque les adultes vigoureux & ſanguins, après de longues diarrhées, coliques ou dyſſenteries, précédées de fiévres tierces. L'abdomen eſt enflé & la tumeur repouſſe avec bruit & précipitammentt le doigt qui la frappe. L'urine coule en petite quantité, elle eſt rouge ; le ventre eſt reſ-

ferré & les pieds œdémateux. La maladie, quoique récente, se guérit fort difficilement ; la sortie des vents par haut & par bas soulage.

Les remédes indiqués sont ceux qui corrigent les digestions flatueuses & les rapports aigres. Telle est, 1°. la privation du lait, des fruits, des choses crues & difficiles à digérer ; 2°. les absorbans, comme la mere perle, & les yeux d'écrevisses ; 3°. les amers, comme la rhubarbe, l'absynthe & le vin d'absynthe, recommandé par Hippocrate contre les flatuosités ; 4°. les laxatifs, comme les émulsions d'amandes améres & leur huile ; 5°. les diurétiques, comme les racines apéritives & la thérébentine ; 6°. la paracenthése & les forts purgatifs doivent être bannis.

La tumeur de l'abdomen, qui arrive subitement après la suppression des flux de ventre putride, ou après des fiévres intermittentes supprimées par le quinquina, encore qu'elle ait l'air de l'ascite, est une vraie tympanite, suivant *M. Pringle.* Après avoir fait précéder la saignée, si elle est nécessaire, on prescrira la rhubarbe chaque soir, pour relâcher le ventre : on évitera les carminatifs & les purgatifs violens ; on usera d'un électuaire préparé avec les fleurs de camomille, le gingembre & le safran de Mars.

5. Tympanite spasmodique, *de Pomme*, *Essai sur les vapeurs*, *obs. 14, 15.* est une espéce de tympanite intestinale. Elle attaqua, avec douleur de l'abdomen, une femme sexagénaire & hypocondriaque, en qui la fiévre quarte avoit été guérie par les hydragogues & le quinquina.

Les fomentations froides, l'eau de poulet, l'eau de neige, le petit lait, les clystéres avec l'huile & la diarrhée bilieuse qui survint & entraîna beaucoup de flatuosités, dissipérent la tumeur & les douleurs de l'abdomen ; un fort léger purgatif fut nuisible, & le lait d'ânesse acheva la guérison.

Une autre femme mélancolique & seche, fut atteinte de la tympanite à l'âge de quarante-cinq ans, lorsque son flux menstruel cessa ; la saignée du pied, les clysteres & le petit lait firent peu d'effet ; les fomentations froides & les bains furent salutaires, & il survint après l'usage du lait une diarrhée bilieuse qui emporta la maladie.

Hyppocrate, l. 4, épidem. observ. 18, fit répandre trois cruches d'eau froide sur le corps d'une femme robuste, dont le ventre s'étoit enflé à la suite d'un reméde qu'elle avoit pris, avec douleur, dyspnée & consternation : le vomissement qu'on lui avoit procuré par la boisson d'eau froide, n'avoit diminué, ni la douleur, ni la difficulté de respirer ; on la prit cinq fois pour morte, mais l'affusion d'eau froide

la fit revenir ; cette malade rendit beaucoup de bile par les selles & se rétablit. Voyez *Fœsius*, *p. 1153*, *n°. 52.*

Voyez *M. Combalusier*, *no 368. de tympanite cum exitu spasmoque prævalente* (*a*).

6. Tympanite de *Stwart*, *philosoph. transact. ann. 1730*, *no. 414*, *par Alexandre Stwart.* C.

C'est une tympanite aigue, si on n'aime mieux la regarder comme un météorisme, laquelle survient assez-tôt après l'effusion de la bile hors de la vésicule, causée par une playe, comme *M. Stwart* l'avoit observé d'abord dans un soldat, & depuis sur des chiens.

Un soldat ayant été blessé à la vésicule du fiel, son bas-ventre s'enfla presque subitement, comme dans une tympanite, mais sans douleur, sans fiévre, ni inflammation, avec une constipation du ventre opiniâtre ; les urines couloient peu, elles étoient safranées, & le malade étoit travaillé d'une insom-

---

(*a*) Il y a peu de tems qu'une jeune dame, aussi honnête que sage, fut réduite à l'extrêmité par une maladie de cette espéce. Un scélérat s'étant introduit chez elle, sous prétexte de quelques affaires qu'il avoit avec son mari, osa l'insulter, & chercha même par des voies violentes, à assouvir sa brutalité. Une résistance opiniâtre, ayant écarté ce monstre, la dame crut devoir dévorer son chagrin & épargner à la sensibilité de son époux, le récit d'une avanture aussi sinistre. Dès ce moment, ses digestions furent laborieuses, difficiles, vicieuses ; son visage pâlit ; ses lévres devinrent noirâtres ; ses yeux perdirent leur éclat. L'estomac ne fit plus ses fonctions ; les selles se supprimérent ; la malade dépérissoit enfin à vue d'œil. Comme elle étoit enceinte de près de deux mois, & que jusqu'à ce tems, elle n'avoit pas eu de grandes incommodités, son état devint allarmant ; le ventre se gonfla ; l'estomac s'enfla ; les douleurs furent bientôt excessives : enfin l'on observa tous les signes d'une inflammation de bas-ventre.

M. *Raulin*, dont la réputation est connue, ayant été appellé, il jugea la maladie spasmodique. Les lavemens émolliens, les embrocations fréquentes sur le ventre, les potions anti-spasmodiques & calmantes, &c. ne produisirent pas tout l'effet qu'on auroit pû en attendre. La malade fut administrée, & déposa son secret dans le sein de son Confesseur, qui lui défendit encore de le confier à son mari, conseil qui eût eu des suites funestes, si la tendresse que cette femme avoit pour son époux, ne l'eût emporté.

Le Médecin étoit trop clair-voyant, pour ne pas appercevoir que la maladie avoit quelque cause extraordinaire : & le mari, qui se doutoit que sa femme n'étoit réduite à cet état que par quelque chagrin cuisant, ne tarda pas d'en venir à des explications. La malade avoua tout dès la premiére question qu'on lui fit. Dès ce moment elle se sentit soulagée du fardeau qui l'opprimoit ; & satisfaite d'avoir rempli son devoir en dévoilant ce secret, elle se rétablit en peu de tems.

Les remédes les mieux administrés ne sont que de foibles palliatifs dans des cas de la nature de celui que je viens de rapporter : il faudroit de la part de tous les Médecins, autant de prudence & de sagacité qu'en eut M. *Raulin*, pour discerner les circonstances où les meilleurs moyens curatifs doivent être puisés dans le riche fond de la Morale.

nie qui résista à l'usage des opiats ; sa langue étoit séche. Lorsqu'on fit l'ouverture du cadavre, on trouva la bile répandue dans la cavité de l'abdomen, les intestins fort gonflés & tendus ; il n'y avoit aucune inflammation dans la playe : peu de tems avant la mort, qui arriva au septiéme jour, le malade eut le pouls inégal & un léger hoquet.

Il n'est pas douteux que la bile, dans les intestins, comme la salive dans l'estomach, n'empêche l'expansion de l'air contenu dans les alimens, & qui est très-abondant dans le chile ; par conséquent lorsqu'elle manque, l'air doit se dilater & produire la tympanite & des borborygmes. J'ai souvent observé dans la jaunisse, que ses retours commençoient par des borborygmes & des flatuosités de l'abdomen. On doit réparer le défaut de la bile, quand il n'est pas produit par une playe, par l'usage des amers, des savoneux & des résineux, qu'on recommande aussi dans la tympanite, qui reconnoît pour cause une viscosité prédominante. Voyez *Mélancolie 8*[e], *Œdopsophie*, *Physometrie*.

7. Tympanite vermineuse, *de Mezerey*, *tom. 3*, *no. 792.* A. C'est celle qui accompagne souvent les fiévres vermineuses, ou qui est produite par les vers. On la distingue des autres espéces, par les signes des vers. On la guérit, 1o. par la saignée, qu'on répete autant de fois que les douleurs l'exigent, & que les forces du malade le permettent ; 2o. par des huileux doux, qui calment les douleurs, tuent les vers & lâchent le ventre ; 3o. par une boisson délayante, émolliente, antiphlogystique, acidulée par le suc de limon, qui est vermifuge & rafraîchissant ; 4o. par une décoction de casse, ou ce qui vaut mieux & n'engendre pas de flatuosités, par l'extrait de casse, la décoction de tamarins, la manne, &c. afin de lâcher le ventre & d'entraîner les flatuosités au dehors ; 5o. après avoir calmé les douleurs, l'ardeur, & ouvert le ventre, on doit emporter les restes de la maladie par les vermifuges & les cathartiques.

XVIII. MÉTÉORISMES, *Meteorismus.*

Du Grec *Meteoros*, *Sublime.* C'est une intumescence de l'abdomen, ou seulement de l'épigastre, ou de l'hypochondre, causée par des vents qui y sont contenus ; elle différe de la la tympanite, en ce que, si, dans le météorisme, tout l'abdomen est enflé, ce symptôme est passager, & qu'il accompagne quelque maladie aigue ; mais s'il n'y a que l'épigastre de tuméfié, ce symptôme, quoiqu'opiniâtre, ne peut pas être confondu avec la tympanite.

Le météorisme differe de la colique flatulente & de la colique d'estomach, en ce que, ou il n'y a, dans le météorisme, aucune douleur ; ou que cette douleur est légère & non atroce,

comme dans ces dernieres ; ajoutez que dans la colique & la gastrodynie, l'abdomen est rarement enflé extérieurement, quoique les intestins, quand on applique la main sur le ventre, paroissent enflés & tendus à cause de la douleur.

1. Météorisme de l'estomach ; *Inflatio ventriculi*. *Sennert*. L.

C'est un gonflement de l'épigastre, de maniére qu'il n'y a aucune cavité depuis le sternum jusqu'à l'ombilic, comme dans l'état sain ; il est avec ou sans douleur, il attaque souvent les filles qui ont les pâles couleurs, ou dont les régles sont supprimées. Le météorisme arrive aussi aux pituiteux & phlegmatiques ; ses causes sont des vents renfermés dans l'estomac, mais qui pourtant ne le distendent pas beaucoup : on l'attribue, avec raison, au mouvement languissant des intestins, à la corruption des sucs digestifs, à la viscosité du chyle, & au relâchement de l'estomac, d'où il arrive que ce viscére peut souffrir une distension plus grande que de coutume, avec une douleur très-foible, ou obtuse.

Le traitement ordinaire du gonflement de l'estomac, doit avoir pour objet, 1°. d'évacuer par bas ou par haut, les humeurs visqueuses & pituiteuses qui infectent les premieres voies ; 2. de rétablir le ton de l'estomach & l'énergie des sucs digestifs ; dans cette vue on prescrira une diéte atténuante & propre à discuter les vents ; les alimens seront de bon suc & de facile digestion & non point venteux ; on évitera le lait, le vin nouveau & la bierre qui n'est pas assez fermentée. Le vin vieux & pur, est utile. On portera toujours sur l'estomach, des piéces de laine chaude qui entretiendront sa chaleur & la ranimeront : on fera précéder des purgatifs avec la rhubarbe & la Rhapontic ; ensuite on aura recours aux stomachiques, aux martiaux, aux incisifs & aux carminatifs ; ainsi la racine d'angélique confite, la semence d'anis, de fenouil la canelle, le gingembre, les bayes de laurier & de geniévre, peuvent fournir diverses formules propres à cette affection.

2. Météorisme de l'abdomen. A.

C'est un symptôme de l'iléum, de l'inflammation des intestins & de plusieurs maladies aigues, principalement de la trytæophie, de l'amphymérine & du synoque, où il se rencontre une grande putridité cacochilique avec une inflammation systrophique (*a*) ou gangréneuse, & par conséquent avec une douleur & une tension considérable, vu la raréfaction de l'air contenu dans les intestins, causée par la chaleur, ou sans

(*a*) Hyppocrate, entend que, le mot *Syfrophe*, un tabercule, une dureté, ou une concrétion d'humeurs.

douléur,

douleur, à cause de l'état gangréneux des viscéres & de l'expansion de l'air provenant de la putréfaction ; une telle espéce de météorisme s'observe dans les cadavres qui ont longtems resté dans l'eau, ou ont été exposés au soleil.

Ce météorisme est un symptôme funeste dans la vigueur des fiévres aigues, soit parce qu'il s'oppose à l'usage des purgatifs qui sont très-nécessaires ; soit parce qu'il suppose la présence de matiéres putrides ou fermentantes dans les premieres voies ; c'est-là la cause de la phlogose des viscéres, de leur putridité, & de l'expansion de l'air ; de-là l'enflure de l'abdomen & sa tension, comme dans la tympanite, & le son qu'elle rend quand on la frappe.

La curation & le pronostic sont les mêmes que dans l'inflammation des boyaux. *M. Tissot*, d'après *Hippocrate* a osé, dans ce cas, faire des fomentations sur l'abdomen avec l'eau froide, ce qui lui a réussi. *Tissot, de febre biliosâ, pag. 115.*

3. Météorisme hystérique, *M. Raulin, des maladies vaporeuses, pag. 29.* L.

Une femme, attaquée d'une inflammation du foie, bailloit quand on lui pressoit l'épigastre, ce qui fit soupçonner au Médecin qu'elle étoit hystérique : les accidens de l'inflammation du foie, & la fiévre ayant été dissipés, l'abdomen se tuméfia considérablement ; d'autres Médecins penserent que cette enflure provenoit du pus, ou que la maladie étoit une ascite purulente ; mais *M. Raulin* y reconnut seulement le météorisme hystérique, & il guérit bien-tôt la malade, par les demi-bains tiédes.

4. Météorisme causé par la manzanille, *Journ. de Med. Décembre 1757, de M. Peysonel* A.

Lorsqu'on mange plusieurs fruits de cet arbre, le ventre s'enfle au bout d'une heure ; les entrailles deviennent brûlantes ; tout le corps est pris de tremblement ; il survient une sueur froide, la cardialgie & la syncope ; les lévres s'ulcérent & s'enflamment avec prurit ; & la mort termine souvent tous ces maux. En évacuant le venin par un purgatif émétique avec une infusion de semence de féve purgative, ou de *jatropha gossypifolia*, & en usant ensuite d'adoucissans, quelquefois les malades guérissent.

Les Auteurs rapportent que le venin de l'hippomane est très-caustique ; ils avertissent d'éviter l'ombrage de cet arbre & sur-tout la pluye qui en tombe.

M. Jacquin, Médecin de Leyde & Botaniste de l'Empereur, m'a raconté derniérement à son retour d'Amérique, que pour en faire l'expérience, il s'étoit exposé nud à la pluye qui tomboit de cet arbre, & qu'il l'avoit fait impunément ; que même

il avoit reçu de son suc dans le creux de la main ; mais qu'une petite goute de ce suc reçue sur le dos de la même main, lui avoit causé sur le champ un éréſipele conſidérable.

XIX. ISCHURIE, RÉTENTION D'URINE ; *Iſchuria; Iſchouria*, des Grecs ; SUPPRESSION, OU PLUTÔT RÉTENTION DE L'URINE, *de Hoffman, de morb. infantum* ; HYDROPISIE DE LA VESSIE ; *nouvelles claſſ. des maladies.*

C'eſt une maladie dont le ſymptôme principal eſt une intumeſcence de l'hypogaſtre, cauſée par la rétention de l'urine dans la veſſie.

» Quand l'urine ne vient pas bien dans la veſſie, les Mé-» décins appellent communément cette maladie Iſchurie, » quoique ce n'en ſoit pas une ; on doit cependant permettre » l'uſage de cette dénomination, parce qu'il n'en eſt pas de » propre ». *Galen. l. 3. de ſymptomat. canuſis, pag. 246.*

Ce genre de maladie embraſſe pluſieurs eſpéces qui, dans une méthode parfaite, appartiendroient à la claſſe des inflammations. *M. Cuſſon* a recueilli les eſpéces ſuivantes.

Caractére. Les ſignes de la vraie Iſchurie ſont :

1°. Un ſentiment de peſanteur dans l'hypogaſtre, dans le pubis & le perinée ; 2°. un ſentiment d'acrimonie dans les urines, & une envie de les rendre, accompagnée d'efforts inutiles : (ce ſentiment eſt foible ou n'exiſte pas du tout, quand la veſſie eſt atteinte de ſtupidité ou d'engourdiſſement) ; 3°. une grande protubérance au-deſſus de l'os pubis ; (elle eſt moins conſidérable dans l'iſchurie paſſagere, cauſée par une pierre de la veſſie ; ou lorſque la veſſie étant contractée & endurcie, elle ne peut preſque plus s'étendre ;) la douleur qu'y cauſe l'attouchement (il n'y en a aucune, ou preſqu'aucune dans l'yſchurie produite par l'engourdiſſement ou la ſtupeur de la veſſie ;) cette protubérance préſente la figure de la veſſie (la mauvaiſe conformation, le cyſtocele, &c. en produiſent une autre) ; eſt fluctuante, à moins que la veſſie ne ſoit remplie d'une très-grande quantité d'urine ; & cette protubérance diminue ou s'évanouit, lorſque l'urine ſort ſpontanément, ou que l'art l'évacue ; 4°. l'apperçue d'une tumeur non ordinaire, quand on met le doigt dans l'anus ou dans la vulve ; 5°. la ſortie de l'urine, quand on porte la ſonde en avant, (dans l'iſchurie que produit l'inflammation de la luette véſicale, l'urine ne ſort point, encore qu'on introduiſe la ſonde dans ſon col). Une tumeur remarquable ſur les côtés des muſcles droits inférieurs, dans les aînes, le ſcrotum, le périnée & dans le vagin : quelquefois, mais rarement, à la protubérance de l'hypogaſtre, dont nous ve-

nons de parler, s'en joint une autre qui lui ressemble, souvant plus petite & quelquefois plus grande, & qui même tient lieu de l'hypogastrique.

Les signes de la fausse ischurie sont :

1°. ordinairement une douleur dans les lombes, poignante, obtuse, ou gravative ; 2°. on ne sent ni des envies d'uriner, & l'on ne fait aucuns efforts ; 3°. il n'y a aucune pro-protubérance dans l'hypogastre, ni dans son voisinage ; 4°. la contraction de la vessie, ou son affaissement, se connoissent par la sonde, en introduisant le doigt dans l'anus, ou dans la vulve ; 5°. l'introduction de la sonde dans la vessie n'en fait sortir aucune goutte d'urine.

Les accidens qui ont coutume de se joindre à l'ischurie vraie ou fausse, sont l'inappétence la cardialgie, la nausée, le vomissement, un goût d'urine dans la bouche, l'anxiété, le hoquet, l'insomnie, la fiévre, la cachéxie, l'enflure du corps, l'hydropisie, une puanteur urineuse, la léthargie, la difficulté de respirer, le délire, des mouvemens convulsifs & une sueur froide.

Les autres symptômes remarquables dans chaque espéce d'ischurie, seront exposés ci-après en traitant du caractére de chacune.

Curation. Comme les causes de l'ischurie sont fort nombreuses, & que leur caractére est très-différent, l'on comprend aisément qu'il faut y employer un traitement différent, suivant l'espéce de chacune. Pour réduire une régle si générale sous un point de vue moins étendu, nous proposerons trois genres de secours, qui, s'ils n'embrassent pas toutes les indications qu'il y a à remplir dans les diverses espéces d'ischurie, embrassent du moins les principales.

Le premier genre de remédes se tire des antiphlogistiques, sçavoir, des saignées, des clystéres émolliens & rafraîchissans, des huileux, des nitreux, des potions laxatives, delayantes & acides, des linimens, des fomentations, des cataplasmes doux, des bains des demi-bains tiédes, tant simples, que rendus plus énergiques, par l'association des émolliens & des huileux. Ces sortes de secours conviennent dans toutes les ischuries, où il y a une inflammation actuelle ou prochaine, fiévre, pléthore, tension, spasme, irritation & douleur.

Les remédes du second genre sont ; sçavoir, pour l'extérieur, les stimulans, les atténuans, les fomentations, les cataplasmes, les linimens chauds, spiritueux, nerveux, les cautéres, les vésicatoires, les douches, les bains dans les eaux thermales, l'exercice à cheval & en voiture ; pour l'intérieur, les diurétiques chauds tirés des feuilles, des racines & semen-

ces, des plantes, des baumes, des sels & des animaux, les clystéres âcres, les purgatifs, les émétiques & les eaux thermales. Les remédes, dont nous venons de parler, conviennent dans les espéces d'ischurie qui sont produites par des humeurs épaisses & visqueuses, par l'atonie des fibres, la stupeur des reins ou de la vessie, par leur engourdissement ou leur paralysie.

Le troisiéme genre des remédes est fourni par la chirurgie : il consiste à extraire l'urine de la vessie par le moyen de la sonde ou d'une bougie creuse qu'on introduit dans l'uréthre ; ou si cette introduction est impossible, par le moyen de la paracenthése qu'on pratique au périnée, ou au-dessus des os pubis, par le moyen d'un troiscart droit ou courbe, renfermé dans une canule de même figure. Ce traitement a lieu dans toute ischurie vraie, si elle ne céde à l'usage des remédes convenables promptement administrés, & si elle persiste long-tems.

Qu'il nous suffise d'avoir exposé ces généralités, touchant le traitement de l'ischurie : nous dirons plus bas, en traitant de chaque espéce, ce qu'il y a à ajouter à la méthode antiphlogistique, stimulante, au cathéterrisme, ou à la paracenthése, dans les diverses espéces où tel ou tel de ces secours convient. Les ischuries où aucun de ces secours dénommés ne convient, seront distinguées dans leur lieu, par une curation particuliére.

Ischuries rénales.

1. Ischurie néphrétique, causée par l'inflammation des reins. *de Schacht, instit. méd. pract. l. 8, cap. 1 & 8 ; de Gorter, syst. prax. med. de ischur., de Fabr. Hildan de lithotom. cap. 4, de Læl. à fonte- Cons. 59 ; de Bonet, sépulchret. l. 3, sect. 24. obs. 4, §. 3. de Schenkius, lib. 3, de ischur. falsâ, cap. 4 & 5 ; d'Ettmuller, coll. pract. pag. 994.* A.

Son caractére spécifique se tire des signes généraux de la fausse ischurie & de ceux de la néphritie ; ces derniers sont une douleur des lombes aigue, poignante, pungitive & ardente, qui se communique aux parties voisines, sur-tout aux inférieures, comme à la vessie, au pubis, aux parties génitales, aux aînes & aux cuisses, & s'augmente par l'éternuement, la toux & autres semblables mouvemens du corps ; une douleur souvent continue, quelquefois périodique ; une fiévre aigue, inflammatoire, qui a des retours irréguliers, & qui est accompagnée d'inappétence, de nausées, de vomissement, du froid des extrémités, sur-tout des pieds, d'insomnie & d'autres symptômes graves ; la rétraction de l'un ou

l'autre testicule, & une douleur obtuse ou la stupeur de l'une ou de l'autre cuisse. Le ventre est fort serré, enflé & travaillé de borborygmes; le malade a de la peine à tenir son corps droit, à se tourner & à marcher; il se couche plus difficiment sur le côté opposé au siége du mal, & sur le ventre, que sur le côté affecté & sur le dos; la maladie est précédée de la difficultê d'uriner, avec tenesme & ardeur; l'urine est d'abord tenue & aqueuse, ensuite rouge, mais toujours modique, & enfin elle se supprime. Cette espéce rare d'ischurie est toujours très-dangereuse, en ce qu'elle cause inévitablement la mort plutôt ou plus tard. On traite par la méthode antiphlogistique l'ischurie qui arrive quelquefois dans les maladies inflammatoires, comme la phrénésie, la péripneumonie, la pleurésie, l'inflammation de l'estomac, le rhumatisme dans les fiévres aigues & ardentes, dans le paroxisme des fiévres intermittentes: & l'ischurie que produit une matiére arthritique, catarrhale, scorbutique ou varioleuse, qui s'est portée dans les reins; ou qui a eu pour cause, les apéritifs âcres, salins, alcalins, les cantharides, les forts purgatifs, en un mot, tous médicamens trop chauds.

2. Ischurie néphrolitique] causée par le calcul des reins; *de Schath, l. cit. de morb. renum; Charl. Pison, de morb à collux. serof. Schenkius de ischuriâ; de Bonet. sepulchret. de urin. suppress. & medic. Septentrion. de ischur. &c. &c.* A.

Les signes généraux de la fausse Ischurie & du calcul rénal, font connoître cette espéce. Les signes du calcul des reins sont une douleur dans les lombes fixe & permanente, sinon qu'elle se communique aux hanches & aux testicules, souvent elle est gravative & quelquefois très-aigue & poignante à la façon d'une aiguille fichée dans les chairs; elle est moindre, quand on se couche sur la partie affectée; elle augmente dans la situation opposée, après le repas & dans les mouvemens du corps; elle est plus calme, lorsque l'estomac est à jeun & le corps tranquille: il n'y a point de fiévre au commencement; le testicule est dans un état de rétraction, la cuisse est engourdie, & le tronc fléchi; il y a inappétence, flatulence, nausée, vomissement, serrement du ventre, un pouls dur, des accès néphralgiques, périodiques, une dysurie & une strangurie fréquente; l'urine qu'on rend, est sanglante, muqueuse, & remplie de filamens, de sables ou calculs; les parens dont on est né, étoient calculeux, ou bien la goutte a précédé. Le paroxysme ischurique est devancé par une urine terne, fort âcre, qui cause de la douleur & coule en petite quantité. Cette

eſpéce eſt très-fréquente & a une très-grande affinité avec la colique, avec laquelle on peut très-aiſément la confondre: *Jean-Baptiſte Sylvaticus* prétend, qu'il n'exiſte aucun ſigne certain du calcul des reins ; il a plus d'une fois démontré par l'anatomie, qu'il y avoit des calculs logés dans les reins, dont on n'avoit pas eu le moindre ſoupçon pendant la vie.

La méthode antiphlogiſtique, & ſur-tout les opiates, conviennent dans l'iſchurie néphrolitique, qui eſt très-grave & dégénére ſouvent en inflammation & en abcès des reins. On doit éviter les diurétiques chauds, ſtimulans, toniques & aſtringens. La néphrotomie eſt ſeulement praticable, lorſque l'inflammation cauſée par le calcul, eſt ſuivie d'un abcès dont la préſence ſe connoît par la protubérance du rein & la fluctuation. Les moyens recommandés par les Auteurs, pour empêcher la formation de nouveaux calculs, ne ſont pas de notre objet actuel. *Mercatus* parle de reins percés par des calculs, ce qui avoit donné lieu à une iſchurie incurable.

Dans l'iſchurie nephrolitique ou graveleuſe, trois onces de ſuc de perſil, le ſuc exprimé de trente cloportes, une demi-dragme d'huile de térébentine, & une dragme de lilium de paracelſe, mêlés enſemble & pris dans le bain, procurerent l'éjection de cent calculs des reins de la groſſeur d'un pois, & il en ſortit depuis, un fort grand nombre, dans l'eſpace de trois mois. *Journ. de Méd. Oct. 1756.*

3. Iſchurie néphropléthorique rénale, cauſée par la pléthore; *Riviere, cent. 1. obſ. 1 & 89; Ettmuller Schacht, loc. cit. Gaubius Pathol. de vit. miction; Ludwig. inſtit. méd. clin. Seb. Naſius, ſpecul. method. med. pag. 167.* A.

Un homme, d'un tempéramment ſanguin & d'une conſtitution vigoureuſe, fut atteint, après un voyage de long cours fait en été, d'une fauſſe iſchurie qui réſiſta aux lavemens, aux fomentations, aux linimens, aux demi-bains & aux diurétiques ; il n'y avoit point de fiévre, ni de douleur dans les lombes ni dans le pubis ; juſqu'ici le malade n'avoit éprouvé aucune affection du rein, ni aucune difficulté d'uriner. *Riviere* attribue ce mal à la ſeule pléthore, & il preſcrit une ample ſaignée, & à peine une heure s'eſt-elle écoulée, que le malade ſent l'urine deſcendre des reins dans la veſſie, & il en rend peu après, une ſi grande quantité, que dans l'eſpace d'une heure il recouvre parfaitement ſa ſanté ſans le ſecours d'aucun autre reméde. Les ſignes de la pléthore & ſa méthode thérapeutique apprennent à connoître cette eſpéce d'Iſchurie & à la combatre.

4. Iſchurie lunatique, rénale lunatique, *Tulpius, obſerv. méd. L. 1, cap. 49.* C.

Dans un homme, les urines se supprimoient presque à chaque pleine lune, avec un sentiment de strangurie considérable, une chaleur brûlante dans tout le corps & fiévre ; ces symptômes persistoient ordinairement jusqu'au cinquiéme jour, si on abandonnoit le malade à lui-même : & le flux de l'urine ne renaissoit qu'au déclin de la lune, ou qu'à la faveur de la saignée ; cette opération avoit tant d'efficacité, que l'urine sortoit aussi-tôt qu'on la mettoit en usage. A l'ouverture du cadavre, on trouva le bassinet du rein gauche aussi ample que la vessie ; delà vient que dans le tems du paroxisme ischurique, la vessie étoit aussi vuide, que le rein gauche étoit plein. Voyez *l'Auteur cité.*

5. Ischurie néphrospastique ; rénale spasmodique. *Schacht. Gorter, lib. cit. Sydenham, dissert. epist. t. 1. Raulin, des malad. vapor. Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. ann. 1715.* A.

Il n'est pas rare que l'urine soit supprimée par l'effet de la correspondance des parties, par la convulsion, la passion hystérique & hypochondriaque, & par une douleur forte du ventre, de la tête, des lombes, des intestins, de la cuisse & de la matrice, par l'appareil de la menstruation, & par la dentition : *Gorter syst. prav. médic. de ischuria.* On connoît cette espéce d'ischurie, spasmodique, par les signes généraux de la fausse ischurie, & par la présence de spasme des reins. On juge que les reins sont affectés de spasme, par la présence d'une maladie spasmodique ou fort douloureuse, par l'hyperesthésie du malade & son agitation, par les causes qui ont précédé, par l'absence des signes propres aux autres espéces de maladies rénales, par une douleur vive dans le rein, erratique & passagére. On la guérit, par les antispasmodiques, & les anodyns, qu'on combine ensemble, autant que la chose paroît l'exiger ; sçavoir, la douleur & le spasme.

6. Ischurie néphrelmintique, rénale vermineuse. *Gorter, lib. cit. Gaubius Pathol, de vit. miction.* A.

Gentil, Fernel, Houlier & Zacutus Lusitanus attestent avoir trouvé des vers dans les reins & en avoir vu sortir par les urines ; personne ne doutera que ces insectes peuvent y produire une obstruction, & en conséquence une ischurie. *Gorter* & *Gaubius* reconnoissent une pareille cause de la suppression de l'urine. Cette espéce, qui est fort rare, n'est désignée, ni par la néphralgie, ni par aucun autre symptôme ; il n'y a que l'événement qui la fasse connoître. Je passe la curation sous silence. J'ai vu dans les uretéres, des canaux vermiformes, formés par un sang coagulé.

7. Ischurie nephrothromboide, rénale causée par du sang

grumelé, *Mercatus, de morb. inter cur. cap. 12 ; Etmuller, de Læs. urin. secret. pag. 314 ; Fernel Pathol. L. VI. cap. 13 ; Gorter, Gaubius, loc. cit.* A.

Cette espéce est plus rare que l'Ischurie grumeuse, urétérique & vraie : on la connoît par les signes génériques de la fausse ischurie ; par la douleur des lombes, par l'hématurie qui a précédé ; par la nature de la cause qui a précédé, comme quand l'ischurie survient à une percussion, à une chûte, à un grand effort qu'on a fait pour lever un poids, ou à une longue & fatiguante course à cheval ; joignez à ces signes, la présence d'accidens très-graves, comme la pâleur, un pouls petit & obscur, des anxiétés, l'abattement des forces, le froid, la fiévre, les nausées, les défaillances, les sueurs froides, &c. Voyez la curation dans *Mercatus.*

8. Ischurie néphropyique, causée par la purulence des reins. *Schenkius, lib. 3. de ren. tumor. Gorther, Gaubius, loc. cit. Bonet, Sépulchret. de urin. suppress. Salius, diversus de affectib. particularib. cap. 14.* A.

On connoît cette espéce, par les signes généraux de la fausse ischurie, & par ceux qui indiquent la suppuration des reins : ces derniers se tirent des maladies qui ont précédé, comme d'une néphritie opiniâtre & pulsatile, d'une néphralgie acrimonieuse, & principalement du calcul ; d'un sentiment de chaleur & de douleur qui persiste dans les lombes ; des frissons, de la fiévre, & quelquefois d'une tumeur des lombes accompagnée de fluctuation, d'une urine trouble, blanchâtre ou sanglante & qui exhale une odeur forte, qui dépose un sédiment épais, visqueux, purulent, en floccons ou membraneux, & quelquefois charnu fourni par l'apostême des reins. Ce sédiment peut aussi produire d'autres abcès internes, s'il reflue dans la masse du sang ; l'obstruction du rein est due à la viscosité du pus. On commence la guérison de cette espéce, fort difficile à détruire intérieurement, par les déterfifs combinés avec les atténuans : & extérieurement, par les laxatifs : on l'accomplit en entremêlant, s'il est nécessaire, les remédes généraux & les opiates, par les adoucissans, par les eaux de Vals & de Spa, & sur-tout par les balsamiques, les vulnéraires & les déterfifs. *M. de Haen* vante beaucoup le long usage de l'uva ursi. On pratique la néphrotomie, seulement lorsque la tumeur & la fluctuation indiquent la présence de l'abcès dans les reins : on doit éviter de prendre pour un apostême, la protubérance & la fluctuation produites par l'urine accumulée dans les lombes, en conséquence de l'obstruction des urétéres, & observées par *Sébastien Nasius.*

9. Iſchurie nephrophlegmatique, rénale pituiteuſe ou muqueuſe. *Salius, diverſus loc. cit. de Graſius, Ephem. natur. cur. ann. 3. obſ 212. Schacht; de Gorter; Gaubius; Mercatus, au lieu cité; Varandæus, de ren. affect. Bonet, Sépulchret. de Iſchur. obſerv.* 4, 5.

Les ſignes généraux de la fauſſe iſchurie fourniſſent le diagnoſtic de cette eſpéce; ſon attaque eſt ſubite, ſuivant *Hyppocrate* & *Lommius*, il y a une douleur obtuſe ou gravative dans les lombes; enſuite les ſymptômes ſont beaucoup moindres, le tempérament du ſujet eſt pituiteux, il a déja ſouffert des maladies ou des évacuations muqueuſes, il a rendu des urines également muqueuſes, & il n'eſt pas atteint des ſymptômes qui indiquent la fauſſe iſchurie inflammatoire, calculeuſe, &c. Dans cette eſpéce rare, qu'il eſt facile, mais non dangereux de confondre avec la ſuivante, conviennent les remedes ſtimulans & les inciſifs décrits dans la curation générale.

10. Iſchurie nophroplégique, rénale paralytique; *de Salius, diverſus; de Mercatus, loc. cit. de Horſtius, tom. 2. L. 4. obſ. 49. de Marcell. Donat. hiſtor. med. mirab. l. 4. cap. 28; de Bartholin, cent. 4, epiſt. 18, 38, 39; de Hoechſteter, obſerv. déc. V. car. 20; de Claude Chaptal, Praticien de Montpellier très-heureux.* A.

11. Iſchurie ſuppléée, rénale ſuppléée par une autre évacuation (*a*), par la diarrhée & la ſueur, *de Marcell. Donat. hiſtor. médic. mirab. lib. 4, cap. 27; de Schenkius, l. 3; de Diabete, obſerv. 9* (*b*); par l'otorrhagie, *de Sennert, ſuivant Plater, pract. l. 3, part. 8, ſect. 2, cap. 9* (*c*); par la perſpiration. *Vandermonde, journ. de méd. tom.* 4 (*d*); par la ſueur. *Vandermonde, journ. de méd. tom. X.* A.

Marcellus Donatus rapporte l'hiſtoire d'une Religieuſe, dont l'urine ſe ſupprima pendant ſix mois, & en qui les évacuations du ventre ſe faiſoient de tems en tems; mais le flux de l'urine s'étant rétabli pendant quatre mois, le ventre ſe reſſerra entiérement. Dans la ſuite, l'excrétion de l'urine & des matiéres fécales s'étant arrêtée, il ſortit par l'épigaſtre, pluſieurs livres d'une humeur qui imitoit l'urine par la couleur & par l'odeur.

Platerus parle d'une petite fille âgée de treize ans, en qui l'urine, après avoir coulé abondamment pendant quelque tems, ſe ſupprima enſuite ſubitement, & il ſurvint une otorrhagie ſi abondante, que l'eau ſortit a flots, pendant quelques jours de l'oreille droite, ſouvent juſqu'à la quantité de deux meſures. Cependant la fille ſe portoit bien & ne ſe plaignoit d'aucun mal. L'uſage des diurétiques & des remédes thérébentinés, firent couler l'urine abondamment; elle s'arrêta de

nouveau & l'otorrhargie susdite reparut; mais le traitement eut ensuite plus de succès ; car le cours des urines ayant été rappellé, le flux des oreilles cessa de reparoître, & la fille ne rendit d'urine que la quantité naturelle.

On lit dans *Vandermonde* l'histoire d'une fille, qui fut attaquée pendant huit mois, d'une violente hystérie, & en qui l'excrétion des urines & des matieres fécales se supprima tout-à-fait. Cette suppression résista pendant trois mois entiers aux lavemens, aux bains tiédes & à la prisanne de poulet, aux apozémes laxatifs, aux rafraichissans, aux potions huileuses & à la diéte humectante : à la vérite, dans l'usage des premiers bains, il commença à s'évacuer du ventre, des matiéres qui exhaloient une odeur forte, avec des vers & des grumaux de sang. La fausse ischurie fut emportée & le cours des matiéres fécales rétabli, par les bains froids continués pendant deux mois, & qui exciterent depuis, le flux des urines & le rétablirent insensiblement dans son état naturel. La malade restoit chaque jour dix heures dans le bain ; quand pour le rendre plus froid, on y faisoit fondre de la glace, les urines couloient en plus grande quantité, & avec une moindre ardeur : la transpiration de la peau suppléoit au défaut de l'évacuation de l'urine.

Le même Auteur rapporte l'observation d'une femme âgée d'environ 50 ans, en qui les urines & les matiéres fécales se supprimerent tout-à-fait, & subitement : les diurétiques ne produisirent aucun effet; les cathartiques forts pris en lavement par la bouche, ne procurerent même d'autre évacuation qu'une sueur. La pauvre malade abandonnée à la nature, vêcut pendant sept ans sans fiévre, sans douleur, & presque sans incommodité, ne rendant rien ni par les selles ni par l'uréthre. Le défaut de ces excrétions étoit suppléé par des sueurs universelles très-copieuses & très-fétides, qui revenoient irréguliérement, tantôt de deux en deux, & tantôt de trois en trois jours. Pendant tout ce tems, la malade mangea avec appetit de toute espéce d'aliment; elle avoit un visage assez vermeil, & étoit même grasse ; elle gardoit pourtant le lit pour raison de sa foiblesse. Contre toute espérance, le ventre commença à s'ouvrir spontanément, & l'urine à couler ; les sueurs cesserent alors, & la malade recouvra entiérement sa santé, de laquelle elle jouit pendant six ou sept ans.

Je passe sous silence les autres espéces d'ischurie renale, qui sont mal décrites par les Auteurs, ou que l'on peut facilement comprendre par les précédentes. Parlons des ischuries des uretéres.

Ischuries urethrales.

Nous avons dit plus haut qu'il n'étoit pas possible de trouver des signes certains de la différence qui regne entre les ischuries rénales & les ischnries urethrales. Nous avons aussi observé qu'on les traitoit à peu près par la même méthode, chaque fois qu'elles devoient leur origine à une semblable cause. Enfin, comme la cause qui donne naissance à l'ischurie des urethéres, produit presque toujours, quand elle adhere aux reins, l'ischurie rénale, nous avons jugé qu'il suffisoit de rappeller les ischuries urethrales, en rapportant les différences qui appartiennent à l'ischurie rénale, relativement au diagnostic & à la curation. En se rappellant ce que nous avons dit des ischuries néphrétique, néphrolitique, néphrothromboïde, néphrophlegmatique & néphropyique, & par les signes conjecturaux des ischuries urethériques ; on comprendra les ischuries suivantes.

12. Ischurie (uréthéritique) uréthéritique inflammatoire, *de Salius diversus loco suprà cit. de Ludwig Instit. Clin. de Gaubius Pathol. de Vit. miction. de Schacht. Instit. pratic. de Ischuria spuria, &c.*

13. Ischuria (uretholitique) urethale calculeuse, *de Tulpius obs. med. l. 2, cap. 45 ; de Monro, essais d'Edinbourg, tom. 6, art. 68 ; de Bonet Sepulchret. l. 3 ; de Urin. suppress. de Schenckius lib. 3 ; de Ureterib. de Salius diversus loco cit. &c.* A.

14. Ischurie (uréthéro-thromboïde) uréthérique causée par un sang grumeux, *de Salius diversus ; de Schacht, de Gaubius loco cit. de Bonet Sepulchret. de Urin. suppress. obs. 1, &c.* A.

15. Ischurie (uréthéro-phlegmatique) uréthérique causée par la pituite, *de Gorter prax. med. syst. de Schacht, de Salius diversus loco cit. de Bonet Sepulchret. de Urin. suppress. de Sebast. Nasius spec. meth. med. loco cit. d'Epiphan. Ferdinand histor. 97, &c.* A.

16. Ischurie (uréthéropyique) uréthérique purulente, *de Gorter libro cit. de Urether. morb. de Schacht, de Salius loco cit. &c.* A.

Il seroit donc superflu de décrire ces espéces, & leur curation particuliére.

17. Ischurie (uréthérostomatique) produite par l'obstruction de l'orifice inférieur des uréthéres, *de Théodore Eller Miscell. Berolin, tom. 4, pag. 38 ; de Verdier, d'après Noël, Mém. de l'Acad. de Chir. tom. 2, obs. 17 ; de Lieutaud, Mém. de l'Acad. Roy. des Sc. ann. 1753 ; de Franc. Sylvius Deleboé, prax. med. lib. 2 ; de Saltzman obs. anat. pag. 62.* A.

Il a déja été prouvé, en parlant des espéces précédentes,

que l'orifice des uréthéres, à l'endroit où ces canaux s'abouchent avec la veſſie, peut être bouché par un calcul, par un grumeau de ſang, par de la mucoſité ou du pus; mais nous voulons parler ici en particulier de ces iſchuries que produit la conſtriction de l'orifice inférieur des uréthéres, leur coalition ou obſtruction.

Noël a vu une fille qui ſouffrit pendant pluſieurs jours, une iſchurie accompagnée de mouvemens convulſifs fréquens; il y avoit excocyſte ou chûte de la tunique interne de la veſſie, laquelle ſortoit par le meat urinaire formant un ſac de la grandeur d'un petit œuf de poule, tranſparent, mince, & rempli d'une humeur limpide. Lorſque l'ouverture du cadavre fut faite, on trouva les urétéres tellement dilatés, qu'ils égaloient le colon d'un adulte en grandeur; ils étoient bouchés à l'endroit de leur entrée dans la veſſie; le ſac qu'on appercevoit pendant entre les lévres de la vulve, contenoit de l'urine véritable.

Saltzman trouva dans un enfant attaqué d'iſchurie, les uréthéres diſtendus par la ſéroſité, & tellement rétrécis près de la veſſie, qu'on ne pouvoit y faire paſſer qu'avec peine un petit ſtilet.

M. *Lieutand* croit qu'une tumeur inflammatoire ou autre, du trigone de la veſſie, peut boucher les orifices des uréthéres, & cauſer aſſez ſouvent une iſchurie moyenne entre la rénale & la véſicale, ou uréthrale.

Sylvius Deleboë a vu une iſchurie produite par un ſeul calcul volumineux, ou par pluſieurs médiocres, qui rempliſſoient la cavité de la veſſie; les urétéres étoient diſtendus par l'urine, juſqu'aux reins, & leurs orifices bouchés par les calculs ſuſdits.

Outre ces cauſes de l'iſchurie, les Auteurs aſſurent qu'il en exiſte d'autres; ainſi *Schacht* & *Gaubius* l'attribuent à pluſieurs ſortes de vices des parties adjacentes aux urétéres; *Ludwig*, *Varandée*, *Sennert*, *&c.* à des vents qui diſtendent le colon. Comme ces Auteurs ne font que rappeller ces eſpéces plutôt que les décrire, nous n'entrerons dans aucun détail à ce ſujet.

Iſchuries véſicales.

18. Iſchurie (cyſtique) cauſée par l'inflammation de la veſſie, *de Schacht, Inſtit. Practic. Mém. de l'Acad. Roy. des Sc. ann. 1704, 1753; de Bonet Sepulchr. l. 3; de Urin. ſuppreſſ. de Foreſtus, l. 25, obſ. 27, 28; de Zacutus Luſitanus, d'après Galien hiſt. med. princ. l. 2, hiſt. 150.* A.

L'inflammation de la veſſie occupe ſon ſpyncter, ou, ſui-

vant M. Lieutand, sa luette ; Schacht ajoute ses tuniques. Le diagnostic de cette ischurie, est marqué par les signes généraux de la vraie ischurie, comme par l'intumescence de l'hypogastre, sa rénitence, &c. par la liberté de l'uréthre, & par l'inflammation de la vessie. Les signes de cette inflammation sont une fiévre aigue & accompagnée d'une grande chaleur ; une douleur acerbe & brûlante qu'on sent au périnée, qui est quelquefois rouge & distendu, une pareille douleur & ardeur qui, du pubis, s'étend jusqu'au nombril ; une très-grande dysurie & fort souvent une ischurie accompagnée d'une grande envie & d'efforts d'uriner ; le tenesme est très-grand ; il est impossible d'introduire la sonde dans le col de la vessie, & les malades éprouvent des veilles, le délire, des vomissemens bilieux, & ils ont les extrémités froides. L'ischurie qui est causée par l'inflammation de la luette vésicale, a cela de particulier, que la sonde ne trouve point d'obstacle, qu'au-dessus de la prostate & du sphincter, lorsqu'elle est déja un peu entrée dans la vessie ; & que l'obstacle qui résiste à la sonde, est détruit par des injections qui provoquent le flux des urines. Cette espéce d'ischurie est très-périlleuse, en ce qu'elle est fort souvent suivie de la gangréne ou d'un abscès. La méthode antiphlogistique convient : si le mal persiste, il faut tenter doucement, & avec beaucoup de précaution, d'introduire la sonde ; quand son introduction est absolument impossible, on doit ouvrir la vessie au périnée ou au-dessus du pubis, avec le troiscart renfermé dans sa gaîne, soit droit dans les deux méthodes, mais plus souvent courbe dans la premiére. *Sharp* fait dans ses *Recherches critiques*, *&c.* de bonnes remarques touchant la paracenthése de la vessie, pratiquée dans l'hypogastre. Dans une ischurie causée par l'inflammation de la luette de la vessie, & dans laquelle il fut impossible d'introduire la sonde pour vuider l'urine : M. *Lieutaud* employa avec efficacité les injections.

19. Ischurie (cystolitique) causée par le calcul de la vessie, *de Tulpius obs. med. l. 4, cap. 37 ; essais d'Edimbourg, tom. 4 ; de Forestus, l. 25, obs. 23 ; de Fabrice Hildan, cent. 3, obs. 67 ; de Charl. Pison de morb. à colluvie serosa ; de Bonet sepulchr. de Urin. suppress. obs. X, &c. &c.* A.

La cause de cette espéce d'ischurie cystique, est la présence d'un calcul dans la vessie, qu'on connoît par un chatouillement vague au tour du pubis ou du périnée ; ou par un sentiment de pesanteur dans ces mêmes parties, & par l'écartement des jambes du malade quand il marche ; par l'érection de la verge ; par un fréquent tenesme, par la dy-

ſurie, la ſtrangurie ; par la couleur ſanglante de l'urine, ſur-tout après avoir marché à cheval ou en voiture ; par une douleur qu'on reſſent, après avoir uriné, dans tout le conduit de l'uréthre, ou ſeulement à l'extrémité du gland ; par le prurit des parties génitales où le malade porte ſouvent la main ; par l'iſchurie qui eſt fréquente & paſſagére ; par l'envie fréquente de rendre l'urine, mais qui s'arrête dès qu'on s'apprête à s'en débarraſſer, & dont on rappelle facilement le cours quelquefois, en changeant la poſition du corps, ou par le moyen de la ſonde ; par une urine épaiſſe, blanche, trouble, & qui s'évacue plus facilement dans une ſituation horizontale. Ces ſymptomes ſont plus ou moins violens & ſenſibles ; on a même obſervé ſouvent que le calcul de la veſſie n'étoit accompagné d'aucuns ſymptomes, ou qu'ils gardoient des intervalles très-longs entre leurs accès ; on s'aſſure autant qu'il eſt poſſible, de la vérité de ces ſignes, en introduiſant les doigts dans l'anus, dans les enfans ; & dans le vagin chez les femmes : & par la ſonde, qui eſt en général le meilleur moyen & le plus ſûr, pour connoître le calcul de la veſſie, quoique dans certains cas, il ſoit ſujet à induire en erreur. Dans cette eſpéce, on ne remarque ni intumeſcence, ni rénitence de l'hypogaſtre, à moins que la ſuppreſſion de l'urine ne perſiſte aſſez long-tems. L'accroiſſement inévitable du calcul qui reſte dans la veſſie, la preſſion & le frottement qu'il y cauſe, & l'acrimonie qu'acquiert l'urine, donnent lieu à l'irritation, à des douleurs vives, à l'inflammation, à la ſuppuration & à l'exulcération de la veſſie. On guérit pour un tems, cette eſpéce d'iſchurie, en changeant la poſition du corps, ou en repouſſant le calcul avec la ſonde. Sa curation radicale s'opére par la lithotomie, ou, ſuivant *Whitte*, *Lieutaud* & autres Auteurs de très-grand poids, que contredit M. *de Haen*, par un long uſage de l'eau de chaux & du ſavon. On pallie cette maladie, par les délayans, les adouciſſans, les mucilagineux, les opiates, les huileux, par le lithontriptique de M. *Whitte*, & ſuivant M. *de Haen*, par l'uſage de la poudre de l'uva urſi.

20. Iſchurie (cyſtoſpaſtique) produite par le ſpaſme du ſphincter de la veſſie, *de Mercatus de morb. inter. cur. l. 4, cap. 22 ; de Sebaſt. Naſius ſpecul. method. med. part. 2, p. 267 ; de Nenter de Iſchur. de Schacht, de Gorter, de Gaubius, de Varandée, loco cit.* A.

On connoît cette eſpéce, par la préſence des ſignes généraux de la vraie iſchurie, par la liberté de l'uréthre, & par le ſpaſme du ſphincter. On connoît ce ſerrement ſpaſmodique, qui eſt tantôt idiopatique & tantôt ſymptomatique,

par l'examen du périnée, qui paroît dur; par une douleur qui s'étend jusqu'au col de la vessie, semblable à celle qu'a coutume de causer le calcul de cet organe, mais qui pourtant en différe, en ce que dans cette espéce, elle est continue; que jamais l'urine ne coule copieusement, & que la sonde ou les bougies qu'on introduit, aggravent la douleur; par la douleur sympathique de l'intestin rectum, par l'urine qui sort goutte à goutte; par une douleur continuelle & violente du col de la vessie qui accompagne la miction ou les efforts considérables qu'on fait pour uriner; & enfin par la considération des causes qui peuvent avoir donné lieu à la maladie, comme la pléthore, la suppression des régles, des hémorroïdes; un coup, une piqûre, ou une plaie de cette partie, mal guérie. On traite cette maladie, par les antiphlogistiques, les opiates, les antispasmodiques, & par un usage convenable de la sonde.

On doit rapporter à cette espéce, l'Ischurie qui accompagne la colique, la passion iliaque & l'entéritie. *Morgagni, epist. 34, 8.*

21. Ischurie cystophlégique, causée par la paralysie de la vessie, *de Lieutaud, compend. medic. de ischur.; de Zacutus Lusitanus, daprès Galien, hist. princ.. hist. 140; de Mauget, Bibliot. med. pract. tom. 4; de Serane Thes. pro reg. cathedr. le Houlier de morb. intern. cap. 47; d'Amatus Lusitan. Cent. 4, Cur. 10; de M. Pringle essais d'Edimbourg, t. 2, art. 32.* A.

Cette espéce a lieu, soit que la stupeur & l'engourdissement occupent la vessie, soit que ses fibres musculaires souffrent une paralysie parfaite ou imparfaite, soit que ces deux genres de vices se rencontrent ensemble. On la connoît, par les signes généraux de la vraie ischurie; par la liberté de l'uréthre, & par les signes qui dénotent l'engourdissement ou la paralysie de la vessie. Ces derniers se tirent de ce qui a précédé, comme des coups, des chûtes qu'a souffert la calomne vertébrale; de la luxation des vertébres; d'une plaie à la moelle épiniére; des protubérances dans les vertébres, qui y gênent les nerfs; de l'habitation dans des lieux humides; de la trop longue immersion dans l'eau froide; de l'usage de remédes trop froids qu'on a appliqués sur la région de la vessie, pour guérir quelque autre maladie; des affections paralytiques ou soporeuses; de l'âge du sujet; de l'indolence de la vessie & de son insensibilité, quoi qu'elle soit remplie & distendue par l'urine; du relâchement, de la froideur & de la paralysie des autres parties; de l'écoulement de l'urine que produit la toux ou un grand effort, & principalement la pression de l'hypogastre; & de l'absence des

ſignes indicateurs de l'iſchurie cyſtrophlegmatique. Ces ſortes de ſignes ſont toujours vrais dans l'iſchurie qui provient de la réſolution des nerfs ſenſitifs de la veſſie ſeulement, ou de celle des nerfs ſenſitifs & moteurs tout enſemble. Mais ſi les ſeuls nerfs moteurs ſont affectés, on doit tirer le caractére que nous venons de rapporter, de l'abſence de la douleur & du ſentiment que doit produire la quantité d'urine qui remplit & diſtend la veſſie, laquelle en effet eſt douloureuſe dans cette circonſtance, & éprouve les effets de l'acrimonie de l'urine. *M. Chaptal* a eu la bonté de nous communiquer le cas d'une iſchurie produite par la torpeur de la veſſie, qui avoit ſuccédé à une dyſurie ancienne, & enfin à une rétention d'urine qui augmentoit par dégrés. Le ſujet étoit un homme ſexagénaire, ſujet depuis long-tems à un flux hémorroïdal qu'une femelette avoit ſupprimé. Dans le tems de la dyſurie, la proſtate étoit enflée & douloureuſe; il y avoit dans l'hypogaſtre, une protubérance circonſcrite, dure & indolente, qui en impoſoit aux Maîtres de l'Art pour un ſquirre; elle devoit ſon origine à l'accumulation journaliére & graduelle de l'urine dans la veſſie : l'évacuation de l'urine par le moyen de la ſonde, la faiſoit diſparoître; mais elle revenoit bientôt après. La difficulté d'uriner augmentant de jour en jour, l'iſchurie ſe déclara enfin : l'ardeur & la douleur de l'urétre ayant ceſſé entiérement, on évacua l'urine de la veſſie pendant deux mois, ſans cauſer aucune douleur, par l'uſage aſſidu de la ſonde; il ſurvint au bout de ce tems, une fiévre aigue qui emporta l'iſchurie au onziéme jour, & rétablit le cours naturel de l'urine. Les ſecours qu'on emploie dans cette eſpéce, grave à la vérité, mais qui a été guérie plus d'une fois, l'uſage fréquent de la ſonde, les divers remédes antiparalytiques internes & externes; parmi les externes, les eaux de Balaruc & leurs boues : ſont un des meilleurs ſecours; on en fomente l'hypogaſtre & le périnée; on peut encore, lorſque l'iſchurie doit ſon origine à un vice chirurgique, faire des injections dans la veſſie avec les mêmes eaux pures, ou plus ou moins tempérées avec l'eau ſimple; il faut joindre à ces ſecours, le traitement particulier qui concerne le vice local.

22. Iſchurie (polyurique) cauſée par l'urine trop long-tems retenue, qui diſtend la veſſie; *de Haller prælect. in Boerh. tom.* 2, §. *384*, *pag. 336*; *de Foreſtus lib.* 25, *obſ.* 14; *de Nenter de iſchur. de Paré lib.* 16, *cap.* 48; *de Sennert pract. lib.* 3, *part.* 8, *ſect.* 1, *cap.* 4; *d'Etmuller; de Riviere; de Varandée de iſchur. &c.*

Cette eſpéce d'iſchurie attaque ceux qui retiennent trop long-tems

long-tems l'urine, ſoit pour être trop occupés de leurs affaires, ou par bienſéance, à raiſon des lieux où ils ſe trouvent. On la connoît par le caractére générique de la vraie iſchurie, par la cohibition volontaire de l'urine qui a précédé : ce qu'on apprend de la bouche du malade ; par une douleur très-grande de la veſſie ; par une envie continuelle d'uriner, mais qui eſt ſuivie d'efforts inutiles ; par la miction qu'on cauſe en preſſant l'hypogaſtre qui eſt fort diſtendu, & par l'abſence des cauſes auxquelles les autres eſpéces d'iſchurie véſicale doivent leur naiſſance. Cette ſuppreſſion d'urine a des ſuites fâcheuſes ſi l'on n'y porte un prompt ſecours. Elle ſe termine ordinairement par la paralyſie de la veſſie, ou par la deſtruction de ſa contractilité, par inflammation, abcès ou gangrene. On comprend ſa curation par celle de l'eſpéce précédente, & de l'eſpéce cyſtitique. Suivant *Riôlan* le fœtus qui reſte trop long-tems à l'orifice de l'utérus, & un accouchement difficile, donnent lieu à une ſemblable iſchurie. Voyez *la ſeconde difference de l'eſpéce 28.*

23. Iſchurie (cyſtopyique) veſicale purulente ; *de Felix Plater. Mantiſſ. obſerv. 29 ; de Camerarius Ephem. Nat. Curioſ tom. 2 ; de Zacutus Luſitan. d'après Galien Hiſt. Medic. princip. hiſt.* 148 ; *de Houllier de morb. intern. cap. 47 ; de Sebaſt. Naſieus ſpecul. method. med. part. 11, pag. 167 ; d'André des maladies de l'uréthre, obſ. 16 ; de Vandermonde Journ. de Med. tom. IX.* A.

Cette eſpéce, qui naît d'un apoſtême ou d'un ulcére de la veſſie, reſſemble à l'iſchurie néphropyique dans beaucoup de choſes ; mais elle en différe par les ſignes généraux de la vraie iſchurie, & par les ſignes de la ſuppuration de la veſſie. L'ulcére de la veſſie ſe diſtingue de celui des reins, par le ſiége de la douleur qui attaque le col de la veſſie, le pubis ou le périnée, & qui augmente, quand on comprime ces parties ; lorſque les touche ; lorſqu'on urine, ou lorſqu'on s'efforce de redreſſer le corps, lorſqu'il eſt courbé ; parce que cette même douleur eſt plus grande & continue ; par le ſiége de la protubérance dans le périnée ; par l'envie & la difficulté d'uriner, qui ſont plus gran des ; par le téneſme, l'érection fréquente de la verge ; par l'inſpection des urines qui charrient un pus moins ſanguinolent, moins confondu ou mêlé avec elles, plus puant, & qui quelquefois ſort ſans les urines ou avant elles. L'urine charrie encore quelquefois des écailles ſurfuracées ou des membranules. Cette eſpéce peut auſſi devoir ſon origine à un abcès des reins ou d'autres parties ; cela a lieu lorſque la matiére purulente étant abondante & tenace, s'arrête au col de la veſſie & le bouche ; ce

qu'on connoît par les ſignes de l'apoſtême de l'ulcére précédemment décrits, & par le caractére générique de la vraie iſchurie. L'ulcére de la veſſie ſe guérit difficilement, ſur-tout dans un âge avancé ; on le combat, aprés avoir guéri l'iſchurie, par le moyen de la ſonde & des déterſifs mariés aux atténuans, employés intérieurement & en injection dans la veſſie ; on combat l'ulcére par les mêmes ſecours, que la ſuppuration des reins, auxquels on joint de fréquentes injections adouciſſantes & déterſives.

24. Iſchurie (cyſtothromboïde) véſicale, cauſée par un ſang grumelé ; *de Claudius Conſult. 141 ; de Fabrice Hildan Centur. 3, obſ. 66 ; de Foreſtus, lib. 25, obſ. 20 ; de Zacutus Luſitanus d'après Galien, Hiſtor. Med. princip. hiſt. 145 ; & du même Prax. Med. admirab. lib. 2, cap. 65 ; de Mercatus de morb. intern. cur. cap. 12.* A.

Cette eſpéce eſt indiquée par l'urine ſanglante qui a précédé, par les cauſes antécédentes rapportées dans l'iſchurie néphrothromboïde, & par les ſymptômes très-graves auſſi rapportés dans cette même eſpéce. Les ſignes généraux de la vraie iſchurie, ſont un écoulement d'urine, procuré par le moyen de la ſonde qu'on introduit librement juſqu'au col de la veſſie, peu copieuſe, ramenteuſe; l'extrémité du catheter, quand on le retire, eſt teinte de ſang. On la traite par l'uſage de la ſonde, des cardiaques, & par les boiſſons, les injections, l'application des ſubſtances capables de réſoudre le ſang. Voyez *Mercatus, Foreſtus, Zacutus, &c.*

25. Iſchurie (cyſtophlagmatique) véſicale cauſée par le mucus ; *de Mercatus loco cit. de Schach inſtit. medic. pract. lib. 8, cap. 9 ; d'Etmuller de iſchur. veſical. d'Amatus Luſitan. centur. 6, cur. 12 ; de Zacut. Luſit. Prax. Med. admirab. lib. 2, obſ. 64 ; de Bonet d'après Thom. Bartholin de urin. ſuppreſſ. obſerv. 17.* A.

Cette eſpéce ſe connoît par l'urine trouble, chargée de mucoſité, qu'on a auparavant rendue ; par les alimens groſſiers & viſqueux dont on a uſé ; par les affections pituiteuſes qui ont précédé ; par le tempérament pituiteux du malade, en un mot, par les ſignes de la diathéſe pituiteuſe, rapportés dans l'iſchurie névrophlegmatique ; par la perviation de l'uréthre, & par les ſignes généraux de la vraie iſchurie : On la guérit par les ſtimulans, les inciſifs, & par l'uſage de la ſonde.

26. Iſchurie (ectopocyſtique) cauſée par le déplacement de la veſſie. (*a*) Hernire *ou* cyſtoceleuſe, *de Verdier, Mém.*

(*a*) Ce mot eſt formé du grec *diatheſis*, affection, diſpoſition, conſtitution.

de l'Acad. de Chir. tom. 2, *obf.* 4, 6, 9, 10, 14; *de Felix Plater obferv. pag.* 830. (*b*) Proptoïque *ou* exocyftale, *de Verdier fuivant Noël, loco cit. obf.* 17. A.

Cette efpéce accompagne la hernie de la veffie urinaire, & la chute de fa tunique interne. Quand elle ne doit pas fon exiftence aux autres caufes de l'ifchurie véficale, on la connoît par la perviation de l'urethre, par les fignes de l'ifchurie vraie, & du cyftocele ou exocyfte. On trouve les fignes de cette double ectopie, dans les Differtations de *Verdier*, de *Saltzman* & de *Dapples*, *de la hernie ou cyftocele de la veffie urinaire*; on y doit auffi chercher la curation de l'ifchurie ectopocyftique.

27. Ifchurie (cyftoproctique) de la veffie, caufée par l'inteftin rectum diftendu par des excremens durs, par des calculs, des vents, par une inflammation, un abcès ou par les hémorroïdes, *de Dodonée obferv. medic. cap.* 47. *de Schenck. L.* 3. *de ifchur. obferv.* 6. *de Wepfer Differt. de apopl. pag.* 391. *de Vandermonde. Journ. de Med. tom.* 9. *pag.* 261. *de Bonet. Sepulchret. de urin. Suppreff. obf.* 18. §. 4. *de Schacht, de Gaubius. Loc. citat.* A.

Les fignes généraux de la vraie ifchurie, l'état différent de l'inteftin rectum, avec les fymptômes qui ont coutume d'accompagner les vices de cet organe, que nous venons de rapporter, la perviation de l'urethre, & l'abfence des caufes qui produifent les autres efpéces d'ifchuries véficales, déterminent cette efpéce. On voit facilement par le détail des caufes dénombrées dans la nomenclature, quelle curation convient dans cette efpéce d'ifchurie : il faut lorfque le mal eft rébelle, avoir recours à la fonde. *Voyez les obfervations que nous avons rapportées.*

28. Ifchurie (hyfterocyftique) veficale caufée par la matrice, (*a*) *dans l'état de groffeffe, de Nordmann. Differt. de ifchur. gravidar. de Mauriceau lib.* 1. *cap.* 15. *de Roder. à Caftro. Libr.* 2. *cap. XV.* (*b*) pendant l'accouchement; *de Bonet, d'après Riolan de urin. fuppreff. de Vandermonde d'après Daran. Journ. de Med. tom.* 5. (*c*) hydropique, *d'Hyppocrate de morb. mulier. L.* 12. *de Sennert. pract. L.* 4. *part.* 1. *fect.* 2. *cap. X. XI de Schenkius. Lib.* 4. *de mol. fals. de Schacht- de Gaubius Loc. cit.* (*d*) diftendue par des tumeurs, *de Gaubius, de Schacht, loc. cit. de Sennert. ibid. & cap.* 13. *de Knooffelius E. n. c. ann.* 4. (*e*) affectée de hernie, *de Nordmann. Differt. citée; de Sabatier Mém. de l'Acad. de Chirurg. tom.* 3. *de Sennert. ibid. & cap.* 16. *a.*

Un fœtus contenu dans la matrice, une môle, du fang, de la férofité ou des vents qui la diftendent, une inflammation, un skirrhe, un cancer, fa chûte, fon renverfement

ou son déplacement, en comprimant le col de la vessie & quelquefois l'urethre : donnent lieu à cette espéce d'ischurie. On la connoît par les signes généraux de la vraie ischurie, par la présence de la grossesse, par les approches de l'enfantement & par l'hidropisie de la matrice; par les signes des protubérances de ce viscere, de son hysteroptose, en un mot, de toutes les affections rapportées, & enfin par l'absence des causes qui produisent les autres espéces d'ischurie vésicale. On pourvoit à l'ischurie produite par la grossesse, en tenant le corps dans une situation horizontale, & couché sur le dos, en écartant l'abdomen avec les mains, & en l'élevant; & quand ces secours ne réussissent pas, par l'usage assidu du cathétère. Dans l'ischurie que produit un accouchement laborieux trop long, il est nécessaire d'évacuer promptement l'urine; mais l'impossibilité d'introduire la sonde dans la véssie, s'y oppose : dans ces circonstances, *Daran* & *Levret* conseillent l'usage des bougies à la place de la sonde de métal. Dans l'ischurie produite par l'hysteroptose, on doit, pour y remédier, faire coucher la malade, remettre la matrice dans sa place & l'y maintenir : Voyez *Sabatier*, *Puzos*, *Levret*, *&c.* La seconde & troisiéme variétés de cette espéce d'ischurie, exigent l'usage du cathétère, & la curation des affections de la matrice rapportées, qu'on doit lire dans *Sennert*, *Mercatus*, & *Astruc des maladies des femmes.*

29. Ischurie (urethrocystique) causée par la rétention des régles dans le vagin, *d'Amyand transact. Philos. ann. 1732. n°. 442. art. 8. pag. 45. de Schenckius Libr. 4. de part. genit. mulier. observ. 9. de Heister. Chirur. tom. 2. pag. 951. d'Astruc de morb. Mulier. tom. 1. Libr. 1. cap. 5. a.*

Les marques de la vraie ischurie générale, la rétention du sang de la matrice, dans le vagin qui se trouve fermé par une membrane, par une carnosité grosse & épaisse, ou par le collement de ses parois, des caroncules myrtiformes ou des lévres inférieures de la vulve; désignent cette espéce. L'ischurie qui est produite par la coalition d'une substance épaisse & charnue, se guérit difficilement. La force du sang accumulé, ou le coït, ou les secours chirurgiques remédient aux autres fermetures du vagin; on sépare les parties concrêtes, on coupe la membrane qui ferme le passage; par-là on procure au sang la liberté de s'écouler, & on guérit l'ischurie qui naît de ces causes. Voyez *Heister* & *Astruc. loc. cit.*

On trouve dans les Auteurs, d'autres espéces d'ischurie vésicale, outre celles que nous avons rapportées; comme

sont l'ischurie causée par des tumeurs glanduleuses de la vessie, & par des callosités de son sphyncter, *Reiselius ephem. nat. cur. Déc. II. ann.* 2. L'ischurie produite par des caroncules provenantes de la résolution de la substance des reins, & qui bouchent la vessie, de *Schenckius*, d'après *Hercul. Saxonia Libr.* 3. *de ren. caroncul.* L'ischurie causée par une incrustation calculeuse de la vessie, de *Schacht de ischuriâ ;* l'ischurie produite par des protubérances formées dans la véssie, dont elles ferment le col, de *Bonet sepulchr. de urin. suppress. passim.* (Ici appartiennent l'ischurie causée par une fongosité de la vessie; de Schacht, l'ischurie causée par des varices de la vessie du *même ;* l'ischurie causée par une tumeur extraordinaire née intérieurement dans les parois inférieurs de la vessie, *de Macgill. Essais d'Edimbourg tom.* 4. *&c.*) L'ischurie causée par un renversement de la vessie sur elle-même, produit par l'intestin, *de Foubert. Mém. de l'Acad. de Chir. tom.* 2. *pag.* 37. L'ischurie causée par une protubérance skirrheuse des vésicules séminales, de *Gaubius Pathol.* §. 810. L'ischurie causée par un steatome adjacent à la vessie, & qui comprime son col; de *Bartholin. centur.* 1. *Hist.* 23. *&c.* nous les passons sous silence, pour abréger.

30. Ischurie paradoxe, *de Morgagni epistol. de Leclerc. Journ. de Med. Juill.* 1755. *pag.* 11.

C'est une espéce d'ischurie dans laquelle l'hypogastre se distend successivement, & présente une tumeur dure qui s'éleve de plus en plus, & qui est produite sans contredit, par l'accumulation de l'urine dans la vessie; de plus, non-seulement le flux de l'urine revient par intervalles, mais encore il se fait goutte à goutte. Cette observation répétée dans *Morgagni*, désigne clairement une ischurie produite, non par la suppression de l'urine, mais par la tumeur de l'hypogastre. Dans le cas rapporté par *M. Leclerc*, les urines ne couloient pas suffisamment, parce que l'orifice ou le col de la vessie étant endurci, s'oppoloit en partie à cet écoulement, & donnoit lieu en conséquence, à la dilatation de la vessie qui se faisoit de jour en jour : c'est ainsi que quand on injecte de l'eau dans la trachée-artére avec force, les poumons s'enflent toujours, quoique l'on voie l'eau baigner toute leur superficie.

Ischuries de l'urèthre.

31. Ischurie (perinéale) urethrale, causée par une tumeur du periné, *de Galien Lib. de affect.* & depuis lui, *Zacut. Lusit. Histor.* 149. *de Vandermonde.* tiré de *Daran. Journ. de*

Med. tom. 5. pag. 291. de Tulpius obſerv. medic. L. 3. cap. X. de Foreſtus Lib. 26. obſ. 22. a.

L'inflammation du perinée produite par un coup, une chute, ou par quelqu'autre cauſe, un abcès, une excroiſſance, ou quelqu'autre tumeur dure de cette partie, en comprimant l'urethre à ſon principe, donnent lieu à cette iſchurie. On la connoît par l'abſence des autres cauſes de l'iſchurie véſicale; par les ſignes généraux de la vraie iſchurie, & par la protubérance du périné. Cette eſpéce d'iſchurie inflammatoire, demande les ſaignées, l'uſage aſſidu des laxatifs, les bains, la compreſſion de l'hypogaſtre, & enfin, l'uſage de la ſonde, & principalement des bougies de Daran. Dans l'eſpéce apoſtemateuſe, l'ouverture de l'abcès, ſa déterſion & ſa cicatriſation ſont indiquées. Les eſpéces ſarcomateuſe & ſkirrheuſe, qui ſont ſans doute, plus graves, doivent être traitées par l'uſage de la ſonde, & par les autres moyens convenables.

32. Iſchurie (urethrolitique) cauſée par un calcul arrêté dans l'urethre, *de Schmid. Eph. nat. cur. decad. 1. ann. 8. obſer. 89. de Winckler. ibid. tom. 6. obſerv. 34. de Zacut. Luſitan. prax. med. admirab. Libr. 11. obſerv. 66. 67. 68. de Tulpius obſ. medic. L. 3. cap. 8. de Bonet Sepulchr. de urin. ſuppreſſ. obſ. 14. de Bartholin centur. 4. epiſt. 5. de Heiſter Chirur. tom. 1. pag. 839. a.*

On connoît cette eſpéce, par le caractère générique de la vraie iſchurie; par la diſpoſition calculeuſe du ſujet; par la douleur qu'il reſſent, ſur-tout dans l'urethre, & le penil; par le gonflement de l'urethre, par ſon imperviation; par une eſpéce de dureté qu'on ſent en touchant ce canal; par un corps ſolide qu'on rencontre avec la ſonde avant qu'elle ſoit parvenue dans le col de la veſſie, & par le ſon qu'il rend ſi on le frappe avec un ſtilet de fer. On la guérit par la ſaignée, les anodyns & les laxatifs, employés en boiſſon, en fomentation & en injection; par une légére expreſſion de la verge, par la ſuccion, la ſonde & le petit crochet; quand ces ſecours ne ſuffiſent pas, on fait une ſection audeſſus du calcul; Voyez-en la méthode & la curation, dans *Heiſter loc. cit.* Il eſt parlé d'une iſchurie produite par une pierre logée dans le rectum, dans le *Journ. de Med. de Vandermonde ſeptembre 1758. pag. 261.*

Par les ſignes diagnoſtics des iſchuries cyſtophlegmatique, cyſtothromboide & cyſtopyique, & par l'imperviation de l'urethre, on comprend les eſpéces d'iſchurie urethrale ſuivantes, ſçavoir:

33. Iſchurie (urethrophlegmatique) cauſée par de la mucoſité

qui engorge l'urethre, *de Bonet Sepulchr. & medic. septentrion. de Manget Biblioth. Medic. Pract. d'Amatus Lusitan. Cent. V. observ. 71. de Forestus lib. 25. observ. 25. de Varandée de Ischur. Lud. Apini Eph. nat. cur. decad. 3. ann. 3. observ. 69. a.*

34. Ischurie (urethrothromboide) causée par des grumeaux de sang arrêtés dans l'urethre, *de Bonet Medic. septentrion. de yschur. & sepulchr. de urin. suppress. observ. XI. de Forestus lib. 25. obs. 25, &c. &c. a.*

35. Ischurie (urethropyique) produite par du pus qui bouche l'urethre, *de Bonet Medic. septentrion. de yschur. de Forestus Scholio modo cit. de Boerh. præfat. aphrod. &c. &c. a.*

Vandermonde Journ. de Med. sept. 1758. pag. 263. produite par la pression que faisoit sur l'urethre, un abcès placé entre la vessie & le rectum.

Ces espéces d'ischurie urethrale se guérissent par le même genre de moyens que celles de la vessie qui reconnoissent des causes semblables.

36. Ischurie (urethrohymenode) causée par une membrane engagée dans l'urethre, *Hist. de l'acad. R. des Sc. 1714. Hist. pag. 22. a.*

Dans un homme qui étoit depuis long-tems attaqué d'une grande difficulté d'uriner, & qui avoit été sondé souvent, la sonde qui, quand on la retiroit de l'urethre, étoit plus ou moins noire, entraîna une fois avec elle, un morceau de membrane : trois jours après, le malade sentit quelque chose qui bouchoit l'urethre, cet obstacle se montrant à l'orifice de l'urethre, il l'arracha avec ses doigts ; c'étoit un morceau de membrane. Peu de tems après, comme il faisoit de grands efforts pour uriner, il rendit dans un court espace de tems, trois autres lambeaux de membrane, qui paroissoient former les deux tiers de la membrane qui revêt intérieurement la vessie ; après leur sortie, l'urine coula librement & ne fut plus sanguinolente. Dans la suite, le sujet fut attaqué d'une légere incontinence d'urine. *Willis : felix Platerus, Sckenkius, Fabries Hildan, &c.* font mention de semblables membranes évacuées par l'urethre, quoique sans yschurie.

37. Ischurie (urethrelmintique) urethrale vermineuse, *de Jean Pierre Albrecht ; voyez la Medic. septentrion. de Bonet de urin. cap. 31. & la bibliot. de Manget Medic. pract. tom. 4. de morb. urin. spectanct. de Vandermonde Journ. de Med. Septembre 1758. pag. 245. de Jean Rhodius Cent. 3. observ. 36. Collect. Acad. tom. 3. pag. 497. observ. 77. a.*

On trouve dans les Auteurs, plusieurs exemples de vers.

sortis de la vessie avec l'urine. *Albrecht* rapporte le cas suivant d'une ischurie produite par un ver logé dans l'urethre. Il y avoit déja sept jours qu'un soldat étoit affligé d'une entiere rétention d'urine, avec de grandes douleurs autour de l'ombilic, tension de la région hyppogastrique, & une tumeur ascitique de l'abdomen non différente. Les remédes tant internes qu'externes qu'on administra dans les jours suivans, ne produisirent aucun effet. On songeoit à introduire la sonde dans la vessie, lorsque le malade, après beaucoup d'efforts, rendit par l'urethre, un ver vivant, gros comme une plume à écrire, & long de trois doigts; depuis lors le malade eut la faculté d'uriner, ses urines furent pendant quelques jours, sanguinolentes; mais enfin elles recouvrerent leur pureté naturelle.

Nous passons sous silence la curation de cette espéce d'ischurie fort rare, que l'événement fait plutôt connoître qu'il n'y a de signe certain.

38. Ischurie (urethritique) causée par l'inflammmation de l'urethre, *de Hildan cent. 4. obs. 54. de Forestus de incert. urin. judiciis lib. 3. cap. 3. vers la fin, de Varandée de affectib. ren. & vesicæ cap. 7. de Bonet Medic. septentrion. de ischur. cap. 1. n°. 5. de Goulard des maladies de l'urethre; de Heister. Chir. tom. 2. pag. 838.*

Les causes générales de l'inflammation, une gonorrhée, une impression trop rude qu'on fait en sondant, la route détournée qu'on fait prendre au cathétère, l'usage trop fréquent qu'on en fait, quoique manié avec adresse; les bougies trop âcres qu'on emploie; les onctions mercurielles qu'on fait sur l'urethre pendant la dysurie gonorrhéale, &c. donnent naissance à cette espéce. On la connoît par les signes généraux de la vraie ischurie; par l'imperviation de l'urethre, par les signes généraux de l'inflammation, sçavoir, par la douleur, la chaleur, la tension, la fiévre, &c. & par la cause qui a précédé. On la guérit par la méthode anti-phlogistique, par la sonde qu'on emploie lorsque l'inflammation est un peu calmée; enfin par la paracenthese qu'on pratique au périnée ou au-dessus du pubis, quand le mal résiste aux anti-phlogistiques de toute espéce, & que la sonde ne peut pas être introduite dans la vessie.

39. Ischurie (caronculeuse) causée, comme l'on dit, par les maladies de l'urethre, *d'Amatus Lusit. cent. 4. cur. 19. cent. 5. cur. 48. de Sharp Becherches crit. ch. 4. de Goulard des maladies de l'urethre; de Heister Chir. tom. 2. pag. 834; d'André, des maladies de l'urethre en plusieurs endroits.*

Les maladies de l'urethre, comme l'on dit, sont un gon-

flement de son tissu spongieux, des tumeurs variqueuses de ce canal, des ulcéres, des cicatrices, sa contraction, des callosités, d'une fongosité, des duplicatures membraneuses, du verumontanum, une intumescence spongieuse ou squirreuse des glandes lacunales de l'urethre, de celles de Cowper & de Littre, une tumeur, un ulcère, une callosité des prostates. Non-seulement toutes ces causes rétrécissent le canal de l'urethre, mais encore elles le bouchent avec le tems. On connoît l'ischurie qui en resulte, par les signes généraux de la vraie ischurie, par l'imperviation de l'urethre ou son entiere obstruction, & par l'absence des signes qui indiquent les ischuries de l'urethre, purulente, grumeuse & sur-tout calleuse. Toutes ces choses sont précédées de la dysurie, & de la strangurie; l'urine sort comme un petit filet & obliquement, elle s'est supprimée par dégrés, où il existe d'ancienne date, une caroncule, découverte par la sonde ou par les bougies, & le plus souvent une gonorrhée virulente. Cette ischurie qui est produite par une affection de la prostate exempte de virus, se connoît principalement par le gonflement de cette glande qui ne manque jamais de se rencontrer dans ce cas. Ce gonflemeent rétrécit beaucoup l'urethre à son origine : on le sent en introduisant le doigt dans l'anus : on le guérit par les bougies simples, & sur-tout par les composées comme celles de *Duran*, d'*André*, de *Goulard* & de *Sharp*; quand elles n'évacuent pas promptement l'urine, il faut pratiquer la paracenthese de la vessie au perinée, sur-tout au-dessus du pubis (la section de l'urethre semblable à la lithotomie de cette partie, peut être utile dans certains cas); on vuide tous les jours l'urine, par le moyen de la canulle, & on continue l'usage des bougies, jusqu'à ce que la liberté de l'urethre ait été rétablie. Voyez *Sharp*, *Recherches critiq. &c.* & la *Dissertation de M. Periere*, *de bradyspermatismo ad speciem primam.* Il est superflu d'avertir que quand les syptômes sont urgens, il faut y remédier par les moyens convenables, tandis que l'on combat les vices de l'urethre, par les secours chirurgiques. Nous laissons à part le traitement des affections non vénériennes, de la prostate, qui est certainement très-difficile, & qui est le même que le traitement de l'inflammation de l'apostême & du skirrhe.

40. Ischurie (hydrocelode) causée par une rupture de l'urethre béante dans le scrotum, *de Jean Lud. Apinus Miscell. natur. curios. decad. 3. ann. 3. observ. 68. a.*

Un homme qui venoit de fendre le tronc d'un arbre, tomba par terre sur le dos, & s'offensa beaucoup le perinée, les testicules & le scrotum; cet accident fut suivi d'une ischurie;

& le ſcrotum s'enfla tellement, qu'au troiſiéme jour, il n'auroit pu entrer dans un chapeau; ſa couleur étoit noire brune; la verge s'étoit auſſi prodigieuſement gonflée, elle étoit tordue & ſe réfléchiſſoit ſur elle-même, comme cela a coutume d'arriver dans les hydropiques. On employa intérieurement & extérieurement divers remédes pour réſoudre le ſang grumelé qu'on croyoit d'abord contribuer à l'iſchurie, & pour diminuer la criſpation des fibres qu'avoit cauſée la violence de la chute: mais ces ſecours furent inutiles. La tumeur du ſcrotum augmentoit à vue d'œil; le malade pouſſoit de hauts cris quand il urinoit, & ſe plaignoit d'une ardeur qui deſcendoit dans le ſcrotum. On ſoupçonna alors que l'urine s'étoit épanchée dans le ſcrotum, en conſéquence d'une rupture de l'urethre; on ſe confirma d'autant plus dans cette penſée, que le malade ne pouvoit ſupporter l'impreſſion du doigt ſur le périnée, à la racine de la verge; enſorte qu'il falloit que l'urethre fût rompu dans cet endroit, quoiqu'il n'y eût pas de léſion extérieure. Sur le champ on fit des ſcarifications profondes dans le ſcrotum avec les précautions convenables; il en ſortit auſſi-tôt une ſéroſité copieuſe d'une odeur urineuſe, mais point de ſang; on appliquoit des linges chauds trempés dans des liqueurs ſpiritueuſes & anti-ſphaceleuſes. Le ſcrotum, pendant que la ſéroſité continuoit de diſtiller en aſſez grande quantité, commença à prendre une couleur plus vermeille, & à ſe déſenfler d'une maniere remarquable; or il étoit certain que toute l'urine s'écouloit dès le cinquiéme jour, par cette partie, & ſans cauſer aucune douleur bien ſenſible. Des injections vulnéraires faites dans l'urethre, & des digeſtifs appliqués ſur le ſcrotum, eurent un ſuccès ſi heureux, qu'au dixiéme jour, la moitié de l'urine ſortit par ſes voies naturelles, tandis que l'autre moitié s'écouloit par le ſcrotum; enfin, au vingt-uniéme jour, elle avoit entiérement repris ſon cours par l'urethre. Voyez *l'auteur cité*.

41. Iſchurie (cryptopyique) cauſée par la rétraction de la verge en dedans du corps, *de Frid. Hoffman Conſult. de morb. abdominis caſ.* 155. *a.*

On trouve des exemples de la rentrée de la verge dans le corps, dans *Paul de Sorbait*, & dans *Jean Schmid;* on trouve auſſi dans *Hoffman*, l'exemple ſuivant, joint à une iſchurie. Un homme âgé de trente ans, fort adonné aux belles-lettres, & qui avoit le ventre pareſſeux, ſe plaignit pendant près d'un an entier, d'un grand froid dans les membres, ſur-tout aux pieds; il l'éprouvoit même pendant l'été, & il ne s'en délivroit en hiver qu'en faiſant des exercices violens: il remarqua enſuite que quand il demeuroit en hiver, pendant

long-tems, dans un lieu froid, ou qu'il alloit pluſieurs fois à la ſelle, il ne pouvoit plus uriner, à cauſe de la rétraction de la verge dans le corps, où elle étoit cachée preſque toute entiére, juſqu'à ce qu'il eût rendu à cette partie par le moyen de quelque exercice du corps, ſa ſituation naturelle. Voyez cette hiſtoire plus au long dans *l'Auteur cité.*

42. Iſchurie (periſdémique) cauſée par une ligature trop ſerrée de la verge, *de Bonet Medic. ſeptentrion. de iſchur. cap. 1. n°. 8. a.*

J'ai vu ſouvent dans l'Hôpital général de Montpellier, de petits enfans ſe cauſer un paraphimoſis, en liant la verge avec un fil à la racine du gland; j'ai même vu la verge coupée inſenſiblement en travers, par ce moyen, & tomber tout-à-fait, ſans qu'il en reſultât aucun accident. Les enfans, dit *Bonet*, qui piſſent au lit, pour éviter les reproches & le châtiment de leurs parens, ſe nouent fortement la verge; l'iſchurie qui en naît ſe guérit ſur le champ en ôtant la ligature.

43. Iſchurie (phymoſique) urethrale cauſée par un phymoſis, *de Horſtius tom. 2. Libr. 4. pag. 274. de Goulard. des maladies de l'urethre, de Heiſter Chirurg. tom. 2. pag. 818. de Bonet Sepulchr. de yſchur. obſerv. 15. &c. a.*

Le phimoſis cauſé par l'étroiteſſe naturelle du prépuce, ou par ſa coalition; le phimoſis produit par l'inflammation du prépuce, ou par ſon épaiſſiſſement, ſans inflammation & ſans concretion; le phimoſis produit par l'adhérence du prépuce avec le gland à l'orifice de l'urethre, ou même par une adhérence intérieure de l'urethre, telle qu'en a obſervé *M. Serres, habile Chirurgien de Montpellier*; tous ces phimoſis produiſent cette eſpéce d'iſchurie qu'on peut aiſément connoître. On guérit le phymoſis, ſuivant ſon eſpéce & l'iſchurie qui en eſt la ſuite, par les relâchans, les réſolutifs, les diſcuſſifs, les mercuriaux, &c. & par les moyens chirurgiques; voyez les *Auteurs de Chirurgie.*

44. Iſchurie (aſpadiale) produite par la fermeture de l'urethre, *de Heiſter Chirurg. tom. 2. pag. 818 & 951, de Horſtius tom. 2. obſerv. 55. de Jean Wienus obſerv. pag. 221. de Bonet Sepulchr. de urin. ſuppreſſ. obſerv. 15. Schol. & medic. ſeptentrion. de iſchur. cap. 2. §. 6. a.*

Cette eſpéce eſt cauſée 1°. par une coalition accidentelle ou naturelle des parois de l'urethre, ſoit dans le trajet de ce canal, ou à ſon extrêmité. 2°. Par l'obturation de cette extrêmité produite par une membrane d'autre nature. 3°. Par le collement entier des lévres de la vulve; ce dernier

vice n'attaque que les femmes ; mais les hommes font égalemen sujets aux deux autres espéces, toutes les fois que le vic adhére ou se présente à l'extrêmité de l'urethre : le diagnos tic de l'ischurie qui en provient, est très - facile ; mais il es plus difficile quand le vice est caché dans l'intérieur de l'u rethre, sur quoi voyez la *Médecine septentrion. de Bonet au lieu cité.* Nous ne parlerons pas du traitement qui convien dans chaque variété de cette espéce ; il suffit d'avertir que le Auteurs que nous avons cités enseignent plusieurs moyens d'y remédier, comme d'emporter les concrétions naturelles qu bouchent l'urethre, par les secours chirurgiques ; de sépare les lévres de la valve qui sont co-ahérentes ; ou enfin, si le concrétions sont considérables, de pratiquer des ouverture pour suppléer aux voies naturelles.

A l'égard des autres espéces d'ischurie de l'urethre, com me est l'ischurie urethrale suppléée, de *Horstius tom.* : *observ. 55.* l'ischurie causée par la distorsion de la verge, d *Gaubius pathol.* l'ischurie causée par les muscles de la ver ge, du *même*, *ibid.* Nous ne nous arrêterons pas à en par ler.

ORDRE IV. *TUBÉROSITÉS.*

Protubérances de Felix Plater..

SI la superficie du corps est rendue difforme par la for mation de tumeurs fermes, dures & très - opiniâtres comme il arrive dans les écrouelles & dans le cancer : ou si les parties osseuses croissent inégalement comme dans l rachitis : nous nommons *tubérosités*, ces tumeurs froides, con tantes & fermes, pourvu qu'elles soient assez remarqua bles pour constituer des maladies ; autrement nous les ran geons comme les verrues, dans la classe des vices.

Felix Plater, autrefois l'ornement de notre Faculté d Montpellier, osa le premier jetter les fondemens d'un nouvelle nosologie, & enseigner une méthode symptôma tique : Il divisa cette derniere classe en cinq ordres qu cadrent assez bien avec les nôtres ; sçavoir, en déforma tions, décolorations, protubérances, fœdations & consom tions.

XX. RACHITIS, Rachitis, *Rickets.*

On le connoît dans les enfans, par une tumeur flasqu de la tête & de la face, par la laxité de la peau, par l tumeur de l'abdomen, par la maigreur des muscles, par l protubérance des épiphyses, par la grandeur augmentée de

veines & des artères, par la flexibilité du col, par le chancelement de la tête, par l'indolence à marcher, par un efprit précoce, par la liberté des fens, & par l'intégrité prefque parfaite de l'appétit & de la digeftion.

1. Rachitis noueux, rachitis commençant, *de Boerhaave 1485*; le noüage, *Puzos maladies des enfans ch. 7*, Malades noués rachitiques.

Ses fignes font 1°. la phyfconie ou l'intumefcence de l'abdomen. 2°. L'afthénie ou la foibleffe de tout le corps, l'amour du repos, & le dégoût pour le mouvement & l'exercice. 3°. Le retardement de la dentition. 4°. Une groffeur extraordinaire des pieds, des genoux & de la tête. 5°. La foibleffe & l'inftabilité des lombes dépendante du relâchement des cuiffes & des jambes. 6. Un appétit vorace avec une grande maigreur des parties charnues, &c.

Le rachitis d'Angleterre différe du Rachitis noueux, en ce qu'il attaque des enfans plus avancés en âge, vers l'âge de deux ans, & en qui la pouffe des dents s'eft déja faite; d'ailleurs les fujets qui en font affectés ont un efprit précoce, ils font foibles & éprouvent les autres fymptômes du rachitis : cette efpéce ne différe donc qu'en ce qu'à raifon de l'âge, elle exige une autre maniere de vivre & une autre curation. Ses caufes font 1°. un vice héréditaire reçu de parens épuifés par la volupté ou par l'âge, cacochymes ou vérolés. 2°. Une nourrice affectée des mêmes vices, buveufe de vin, qui manquant de lait, donne au nourriffon de la bouillie, du vin ou de la biere, ou qui étant groffe lorfqu'elle allaite, lui fait manger des alimens fucrés. 3°. Un fevrement prématuré, des convulfions qui ont précedé, une dentition laborieufe & une marche involontaire, avant que les épyphyfes foient affez affermies. Les enfans rachitiques fe dénouent d'abord vers la neuviéme ou dixieme année; dans l'âge d'adolefcence ils fe dénouent encore; c'eft-à-dire, que les tumeurs des articulations diminuent & que le corps croît : ce dénouement eft marqué dans certains, par la diarrhée, ou par quelqu'autre fymptôme.

On ne doit guère attendre la guérifon, de l'ufage des remédes; mais on doit l'attendre du changement d'air, de régime & de l'âge; il faut donc promptement chercher un autre air; fi le lait de la nourrice eft vieux ou vicieux, il faut la changer : fi l'enfant a été fevré, on doit le nourrir avec de la foupe, du bouillon & du pain bien fermenté, & non avec des bouillies faites avec la farine & le lait; on lui fera boire de l'eau où l'on aura mêlé quelques gouttes de teintute de mars; il ufera auffi de tems en tems, d'une légere teinture de

rhubarbe faite dans de l'eau; on le purgera une fois par mois, avec le syrop de chicorée composé; on frottera légérement ses membres, avec de l'huile aromatique & le vin rouge. Dans certains pays on fait mettre les enfans au soleil en leur couvrant la tête : on doit prendre garde de les faire marcher trop tôt; on les fera asseoir dans une chaise percée, ou dans un lit, en prenant soin d'élever leur tête avec le coussin. Voyez dans son lieu, en quoi cette maladie différe de la cachexie scrophuleuse vulgairement appellée *chartre*, avec laquelle on la confond quelquefois par la dénomination françoise.

2. Rachitis d'Angleterre: Rachitis de Glisson; de Duverney. *malad. des os tom. 2. pag. 288.* Enfans noués. *Le Rickets* ou *Riquets*, a eté d'abord connu dans la partie occidentale de l'Angleterre vers l'an 1540.

Il arrive vers l'âge de six mois & dure ordinairement jusqu'à trois ans, rarement jusqu'à six, très-rarement jusqu'à douze, & plus rarement encore, pendant toute la vie. La tête des rachitiques est plus grosse que de coutume; leur visage est plein & charnu, leur esprit précoce, & leur jugement surpasse les facultés ordinaires de l'âge, dans le reste du corps, la peau est lâche & ridée; les muscles sont flasques; l'abdomen est gros & tendu à cause de l'augmentation du volume du foie & de la rate, & de celui de l'estomac & des intestins distendus par les vents; les glandes du mésentere sont tuméfiées comme dans l'atrophie rachitique; la poitrine déprimée sur les côtés; & le sternum exhaussé; l'étroitesse de la poitrine produit la dyspnée, la rougeur des poumons & leur affection squirreuse; le thymus & les glandes de l'œsophage sont enflées; la sérosité s'épanche dans le thorax; souvent le cerveau est mol comme la moelle épiniere: la sérosité est stagnante dans les sinus; les chairs sont blanches, flasques, décolorées; le sang aqueux & lavé; les os du crâne & des membres mols & fléxibles; les clavicules courbées; l'humérus, le coude & le radius fléchis en dedans; les os du carpe, du métacarpe & des doigts sont tuméfiés; la cuisse est courbée en dedans, le condyle interne n'est pas plus élevé que l'externe; le col du femur est presque horizontal; le tibia & le peroné sont recourbés en dehors, & le tibia n'est point perpendiculaire à l'astragal; le pied se déjete en dehors, & par conséquent s'écarte de la ligne de direction des corps graves, de là la claudication anatine ou dans laquelle le tronc se porte alternativement à droite & à gauche, comme dans les canards; les épiphyres sont gonflées, de là vient que les extrêmités des côtes sont nouées;

leurs intervalles plus étroits, leur largeur plus grande, & le dos voûté; l'épine est fléchie en devant, ce qui fait que le col est court & enfoncé dans les épaules; la colomne vertébrale est déprimée par son poids, quelquefois courbée autour des lombes, & produit une bosse; les os innominés sont fléchis en dedans & causent par-là l'étroitesse du bassin. La substance des os est molle, leur superficie inégale, bosselée, encroutée, poreuse & percée de petits trous qui, si on les presse, versent une sanie rouge; ils sont d'une couleur grise, légère, tendres, fragiles & boursouflés, d'où vient que ceux qui étoient cubiques paroissent sphériques : La moëlle est plus abondante, mais elle a moins de consistence. Les germes des dents avortent; parce que le rachitis arrive lorsque la dentition commence à se faire; l'on voit peu de rachitiques qui ne soient pas édentés vers l'âge de dix ans.

La goutte rachitique donne lieu de penser que le virus de même nom, attaque dans un âge avancé.

Les os des membres sont dans l'état de santé, un peu courbés, & les muscles sont plus nombreux du côté de cette courbure; mais dans les rachitiques la courbure augmente : elle est plus grande dans les jambres, que dans les bras.

Les causes du rachitis sont 1°. une nourriture grossiere, comme est celle des pauvres, un lait vicieux. 2°. Des maladies graves qui ont précédé, principalement une dentition difficile ou l'éclampsie. 3. Un virus qui rend la sérosité, qui abonde, âcre, & ramollit les os. Plus les personnes qu'attaque le rachitis, sont jeunes, plus il est pernicieux; la courbure des os dure plus long-tems dans les sujets infirmes; ceux qui ne guérissent pas avant l'âge de huit ans, restent infirmes pendant toute leur vie; plus la courbure des membres est considérable, plus la maladie est difficile & grave. C'est un bien quand la gale survient dans le rachitis. Les filles qui ont été rachitiques jusques vers l'âge de dix ans, enfantent plus difficilement, parce que leur bassin est étroit.

Les remédes indiqués sont ceux qui corrigent les vices de la digestion, & évacuent la sérosité superflue, par la voie des intestins & des reins; les purgatifs roborans, les diuretiques qui attenuent légérement les fluides épaissis, sur-tout si la maladie est compliquée d'un virus scrophuleux : on doit tant que les os sont mols, éviter d'agiter les muscles, & se tenir tranquille dans le lit. Voyez *Boerhaave de Rachitide*. Le lait chalybé & la poudre de lierre terrestre, sont recommandés. Voyez attrophie rachitique; consultez sur-tout *Sydenham*.

3. Rachitis écrouelleux; la noueure scrophuleuse, *de Glisson de Rachitide. c.*

C'eſt celui qui eſt joint avec l'obſtruction des glandes du col ou du méſentere, ou qui a été tranſmis par des parens infectés du levain vérolique. Dans cette eſpéce, les laitages & l'ethiops minéral, ou le mercure doux, combinés avec les autres remédes, conviennent. On loue la poudre de lierre terreſtre priſe à la doſe de ſix grains, pendant, neuf jours.

4. Rachitis des Calmoucs, Hiſtoire des Voyages.

Les Calmoucs habitent près de la mer Caſpienne, ont la face large & creuſe; leurs yeux ſont éloignés l'un de l'autre de quatre ou cinq travers de doigt, & ſont très-petits; ils n'ont pour tout nez, que deux trous; leurs genoux ſont tournés en dedans, & leurs pieds en dehors.

Les Vagoliſtes en Sibérie, & les Dagoſtans ſont conformés de même que les Calmoucs.

Sydenham entendoit par rachitis faux, l'atrophie rachitique. *cap. 5. de Febrib. intermit. pag.* 59.

Il propoſe pour le rachitis vrai, une curation fort ſimple; ſçavoir, une boiſſon fortifiante, le vin ou la biere, où l'on à fait infuſer des feuilles d'abſynthe, de petite centaurée, de chamedrys, de ſcordium, d'hypericum, de verge d'or; & un onguent préparé avec ce vin & la graiſſe, avec lequel on frotte l'abdomen & les membres ſoir & matin, pendant un mois & plus, en s'abſtenant des purgatifs répétés.

5. Rachitis Polonois, Voyez *Stabel. de Plin. Polon. Diſſert. Hiſtor. II. obſerv. VIII.* cauſé par la gale, *Frider. Hoffman. III. 488. c.*

On le connoît par des douleurs goutteuſes & vagues, par des tumeurs écrouelleuſes au col, par des tubercules, par diverſes exoſtoſes, par la fragilité des os; quelquefois par une boſſe qui eſt un accident familier aux perſonnes attaquées du plica; par des ongles livides, crochus, raboteux, & qui tombent d'eux-mêmes; & par des fractures qui arrivent ſpontanément. L'Auteur cité confirme toutes ces choſes par des exemples.

On remédie à ce mal, en laiſſant la plique ſe développer, comme on le cauſe, en la coupant imprudemment; une décoction de lycopodium eſt bonne quand le développement de la plique eſt encore poſſible.

6. Rachitis éléphantique.

On l'obſervoit autrefois dans la ladrerie invéterée, comme en font foi les deſcriptions que les Arabes nons ont laiſſées ſur cette maladie, à laquelle ils donnoient le nom de *lépre*, comme on le voit dans *Gilbert*, *Anglois*, &

Gordon;

Gordon; & dans la lépre de *Java* que *Cleyer* a décrit, & dont il a même donné des tables.

7. Rachitis produit par la castration. *Malades châtrés.*

La castration se fait en Italie par l'amputation des testicules, ou par leur attrition. Les Jurisconsultes nomment ceux-là eunuques, & ceux-ci thlibies. L'âge convenable pour cette opération, est vers six ans; elle n'intéresse en rien la santé, pourvu que celui à qui on l'a faite, vive d'un régime convenable, renfermé pendant quarante jours dans les ténébres. Les enfans s'y soumettent pour acquérir une voix agréable, & pouvoir jouer sur les théatres. Mais quand ceux qui se font châtrer ont atteint l'âge de puberté, ils sont attaqués d'un rachitis incurable, c'est-à-dire, que leurs genoux se tuméfient, & que leurs jambes se déjettent en dehors; leur dos s'amplifie & se bossele; leur visage reste jaune & pâle, jusqu'après soixante ans; ils n'ont jamais de barbe & sont gras; leur voix est aigue, plus agréable que n'est celle des femmes, & se soutient jusqu'à la vieillesse. Les châtrés font sur les théatres les rôles d'hommes & de femmes; on les croit exempts des hernies, mais non pas des atteintes amoureuses. Cette opération, que quelques Papes ont condamnée par des Bulles, est tolérée.

XXI. Écrouelle, de Jean Allen, Synopsis; *Scrophulæ & strum*, d'autres Auteurs; *Choirades*, des Grecs; *Kings-evild*, des Anglois; *les écrouelles*, malades *scrophuleux*, *écrouelleux*, *glandés*, *farcineux*.

On connoît cette maladie, par les écrouelles qui viennent au col, au mésentère & en d'autres endroits, par l'épaisseur du nez, plus grande que de coutume, par l'enflure de la face, &c.

Les *écrouelles* sont des tumeurs, sphériques, dures, de la couleur de la peau, indolentes, de vraies loupes, ou qui sont farcies en-dedans de leur enveloppe, d'une humeur grasse & épaisse.

L'écrouelle est donc une complication de divers symptômes, dont le principal est la formation de tumeurs écrouelleuses au col.

Les écrouelleux ont ordinairement plus d'esprit & de jugement que les autres enfans du même âge; cette maladie ne souffre presque pas de changement, jusqu'à l'arrivée de l'âge viril, où elle disparoît, en laissant plus de vigueur & moins de propension aux maladies, suivant les observations: & alors les écrouelleux deviennent robustes, & sont moins sujets aux maladies, suivant les observations de *J. Quincy*, *Essai of the Evil.*

Cette maladie dépend d'un certain vice de la lymphe qui arrose les glandes conglobées ; si elle vient de naissance, elle ne se dissipe qu'à l'âge de l'adolescence, lorsque les forces digestives ont la faculté de corriger ce levain.

On considére ces glandes squirreuses sous deux faces ; ou elles sont entiéres, ou elles suppurent ; toutes naissent à la vérité entiéres, & persistent long-tems sans érosion ; mais ensuite elles suppurent, soit spontanément, ou à cause d'un mauvais traitement ; leur guérison laisse ensuite des cicatrices hideuses au col, qui durent toute la vie.

Selon l'opinion vulgaire, les truyes & les chats sont sujets à cette maladie : cependant les truyes sont moins sujettes aux écrouelles qu'à la ladrerie ; c'est pourquoi en françois on ne les nomme point écrouelleuses, mais lépreuses, vulgairement *ladres*.

1. Les écrouelles proprement dites, *Scrophula vulgaris*, *de Warthon*, *Adenograph. Cap.* 40.

On les connoît par des tumeurs dures, de la grosseur d'un pois, d'une féve, ou d'une chataigne, formant une chaîne, & qui sont de la couleur de la peau, à moins qu'elles ne soient enflammées ; non-seulement elles occupent le cou & la mâchoire, mais encore souvent les aisselles, les aînes, & intérieurement le mésentère ; elles sont indolentes, mobiles ou fixes, ramassées ; la lévre supérieure & le nez sont épais, & les joues vers les oreilles sont enflées. Cette affection attaque communément les enfans, disparoissent à l'âge de l'adolescence, si ce n'est qu'il reste une cicatrice ; fort rarement elles reviennent dans les femmes quinquagénaires.

Cette maladie est souvent innée, & quelquefois héréditaire ; elle est fréquente dans ceux dont les parens sont infectés de la vérole ; & dans les gens pauvres qui se nourrissent d'alimens grossiers, & qui habitent dans des lieux humides. Elle lese peu les fonctions ; mais il n'est pas rare que les écrouelles suppurent après l'application de remédes suppuratifs, ou pour raison d'une mauvaise crase du sang ; ce qui ne se fait que difficilement, & fort lentement, & dans ce cas, l'étysie les accompagne. Les écrouelles qui affectent les poumons, ou quelqu'autre viscére, menaçent d'un danger certain, & la plus grande partie des phthisies reconnoissent assurément pour cause les écrouelles.

Les enfans écrouelleux sont, dans les Hôpitaux, sujets à beaucoup de maladies incurables, comme à l'hydropisie ascite, à la diarrhée & à l'étisie.

Le virus scrophuleux, ancien & de mauvais caractére, produit dans les différentes parties du corps des ulcéres opiniâtres & sordides ; souvent il cause la carie des doigts, attaque

les articulations, & y produit des ankyloses, des exostoses, & une infinité d'autres maux, qui sont souvent incurables, de maniére que les écrouelles, ou les tumeurs qui affectent le col, sont la moindre partie de la maladie qu'on nomme écrouelles. On doit les diviser en ocultes, ou qui ne suppurent pas, & en ulcérées, lesquelles produisent des affections ulcéreuses en diverses parties du corps. On n'a pas encore donné une histoire exacte de cette maladie & de ses espéces, quoiqu'elles soient très-fréquentes.

Leur traitement est souvent nuisible, ou du moins inutile: il est nuisible, quand on applique extérieurement des médicamens suppuratifs: ou, ce qui est pire, des caustiques; ou enfin quand on tente l'extirpation; car alors les écrouelles se multiplient & s'enflamment davantage, & leur ulcération est plus opiniâtre. La curation est inutile, attendu que si les écrouelles sont simples, & non ulcérées, il est inutile de les entreprendre, du moins puisqu'avec le tems, & à mesure que le corps grandit, elles s'en vont d'elles-mêmes.

La curation doit pourtant être entreprise, si la lymphe est âcre, si les écrouelles suppurent, si elles sont dures & enflées, au point de nuire à la circulation, à la déglutition, & de causer la fiévre: si les os sont cariés, si les ulcéres se propagent. Dans ces cas, les secours chirurgicaux sont nécessaires, ainsi que les médicamens internes qui attenuent légérement le sang & l'adoucissent. Si les écrouelles sont ocultes, il suffit de prescrire au printems & en automne, des bouillons légérement incisifs, faits avec les racines apéritives, les plantes anti-scorbutiques, les écrevisses & les martiaux; on y ajoute l'usage de la poudre d'antimoine bien porphyrisée, suivant la méthode de M. *Geoffroy*, & enfin un long usage du lait. On a découvert depuis peu, qu'un long usage de l'extrait de cigue ou de conium maculatum, à la dose de quelques grains, & une boisson journaliére d'eau de mer, sont efficaces dans cette maladie.

On commence à prendre deux grains d'extrait de cigne, dont on augmente insensiblement la dose d'un grain, pourvu qu'il n'arrive ni cardialgie, ni vertige, dans lequel cas on continue la même dose, qu'on augmente de nouveau; quand ces accidens sont passés, quelquefois jusqu'à une dragme qu'on prend chaque jour. La cigue ne cause point la sécheresse de la bouche, comme tous les autres extraits venimeux. Des fomentations avec l'eau de mer & les feuilles d'absynthe, faites sur les écrouelles, sont un très-bon reméde.

2. Ecrouelles fugitives, *Struma*, *de Warthon*, *Adenograph*; en françois, *glandes*, malades *glandés*.

Cette maladie attaque les enfans cachectiques de l'âge de trois ou de cinq ans; leurs glandes du col, sur-tout les maxillaires, quoiqu'en petit nombre, & distinctes, sont légérement tuméfiées ou dures, principalement si la galle a été répercutée, si l'otorrhée ou un flux de sérosité qui se fait par les oreilles, a été diminuée, ou si les enfans ont été exposés à un air froid. Ces glandes disparoissent de tems en tems, & reviennent ensuite; elles ne sont accompagnées d'aucune tumeur pâle des lévres ou des joues, ni de l'ophtalmie écrouelleuse, ni de la carie des os; en un mot, cette espéce est entiérement d'une autre nature, & mérite avec raison d'être distinguée de la premiére. On la guérit par une nourriture de bonne qualité, par un exercice proportionné à l'âge de ces malades, par l'usage d'un peu de vin en boisson, par des légers apéritifs, comme une infusion du fer faite dans de l'eau, ou la poudre de gayac ou de quinquina, qu'on prend pendant plusieurs mois dans de la soupe, à la dose de six grains. Les sçavans décideront si cette espéce différe de l'écrouelle mésentérique. Si ces tumeurs proviennent de la suppression du flux des oreilles, ou d'une galle bénigne desséchée, on doit rappeller ce flux, par le moyen de l'onguent digestif, ou les feuilles de poirée.

3. *Le farcin ;* malades *farcineux*, *scrophula farcimen*. C.

C'est une maladie familiére aux chevaux, chronique & contagieuse, dans laquelle il leur vient des tumeurs, dont les unes sont plus grandes, plus dures, squirreuses, & suivent la route des grosses veines. Les autres sont plus petites & éparses; elles suppurent tard, & produisent souvent des ulcéres vermineux, fétides, chancreux, la phlegmatorrhagie (*a*), la langueur & l'épuisement.

Cette espéce, qui paroît devoir être attribuée à un levain particulier, comme à celui des écrouelles, de la vérole, &c. est ordinairement attribuée à des exercices forcés qu'on a fait faire aux chevaux pendant l'été, à trop de nourriture qu'on leur a fait prendre, à l'avoine, aux foins nouveaux qu'on leur fait manger, &c. On la distingue suivant sa violence, en bénigne & maligne.

a. Farcin volant, benin, *Farcimen benignum*.

Les pustules occupent le cou, le dos, la tête, sont plus petites & moins nombreuses; les unes font éruption, & les autres se séchent spontanément.

Les remédes indiqués sont ceux qui corrigent la viscosité du sang & son acrimonie; leur usage doit être précédé de

(*a*) Ecoulement de serosité par les narines, semblable à une hemorragie par le nez.

celui des lavemens : la nourriture sera adoucissante, & on donnera une boisson avec la farine & le son ; on ajoutera l'aquila alba, à la nourriture, & enfin on en viendra à l'usage des diaphorétiques, pour dessécher les pustules, & résoudre les tumeurs squirreuses.

b. *Farcin malin, cordé, intérieur, chancreux, bifurqué &c. Farcimen malignum.*

C'est celui qui produit des ulceres fetides, & près de grosses veines, des tumeurs qui ressemblent à une corde nouée ; souvent il est accompagné de la phlegmatorrhagie & de la plegmatie éléphantine des pieds de derriere.

Cette espece est sur-tout estimée contagieuse : on doit prendre garde que le cheval ne léche ses ulcéres ; on doit le mettre dans un lieu à part : après l'avoir saigné & purgé, & l'avoir tenu à une diete humectante, on lui fera prendre une ptisanne sudorifique ; & ensuite l'œthiops mineral & le cinnabre. On appliquera sur les tumeurs squirreuses, un emplâtre émollient, tel que l'onguent d'althea, & faisant de nouveau prendre les remedes généraux, on administrera de légéres frictions mercurielles : sur ces entrefaites, on emportera la sanie des ulceres avec des décoctions déterfives ; ceux qui sont putrides & vermineux, seront traités par les antiseptiques & même par les caustiques ; on couvrira avec des linges, les jambes du cheval atteintes de ladrerie, & on lui injectera dans les narines d'une décoction d'orge avec le miel. S'il y a phlegmatorragie, ordinairement elle se guérit par une suppuration copieuse qui arrive aux pieds spontanément : l'usage de la poudre de vipere acheve la guérison. Voyez l'*Encyclopedie*, où cette matiere est traitée plus au long par *M. Bourgelat*, par les soins de qui l'Ecole Vétérinaire fondée à Lyon, fait tant de progrès.

4. Ecrouelles mésentériques ; est-ce le rachitis écrouelleux ? la chartre, *Puzos, Maladies des enfans, chap. 8.* Les malades sont appellés *enfans en chartre.* c.

On la connoît, 1°. par la pâleur ; 2°. par la mauvaise humeur, ou un dégout qu'ont les malades pour tout ; 3°. par l'inappétence ; 4°. par la physconie ou enflure de l'abdomen ; 5°. par une puanteur extraordinaire des matieres fécales.

On trouve après la mort, tous les visceres farcis ; les glandes du mésentére enflées, l'épiploon abbreuvé d'une graisse liquefiée ; l'ascite & l'hydropisie de poitrine, qui se sont formées dans l'agonie ou aussi-tôt après la mort : dans le dernier dégré de cette maladie, arrive l'œdematie & principalement celle des mains, avant-coureur de la mort.

Cette maladie différe des écrouelles vulgaires, en ce qu'elle

attaque dans un âge moindre, qu'elle affecte les glandes du mésentere & non celles du col, & en ce qn'elle produit la pâleur du visage; tandis que les scrophuleux ont souvent la face pleine & colorée.

Les causes de cette maladie cachectique, sont la naissance qu'on tient d'un pere ou d'une mere valetudinaires, ou mal gueris d'un vice vénérien : on voit des familles où les enfans mâles se portent très-bien, tandis que les femelles sont attaquées de ces écrouelles. Certains enfans en guérissent vers l'âge de dix ans.

Souvent un genre de vie fortifiant, comme les travaux de la campagne, l'usage du vin, une infusion légere de canelle ou de fer rouillé, préviennent cette maladie. Il est bon, s'il y a suspicion de vice vénérien dans les parens, d'employer les préparations mercurielles, comme l'aquila alba, qu'on prend intérieurement de tems en tems; la poudre de racine de quinquina, dont on prend six grains chaque jour dans une soupe, du moins pendant l'hyver; & de tems en tems l'eau de rhubarbe & le syrop de chicorée composé, afin de retablir le ton des parties, de résoudre la viscosité de la lymphe & d'entraîner son acrimonie par les voies urinaires.

5. Ecrouelles d'Amerique. *Roussel de usu aquæ marinæ, pag. 133. c.*

C'est l'espece qui convient avec l'européane par les tumeurs squirreuses du col; mais elle en différe par les excroissances fongueuses & noires de la tête, enracinées dans le pericrâne & qui imitent le Pian. Un enfant de la Jamaique avoit le cou couvert de tumeurs écrouelleuses; sa tête étoit aussi couverte d'un nombre prodigieux de tumeurs fongueuses jaunes & noires; ces tumeurs étoient profondément enracinées dans le péricrâne, & leurs petites têtes étoient molles comme une éponge & percées de petits trous d'où sortoit une sanie sanguinolente au moindre contact.

Après avoir pratiqué la saignée, on appliqua un onguent fait avec la poix liquide; on donna ensuite l'éthiops végétal, & on fit boire chaque jour, une ou deux verrées d'eau de mer, afin de lâcher le ventre, ce qui fut continué pendant plusieurs mois; par cette méthode les tumeurs de la tête & du col furent dissipées.

La boisson d'eau de mer est non seulement efficace dans les écrouelles d'Amérique, mais encore dans les écrouelles vulgaires; on commence son usage, par une petite dose qu'on augmente jusqu'à une livre qu'on prend pendant plusieurs mois : par cette méthode, *M. Roussel*, & parmi nous,

M. Cusson, ont guéri quelques écrouelleux. Voyez les *Aphorismes de Roussel.*

6. *Maladie singuliere*, observée par M. Petit, Méd. & par M. de Makey, Chirurg. Journ. de Méd. 1758, pag. 38 & 317; *Scrophula periodica.* L.

C'est une espece de farcin propre aux hommes, dans lequel il naît en différentes parties du corps ; à la face, par exemple, & aux parties génitales, des tumeurs charnues, douloureuses & quelquefois rouges, de la grandeur d'un pois, & qui acquiérent en peu de jours, celle d'une noix ; ensuite elles rentrent sans suppuration, laissant la peau jaune, & disparoissent entiérement, pour revenir dans un autre tems ; sans causer aucune autre incommodité. Cette maladie persiste pendant plusieurs années : *M. Petit*, sans soupçonner aucun vice vénérien, l'a traitée & guérie par le moyen du mercure, après avoir tenté inutilement tous les autres remedes.

Ladrerie des porcs. *Liger* ; scrophula chalasis ; chalasosis *des Grecs ;* scrophula leprosa *de Gilbert Langlois de Lepra.*

On la connoît par des tubercules noirs, blancs, jaunes & pisiformes, qui naissent sous la langue, dans toute la cavité de la bouche & partout le corps. Elle commence par la stupeur & l'assoupissement ; l'animal peut à peine se soutenir sur les pieds de derriere, ses soies sont sanguinolentes à leur racine. J'ai vu dans les chairs de ces cochons, des glandes moindres qu'un pois qui étoient très-épaisses, blanches, dures & gonflées d'une matiére sébacée, & par conséquent scrophuleuses, fixées dans les chairs.

Les personnes expérimentées en l'art vétérinaire, font dans ces cas, saigner les porcs à la queue, le coucher sur de la paille propre, & laver souvent.

Suivant *Gilbert*, *Gordon* & autres, cette espece d'écrouelles attaquoit les hommes éléphantiaques, sur-tout ceux qui étoient affligés de l'éléphantiase vrai ; car ils avoient des glandes partout le corps & principalement à la langue.

8. Le farcin des Moluques.

Ce sont des tophus & des ulcéres endémiques dans l'Isle Amboyne, & principalement dans les Isles Moluques ; les Suisses les nomment *amboinense poken.*

Il naît sans congrès vénérien à la face, aux bras & aux jambes, des tophus ou tumeurs dures & squirreuses, dont le nombre égale celui des clous & des verrues qui viennent en Picardie aux mains & aux pieds ; s'il arrive qu'ils s'ulcerent, ils jettent une matiére lente & gommeuse, si âcre &

ſi mordante, qu'elle produit des ulceres profonds & caves avec des bords calleux & renverſés ; ce mal reſſemble à la vérole par la laideur & la difformité qu'il cauſe : mais les douleurs n'y ſont pas auſſi grandes, & il ne produit pas la carie des os auſſi facilement, à moins qu'un mauvais traitement ne l'y détermine. Cette maladie naît des exhalaiſons ſalées de l'air, de l'uſage du poiſſon, du pain de ſagou & du vin de palmier, auquel on doit auſſi attribuer le beribery.

XXII. CANCERE ULCERE'; *ulcere chancreux*, ou *cancereux ;* carcinoma, de *carcinos*, cancer & *nome*, ulcere rongeant.

Le cancer eſt une maladie grave dont le principal ſymptôme eſt un chancre ulcere, ou un ulcere ſordide, dont les bords ſont renverſés & ſquirreux, & qui produit par intervalles, des douleurs lancinantes ; à ces accidens ſe joignent une ichoroſité ſanguinolente, des excroiſſances fongueuſes, des veines variqueuſes qui occupent le voiſinage de la glande endurcie, & la fievre hectique.

Le ſiege de cet ulcere eſt dans toutes les parties glanduleuſes douées d'un ſentiment exquis ; comme à la langue, aux levres, aux joues, aux yeux, au col, aux mammelles, à la matrice, au pénil, &c. ; mais non pas au cerveau, au poumon, au foie, à la rate, &c. quoique tout carcinome, ſoit jugé provenir d'un chancre occulte, il n'eſt pas moins vrai qu'à la langue, à la bouche, à l'œil, le malade l'apperçoit quelquefois d'abord ſous la forme d'un ulcere. Lorſque le cancer eſt caché dans les mammelles, il ſe montre ſous la forme d'une tumeur dure & lancinante, rouge extérieurement, cauſant un très-grand prurit, qui s'enracine de plus en plus, pendant que les parties circonvoiſines ſe tumefient enfin, s'ulcerent, & verſe une humeur ſanieuſe. Souvent les tumeurs ſquirreuſes, les verrues indolentes, lorſque le ſang eſt infecté d'un vice cancereux, dégénérent en carcinome ou en ulceres chancreux, ſi on les irrite par des eſcarrotiques, ou par un traitement chirurgique.

On regarde communément la cauſe proégumene du carcinome, comme un virus particulier, dont on ignore abſolument l'action méchanique ; enſorte que la théorie de cette maladie, eſt trés-obſcure, & qu'on doit en attendre la guériſon des antidotes & non des remedes rationels : cependant ſi la maſſe du ſang a été exactement purgée de ce virus, on peut, quoique la partie affectée ne puiſſe pas être traitée méthodiquement, entreprendre, avec aſſurance, de la guériſ

par l'extirpation : fur quoi consultez les ouvrages chirurgiques.

On purge la maffe du fang d'un virus quelconque, par l'ufage de bouillons de poulet, de grenouilles, de tortues avec les écreviffes de mer, les racines de gramen, de fraifier, & de plus avec les feuilles de fyfimbrium aquatique, de chicorée & de taraxacum, entremêlés de legers purgatifs ; enfuite on prend le petit lait & les laitages, pendant long-tems quand l'eftomac peut les fupporter, on fait ufage fur-tout de la diéte lactée, en été, des bains domeftiques, des eaux acidules, d'Alais & d'Yeuzet ; on reprend, en automne, l'ufage des bouillons, du petit lait, & l'on prend le lait d'âneffe. On procéde enfuite à l'amputation de la tumeur, quand elle n'eft pas adhérente aux côtes & aux glandes voifines, s'il n'y a point de fievre, & fi l'habitude du corps eft refaite : autrement il faut ufer de fpécifiques différens, fuivant l'efpece du cancer.

1. Cancer vulgaire. C.

C'eft celui qui n'eft fomenté par aucun autre virus, qui eft du moins exempt de virus verolique, & fe guérit beaucoup plus rarement & difficilement ; il paffe vulgairement pour une maladie chronique & incurable. Les fpécifiques qu'on y emploie depuis quelques années, font les extraits de ftramonium, de belladona, de jufquiame blanc & noir, de cigue, de napellus & de phytolacca, la perficaire & la poudre de *Guy*.

Dans un homme addonné au vin, qui étoit depuis long-tems affecté d'un cancer cruftacé aux levres & aux narines, j'ai vu, après qu'on eût inutilement employé les onctions mercurielles, faire ufage extérieurement, & avec fuccès, de l'huile d'olives, dans laquelle on avoit fait nouvellement infufer des feuilles pilées de perficaire d'Europe ; l'efcarre étant tombée au bout de quinze jours, le malade fut guéri, ainfi que cela arrive ordinairement. Voyez l'hiftoire que j'ai donnée autrefois dans les *Mémoires de l'Académie R. des Sc. ann. 1743*. Je laiffe à décider à d'autres, fi ce *carcinome cruftacé*, qu'on connoît vulgairement fous le nom de *noli me tangere*, eft une efpece différente du carcinome qui affecte les glandes conglomerées.

La poudre de *Guy* a été ainfi nommée d'une certaine plante corrofive inconnue, qui eft peut-être le *daphnés*, & mife en poudre : on pratique un fillon au tour du cancer par le moyen de la pierre infernale, & quand l'efcarre eft tombée, on met chaque jour de la fufdite poudre qui produit infenfiblement la féparation de la tumeur de fa bafe, &

la fait enfin tomber, pourvu cependant qu'il ne se forme pas d'excroissance hors du sillon, comme cela m'est arrivé la premiere fois que j'ai employé ce remede : les Suédois ont acheté fort cher cette poudre des Anglois, qui ne leur ont pas déclaré d'où elle venoit.

M. Lamberger a employé le premier intérieurement, l'extrait des feuilles d'atropa belladona, en commençant par le quart d'un grain & augmentant insensiblement, ce qui a quelquefois réussi & a été réiteré heureusement par *M. Barluc. Journ. de Méd. Janv. 1761 & Mars. 1757.*

L'extrait de conium maculatum, vulgairement cigue, a été employé avec succès par M. Storck, en plusieurs pays, en commençant par un ou deux grains, & augmentant peu à peu jusqu'à une dragme, en appliquant extérieurement la décoction des feuilles.

L'extrait de stramonium est beaucoup plus violent ; on n'en donne d'abord que le tiers d'un grain, sans quoi il causeroit des vertiges.

L'extrait des feuilles de jusquiame noire, qu'on employe depuis deux grains, en augmentant peu à peu jusqu'à deux scrupules, n'a presque produit aucun effet parmi nous, & on a retiré beaucoup plus d'avantage de l'extrait des feuilles de jusquiame blanche, dont on donne au commencement, le tiers d'un grain, chaque jour, en augmentant par dégrés la dose, jusqu'à ce qu'il produise la sécheresse de la gorge & l'étranguillon; on la continue pendant plusieurs mois ; on l'a vu guérir des cancers de la matrice.

On a encore donné l'extrait des feuilles & de tiges d'aconit, broyées à la dose de deux grains avec deux drachmes de sucre ; on donne de ce mêlange depuis six grains jusqu'à douze ou plus ; *M. Lehmacher* s'en est servi dans un cancer.

Les feuilles de phytolacca d'Amérique, qui croît dans nos jardins, s'appliquent sans risque sur les affections cancereuses; les Médecins ont aussi employé depuis peu intérieurement son extrait contre cette maladie ; nous attendons l'événement de leurs tentatives ; il paroît jusqu'à présent que ce remede, quelque ressemblance qu'ait sa saveur avec celle du sel ammoniac, a une faculté sédative.

Le plus usité & le plus sûr des médicamens, est l'extrait des feuilles de cigue ; & parmi nous celui de jusquiame blanche ; nous l'avons vu deux fois déveloper des tumeurs cancereuses, qui auparavant ne paroissoient pas, comme la décoction des souches de dulcamara dévelope quelquefois des bubons vénériens cachés ; dans une maladie de cette espece, très-grave, que nous avions vue à Nisme, *M. Razoux D.*

M. nous a appris depuis, *Hist. de l'Acad. R. des Sc. ann. 1760*, combien cette décoction fut salutaire. Les poisons végétaux sont donc les remedes de ces maladies jusqu'ici incurables ; il n'est pas douteux qu'on doit mettre dans le même rang, le virus scabieux & varioleux, comme le prouve ce que nous avons dit touchant l'anestesie mélancholique.

Consultez les Auteurs sur la curation du cancer ordinaire.

2. Cancer syphilitique ; *Cambuca* de paracelse. C.

J'ai vu il y a quarante ans, à Alais, une femme autrefois attaquée du virus vénérien, & qui l'étoit depuis longtems, d'un cancer à la mammelle, plus grand que la tête d'un enfant : par le moyen de l'usage du mercure que prescrivit *M. Deidier, Professeur en Médecine*, le cancer s'ulcera & diminua jusqu'à la grosseur du poing ; mais il ne put être entiérement guéri & il fallut en venir à l'amputation. Depuis peu, j'ai vu deux cancers aux mammelles, dans une fille infectée d'ancienne date du virus vénérien, lesquels par l'usage de l'extrait de jusquiame blanche, acquirent la grandeur d'un œuf de poule, avec une douleur lancinante & des glandes dures & tumefiées qui s'étendoient jusqu'à l'aisselle : ces cancers & les ulceres de la gorge, les douleurs nocturnes, &c. furent entiérement dissipés au bout de trois mois, par l'usage de l'esprit antivénérien. D'où je crois pouvoir inférer qu'il est des cancers différens en caractere & en espece des cancers vulgaires, que nous avons vu quelquefois guérir par les seuls remedes mercuriaux.

XXIII. Léontiase.

Les Médecins anciens entendoient par ce nom, une maladie, qui, comme un lion, inspire la terreur à ceux qui la voyent, & qui change tellement la figure humaine, qu'elle ressemble, en quelque sorte à celle d'une bête, ce qui peut se dire non-seulement de la ladrerie, mais encore des maladies suivantes.

1. Léontiase Porc-épi, *d'Ascanis Journ. de Méd. Mars 1756. Philosophic. Transact. Sloane n°. 424.* Malade *the percupino-man, le porc-épy.*

On a vu cette léontiase dans un Anglois dont la tête étoit hérissée dans tous les endroits qui n'étoient pas exposés à l'air, de poils roides, transparens, longs de sept lignes & épais de deux ou trois. Ces soïes tomboient en automne ; cet homme eut cinq enfans qui furent tous attaqués de la même maladie.

2. Léontiase corniculée, *d'Ash. Journ. de Méd. 1756, & Sloane, Philosoph. Transact. n°. 424, & année 1685 ; de*

George Francus de Cornutis ; de Dumonceau, Journ. de Méd. Fev. 1761, pag. 145. En 1685, on vit en Angleterre, une femme nommée Anne Jacson, dont le corps étoit parsemé de différentes petites cornes : & depuis peu, *M. Ash, Secretaire de l'Academie de Dublin*, a rapporté l'histoire d'une fille qui avoit dans toutes les articulations, plusieurs excroissances cornues ; ces excroissances avoient passé de l'état de verrue à celui d'ossification. Voyez un grand nombre d'exemples de ces sortes de productions dans le corps, dans le *Journ. de Med. L. C.*, plusieurs avoient un ulcére chancreux à leur base ; j'ai vu tirer un petit os de la grandeur d'une noix, du milieu de la cuisse, lequel n'étoit adhérent à aucun os.

3. Léontiase vituline. *Voyez Vandermonte, Journ. de Méd. Nov. 1756, avec figure.*

C'est une maladie de naissance dans laquelle les diverses parties de la face, sont monstrueusement grosses, sans douleur & sans changement de couleur, de maniere qu'elles représentent le museau & la tête d'un veau, ou de quelqu'autre brute. Voyez sur cela *Ambroise Paré, des monstres.*

XXIV. LA CLAVELÉE, *malis*, vulgairement *Passion bovine ; Malis hypodermatitis* de Lancisi, part. 3. de bovillâ peste.

C'est une maladie dans laquelle il sort des tumeurs ou des abcés du corps humain, des vers ou des semences vermineuses : ou dans laquelle ces matieres sont nichées dans les ulceres.

Ces insectes vermiformes sont sans pieds ; par-là, on les distingue des poux qui accompagnent le phthiriase. Les larves sont une matiere qui prend la forme d'insecte, dès qu'elles sont écloses des œufs ; alors elles sont ordinairement sans pieds, molles, rongeantes, & ont la forme d'un vrai animal, lorsqu'elles ont quitté leur peau. L'année derniere, les mouches carnacieres causoient dans les parties exposées à leurs piqueures, des pustules qui presque toutes ressembloient à celles de la petite vérole ; d'où naissoient des larves blanches, semblables à un grain d'orge & vermiformes, qu'on trouvoit dans chaque pustule, lorsqu'elle étoit mûrie. *M. Razous, Médecin*, a tenu pendant quelques jours, dans une bouteille de verre, de ces larves, qui se changerent toutes en des mouches carnacieres. Les vers qui s'engendrent dans les ulceres sordides négligés, sur-tout en été, & qu'on a observés tant de fois, reconnoissent la même origine. *M. Linnæus*, les a même observés en Laponie, pendant les rigueurs de l'hyver, dans certains cerfs ; les taons percent le cuir de

ces animaux & dépofent des œufs dans la plaie où les larves paffent l'hyver chaudement & fans accidens ; auffi un grand nombre de ces cerfs, déviennent furieux, tombent dans l'amaigriffement & meurent. Chez nous, les taons s'infinuent dans les narines des brebis & des chevres, & dépofent des œufs dans leurs finus frontaux : pareille chofe arriva à une infinité de perfonnes à Alais, pendant la pefte de 1720 ; car prefque tous ceux qui prirent l'émétique pour fe garantir de la maladie, vomirent une grande quantité de larves femblables à des grains d'orge. Il eft ordinaire aux Bouchers, de trouver en été, dans le conduit choledoque des brebis, certains infectes longs d'un pouce, larges, blancs, fans pieds & femblables à des tœnia ; ce font des larves d'infectes volatils, qui s'infinuent dans l'anus de ces animaux. Mais rien n'eft fi commun & fi connu des Paftres, que le taon qui perce avec fon aiguillon le cuir des bœufs & y dépofe fes œufs, choififfant même les bœufs les plus gras ; il en naît des tumeurs qui lorfqu'elles viennent à fuppuration, laiffent voir de nouveaux taons ; c'eft delà que cette maladie a reçu depuis long-tems le nom de paffion bovine.

1. La Clavelée ou le Claveau. *Liger, Maifon ruftique.* C'eft une maladie familiere aux bêtes à laine : il naît prefque par tout leur corps des furoncles, appellés en François, *clous* ; d'où eft venu à la maladie le nom de *Clavelée.* On trouve un ver logé dans la cavité de ces furoncles lorfqu'ils fuppurent ; cette maladie eft cenfée contagieufe.

Curation. On doit couper ces furoncles, fans pourtant toucher au ver, & on doit verfer du fuif fondu dans la playe.

Nous voyons quelquefois dans les hommes, un grand nombre de furoncles & prefque épidémiques, fans qu'il y ait des vers dans la tumeur qui fuppure, à moins qu'on ne prenne pour ver, des floccons fibreux blancs, que les Chirurgiens nomment ordinairement *bourbillon* ; ou à moins que l'ulcére ne foit fi fordide, & le malade fi négligent, que les mouches puiffent dépofer des vers dans ces ulcéres.

Ces infectes font, ou des mouches carnaciéres, ou hypnobofques aptérées, ou à tête de taon.

Voyez *Linnæus de noxâ infectorum.*

Je ne vois pas ce que les Arabes ont entendu par l'affection bovine qu'ils ont mife au rang des maladies des hommes. (Voyez *Freind. hift. med. de ætio.*) Je fçai feulement que certaines perfonnes font attaquées en différente parties du corps, de certaines tumeurs, dans le pus defquelles on a trouvé des vers. Et M. *Lefevre, Méd. Doct. d'Uzés*, m'a raconté que cette maladie fut obfervée dans cette Ville il y a ... de trente ans.

2. Clavelée vermineuse. Voyez *Saltzmann, de verme narium, Argentinæ, 1721.*

En 1718, on porta à l'Hôpital de Strasbourg un jeune homme à qui des vers, dont les uns plus petits, les autres plus grands, avoient percé la peau & rongé une grande partie du corps. La graisse de l'œil gauche en avoit totalement été consumée, de même qu'une grande portion des chairs de laine & du jarret, ce qui offroit un spectacle digne de commisération.

Lorsqu'on fit l'ouverture du cadavre, on ne trouva aucun ver dans l'intérieur, ni dans aucun viscére.

3. Clavelée d'Amérique, *de Dellon*, Voyage aux Indes. *Biecho*, dans le Brésil; *Chiques*, des Américains. *de Linnæus, de miraculis insectorum, p. 323. Puce à queue fourchue.*

Les chiques sont un petit insecte à peine visible qui se rencontre souvent dans les endroits mal propres & près des murailles; ils s'accrochent aux pieds des hommes & percent les pores de la peau : souvent ils se tiennent cachés sous les ongles, sans y causer de douleur. Cet accident arrive à ceux qui sont chaussés, quoique ceux qui vont pieds nuds y soient plus sujets. Lorsque ces animalcules sont nichés dans la peau sous l'épiderme; ils y croissent, dans l'espace de quinze jours, au point qu'ils ont la grandeur d'un pois, & plus ils sont grands, plus difficilement on les arrache. Les parties qui en sont atteintes s'ulcerent & sont rongées, à moins qu'on ne les enleve de bonne heure, car il faut les chasser tous les jours. Les ulcéres qu'ils causent, sont si corrosifs, qu'on voit des Négres qui ont les pieds décharnés, & les os à nud. On arrache ces insectes noirs, avec une épingle, ou on les tue avec la poudre de tabac; ensuite on guérit les ulcéres avec des médicamens détersifs & les épulotiques vulgaires, suivant M. *Virgile*, de qui j'ai appris l'histoire de l'épian d'Amérique. L'insecte qu'on nomme chique est une vraie puce par sa couleur, sa grandeur & sa figure; il se trouve par-tout dans la poussiere lorsque le tems est sec, & lorsqu'il pleut ou que le tems est humide, cet insecte meurt, il ne se trouve nulle part, & les Negres en sont exemps. Il s'insinue souvent entre les ongles des pieds, & dans toutes les parties du corps indifféremment. L'irritation qu'il cause d'abord, n'est point désagréable; mais lorsqu'il a percé la peau, le prurit est insupportable : ceux qui ont les pieds chaussés comme les Européens, en sont moins souvent attaqués que les Négres, qui marchent pieds nuds & sont paresseux. Cet insecte parvient en trois ou quatre jours, à la grandeur d'un pois. Il perd alors la couleur de chataigne qu'il avoit, & prend

la forme de la graine d'écarlate, ou d'une écaille coriacée, blanche, sphérique & remplie de petits grains, ou semences froides. Cette écaille est fortement adhérente à la peau, comme le kermés l'est à l'yeuse ; ce qui me fait soupçonner que c'est une espéce de graine d'écarlate, & l'espéce femelle qui, lorsqu'elle est pleine se tient immobile dans la partie : cependant *Virgile* n'a vu sortir aucun insecte des œufs de cette écaille lorsqu'elle s'ouvre. La partie où l'écaille reste attachée s'exulcere.

La curation est facile. Lorsque ces insectes sont peu nombreux, on les ôte les uns après les autres, avec la pointe d'une épingle ou d'un couteau, & l'on saupoudre l'ulcére avec des cendres de tabac brûlé. Lorsqu'il y a beaucoup de ces insectes, & qu'ils couvrent, par exemple, tout le pied, on trempe un linge dans du goudron & on en enveloppe la partie affectée ; les insectes tombent bien-tôt, & le malade, en se lavant les pieds est délivré de son mal.

3. *Malis acridophagorum*, de Drak, *Voyage autour du monde.*

Près de l'Ethiopie est une Nation acridophage, ainsi nommée, parce que les hommes ne s'y nourrissent que de sauterelles qu'ils ramassent au printems, & salent ensuite, pour les conserver : c'est la seule nourriture de ceux qui habitent les déserts. Les Negres sont maigres, lestes, petits & ne vivent pas au-delà de quarante ans, car à cet âge, il s'engendre dans leurs chairs, des insectes qui leur causent une démangeaison fort incommode. Ces insectes sont si nombreux, que le corps en est partout couvert. Ces insectes leur rongent l'abdomen, ensuite la poitrine & les autres parties jusqu'aux os.

5. Clavelée causée par les crinous, *d'Etmuller ;* Crinous, maladie des poils, *de Horstius ; Comedones*, *dracunculus nostras ;* Cridones, &c. de certains ; dans notre pays *Masclous.*

Cette maladie, qui est commune parmi nous, attaque les enfans peu après leur naissance. La peau de leur dos, de leurs bras & de leurs jambes est percée par de poils épais, noirs, longs d'une ligne, roides & touffus, ou qui sont à peine éloignés les uns des autres d'une ligne. Si on frotte ces soies avec de l'huile, elles deviennent plus sensibles & paroissent telles que celles des cochons. Les jeunes malades crient ne dorment point, & s'amaigrissent ; il y en a même qui sont attaqués de convulsions, qui refusent de têter & qui ont la fiévre. Les accoucheuses frottent de deux en deux jours légérement, avec leurs mains imbibées d'huile & de salive, la peau, afin de faire tomber ces soyes ; ou bien el-

les lavent souvent ces enfans avec de l'eau tiéde où l'on a détrempé un peu de farine, & les essuyent ensuite avec des linges secs. Ces soies renaissent trois ou quatre fois dans le premier mois de la naissance ; elles deviennent noires de plus en plus, & enfin elles tombent. Si nous en croyons *Horstius*, les enfans de deux ans sont même sujets à cette maladie.

6. Dragoneau. *Malis dracunculus*, Pathol. method. *Colebrilla*, des Américains ; *Dracunculus*, des Perses, *de Kempfer fasc. 3, observ. 4.* Ver de Guinée, *Sennert le confond sans raison avec les crinons des enfans. Dracontium*, des Grecs. Voyez, *Velchii exercit. de vena medinensi. Nervus medinensis*, ou *Irk medini*, d'Avicene ; mal nommé *vena medeni carmonensis ; Ickon*, de Guinée ; *Pejunck* & *Ivaru*, des Perses.

C'est un véritable ver que *Kempfer* a deux fois tiré vivant. Il est d'un blanc pâle, tendre, de la grosseur d'une corde de harpe ; il a à son museau de petits poils, avec un point noir & quelque trace de bouche ; il a aussi à la queue, un point percé en maniére d'anus ; sa longueur varie & est de plusieurs pieds.

Il vient dans les pays chauds & ardens, sous un ciel intempéré, dans une terre, sabloneuse, stérile, salée & séche. On l'avale en buvant des eaux des citernes impures & véreuses, & d'autant plus facilement que la secheresse de l'été est plus grande. Il se loge dans les chairs, principalement dans le tissu cellulaire, depuis les genoux jusqu'aux pieds ; plus rarement dans le scrotum, les lombes ou les bras ; il suit ordinairement les plis des muscles, & ce qui est pire, il s'accroche aux os, d'où l'on ne l'arrache que fort difficilement : tantôt il est solitaire, & tantôt accompagné de plusieurs autres.

Sa sortie du corps est annoncée par une fiévre de courte durée, avec une légere rougeur & tumeur de la partie ; le lendemain il paroît une pustule de la grandeur d'un pois, tendre, aqueuse, transparente & souvent d'une couleur noire ; au troisiéme jour, on apperçoit le museau du ver, qui sort peu à peu, & il faut ordinairement dix jours pour l'ôter tout à fait. On l'enléve facilement du scrotum & du jarrêt ; mais on ne l'arrache guères que dans l'espace de vingt jours, du pied où il attire tous les jours une grande quantité de matiére purulente, y cause de grandes douleurs & beaucoup de ravage : souvent il s'insinue dans le corps des voyageurs, sans causer d'autre incommodité qu'une douleur dans la partie affectée.

Curation. On mûrit la tumeur par l'application d'un emplâtre

plâtre émollient, ensuite on roule le ver autour d'une petite courroie, de la longueur d'un pouce, & on le contient avec un épitheme, pour qu'il ne rentre pas en dedans; on nettoye deux fois par jour l'ulcère, & on en retire le ver, en prenant garde de le tirer trop fortement ou trop subitement, ce qui causeroit des douleurs atroces & la rupture du ver. Le ver étant ôté, on guérit facilement l'ulcére; il y en a qui le guérissent en le lavant tous les jours avec de l'eau froide.

Les habitans de Carthagéne en Amérique, sont sujets à cette maladie, au rapport de *M. Antoine Ulloa.* Elle commence par un phlegmon de la cuisse, de la jambe ou du bras, qui étant amolli par les suppuratifs, donne le dragoneau, que l'Auteur croit pourtant être sans vie, & que les habitans nomment *Colebrilla. Cocchi Bagni de Pisa* nomme cette maladie *Dracuntiase.*

7. Clavelée des prés.

Vulgairement à la Martinique, *Bêtes rouges des Savanes*, ce sont des insectes qui ressemblent aux premiers par leur museau, & qu'on trouve dans les prairies nommées Savanes, ils sont remarquables par leur tête rouge. Il y en a qui s'attachent aux jambes des hommes: & d'autres au grouin des animaux où ils causent un prurit insuportable.

On les fait mourir avec la décoction de feuilles de vignes, d'orangers, d'herbes odoriférantes & principalement des feuilles de l'arbre appellé *Mombain.*

8. Clavelée de Westphalie, vulgairement *Dic-Varen*, nouvelle maladie eudémique de la Westphalie, premiere espéce, *de Schenckius*, *l. 6. p. 919.*

Cette maladie fut endémique dans la Westphalie, le pays de Gueldre & la Frise, vers l'année 1596, au rapport d'*Henri de Bra.* Elle se montroit avec des douleurs vagues, principalement dans le dos & les lombes, & qui se transportoient rapidement dans les diverses parties. Ces douleurs étoient rongeantes, pareilles à celles que cause la morsure des vers. La premiere espéce étoit accompagnée d'une tumeur dans les articulations, opiniâtre, & qui laissoit voir des taches semblables à celles des scorbutiques; ces tumeurs venant à suppurer, laissoient un ulcére malin, sur-tout aux pieds, d'où l'on tiroit des vers semblables aux ascarides.

Voyez la cure dans *Schenckius.*

9. Clavelée transylvanique, *de Heurnïus*, *epistol. ad forestum. Dievaren marasmodicum*, *& Dievaren podagrico-scorbuticum*, *d'Henri de Bra*, cité par *Schenckius.*

Cette espéce differe du rhumatisme saltatoire, par des vers

ou afcarides qui fortent des fiftules placées aux genoux, ou avec les urines, s'il faut en croire les Auteurs.

Cette efpéce étoit dans le même tems, eudémique en Tranfylvanie ; elle différoit de la premiere, 1°. en ce qu'elle ne caufoit aucune tumeur ; 2°. en ce qu'elle produifoit une efpéce d'étifie ; 3°. en ce qu'elle caufoit la foibleffe des membres ; 4°. parce que les vers, qui reffembloient à ceux qui s'engendrent dans le fromage, fortoient avec les urines, du refte les douleurs févifſoient pendant la nuit dans l'une & l'autre efpéce ; il n'y avoit point de fiévre, ou qu'une fiévre lente, & le ventre étoit ferré.

10. Clavelée furieufe. Voyez, *fyftema naturæ animal. de M. Linnæus, gen. 245.* Animal cocyte, *de Linnæus, gen. morb. 257.* A.

On la connoît par un petit ftygmate jaune, & par une douleur très-vive, qui font caufés par un infecte vermiforme fort petit, long de deux lignes, qu'on nomme furie infernale, & qui pénetre dans les chairs. Voyez *Linnæi, acad. amœnit. tom. 3, pag. 322.* En Suéde, cet infecte tombe de l'air, & s'infinue en un moment, dans le corps des hommes ou des bêtes, & caufe de fi grandes douleurs par les aiguillons crochus dont il eft hériffé, & qu'il enfonce dans les chairs, qu'il tue quelquefois dans un quart d'heure ; il y en a qui réfiftent plus long-tems. Les peuples de Finlande mettent fur la partie bleffée, du lait coagulé depuis peu, la douleur fe relâche & l'infecte fort dehors ; d'autres percent la partie avec un couteau, & enlevent ainfi cet animal furieux.

XXV. YAW de Guinée ; EPIAN ou PIAN d'Amérique ; *Frambœfia.*

C'eft une maladie contagieufe, endémique en Guinée & en Amérique ; quelquefois elle vient de naiffance, comme le Pere Labat l'affure des Caraïbes. Son principal fymptôme eft une grande quantité de fongofités, qui ont la rougeur & la figure du fruit de framboifier ; c'eft de-là qu'on l'appelle en Afrique Yaw, qui fignifie framboife. A ces accidens, fe joignent des ulcéres fordides, des exoftofes, des caries, des ankylofes & l'émaciation.

Si on en croit les defcriptions fidelles qu'on a faites de cette maladie, elle eft de deux efpéces, l'une africaine nommée *Yaw* ; & l'autre américaine, qu'on appelle *Pian* ou *Epian*, de laquelle parle feulement le *Pere Labat, voyage en Amérique* & M. *Chevalier D. Méd.*

1. Yaw de Guinée, *Effai d'Edimbourg, tom. 6.*

C'eft une maladie endémique en Guinée, commune parmi les enfans & les adolefcens, principalement parmi les Ne-

gres : elle est contagieuse, & celui qui en a été attaqué une fois, en est exempt dans les suites.

Elle commence par des taches qui ne sont pas plus grandes que la tête d'une épingle, mais qui s'augmentent de jour en jour ; dans la suite l'épiderme s'en sépare, & il paroît une escarre blanche, d'où sort une petite fongosité rouge qui, par sa couleur, sa grandeur & sa figure, imite une baye de framboisier ou de mûrier. Les poils, s'il y en a autour, blanchissent ; ces fongosités font toute leur croissance dans l'espace de deux ou trois mois : elles naissent dans toutes les parties du corps, mais sur-tout aux aines, aux parties naturelles, à l'anus, à la face & aux aisselles, plus il y en a, plus elles sont petites, & moins il y en a, plus elles sont grandes. Le malade n'éprouve d'autre incommodité que celle que cause la sanie qui sort de ces ulcéres, qui sont sensibles, mais non pas douloureux. Parmi les fongosités, il en est une principale qui seule résiste, entre toutes les autres, à l'usage de l'aquila alba ; on la ronge avec des escarrotiques.

On guérit cette maladie, par l'onguent mercuriel, ou par l'usage de l'aquila alba ; on ne doit employer ces mercuriaux que quand les fougosités ont fait toute leur croissance ; si on les employe plutôt, il survient des douleurs nocturnes, des caries & des exostoses. Après que les petites fougosités ont été détruites par l'usage du mercure, on guérit la principale qui résiste, par les escarrotiques.

Cette affection est différente de la vérole, comme il paroît par son histoire, quoiqu'on puisse la guérir heureusement par le mercure, comme la gale & les autres affections de ce genre.

2. Le Pian ou Epian ; les malades sont appellés *Pianistes Frambœsia americana*. C.

Pian, parmi les Negres, signifie une baye de fraisier, d'où est venu le nom de la maladie : son principal symptôme consiste dans des excroissances fongueuses, qui ont la couleur, la figure, la consistence & souvent la grandeur de ces bayes. Un autre symptôme est un ulcére sordide par lequel la maladie commence, & qui est vulgairement appellé la mere des pians, en Indien *mamapian*. Un troisiéme symptôme est nommé la *crabe*, c'est une excoriation de la plante des pieds & de la paume des mains, il est de deux espéces, & on le distingue en *crabe verte* & en *Crabe séche*.

Cette maladie est chronique, contagieuse & périlleuse, elle attaque beaucoup plus souvent les Noirs que les Européens ou les Blancs. *M. Virgile, Chirurgien de Montpellier*, qui a pratiqué à Saint-Domingue pendant douze ans, & qui

a eu occasion de traiter des milliers de Pians, m'a raconté ce qui suit touchant cette maladie.

Elle naît d'un ulcére long comme le pouce ou la main, d'abord superficiel & muqueux, qui ne differe guères d'un ulcére ordinaire, qu'en ce qu'il est plus opiniâtre & résiste à l'usage des remédes ordinaires. Cet ulcére naît indifféremment dans toutes les parties du corps, mais plus fréquemment aux jambes ; ensuite il se forme plutôt ou plûtard, un plus ou moins grand nombre de fongosités dans les diverses parties du corps. Quand elles sont petites, comme les boutons de la petite vérole, elles sont si nombreuses, que quand on regarde de loin le visage ou la peau, elles ressemblent à la petite vérole ; quelquefois elles sont moins nombreuses & beaucoup plus grosses, quelquefois de la grandeur d'une noix. Ces fongosités, soit petites ou grandes, d'une couleur rose ou d'un pâle rouge, grenues ou hérissées de petites papilles toujours humectées d'une mucosité roussâtre, & qui ne sont adhérentes à aucun ulcére, mais à la peau. Plus elles sont nombreuses, plus ordinairement elles sont bénignes. S'il n'y en a que sept ou huit, encore que le malade en soit guéri par les remédes, il est à craindre qu'elles ne reviennent ; c'est pourquoi les Negres ont coutume de provoquer l'éruption des pians, par les sudorifiques.

Les *Crabes vertes* sont des excoriations amples qui naissent sous les pieds ou aux mains, & opiniâtres ; elles ne sont accompagnées d'aucune tumeur, & ont la même couleur & la même forme, comme un muscle qui seroit dépouillé de toute sa peau : elles sont humides, douées d'une sensibilité exquise, & elles incommodent beaucoup les Negres qui vont nuds pieds. Les crabes séches different des vertes, en ce que la peau est dans les mêmes parties, coriacée, séche, pourtant douloureuse, âpre, blanchâtre, comme farineuse & rayée.

L'ulcére, nommé *Mamapian*, creuse, ronge peu à peu les chairs, & quand la maladie est ancienne, la carie affecte les os voisins, & les articulations voisines s'exostosent, s'ankilosent, & éprouvent des douleurs qui redoublent pendant la nuit. Ces ulcéres sont muqueux & pâles ; aucun caustique n'y peut produire l'escarre ; & ils ne sont accompagnés d'aucun pian ni d'aucune fougosité : en quoi ils different beaucoup de l'yaw de Guinée, que *M. Virgile* n'a jamais observé, quoiqu'il ait vu des milliers de Negres venus de tous les pays d'Afrique.

L'une & l'autre de ces maladies ont cela de commun, que si celui qui en a été traité, reste sain pendant trois mois, il en

eft exempt pour toujours. Aucune fiévre aigue n'accompagne cette maladie : mais fi on la néglige, ou fi l'on ne la guérit pas, elle caufe fouvent l'étifie, qui eft fuivie d'une lienterie & d'une phthifie mortelle. Lorfque la maladie eft ancienne, elle produit de nouveaux ulcéres & des excoriations ou crabes.

Le Mamapian eft une maladie contagieufe qui fe gagne en couchant avec une perfonne qui en eft attaquée, fur-tout par le coït ; il n'y a pourtant aucun figne d'une vérole récente ; tels que des ulcéres, de poirreaux, des verrues, des bubons, la gonorrhée, &c. & il ne vient pas plutôt aux parties de la génération qu'aux autres ; ce qui prouve évidemment qu'il eft différent de la vérole. Une autre maniere dont le mamapian eft contagieux, eft par l'intervention des mouches ; car fi une mouche, qui s'eft repofée fur un ulcére d'un Pianifte, va enfuite fe repofer fur une plaie quelconque d'une perfonne faine, cette plaie, auparavant fimple & pure, fe convertit en mere-pian, & il naît après, des fongofités non dans l'ucére, mais à la face, aux bras, au tronc & aux autres parties.

Il n'y a encore aucune curation certaine de cette maladie. Les Négres délayent la fuye qui s'attache aux chaudrons, avec du fuc de limon, & ils mettent de ce mêlange avec une efpatule, fur l'ulcére & les fongofités : ils oignent avec du fuif, les crabes féches, roides, tendues & douloureufes ; ils les oignent auffi, ainfi que les crabes vertes, avec un onguent préparé avec la poudre des fcories de fer, vulgairement *machefer*, celle de vitriol, d'alun, & la fuye mêlée avec l'efprit de nitre. Ils traitent de la même maniére l'ulcére appellé *Mamapian*.

M. Virgile guérit quelques malades, par l'ufage de quatre-vingt bains & de dix onces de pomade mercurielle, dont l'adminiftration dura pendant plus de deux mois. Certain Médecin anglois mêloit douze onces de falfepareille & autant de fucre brut, dans vingt-quatre livres d'eau de fontaine, renfermée dans un vafe de verre ; il expofoit enfuite le vafe bien bouché pendant quinze jours au foleil ; il donnoit aux malades quatre verres de cette tifanne par jour, en leur interdifant toute autre boiffon. Ce reméde prévalut fur tous les autres ; il fe nomme *Gooldrinck*.

Un homme appellé *Sara*, mêloit fept ou huit gouttes de folution de mercure faite dans l'efprit de nitre, avec deux livres de tifanne de falfepareille, & faifoit boire de cette tifanne aux Pianiftes. Il en guérit, à la vérité, plufieurs, mais il en tua un beaucoup plus grand nombre, ou leur caufa la phthifie. Ce reméde a beaucoup d'affinité avec le

ſpécifique antivénérien de *M. le Baron de Van-Swieten* ; ſçavoir, avec le ſublimé corroſif, mais il lui eſt inférieur en ſuccès.

La deſcription de cette maladie faite par le *Pere Labat*, ne paroît pas du tout être juſte, lorſqu'il dit, qu'il naît par tout le corps des puſtules couvertes d'une croute jaune, rénitentes, indolentes, de la groſſeur du petit doigt, dont les unes ſuppurent, & les autres ſont ſéches & farineuſes.

ORDRE V. *AFFECTIONS IMPETIGINEUSES.*

CET ordre contient les maladies cutanées, chroniques, ſouvent contagieuſes & virulentes, qui, pour cette raiſon, ont coutume d'être appellées *virus*, comme le *virus vérolique*, *ſcorbutique.* Mais le nom de *lues* a été auſſi donné aux tumeurs ; auſſi dit-on : *le virus rachitique*, *ſcrophuleux*, *cancéreux.* Toutes ces maladies font leurs ravages ſous deux états qui ſont ſucceſſifs, c'eſt-à-dire, ſous un état occulte ou évident : Ou pour parler plus correctement, ou la peau y eſt toute entiere, ou elle eſt ulcérée ou crouteuſe, comme il arrive dans les inflammations éruptives, qui ne different des maladies de cette claſſe, que par la fiévre qui les accompagne ; du reſte, elles ſont cutanées & contagieuſes, ou on les regarde vulgairement comme épidémiques, comme ſont la peſte, la rougeole, la petite vérole ; de ſorte que l'état des convaleſcens de ces maladies, reſſemble parfaitement aux affections impétigineuſes.

Toutes ces maladies ont cela de commun, qu'on peut les communiquer aux Sujets ſains, par la voie de l'inoculation ou inſertion. Elles dépendent donc d'un certain germe ou *virus* qui peut, à la maniere d'un ferment, tellement changer la maſſe des humeurs, qu'il en naiſſe la même maladie dans la perſonne inoculée.

Notre ſiécle voit les grands ſuccès de la petite vérole inoculée : or, la maladie cutanée des troupeaux eſt ſemblable à la petite vérole, & peut-être auſſi que cette maladie a été heureuſement inoculée aux brebis de Carcaſſone. L'inoculation de la petite vérole, quand elle prend, rend innocente cette maladie périlleuſe par elle-même, & dont preſque perſonne n'eſt exempt. Mais outre la petite vérole, on inocule d'autres maladies cutanées pour délivrer d'autres maladies plus graves ; ainſi quand la ſuppreſſion de la teigne, de la gale ou d'une dartre, a produit l'anaſarque, la phthiſie, ou d'autres maladies pernicieuſes, ſouvent il a été ſalutaire de rappeller l'éruption des premieres maladies ; ainſi

M. Deidier a guéri des hydropiques presque désespérés, & qu'aucun autre reméde n'avoit pu guérir, en leur faisant prendre la chemise d'un galeux.

Comme chacune de ces maladies contagieuses a son germe particulier, de même la providence a fourni des antidotes propres à chacune, comme le soufre & le mercure pour la *gale ;* le mercure, le coris cœrulea, le lobelia cardinalis, le gayac officinal, le cala-guela, &c. pour la *vérole ;* le citrus medica, & le cochlearia des boutiques pour le *scorbut ;* le conium maculatum, & l'atropa belladona, pour le *cancer*. Plusieurs ont aussi retiré, dans ces maladies, de grands avantages, du solanum dulcamara, du quinquina, de la salsepareille, &c.

Les molécules de ces antidotes adherent à celles du principe virulent, soit pour raison de quelque affinité particuliere, ou de la ressemblance de leur gravité spécifique. De cette combinaison, naît un corps qui ne nuit point, ou qui, en se mêlant à quelque matiére excrementitielle, est évacué avec elle. Ainsi le sublimé corrosif, qui est un poison très-violent, devient un reméde salutaire en le saturant avec beaucoup de mercure.

On calme, on assoupit, l'action de ces différens venins, par les remédes adoucissans & délayans; ainsi la vérole, la gale, le cancer, les écrouelles, &c. sont calmés par des bains domestiques répétés, & par un long usage du lait; il y a lieu de croire qu'une partie du levain est entraîné dehors par les urines ou par les sueurs, ou que ses molécules salines, âcres, sont enveloppées par le mucilage du lait.

Plusieurs de ces maladies sont nouvelles, & nous ont été apportées des pays étrangers, ou bien encore elles sont exotiques. Les maladies qui nous sont venues de l'étranger, sont la vérole, le scorbut & le rachitis. Les maladies nées dans notre pays, sont les écrouelles, le cancer, la gale & la teigne. Les maladies étrangéres à notre pays, sont l'épian, la ladrerie, la lépre, la plique, &c.

Presque toutes ces maladies, si nous en exceptons celles dont l'antidote est connu, sont incurables ou très-opiniâtres. Les inflammations exanthemateuses n'attaquent gueres une seconde fois celui qu'elles ont déja attaqué ; ainsi ceux qui sont guéris de la peste, de la rougeole ou de la petite vérole, ne sont jamais, ou presque jamais, attaqués de ces maladies : mais la vérole, la gale, le scorbut & les autres affections impétigineuses, ne jouissent pas de la même prérogative ; car ces maladies peuvent attaquer plusieurs fois.

XXVI. VÉROLE *Syphilis.*

Ceux qui, après un commerce impur, ſont attaqués de petits ulcéres aux parties génitales, leſquels ſuccedent ſouvent à une gonorrhée ſupprimée; ou d'un bubon, de crêtes, de condylomes autour de la vulve & du podex: enſuite de puſtules par toute la peau, rouges, livides, ulcérées au milieu, ou crouteuſes, & par la ſuite du tems de douleurs nocturnes, d'ulcéres à la gorge, aux narines, &c. ceux-là ont une vérole récente ou ancienne.

Mais ſi ces affections cutanées n'ont pas lieu, & que le virus ait été contracté ſans coït, en allaitant, par des baiſers, ou en couchant avec des perſonnes gâtées, & que les malades ſoient attaqués d'autres ſymptômes, comme de douleurs dans les os, d'une ophtalmie, de l'étiſie, de la leucorrhée, de la phthiſie, &c. ces maladies ſont nommées à la vérité ſyphilitiques ou vénériennes; mais ce nom ne leur convient point, encore qu'elles dépendent du virus vénérien.

Il ne faut pas croire que des maladies qui naiſſent d'un même principe, ſi elles réſident dans des organes différens, ſoient de même genre: car tous les Médecins conviennent que la peripneumonie, l'hepatite & la nephritie, ſont des maladies de divers genres, encore qu'elles proviennent d'une même cauſe; ſçavoir, d'une diathéſe inflammatoire du ſang: ſans cette diſtinction, il n'eſt pas poſſible de donner aucune idée fixe, aucune définition de la vérole, de l'hyſterie, de la gale, &c.

La vérole, qui eſt différente dans les différentes nations, y déſigne dans toutes, la même choſe. Voyez les *Prolégomenes du tome premier, page* 33. Son nom lui vient de *Syn* avec, & de *Phileo* j'aime, amour mutuel. C'eſt une maladie nouvelle qui a paſſé de *Saint-Domingue* en Europe; ce furent des Eſpagnols qui, revenus d'Amérique, furent conduits au ſiége de Naples, & la répandirent dans toute l'Europe en l'année 1476. Pour raiſon de l'analogie qu'a cette maladie avec les autres maladies cutanées, *Berenger de Carpi* fut induit à y employer le mercure.

Cheyne, pendant qu'il étoit encore jeune, ayant conçu la maniére vraiment méchanique, dont le mercure mêlé au ſang diſſout ſes parties viſqueuſes, il attribua toute l'action du virus vénérien à un épaiſſiſſement de la lymphe. M. *Aſtruc* a ſuppoſé ce virus acide corroſif; & par l'exemple du ſublimé corroſif, qui ſe convertit par l'addition de beaucoup de mercure, en un ſel innocent, il a penſé que le mercure détruiſoit de même l'action du levain de la vérole.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de l'espéce de vérole connue ; mais il en est d'autres espéces exotiques qu'on n'a pas décrit assez exactement, & qui appartiennent à ce genre, dont elles different cependant en ce qu'elles n'attaquent pas les parties génitales à la maniére de la vérole de notre pays.

1. Vérole commune ; *syphilis venerea ; lues venerea*, d'Astruc ; *scabies venerea*, de Locher. A.

C'est celle qui naît ordinairement d'un commerce impur, & survient à une gonorrhée supprimée à contre-tems : elle produit d'abord des ulcéres, des phimosis, des tumeurs des testicules, des bubons, des fics, des crêtes, &c. ensuite des pustules crustacées dans les diverses parties du corps, des tubercules durs, ou la couronne de Venus au front, des ulcéres dans la gorge & dans le nez, des caries dans les os de la tête, des douleurs nocturnes avec la fiévre hectique, & d'autres symptômes de même nature.

Cette vérole differe de la ladrerie, en ce qu'elle attaque les parties génitales au commencement : l'une & l'autre, à la vérité, carie les os, est contagieuse, & produit la puanteur de la bouche & du nez, à cause des ulcéres qui naissent dans ces parties ; mais les parties, dans la vérole, ne sont pas dépourvues de sentiment. Elle differe de la lépre, en ce qu'il y a dans celle-ci, des verrues ou tubercules durs, crustacés, secs, semblables au fruit de lierre, de l'épaisseur du doigt, dispersés sur la face & par-tout le corps, & parce que cette vérole affecte au commencement les parties de la génération, ce que ne fait pas la lépre. Il est difficile d'assigner des bornes entre ces diverses affections impétigineuses, soit parce que la lépre & la ladrerie se voient aujourd'hui rarement, soit parce que leurs germes se trouvent souvent combinés dans le même sujet.

On doit administrer l'antidote de cette espéce de vérole, de maniére qu'il entre peu-à-peu dans la masse du sang, sur-tout dans les vaisseaux lymphatiques & osseux, & qu'il corrige ou détruise le virus, sans causer aucune évacuation sensible : il faut en conséquence l'employer à petite dose & dans des intervalles différens, & il faut faire précéder les remédes qui appaisent l'effervescence du sang, corrigent son accrimonie & sa viscosité, & diminuent l'érétisme des solides. Plus le virus est ancien, âcre & actif, plus on doit être soigneux de prendre ces précautions ; car il est des virulences plus accrimonieuses que d'autres, comme lorsque le virus syphylitique est compliqué avec le scorbutique, herpetique, ou scrophuleux ; plus ce virus est ancien, plus il pénétre avant dans les parties cartilagineuses & osseuses, plus on le déracine difficilement.

La méthode la plus ſûre aujourd'hui pour traiter la maladie vénérienne, eſt la méthode des ftictions mercurielles par l'onguent Neapolitain; cet onguent ſe prépare avec trois onces de mercure très-pur, éteint dans un peu de thérébentine & dans ſix onces de graiſſe de porc, qu'on triture & mêle bien enſemble. Lorſque la maladie eſt récente, que le malade eſt affecté de chancres, de bubons ou de quelque autre ſymptôme: après l'avoir ſaigné & purgé, on lui fera prendre tous les jours un ou deux bains domeſtiques tiédes; quand il en aura pris une trentaine, & qu'il aura uſé des rafraîchiſſans s'ils ſont néceſſaires, on le ſaignera & purgera de nouveau, pour le diſpoſer à prendre les frictions mercurielles. Ces frictions ſe font ſur toute la peau, excepté à la tête & à la partie antérieure de la poitrine & de l'abdomen, à moins qu'il n'y ait des ſignes d'un virus exiſtant dans ces parties. On a coutume d'employer dans tout le cours du traitement, environ huit ou neuf onces d'onguent; on en donne dans chaque friction, depuis deux dragmes juſqu'à ſix, & on laiſſe entre chacune, un, deux ou trois jours d'intervalle, ou davantage ſi la fiévre ſurvient, ſi la bouche s'enflamme, & ſi la ſalivation arrive; ou bien on emplôie une moindre doſe de pommade. Ces intervalles plus longs qu'on garde, ou ces doſes du reméde plus petites qu'on adminiſtre, n'ont d'autre inconvénient, que de cauſer une plus grande dépenſe de tems. Au contraire, lorſqu'on ſe preſſe trop, on peut cauſer des ſymptômes graves, comme l'eſquinancie avec le gonflement de la langue, & ſa ſortie hors de la bouche, la diſſenterie, une fiévre aigue, & la ſalivation; de maniére que le mercure s'évacue & eſt employé en pure perte. Le premier jour, on frotte l'un ou l'autre pied pendant une demie-heure, avec deux drachmes d'onguent, ou plus, & on le couvre d'un chauſſon. Le troiſiéme jour, on frotte l'autre pied de la même maniére: trois jours après, on frotte de même l'une des jambes: & l'autre enſuite, après trois jours d'intervalle, en les couvrant l'une & l'autre, d'un linge; on continue de cette maniére juſqu'aux cuiſſes, aux feſſes, au dos & aux bras, en frottant la même étendue de la peau chaque fois, & la couvrant de linges qu'on garde juſqu'à la fin de la maladie, à moins qu'il ne ſurvienne quelque ſymptôme grave. Le malade reſpirera pendant ce tems, un air tempéré, tel que celui de printems ou d'automne: il uſera d'une diéte médiocre, humectante & rafraîchiſſante, d'une large boiſſon de décoction d'orge, & quatre fois par jour de lait de vache, ou pur, ou en forme de ſoupe, cuit avec du pain ou du riz. Si la fiévre ſurvient, ou ſi le Médecin ſe preſſe trop dans l'adminiſtration du mercure, ſur-tout ſi la curation eſt un peu

avancée, le malade usera seulement de bouillons & de crêmes. On continuera cette méthode & l'usage de la pommade mercurielle, jusqu'à ce qu'on ait vu s'évanouir les symptômes de la vérole, comme la gonorrhée, les ulcéres, les bubons, le phymosis, les fics, les douleurs, &c. s'il y en a d'opiniâtres, qui demandent les secours chirurgiques, comme un phymosis, un bubon qui suppure, des verrues, des poirreaux : on doit pratiquer ces opérations pendant l'administration du mercure. Mais il y a des maladies syphilitiques qui persistent quelquefois après la guérison de la vérole, comme la gonorrhée, les exostoses, les paralysies, les surdités, les douleurs des os ; on doit les traiter ensuite par des remédes particuliers. Si après avoir frotté tout le corps, la vérole ne se dissipe pas : le malade demeurera pendant quelquelque tems, dans les linges qui ont servi pendant le traitement ; & si ce secours est inutile, il faudra avoir recours à de nouvelles frictions : enfin quand la guérison est achevée, il est de coutume d'employer de nouveau la saignée & la purgation ; il faut ensuite baigner le malade, & le remettre au régime des personnes saines.

Il est aujourd'hui une autre méthode qu'on ne doit pas mépriser, inventée par M. *Keyser* : elle consiste dans l'usage de pilules faites d'un certain sel mercuriel, encore inconnu ; (*a*) on les prend tous les jours, en en augmentant chaque jour la dose, pendant un mois & demi. Cette méthode n'exige point des préparations ennuyeuses, & n'oblige pas le malade de garder continuellement le lit ; & quoiqu'elle cause quelquefois la phlogose de la bouche, elle paroît préférable à la premiere dans beaucoup de circonstances, si un long usage confirme ses succès heureux & constans.

On doit consulter sur le traitement de la vérole & de ses accidens, l'ouvrage achevé de M. *Astruc*, *de luc venerea ;* car notre dessein n'est que de traiter sommairement chaque Chapitre, afin de ne pas trop grossir ce Livre.

Les autres espéces de vérole différent du syphilis vénérien, en ce qu'elles n'attaquent pas les parties genitales ; on les contracte en tetant, ou donnant à teter, ou par des baisers ; elles n'exigent pas moins d'être traitées par le mercure: leur diagnostic est donc obscur, & ne peut guère être décrit ; car il est dans la pratique beaucoup de choses qu'on connoît par un long usage & par un profond instinct, sans qu'on puisse les bien décrire.

Dans la vérole qui est accompagnée d'ulceres, de carie &

(*a*) Voyez en la formule dans la Pharmacopée Chirurgicale Angloise, traduite depuis peu en François, avec des augmentations que nous y avons faites. Elle se vend chez le même Libraire que la Nosologie.

d'exoſtoſe, ou qui eſt invétérée, on retire fort ſouvent de l'utilité, du reméde de M. *Van-Swieten*, ou du mercure ſublimé corroſif, dont on diſſout ſix grains dans douze onces d'eſprit-de-vin. Cet eſprit-de-vin ſe prend à la doſe d'une cuillerée ou deux, en buvant par-deſſus, d'une décoction émolliente, comme de racines de guimauve; on prend ce reméde une ou deux fois par jour, & on le continue pendant des mois; on lave les ulceres avec la même liqueur. Ce reméde vaut mieux dans la vérole invétérée, carieuſe & ulcérée, que dans la récente, & il a beaucoup d'affinité avec le reméde qu'on employe depuis long-tems dans les Iſles Eſpagnoles d'Amérique contre le pian.

Dans la vérole accompagnée d'ulceres & de carie, qui a éludé les effets du mercure & des dragées de *Keyſer*, il convient de donner le ſublimé corroſif à la maniere de M. *Swieten*; ſi le mal réſiſte à ces remédes, il faut inſiſter ſur la diete blanche & les bouillons incraſſans & délayans: cependant avant d'abandonner le malade comme incurable, il eſt bon d'eſſayer de l'uſage de la panacée, des pilules mercurielles, des bois ſudorifiques, & autres remédes ſemblables.

2. Vérole polonoiſe; *Syphilis polonica.* Voyez Stabel de plicâ. hiſtor. primam.

Le virus caché de la plique produit des ſymptômes qu'on pourroit, ſi on n'y prenoit garde, attribuer au virus venerien; telles ſont des douleurs lancinantes de la tête & des membres qui durent des années, des ulcéres ſordides au nez & au goſier, des nodus & des tubercules aux mains & aux pieds. Si dans ces cas, on adminiſtre le mercure, le mal s'irrite, les os du nez ſe carient; la gorge & la luete tombent en pourriture; une humeur fétide tranſpire de la tête, il n'y a aucun ſoupçon de virus venerien, l'imagination ſe vicie, l'appétit ſe déprave, & les ongles déviennent raboteux.

Cette maladie ſe guérit par les médicamens qui développent la plique cachée, ſouvent contractée dans le ſein de la mere, pris intérieurement, par les ſudorifiques & les purgatifs, & extérieurement, par une décoction de lycopodium dont on fomente la tête.

Ce virus, comme le virus venerien, reſte quelquefois caché, pendant long-tems dans le corps; enſuite, ſi on le néglige, il produit pluſieurs ſymptômes qui ont de l'affinité avec la vérole, comme la chute des ongles, le maraſme, l'éroſion du nez, la céphalée, le tintouin, la goute ſereine & l'apoplexie: tous ces maux arrivent quelquefois par contagion, comme le prouve l'exemple de l'Apothicaire, dont *Stabel, diſſert. citatâ, hiſtor. 2â.* fait l'hiſtoire; ils arrivent

fur-tout si la plique a été coupée. Le virus de la plique, comme celui du rachitis, cause des luxations, des fractures, la carie de divers os. Voyez *Stabel. Distertat. histor. 1â. & undecimâ.*

Cette espece de vérole est contagieuse, & se gagne en couchant avec des personnes attaquées de la plique, ou bien elle se transmet des peres aux enfans : elle différe cependant beaucoup du syphilis venerien, en ce que son virus ne réside point dans les liqueurs séminales, qu'il ne se propage point par le coït & n'affecte pas les parties génitales ; mais comme le virus venerien, il corrompt les os, y cause des douleurs & les rend carieux & cassans.

3. Vérole de l'Inde ; *Lues Indica*, Guill. Pison ; *Bubas* en Espagne ; *Mia* au Brésil.

Quoiqu'il ressemble à la vérole d'Europe, en certaines choses, soit daus les accidens ou la curation, il en différe pourtant beaucoup ; ce syphilis se contracte non-seulement par le coït & est héréditaire, mais encore il est produit par un léger attouchement, par un aliment fétide, salé, par une boisson rance & corrompue, & se guérit plus facilement comme il attaque plus facilement en Afrique & en Amérique, soit les étrangers, soit les natifs du Pays.

On le guérit par des décoctions de salsepareille & de *caarobe*, qu'on fait précéder de l'usage des bains ; si on le néglige, il produit des douleurs & même des caries : *Pison* a vu des ulceres purs, abandonnés par les Européans comme incurables, & qui furent guéris par des onguens dont la base étoit le suc de tabac avec le camphe & l'esprit de vin.

Nous ne pouvons presque rien dire de certain touchant le syphilis des Indes, des Moluques & d'Amérique, parce que la médecine n'est pas assez cultivée dans ces pays, pour que nous puissions compter sur une histoire de ces maladies, fidelle & exempte de préjugés. C'est peut-être aussi par préjugé, que les Chinois reconnoissent une espece de syphilis, qui naît sans contagion venerienne, d'exhalaisons marécageuses : je place ici ces especes, afin que les Médecins qui iront dans ces pays, examinent avec soin si ce sont réellement des especes différentes.

XXVII. Scorbut, *scorbutus. Ileos hæmatites* & *magni splenes* d'Hippocrate ; *Stomacace* & *Scelotyrbe* de Pline ; *Morbus polyrizzos* & *Polymorphos* de Maynwaringius ; *Scorboks lebendig* des Allemands ; *Blouewescheut, Bloeuvefschuyt* & *Scharbock*, des Saxons ; *Schoerbuck* & *Schorbuk* d'Olaus magnus ; *Scheurbuyk* & *Scheurbek* des Flamands ; *Scurvy* des Anglois ; *Seascurvy* d'Addington, *Blaak-leg* des Ecossois.

On le connoît par des taches aux jambes, jaunes & livides, par la ſanguinolence des gencives, leur gonflement & leur puanteur.

Les *principes* du ſcorbut ſont, 1°. un air froid; 2°. un air humide; 3°. une vie oiſive; 4°. des affections langoureuſes de l'eſprit, comme le chagrin & la crainte; 5°. des alimens groſſiers & viſqueux, ſans végétaux : aucune de ces cauſes ne ſuffit ſeule, pluſieurs doivent concourir enſemble. Le ſcorbut ſe prépare en automne & en hyver, il ſort au printems & s'adoucit en été. Outre ces cauſes, les perſonnes qui voyagent ſur mer, éprouvent un ſcorbut qui eſt produit par le biſcuit, les eaux, le poiſſon & les viandes corrompues dont ils uſent. La matiere de la tranſpiration eſt ſupprimée par le froid, l'humidité, l'oiſiveté, la triſteſſe & la nourriture groſſiere; elle ſe corrompt & s'alkaliſe; c'eſt cette acrimonie particuliere putride, qui eſt la cauſe du ſcorbut.

Les cauſes *prédiſpoſantes*, ſont des maladies chroniques qui ont précédé, des fievres intermittentes, l'uſage des médicamens métalliques : les cauſes *procatartiques* ſont une navigation difficile, le ſiege d'une ville, la diſette d'alimens végétaux, la peur, le chagrin, le défaut d'exercice, un air froid & humide.

On nomme *ſcorbut accidentel*, celui que produiſent les principes procatarctiques dans les perſonnes ſaines qui n'y ſont pas prédiſpoſées.

Scheurbeck en flamand, ſignifie ulcere de la bouche & des gencives; les Saxons nomment le ſcorbut *bloeuweſchuyt*, & les Ecoſſois *black-leg*, à cauſes des taches bleues & noires des jambes; on le nomme *ſcheurbot*, à cauſe des douleurs des os, & *ſchorbuk* à cauſe des coliques & des douleurs d'eſtomac qui l'accompagnent.

Cette maladie étoit à peine connue avant le ſeizieme ſiecle; on a écrit près de cent traités, dans l'eſpace des deux derniers ſiecles, & il n'en exiſtoit aucun auparavant.

On diſtingue trois périodes dans le *ſcorbut*, delà vient qu'on diviſe cette maladie en ſcorbut commençant, croiſſant, & invétéré.

(*a*) Scorbut commençant. C.

Le viſage eſt pâle & légérement enflé; les levres & les caroncules lacrymales ſont verdâtres; la couleur du corps, qui eſt au commencement pâle, devient ſucceſſivement obſcure & livide : l'ame eſt triſte & conſternée; la pareſſe, la laſſitude occupent les membres, la ſtupeur & la foibleſſe s'emparent des genoux. La difficulté de reſpirer que les malades éprouvent, & la laſſitude, s'augmentent au moindre mouve-

ment; les gencives sont d'abord affectées de prurit, ensuite elles se gonflent & saignent facilement; alors l'haleine est puante, les gencives noires-rouges, molles, spongieuses, ensuite elles se corrompent & deviennent fongueuses. Les hémorragies des gencives & des autres parties arrivent; la peau séche jusqu'à présent, est luisante & polie, ou âpre & écailleuse: les tâches sont rouges, bleues, livides ou noires; les unes sont lenticulaires & les autres plates; elles abondent aux jambes, au tronc, aux bras & aux cuisses; mais elles n'occupent presque jamais la face.

(*b*) Scorbut croissant.

Les tendons des fléchisseurs de la jambe, sçavoir, des demi nerveux & membraneux; plutôt que du grele & du biceps, retirent la jambe vers le femur & la roidissent; les genoux s'enflent & sont douloureux; ces parties perdent leur mouvement; c'est là la gonagre scorbutique. Il survient une *asthenie*, ou langueur considérable, & lorsque les malades ont été long-tems dans le repos, le moindre mouvement les fait tomber en syncope: ceux qu'on expose au grand air, meurent souvent subitement: la couleur de leur visage est plombée: ils sont attaqués de pleurodynie ou de douleurs de poitrine; il survient des hémorragies du nez & des gencives, des hémoptisies, des flux hépatiques purement sanguins, & les ulcéres deviennent sanguinolens; pendant ce tems, les fonctions des sens ainsi que l'appetit, vont bien: quoique l'ame & le corps soient abbatus, & les malades n'éprouvent aucune douleur que lorsqu'ils se meuvent.

(*c*) Scorbut invétéré.

Les anciennes cicatrices des ulceres, s'il y en a, s'ouvrent; la peau des jambes craque, il y a une tumeur molle, livide, douloureuse & des ulceres fougueux & sanguinolens; les malades éprouvent des fievres synoques, putrides, accompagnées de pétéchies & d'une sueur froide; des ménorragies mortelles, la jaunisse, l'ascite, l'hypochondriacie, des contractures, une douleur de poitrine avec serrement, une constipation opiniâtre du ventre, une dyspnée qui tue subitement; l'urine est peu abondante, fétide & rouge; enfin les défaillances & la mort arrivent.

Pourquoi lorsque les gencives sont corrompues, le palais est-il sain? Pourquoi seulement les genoux & les tendons des muscles fléchisseurs de la jambe, & non pas ceux des autres parties, sont-ils affectés de contractures? Pourquoi la face est-elle exempte de taches, & pourquoi les fonctions de l'ame, la perception le jugement, & l'appétit sont-ils entiers?

L'affinité du virus ſcorbutique, avec la gravité ſpécifique de certaines parties, fait qu'il affecte & adhére plutôt aux unes qu'aux autres. Voyez la *Diſſert. de médicamens.*

Le ſcorbut n'eſt pas contagieux dans les camps & dans les ſieges ; il épargne ceux qui uſent d'une bonne nourriture, comme les Commandans des troupes ; mais il fait des ravages parmi les ſoldats, qui couchent dans des lieux froids & humides, mangent du pain groſſier, boivent de mauvaiſes eaux, & ſont dévorés par le chagrin.

Le virus ſcorbutique récent épaiſſit la lymphe des glandes du meſentere ; la ſynovie des genoux & l'humeur mucilagineuſe de la peau des jambes. Le virus ancien diſſout le ſang & la ſubſtance ſolide du cœur, des poumons, des gencives, des muſcles, les apophyſes des os & les extrêmités des côtes ; il ne cauſe preſque jamais la carie des os des machoires, & jamais il ne léſe le cerveau ; mais il rend les fluides ſi âcres, que le ſang eſt noir comme de l'encre dans les muſcles, & que la ſéroſité qui eſt épanchée ſous la peau, dans la poitrine ou l'abdomen, enflamme, pêle les mains des Anatomiſtes qui la touchent, & fond la moëlle des os.

Le ſang amaſſé ſous la peau & qui produit les taches noires & livides, ſe réſout, de maniere que ſi les taches qui commencent à jaunir dans leur circonférence, & diminuent en intenſité de couleur, c'eſt un bon ſigne.

Curation générale. Les remedes indiqués ſont : 1°. ceux qui aident l'excrétion des humeurs par les ſelles, les reins & la peau, & qui empêchent que le virus ne cauſe par ſon ſtagnation une plus grande acrimonie & une plus grande corruption ; 2°. les remedes qui corrigent ce virus, en délayant & adouciſſant, ou qui le détruiſent par une propriété ſpécifique.

Secours diététiques. On ſe nourrira de végétaux récens de toute eſpece, & s'il eſt poſſible, de ſalades rafraîchiſſantes & acides, dont on fera un uſage aſſidu & copieux ; entre les légumes on loue la laitue, l'endive, le chou, l'avoine & l'orge : parmi les acides, les meilleurs ſont les limons, les citrons, les oranges, la groſeille, l'oſeille, le pourpier, le poiré, le cidre, le vin blanc : parmi les adouciſſans, tous les laitages, les crêmes d'orge, de riz, d'avoine, de ſagou, le pain de froment bien cuit & les viandes fraîches.

Parmi les âcres, l'oignon, l'ail, le poireau, la fumeterre, le ſyſimbrium aquatique, le coclearia des boutiques, le raifort, la moutarde, la carde, le bécabunga, la petite joubarbe, la rave & la ménianthe. Les malades retirent un grand avantage des bouillons & des ſoupes faits avec la chair de jeunes animaux, ou avec quelqu'autre viande fraîche qui ne

soit ni salée, ni fumée, & beaucoup de végétaux qui soient en partie, acidés ou alkalescens, & en partie doux & légumineux.

Secours gymnastiques. Le malade évitera l'air humide & froid ; il couchera dans un lieu chaud & sec, & portera de vêtemens qui ne soient pas humides ; il fera un exercice modéré & retablira sa transpiration par tous les moyens possibles, à quoi contribuent beaucoup la tranquillité de l'esprit, la liberté & la gaiété.

Secours chirurgicaux. On n'en n'emploie presqu'aucun ; la saignée y est très-nuisible, & funeste dans le scorbut invéteré.

Les meilleurs *secours pharmaceutiques* se tirent des végétaux, comme les alimens ; mais ils sont différens dans les différentes maladies scorbutiques : on retire sur-tout de l'avantage de ceux qui lâchent le ventre, comme les tamarins, les prunaux, les apozémes, les bouillons d'herbes potageres, & la crême de tartre; de ceux qui aident la transpiration, comme l'*eau de Goudron*, la décoction de jeunes branches de pin : de ceux qui excitent le flux des urines, comme l'oxymel scillitique, qu'on doit prendre à petite dose, mais plusieurs fois repétée dans le jour, ensorte qu'on en prenne une once & demie par jour ; ce remede souverain lâche le ventre, calme les douleurs & facilite toutes les excrétions.

Les narcotiques sont fort nuisibles, quelque calme qu'ils procurent aux douleurs ; car ils abattent les forces & dissolvent le sang : on doit éviter les substances métalliques, principalement le mercure, le fer, l'antimoine : les cathartiques forts, ou les médiocres nuisent aussi, & les eccoprotiques seuls sont utiles.

On se lavera la bouche trois fois le jour, avec l'huile de vitriol dont on mettra quelque goutte dans une vehicule : on retirera ensuite de l'avantage du suc de limon, d'orange, des feuilles de cochléaria, du sysimbrium aquatique, &c. Voyez *Stomacace*. On se fera suer à jours alternatifs, en prenant au commencement, deux ou trois fois, deux grains de pilules scillitiques, ou un bol fait avec la thériaque & le camphre, en buvant par dessus une tisanne des bois sudorifiques : les remedes, lors même que la maladie est dissipée, doivent être continués long-tems, afin d'éviter la récidive.

Le petit lait de chevre, dans lequel on met un peu de sel polycreste, & qui est alteré par les anti-scorbutiques, convient sur-tout pour entraîner les âcretés du sang par les urines : ensuite on achevê de l'adoucir par le lait pur.

Les bains tiédes préparés avec une décoction de plantes aromatiques, sont utiles, pourvu qu'il n'y ait pas d'hémorragie à craindre ; ils poussent par la transpiration, délayent les humeurs, & valent mieux que les étuves qu'on employe ordinairement pour provoquer les sueurs. Des scorbuts suivans, quatre sont froids, & le cinquiéme est chaud & douloureux.

(*d*) Scorbut livide ; *Abraham Nitzsch. Traoc. Theoretico-pract. de scorbuto exercitûs Russici. 1747.*

Cette espece se fait connoître par de grandes marques noirâtres autour des jambes & des articulations, souvent autour des paupieres & dans le blanc même de l'œil ; les yeux sont enflés, rouges & atteints d'ophtalmie & d'échymose ; les gencives sont fort enflées, décolorées, ramollies & rendent quand on les presse, une ichorosité jaune & fétide ; les parotides sont enflées, l'urime est d'un rouge vif ; une peau parsemée de marques obscures, un peu rouges ou livides, avec fievre & des douleurs aigues, tel est le caractere de cette espece. Elle regna à Wibourg & à Petersbourg en 1732, 1733.

(*e*) Scorbut pétéchial, *Abraham Nitzsch.*

Les tâches sont plus noires-rougeâtres ; ensuite elles déviennent brunes, jaunâtres, & ressemblent à de petites lentilles ou à des pétéchies ; de ces taches qui occupent la partie antérieure des jambes & les malléoles, naît la douleur qu'on sent dans la peau de ces parties. Cependant les genoux ne sont point exempts de marques rougeâtres ; la tumeur & la douleur qui les affectent, & la fréquence du pouls, croissent en même dégré que la rougeur des taches s'augmente : les gencives sont moins spongieuses que dans le scorbut livide ; mais elles sont plus excoriées : les urines sont rouges, les joues sont affectées intérieurement de verrues ou tubercules, quelquefois fongueux, dont les uns se propagent jusqu'au gosier : les crachats sont peu fréquens, l'haleine plus puante, le muscle crotaphite au-dessous du zigoma, est quelquefois enflé, mais jamais les parotides. Ce scorbut a été en vigueur dans les camps d'Ust-Samara, l'an 1737.

(*f*) Scorbut pâle, d'*Abraham Nitzsch*, il est de deux especes.

Il n'y a dans cette espece, aucune tache ; il y existe une œdématie pâle, laquelle jaunit insensiblement à la maniere de l'ictere ; lorsque la lymphe est rance, la graisse se durcit à la maniere du suif, & alors les bras & les jambes sont considérablement enflés & durs ; on remarque sur les mains & les jambes, des concretions tophacées, les gencives sont plus molles & moins corrompues ; quelquefois il sort des fon-

gosités de l'angle de la machoire inférieure; les joues s'appliquent l'une contre l'autre ; les crotaphites, les masseters & les parotides se durcissent aussi quelquefois : delà ce *scorbut* est nommé *pâle tophacé.*

Lorsque la sérosité s'amasse dans le tissu cellulaire, il en naît l'anasarque scorbutique : si elle s'amasse dans les poumons, elle produit l'asthme & l'hydropisie de poitrine; dans l'abdomen, l'ascite; dans les intestins, la diarrhée : quand cette lymphe a plus d'acrimonie, elle cause en diverses parties des douleurs érosives très-cruelles; mais elles ne sont nulle part si vives que dans l'endroit où les côtes se joignent au sternum ; leur violence produit la carie des côtes & leur séparation des cartilages ; delà naît un certain bruit lorsqu'on respire : mais auparavant, on éprouve un asthme spasmodique & suffoquant, une diarrhée colliquative accompagnée d'épreintes douloureuses, ou une ascite mortelle. Cette espece est nommée scorbut *pâle muriatique.* En général, ce scorbut est de plus longue durée que les autres, il dure pendant tout l'été & quelquefois jusqu'à la fin de l'automne. Le *scorbut tophacé* s'est vu à Borgus dans la Finlande en 1742, & le muriatique à Aboa en 1743.

(*g*) Scorbut rouge ; *Abraham Nitzsch.*

Il y a une foiblesse extrême, la peau est fort rouge, les joues enflées & pendantes ; la cachexie profonde, les gencives fort fongeuses, putrides, fétides, purulentes, & les genoux contractés : cette espece qui est aussi lente, a été observée dans les camps d'Ust-Samara.

(*h*) Scorbut chaud ; *Abraham Nitzsch*

Il n'y a point d'intumescence, le corps est plutôt maigre ; les gencives ne sont ni fongueuses ni fétides ; mais elles sont fort chaudes & tellement douloureuses & enflées, que le malade n'y peut souffrir le moindre attouchement; les douleurs n'y sont pas aussi fixes, que dans les scorbuts froids : le malade est toujours plaintif & déplore son état, en poussant des soupirs ; il est attaqué d'une fievre intermittente irréguliere : quelquefois les douleurs vagues quittent le dos & occupent la moitié de la tête, ou la tête toute entiere, le col & les dents ; ou bien elles se jettent subitement dans l'intérieur ou l'extérieur de la poitrine, & causent la difficulté de respirer & la pleurodynie : mais si les douleurs sont fixes, elles causent des coliques, la nephralgie, l'ischurie, & des spasmes aux extrêmités ; les genoux sont forts roides & contractés ; ils sont pourtant moins enflés & enflammés que dans les scorbuts froids : il n'y a point de taches : enfin les urines & la fievre distinguent cette espece ; c'est-à-dire

que le ſédiment de l'urine eſt épais & graveleux, & la pellicule qui ſurnage, tenue, blanche & adipeuſe. Cette eſpece a été obſervée à Wibourg.

XVIII. LADRERIE, *Elephantiaſis*, Eléphas de Levretius, *Lib.* 6. de Pline *Hiſt. nat. Lib.* 26. *cap.* 1. Maladie de l'éléphant & Eléphantiaſe, *d'Aretée, de morb. Diutur. Lib.* 2. *cap.* 13. vulgairement Lepre des Arabes ; ſes variétés portent le nom de *Satiriaſme* & de *Leontiaſe ;* les Malades ſont appellées *Eléphantiaci* en latin ; en françois, *Ladres*, Eléphantiaques.

C'eſt une maladie endémique en Egypte, chronique & contagieuſe, qui n'exiſte plus en Europe. Ses ſymptômes caractériſtiques ſont 1°. une peau pareille à celle d'un Eléphant, dure, onctueuſe, partout épaiſſe, ridée, gerſée, âpre, noirâtre & ſans poils. 2°. La ſtupeur, principalement aux jambes & aux mains qui ſentent à peine la piquure d'une éguille. 3°. La tête eſt très-défigurée, les joues ſont noires-rouges, les rides du front comme celles d'un lion, le regard fixe, les yeux arrondis, le nez appointu. Les narines rendent une mauvaiſe odeur, elles ſont épaiſſes, obſtruées intérieurement ; l'ouverture de la bouche eſt comme celle des ſatyres, & le menton eſt applati. Ajoutez à ces ſignes une voix naſale & enrouée, la fourberie & la malice, des ſonges effrayans, la péſanteur du corps, des puſtules ſéches, des taches, des ſciſſures, ou rhagades aux pieds, la carie du vomer, une diſpoſition glanduleuſe, une urine pareille à celle des juments, & bien d'autres ſymptômes qu'on trouve dans *Gordon*, *Marcellus*, *Donat*, & autres obſervateurs.

Cette maladie, comme la vérole & autres affections de cette eſpèce, lorſqu'elle eſt ancienne, s'ulcere & cauſe la carie des os, avec une puanteur horrible ; ces miaſmes ſont ce qui la rend contagieuſe ; l'exulcération & la carie des extrêmités entraînent leur chûte.

1. Ladrerie orientale ; Maladie de Saint-Lazare, *d'Aretée de morb. diutur. cap.* 13. *de Proſper Alpin de morb. Ægyptior. Lepre* des Arabes. C.

C'eſt celle qui fut pour la ſeconde fois apportée de l'Orient en Europe, dans le temps des émigrations qui ſe firent vers la Paleſtine, pour cauſe de la Religion ; mais il y a deux cens ans qu'elle ne ſe voit plus, & on ne doit pas croire qu'elle tirât ſon origine de la vérole, puiſque celle-ci n'avoit pas encore paru en Orient ni en Europe.

Alpin l'attribue au mauvais poiſſon dont les Egyptiens faiſoient uſage, lequel étoit ſalé & pris dans la vaſe, & aux eaux bourbeuſes qu'ils buvoient. Il eſt des ſyptômes

propres au commencement, à la vigueur & à la fin de cette maladie. 1°. Les signes de la ladrerie occulte sont, suivant Gordon, Professeur de Montpellier, une rougeur du visage qui tire sur le noir, le changement de la respiration, l'enrouement de la voix, des cheveux minces & clair-semés, une transpiration & une haleine fétides, des mœurs mélancoliques, mauvaises, fourbes, des songes effrayans, le cochemar; dans quelques-uns, des pustules galeuses, la laideur de la peau, mais la corruption du corps n'est pas encore arrivée, & *le malade ne doit pas encore être séquestré*, on ne doit pas l'envoyer à Lazaret, *mais on doit très-fortement l'en menacer.*

Les signes infaillibles de la ladrerie évidente, sont la dépilation des sourcils, leur épaisseur, la rotondité des yeux, la dilatation des narines extérieurement & intérieurement leur serrement avec dyspnée; la voix devient nasale, le visage est blême & luisant tirant sur un jaune mât, l'aspect de la face inspire la frayeur, le regard est fixe & les lobes des oreilles sont minces & contractés: par le concours de quelques-uns de ces signes, on juge que la ladrerie existe. Il en est d'autres moins constans, par exemple les pustules & les excroissances, la corruption des muscles, principalement de celui qui est entre le pouce & l'index, l'insensibilité des extrêmités, les scissures & les dépravations de la peau, les matieres noires, terreuses, âpres & areneuses, contenues dans le sang, & bien d'autres signes décrits par les Auteurs.

Les signes de la ladrerie invéterée sont la corrrosion & la chûte du vomer, & en conséquence la dépression du nez, les rhagades des pieds & des mains, & leur chûte, l'épaississement des lévres, la disposition glanduleuse du corps, telle que dans les truies ladres, la difficulté de respirer, une voix enrouée & miaulante; l'aspect affreux du visage & sa couleur noire, un pouls caché & petit: à cela *Gilbert* ajoute une peau luisante & ferme comme du cuir tanné, la distorsion des jointures, le réfroidissement de la peau qui arrive aisément, son insensibilité ou sa stupeur, avec un sentiment de formication, la distorsion du nez, de la bouche, des yeux, & un ardent desir pour le coït. Il est plusieurs variétés de cette maladie, ou si nous en croyons les Arabes, il existe des espéces dont nous emprunterons les noms & les signes de *Gilbert l'Anglois*, en nommant la ladrerie au lieu de la lépre.

2. Ladrerie légitime; *lepra elephantia de Gilbert. compend. medicin. Libr. 7. fol.* 337. espéce qui est endemique dans le

Port du Martigues en Provence, *Journ. de Med. Août* 1765. *pag.* 558.

La couleur du visage & celle de tout le corps est livide & noirâtre, & il se couvre d'une rougeur trouble ou tachetée à la moindre occasion ; l'aspect est rendu horrible par la rotondité des yeux, par le froncement des paupieres ; par la dureté & la saleté de toute la peau. L'engourdissement est plus considérable, que dans les autres espéces ; les écrouelles sont nombreuses & dures, & la langue graveleuse : Les malades sont tristes, affamés, constipés, & la peau onctueuse ; les mains, les cuisses & les pieds, sont affectés de nodus, les muscles sont atteints de consomption, & il existe des pustules dures, des taches vilaines & des verrues noires. Les lévres, les narines, & le front sont marquetés de rides ; les malades n'ont ni la force de marcher ni de faire leurs ouvrages accoutumés : il arrive des fissures & des chûtes fréquentes des parties ; l'urine est d'un verd clair & tenue, le sang noir & épais.

3. Ladrerie léonine ; lépre léonine de *Gilbert l'Anglois ;* elle a de l'affinité avec l'alopecie, & provient d'un régime chaud, comme du poivre, de l'ail, du vin, &c. C.

Il n'y a point de poils aux sourcils, la face & tout le corps est jaune & rouge ; on sent une douleur poignante dans les paupieres, les yeux manquent de stabilité, ils sont tremblans & arrondis, les narines sont serrées & comprimées, la voix est grêle & glapissante comme celle des chats ; les lévres sont fêlées ; la peau est ridée & excoriée aux mains & aux pieds ; elle est parsemée de diverses taches comme la peau des lions ; les gencives sont corrodées, & la plus légére pression en fait sortir le sang, les malades sont alterés, criards, enclins aux plaisirs amoureux, & plus emportés que les autres. Leur poitrine est serrée, leur corps décharné, & ils sont constipés.

Il survient des affections impetigineuses & serpigineuses, & une morphée de rouge ou safrané, qui produit dans la suite du temps, l'érosion des extrêmités ; le sang est alors très-dissous, & ne peut se coaguler. Les progrès sont plus rapides dans cette espéce, que dans les autres ; sa cure est la même que celle de l'alopecie lépreuse.

4. Eléphantiasis tyria : *lepra tyria* de Gilbert. C.

Elle a tiré son nom du serpent tyrus ; parce que dans cette espéce, la peau tombe facilement, qu'elle se corrompt promptement, ainsi que les chairs adjacentes. On l'attribue aux poissons & au lait gâtés : elle est précédée de la pâleur du visage & de la morphée blanche : la face est luisante, les

sourcils & le menton sont dénués de poils ; il n'y a aucune sueur, les yeux sont petits, la face surfuracée, la peau humide, sale, ridée, onctueuse ; le ventre est lâché, les malades foibles, la peau un peu enflée, le nez & les sourcils épais, les paupieres renversées, ensuite les yeux larmoyent, les narines se bouchent, les gencives & les lévres se corrompent, elles craquent, se fendent, tombent ; il se fait une éruption de pustules; les malades crachent & mouchent beaucoup ; lorsqu'ils se grattent, il tombe des parties une espéce de farine ou de son; le sang est aqueux, il s'éléve des glandes molles, &c.

5. Ladrerie allopécie ; lépre allopécie de *Gilbert*, *Allopecie* des Grecs, d'*Alopex* Renard, qui a, dit l'Auteur, les sourcils chauves.

Une couleur du visage tout à la fois livide, citrine & rouge, laquelle se change facilement en pâleur, précéde la maladie ; il existe une morphée rouge, des sueurs copieuses & fœtides, principalement aux pieds & aux aisselles, les yeux sont tournés obliquement; ils sont larmoyans & rougeâtres; les paupieres se renversent & s'épaississent, les narines s'obstruent, se dépriment & puent ; la sanie découle des gencives, il en découle même de la peau & de toutes les parties où l'on se grate; la peau est moins dure, elle est luisante comme si on l'eut frottée avec de l'huile, & l'urine rouge & oléagineuse.

Cette histoire fait voir qu'il a existé beaucoup d'espéces différentes de ladreries, que nous omettons, parce qu'on ne les observe guères aujourd'hui ; telles sont dans la *premiere* classe, la morphée, la herpe, l'œdéme, la verrue, l'entorse & les membres bots ; dans la *quatriéme*, le strabisme, la souris; dans la *cinquiéme*, la dyspnée; dans la *sixiéme*, l'anosmie, l'anestesie, la paraphonie, l'astenie ; dans la *septiéme*, le froid, la lassitude, la stupeur, le prurit; dans la *huitiéme*, le satyriase, la panophobie; dans la *neuviéme*, le stomacace, l'épiphore, l'écrouelle, la verole, le scorbut, la lépre, lalopécie, l'ophiase, la jaunisse & l'ictere noir ; de sorte qu'il n'y a aucun virus, si nous en exceptons le syphilitique, qui engendre plus de maladies différentes ; c'est de-là qu'on l'a nommée *éléphantie*, & *maladie d'hercule* à cause de sa violence.

6. Ladrerie syphilitique, *de M. Raimond*, Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir, *pag. 357.* C.

C'est celle qui dépend du virus vénérien, & quipeut être guérie par le mercure. Une femme quinquagénaire, d'un tempéramment mélancholique, avoit les yeux plus enflés & plus rouges que de coutume, sa vue étoit foible; elle n'avoit ni œil, ni sourcils ; ses lévres étoient épaisses & enflées,

ſa voix foible & rauque ; ſon nez déprimé , ſes narines ouvertes & diſtilloient une humeur fétide ; elle avoit le front ridé, la tête entierement chauve ; la démarche grave & lente depuis environ ſix mois, avec un pouls petit, foible & profond, une ouie obſcure, les lobes des oreilles plus épais que de coutume ; la peau entiérement glabre ou ſans poils, luiſante, épaiſſe, rude, inégale, & dure en pluſieurs endroits ; elle éprouvoit un certain prurit par tout le corps, elle manquoit d'appétit, ſon haleine étoit puante, ſa tête péſante ; elle dormoit aſſez bien, & faiſoit de même les fonctions du ventre : ſon mari avoit été attaqué de la vérole, & on ne pouvoit accuſer que cette cauſe de la maladie dans la femme. Le traitement par le mercure ayant été employé, cette femme recouvra entiérement ſa ſanté, la peau reprit ſa molleſſe, la tête ſa chevelure, la vue & l'ouie leur intégrité.

Une autre obſervation de *M. Raymond*, prouve que la ladrerie orientale eſt d'un autre caractère, & qu'elle ne dépend pas du virus vérolique ; il conſte par cette obſervation, qu'une femme de Marſeille qui avoit contracté la lépre dans l'Iſle de Chypre, n'en put pas être ſoulagée par l'uſage du mercure bien adminiſtré, & qu'elle mourut quelques années après, avec les ſymptômes d'une véritable ladrerie.

7. Ladrerie de Java, *André Cleyer Ephem. Natur. Curios. decad. 2. 1683. Collect. Acad. tom. 3. pag. 531.*

Cette maladie eſt nouvelle dans l'Iſle de Java où elle a pris naiſſance en 1660 ; on l'attribue à l'uſage immodéré du poiſſon ſalé, du poivre & des racines d'arum.

1°. Elle commence par une tumeur des oreilles, lente dans ſes progrès, mais qui devient énorme, & par des tumeurs aux doigts des mains & des pieds ; celles qui attaquent la face, les bras & les jambes, défigurent horriblement ces parties : les tumeurs des extrêmités croiſſent peu-à-peu, ſuppurent & cauſent la carie des os ; cette carie s'étend aux parties voiſines, à moins qu'on n'ampute la partie. Ces tumeurs ſont dures, écrouelleuſes & grandes. 2°. L'aneſteſie eſt ſi grande, que la piquure des épingles ne cauſe aucune douleur aux malades. 3°. Les taches livides dont la peau eſt parſemée, la rendent également inſenſible ; de-là arrive la chûte des cheveux, de la barbe & des ſourcils, ce qui pourtant n'a pas toujours lieu.

La figure que l'Auteur a donné de cette maladie ſurprenante, dont un homme étoit attaqué, la fait mieux connoître que ſa deſcription : Par la laideur du viſage qu'elle

cause, par les tumeurs écrouelleuses, la carie, les taches livides & l'anestesie, qui l'accompagnent, elle ressemble à l'éléphantine; mais elle en différe par la mollesse de la peau: peut-être constitue-t-elle un nouveau genre. *M. Cleyer* recherche quel est le genre de cette maladie, & quels remédes conviennent dans une Isle où la vérole est plus commune que la fiévre: Je réponds qu'on peut tenter l'usage du sublimé corrosif à la maniére de Swieten, & les pilules de conium maculatum, suivant la méthode de Storck.

8. Eléphantiase simulée *d'Ambr. Paré L. 24. cap. 18.*

Un Mendiant rusé étaloit ses marchandises à la porte d'une Eglise; sçavoir, un béguin, un petit tonneau & une cressellle sur laquelle il frappoit avec ses mains; son visage étoit parsemé de grosses pustules rouges-livides; ces pustules étoient faites d'une glue fabriquée: il rendoit un son de voix rauque, & pour se procurer la couleur rouge-noire du visage, il se serroit la gorge avec un cordon de laine. Le frere de Paré soupçonna ce Mendiant de fourberie, & le mit entre les mains de la Justice: il fut condamné à être fouetté des verges par le bourreau qui ne craignit pas de le bien fustiger, attendu qu'il s'étoit dit ladre.

9. Ladrerie de l'Inde; *Couzier Journ. de Med. Déc. 1757.* C.

Il n'y a point dans l'Isle de Mascari, de maladie plus redoutable que celle-ci, & en même temps plus incurable.

Elle commence par des taches un peu enflées qui sont tantôt jaunes & tantôt rouges, & quelquefois livides en différentes parties tout ensemble: Il existe sur l'habitude du corps, plusieurs tumeurs glanduleuses; d'ailleurs le malade se porte bien. Peu-à-peu les phalanges des pieds & des mains deviennent fort enflées, ce qui cause la perte de l'usage des doigts. Il naît dans tout le corps, des tubercules durs qui ne sont ni cohérens ni douloureux; ceux-là s'ulcérent principalement, qui croissent aux pieds & aux bras, & ces ulcéres ont l'air de chancres, excepté qu'ils sont exempts de douleur; de-là vient que les doigts des pieds & des mains ont coutume d'être rongés & détruits. Dès-lors le malade est affecté du corize; la racine du nez s'épaissit, les os se carient & il en sort une sanie très-fétide; les lévres s'enflent, le front, les cils, & les paupieres s'élévent & la face devient horrible. Arrive ensuite le marasme de tout le corps; la peau est aride, rude au toucher, parsemée de taches livides ou noires, & ne couvre que des os. Lorsque la quantité des ulcéres est très-considérable, qu'ils sont cancereux & occupent tout le corps, nulle fonction ne s'exerce; le malade manque d'apétit & ne dort point; il est attaqué de

cardialgie & de nausées continuelles, avec de vives douleurs de l'estomac, enfin la mort arrive, sans qu'il soit fait aucun changement dans le pouls. Le sang qu'on tire au commencement, paroît très-bon, mais à mesure que la maladie fait des progrès, il noircit & se durcit comme de la gelée. Les filles qui sont attaquées de cette maladie avant l'âge de puberté, sont dans la suite privées de leurs régles. Cette maladie passe des peres aux enfans, & se contracte en succant le lait des nourrices.

Curation. Les Indiens employent les cathartiques réitérés, les drastiques, & le mercure en boisson & en friction, avec les sudorifiques de tout genre. Par ces moyens, la peau s'épure, certaines taches & certains tubercules disparoissent; mais ensuite la maladie devient plus rébelle & plus prompte dans ses progrès. Les Indiens employent aussi contre les taches, des caustiques : & les appéritifs chauds pris intérieurement, contre les tubercules; mais les ulcéres contractent une plus grande dureté & la partie perd absolument tout sentiment.

Il vaut mieux, pour se préserver de la maladie, s'abstenir des alimens chauds, des liqueurs spiritueuses, & user au commencement, de délayans un peu acides, de bouillons appéritifs & de doux purgatifs.

XXIX. LEPRE, *Lepra* des Grecs, & non des Arabes.

On la connoît par des pustules verrucales, accompagnées de prurit dures & épaisses, ou par des écailles séches dispersées sur la face & par-tout le corps; certaines pustules s'ulcérent & deviennent ensuite crustacées; quand leur nombre prédomine, la lépre se nomme humide, autrement on la nomme séche ou aride.

1. Lepre ordinaire, *Lepra des Grecs.* C.

On la connoît par des tubercules durs & furfuracés, d'une nature verrucale, ou qui ressemblent à de grosses verrues rougeâtres, qui affectent sans douleur, la face & quelquefois tout le corps, en ôtant à ses parties le sentiment, & causant le prurit dans les parties circonvoisines. Souvent la peau est un peu enflée & presque dépourvue de sensibilité, & les jambes sont affectées d'œdématie. Cette maladie ne se voit guères parmi nous ' si ce n'est dans des sujets venus de l'Espagne, d'Orient ou d'Amérique : Elle est chronique, & fort difficile à guérir.

Le mercure aigrit cette maladie, lors même qu'on l'emploie avec soupçon de virus vénérien : on la guérit plus heureusement par des bouillons faits avec le serpent ou la vi-

pére, ou par des bouillons de poulets engraissés avec la chair de vipére.

On peut aussi attaquer cette maladie, avec des bols composés de six grains de calomel & d'un grain de camphre; on prépare un bol avec la conserve de roses, qu'on prend toutes les six nuits, en buvant par-dessus, une potion catharctique ordinaire. Dans les jours intermédiaires, on fera un bol avec un scrupule de chair de vipére & un grain de camphre qu'on prend à l'heure du sommeil, avec de la conserve de roses; le lendemain matin, le malade boira une demi-livre d'eau de mer. Par cette méthode Roussel a guéri des lépres dans l'espace d'un mois.

La mentagre de Pline n'est autre chose que cette lepre qui affecte le menton & la face.

2 Lepra Ichthyosis, *act. lipsiæ 1688, pag. 617, impetigo excorticativa & albara nigra*, d'Avicenne, *tom. 2, pag. 244*; de Stalpart, *Cent. 2, observ. 35*; d'Hoffman *Disquisit. pag. 138; de Vater, Phylosoph. Transact. n°. 140; de Buffon, hist. natur. tom. 2, pag 507*, des maladies du Paraguay, de Haller *Physiol. tom. 5, pag. 13*, L.

C'est celle dans laquelle différentes parties du corps sont couvertes d'écailles séches, blanches, couchées les unes sur les autres dans le même ordre que les écailles de poisson; suivant *Dover*, elles sont grandes, & bordées d'un cercle rouge en Asie.

Selon *Avicenne*, l'labaras noir se nomme *impetigo, escorticativa, & est scabiositas accidens cuti, aspera, vehemens, & facit squamas sicut piscium, cum pruritu, & est de antè cedentibus lepram, & est cum malitiâ. Avicenna, Cap. 9, de Morphœa.*

Dans l'observation de l'Icthyosis, rapporté dans les actes de Leipsic, non-seulement le malade étoit couvert d'écailles à la maniére des poissons, mais encore il en exhaloit l'odeur.

3 Lepre de l'Inde, de Boerhaave, *Consult. 43, impetigo americana, de Guill. Pison, Cap. 18; empigo des Portugais.* C.

La peau est par-tout crustacée & écailleuse; les croutes occupent les articulations & principalement la tête, & quand on les grate, il en sort une ichorosité blanche.

Cette espece affligea depuis l'enfance, pendant dix-huit ans, une femme née dans l'Isle de la Barbade, avec hystéralgie, leucorrhée & des douleurs de tout le corps, principalement de la tête; elle passoit les nuits dans lés inquiétudes, éprouvant des chaleurs qui paroissoient & disparoissoient subitement; elle ne pouvoit supporter le froid: son visage, autrefois de bonne couleur, devint dans la suite

jaune pâle ; sa foiblesse s'augmentoit, & il y avoit de la saburre dans son estomac.

Curation. Elle s'abstint du coït & du vin, elle usa de laitages, de légumes farineux & se priva de toute sorte de viande. Elle prit les antiscorbutiques doux, & par l'usage du calomel & du mercure, elle éprouva une salivation qui fit disparoître les croutes de la peau ; elle usa ensuite, pendant un mois, de la décoction des bois sudorifiques & de l'écorce d'ormeau, de médicament viperins & de poudres testacées : mais la maladie reparut en hiver. Au printems suivant, le ptyalisme fut procuré par les préparations mercurielles, & la malade étant un peu rétablie, elle prit les eaux de Scarbourg, & se baigna à la mer : mais le mal revint l'hiver suivant. La malade au printems, eut recours à la diéte lactée & prit pendant un mois les eaux & les bains de Bath, mais ensuite la lépre revint au bout de six mois.

Boerhaave prescrivit alors des frictions par-tout le corps avec des linges rudes pénétrés de la fumée du soufre : trois jours avant la nouvelle & la pleine lune, il purgea la malade de cette maniére : prenez d'éthiops mineral neuf grains ; de résine de jalap quatre grains, de sucre trois grains, de scammonée cinq grains, de stibié diaphorétique quatorze grains ; reduisez en poudre très-tenue : le soir suivant, il fit prendre ce cathartique ; *prenez* d'eau de melisse deux onces, d'esprit de vie de mathiole deux drachmes, de syrop de diacode six drachmes, de teinture de succin neuf gouttes ; dans les autres jours du mois, la malade prit chaque jour, cinq onces d'une décoction faite avec quatre onces de racine de bardane récente, trois onces de gramen, deux onces d'eryngium, deux drachmes de lapathum acutum, & une poignée de scabieuse récente, cuits dans cinq livres d'eau de fontaine : il lui prescrivit en même tems, de faire de l'exercice, & de s'abstenir des alimens salés & fumés, principalement des chairs grasses, comme du lard.

4 Lépre des asturies, *Thiery cite par Vandermonde, Journ. de Med, Mai 1755, pag 337, Mal de la Rosa des Espagnols.* C.

C'est une lépre scorbutique, eudémique dans les asturies, avec tremblement de la tête & du tronc de la partie supérieure, avec une cicatrice aux mains & aux pieds de couleur de rose, un collier dartreux, & autres violens symptômes.

Le principal symptôme que les Espagnols nomment *la rosa*, est une croûte aride, noirâtre, rude, sillonée de différentes rhagades, fort douloureuses & très-fétides, dont le siege est dans la partie supérieure des mains ou des pieds ;

souvent aux bras, aux coudes, à la tête ou à l'abdomen. Les Asturiens qui habitent dans des vallées humides presque inaccessibles au soleil à cause de leur profondeur, sont fort sujets à être affectés de cette croûte : elle commence au printems par une rougeur âpre, & elle devient ensuite crustacée : les croûtes tombent en été, il reste des cicatrices unies, rouges rosacées, dépourvues de poils, creusées dans la peau, luisantes & semblables à une cicatrice faite par une brûlure, les traces que laissent ces croûtes restent toute la vie; mais les croûtes reviennent chaque printems, & affectent plusieurs parties ensemble :-2°. un autre syptôme fréquent est la croûte jaune-cendrée, large de deux doigts, qui pend au col, & est distinguée en deux parties, avec une appendice qui descend sur le sternum : 3°. un troisiéme symptôme est un tremblement continuel de la tête & du tronc, semblable au mouvement d'un roseau agité par les vents : 4°. une ardeur douloureuse de la tête : 5°. une langue sordide : 6°. des phlycténes aux lévres : 7°. une cardialgie causée par la foiblesse de l'estomac : 8°. une langueur universelle qui pourtant ne force pas de garder le lit, accompagnée d'un sentiment de pésanteur sur-tout aux jambes, ce qui produit l'inertie : 9°. la chaleur du lit est insupportable, quoique pourtant le froid ne soulage pas : les malades sont plongés dans une tristesse continuelle, & quoiqu'ils jouissent de leur bon sens, ils crient & hurlent quelquefois sans raison.

Nous avons rapporté jusqu'ici les symptômes qui sont communs à presque tous les malades. Les symptômes plus rares sont un délire passager, la perte de quelque sens, comme de la faim, un engourdissement partial, des croûtes, des ulcères, des érésipéles en différentes parties, outre celles qu'on a assignées, des fiévres irréguliéres, un sommeil interrompu, & la décoloration de la peau qui est le premier dégré de la landrerie.

La maladie finit par l'ascite, les écrouelles ou l'atrophie, & souvent il survient en été, une mélancholie inconstante, qui désespérant les malades, leur cause souvent la mort.

Cette maladie est censée incurable. On retire pourtant de l'utilité, 1°. d'une diéte lactée : 2° du beurre dont on use intérieurement & extérieurement : 3°. des pilules de saffran de mars, de l'œthiops mercuriel, de l'antimoine crud & des baumes : 4°. des purgatifs qu'on prend dans les intervalles. Voilà ce que rapporte *M. Thierry*, *D. Med. Paris.*

5. Dartres encroûtées, lépre humide, *Lepra herpetica*; on la connoît par des dartres crustacées, écailleuses & blan-

ches, qui ſont plus grandes en hiver, ſuppurent, cauſent pendant la nuit un prurit inſupportable & couvrent quelquefois les deux bras juſqu'au carpe, les deux cuiſſes & les deux jambes juſqu'aux pieds. Cette lépre laiſſe couler le ſang lorſqu'on la grate; les jarrêts & les coudes ont de la peine à ſe fléchir, & ſouvent elle eſt précédée d'une teigne maligne.

Voici la méthode curative qui convient dans cette maladie : on doit, 1°. ouvrir la veine : 2°. purger : 3°. preſcrire des bouillons faits avec les grenouilles, une once & demie de chair de vipère, & les feuilles de becabunga & de cardaminde : 4°. le malade prendra les bains pendant dix jours, en buvant une livre de petit lait : 5°. il ſe repurgera & reprendra l'uſage des mêmes bouillons : 6°. après s'être purgé de nouveau, il répetera l'uſage des bains : 7°. il prendra enſuite des bouillons compoſés avec les écréviſſes, la tortue, le ſyſimbrium & la chicorée : 8°. les bouillons étant finis, on le repurgera, & on lui fera reprendre les bains : 9°. après qu'il ſe ſera écoulé un intervalle ſuffiſant, il prendra les eaux ſulphureuſes d'Yeuzet pendant neuf jours, & les réitérera au bout de huit jours; & ſi cette méthode ne ſuffit pas, il en faudra venir aux onctions mercurielles.

6. Le mal mort, *Lepra malùm mortuum; malum mortuum, de* Gordon, lilium, part. 1, *rubric. 3*, d'Aſtruc. *de tumoribus, L. 1, pag. 401.*

On le connoît par des puſtules croûteuſes, grandes, vilaînes, ſans ſanie, avec une certaine inſenſibilité, & hideuſes à voir, qui viennent ordinairement aux cuiſſes & aux jambes. *Gordon.*

Je l'ai vu ſous la forme de puſtules de la grandeur d'une piéce de monnoie, grande ou petite, aux bras, aux cuiſſes, & rarement à la face. Ces puſtules, épaiſſes d'une ligne & plus, ſont ſéches, très-diſtantes les unes des autres, cruſtacées, d'une couleur obſcure, indolentes, fixes, très-opiniâtres, & preſque ſans prurit; quand elles ſont tombées, la peau en-deſſous eſt grenée, non ulcérée & rouge.

C'eſt ſans raiſon, qu'on met cette maladie au rang des dartres cruſtacées; elle a plus d'affinité avec la lépre. Les Religieuſes du Couvent des Orphélines de Montpellier, ont coutume de guérir cette maladie ſans aucun cauſtique, de la même maniere dont on guérit la teigne maligne, ſçavoir, par l'uſage de la poix & des dépilatoires.

XXX. GALE, *Scabies*; PSORA, des Grecs; ITCH, des Anglois; ROGNE, en Languedoc.

Elle ſe connoît par de petites puſtules de la grandeur en-

vron d'un grain de millet, qui se rompent en se gratant & deviennent ensuite croûteuses, causent une grande démangeaison, affectent sur-tout les mains, & sont contagieuses.

Cette maladie commence aux doigts & dans leurs interstices; il existe des phlycténes ou vésicules pleines de sérosité âcres, rouges & chaudes, auxquelles succédent, quand on les déchire en se gratant, des croûtes séches avec de petites rhagades & un prurit importun. Si ces pustules n'ont pas moins d'une ou deux lignes de diamétre, & ne sont pas discrétes, c'est la gale humide ordinaire: si elles ont environ la grandeur d'un grain de millet, & si elles sonr épaisses & fort douloureuses & d'un rouge vif, c'est la gale *canine* ou *herpetique.*

Cette maladie naît d'elle-même, & affecte les parties exposées au froid, comme les mains, les genoux & sur-tout le coude, & ensuite tout le corps; mais plus souvent elle se gagne immédiatement par contagions: elle est commune parmi les gens mal-propres, parmi les paysans, les montagnards & les jeunes personnes.

Elle différe du prurit, par les pustules; car dans le prurit, la peau est tout au plus, légerement rude, & non pas rongée par des pustules. Elle différe de la lépre, en ce que dans celle-ci, les tubercules crustacés & semblables à des verrues, sont beaucoup plus larges, & plus élevés principalement à la face, & épars çà & là, ou que ces pustules sont écailleuses.

La gale, quelque incommode qu'elle soit par le prurit, n'est d'aucun danger pour la vie, sur-tout si elle est locale, & qu'elle n'ait pas pénétré bien avant dans le sang: il est même une gale critique & salutaire qui termine des maladies graves; & dans les Indes, la gale préserve de beaucoup d'autres maladies: elle en guérit certaines quand on l'inoccule.

1. Gale humide, gale commune ou boutonnée, *Scabies benigna, de Frider. Hoffman, tom. 11, pag. 426.*

On la connoît par des pustules semées çà & là aux doigts, aux carpes, & dans l'intertiste des doigts, rouges d'abord & qui ensuite deviennent humides, à cause que les malades éprouvent un prurit qui les oblige à se grater. Ce prurit est plus incommode pendant la nuit dans la chaleur du lit: quelquefois le malade fait saigner la partie en se gratant & la rend douloureuse.

Cette gale est ou spontanée & naît de la mal-propreté, de la transpiration supprimée & d'un régime chaud, comme d'alimens salés: infecte le sang & est opiniâtre; ou bien elle est acquise, & se gagne par contagion, comme en portant la chemise ou les gants d'un galeux, ou en couchant

avec lui ; on la guérit plus aisément que la premiere.

On détruit l'une & l'autre avec l'onguent de soufre ; mais la premiere exige auparavant la saignée, la purgation & l'usage des bouillons, délayans & diurétiques préparés avec les racines de bardane, d'enula campana, les feuilles de sysimbrium aquatique, la fumeterre, le cerfeuil ; &c. & même si le malade est maigre & d'un tempérament chaud, on fera précéder l'usage du petit lait pendant vingt jours ; ensuite il se frottera en différentes fois tout le corps, excepté la tête, pendant six jours en se couchant.

Faites bouillir trois onces de soufre vif avec deux livres & demie d'huile d'olive, jusqu'à la consomption d'un quart ; ajoutez, si vous voulez, à ce liniment, quatre drachmes de nître & deux onces de suc de citron.

On doit éviter l'air froid ; les chemises & même les habits sont tellement empuantis par le soufre, qu'on peut à peine en soutenir l'odeur, & quand on les change, les nouveaux vêtemens qu'on prend, conservent l'odeur pendant un mois. Du reste cette méthode de traitement est sûre. Une autre méthode non moins assurée a été publiée par *M. Goulard, Chirurgien de Montpellier*, dans un livre qui a pour titre, *Traité des effets des préparations du plomb*, *pag.* 297 ; suivant cette méthode, le malade doit laver matin & soir les parties affectées avec l'eau de sel de saturne, ou comme il le dit lui-même avec l'eau teinte ou blanchie par l'extrait de saturne ; & après quatre ou cinq jours, lorsque l'éruption est finie, on ajoutera demi-once de sel marin à deux livres de la même eau, & on continuera de se laver : la gale humide & canine s'évanouissent dans l'espace d'environ dix jours, par ce seul reméde qui ne cause ni puanteur ni danger.

Une troisiéme méthode est la même que celle qu'on emploie pour guérir la vérole ; on oint le corps avec la pomade mercurielle, à plusieurs reprises, après s'être fait saigner & purger ; mais souvent, si le malade ne s'est pas préparé par les bains & par les bouillons, il survient une salivation : & s'il s'expose à l'air froid, il court risque d'être atteint de tremblement, de pâleur ou de quelqu'autre incommodité grave.

2. Gale critique, *scabies critica.*

C'est celle qui survient spontanément dans les maladies aigues & chroniques & qui les termine ; elle est l'ouvrage de la nature qui détermine vers la peau les humeurs peccantes, il ne faut point la répercuter, mais corriger l'acrimonie du sang par une diéte & des médicamens internes convenables,

&

& enfin on doit la combattre par les ſpécifiques ci-deſſus indiqués.

3. Gale de chien ; gale ſeche ; gratelle ; *Scabies canina.* L.

C'eſt celle dont les puſtules ſont miliaires & entaſſées, avec des rhagades, des croûtes ſeches & petites.

Elle eſt plus opiniâtre & plus fâcheuſe que la premiere ; elle eſt entretenue par une acrimonie particuliere du ſang, & comme elle ſe montre en hiver, on la guérit difficilement dans cette ſaiſon : il faut ſouvent attendre l'été pour commencer le traitement. Dans cette vue, après la ſaignée & la purgation, on doit prendre les bains domeſtiques avec les bouillons diurétiques & délayans, enſuite le petit lait, alteré par le ſuc de ſyſimbrium, de chicorée ou de fumeterre, dont on doit uſer pendant long-tems, avant d'en venir à l'uſage des remédes externes.

Il eſt dangereux, comme l'obſerve Van Helmont, d'entreprendre de guérir la gale par les topiques, avant d'avoir ſuffiſamment adouci le ſang. Cette mauvaiſe pratique cauſe des convulſions, des fiévres de différente ſorte, la difficulté de reſpirer, la cachexie, l'aſcite, l'anaſarque, le delire & l'hématurie noire ; ſes ſymptômes ſe guériſſent, en reprenant la gale, ſuivant le conſeil de *Zacutus, Luſitanus & d'Etmuller*, par le moyen de la chemiſe d'un galeux qu'on porte avant d'avoir été lavée.

4. Gale dartreuſe, *Scabies herpetica.* L.

On la connoît par les ſignes des dartres & de la gale qui ſe rencontrent enſemble ; ou par des boutons confluens raſſemblés en maniere de grapes, prurigineuſes & rouges, qui dépoſent des écailles blanches & farineuſes : ſur quoi voyez *Herpe, Claſſ. 1, gen. 7.*

Cette eſpèce exige un long uſage des remédes internes antiſcorbutiques, avec les bains, le petit lait, & le lait lui-même. Enfin on lave pendant pluſieurs jours, les parties affectées, avec l'eau de ſaturne ; enſuite on prépare un onguent avec deux livres de graiſſe de porc, quatre onces de ſoufre vif, deux onces d'alun & autant d'extrait de ſaturne délayé ; on mêle le tout, & l'on ſe frotte deux fois par jour : ou bien enfin on touche les puſtules, par le moyen d'un petit pinceau, avec l'extrait pur de ſaturne.

5. Gale ſcorbutique, *de Balthaſar, Timæus, Lib. 4, caſ. 15.* C.

Il eſt fort douteux ſi c'eſt une eſpece diſtincte des précédentes, & le ſçavant M. *Lind*, n'en dit pas un mot: *J. Ipe-ren, act. ſoc. Harlem, tom. 6, pag. 367*, dit qu'on guérit même le ſcorbut, par l'inoculation de la gale.

6. Gale des Indes, *Bontius, Cap. 17, Herpes, ou Impetigo indica*, nommée par les gens du pays *Courap*, de Boutius.

Elle occupe pour, l'ordinaire les aisselles, la poitrine, les aînes, la face, & cause un prurit insuportable : de maniere que les malades sont obligés de se grater jour & nuit ; mais le plaisir qu'ils prenent, est suivi d'un repentir amer : car ils souffrent une douleur vive, & les vêtemens qui adhérent aux parties excoriées, ne peuvent en être détachés, sans déchirer les croûtes. La peau est difforme, raboteuse & surfuracée : mais ceux qui ont cette maladie sont à l'abri d'autres maladies graves, d'où vient qu'on en néglige ordinairement le traitement,

Curation. On purgera d'abord plusieurs fois ; on donnera dans les intervalles des purgations, des bouillons délayans, diurétiques & rafraîchissans ; on appliquera ensuite un topique, composé d'une once de rouille de fer, & de demi drachme de soufre, avec le suc de basilicum. On formera des pastilles que l'on fera dissoudre dans le vinaigre, pour en froter les parties galeuses. Ou bien broyez sur le marbre une drachme & demie d'opium & deux scrupules de chaux vive tirée de coquillages brûlés, avec le suc de pomme d'amour ; frottez-en les parties dartreuses, après avoir détaché les croûtes : on se sert utilement pour la même vue, du suc de limon avec la tuthie ou la ceruse ; *Bontius* se guérit lui-même par l'usage de ce seul topique, précédé d'un purgatif. On retire aussi de l'avantage de l'huile de benjoin, ajoutant du nître ou un peu de sublimé corrosif.

Une fille qui avoit contracté la vérole en suçant le sein de sa nourrice, étoit affligée de pustules & d'ulceres : ayant, à l'âge de neuf ans, souffert la salivation par l'usage du mercure, elle parut guérie ; mais la gale vérolique revint, & la malade recouvra sa santé à l'âge de dix-huit ans, par les pilules de cigue, dont elle prenoit cinq ou six grains trois fois par jour ; elle usoit aussi de la décoction de cigue avec le savon, & on la purgeoit de tems en tems, avec le jalap : elle fut guérie de cette maniere, dans l'espace de quatre mois. *Locher, page 106.*

7. Gale catameniale, *de Melch. Fribe Collect. Acad. tom. 3, pag. 122.* L.

Une fille étoit attaquée chaque mois d'une gale, dans le tems que ses regles qui étoient supprimées, devoient couler ; lorsque ce tems étoit passé, les pustules se dessechoient & elle se portoit bien ; enfin, ayant pris des médicamens propres à épurer le sang, ayant été purgée & saignée deux fois, le flux menstruel fut rétabli par des médicamens convenables, & alors la fille, que ses voisins croyoient être affectée de vérole, fut guérie.

8. Gale de chat, *de George Wolfg. Vedelius Collect. Acad. tom. 3, pag. 156.* L.

Il regna pendant deux ans en Westphalie, parmi les chats, une gale épidémique, qui, dans l'étendue de quelques Villes, détruisit presque l'espece de ces animaux; elle occupoit seulement la tête jusqu'au col, causant une espéce de tache à l'œil, qui, pourtant, ne les empêchoit pas de voir; il survenoit ensuite une suppuration qui causoit la consomption. Tous les chats que cette maladie attaquoit, étoient plongés dans un assoupissement, d'où ils ne sortoient que pour prendre de la nourriture; leur maladie étoit contagieuse, & affectoit même ceux qu'on gardoit séparément des autres: on n'en sauva qu'un fort petit nombre, en les frottant avec l'huile de baleine.

M. *Linnæus* a observé que la gale des troupeaux avoit de l'affinité avec la lepre, à cause de l'épaisseur & de la dureté des tubercules. qu'entretenoient des insectes cachés dans ces tubercules: ces insectes étoient des *fasciolæ. Syst. Natur.* Le même Auteur pense avec M. *Deidier*, *Vercelloni* & autres, que les gales, les lepres & autres affections impetigineuses, sont produites par des mites & autres insectes.

9. Gale des Neogames, *Ephem. Nat. Cur. D. 3. ann. 1. Obs. 128.*

10. Gale critique, *Ephem. Nat. Cur.*; dans l'empyeme, *Dec. 1. ann. 2. Obs. 146*; dans une ménorrhagie immodérée, *Dec. 2. ann. 6. Obs 107*; dans la dyssenterie, *Dec. 2. ann. 10. Obs. 130*; dans la mélancolie, *Dec. 3. ann. 5. Obs. 16 de Frider. Hoffman, pag. 263*; dans la sciatique, *Dec. 3. ann. 6. Obs. 17*; dans le rhumatisme, *de Frid. Hoffmann de dolorib. pag. 320. § 18*; dans l'épilepsie, *de Frid. Hoffmann de Epil. pag. 13.*

11. Gale vermiculaire, *Ephem. Nat. Cur. Dec. 11. ann. 10. pag. 37.*

C'est celle qui est produite par des cirons qui creusent la peau, & que M. *Linnæus* croit être très-fréquente. *Voyez Ephem. Nat. Cur. cent. XI. Obs. 21.* Elle étoit humide. Dans la gale, la lepre & les dartres invétérées; rien n'est plus efficace qu'un long usage d'extrait de jusquiame ou de cigne prise intérieurement.

XXXI. Teigne. *Tinea*

Sahafati sec & *sahafati humide* des Arabes; *Psydracia*, *lichen*, *elcydria*, *achor* des Grecs; *Crusta lactea*, *ignis volaticus*, *favi*, *tinea*, *porrigo*, *&c.* des Latins; dans notre pays *tigne*, *feu volage*, *rasque*, *rache*, *debord*, &c.

On la connoit par des croutes & des ulceres qui occupent

la face & la partie chevelue de la tête ; elles ſont ſeches ou humides.

Cette affection commence par des puſtules ou petites veſſies de la tête ou de la face, de différentes couleurs ; lorſqu'elles ſe crevent, elles dégénerent en ulceres & en des croûtes de diverſes couleurs, humides ou ſeches ; toutes ces puſtules ſe raſſemblent en de grands paquets, qui occupent la majeure partie de la face & de la tête.

On ne connoît pas encore aſſez bien le caractere de chaque eſpece de cette maladie ; ſon ſiége eſt dans les glandes ſebacées de la peau, où ſe ſépare une matiere onctueuſe propre à l'adoucir ; elle abonde à la partie chevelue de la tête, où elle eſt épaiſſe & furfuracée ; on la nomme *ſtrigmentum*, parce qu'on l'enleve avec le peigne ; en François, *craſſe* ; mais à la face, elle eſt huileuſe & plus tenace. Nous commencerons par les deux teignes benignes.

1. Teigne laiteuſe, tigne en Languedoc, croûte de lait ; *achores* des Grecs ; *lactumina*, *cruſtæ lactæ* des Latins.

Cette eſpéce, qui eſt la plus bénigne de toutes, occupe le front & les temples comme la teigne volage ; mais elle attaque ſeulement que les enfans plus avancés en âge, & qui ont atteint deux ans, lorſqu'ils tetent encore ; de-là eſt venu ſon nom de croûte laiteuſe : elle commence par des phlyctenes ou petites veſſies nombreuſes, remplies d'un ſuc huileux, cohérentes, d'abord blanches, & qui enſuite jauniſſent ; ces véſicules, lorſqu'elles ſont ſéches & ridées, verſent une petite quantité d'une humeur égale en couleur & douce, qui, en ſe deſſéchant, produit des croûtes ſéches ou humides, blanches ou jaunes, & rarement brunes ; le prurit qu'elles cauſent, fait que les enfans enlévent ces croûtes en ſe gratant ; leur chûte laiſſe voir une peau luiſante, mais qui eſt ſouvent percée de quelques trous ronds, d'où ſort une humeur viſqueuſe, qui forme dans la ſuite de nouvelles croûtes ; la maladie étant guérie, la peau reſte entiere.

Quelquefois la teigne laiteuſe s'étend juſqu'à la partie poſtérieure de la tête : cette affection attaque les nourriſſons gras qui abondent en ſuc laiteux & tetent des nourrices voraces, graſſes & abondantes en lait : elle attaque les enfans qui ſont infectés d'un virus ſcrophuleux caché, ou dont le ſang péche en acrimonie, à cauſe que la nourrice eſt emportée, adonnée au vin, écrouelleuſe, &c.

On a coutume de guérir cette maladie, en changeant nourrice de l'enfant ; en lui en donnant une plus jeune, dont le lait ſoit plus ſereux ou moins butyreux : dans ces enfans, la dentition ſe fait tard & difficilement ; leur ventre eſt ſerré, &

souvent ils sont menacés du *rachitis ;* on doit prendre garde de repercuter imprudemment l'éruption, & on ne doit rien faire à moins qu'elle ne soit accompagnée de l'acrimonie des humeurs, & qu'elle ne s'étende aux autres parties; dans lequel cas il faut choisir une nourrice jeune, qui ait un lait plus sereux, plus doux, ou bien on doit adoucir & délayer son lait, par une nourriture humectante. Pendant ce tems-là, on purgera l'enfant avec le syrop de pavot; on appaisera le prurit, en le frottant avec l'huile d'amandes : on s'abstiendra de la tutie, de la céruse, pour ne pas causer la répercussion de la maladie; si quelque flux est supprimé, on le rétablira en appliquant sur la face, ou à la tête, des feuilles de poirée, &c.

2. Feu volage, *tinea volatica.* L.

Lichen des Grecs; *vitiligo* & *mentagra* de certains, sur-tout lorsqu'elle affecte le menton; *sahafati* des Arabes, vulgairement *ignis silvestris* & *ignis volaticus.*

Cette gale attaque les enfans de six mois, dont la dentition est prête de se faire, & rarement ceux qui ont atteint sept ans, lorsque les premieres dents tombent & qu'il en croît de nouvelles : & quelquefois ceux qui ont passé cet âge. Il leur sort aux levres & au menton, des vesicules grégales & corymbeuses, semblables à des verrues gonflées par du pus, desquelles s'écoule une sérosité purulente. Lorsque ces vessies tombent, la peau qu'elles couvroient, est éréstipélateuse, muqueuse, un peu froncée : cette affection a de l'affinité avec les dartres crustacées : & à raison de son siége, elle appartient à la teigne. Lorsqu'elle est guérie, il ne reste aucune trace sur la peau, attendu qu'il n'y a que l'épiderme de lésé.

Elle est sans danger, pourvu qu'on ne la repercute pas imprudemment; dans lequel cas elle, produit la surdité, la fiévre synoque, la diarrhée, & même la phthysie, accidens qui arrivent aussi dans la gale lactée, lorsqu'on la supprime. Quand un flux a été repercuté, on le rappelle en appliquant une emplâtre couvert de la poudre de cantharides : ou bien on y supplée, en purgeant de tems en tems, ou par un cautére qu'on applique à la nuque.

Un régime humectant & doux qu'on fait garder aux enfans, à mesure qu'ils avancent en âge, guérit la maladie : cependant lorsque l'humeur est acrimonieuse, il faut user de bouillons, du petit lait, du lait & des bains, & même des cloportes, des écrevisses, des martiaux & de l'aquila-alba. Un des topiques, dont nous faisons beaucoup d'usage, est la scorie du fer pulvérisé, vulgairement appellé *machefer ;* on loue aussi l'huile de papier, de linge, & même de froment brulé qu'on a étouffé entre des plats; l'huile d'olive avec la

pulpe de racine de bardane, ou avec la graiſſe de porc mêlée avec cette même pulpe : on aide la chûte des croûtes, par un cataplaſme fait avec les feuilles de poirée & l'huile de lys, ou la crême de lait, ou le cérat de Galien. *Aſtruc.* Parlons maintenant des teignes malignes.

3. Teigne humide à rayon de miel, rache humide, debord; *tinea favoſa* d'Aſtruc ; *Keria* des Grecs ; *Meliceris* d'Aetius ; eſt-ce le *Meliceros* de Celſe, lib. 5. cap. 28 ; *favi* des Latins ; *kerion* de gorrée definit.

On la diſtingue de toutes les autres eſpéces, par de petits abcès, blancs à leur pointe, qui n'excédent guères la hauteur de l'épiderme de la tête, & ne ſont pas plus grands qu'un pois ; ils ſe forment à la tête, ſans qu'aucune inflammation ait précédé ; ils ſe crévent aiſément, ou d'eux-mêmes, ou lorſqu'on les preſſe légerement avec les doigts, & verſent une matiere pultacée blanche-jaune, qui, lorſqu'elle ſe deſſéche, laiſſe des écailles griſes ; de-là vient qu'elle reſſemble à des alvéoles qui ſeroient remplies d'un miel blanc ; de-là eſt venu ſon nom de teigne-favine, ou teigne à rayon ou faveure ; toute la partie chevelue de la tête eſt ſouvent couverte de ces alvéoles ou de ces croûtes.

La tête pue très fort, à cauſe de la ſordicie & de la pourriture de la matiere purulente, & parce qu'on ne peut pas la peigner : il s'engendre des poux, & les malades éprouvent en conſéquence, une démangeaiſon conſidérable qui les oblige à ſe gratter cruellement ; ils ne peuvent dormir, ils maigriſſent, ſont pâles, & deviennent quelquefois étiques ; ce qui doit s'entendre principalement des eſpéces ſuivantes.

4. Teigne figueuſe. *Aſtruc, tom. 5. p. 380.* L.

Elle eſt pareillement humide & différe de la précédente, en ce qu'il y a dans les foſſetes purulentes, des excroiſſances remplies de grains ronds & jaunes, qui imitent les grains qu'on voit dans les figues, d'où eſt venu ſon nom.

5. Teigne humide ſimple. *D'Aſtruc ibid. ſahafati humidum.* C.

Elle commence, comme la herpe miliaire, par des veſicules qui ſe remarquent ſeulement dans la partie chevelue de la tête, à la racine des cheveux, où elles ſont fort nombreuſes ; rarement elles atteignent les ſourcils & le menton : ces veſicules contiennent une humeur corroſive & ſe convertiſſent bientôt en ulcéres, qui occupent preſque toute la tête, enſorte que les cheveux tombent, comme s'ils étoient rongés par des vers. Cette eſpéce différe de la rache humide & de la teigne figueuſe, en ce qu'on n'y obſerve point des alvéoles ni des grains comme dans celles-ci ; toutes trois ſont humi-

des, en quoi elles différent des suivantes qui sont séches & de difficile guérison.

Il suffit souvent, pour guérir la teigne humide, de raser la tête & d'y étendre du miel en maniere de cataplasme ; au bout d'environ six heures, on enleve ce miel, on en met du nouveau, deux ou trois fois, & l'on enleve ainsi les croûtes. Mais si la cuticule est rouge & tendre, il suffit d'appliquer deux ou trois fois du beurre, ou de la crême de lait ; par ce moyen, la peau se déterge & guérit, & les cheveux repoussent ; ce qui arrive rarement dans les teignes séches, que nous nommons proprement parmi nous *rasques.*

Dans le traitement de la teigne séche ou maligne, s'il existe qnelque levain vérolique ou écrouelleux caché, il faut d'abord y remédier par les moyens convenables ; il s'agit ensuite de corriger l'acrimonie du sang par des bouillons délayans, adoucissans & diurétiques, en y joignant les préparations mercurielles : on use aussi de la saignée & de la purgation, qu'on répéte de tems en tems. On prescrit aux personnes maigres, les bains, le petit lait & le lait lui même, avant d'entreprendre la curation radicale : on met ensuite en usage les topiques. L'éradication des cheveux est nécessaire dans cette maladie : on l'obtient par de la poix fondue, dont on couvre des linges ; on applique ces linges partagés en différentes bandes, chaudement sur la tête, après l'avoir rasée, & on les y laisse pendant huit jours, au bout desquels on les arrache. Mais auparavant il faut détacher toutes les croûtes, comme dans la teigne humide, en les lavant avec de l'urine : ou par le moyen du beurre, du miel, du cérat, ou des feuilles de sysimbrium cuites dans de la graisse de porc, & qu'on applique une fois ou deux, sur la tête, en les y laissant pendant vingt-quatre heures ; l'emplâtre étant enlevé, on couvre la tête avec l'onguent de S. Louis, connu dans les Hôpitaux, ou avec les feuilles de poirée frottées de beurre ; ce que l'on réitere pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'inflammation & l'irritation soient appaisées.

Lorsque l'inflammation est tout-à-fait calmée, on lave la tête avec l'urine chaude, ou avec une décoction de choux rouge ou de fumeterre, de racines de bardane, d'enula campana, même avec une légere lessive de cendres ; & ensuite on panse chaque jour les ulceres, avec des plumaceaux chargés d'un onguent digestif, ensuite avec le baume seul d'arcæus ; la partie chevelue qui a une couleur de rose est près de la guérison ; mais celle qui est blanche ou noirâtre, résiste long.tems, ou elle est affectée de nouveau après qu'elle est guérie.

Dans ces derniers cas, il fautcouvrir les parties avec des on-

guens âcres, tels que le baume verd ou jaune, dans lequel entrent le basilicum & le précipité rouge : s'il y a quelques excroissances, comme dans la teigne lupineuse, on doit les arracher avec des tenailles, ou les faire tomber avec le précipité rouge, ou même les ronger avec la pierre infernale.

Lorsque la teigne est recouverte d'une cicatrice, on doit de tems en tems prescrire des purgatifs, & choisir une saison douce, pour traiter cette maladie ; car j'ai vu souvent survenir, faute de cette précaution, la toux, la fiévre éphemere, & assez souvent l'anasarque, maladies dont les teigneux ne guérissent pas facilement.

6. Teigne de son ou farineuse, premiere rache farineuse ; teigne porrigineuse, *d'Astruc. tom. 1. pag. 381 ; pytiriasis* de Paul Eginetre ; *furfurisca* de Gilbert Anglois ; *porrigo* selon plusieurs. L.

C'est celle dont les exulcérations sont seulement quelques crevasses profondes, séches, calleuses, & qui sont toujours remplies d'une matiere furfuracée blanche, qu'on fait tomber avec le peigne. Des bouillons de vipere & des lavages avec l'urine, réussirent à *Zacutus*.

7. Teigne croûteuse, deuxieme rache séche. *D'Astruc, ibid.* L.

C'est celle dont les ulceres sont recouverts de croûtes cendrées, noires ou livides, & très-fétides.

8. Teigne lupineuse ou écailleuse, troisiéme rache séche. *D'Astruc.* L.

C'est cette teigne séche où il existe des ulceres, qui ont à leurs bords, des écailles & des callosités épaisses, revêtues d'une tête comme les lupins ou les pois chiches.

La tête sent mauvais, souvent il y a des poux, & les malades, en se grattant, arrachent les écailles & s'écorchent la tête ; ils dorment peu, sont maigres, pâles, & deviennent étiques ; souvent ils sont attaqués d'une fiévre éphemére ; quand la teigne a été repercutée par le froid, ce qui arrive surtout lorsque la tête a été rasée, plusieurs malades sont attaqués de l'anasarque, avec fiévre au commencement.

9. Rache vérolique, *tinsa syphilitica. d'Heister Chir. part. 2. lib. 5. cap. 10. Scabies venerea capitis.* C.

Cette espéce est croûteuse, blanche, farineuse autour des temples & du front, avec la couronne de Venus, ou une traînée des bourgeons, & avec une dartre farineuse aux oreilles ; si le mal est invétéré, on voit des tophus & des tumeurs gommateuses sous la peau, en différentes parties de la tête.

Dans cette espéce, non-seulement les remédes anti vénériens doivent être employés avant les topiques, mais encore souvent les onctions mercurielles pratiquées sagement, y sont un topique nécessaire.

ORDRE VI. *Icterities.*

Décolorationes. Plater; *Cachexiæ icteritiæ* Frid. Hoffmann.

Ce sont des maladies dont le principal syptôme consiste dans un changement constant de la couleur naturelle. On les nomme vulgairement *ictérities*, & ictéres jaunes, verds, blancs, noirs, &c.

Suivant la théorie des couleurs de Newton, leur différence dépend de la grossiereté & de la densité des molécules, qui sont plus petites un million de fois que le pouce; mais cette petitesse est trop éloignée de la portée de nos sens, pour pouvoir être appliquée à la pratique de la médecine. Ainsi, pour comprendre les causes des ictérities, nous avons recours à la couleur, soit naturelle ou altérée des humeurs de la peau. Une juste proportion entre les vaisseaux lymphatiques & sanguins, produit la couleur rose de la peau; mais sa couleur est blanche lorsque les fibres sont tout-à-fait dépourvues de sang, comme est la sclerotique; ce qui est constamment prouvé quand on lave les intestins ou les muscles: si l'humeur que versent les glandes sebacées de la peau, se séchent; si elle se rotit au soleil, ou est viciée par une mauvaise crase du sang, sa couleur naturelle se change en terne, livide, jaune ou brune; ce qui arrive souvent dans les affections de ce genre, & principalement de cet ordre.

La peau rougit dans les inflammations, parce que le sang étant poussé dans les derniers vaisseaux avec plus de force que de coutume, il pénétre dans les vaisseaux lymphatiques, les dilate, & change de cette maniere, la couleur naturelle, en faisant prédominer la couleur rouge dans ces vaisseaux.

Dans les hydropisies, comme l'anasarque, la pâleur occupe les membres, ou la peau est blanche, parce que le sang n'a pas une force suffisante pour parvenir jusqu'aux derniers vaisseaux de la peau. C'est pourquoi la couleur blanche de la peau & de la lymphe prédomine: de même dans la jaunisse où le mouvement du sang est languissant, il parvient difficilement jusqu'aux vaisseaux cutanés, & d'ailleurs la lymphe est imbibée de la couleur de la bile; c'est pourquoi la couleur jaune est la prédominante.

La pâleur s'observe dans presque toutes les maladies ca-

chectiques, parce que dans toutes, la force de la faculté vitale est languissante ; d'où vient que le sang ne peut pas parvenir jusqu'aux vaisseaux de la peau & s'y insinuer ; mais il revient au cœur par des voies un peu plus ouvertes, qui n'étant pas transparentes comme sont les petites veines, n'impriment pas leur couleur rouge à la peau. Mais pourquoi le sang parcourt-il plus facilement les grandes veines que les petites ? La raison de cela est que les frottemens que les fluides souffrent dans les vaisseaux, sont en raison réciproque de leurs diametres : & que le diametre des globules sanguins est plus grand que celui des globules de la lymphe ; ces globules d'ailleurs résistent quelque tems à leur division. Il paroît par là, qu'une force qui suffiroit pour pousser un globule de sang tout entier par un gros vaisseau, seroit insuffisant pour le pousser par un vaisseau beaucoup plus délié, & le diviser en des globules plus petits. Cette théorie est confirmée par les expériences hydrodynamiques, par lesquelles il conste que la quantité des fluides, qui, tombant d'une même hauteur, passent à travers des vaisseaux capillaires de différens diamétres, est en raison triplée des diametres ; ce qui n'arrive certainement que là où il y a des vaisseaux capillaires. Puis donc que la même force pousse une si petite quantité de fluide dans les plus petits vaisseaux capillaires, il est évident que la résistance des petits vaisseaux, produite par le frottement, est beaucoup plus grande que celle des gros vaisseaux.

On comprend par-là pourquoi, lorsque la for ce vitale est languissante, le visage dévient aussi-tôt pâle, comme dans la peur, la frayeur, la syncope ; & pourquoi lorsque le calibre des vaisseaux capillaires est diminué, comme dans le froid, la peau pâlit de même aussi-tôt ; enfin pourquoi la pâleur est un symptôme si familier dans les maladies cachectiques.

Il est un autre symptôme fréquent dans les pâles couleurs, dans la jaunisse invétérée, & dans les hydropisies, tant particulieres que générales ; *Plater* le nomme leucophlegmatie, & nous l'appellons œdématie : c'est-à-dire que dans toutes ces maladies, lorsqu'elles sont invétérées, les extrêmités inférieures du corps sont enflées & molles ; & si l'enflure arrive tout-à-coup, comme dans l'anasarque subite, la tumeur est à la vérité blanche, mais en même tems ferme. Mais la théorie vulgaire, sur ces phénoménes, me paroît fausse.

Pour comprendre la raison de ceci, il faut observer que les artéres ont des parois qui sont non seulement plus minces, mais encore plus lâches, à proportion qu'elle s'é-

loignent du cœur ; ou ces artéres se divisent en vaisseaux capillaires, sanguins & lymphatiques. Mais l'action des fluides contre les parois des artéres, ou la pression latérale, décroît continuellement de plus en plus, de maniere que celle qui étoit très-grande dans le tronc de l'aorte & égale à la hauteur de sept pieds, est très-petite dans les veines, & au moins douze fois plus petite : donc le sang & la lymphe contenus dans leurs vaisseaux, n'en compriment pas les parois & coulent fort à l'aise vers les grosses veines. Mais si quelque partie des ramaux de l'artére, s'obstrue, comme il arrive ordinairement dans les maux de cette classe : alors la pression latérale du sang contre ses vaisseaux, s'augmente, parce que la colonne qui est arrêtée, est poussée par la suivante : ce qui n'arrive pas quand le sang marche uniformément. Il s'amasse donc en arriére ; & si presque tous les ramaux de l'artére sont obstrués, alors la pression latérale, qui se passe dans ces ramaux, est égale à celle du tronc même de l'artere. Mais puisque ces vaisseaux capillaires sont plus tenus ou plus lâches que le tronc artériel, & que pourtant ils sont aussi pressés que le tronc lui-même, par le fluide qu'ils contiennent, ils doivent nécessairement s'étendre & se gonfler considérablement ; puisque l'intumescence d'un vaisseau est proportionnée à la pression latérale qu'il souffre intérieurement, & à son extensibilité, ou à la ténuité & à laxité de ses parois.

On comprendra par-là, que de quelque maniere qu'un fluide soit arrêté dans les petits vaisseaux, il doit presser les parois de ses vaisseaux, d'autant plus fortement, que la colonne qui le pousse, agit sur lui avec plus d'énergie, & que son cours vers les veines, est retardé par cette pression.

On comprend aussi par-là, pourquoi la lymphe arrêtée dans les cavités du tissu cellulaire, distend ce tissu ; de maniere que dans l'anasarque qui arrive subitement, la tumeur de la peau est blanche & ferme tout ensemble ; car la fermeté du tissu cellulaire qui est borné par la peau, répond à la pression, plus grande, que la lymphe qui y est accumulée, éprouve de la part du sang qui suit par derriere : mais comme le tissu de la peau elle-même, est devenu flasque par le retardement qu'a souffert la lymphe, dont la sérosité s'est séparée, alors l'expansion du tissu cellulaire n'est point gênée, & la peau ayant perdu son élasticité, la tumeur est molle & vraiment œdémateuse.

Mais pourquoi les parties inférieures du corps s'enflent-elles davantage ; pourquoi les pieds sont-ils plus tuméfiés le soir, & la face davantage le matin? Les Médecins pen-

ſent communément que cela dépend de la preſſion qu'éprouvent les veines de la part des eaux accumulées dans l'abdomen ; d'où vient, diſent-ils, que ni le ſang, ni la lymphe ne peuvent revenir au cœur, dans la même quantité qu'ils étoient parvenus aux extrêmités. Mais là où il n'y a point d'aſcite, comme dans les pâles couleurs, le même accident a lieu & doit être expliqué par une autre cauſe. Lorſque la force vitale du cœur eſt en vigueur, la force de gravité de la lymphe ſe réduit preſque à zéro, étant comparée avec la force impulſive du cœur ; par conſéquent le cœur fait aiſément circuler le ſang & la lymphe : mais ſi l'action du cœur diminue beaucoup, comme dans les longues maladies, où la ſéroſité abonde auſſi dans le ſang : alors la gravité de la lymphe eſt reſpectivement plus grande que dans l'état ſain ; delà vient qu'elle ſe porte en plus grande abondance dans les parties inférieures & déclives, que le cœur n'en peut faire remonter vers les parties ſupérieures ; la lymphe doit donc s'écouler pendant la nuit, dans les parties plus déclives, comme dans les mains, les lombes, la face, & d'iſtendre les pieds & les jambes, après une longue ſtation.

Or tout le tiſſu cellulaire du corps eſt permeable par cette lymphe ſéreuſe qui amollit ſucceſſivement les fibres ; delà naiſſent la foibleſſe du corps, l'anorexie & autres maux preſque incurables, dans leſquels les maladies chroniques ſe terminent.

XXXII. JAUNISSE, *Aurigo. Ileus icterodes* d'Hippocrate *de inteſtin. affect. pag. 556, de* foeſius. *Icterus flavus ; icterus viridis ; morbus arquatus flavus* ; *morbus regius ; icteritia flava* ; *jaundices* des Anglois ; *eſtouriſſes* en Languedoc.

C'eſt une couleur jaune, qui ſe manifeſte d'abord à la ſclérotique & enſuite par toute la peau ; ou une couleur de verdeur pareille à celle d'une feuille morte.

Par-là, cette maladie différe de l'ictere noir, dont la couleur eſt pareille à celle de la ſuye, noire, livide, ou d'un verd noirâtre ; & vraiment noire en partie : on la nomme *aurigo* de la couleur de l'or : dans les pâles couleurs nommées cachexie, la couleur de la peau eſt ſouvent ſale & d'un jaune obſcur, ou bazanée ; mais la ſclérotique reſte toujours très-blanche, par où elle différe de la jauniſſe.

Les ſymptômes de la jauniſſe, ſont une couleur jaune du blanc des yeux, des temples, du col, & qui ſe répand enſuite par tout le corps, même dans les chairs & les os : ſi elle eſt ancienne, l'urine eſt ſafranée, les matieres fécales griſes, le ventre pareſſeux, l'eſprit languiſſant, la vue obſcurcie

tous les objets paroissent jaunes suivant le témoignage d'*Hoffman*, & la peau est atteinte de démangeaison & de sécheresse : souvent elle a été précédée de l'inflammation du foie, de flatulences : & l'on trouve quelquefois dans les cadavres ouverts, des embarras qui s'opposent à la circulation & à l'excrétion de la bile, & des calculs dans la vesicule du fiel.

De ces maladies, les unes sont chroniques & les autres aigues : il y a des jaunisses qui surviennent à d'autres maladies, ou qui sont critiques & souvent passagéres ; les modernes les nomment symptomatiques : d'autres sont constantes, primordiales, ou vraiment morbifiques, protopathiques.

La cause de la jaunisse est l'obstruction des vaisseaux biliaires & le reflux de la bile dans le sang. Ce reflux d'un fluide qui est encore tenu ou liquide, ne répugne point du tout aux loix de la circulation, qui ne différent point des loix du mouvement, suivant lesquelles la bile, si elle est pressée en tout sens, doit se porter vers l'endroit où elle trouve moins de résistance : or nous concevons facilement que la resistance doit être plus grande dans le reflux, que dans l'influx, lorsque les vaisseaux sécrétoires sont obstrués & que la membrane qui revêt le foie, est dans un état spasmodique. Le mouvement retrograde dans les derniers vaisseaux, dans lesquels le sang & la lymphe sont poussés, des petites veines dans les artéres ; je l'ai souvent observé par le moyen du microscope, dans le mésentére des animaux vivans. Plusieurs doutent s'il ne peut pas s'engendrer dans le sang, une humeur jaune qui n'est pas de la bile, ou n'est pas élaborée dans le foie : mais le cerumen des oreilles ressemble à cette humeur, & il s'en forme de pareille dans l'état de maladie, dans les glandes des paupieres, à la langue, dans la semence, le pus & les autres humeurs, sans aucun indice de bile ; presque toutes les échymoses, avant qu'elles ne se résolvent, deviennent jaunes de livides qu'elles étoient ; cependant personne n'attribuera cet effet à de la bile.

Il est plusieurs especes de ce genre qui demandent une curation particuliere. Un mal si multiplié, dit *Méad*, exige une curation variée : ainsi, suivant lui, il existe une jaunisse froide, dans laquelle les matieres fécales sont blanches, le ventre constipé, & où il est à craindre que le malade ne tombe dans l'œdématie. Dans cette espece, conviennent les aperitifs chauds, les savoneux, les rhabarbarius, les eaux thermales, &c. Mais dans l'espece chaude, les matieres fécales sont liquides, bilieuses, âcres : il est à craindre que le ma-

lade ne tombe en étiſie : les délayans, le petit lait, & quelquefois le lait même, conviennent.

1. Jauniſſe fébrile *de Sydenham*, *Cap. 1. ſect. 5.* A.

C'ſt celle qui ſurvient, non à l'inflammation du foie, ou à une fievre intermittente, mais à une fievre bilieuſe, ſoit critiquement, ou, comme on l'a dit, ſymptomatiquement.

On la connoît en ce qu'elle n'arrive pas dans les trois premiers jours, mais dans les ſuivans : ſi elle arrive du quatre au ſept, elle eſt d'un mauvais préſage & paſſe pour ſymptomatique : mais ſi elle arrive le ſept, le neuf, le onze, ou quatorziéme jour, elle eſt ſalutaire ou critique.

On la connoît auſſi en ce que le ventre n'y eſt point reſſerré, ni les matieres fécales, griſes, comme dans les autres eſpeces, mais bilieuſes : on ne peut donc pas inculper aucune obſtruction ou conſtriction des conduits biliaires, mais la quantité de la bile, & ſa plus grande activité.

Dans cette eſpece, on doit preſcrire alternativement les cataćtiques & les legers apéritifs, dits hépatiques, parmi leſquels on loue la décoction de racine de fraiſier avec les raiſins ſecs, & une ample boiſſon d'apozémes faits avec la chicorée, l'endive, le piſſenlit, l'aigremoine, la pâte d'oye; on y ajoute, ſi l'on veut, des fleurs d'hypéricum, de calendule, de ſafran, la crême de tartre, ou le tartre vitriolé.

Dans la jauniſſe ſalutaire qui arrive ſur la fin d'une maladie, *Sydenham* conſeille ſeulement que le malade ſe tienne au lit, afin que la tranſpiration ſe faſſe plus aiſément.

Averrhoès, *lib. 4. Colliget. cap. 43*, atteſte que la jauniſſe, qui, dans les maladies aiguës, arrive avant le ſeptieme jour, eſt tout à fait exempte de danger : cela eſt confirmé par *Houlier*, & conſtaté par les *épidémies d'Hippocrate lui-même ;* pourvu pourtant qu'il ſurvienne une hémorragie, une ſueur, &c. Voyez ſur cela *Schenckius lib. 3.*

2. Jauniſſe critique & ſymptômatique. D.

C'eſt celle qui ſurvient dans les maladies aiguës : elle eſt paſſagere : elle arrive dans les fievres intermittentes, ſupprimées par le quinquina, ſuivant l'obſervation de *Ramazzini*. J'en ai vu une ſemblable dans la fievre tierce nommée carotique, laquelle arriva au ſeptieme jour; cette jauniſſe fut critique, ſalutaire, & diſparut en trois jours, par le moyen d'un purgatif.

Celle qui eſt jointe avec l'inflammation du foie, méri

une attention particuliere ; elle eſt accompagnée de la fievre aiguë dont il a été parlé ailleurs. On doit mettre au rang de la jauniſſe accidentelle, celle qui naît d'une violente colere, ſur quoi liſez *Frideric Hoffman*; & celle qui eſt produite par les forts purgatifs & l'émétique, ou par la conſtriction ſpaſmodique du canal choledoque, mais qui céde aiſément à l'adminiſtration des remedes.

La jauniſſe attaque quelquefois les femmes ſur la fin de leur groſſeſſe ; on la guérit aiſément par une ſaignée faite à propos.

On doit auſſi rapporter ici, la jauniſſe qui ſurvient dans les fievres ſans l'inflammation du foie, & dont *Hippocrate libr. 4. aphor. 54*, parle en ces termes : « la jauniſſe qui arrive » aux perſonnes attaquées de fievre, le ſept, le neuf, le » onzieme ou le quatorzieme jour, eſt utile & ſalutaire, à » moins que l'hypocondre droit ne ſoit dur.

Toutes ces jauniſſes accidentelles ſe guériſſent par des purgatifs doux, par un flux d'urine ſafranée, qu'on procure, & ſont cauſées ſans une obſtruction notable du foie.

La jauniſſe qui arrive le ſept, dans la pleureſie bilieuſe, eſt critique. *Foreſtus obſerv. 35. lib. 15.*

3. Jauniſſe de l'Inde, *de Bontius, lib. 2. cap. 8. de Mead. monit. pag. 163, de Couzier, Journ. de Méd. Déc. 1757. C.*

Les habitans de l'iſle de Maſcari ſont d'une taille haute & raiſonnable ; mais tous ſont d'une couleur jaune, ou ont une jauniſſe habituelle, & de quelque maladie qu'ils meurent, leur foie ſe trouve toujours affecté : doit-on en accuſer la forte chaleur, ou l'uſage immoderé du vin, du miel ou du caffé ? Les Hybrides, dans la Martinique, vulgairement appellés *Metifs*, ont des yeux jaunes, quelque bonne ſanté qu'ils poſſédent, parce qu'ils ſont de la race des Indiens, dont la couleur eſt d'un jaune obſcur. *Labat, voyage d'Amérique.* Les *Mexicains* ont la couleur d'un jaune obſcur. Dans l'iſle de *Lophas*, près de l'iſle Timor, la couleur de la face des habitans eſt pareille à celle du laiton, & leurs cheveux ſont noirs & épars. Dans la nouvelle Guinée, la couleur de la peau eſt brune, jaune, la taille giganteſque, & les hommes y ſont vigoureux & agiles ; ils vont nuds, excepté qu'ils couvrent les parties de la génération : les mammelles des femmes leur tombent juſqu'au nombril ; ils ſont l'acte de la génération en public, & n'ont aucune religion. Les habitans des Iſles *Moluques* ont la couleur comme celle du coin, mais un peu plus obſcure, les yeux obſcurs, les ſourcils longs & les cheveux épars : mais les femmes y ſont blanches. Les *Maldives* ont la couleur olivâtre, la peau velue & le

corps nud, excepté la ceinture qu'ils nomment *pagne* : mais plusieurs femmes y sont blanches. Les peuples de *Siam* ont la face rhomboïde, les yeux petits, la conjonctive jaune, les levres épaisses & pâles, les dents noires, à cause du béthel qu'ils mâchent continuellement, la face brune, mêlée de rouge, le nez court, les oreilles longues & pendantes. Les Mandarins se teignent les pieds & les jambes en bleu.

4. Jaunisse causée par les poisons, *Etmuller*; cachexie icterique, *tom. 1. pag. 263. Marcell. Donat, lib. 1. cap. 7* : par les champignons, *voyez cholera* : par la morsure des araignées, *Joel Prax. de venen. pag. 126* : par la morsure de la vipere, *Zacut. Lusit. lib. 5. Med. princip. histor. 29. Chirac* fut mordu par une vipere, & fut atteint de cette jaunisse : *Haller, commentaire sur Boerhaave, Instit. Med. pag. 797* : par le thetis leporin, *de Mathiole de lepore marino* : par la morsure du chien enragé, *de Bartholin cent. 3. hist. 4* : par la morsure de l'écureuil, *Ephem. nat. curios. dec. 2. ann. 9. obs. 198. A.*

Les observations sur la jaunisse causée par de seules affections de l'ame, donnent lieu de croire que ces affections qui accompagnent les morsures dont on vient de parler, peuvent causer la jaunisse : ainsi elle peut être produite par la colere, *Riviere, cent. 2, obs. 9*; par la tristesse, par une nouvelle fâcheuse, *Van Helmont, sextup. digest. act. Med. Hafniæ, vol. 3.* Les curations de la jaunisse qui naît purement des affections de l'esprit, prouvent presque la même chose : comme est la jaunisse guérie par des poux avalés vivans, *Ephem. cur. dec. 2*; en pissant sur un tas de fourmis; en appliquant un brochet sur la fossette du cœur; & autres curations sympathétiques, qu'on peut lire dans les *Ephemer.*

Mead attribue la jaunisse causée par la morsure de la vipere, à la constriction spasmodique de la vesicule du fiel & du canal choledoque. Dans ce cas, on doit adoucir l'acrimonie de la bile, & calmer les mouvemens convulsifs par les annodyns & les narcotiques. Voyez *Mead Mechanico. account of poisons, essai 1*; & ses *Monita, pag. 159.*

Galien parle d'un esclave d'un l'Empereur, qui avoit coutume de chasser aux viperes; en ayant été mordu, la couleur de tout son corps devint verte ou porracée. *Galen de loc. affect. lib. 5. cap. 8.*

Lanzoni (*act. phis. observ. 96.*) vit un homme mordu à la main droite par un chat, laquelle devint fort enflée & douloureuse; à ces accidens, succéda une jaunisse qui dura pendan

pendant quarante jours : & *Vans Wieten*, *aphor.* 916. parle d'un homme mordu par un chien, qui fut atteint de la même maladie.

5. Jaunisse causée par la pléthore, par la grossesse, *Vans Wieten sur l'aphor.* 950 : ictere par pléthore, *Frid. Hoffman de cachexiâ ictericiâ*, *observ.* 3 : par la suppression des mois, *Ephem. nat. cur. dec.* 1. *ann.* 4.

Entre les causes de la jaunisse, la principale est la pléthore, ou une abondance de sang & des humeurs, plus grande que la nature ne la comporte : car comme la circulation du sang à travers le foie, est plus lente qu'ailleurs, attendu qu'il souffre déja un retardement dans la veine porte ; il faut nécessairement que ce retardement soit augmenté dans le foie, à cause de la résistance que la trop grande masse du sang offre aux efforts du cœur, & que le sang lui-même s'y épaississe ; delà naît la suppression de l'excrétion de la bile.

On doit compter parmi les causes de la plethore, non seulement une vie oiseuse & une nourriture succulente ; mais encore la suppression des évacuations accoutumées, comme celle des regles, & la grossesse : on les guérit ordinairement par la saignée, les délayans, une diete rigide, & par l'exercice.

6. Jaunisse causée par une obstruction, *Bonet*, *sepulchret. observ.* 1, 4, 11, 13, 15, 30, *append.* 6 ; *de Forestus obs.* 20 ; *d'Amat. cent.* 4. *obs.* 83. *C.*

C'est celle dans laquelle il y a une obstruction sensible au foie, & une renitence ou dureté, sans pourtant aucun calcul dans la vesicule du fiel, ni fievre, & que l'on croit provenir de la grossiereté & de l'épaississement de la bile : cette espece cause la nausée & la gostrodimie.

Si le lobe antérieur du foie, & suivant les anciens, si la partie concave du foie est affectée, la jaunisse est accompagnée de l'hépatalgie. La nausée est produite, ou par une distraction sympathique de l'estomac, ou par la cacochylie bilieuse qui le surcharge.

Dans le premier cas, les émétiques ne conviennent pas du tout ; mais la saignée, qu'indique la douleur du foie, paroît devoir être pratiquée avant toutes choses ; ensuite on prescrit les purgatifs doux & les apéritifs. Mais s'il n'y a point de douleur au foie, pas même lorsqu'on comprime l'hypocondre ; si cependant il y a des nausées, & si l'on a commis quelqu'erreur dans le régime de vivre ; les émétiques, mais ceux qui sont doux, sont indiqués : car les forts causent souvent l'inflammation du foie ; s'il y avoit des

calculs dans la véſicule du fiel, ils pourroient, par leurs pointes, cauſer des douleurs atroces, ou une hépatalgie calculeuſe & dangereuſe, à meſure qu'ils ſeroient agités par les ſecouſſes que produiroit l'émétique.

Cette jauniſſe pourroit ſe diviſer en chaude & froide. La *chaude* eſt celle que les remédes chauds aigriſſent, à cauſe de la ſécheresse & de l'acrimonie des humeurs, de la tenſion & de l'érétiſme des ſolides, de la chaleur & de l'âcreté de la bile. Ici conviennent les bouillons délayans faits avec le poulet & les herber chicoracées, comme la chicorée, l'eudive, le piſſenlit, le petit lait légérement chalybé, altéré par les cloportes, le ſuc de ſyſimbrium, de chicorée, &c. & les eaux acidules.

Mais dans la jauniſſe *froide*, où il n'y a aucune douleur au foie, où le tempéramment du ſujet eſt pituiteux, le pouls mol & lent : on peut preſcrire des tiſannes, des bouillons & autres médicamens propres à réſoudre la bile épaiſſie, comme le marrube noir & blanc cuit dans le bouillon, les racines de houx, d'aſperge, les eaux thermales, les martiaux, & même le ſavon pris à la doſe de pluſieurs drachmes.

7. Jauniſſe purulente, *aurigo purulenta. Bonet. Sepulchret. obſ.* 22, 23, 25. *de Foreſtus, obſ.* 10. *lib.* 19. *de Van-Swieten. ſur l'aphor.* 934. C.

Cette eſpéce dépend de la ſuppuration du foie, d'un ulcère, d'un abcès, ou d'une vomique de ce viſcère : *Bontius, lib.* 11. *cap.* 8. *dit :* qu'elle eſt commune aux Indes orientales ; *M. Mead en traite dans ſes avertiſſemens, p.* 163.

Elle eſt précédée des ſignes de l'inflammation du foie non réſoute ; & par conſéquent, d'une fiévre aigue & d'une douleur de l'hypocondre droit, avec tenſion ; d'un mal d'eſtomac & de nauſées. Cette maladie eſt chronique & ſouvent mortelle ; quelquefois l'ulcère conſume entiérement le foie. Je l'ai trouvé dans ce cas, creux & farci d'une matiére jaunâtre, épaiſſe, ſemblable à des œufs broyés : il n'y a point de ſalut à attendre, à moins que l'abcès ne ſe dirige vers l'extérieur pour être ouvert & vuidé : cette opération a quelquefois réuſſi. Voyez *Hépatalgie apoſtemateuſe. Celſc. lib.* 4. *cap.* 8.

8. Jauniſſe fébrile, ou cauſee par une fiévre intermittente, *Etmuller, pag.* 264. Ictére périodique, *Frid. Hoffm. obſ.* 5.

C'eſt celle qui a des retours périodiques, & qui eſt accompagnée de la fiévre intermittente. Une femme quadragénaire fut attaquée pendant un an, de cette jauniſſe laquelle revenoit avec le paroxiſme de la fiévre ; ſçavoir, avec froid & tremblement. A ces ſymptomes, ſuccédoient la chaleur & le

vomissement : elle duroit pendant deux jours & revenoit chaque semaine. Je pense qu'elle étoit causée par le venin de la fiévre intermittente erratique de la *seconde classe*, *p. 335*.

La jaunisse qui succéde à la fiévre quarte est la plus fréquente de toutes. Voyez, sur la jaunisse qui suit la fiévre quarte supprimée, *Juncker*, *de ictero cautelâ*, *19*.

La jaunisse survient souvent aux fiévres intermittentes d'automne, & paroît dépendre du long usage du quinquina, comme l'observe *M. Vanf-wieten*, *des maladies des armées*, *pag. 100 & 106*. Les yeux des malades sont jaunes ; l'estomac est douloureux ; ils rendent des urines jaunes ; ils vomissent après le repas, leurs hypocondres sont durs & douloureux. Alors il faut s'abstenir du quinquina, & mettre en usage l'oxymel scyllitique ; mêlez-en deux onces, avec deux drachmes de sel polycreste, une drachme de tartre vitriolé, huit onces d'eau commune, & une once & demi d'esprit de menthe. Le malade avalera quatre cuillerées de ce mêlange toutes les trois heures, en bûvant par-dessus une décoction de racines récentes de gramen & de pissenlit, le tout coupé avec le petit lait, où l'on met un peu de miel. Il prendra aussi soir & matin une drachme de savon de Venise.

9 Jaunisse calculeuse, *de Bonet Sepulchret. obs. 8, 9, 22, 23, 25, &c.* Ictere causé par la colique convulsive, *Mead. monit. p. 159*. Ictére produit par les spasmes, *de Frid. Hoffman*. §. *1*. Par la colique bilieuse spasmodique, du même Auteur, *obs. 1*. Par la colique bilieuse, *de Myserey*, *n. 419*. C.

C'est, selon moi, cette espéce que produisent les calculs de la vésicule du fiel, lorsque la nature s'efforce de les pousser dans le canal choledoque ; car, lorsque ces efforts de la nature n'ont pas lieu, il ne survient ni douleur ni jaunisse. Dans l'ouverture du cadavre de *M. Maurin*, *Conseiller*, nous trouvâmes des centaines de calculs pisiformes dans la vésicule du fiel, qui n'avoient jamais causé ni la jaunisse, ni aucune douleur. Mais l'atrocité & l'opiniâtreté des douleurs spasmodiques, qui ont lieu dans l'inflammation calculeuse du foie, & leur retour périodique avec la jaunisse, produisent cette maladie : ces douleurs sont véhémentes dans la fossete du cœur vers le foie, & elles s'étendent jusqu'aux muscles du thorax ; ordinairement elles se font sentir peu d'heures après le repas, lorsque la bile doit couler dans l'intestin duodenum. Voyez-en la curation dans l'hépatalgie calculeuse.

Frédéric Hoffman & Méad pensent que la colique flatulente, convulsive, la colere, & la morsure de la vipere produisent aussi une violente & soudaine constriction spasmodique des conduits biliaires, & en conséquence un reflux de la bile dans

le ſang. Dans ce cas, les ſaignées, les anodins & les délayans conviennent.

10. Jauniſſe typhode. *Lining. Journ. de Méd. Mai 1758, pag. 408.* Voyez, *Fiévre maligne ictérique, claſſe 2.*

C'eſt une maladie eudémique, dans la caroline méridionale & dans les autres contrées d'Amérique : ſon premier tems eſt rempli par une fiévre éphémere qui dure environ trois jours ; le ſecond & troiſiéme périodes ſont marqués par la préſence d'une jauniſſe mortelle accompagnée d'une fiévre maligne.

11. Jauniſſe hépatique. *Aurigo hepatetica, de Boerh. de hepatit. aphor. 914. de Fernel Pathol.* A.

Eſt cette eſpéce qui arrive avec une fiévre aigue dont les accès reviennent pendant la nuit, avec douleur, tumeur ou tenſion de l'hypocondre droit, & ſouvent toux, avec une douleur dans la foſſete du cœur, une certaine difficulté de reſpirer, &c. *Boerhaave* en rapporte pluſieurs eſpéces, qui ſont ſeulement des variétés. Elle differe fort de la jauniſſe qui ſurvient vers le quatriéme jour, ou au bout d'une ſemaine, à la fiévre ardente, ou aux fiévres continues bilieuſes, & que nous mettons au rang des fiévres paſſageres. Mais, quoiqu'en diſe *Boerhaave*, cette jauniſſe eſt très-rare, comme le remarque *Fernel*, & à peine de dix hépatities, en eſt-il une qui ſoit accompagnée de la jauniſſe.

Sa curation eſt la même que celle de l'hépatitie, où elle exige des ſaignées répétées, une boiſſon délayante, légérement réſolutive, & de légeres purgations ; mais ſi la jauniſſe perſiſte après la guériſon de l'hépatitie, ou ſi elle lui ſuccéde, elle eſt tout-à-fait d'une autre eſpéce.

12. Jauniſſe des Néophites. *Juncker, de ictero ; Van-Swieten aphor. 950 ; Etmuller, valetudinar. infantit. p. 113.* L.

Les enfans nouveaux nés ſont ſujets à une jauniſſe qui ſe guérit facilement ; elle eſt cauſée par le méconium qui remplit les inteſtins, & empêche l'écoulement de la bile dans le duodenum : quelquefois auſſi le réſidu du lait produit le même accident dans les enfans qui tetent. Un ſcrupule de ſavon de Veniſe diſſout dans trois onces d'eau, en y ajoutant une once de ſyrop de chicorée avec la rhubarbe, ſi on en donne ſouvent des cuillerées par jour, briſe les concrétions, nettoye les inteſtins & évacue la ſaburre par les ſelles ; ou bien cette ſaburre eſt évacuée avec la bile, par le moyen d'un doux purgatif.

13. Jauniſſe hyſtérique, *de Sydenham, de colicâ hyſtericâ, cap. 3. ſect. 4.* cauſée par une colique hyſtérique, *Sydenham, Raulin, des maladies vaporeuſes, p. 17.*

Il n'eſt pas rare que cette eſpéce ſurvienne à la gaſtrodynie hyſtérique. Mais elle diſparoît en peu de jours ; la même choſe arrive dans la colique hypocondriaque : mais ſi la maladie reſiſte aux remédes, on donnera l'apozeme ſuivant. *Prenez de racine de garence & de curcuma, ana, une once, de chelidoine majeure & des ſommités d'abſynthe, ana, une poignée ; faites-les cuire dans parties égales de vin du Rhin, & d'eau de fontaine juſqu'à une livre ; diſſolvez dans la colature, deux onces de ſyrop des cinq racines, & faites un apozéme, dont le malade prendra demi-livre tiéde, matin & ſoir, juſqu'à ce qu'il ait recouvré la ſanté.*

Cette eſpéce, ſuivant *M. Raulin*, n'arrive qu'aux hyſtériques affoiblis par une longue maladie, & qui ont ſouffert des hyſtéralgies, ou la paſſion hyſtérique iliaque ; elle eſt accompagnée d'un grand abattement de l'eſprit & du corps. Seroit-elle cauſée, comme le penſe *Frider. Hoffman*, par une conſtriction ſpaſmodique du conduit choledoque ? On a un exemple de la curation qu'on doit pratiquer, dans la jauniſſe cauſée par obſtruction. On ſaignera d'abord, enſuite on fera prendre demi-once de vin émétique, avec une once ou deux d'huile d'amandes ; & l'on boira abondamment, pendant pluſieurs jour, d'une décoction de racines de fraiſier, d'oſeille, d'althéa & de régliſſe : on fera cuire dans chaque bouillon, une poignée d'endive, de chicorée, de mouton, de cerfeuil, d'oſeille & de poirée. On ajoutera dans un de ces bouillons, une drachme de crême de tartre & quinze grains de nitre ; le ſoir, on donnera un clyſtere laxatif, & enſuite on purgera avec une once de ſel d'epſoom & autant de ſyrop de roſes pâles, ou avec les follicules de ſené & les tamarins. Si la maladie réſiſte, on aura recours aux eaux thermales. Dans les tempéramens froids & pituiteux, ſur-tout ſi une fiévre quarte opiniâtre a précédé, comme cela arrive ſouvent ; on boira les eaux thermales pendant trois jours. Les bouillons où l'on a fait cuire des ſommités de marrube blanc, paſſent pour ſpécifiques, ſuivant la remarque de *M. Baux, très-célébre Médecin de Niſmes*. L'élixir de vitriol, & la terre foliée de tartre ſont loués par d'autres. Dans une jauniſſe épidémique qui régnoit à Génes dans une armée eſpagnole, le *Comte de Ponticelli*, premier Médecin, fit chercher tout le ſavon qui ſe trouva dans la ville, même celui qui ſervoit dans les boutiques des barbiers à frotter la barbe, & il guérit de cette maniére l'épidémie. Ordinairement on inſiſte trop ſur les émétiques, les purgatifs âcres, & les apéritifs chauds, lorſque les délayans ſuffiſent.

Sydenham preſcrit dans la jauniſſe vulgaire, un purgatif tous

les quatre jours. Et dans les jours intermédiaires, un éleƈtuaire fait avec la conserve d'absynthe, d'écorce d'orange, d'angélique confite, de noix muscade confite, de poudre d'arum & de limaille d'acier; avec l'extrait de gentiane, la crême de tartre, le safran, & les eaux minérales. Les pilules de *Ruffus*, qui contiennent quatre parties d'aloès, deux de myrrhe & une de safran, sont utiles; la dose est jusqu'à trente grains.

14. Jaunisse rachialgique. *M. Bouté*, *Journ. de Méd. Nov.* *1761*, *Janv. 1704*, *pag. 41. de Meserey*, *n°. 419.* C.

Cette jaunisse est un symptôme de la rachialgie végétale & de la fébrile & saturnine: elle est passagere, & on la guérit par des aposémes faits avec les plantes hépatiques, & ensuite avec les acidules, ou avec le petit lait altéré par le suc de fumeterre.

XXXIII. ICTERE NOIR, *melas icterus*; *melas icteros*, des nouveaux Grecs; *melanchlorus*, de Fernel Pathol.; *Icteritia nigra & viridis*, de Forestus, *obs. 23*, *lib. 13*; *Icterus niger*, des Auteurs.

C'est une maladie ordinairement de longue durée, sans fiévre, dans laquelle presque toute la peau est teinte d'une couleur noire, étendue ou ramassée en gouttes & en maniere de taches.

Dans l'ictére noir, dit *Fernel*, la couleur vermeille de la peau paroît sans aucune cause évidente, d'abord d'un vif obscur, & ensuite livide & noirâtre; le corps est, à la vérité, moins appesanti que dans la jaunisse; mais l'esprit y voit plus d'images fâcheuses, qui le jettent dans la crainte & dans la tristesse. Les matiéres fécales ni l'urine n'y sont pas manifestement changées de leur état naturel.

1. Ictere noir de diverse couleur. *Ephem. nat. cur. cent. 5. obs. 41*, *pag. 61.* C.

On a vu une jaunisse dans laquelle toute la face jusqu'à la gorge, étoit *verte*, la partie droite du corps, *noire*; la gauche, *jaune*; & l'urine que rendoit le malade, tantôt noire & tantôt verte.

Voyez un ictere tout verd, dans le genre de chlerosies.

Voyez aussi, une jaunisse de la moitié du corps avec hémiplegie dans les *Ephem. nat. cur. cent. 3. & 4. obs. 64.*

2. Ictere noir, causé par un poison; *Marcell. Donat*, *lib. 1*, *cap. 9.*

Il est produit par la morsure du scorpion & tout le corps est parsemé de taches noires; cet accident appartient aux scorpions des pays chauds. Dans nos climats, ces insectes ne sont point venimeux, quoique dise *M. Maupertuis*, *Mém. de l'Acad.*

3. Ictere noir périodique; *livor totius corporis percodicè re*

currens, *de Manget*, *Bibliot. med. pract. de cutis morbis*, *pag.* 844.

Cet ictere attaqua tout-à-coup, au mois de Février, un enfant d'un an qui se portoit bien, sans qu'aucune cause eût précédé : tout son corps étoit livide & il souffroit un serrement au gosier, comme si on l'eût étranglé ; cependant son esprit étoit sain & il ne souffroit aucune douleur ; il panchoit seulement un peu sa tête, comme s'il eût voulu dormir ; cet enfant éprouvoit auparavant des attaques d'éclampsie, toutes les fois que sa nourrisse avoit ses régles. *M. Rayger* lui prescrivit la poudre de marchione avec les espéces de hiacynthe & l'antimoine diaphorétique, dans l'eau de cerises noires : la lividité s'évanouit, mais elle revenoit à jours alternatifs, à la même heure, trois, quatre ou cinq fois ; cependant celle qui duroit plus d'une heure, étoit moindre & sans fiévre : le malade fut guéri par la purgation, & par l'usage du reméde précédent, qui fut répété.

4. Dartre noire ; *Melas icterus alphus. Collect. acad. t.* 3, *p.* 332. Est-ce le *Melas de Celse*, *lib.* 5, *cap. ultimo ? Morphæa nigra*, *de Rayger*. C.

On connoît cette affection par des taches rondes, noires, applaties, polies, sans prurit & sans couleur, qui sont répandues par-tout le corps ; ces taches arrivent pendant la nuit. *M. Rayger* les a vues dans deux filles, & il les prit pour des taches scorbutiques ; il les guérit sans peine, en faisant prendre de l'esprit de cochléaria dans du syrop de fumeterre. Mais je ne vois pas pourquoi il nomme cette maladie herpe noire. Elle differe du morphée des Arabes, de plusieurs manieres ; 1°. en ce qu'elle est passagere ; 2°. que les taches sont plus profondes ; 3°. que la peau n'est point recouverte de poils blancs ; 4°. & de ce que toutes, quand on les pique avec une aiguille, versent du sang ; elle differe du phénygme à pointes, par l'étendue des taches, & leur couleur.

La dartre noire differe du morphée noir, ou de l'albaras noir des arabes, en ce que dans cette espéce de Morphée, il y a une excoriation & des écailles qui ne se rencontrent pas dans la dartre noire. *Sennert*, *de vitiligine*, *lib.* 5.

5. Ictere noire scorbutique, *de Boerhaave*, *Cons.* 16. *Black-leg*, des Anglois. C.

Voyez goutte scorbutique, *classe* 7. & Catoque scorbutique, *class.* 4.

Ou tout le corps est noir, comme dans le cas de *Sennert* ou d'*Eugalenus* : ou seulement les jambes sont noires, & parsemées de taches, d'où est venu le nom de *Black-leg*, qui veut dire jambes noires.

La face tire sur le noir, la couleur du reste du corps est d'un jaune foncé, ou est noire : les matieres fécales ne sont pas du tout jaunes; les urines sont fort bilieuses ; il y a anorexie; le sang qu'on tire des veines, est recouvert d'une croûte tenace plegmatique-bilieuse : à tous ces signes, se joignent ceux du scorbut, comme des taches aux jambes, livides & amples, une évacuation de sang pur par l'anus, sans diarrhée ; la malpropreté de la bouche & la mollesse des gencives. Cette maladie a coutume de se terminer en ascite scorbutique, & celle-ci dégénérant en une toux séche, ensuite en une hémoptisie lente, accompagnée de soif & d'autres symptômes, conduit bientôt à la mort ; l'enflure & la fluctuation de l'abdomen & surtout l'œdématie des pieds font connoître cette ascite.

Curation. Ici conviennent des purgatifs composés avec la rhubarbe, la manne & le syrop de chicorée, si le ventre est libre : & l'on en répete l'usage toutes les semaines. Mais si le ventre est serré, on en donnera de plus forts. On recourra aux bouillons apéritifs préparés au bain-marie, si le malade est déja foible. Prenez, par exemple, vingt-quatre onces de chair de veau coupée par tranches, de rhubarbe, de tartre vitriolé ou de sel de glauber, de limaille de fer & de pareira brava, anà une drachme; de racines de chicorée, d'apium, de lapathum acutum ana, trois drachmes ; de feuilles de cocléaria, de chicorée, de chacune deux manipules, & un pinte d'eau ; faites un bouillon qu'on prendra chaque matin, pendant vingt jours, en prenant un purgatif dans les intervalles.

6. Ictere noir splénétique, *Bonet Sepulchret. obs. 3. d'aprés Vesale ;* Ictere noir, *Sennert, de morb. splenis.* C.

Cette espéce est accompagnée de la tension de l'hypocondre gauche, de tumeur & de douleur ; suivant tous les anciens & un grand nombre de modernes, elle est censée dépendre d'une lésion de la rate.

Zacutus rapporte aussi qu'on ne trouva point de rate dans le cadavre d'une personne morte de l'ictere noir ; il infere de ce défaut de la rate, où la bile a coutume de s'accumuler, la raison de son effusion dans l'habitude du corps. *Zacuti prax. observ. 13, lib. 3.*

7. Ictere noir hépatique ; ictere noir causé par un vice du foie. *Manget, biblioth. medic. pract. pag. 1036 ; de Plater, pract. 3. cap. 2, lib. 1 ; de Bonet sepulchret. obs. 28.* C.

Cette espéce commence par la jaunisse, les yeux sont encore d'un jaune foncé & comme teints d'une couleur fuligineuse, tandis que la peau est noire, & les urines de couleur de caffé. *M. Van-Swieten* en décrit une pareille dans l'*aphor. 950*, laquelle dura pendant douze ans ; enfin, après un

long usage de suc de gramen, après celui du petit lait pris au printems ; des eaux de Spa prises en été, & d'une grande quantité de savon de Venise avec le miel, prise en hyver, la matiere incrustée dans le foie commença à se résoudre, & il survint un flux de ventre qui dura pendant six mois entiers & diminua tous les symptômes. Le malade rendoit une matiere argileuse qui sentoit très-fort, & étoit remplie de petits grains âpres & calculeux ; on soutenoit les forces, par une bonne nourriture, & la malade fut ainsi rétablie.

Nous traitâmes un semblable malade. M. *Necker*, de Genéve, Professeur en Droit, lorsqu'il vint ici : il étoit noir par tout le corps & faisoit peur. Les principaux remédes par lesquels il fut guéri dans l'espace de deux mois, furent des bouillons préparés au bain-marie, faits avec la chair de veau, les feuilles de chicorée, celles de Sysimbrium, avec la rhubarbe, le safran de Mars, les cloportes, & le sel de glauber ; on y ajoutoit par intervalles, l'usage du petit lait chalibé & des purgatifs doux.

8. Ictere noir des Indes.

Dans les isles Philippines, qu'on nomme *Bisayas*, les habitans y sont noirs ; mais ils se rendent encore plus noirs en se frottant avec la graine d'écarlate & le musc, afin de plaire à leurs femmes.

Les peuples de l'isle de Ceilan sont noirs & difformes.

Dans le Royaume de Loango en Afrique, les hommes naissent blancs ; mais ils deviennent noirs en deux jours, leurs yeux sont gris, & leurs cheveux paroissent dorés, étant regardés de près ; leur couleur est cadavereuse, leurs yeux immobiles & louches : durant la nuit, & lorsque la lune éclaire, ils voyent clair, & ils ne voyent rien pendant le jour. Les Portugais les appellent *albins*, & les françois *negres blancs.*

Il y a dans les isles espagnoles, beaucoup d'esclaves negres qui y abordent des différentes contrées d'Afrique ; tous sont noirs, mais ceux qu'on nomme *Bambaras* sont roux ; ceux qu'on appelle *Congos-Arada* & ceux du *Sénégal* sont plus noirs. On les distingue pourtant chacun par une nuance différente. Leur couleur est moins claire, ou moins chatvée après la fiévre, les pâles couleurs, l'anasarque : & ces maladies se connoissent facilement par ce changement de couleur : les cicatrices laissées par la petite vérole, blanchissent : & les pustules sont moins noires pendant la durée de l'inflammation. Ceux-la se trompent, qui mettent la rougeur du phlegmon, au rang de ses symptômes essentiels.

Dans la nouvelle Hollande, comme dans la Guinée, la

couleur des peuples eſt très-noire, ils ont la bouche grande, le nez court, les lévres groſſes, & ils tiennent toujours les yeux fermés, pour les garantir des moucherons ; ils n'ont aucune dent à la machoire ſupérieure, les hommes ſont ſans barbe comme les femmes, tous ont la face difforme ; ils ſont d'ailleurs icthyophages (*a*), & ne mangeant d'aucuns végétaux. *Dampier*, *Voyage*. Voy. *Jauniſſe 3*.

XXXIV. ICTERE ROUGE. *Phenygmus.*

C'eſt une maladie ſans fiévre, dans la quelle la peau eſt parſemée de taches rouges. C'eſt parce qu'elle n'eſt accompagnée d'aucune fiévre, qu'on la diſtingue de la fiévre ſcarlatine, de la rougeole & des autres inflammations exanthemateuſes ; elle différe de la goutte roſe, de la herpe, des mules & des autres affections, en ce qu'elle occupe une grande partie de la peau.

1. Ictere rouge pétéchial ; pourpre ſans fiévre de M. *Cuſſon*, *Diſſert. de purpurâ*. L.

C'eſt une éruption de taches pourprées, qui ſe fait par toute la peau, comme dans le pourpre, ſans prurit, ſans tumeur ni autre ſymptôme. Il differe de la morſure des puces, en ce que dans les taches de l'ictere rouge, il n'y a point de traces de piquure, comme dans les morſures des puces ou des abeilles, qu'on diſſipe avec un cataplaſme fait avec la farine, le vinaigre & l'oxymel. J'ai vu quelquefois cette affection naître dans les enfans, pendant, les chaleurs de l'été, ſans aucune léſion manifeſte des fonctions, & ſe diſſiper en peu de jours, par l'uſage d'une boiſſon rafraîchiſſante, & enſuite par un léger purgatif. *M. Haguenot*, *Profeſſeur*, a obſervé la même maladie dans trois femmes ; elle les enlaidiſſoit à la vérité, mais ne leur cauſoit aucune incommodité, & ſe diſſipa d'elle-même en peu de jours.

Sachſius a vu dans une femme des taches de couleur de roſe répandues par toute la peau, dont quelques-unes verſoient du ſang ; il en a vu de pareilles dans un enfant, ſans écoulement de ſang ; les unes & les autres céderent à l'uſage des antiſcorbutiques. Voyez *Act. phiſ. Med. nat. cur.* *1757*, *pag. 386*.

2. Ictere rouge de l'Inde.

Les habitans des Iſles Philippines dans l'Inde, ſont noirs, rouges, & les gens du peuple ſe teignent les dents en noir pour paroître plus beaux ; mais les femmes diſtinguées les

---

(*a*) Ce mot eſt formé du Grec *Ichthys*, Poiſſon ; & de *phagos*, mangeur ; c'eſt-à-dire *mangeur de poiſſon*.

couvrent d'une lame d'or, tout le reste du corps est teint en noir, & plus il y a de figures tracées, plus on paroît noble & courageux, de-là vient que les Espagnols les nomment *pintados* ou *peints*.

Les *Patagons*, qui habitent vers le détroit de Magellan, ont la couleur de la peau d'un rouge de cuivre; la couleur des habitans de l'Isle Nicobar, près de Sumatra, est la même. *Dampier*.

3. Ictere rouge causé par le vernis, *Duhalde*, *Hist. de la Chine*, *pag. 317*. A.

Les Chinois, qui tirent le vernis de l'arbre que *Linnæus* nomme *Rhus vernia*, s'ils en reçoivent la vapeur, sont au bout de vingt-quatre heures teints, par-tout le corps, d'une couleur rouge, comme érysipelateuse; leur visage devient difforme, & leur peau est raboteuse comme dans la lepre; elle se fend en plusieurs endroits, & il sort beaucoup de sérosités de ces crevasses; enfin lorsque la peau est desséchée, peut-être que l'épiderme tombe & qu'il en naît une nouvelle. Cette maladie est-elle une érysipelle? C'est ce que j'ignore.

On la guérit par des purgatifs hydragogues, & par des bains tiédes préparés avec une décoction de feuilles de sapin, d'écorce de châtaigner, le nitre & la baselle; on étuve aussi avec cette décoction, & on saupoudre les fêlures de la peau avec la cendre de baselle.

4. Ictere rouge causé par un poison, *Hamberger de Narcot. Differt.* A.

C'est une rougeur vive de tout le corps, éparse ou continue, laquelle est produite tout-à-coup par certains poisons narcotiques

M. *Hamberger* & autres, ont observé que des personnes qui avoient mangé des bayes de Belladona, avoient été atteints d'une rougeur pourprée de tout le corps, sans chaleur & sans fiévre: cette rougeur s'évanouit en peu de jours par le moyen d'un émétique: cet accident arriva au fils du Portier du Jardin Royal de Montpellier, & il confirme l'opinion de M. *Hamberger*, qui pense que les narcotiques dissolvent tellement le sang, qu'il pénétre aisément dans les vaisseaux lymphatiques de la peau.

La même maladie arriva à Bias près d'Agde, à toute la famille d'un Tailleur, pour avoir mangé du foie d'un poisson frit, que les Icthyologistes nomment *chien de mer*; quatre personnes de divers âges, qui mangerent de ce foie, resterent au lit pendant deux ou trois jours, plongées dans un profond sommeil, & couvertes par-tout le corps, d'une couleur pourprée très-vive; à leur réveil, elles sentirent une démangeaison, & l'épiderme de tout le corps, sans même en excep-

ter celle des pieds & des mains, se sépara en de grands & amples lambeaux. Ayant été appellé peu de tems après à Agde, je fis venir ces quatre malades, je les examinai, & je tirai moi-même du pied du mari & des mains de la femme, des lambeaux de peau que je conserve; ceux qui avoient mangé plus de cet aliment, éprouverent un sommeil plus long; une fille dont la peau ne s'étoit pas écaillée par-tout le corps, eut un abcès à la jambe.

4. Ictere rouge plethorique. B.

La pléthore de M. *Linnæus*, qui dépend de l'abondance du suc louable, si on la regarde sur le pied d'une maladie, a pour symptôme principal, une rougeur du corps, avec difficulté de respirer, inertie ou paresse pour agir : mais nous considérons la plethore comme la source de diverses maladies, & non comme une maladie, parce qu'elle n'est accompagnée d'aucun symptôme constant.

XXXV. PALES COULEURS, *chlorose*, *chlorosis* de *Sennert*, qui en attribue faussement le nom à *Hyppocrate*; *chlorosma* d'Hyppocrate, *6. épidem.* Ce terme est obscur. Ilifcis *d'Avicenne;* fiévre blanche & obstructions des vierges de *Mercatus;* cachexiæ de *Plater de discoloratione;* morbus virgineus & febris alba *de Roder. à castro, libr. 2. cap. 5;* de *Sennert, libr. 4. sect. 3. cap. 2;* fœdi colores *de Baillou de morb. virginum;* fiévre d'amour *de Langius;* Icteritia alba *ou* ucterus alius *d'Etmuller.*

Les pâles couleurs sont une maladie, dont le principal symptôme est la pâleur de la face, avec une langueur habituelle.

Plusieurs espéces sont accompagnées, outre ces deux symptômes, du pica, de la malacie, de la polydipsie, de la mélancolie, de la panophobie, &c.; on les nomme vulgairement pâles couleurs; d'autres ne sont accompagnées d'aucune dépravation, & on les connoît sous le nom de pâleurs; mais il n'existe point entre celles-ci, des différences par lesquelles on puisse bien les distinguer. Il y en a qui désignent par le nom de cachexie, le dernier dégré de la chlorose, & ils entendent par ce nom l'œdématie ou l'anasarque. Le nom de cachexie, comme il est prouvé par la définition de *gorrée*, paroît avoir été employé en différens endroits par les anciens, pour désigner les maladies de cette Classe.

La couleur pâle vient de ce que la lymphe prédomine dans les vaisseaux de la peau, & absorbe la couleur rouge du sang, ou parce que l'épiderme étant plus opaque, ne transmet pas les rayons rouges du sang; ce qui revient presque à la même chose.

La pâleur est blanche, cendrée, jaune comme de la cire, ou terne, & il est fort difficile d'exprimer par des paroles, les mêlanges de ces couleurs; lorsque la peau est jaune, ou, comme l'on dit, verte, il faut donc, pour distinguer les pâles couleurs de la jaunisse & de l'ictere noir, observer la couleur de la sclerotique, qui est très-blanche dans les pâles couleurs, encore que la peau soit fort terne; & elle est jaune ou d'un noir de suye, dans la jaunisse & l'ictere noir.

Pâles couleurs vraies.

Ce sont celles qui sont accompagnées ordinairement d'un dégoût singulier pour les alimens, pour la boisson & pour l'acte de Vénus. On ne connoissoit, dans le dernier siécle, qu'une seule maladie de cette espéce, qui est la chlorose des vierges, & qu'on appelle vulgairement fiévre blanche. Elle est familiere aux filles nubiles, & on l'attribue à la menostasie, ou au retardement & à la suppression des regles; mais l'observation journaliere apprend que les enfans au berceau sont attaqués de cette maladie avec la pica; il est aussi des femmes bien reglées qui sont atteintes de la chlorose avec des envies; il y a des hommes, comme l'observe *Bonet*, qui sont vraiment chlorotiques, à prendre la chlorose dans ce sens, de maniere que si on restreignoit la signification de ce mot, comme on le restreint vulgairement dans les Ecoles, il faudroit bannir ces espéces qui étoient inconnues, ou créer de nouveaux genres sans nécessité.

1. Pâles couleurs des filles, *chlorosis virginea*, *fœdi colores virginum;* Baillou *de morb. virginum.* L.

C'est cette espéce qui attaque les filles puberes, avec pica, à la suite de la menostasie. La menostasie est un retardement, une diminution ou une suppression des regles. Le pica, qui accompagne cette chlorose, est celui dans lequel les malades desirent des absorbans, comme du mortier, du plâtre, de la terre ou des charbons; ou bien elles desirent des assaisonnemens, comme du vinaigre, du suc de limon, du sel, &c. *Voyez Classe 8.*

Les malades sont pâles, & quand la chlorose est vive & ancienne, elles sont jaunes & ternes; elles ont pourtant les yeux très-blancs, en quoi elles différent de ceux qui sont attaqués de la jaunisse; leur pouls est fréquent & petit; c'est de-là que la maladie a été nommée improprement fiévre blanche; les forces vitales sont plus foibles que de coutume, de maniere qu'il n'existe pas une proportion entre elles & les forces musculaires, pour établir la fiévre. La respiration devient pénible au moindre mouvement que font les malades, & sur-tout

lorſqu'elles montent des dégrés, lorſqu'elles courent ou font des efforts : parce qu'alors la contraction qu'éprouvent les muſcles, pouſſe le ſang abondamment dans les poumons & les engorge ; le poumon qui eſt foiblement comprimé par les muſcles de la poitrine, ne peut pas l'envoyer dans le ventricule ; en même quantité ; de-là naiſſent des palpitations de cœur, que le moindre trouble de l'ame réveille. La foibleſſe des muſcles dépend de la plethore, ou d'une maſſe d'humeurs plus grande qui doit être ſurmontée, & du relâchement des parties ſolides. Ce relâchement vient de ce que la ſéroſité du ſang eſt plus abondante & circule plus lentement ; de-là l'inertie qu'éprouvent les malades ; leur propenſion au ſommeil & au repos ; de-là leur dégoût pour tous les plaiſirs qui ſe procurent par l'exercice, comme pour la promenade, la ruſtication, le chant, &c. ; de-là leur amour pour la ſolitude, & leur triſteſſe. Le défaut d'exercice & la conſtitution viciée du ſang & des ſucs gaſtriques, qui eſt ou ſéreuſe ou muqueuſe, diminuent l'appétit ; la dépravation de celui-ci, qui recherche en général, non pas des alimens, mais des ſaveurs, vient de ce que la ſalive, qui eſt ſéreuſe, ne plait pas au goût, à moins qu'on ne l'aiguiſe par des aſſaiſonnemens, ou qu'on ne corrige ſa fadeur par les abſorbans, ſi elle eſt muqueuſe. Les alimens ordinaires n'étant pas du goût des malades, elles ont recours à de nouveaux ; de maniere que la maladie faiſant des progrès, il en réſulte la plethore, ou une cacochymie, dans laquelle la partie rouge du ſang eſt viſqueuſe, épaiſſe & mal élaborée, & la ſéroſité abondante & jaune ; l'anorexie s'accroît auſſi ; les digeſtions ſe vicient de différentes manieres ; les humeurs excrémentielles retenues, pervertiſſent de jour en jour la craſe du ſang ; les ſolides ſe relâchent, le tiſſu cellulaire s'engorge de cette ſéroſité vicieuſe ; le cœur & tous les muſcles s'affoibliſſent ; de-là la pâleur plombée, la couleur de cire que quelques-uns nomment verte ; les pieds ſe gonflent ſur le ſoir, ils retiennent l'impreſſion des ſouliers, & celle qu'on y fait avec les doigts ; le matin, les paupieres s'enflent & ſont livides ; mais les chairs, par exemple celles de la joue, ſont enflées & non amaigries.

Lorſque la maladie a fait de tels progrès, que les joues ſont pendantes, flaſques, les levres minces, pâles, que les extrémités ſont œdémateuſes pendant tout le jour, les digeſtions entiérement viſqueuſes, la couleur plombée, jaune, &c., ce dégré de la chloroſe eſt nommé *cachexie* par les Modernes, & les malades ſont nommées *cacheƈtiques* dans chaque eſpéce de chloroſe.

Cette maladie dépend ſi bien de la menoſtaſie, qu'elle ſe

dissipe lorsque les régles sont rétablies. Il est deux espéces de menostasie qu'on doit distinguer dans la pratique : car 1°. ou elle est accompagnée de la tension, de l'érétisme des solides, de la sécheresse & d'une viscosité âcre des humeurs ; dans ce cas, lorsque la maladie est récente & n'est pas encore parvenue au dégré de la cachexie, on doit, après l'usage de la saignée & de la purgation, prescrire les emménagogues tempérés par les délayans, & des bouillons légérement incisifs faits avec les racines de fraisier, de gramen, les feuilles de scolopendre, de capillaire, en y ajoutant un peu de mars ; il faut, même souvent, en venir aux demi-bains, au petit lait & au lait d'ânesse.

2°. Si la malade est d'un tempérament pituiteux & froid, on lui donnera peu à peu des médicamens un peu plus forts & plus chauds, comme une plus grande dose de préparations martiales, les racines apéritives de houx, d'ononis, d'asperges ; sur quoi l'on doit consulter les méthodes curatives de MM. *Lazerme* & de *Germ. Fitzgerald*, *de Morb. mulier*, *cap. 1*.

Souvent cette maladie est guérie par la limaille de fer, qu'on prend dans la premiere cuillerée de soupe, ou par un usage assidu de l'eau ferrée : on doit interdire tout assaisonnement & toute substance terreuse que ces malades recherchent avec tant de soin, & leur faire prendre de l'exercice.

A. Chlorose d'amour, fiévre d'amour *de Langius*. L.

C'est une variété de la précédente, laquelle affecte les filles qui sentent les éguillons de l'amour : elle est jointe avec une grande mélancolie, l'amour pour la solitude, une tristesse continuelle, & une méditation de l'esprit constante sur l'objet desiré. Cette chlorose est ordinairement accompagnée de menostasie ; mais elle survient plutôt à celle-ci qu'elle ne la précéde, & le tempérament du sujet est mélancolique. La premiere méthode de curation qui a été décrite, convient mieux que la seconde; mais le mariage est préférable à tous les autres remédes. *Voyez nymphomanie*, *appellée salacité*, *Classe 8. pag. 343*.

2. Pâles couleurs des femmes, chlorose causée par une perte, par l'écoulement laborieux des regles. *Astruc*, *de la chlorose*, *tom. 2. pag. 2 & 43. sepec. 2*. C.

C'est celle qui a coutume d'attaquer les femmes qui ont passé quarante ans, & qui sont mal reglées ; souvent elle est jointe avec un écoulement menstruel abondant, avec dépravation de l'appétit, œdématie, nonchalance du corps, ou une foiblesse extraordinaire, avec un dégoût pour tous les alimens.

Dans la menorragie ou flux vicieux ou morbifique des regles, le flux se fait en petite quantité ou dans la quantité ordinaire, & est accompagné de douleurs hystéralgiques; ou il est abondant, avec ou sans douleur. Dans tous ces cas, sur-tout lorsque la menorragie est hystéralgique, il se déclare une chlorose, accompagnée de tristesse & de mille bizarreries, de propension pour la solitude, de dégoût pour l'exercice, d'une prédilection pour les alimens nuisibles, d'une nonchalance extraordinaire, de l'œdéme des pieds, d'une envie de dormir qui ne paroît jamais assez satisfaite, avec insomnie, ou des sommeils inégaux & irréguliers; & toutes les fois que le tems des regles approche, cet écoulement se fait avec peine; mais le second ou troisiéme jour, il est accompagné de douleurs continuelles, & qui ne laissent point de repos, aux jambes, aux fesses, aux cuisses, aux lombes, à la matrice, au vagin: de maniere que ces douleurs se portent subitement d'une partie à l'autre; que la matrice s'enfle & se désenfle ensuite; que l'attouchement y cause de la douleur lorsqu'elle est distendue, & que les douleurs sont d'autant plus grandes, qu'il s'écoule du sang. Ajoutez à ces signes un sentiment d'ardeur dans le vagin, & des agitations continuelles du corps: accidens qui s'évanouissent lorsque l'impétuosité du flux est ralentie. Mais souvent le flux de sang est suivi d'un flux séreux ou d'une leucorrhée qui dure pendant plusieurs jours, & est de tems en tems sanglante; d'où vient que la malade est foible, pâle, hors d'haleine au moindre mouvement, & attaquée d'œdématie, d'insomnies, d'inappétence, & que son état dégénere chaque jour, si on ne lui porte du secours.

Cette maladie est très-opiniâtre, & ne quitte guéres que lorsque le tems de la cessation des regles est arrivé; on ne la trouve pas assez décrite dans les Auteurs. Son meilleur reméde ordinairement est l'air de la campagne; ensuite on fait prendre, en petite quantité, les préparations du mars, avec les bouillons rafraîchissans, & de légers anti-hystériques; car les affections hystériques surviennent souvent à ces maux; & si l'estomac peut s'accoutumer au lait, je ne crois rien de meilleur. L'histoire particuliere & le caractère de cette maladie n'ont point encore été bien développés.

3. Chlorose des femmes grosses. *Astruc*, *spec. 3.* L.

Est celle qui arrive dans les trois premiers mois de la grossesse, avec maladie ou envie pour des alimens absurdes, & horreur pour les alimens accoutumés: mais la maladie s'étend à autre choses qu'aux alimens; car dans ce cas l'esprit est débile & singuliérement bisarre; il n'est pas rare

qu'il

qu'il desire plusieurs choses & qu'il les ait en horreur ; il s'enflamme à la moindre contradiction qu'il éprouve, & recherche avec fureur ce qu'il desire. *Voyez pica 3. Classe 8.* Souvent les femmes grosses, qui ci-devant aimoient le tabac, le caffé & le vin, les ont alors en horreur ; celles qui ne pouvoient souffrir les harangs, l'alose, & autres choses semblables, les desirent éperduement ; celles qui étoient courageuses se laissent troubler alors par les plus légeres causes ; du reste elles sont pâles, hors d'haleine à la moindre marche ; lentes & pesantes, tristes & capricieuses ; mais elles ne sont presque point incommodées par les alimens absurdes, & sont plus malades, quand on les en prive. Ici est applicable l'aphorisme d'Hyppocrate ; « il faut préférer l'usage des choses un peu » plus mauvaises, & qui plaisent, à celles qui sont meil» leures, mais qui répugnent au goût ». Cette affection a coutume de disparoître d'elle-même, vers le quatriéme mois ; mais, à mesure que l'âge approche où les regles doivent cesser, elle produit souvent la chlorose par ménorrhagie.

4. Chlorose des enfans. *Voyez physconie des enfans.* C.
C'est cette pâleur familiére aux enfans, dans laquelle ils desirent des substances absorbantes : rien n'est plus ordinaire que cette maladie, car il y en a un grand nombre, qui, dès le berceau, ont coutume de manger de la terre, du mortier ou du plâtre ; ce qui les rend pâles, maigres & décharnés ; ils sont en même-tems attaqués de la physconie & de l'addephagie. Puisque donc la pâleur & le pica suffisent pour constituer la chlorose, je ne vois pas pourquoi cette maladie ne seroit pas comprise dans ce genre. On la guérit, comme la physconie des enfans, par l'usage du mars & de la rhubarbe.

Fausses chloroses, ou pâleurs.

Ce sont celles qui ne sont accompagnées d'aucun pica ou malacie, & que *Bonet* appelle pâleurs. *Voyez Sepulchret. tom. 3. pag. 533*, & *cachexiæ* de Felix Plater, *discolorationis genera.* Telle est une pâleur passagere causée par le froid, par la frayeur & autres accidens qui accompagnent la syncope & l'asphyxie ; telle est aussi celle qu'éprouvent les convalescens : la pâleur est un symptôme de presque toutes les cachexies, sur tout de l'étisie, de l'ascite, de l'anasarque, de l'œdématie, du scorbut, de la vérole, de la teigne maligne, du mal saint Lazare, &c., des flux de ventre, des flux de sang, de la rachialgie & de la mélancolie.

5. Chlorose vermineuse. *Plater observ. libr. 3.* C.

Elle eſt produite par une grande quantité de vers contenus dans les premieres voies.

6. Chloroſe verte. *Pierre Faber, curat. 71.* C.

Etoit-ce une véritable verdeur comme celle des herbes récentes ? Ou bien l'Auteur entend-il par-là, avec pluſieurs, une couleur jaune ou couleur de feuille morte ? C'eſt ce qui reſte à ſçavoir. Le peuple attribue ordinairement de la verdure aux matieres fécales, aux crachats des phtiſiques ; mais moi je n'y vois qu'une couleur jaune ; cette couleur jaune, légérement brune, eſt un ſymptôme de l'aſcite, de la fiévre hectique, de la phthiſie, de la mélancolie, de l'ergot de Sologne, & d'autres maladies chroniques invétérées.

7. Chloroſe, ou Pâles couleurs cauſées par l'hydropiſie de poitrine. *Bonet ſepulchret. tom. 3. pag 555. & 556. n. 1. 4. 20. 22. de pallore.* C.

Cette pâleur n'a été attribuée à l'hydropiſie de poitrine qu'après l'ouverture du cadavre ; car ſi l'hydropiſie de poitrine pouvoit ſe connoître, il faudroit alors regarder la pâleur comme ſon ſymptôme : dans tous ces cas, la perſonne chlorotique eſt blanche. La couleur plombée ou brune affecte ſouvent les rateleux & les hypochondriaques.

8. Chloroſe maculeuſe ; *leuce* de Galien, 3. de ſympt. cam. ; *leuca* de Celſe ; *elephantiaſis alba* de Pline, libr. 25. cap. 5 ; *morbus deliorum*, Mercurial. Var. lect. libr. 3. cap. 18.

C'eſt une maladie dont le principal ſymptôme eſt un grand nombre de taches amples diſperſées preſque par-tout le corps, qui ne ſont point écailleuſes comme dans la morphée blanche, mais unies & vraiment d'une couleur blanche, telle qu'eſt celle des huitres. Ajoutez à cela la blancheur des poils, l'enflure de la poitrine & du col, & de petites douleurs ſans fiévre. Ces taches blanches, au rapport *d'Eſchine*, affectoient principalement la face chez les habitans de Delos. Cet Hiſtorien dit que cette maladie étoit contagieuſe & peſtilentielle ; mais elle eſt inconnue aujourd'hui.

9. Chloroſe de Carthagène, de M. *d'Ulloa*, *Hiſtoire d'un voyage en Amérique.* L.

A Carthagène en Amérique ; la chaleur eſt preſque toujours la même que celle qui regne à Paris, pendant les jours caniculaires : on y nomme hyver, le tems qui s'étend depuis Mai juſqu'à la fin de Novembre : le grand été commence aux premiers jours du mois de Décembre, & dure juſqu'à la fin d'Avril, tems auquel la chaleur eſt tempérée par les vents : le petit été eſt vers la Fête de la Saint Jean ; alors les pluyes ceſſent pendant un mois : la tranſpiration y eſt grande & con-

tinuelle; d'où vient que les habitans ont une couleur si pâle & si livide, qu'ils semblent relever de maladie : ils font leurs travaux avec mollesse & foiblesse, leur voix est lente; mais d'ailleurs ils se portent bien. Les Européens qui abordent dans ce pays, contractent cette pâleur au bout de trois ou quatre mois.

Plusieurs Auteurs assurent que cette espéce de pâleur est endémique aux environs & à Bayonne ou Dax; on l'attribue aux vapeurs chaudes que répandent continuellement des eaux chaudes situées au milieu de cette derniere Ville, & dont la chaleur surpasse le cinquantiéme dégré.

10. Chlorose de Bengale. *Merolla, voyage à Angola.*

Dans le Royaume de Bengale en Afrique, la couleur des vivans n'y est pas moins pâle que l'est parmi nous celle des morts : on attribue cette pâleur à la pesanteur de l'air, &, comme l'on dit, à sa malignité; leur voix est même foible & tremblante. Parmi nous, ceux qui habitent des Villes voisines de la mer, sont pâles, & quand ils ont un gros ventre, sur lequel rampent de grosses veines, on les appelle communément ventres bleus; ils sont forts sujets à la fiévre quarte : on attribue cet accident aux vapeurs, qui, en été, s'exhalent de marais fétides, & aux eaux bourbeuses dont on use.

Peut-être que la pâleur, qui est endémique parmi les Dariens en Amérique, dépend de la chaleur comme à Carthagène; mais j'ignore quelle est la cause de celle qui attaque les Cambayens en Asie.

11. Chlorose rachialgique. *Ramazzini de morbis artificum, cap. 1 & 2; de Strack, Journ. de Méd. Avril 1765.*

C'est une pâleur qui affecte ceux qui travaillent aux mines, les Doreurs, &c. Elle affecte aussi, sur-tout, ceux qui ayant été frottés de mercure, s'exposent à l'air. Dans ce cas la décoction de racine de quinquina & de bardane est très-utile. Cette chlorose, qui est jaune ou olivâtre, est un des signes pathognomoniques de la rachialgie goutteuse de *Strack*; on la guérit par beaucoup de bains, par l'antimoine réduit en poudre impalpable, & par des décoctions sudorifiques.



ORDRE VII. *Cachexies anomales.*

Ou qui ont de l'affinité avec les précédentes, mais qui pourtant ne peuvent pas facilement être rangées dans les Ordres précédens.

XXXVI. MALADIE PÉDICULAIRE, *Phtiriasis.* On la connoît par les insectes semblables aux poux, qui naissent en différentes parties du corps où ils causent la teigne, des ulceres, & le prurit.

Les Grecs l'appellent *phtheiriasis*, & les Latins *maladie pédiculaire.*

Les insectes qui incommodent plus fréquemment l'homme, sont les poux, les puces & les mites qui occupent les parties externes du corps & sont aptéres : ceux qui sont logés dans l'intérieur sont le *gordius medinensis*, la furie infernale, le ver solitaire, l'ascaride droit, la bandelette hepatique, la bandelette intestinale, la sangsue des étangs, le tœuia vulgaire, le ver solitaire, & le tœnia large : il y a d'autres insectes qui nous offensent extérieurement, tels sont principalement les guepès, les abeilles, les moucherons, les taons, les scorpions, les araignées, les scolopendres, les punaises, les morpions, &c. Quoiqu'on n'attribue ordinairement la maladie pédiculaire qu'aux poux, cependant elle reconnoît pour cause beaucoup d'autres insectes, ce qui établit plusieurs especes de cette maladie.

1. Maladie pédiculaire. *Phthiriasis pedicularis.* L.

C'est celle qui occupe la chevelure ou même tout le corps & est véritablement produite par les poux.

Le poux est un insecte aptére, qui a six pieds, deux yeux, un aiguillon placé dans la bouche, des antennes de la longueur de sa poitrine, le ventre enfoncé & un peu bosselé : c'est-là l'espece de pou humain, de *Linnæus*, qui occupe plus fréquemment la tête se jette sur les habits ; ses œufs sont nommés *lentes.* Il se loge dans les parties chevelues où il cause des démangeaisons, des pustules, de la puanteur & de la saleté, avec une crasse furfuracée. Cette crasse, ou teigne, est un assemblage de petites croûtes grises ou d'une matiere grasse pulverulente qui se sépare dans les glandes sebacées de la tête où elle s'amasse faute de se peigner, & produit une croûte sale, puante, qui tombe lorsqu'on se peigne sous la forme du son. C'est dans ces croûtes, que les poux se logent en sureté & se multiplient abondamment : avec leur aiguillon qu'ils allongent, ils piquent la peau, & les

piquures ont une peripherie blanche, peut-être ce n'eſt que-là, que les poux ſuccent le ſang : au contraire les piquures faites par les puces, ſont rouges : parce qu'elles ne ſuccent pas le ſang qui ſort des vaiſſeaux piqués, mais ſeulement la lymphe. Le corps du pou eſt tout hériſſé de poils : ce qui eſt vraiſemblablement la cauſe du prurit.

La maladie pédiculaire de la tête ſeulement eſt familiere aux enfans, & elle ſe guérit facilement, par le ſoin qu'on prend de les peigner. Ceux qui uſent de chemiſes de laine & qui n'en changent pas ſouvent, ſont ſujets à avoir beaucoup de poux ſur leurs habits & ils ont beſoin non-ſeulement de ſe peigner la tête, mais auſſi d'y appliquer des médicamens & de nettoyer leurs habits. On loue dans ce cas, la poudre d'orge cauſtique qu'on nomme vulgairement *cevadille;* & la poudre des ſemences du *delphinium*, appellée ſtaphyſaigre.

La maladie pédiculaire étoit regardée autrefois comme une maladie pénale de laquelle on rapporte que pluſieurs ſont morts. *Voy. Schenckius*, *Camerarius*, *Plempius*, &c.

2. Maladie pédiculaire interne; maladie pédiculaire funeſte. Vermine interne. *Manget*, *Biblioth. de Morb. Pilorum.* C.

C'eſt celle dans laquelle, où des poux ſeulement ſortent des différentes parties du corps, comme des yeux, du nez, de la bouche, avec les urines, les crachats, les matieres fécales. Ce qui afflige cruellement les malades, les maigrit & les fait périr ; ou bien, outre les poux, il ſort d'autres inſectes de toutes les parties ſuſdites, comme l'a obſervé *M. Lefevre*, mon ami, *Membre de l'Académie Roy. des Sciences de Paris & Médecin à Uzez ;* dans cette maladie, obſervée en 1728 & 1729, il ſortoit tous les jours des yeux, des oreilles, du fondement, de l'urètre, & de l'ouverture des ſaignées du malade, des poux, des puces, des perce-oreilles, des araignées, des vers, des petits ſcarabés dont mon ami me communiquoit les figures qu'il en faiſoit tracer. On tenta divers remedes, & enfin on en vint aux frictions mercurielles : le malade qui ſaliva pendant quinze jours, fut exemt d'inſectes pendant ce tems ; mais les frictions étant achevées, la maladie revint peu-à-peu, & le malade mourut d'inſomnies, de maigreur & de foibleſſe.

Manget rapporte qu'un Chirurgien de Geneve, qui éprouvoit depuis pluſieurs années, un violent rhumatiſme ſciatique à la cuiſſe gauche, fut attaqué depuis dans cette même partie, d'une quantité conſidérable de poux dont il fut guéri, ainſi que des douleurs ſciatiques, par l'uſage des eaux thermales d'Aix en Savoie.

3. Maladie pédiculaire inguinale. L.

C'eſt celle qui eſt cauſée par des inſectes qui occupent le

pubis, vulgairement nommés *morpions* & *plattules* ou *pattes* : ils s'attachent en foule à la peau du pubis, même aux sourcils & à la tête, & y causent un prurit insuportable; mais ils n'ulcerent pas les parties & on les tue facilement avec la semence de staphysaigre, la poudre de tabac ou l'onguent mercuriel; on peut laver les paupieres de ceux qui sont attaqués de cette affection, avec le vinaigre scillitique où l'on a dissout un peu d'aloès ou de l'huile d'aspic, &c.

XXXVII. TRICHOMA *de Jachius*, de *trix* & *coma*, chevelure; *plica polonica* de *Starnigellius ; plica* signifie entortillement des cheveux : ce mot est équivoque, & par conséquent l'appellation de *Jachius* est meilleure; *plica* des Allemands, de *Schenckius ; koltun* & *koltek* des Polonois; *coledon* & *gods* ou *gost*, d'autres peuples; *wichtel-zopff*, des Allemands; la *plie* ou *plique*, des François. *Malades portepliques.*

La plique est une maladie contagieuse, chronique, endémique en Pologne, dont le principal symptôme est la saleté des cheveux & leur différent entortillement.

Le germe de cette maladie contagieuse fut apporté de l'Inde Orientale, par les Tartares, vers l'année 1687, dans la Pologne, la Silésie, la Hongrie & les Pays circonvoisins. *G. Frid. Stabel, Dissert. de Plica Halæ 1724.*

On doit distinguer les maladies qui naissent du virus de la plique, & le trichome; les maladies de la plique, que nous surnommons polonique, sont ou aiguës, comme la pleurésie, l'apoplexie, l'hemoptisie ; &c. ou chroniques, comme la vérole, le rachitis, la cephalée & beaucoup d'autres espéces de divers genres.

On connoît le trichome, s'il se manifeste, par la convolution des cheveux en un ou plusieurs pelotons, ou en des boucles, ou des cordons épais, longs & visqueux. S'il est occulte, on le connoît 1°. par une disposition héréditaire : car cette maladie se transmet des peres aux enfans. 2°. Par la contagion des bonets dont on couvre sa tête, & parce qu'on a couché avec des personnes attaquées de ce mal & qu'on a été imbibé de leur sueur. 3°. Par l'examen des parties chevelues, comme de l'aine, principalement de la tête : car les poils des parties de la pudeur s'entortillent quelquefois. *M. J. Paterson Hain* en rapporte un cas mémorable *dans les Act. de la Soc. de Londres.* 4°. La dépravation de l'imagination, & principalement celle de l'apétit, doit être observée, suivant l'axiome, que *sous le plica est caché le pica.* 5°. On doit remarquer les sueurs de la tête visqueuses, gluantes, la saleté de la chevelure & les croûtes furfuracées qui s'y engendrent.

6°. L'incurvation des ongles, leur aprêté, leur changement de couleur, leur lividité & leur corruption.

Les pliques ou l'éruption de cheveux frangés, eſt une excrétion ſalutaire par laquelle les parties internes ſont délivrées d'un virus caché très-pernicieux ; ce virus reſte quelquefois pendant très-long-tems dans le corps, comme le virus vénérien, ſans action & ſans cauſer de mal : mais ſouvent il cauſe des ravages d'autant plus fâcheux, 1°. que les parties ſont nobles & ſenſibles; 2°. que les humeurs ſont plus viſqueuſes & acrimonieuſes; 3°. lorſque les parties ſolides, & principalement les cartilagineuſes ou oſſeuſes ſont infectées, alors il n'y a preſque point d'eſpérance qu'on en revienne.

Cette évolution de la plique & cette excrétion, quelque morbifique qu'elle ſoit, eſt fort utile : on doit l'aider & l'exciter de toutes ſes forces : or il n'y a rien de plus pernicieux que de couper les cheveux qui ſont entortillés, de ſupprimer l'excrétion de la plique par le froid auquel on s'expoſe imprudemment ou par l'application de remedes huileux ou viſqueux.

Un Médecin Ecoſſois & *Chirac*, qui ont parlé de la plique, ſe ſont trompés en prétendant que cette affection n'eſt qu'une malpropreté des cheveux occaſionnée par la ſimple négligence de ſe peigner ; qu'on peut la prévenir & s'en guérir, en ſe peignant avec ſoin, & que même elle eſt imaginaire & n'exiſte pas. *Schultgius*, *Paſtorius*, *Stabelius* les ont ſolidement refutés.

1. Plique touffue, vulgairement grande plique ; plique en cordons, plique mâle. C.

C'eſt l'eſpéce la plus commune de toutes, & la moins nuiſible; on la diſtingue en ce que les cheveux forment des cordons long & entremêlés.

Les ſymptômes qui la précédent, ſont 1°. la pâleur du viſage. 2°. L'aſthénie cauſée par le relâchement des articles. 3°. Des douleurs de tête ou la céphalée polonique. 4°. Des douleurs de tous les membres, principalement dans les articulations des pieds & des mains, ou la goutte polonique. 5°. Le taintouin. 6°. La convulſion. 7°. La contracture. 8°. Le rachitis avec fragilité des os.

Les ſymptômes ſalutaires qui font diſparoître les précédens, ſont 1°. l'éruption de la plique. 2°. La maladie pédiculaire avec puanteur, & des croûtes ſurfuracées. 3°. Enfin l'alopecie. 4°. On ne ſçait pas encore ſi les cheveux qu'on raſe, ſaignent. 5. Cette excrétion critique de la plique ne ſe fait pas ſubitement, mais à la longue. On connoît celle qui eſt parfaite, par la diſparition de tous les ſymptômes internes, & par la

chûte spontanée des cheveux qui sont place à d'autres qui croissent : jusqu'à ce que cette crise soit décidée parfaite, il est dangereux de les couper ; il est quelquefois plus expédient de les porter entortillés pendant toute sa vie.

2. Plique velue ; Plique femelle. *Plica fœmina de Schultzius, Collect. Acad. T. III. pag. 385.* C.

On la connoît par des pelotons de cheveux indébrouillables, soit que ces pelotons soient dispersés, comme j'en ai vu, ou qu'ils soient rassemblés en forme de mithre ou de bonnet quarré. *Voyez Philosoph. Transact. Abridg. vol. 6. fig. 73.* où l'on voit une plique de cette espéce représentée, qui avoit quatre aulnes de long, un pan de large, & deux pouces d'épaisseur. La Femme Polonoise qui avoit porté cette plique, pendant 50 ans, fut, pendant tout ce tems, affligée de la goutte polonique, avec contracture, & elle étoit tombée dans le marasme.

Cette espéce produit, quand on rase les cheveux, des symptômes plus fâcheux, sur-tout une croissance singuliere des ongles qui deviennent croûteux & noirs, semblables à des cornes de belier : ces ongles tombent enfin, mais ils reviennent quand la maladie est guérie.

La curation exige 1o. qu'on s'abstienne de la saignée & des purgatifs, au moins de ceux qui sont âcres. 2o Qu'on use d'une boisson délayante légérement diaphorétique, telle que les décoctions de sassafras, de salsepareille, & de lapatum qui ont la propriété de donner de la fluidité aux humeurs & de les adoucir. 3o. Les mercuriaux ont toujours été pernicieux suivant *Schultzius*, quoiqu'ils semblent indiqués par une espéce d'affinité qu'a cette maladie avec la vérole. 4o. Pour favoriser l'excrétion de la plique, rien n'est meilleur que de fomenter la tête avec une décoction chaude de lycopodium clavatum de *Linnæus* qu'on nomme pour cette raison, plicaria en Pologne. A son défaut on conseille les racines de houblon, de branc-ursine, de joubarbe, &c. quoique pendant que la plique sort, les cathartiques, les émétiques & la saignée soient nuisibles : il faut cependant user d'émétiques, de cathartiques doux, & de la saignée dans les pliques qui sont causées par un virus caché ou rentré. Quant à la transplantation de la plique, elle est superstitieuse, & plusieurs remédes vains ont été vantés par *Bonfiglius*, *Sperlingius* & *Binnenger.*

Voyez pour la curation de ces maladies, les histoires qu'en a rapporté *Stabelijus.*

J'ignore s'il y en a plusieurs qui exigent une curation diffé-

vente, relativement à l'espéce, comme il y en a plusieurs qui l'exigent à l'égard des symptômes & du pronostic.

a. Plique Polonoise; Plique vulgaire de *Cartheuser. Princip. Patholog. 1758. T. I.*

Erndtel atteste qu'elle se répandit en 1287, de la Tartarie & de l'Ukraine, en Lithuanie & en Pologne, & de-là, en Siléfie & en Hongrie. On la connoît principalement par une complication des cheveux en capuchon, & douloureuse qui se produit tout-à-coup & dans une seule nuit; ces flocons de cheveux entremêlés sont dispersés çà & là, & sont quelquefois long d'une aulne; cette touffe imite une étoffe de laine épaisse.

Plusieurs autres symptômes rachitiques, scrophuleux, vénériens, pédiculaires, se trouvent réunis dans cette maladie; sçavoir, au commencement, une fiévre lente, des tumeurs écrouelleuses en diverses parties du corps, des douleurs dans les membres, des contractures, des ulceres, des ongles épais aux pieds & aux mains, la courbure des os, leur fragilité, des spasmes des tendons, des douleurs goutteuses aux extrêmités, à l'occiput, à l'épine du dos, une couleur livide de la peau, des ophtalmies, la maladie pédiculaire, la teigne : enfin la complication des cheveux arrivant, le malade est soulagé comme dans une crise qui se fait, & les symptômes que nous venons de détailler, s'adoucissent bientôt.

Les sources de cette maladie sont l'abus de l'eau de vie, les alimens âcres & visqueux, & la malpropreté incroyable des Peuples qui en sont atteints : rarement elle passe dans les pays étrangers. J'ai vu cependant à Anduze, un Capitaine nommé *Bezesse* qui, revenant de Pologne, dans sa patrie, apporta trois floccons de plique que j'examinai attentivement; les cheveux qui formoient ces flocons, n'étoient point gros; leur complication commençoit plus haut que la racine & ne causoit point de douleur; le malade, qui étoit septuagénaire, les garda soigneusement dans cet état, jusqu'à sa mort.

Curation. Si l'on coupe entierement & d'abord tous ces bouquets de cheveux, tous les symptômes renaissent aussi-tôt avec plus de violence : il en naît même l'aveuglement, l'apopléxie, ou la phthisie : les cheveux repoussent à la vérité, & s'entortillent de nouveau; mais cela ne suffit pas pour le soulagement du malade, à moins que, comme le dit *Fischer*, la fiévre synoque ne survienne, laquelle consume les matieres peccantes & guérit la maladie

Les médicamens qui semblent être indiqnés, comme les purgatifs par haut & par bas, les diurétiques, les sudorifiques,

& les mercuriaux, nuisent considérablement, & ne diminuent pas la maladie.

Un seul reméde est utile, sçavoir le lycopodium dont on emploie intérieurement & extérieurement la décoction en boisson, en clystère, en bain : il y en a qui louent aussi la décoction de branc-nusine molle qu'on fait aigrir avec le levain de farine : on y ajoute le romarin, la sauge & d'autres plantes aromatiques ; cette décoction se prend plutôt en boisson qu'autrement.

Consultez *Erndtel Varsavia Physicè illustrata ; Historia naturalis Poloniæ ; Rzaczinsky Juch ; Professoris Erfordiani, Dissertat. de Trichomate ; Bachttromi, Dissertat. de Plica Hafniæ 1725.*

Cartheuser rapporte que la plique est précédée de plusieurs symptômes différens, suivant les différentes espéces de cette maladie ; mais quelles sont ces espéces ? Je l'ignore.

XXXVIII. ALOPECIA ; *ophiasis* des Grecs ; pelade, alopecie en françois.

Alopecia d'*alopes* Renard, comme qui diroi: maladie de renard. C'est un genre d'affection commun à tous les animaux, dans lequel le poil, les cheveux des hommes, les plumes & l'épiderme des volatils tombent : on la nomme dans les oiseaux & les quadrupedes *la mue ;* les Sauvages & ceux qui sont velus par tout le corps, peuvent être attaqués de cette maladie. Lorsque l'alopecie occupe le devant de la tête seulement, on la nomme *la chauveté*, & on l'appelle *pelade* lorsque l'épiderme tombe.

1. Alopécie simple, chûte des cheveux, de *Sennert.* L.

1°. Les personnes attaquées d'étisie ou de phthisie, dont les cheveux tombent, meurent, s'il leur arrive un flux de ventre. *Hippocr. Aphor. lib. 5. & coac. 436 :* ce symptôme est incurable.

2°. La chûte des cheveux arrive aussi à la suite d'une fievre aiguë, & de la synoque, vulgairement nommée maligne. Les partisans des topiques conseillent aux convalescens, plusieurs sortes de remedes, comme des fomentations astringentes qui fortifient la peau, faites avec le vin rouge & les décoctions de sauge, de romarin, &c. des lotions avec l'eau de la Reine d'Hongrie, & le residu de l'eau-de-vie brûlée, la graisse de vipere, le suc de navet & de squille.

3°. Il survient aux vieillards une chauveté particuliere causée par le dessechement des bulbes des cheveux & qui est incurable.

4°. Lorsqu'elle est produite par une sérosité surabondante ou par le relâchement des pores cutanés, ce qu'on connoît par la

disposition œdemateuse du sujet, les dessicatifs externes, comme ceux qu'on a rapportés, la fréquente pectination, les douches d'eaux thermales les cathartiques pris intérieurement, & même les phelgmagogues étoient ordinairement employés avec succès par *Galien.*

2. Alopécie syphilitique de *Nicol. Heinsius; Verduc Pat.* C. Dans cette espéce, non-seulement les cheveux, mais encore les poils de tout le corps tombent: la cause de cette chûte est l'obstruction des racines des cheveux causée par le virus vérolique ou lépreux : on connoît cette alopécie par les signes qui lui sont propres. On la guérit par les onctions mercurielles, jointes aux fomentations de la tête, faites avec une décoction émolliente des racines de bardane, de feuilles de mauve ; & par la diete lactée qu'on fait prendre auparavant, après avoir fait précéder les cathartiques avant toutes choses : il y a une autreméthode qui est celle des sueurs, mais elle est moins sûre.

3. Alopécie des volatils, *Liger*, la mue.

Les oiseaux qui en sont attaqués sont, tristes, n'ont point d'appétit : leurs plumes se dressent, & la démangeaison qu'elles leur causent, les obligent à les arracher avec le bec ou à les faire tomber en se secouant. Les petits qui naissent trop tard, vers le mois de Septembre, y sont sujets, & il en meurt plusieurs. Pour les guérir, il faut leur faire respirer la fumée du soufre brûlé, les garantir du froid, les mettre au soleil, les frotter & les laver avec l'huile & la décoction de cumin & de lupin.

4. Alopécie par plaques, *area* de Jouston. L.

C'est l'espece dans laquelle les cheveux manquent seulement dans certains espaces : il y en a une qui retient le nom d'alopécie; elle prend différentes figures & arrive à la barbe & aux cheveux à tout âge, &c.; elle se guérit difficilement si l'endroit qu'on frotte ne rougit pas d'abord, si le mal est ancien, si la peau est épaisse, grasse & pelée; la curation est la même que celle de l'espéce suivante; celle-ci est un symptôme de la teigne, de la maladie pédiculaire, de l'éléphantiasis, &c.

2°. Une autre espéce qui se nomme *ophiosis*, commence par l'occiput, elle n'excéde pas la longueur de deux doigts, elle s'étend jusqu'aux oreilles des deux côtés, & dans certains jusqu'au front, jusqu'à ce que les deux bouts se rencontrent à la partie antérieure : elle affecte principalement les enfans, la peau est superficiellement excoriée, sa couleur changée, & si on la pique il en sort un sang séreux. On la guérit, en évacuant l'humeur visqueuse par les purgatifs & les apophlegmatismes ; en repoussant l'humeur lors-

qu'elle fait fluxion, par les aftringens, comme eft le ladanum diffout dans l'huile de maftic; en détergeant avec l'abroranum, les racines d'aronde brûlées, enfuite avec la moutarde, le creffon & la graiffe d'ours.

J'obferve actuellement dans un enfant âgé de près de trois ans, un ophiofis dont les fyptômes font la defquammation de la cuticule de la tête & de toute la peau, avec afpérité & des écailles farineufes blanches, chûte des cheveux, attrophie, infomnie continuelle, & un malaife qui n'accorde aucun repos : il ne paroît point de crinons; il n'y a point de démangeaifons, finon que l'enfant fe gratte fouvent derriere les oreilles, & manie fouvent la peau : aucune rougeur de la peau n'a précédé. Il y a toux, une faim inconftante, le ventre eft quelquefois trop lâche; les alimens qui font tant foit peu folides, caufent le vomiffement, la rougeur d'une des joues, une fiévre irréguliere. Il y a un mois que cette maladie a commencé; on eft obligé de bercer cet enfant pendant des nuits entieres : La maigreur a fait des progrès de jour en jour. Après l'avoir purgé avec une once de manne & autant de fyrop de chicorée, & avoir répeté cette purgation après l'ufage des bouillons délayans, je lui prefcrivis le lait, & pour le foir, une prife de fyrop de pavot, & un liniment avec l'huile; enfuite quand ces remédes eurent été inutiles, j'ordonnai qu'on lavât fouvent la peau avec l'eau & un peu de farine.

On la nomme ophiofis du mot grec *ophis* ferpent; à caufe de la defquammation de la peau; Voyez les *définitions* de Gorrée. L'ophiofis eft auffi un fymptôme du prurit, de la gale, de la lépre, de l'éréfipele, de la rougeole, du morphée noir, de la herpe, du pourpre vermineux, de l'atrophie caufée par les crinons; elle attaque deux ou trois fois les enfans nouveaux nés, ou entre les premiers mois; elle attaque fouvent auffi les phthyfiques. Les Nofologiftes examineront & diront fi cette maladie conftitue un genre particulier; *Gorrée* la rapporte à l'alopecie.

3°. Il y en a une autre qui eft lépreufe & incurable, & dont on ne voit prefque pas d'exemple aujourd'hui; mais fa caufe fe réduit à celle de la vérole, & elle fe guérit de même.

5. Alopecie porrigineufe, la Pythiriafe. Phthiriafis, *Hippocr.* L.

a. porrigo & *furfuratio* de Sennert. C'eft l'efpéce dans laquelle non-feulement les cheveux manquent, mais encore le cuir chévelu tombe par écailles. Cela arrive aux hommes, feulement à la tête. On la guérit en employant d'abord les

cathartiques, les bouillons appéritifs, & ensuite en résolvant, détergeant, & resserrant légérement. La décoction de pois chiches & de mauve est utile dans ce cas.

h. Mais si elle vient à la suite de la gale & de la herpe, comme dans les chiens & les brebis, alors on emploie l'absynthe en lotion, des fomentations d'huile avec le souffre; une décoction chaude sudorifique, des onctions avec l'huile & le soufre, les frictions mercurielles, &c.

Voyez teigne, feu volage, &c. dont l'alopecie est un symptôme, & principalement la maladie pédiculaire.

XXXIX. Ulcere, exulcération; *Elcosis*, maladie du Lazare, *de Frid. Hoffman. Wurmstraden* des Allemands.

L'ulcére est une solution de continuité dans les partie molles avec déperdition de substance, produite par des causes physiques corrosives.

La carie est une solution de continuité dans les parties osseuses & cartilagineuses, causée par la putréfaction ou l'érosion, avec changement de la couleur & du tissu des parties affectées.

Si la peau & les parties qui en sont dépouillées, sont attaquées d'ulcéres & de carie, remarquables par leur nombre, leur étendue, & par les autres symptômes: la maladie qui en naît se nomme *elcosis*, & les malades *exulcerati, Lazari*, en François *ulcerés, couvert de playes ou d'ulcéres.*

Si les ulcéres sont adhérens aux os mêmes, les os perdent leur couleur naturelle, ils se corrodent & se carient; quelques-uns se gonflent ou sont affectés d'exostose. Dans tous ces cas, les malades s'attrophient, maigrissent, la fiévre hectique survenant, ils tombent dans l'étisie. Cette maladie mérite certainement par sa malignité, par sa fréquence & par son opiniâtreté, d'être rangée parmi celles qui exigent les soins du Médecin; au lieu que l'ulcére considéré abstractivement, comme il est de coutume de le considérer, est une affection qu'on regarde ordinairement comme simplement chirurgicale.

Dans l'elcosis, la peau & le corps sont rendus difformes par la solution de continuité, la puanteur & le changement de couleur: plusieurs symptômes s'y trouvent rassemblés, comme la puanteur, un flux ichoreux, la pourriture, la sanie, souvent avec carie, exostose, callosités, fongosités: d'ailleurs la durée obstinée de la maladie, & le danger qui l'accompagne, la font ranger parmi les maladies cachectiques, chroniques. Il y a plusieurs espéces de cette affection, qu'entretient surtout, la virulence d'exauthêmes aigus de toute espéce, de

protubérances & de maladies cutanées. C'eſt pourquoi j'exhorte les Médecins ſçavans en Chirurgie, d'examiner en détail & avec ſoin, ce genre dont nous ne parlons qu'à la hâte. Voyez *Frid. Hoffm. c. 5. de puſtuloſis &c. pag. 426. tom. III.*

1. Fiſtules, abcès fiſtuleux; *elcoſis fiſtuloſa.* C.

Cette maladie tire ſon origine d'un apoſtême ſouvent négligé : on la connoît par un petit trou à la peau, qui ſe termine en un ſinus caverneux, ample à l'intérieur; ſon orifice eſt pour l'ordinaire calleux, & il en ſort ſouvent une ichoroſité purulente, reſte de la ſuppuration de quelque partie interne ou de quelque viſcére. Les fiſtules ſont par conſéquent une ſuite de quelque maladie inflammatoire qui a ſuppuré ou d'un phlegmon, d'un furoncle, d'un bubon, &c. Dans les yeux, elles produiſent l'épiphore purulent; au fondement elles ſe nomment fiſtules de l'anus, & cauſent la cœliaque purulentente; dans l'empyeme, l'étiſie, la phthiſie; elle ſe frayent des routes au travers de différentes parties du corps; elles ſuccédent auſſi aux playes virulentes des membres à celles qui ont produit la carie des os, principalement ſi une bale de plomb ou quelqu'autre corps étranger, eſt reſté au fond de la playe.

On doit conſulter pour la curation, *Heiſter, Platner, &c.* La principale choſe qu'on doit avoir en vue, eſt 1°. de procurer une libre iſſue au pus, afin que les matieres corrompues ſortent; 2°. d'empêcher l'entrée de l'air; 3°. d'arrêter les progrès de la pourriture par les anti-ſeptiques; 4°. d'emporter la carie s'il y en a; 5°. & de procurer une bonne & ferme cicatrice.

2. Exulcération varioleuſe, *Petit*, maladie des os, *tom. 2. pag. 401. & 481.* C.

C'eſt une exulcération qui arrive ordinairement aux genoux, aux tarſes & aux autres articulations, avec carie & pedarthrocace; ſa cauſe eſt un levain varioleux, qui eſt reſté après la guériſon d'une petite vérole maligne. Dans la petite vérole, dit M. *Petit*, ſurviennent des apoſtêmes dans leſquels on apperçoit bientôt de la fluctuation, & ſi on les ouvre, on trouve les os nuds, enflés & ſouvent cariés; parce que l'ichoroſité s'eſt infiltrée ſous le périoſte, ou dans le tiſſu même des os. Cette affection a coutume de cauſer l'étiſie ou une anaſarque mortelle.

3. Ulcéres dartreux; *elcoſis herpetica; ulcera ſerpiginoſa; de Heiſter.* C.

Ce ſont ceux qui rouges intérieurement, chauds, ſecs & corroſifs, ſont recouverts dans le voiſinage, d'une dartre, d'une

tumeur éréſipélateuſe, de puſtules, avec une demangeaiſon conſidérable ; par où ces ulcéres différent des ſcorbutiques, dans leſquels il n'y a ni prurit ni puſtules.

Ils ſuccédent aux maladies cutanées qui ſont accompagnées d'une acrimonie ſinguliére, herpetique, & on ne peut les guérir, qu'après avoir corrigé la maſſe du ſang par les cathartiques, les diuretiques & les adouciſſans ; on traite enſuite l'ulcére même, par des onguents très-doux, comme eſt le cérat de Galien, & par des préparations du plomb, comme le blanc rhaſis, le diapompholyx; on doit le laver ſouvent avec une décoction émolliente des racines d'althæa, de feuilles de mauve, & les eaux acidules.

4. Ulcéres ſcrophuleux; *elcoſis ſcrophuloſa.* C.

Ile ſont pour l'ordinaire, ſordides, humides; leurs bords enflés, pâles, épais ; ils verſent un pus blanc, copieux, & ſont accompagnés ſouvent de l'exoſtoſe & de la carie des os voiſins ; ces vices attaquent ſur-tout les doigts des pieds & des mains.

Voyez les ſignes de cette affection dans *Petit*, *Malad. des os. tom.* 2. *pag.* 480. où il eſt queſtion des *exoſtoſes ſcrophuleuſes.*

La curation exige une diéte & un traitement interne ſemblable à celui des écrouelles ; des opérations & des remédes extérieurs, ſur leſquels on doit conſulter *Petit pag.* 493. & *Heiſter lib.* 5. *de ulcerib.* Voyez auſſi *Ruſſel de uſu aquæ Marinæ. pag.* 121. où il eſt parlé de la carie ſcrophuleuſe; *Storck de cicuta*, & *M. Van-Wieten*, touchant l'eſprit anti-vénérien qui eſt ici très-convenable.

5. Ulcéres œdémateux, baveux; *elcoſis hydropum.* C.

Ce ſont des ulcéres qui naiſſent ordinairement aux jambes des hydropiques, ſoit dans l'anaſarque, l'œdématie, l'aſcite & les autres maladies de cet ordre : ils commencent par des phlyctenes ou des ampoulles pleines d'eau, qui craquent & verſent beaucoup de féroſité ; le voiſinage de l'ulcére eſt livide, tacheté; il y a une ſimple excoriation qui verſe pendant très-longs-temps, non du pus, mais une ichorité ſéreuſe, & qui dans les jeunes gens bien conſtitués & robuſtes, emporte la premiere maladie ; mais dans les ſujets foibles & dans les vieillards qui ſont depuis long-temps cachectiques, elle cauſe quelquefois la gangrene & accélére la mort. Cet ulcére eſt occaſionné ou par une playe légere ou par une ſcarification pratiquée par l'art.

Il faut donc uſer d'une grande prudence, afin que ſi cet émonctoire eſt utile, on ne le ferme pas trop tôt, ce qui reproduiroit l'hydropiſie, & afin que l'ulcére ne dégénere

pas en gangrene. Cette exulcération eſt une criſe du rhumatiſme.

6. Ulcéres ſcorbutiques ; *elcoſis ſcorbutica*, *Liud de ſcorbuto : Noma tibiarum de Liundus gen. morb. 251*. C.

Les ulcéres ſcorbutiques verſent une ſanie tenue, fœtide ; teinte de ſang ; enſuite on voit un ſang coagulé, pourri, qui eſt collé à l'ulcére : les chairs ſont couvertes de cette croûte, molles, ſpongieuſes, putrides; les bords de l'ulcére ſont livides, enflés, farcis ſous la peau de chairs ſpongieuſes ; ſi on la comprime, il eſt menacé de gangrene; le voiſinage eſt toujours œdémateux, douloureux ; il naît du fond, un champignon ſemblable à la chair du foie de veau, & on a beau le couper, il renaît toujours. Lorſqu'on l'a coupé, il ſurvient un flux de ſang dangereux : ces ulcéres perſiſtent long-temps ſans altération des os; ils affectent les Suédois voiſins de la mer, principalement aux jambes : ils tirent leur origine d'un éréſipele, ils ſont percés de pluſieurs trous & ſont très-opiniâtres.

Les eſcharotiques ſont inutiles dans ce cas; les mercuriaux qui, dans les autres ulcéres, produiſent de bons effets, ſont ici pleins de danger: La plus légere contuſion occaſionne ces ſortes d'ulcéres.

7. Ulcéres véroliques ; *Petit tom. 2. pag. 458.* Elcoſis ſyphilitia, *Heiſter. cap. 4. de ulcerib. venereis.* C.

Ceux-ci affectent fort ſouvent la tête, après des concrétions tophacées, des douleurs nocturnes, des ulcérations & des caries des lames du crâne ; s'ils occupent les extrêmités inférieures, ils y produiſent des exoſtoſes au tibia, au peroné, enſuite la carie, la corruption de la moëlle & autres accidens qui cauſent un ſupplice éternel au malade.

Les ulcéres ſyphilitiques & l'exoſtoſe qui les accompagne fréquemment, ſurviennent ſouvent à une vieille vérole mal traitée, ſoit parce qu'avant de donner le mercure, on n'a pas ſuffiſamment préparé le malade, ou parce qu'on l'a fait ſaliver, & que par-là, on a entraîné le mercure hors du corps ; ou parce qu'on n'a pas adminiſtré le mercure dans une quantité ſuffiſante ou pendant aſſez de tems : ſouvent même il reſte des exoſtoſes raboteuſes ; la deſtruction du virus vérolique, & la moëlle des os ſe corrompant, il ſurvient des caries & des ulcéres preſqu'incurables, & enfin, le malade périt étique. Voyez *Petit* à l'endroit cité, *pag.* 393. *Aſtruc de lue. venerea. L.* 4. c. 10. §. 9.

Il regne à Angola, une maladie eudémique qu'on nomme *Boaſt*. Elle cauſe des douleurs cruelles avec la perte des pieds, des mains, du nez, des oreilles : il

il n'eſt pas bien certain que cette maladie ſoit la même que l'elcoſis ſyphilitique. Voyez *Dapper*, Hiſtoire des Voyages.

8. Ulcéres chancreux ; *elcoſis cancroſa*. C.

Ces ulcéres ſont de deux ſortes ; 1°. ou ſuperficiels, cruſtacés, *ſecs*, tels qu'on en voit ſouvent aux lévres & aux narines, vulgairement nommés *noli me tangere*, & accompagnés d'une douleur lancinante, de la dureté des chairs & de leur aſpéri; ils ſont fort opiniâtres. S'ils occupent l'intérieur du nez ou de la bouche, ils y ſont humides & fœtides ; 2°. ou bien ils environnent les tumeurs cancereuſes des mammelles, des parotides, des yeux & des autres parties très-tendres; ou bien ils ſont eux-mêmes des tumeurs ulcérées, dont les bords ſont renverſés en dehors, gros, fœtides, d'un noir tirant ſur le rouge, & ils verſent une ſanie âcre; de-là l'inſomnie, la fiévre hectique & l'étiſie qui conſument peu-à-peu le malade, & ces ulcéres ſont carcinomateux, humides, phagædéniques, &c.

Dans ces deux eſpéces d'ulcéres, les bains, le petit lait, le lait pour tout aliment, les bouillons adouciſſans de poulet & de grenouilles, conviennent. J'ai vu réuſſir dans la premiere eſpéce, des fomentations faites avec l'huile d'olives, où l'on avoit fait infuſer des feuilles de grande perſicaire : Le jour même de l'infuſion, on frote la partie cancereuſe avec cette huile, & on fait pendant quinze jours, ces frictions, une fois chaque jour ; elles cauſent des douleurs atroces qui augmentent juſqu'au ſeptiéme jour ; mais enſuite elles diminuent de jour en jour; au ſeiziéme jour, l'eſcarre eſt noire, épaiſſe, parfaite, & tombe d'elle-même ; la peau qui eſt en deſſous, eſt tendre, mais entiére, & le malade eſt ainſi guéri.

On vient de préconiſer en Suéde & en Angleterre pour les ulcéres cancereux, humides, le ſecret de M. Guy, qui eſt une poudre noire-verte ; on en met chaque jour dans l'ouverture pratiquée avec la pierre infernale, dans la circonférence du cancer, juſqu'à ce que la tumeur tombe. J'ai entrepris d'employer cette poudre dans un cancer de la mammelle, mais envain, car l'ouverture ſe rempliſſoit de chairs fougueuſes qui répulluloient chaque jour.

Pluſieurs Auteurs parlent de la méthode palliative de traiter ces ulcéres; Storck célébre l'uſage de la cigue, ou l'extrait de conium maculatum ; mais il n'a réuſſi à perſonne parmi nous. Il paroît qu'on peut attendre davantage de l'atropa belladona & des feuilles de phytolacca, dont nous avons déja parlé; on les emploie extérieurement.

9. Ulceres gangreneux. A. ils ne sont pas de ce genre; car ils ne peuvent pas être mis au nombre des maladies chroniques.

La curation de l'ulcére exige 1°. qu'on corrige la crase vicieuse du sang & des humeurs, par les remédes généraux, comme les cathartiques, les diuretiques & les adoucissans, & par les remédes anti-scrophuleux, anti-scorbutiques, selon l'espéce de virus qui entretient la maladie. 2°. Qu'on détruise les obstacles qui s'opposent à la cicatrisation de l'ulcere, sçavoir, les sinuosités, les callosités, la carie cachée, la sécheresse, la fordicie & la mucosité; car les obstacles étant levés, les vaisseaux des animaux, comme des végétaux, s'étendent & croissent facilement, & les playes & les ulcéres se cicatrisent bientôt: la cicatrisation n'est donc pas l'ouvrage de la nature, ou du principe sensitif & moteur, qui veille à la conservation & à la guérison des animaux; car dans les plantes où ce principe manque, la végétation, & par conséquent la guérison des playes & des ulcéres, s'oppére de même que dans les animaux, comme il a été constaté par les expériences de *M. Duhamel.*

La *sinuosité* d'un ulcére est sa cavité qui est plus grande que son orifice: les sinuosités sont ou physiquement ou méchaniquement creusées par le pus dans le tissu cellulaire, & par conséquent dans les interstices des muscles & des tendons: Le pus par sa pésanteur, pénétre dans les cellules; il se fraye de nouvelles routes par la pression des muscles ambians, il les étend les augmente, en rongeant, relâchant & putréfiant les parties. Le pus en séjournant & s'échauffant dans ces sinus, acquiert de jour en jour, une plus grande putridité, puanteur & causticité; par conséquent il est très-important de lui pratiquer une ouverture suffisante dans l'endroit vers lequel il peut couler plus aisément; & de vuider chaque jour ce pus. On obtient cette fin, en coupant habilement les chairs fougueuses qui croissent à l'ouverture de l'ulcére & l'embarrassent; en emportant les callosités; en pratiquant des ouvertures à la partie du membre opposée à celle de l'ulcére; en faisant des ligatures deux fois par jour; en exprimant le pus des sinus; en faisant garder au malade la situation la plus favorable à son évacuation, & en tenant la partie affectée dans le repos, afin que la matiere purulente ne se fraye pas d'autres routes par la pression.

La *callosité* qui survient aux lévres d'un ulcére dans les vieux sinus, reconnoît pour cause, le desséchement de la partie affectée, produit par le contact de l'air, & sa com-

preſſion trop grande, occaſionnée par les tentes, les bougies & les compreſſes. L'accès de l'air accélere la putréfaction du pus; les ligatures trop fortes, trop fréquentes, les déterſions trop rudes de la matiére purulente, font que les nouvelles chairs qui s'engendrent ſont dures, calleuſes & ſe détachent plus difficilement : il vaut donc mieux mondifier les ulcéres avec la main, uſer d'injections légérement déterſives, & faire ſortir le pus des ulcéres. On amollit les calloſités, en pratiquant de légeres ſcarifications; en y appliquant des emplâtres & répétant les ſcarifications, juſqu'à ce que la ſuppuration arrive & emporte le cal : ou bien on les amollit en y appliquant des tentes faites avec le ſavon ordinaire, qu'on laiſſe dans le ſinus pendant la nuit : ou bien enfin, on ſe ſert de la pierre infernale, qui produit une eſcarre & une phlogoſe, d'où naît la ſuppuration & la deſtruction du cal; ſur quoi il faut conſulter les Chirurgiens.

La *carie naiſſante* ſe connoît par le changement de couleur de l'os, & par la ſéparation du perioſte; la carie *parfaite* eſt un ulcére de l'os ou ſa fragilité & ſon éroſion; il en eſt une qui détruit ſeulement les lames de l'os, une autre pénétre dans la cavité de la moëlle, l'enflame, la fait ſuppurer & la corrompt. Toutes les fois qu'il ſe trouve un os carié au fond d'une playe, on tente inutilement de guérir l'ulcére, jamais il ne s'engendre une chair ferme; l'ichoroſité qui découle de l'os carié, ronge les chairs, les ramollit, & empêche la cicatrice de ſe former; il faut donc avant toutes choſes, remédier à la carie, en emportant la partie de l'os qui en eſt infectée avec le biſtouri, le maillet, la rugine, & conſumant le reſte avec les corroſifs & les pourriſſans, employant même le cautére actuel, juſqu'à ce que l'exfoliation ſe faſſe, ou que la partie cariée ſe diviſe en fragmens petits ou grands, & ſe ſépare ainſi des autres parties qui ſont ſaines.

La *ſécchereſſe*, la rougeur, & la phlogoſe de l'ulcére ſe connoiſſent facilement : ils ſont accompagnés de douleur, de prurit & de chaleur, qui empêchent l'excroiſſance de la chair, & par conſéquent demandent les remédes émolliens, humectans, tels qu'une décoction de plantes vulnéraires, des lotions avec les eaux acidules, la décoction d'orge, de riz, une boiſſon préparée de même, & des bouillons rafraîchiſſans.

On connoît la *mucoſité*, la ſordicie & la putridité de l'ulcére, par l'abondance d'un pus viſqueux, ſéreux, fœtide, par des chairs molles, pâles, fongueuſes : ſi l'on néglige ces

ulcéres, ſur-tout en été, les mouches y dépoſent leurs œufs, d'où écloſent des vers qui reſtent nichés dans l'ulcére. On prévient cet accident, en détergeant ſouvent & en lavant l'ulcére avec une décoction de plantes aromatiques qui contiennent un ſuc réſineux, en appliquant des onguents, où entrent les réſines & les baumes, & ſaupoudrés avec les préparations du plomb : ou des onguens où l'on a mis du verd-de-gris ; on doit auſſi emporter les fongoſités avec un inſtrument tranchant, ou les ronger avec l'alun brûlé.

Il n'y a point de remédes meilleurs pour les ulcéres chancreux, écrouelleux, véroliques & autres, que l'uſage interne de l'extrait de cigues, c'eſt-à-dire, du conium maculatum de *Linnæus*. L'analyſe de cet extrait fait par M. *Robert Laugier*, a donné preſque le tiers, tant d'eſprit volatil, que de ſel de même nature, la coction ayant fait évaporer l'eſprit recteur virulent de la plante.

On prend matin & ſoir dix, douze, ou quatorze grains de cet extrait réduit en pilules, en augmentant inſenſiblement la doſe juſqu'à trente grains, & rarement juſqu'à une drachme : on doit continuer ce reméde pendant pluſieurs mois ; on lave en même-tems, l'ulcére deux fois par jour, avec la décoction des feuilles de la plante, avec ou ſans miel roſat & quelques gouttes d'eſprit de nitre.

M. Locher, Médecin de Vienne, a non-ſeulement vu pluſieurs ulcéres chancreux, ſcrophuleux & fétides, guéris par ces ſeuls remedes & par une manœuvre convenable du Chirurgien; mais comme il a guéri, avec ce remede, des écrouelles, des cancers, une contracture arthritique, une goutte vérolique, une gale de même nature, une phthiſie ſcrophuleuſe, une phyſconie, &c. L'effet eſt plus prompt dans les jeunes ſujets, que dans les vieux : & il ſuffit ſouvent d'une doſe de quatorze grains.

10. Ulcére d'Egypte ; *Tarbo*, des Egyptiens.

Il regne en Egypte, comme l'a raconté M. *Pery*, *Docteur Anglois*, qui en eſt récemment de retour, une maladie endémique appellée *Tarbo*. Ses ſymptômes ſont l'exulcération, & des douleurs atroces aux pieds & aux mains, enfin la chûte de ces parties au bout d'un certain tems, en les minant inſenſiblement : il ajoute qu'il ne ſe voit guères de fiévres intermittentes dans ce pays, mais qu'on y obſerve beaucoup de ſcorbuts.

XI. GANGRÉNE HUMIDE, *Gangræna* ; quelques-uns nomment ſon dernier degré *Sphacéle*.

Plusieurs signes successifs dénotent la présence de la gangréne ; 1°. la mort de la partie, ou son anœsthésie, son immobilité & sa froideur ; 2°. son tissu qui se déchire facilement ; 3°. sa couleur livide, grise d'abord & ensuite noirâtre ; 4°. sa dissolution putride, avec une puanteur cadavéreuse.

Elle differe de l'ergot, 1°. par son engorgement œdémateux ; 2°. par la dissolution putride ; la couleur de la partie naturellement vermeille, devenant rouge, noire, ou pâle, ensuite livide, & enfin noirâtre ou cendrée.

Sa chaleur naturelle, douce, se change en un froid glacé ; sa consistance élastique, molle, devient flasque, lacérable & se détruit. Tout mouvement propre est ou musculaire ou artériel : le mouvement musculaire de la partie gangrenée cesse, quoique toute cette partie tienne son mouvement des muscles voisins ; c'est ainsi que la main, par exemple, est mue par les muscles du bras. A l'égard de la pulsation de l'artére, quelquefois elle subsiste dans la partie gangrenée, & quelquefois elle disparoît.

Enfin, plutôt ou plus tard, la partie gangrenée répand une odeur fœtide, elle se pourrit, & se dissout, ce qui n'arrive pas dans l'ergot.

Le premier degré de la gangréne est proprement appellé *gangréne* par les Médecins scholastiques ; ils disent qu'elle est la mort de la partie seulement, avec une tendance, une disposition prochaine à la putréfaction. Mais on ne doit pas changer les dénominations génériques des maladies, suivant leurs divers degrés ; autrement on seroit obligé de tripler leur nombre. Toutes les parties molles & principalement les parties fluides des animaux, sur-tout les humeurs excrémentitielles & le sang même, ont une tendance spontanée à la pourriture, de laquelle ils sont rendus exempts, pendant que la santé se soutient, par le mêlange du nouveau chyle acescent avec les humeurs ; par la résolution continuelle de celle-ci & l'excrétion des matieres putrescibles ; enfin par la circulation constante des fluides, comme l'enseigne sur-tout la physiologie de Sthal. Par conséquent, dès que les fluides croupissent hors des vaisseaux, ou dans les vaisseaux & ne s'épurent pas, ils se putréfient d'autant plus promptement, qu'ils sont plus alkalescens, exposés à une chaleur plus âcre & à l'action de l'air : à moins que la viscosité & la sécheresse ne s'opposent au mouvement de putréfaction ; c'est ce qu'aprennent les expériences de la cuisine.

Donc la putréfaction ou le rapprochement des molécules sulphureuses volatiles, & des sels alkali volatils, & leur combat mutuel

font la cause efficiente de la gangréne qui arrive par tout où ses obstacles sont levés.

Les principes de la gangréne sont les causes qui empêchent la dépuration des fluides, qui favorisent leur mouvement de putréfaction, si on excepte pourtant la gangréne séche, qui paroît être d'une autre nature, & constituer un genre différent.

La gangrene suppose les fluides propres à la dissolution, & non point gluans, adipeux ou sébacés; elle suppose sur-tout la congestion du sang dans les vaisseaux: ses principes en établissent de diverses espéces.

1°. Gangréne causée par contusion, *de M. Quesnay, cap. 2, de gangrænâ, pag. 1.* A.

Dans les chairs qui ont reçu une violente contusion, les petits vaisseaux sont rompus, les fluides épanchés dans le tissu cellulaire s'y coagulent, d'autres fluides restent interceptés dans le tissu des vaisseaux: de-là l'origine de la putréfaction. Mais la nature voulant écarter ces obstacles, y pousse le sang avec plus de force; de-là naissent la fluxion, l'engorgement, la phlogose & la douleur obscure qu'on sent dans les parties affectées; les nerfs qui ont été déchirés dans la contusion, suppurent ou se gangrenent promptement, par le moyen de la chaleur qui est augmentée dans ces parties.

Souvent la *commotion* des nerfs accompagne la contusion, ce qui produit leur stupeur; l'irradiation vivifiante du fluide nerveux est interceptée; par conséquent la partie se relâche davantage, ce relâchement fournit un nouveau principe à la gangrene, principalement si la commotion, s'étant transmise au cerveau par la charpente osseuse, elle a occasionné le délire; car il arrive par là que la nature est détournée de l'ouvrage de la résolution & de celui de la suppuration; la stase, source de la putréfaction, est rendue plus considérable.

Mais s'il y a playe, & par conséquent, si l'air a accès dans la partie lésée; si la playe est profonde, comme quand elle est produite par une bale de fusil; si elle se creuse des sinus, d'où les fluides viciés sortent difficilement; s'il y a beaucoup de vaisseaux détruits & une grande acrimonie dans la partie: toutes ces causes réunies donnent lieu à une gangréne qui fait de prompts ravages: la matiere gangréneuse gagnant les vaisseaux voisins déja privés de vie, elle les infecte & les corrompt; car rien n'est plus capable de dissoudre les chairs & de pourrir les fluides, à moins que la force vitale, qui s'efforce d'établir la suppuration, ne chasse cette matiere & n'empêche l'effet de la contagion. Comme une pomme pourrie en corrompt une autre qui lui est contigue;

& qu'une dent cariée gâte sa voisine : la chair sphacelée infecte du même vice celle qui lui est continue, les vaisseaux capillaires suçant, pour ainsi dire, la matiere de la pourriture, à moins qu'ils ne soient remplis par les fluides qu'ils reçoivent par l'endroit opposé. Le tissu des chairs étant ainsi engorgé, privé d'action & de chaleur remarquable, bientôt la partie affectée devient livide ; il se forme un cercle autour de la contusion, lequel s'étend insensiblement loin du centre de la partie, & désigne la gangrene actuelle.

2. Gangrene causée par infiltration, *de M. Quesnay, part. 1. Cap. 6.* A.

Toutes les fois que la lymphe, la sérosité, le pus, le lait, les lochies, ou toute autre humeur putrescible, prend la place de la graisse dans le tissu cellulaire, il en naît une tumeur molle, flasque, à peine douloureuse : on attribue cette tumeur à l'infiltration, laquelle dépend de quatre causes ; sçavoir, 1°. du relâchement qui a précédé l'engorgement ; 2°. de la quantité du fluide qui est engorgé ; 3°. de l'obstruction des vaisseaux sanguins, qui est ordinairement érésipélateuse ; 4°. de l'étranglement des veines, produit tant par la pression extérieure qu'elles souffrent, que par le serrement spasmodique que leur cause l'irritation.

Cette infiltration se fait dans les phthisiques, les scorbutiques, & dans les convalescens qui ont souffert plusieurs hémorragies, des diarrhées ou saignées ; dans les maladies chroniques accompagnées de fiévre putride maligne, d'ulcéres, d'érésipeles causés par une grande tension ; par des playes envenimées, par des reflux du lait & des lochies ; par des affections hydropiques, &c. Car, toutes les fois que le sang passe plus difficilement dans les veines, & est poussé par derriere, il s'arrête dans les extrémités artérielles sanguines, distend les lymphatiques, & la lymphe dont il est chargé, entre en plus grande quantité dans le tissu cellulaire, d'où il a peine à revenir dans le torrent de la circulation ; parce que la graisse qui circule lentement dans ce même tissu, n'est guères putrescible à cause de sa viscosité. Or, les humeurs séreuses qui sont en stagnation, relâchent les solides : & si la chaleur & l'acrimonie surviennent, elles se corrompent & déterminent la gangrene.

3. Gangrene causée par étranglement, *de M. Quesnay, chap. X & XI.* A.

Si les veines, & principalement les artéres, sont rétrécies par les aponevroses, & les membranes, par des écharpes, des ligatures, des compressions, par des blessures des nerfs, ou par une matiere irritante quelconque : la circulation languit

aussi-tôt entre l'obstacle & le cœur, & dans les rameaux des parties voisines. De-là naît la gangrene que précéde l'engorgement, & l'enflure, avec une rougeur & une phlogose qui est passagere, si les veines souffrent l'étranglement. C'est-là la cause de la grande molesse qu'on remarque dans le tissu des parties, après que l'inflammation s'est dissipée. Mais si l'étranglement occupe les artéres, comme dans une playe du crâne, ou du fascia-lata : il ne paroît point de tumeur extérieurement, mais seulement une molesse & une pâleur qui font des progrès rapides ; ou bien il existe une tumeur inflammatoire, laquelle est d'abord accompagnée de tension, mais qui bientôt dégénere en œdéme, & ensuite en sphacéle à cause de l'épanchement qui se fait du sang & de la lymphe, dans le tissu cellulaire.

Si les ligatures étranglent seulement les veines, il en naît une grande tumeur, l'engorgement & la gangrene : si la ligature comprime les artéres, cela donne souvent lieu à une gangrene séche. Les tumeurs placées aux aînes & aux aisselles peuvent aussi l'occasionner ; car la compression des veines détermine un grand gonflement, & celle des artéres l'atrophie & la gangrene séche. Les playes sont des piquures, des incisions, des contusions ou des lacérations des nerfs ou des tendons.

Si les piquures faites par des clous, des aiguilles, des stylets, par les piquants de l'hérisson, les dents de la raye, par les épines de l'ononys, &c. intéressent les nerfs ou les fibres, sans les couper transversalement, & si elles occasionnent l'irritation des aponévroses : il survient dès le même jour une gangrene des parties voisines, dont la cause est l'étranglement, laquelle n'est accompagnée d'aucune enflure remarquable & dont les progrès sont accélérés par l'application des remédes spiritueux & aromatiques. On la guérit, en faisant de profondes incisions, lesquelles relâchent & ôtent l'étranglement ; les huiles appliquées chaudement calment les douleurs pour la même raison.

Mais si la gangrene ne se montre que quatre ou six jours après la piquure, alors l'étranglement naît d'une cause physique ; sçavoir, du fluide corrompu qui occupe le fond de la playe & irrite les membranes, & cet étranglement occasionne une gangrene qui s'étend au loin. On attribue mal-à-propos ces gangrenes, à la corruption des humeurs, à la cacochymie ou à des venins.

4. Gangrene causée par un venin, *Quesnay*, *chap.* 12. A. En France, la vipere est le seul serpent venimeux, & il n'y a presque point d'autre animal qui le soit, si on en excepte

la guepe & l'abeille. Tout ce que l'on débite ſur le venin des autres ſerpens de ce pays, eſt du genre des erreurs populaires; les ſerpens ſeuls, qui ſont armés de deux dents à la mâchoire ſupérieure, dépoſent leur venin dans les morſures qu'ils font.

Une vipere mordit la main d'un homme, qui ſuça auſſi-tôt la playe; mais ſa langue, comme le rapporte *Paré*, s'enfla beaucoup, tellement qu'il pouvoit à peine parler; il tomboit dans des ſyncopes preſque mortelles, & tout ſon bras juſqu'à l'épaule, devint emphyſémateux & douloureux. Un autre homme, qu'une tête de vipere, coupée, avoit piqué, fut atteint de cardialgie, & enſuite d'une oppreſſion de poitrine devant & derriere, comme s'il eût été chargé de chaînes de fer; comme il ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes jambes, on le mit au lit, où il reſpiroit très-difficilement; il ſurvint un grand froid qui dura pendant douze heures: la poudre de vipere fit revenir la chaleur, & la ſueur s'étant déclarée, le bras s'enfla prodigieuſement avec tout le côté juſqu'à l'ombilic, & une ecchymoſe noire ſurvint dans ces parties: des embrocations ſpiritueuſes & thériacales dont le malade uſa pendant trois ſemaines, diſſiperent la maladie.

La morſure de la vipere cauſe dans d'autres perſonnes, la foibleſſe, des ſyncopes, des ſueurs froides, le vomiſſement & des ardeurs d'entrailles; ſi on néglige d'y apporter reméde, la partie mordue & celles qui l'environnent ſe gangrenent; à moins que la mort du ſujet ne devance cet accident. L'alkali volatil eſt, dans ce cas, le reméde ſpécifique.

5. Gangrene cauſée par inflammation, *de M. Queſnay*, *chap.* 4.

Les inflammations cauſent la gangrene, ſoit à raiſon de l'engorgement & de la tenſion qui les accompagnent; ſoit à raiſon de l'étranglement des vaiſſeaux, cauſé par l'irritation des nerfs & des aponevroſes; les ſimples & grandes inflammations qui ſont traitées par des ſuppuratifs âcres, produiſent le même effet.

Les inflammations *malignes* paroiſſent éréſipelateuſes au premier aſpect, peu enflées, mais froides au toucher, & comme dures, ſans aucune élaſticité ou tenſion. Si l'on y enfonce le ſcalpel, on ne ſent preſque pas de douleur; il ſurvient des puſtules livides; le pouls diminue inſenſiblement; *M. Queſnay* nomme ces inflammations *mortes.*

Les inflammations *cauſtiques*, telles qu'on en obſerve dans l'anthrax, ſe guériſſent quelquefois heureuſement à la faveur de la ſuppuration qui ſurvient, & procure la chûte de l'eſcarre ſéche & noire; mais d'autres fois elles corrompent les

chairs jusqu'aux os, comme firent les anthrax dont parle *Paré*: & le *mal des ardens*, comme les Historiographes François l'appellent.

Les inflammations *éréſipelateuſes*, âcres, produiſent une autre ſorte de gangrene; car l'ardeur inflammatoire dépend ou de principes méchaniques; ſçavoir, d'une forte attrition des arteres & des humeurs, ou de principes phyſiques; ſçavoir, de l'âcreté cauſtique des humeurs, laquelle occaſionne des phlyctênes qui accompagnent les éréſipelles, & une chaleur dévorante; bientôt la partie affectée devient œdémateuſe, & la gangrene ſe répand au loin.

Enfin, l'engorgement conſidérable, qui a lieu dans l'inflammation, produit une gangréne, qui, quoiqu'elle ſoit accompagnée d'une grande tumeur, qui devient livide & s'amollit, eſt diſtinguée de l'inflammation maligne. La gangréne eſt prochaine, ſi la tumeur diminue, ſi ſa rougeur s'obſcurcit, ſi ſa chaleur s'éteint, ſi les chairs s'amolliſſent, s'affaiſſent & ſi la douleur diſparoît.

6. Gangréne cauſée par la brûlure, *de M. Queſnay, chap. 16.*

Une partie, qui eſt profondément brûlée, eſt atteinte elle-même du ſphacéle ou gangréne ſéche; les chairs voiſines, à cauſe de l'influx du ſang & de l'inflammation accompagnée de tenſion qui ſurviennent, ſont affectées de la gangréne avec une douleur atroce des puſtules, & quelquefois l'éréſipele.

7. Gangréne cauſée par un grand froid, *de M. Queſnay, chap. 18. de M. Vandermonde, Journ. de Méd, Juin 1758.* A.

Ce ſphacéle commence par un ſentiment de froid très-douloureux, qui eſt ſuivi de ſtupeur, de pâleur & du deſſéchement de la partie, principalement des extrémités, comme des pieds, des mains, du menton, du nez, &c. Ces parties deviennent enſuite œdémateuſes, s'enflent, perdent leur mouvement, & enfin la gangréne ſurvient.

Un jeune homme, ayant marché pied nud ſur de la neige, ſentit des douleurs atroces aux pieds; ayant été tranſporté à l'Hôpital, on le mit près du feu qui lui cauſoit des douleurs encore plus violentes; la plante des pieds étoit pâle, froide & ſans enflure; ſupérieurement les pieds étoient rouges, enflés, chauds; les doigts des pieds rouges-noirs, tuméfiés, preſque ſans ſentiment; les jambes enflées, la peau dure, pourprée, parſemée de veines violetes, gardant l'impreſſion du doigt, elle étoit chaude, & le malade y éprouvoit une douleur lancinante ſi vive, qu'il ne pouvoit ſouffrir le poids des draps. Ailleurs, il ſentoit une démangeaiſon que

les frictions rendoient lancinante; le pouls étoit dur, fréquent, & il y avoit céphalalgie.

On lui fit baigner les pieds pendant une heure, dans un sceau rempli d'une eau très froide, qu'on renouvelloit de tems en tems, & encore plus refroidie par de la neige & de la glace qu'on y faisoit fondre; ce remède procura du soulagement : ensuite on lui fit tenir les pieds pendant deux heures, dans le bain : ce qui dissipa la noirceur des doigts, & fit diminuer la tumeur & les douleurs. Ces bains furent répétés six fois; on faisoit le soir des frictions avec l'eau froide; on employoit ensuite le vin aromatique & camphré; le malade fut guéri dans l'espace de huit jours.

8. Gangréne causée par la putridité, *de M. Quesnay, chap.* 20.

C'est celle qui dépend d'une putridité antécédente; 1°. Si à la suite d'une dissolution putride des humeurs, la gangréne arrive sans douleur, & se montre sous la forme d'un emphyséme, d'une rougeur foncée ou safranée, comme éréspelateuse, les malades périssent en peu de jours. On a vu cette gangréne répandue presque par tout le corps dans une petite vérole. *Ephemer. German. cent. 6. obs. 81.* Lorsqu'on pressoit la peau, il en sortoit une humeur sanguinolente. Toute scarification cause dans cette maladie, comme dans le scorbut, des hémorrhagies qu'il est impossible d'arrêter.

2°. Si la gangréne dépend de la suppuration putride, c'est un signe que la matiére de la pourriture ayant été résorbée dans la masse du sang, elle a dépouillé le principe vital de son énergie.

3. Si elle dépend de la congestion putride ou de l'inflammation systrophique, alors la partie se ramollit, perd le sentiment, & sa rougeur se change en lividité.

4°. Elle arrive quelquefois après l'extravasation des fluides, les ecchymoses après la rétention de l'urine dans la vessie, des excrémens dans les intestins, & leur congestion dans une hernie, un ulcére caverneux, &c.

Dans les cadavres, la putréfaction s'empare successivement; 1°. des viscéres de l'abdomen; à cause de la corruption des matiéres excrémentitielles; 2°. des parties qui ont été blessées, & des poumons, à cause du contact de l'air; 3°. des parties tendres, comme du col, des lévres, des parties génitales, où se trouvent aussi des humeurs excrémentitielles.

PRATIQUE.

Il existe toujours dans la gangréne, un engorgement & une

tumeur dépendans de l'affluême du ſang dans la partie, que la nature détermine, dans la vue de dégager le ſang ſtagnant & de le faire circuler, ou de le réſoudre par la chaleur, ou enfin, pour ſéparer le vif du mort par la ſuppuration, comme étant un reméde très-aſſuré & très-heureux.

L'*engorgement* & le gonflement indiquent la ſuffocation actuelle ou très-prochaine du principe vital, toutes les fois que la lividité, ou la molleſſe, la roideur ou l'inaction ſurviennent.

Il faut donc diminuer l'engorgement, ce qui s'obtient, 1°. par une diéte liquide, réſolutive & par des ſaignées réitérées; 2°. par des ſcarifications qui doivent pénétrer, tantôt juſqu'au tiſſu cellulaire, tantôt juſqu'aux muſcles engorgés, ſelon le ſiége du mal; en employant enſuite les antiſeptiques, les réſolutifs, & les ſuppuratifs, ſi la partie eſt menacée d'une gangréne ſuperficielle. Si elle eſt profonde, & la corruption des os & des membres ſi grande, qu'il n'y ait point d'eſpérance de réſoudre l'engorgement: il faut alors en venir à l'amputation.

Dans les *contuſions*, plus l'inflammation, la tenſion & la douleur ſont grandes: plus elles ſont périlleuſes, plus auſſi les contuſions entraînent de ſtupeur, à cauſe de la commotion qu'ont ſouffert les nerfs, & qui pis eſt le cerveau: plus elles menacent de danger.

Si la tumeur eſt peu élevée, la chaleur ſuffoquée; ſi la partie affectée eſt lourde privée d'action & de tenſion, ou ſi elle eſt inſenſible & molle comme de la pâte: on a à craindre l'*étranglement* des vaiſſeaux artériels. Mais ſi, à la ſuite d'une playe, la tumeur qui ſurvient eſt conſidérable; ſi elle eſt livide, ou d'un rouge noir: cela indique l'étranglement des veines, leur ligature ou leur compreſſion. Dans ces cas, les aromatiques & les ſtimulans chauds ſont pernicieux: l'unique reſſource conſiſte dans les inciſions par leſquelles on emporte les nerfs ou les tendons bleſſés, & qui mettent les aponévroſes en liberté; mais ces inciſions doivent pénétrer plus loin que le tiſſu cellulaire, pour atteindre juſqu'à l'endroit des aponévroſes.

Les playes, cauſées par des bales de fuſil, ſont profondes, cauſent la commotion des membres & de la charpente oſſeuſe, la contuſion des chairs, la criſpation des membranes; auſſi-tôt, ou peu de jours après, la ſtupeur de la partie: ce qui eſt le plus dangereux de tous les ſignes indicatifs de la gangrene. Il faut, dans ce cas, tellement dilater la playe, que les remédes puiſſent en atteindre le fond, & la matiére corrompue en être évacuée:

les ouvertures faites à l'oppoſite, un ſéton paſſé au travers de la playe, & même des injections avec l'huile de thérébentine bouillante, ſatisfont à ces indications.

L'*infiltration*, qui produit l'anaſarque à la ſuite de la ſuppreſſion de quelque flux ſanguin, qui eſt cauſée par des ſaignées ou des hémorragies exceſſives, requiert les remédes internes & analeptiques, rarement la gangréne eſt à craindre de la part de cette cauſe. Mais l'infiltration, que produit la diſſolution putride & ulcéreuſe des humeurs ; qu'une fiévre maligne putride ſuppuratoire, ou la carie & des ulcéres internes fomentent : excite ſouvent, après un long tems, une inflammation éréſipelateuſe, laquelle eſt ſuivie d'une gangréne incurable & mortelle. En vain on entreprend de la combattre par les diurétiques & les cathartiques : on ne fait par-là, qu'abattre les forces ; les ſcarifications qu'on y pratique hâtent la mort, & tous ſecours médicinaux & chirurgiques y ſont inutiles.

On peut traiter l'*érétiſme* ou la criſpature des aponévroſes par trois ſortes de remédes ; 1°. par les relâchans, comme une diéte humectante, des ſaignées répétées & des topiques émolliens ; 2°. Si ces ſecours ne ſuffiſent pas, il faut inciſer aſſez profondément les aponévroſes qui s'étendent ſur toute la ſuperficie du corps & ſont moins groſſes au tronc que dans les membres, comme à l'humérus, à l'avant-bras, à la cuiſſe, à la tête, au col, à la paume des mains & à la plante des pieds. Il y a des aponevroſes doubles, comme ſont celles qui revêtent les muſcles temporaux, le grand dorſal au dos, le ſacro-lombaire, &c. & le droit, &c. dans l'abdomen. Il faut couper les brides que forment ces aponevroſes, & ſi elles occupent les os, il faut que les inciſions pénétrent juſqu'à eux. 3°. Enfin, il faut ôter à la partie irritée ſa trop grande ſenſibilité : ce qui s'obtient par les cauſtiques, comme l'huile de thérébentine, d'œillets, de canelle, ou l'huile diſtilée de cette plante aromatique ; c'eſt ainſi que Charle IX, ſut guéri par *Paré* avec l'huile de thérébentine ; c'eſt ainſi qu'on traite les douleurs des dents avec carie ; ſi ces remédes ſont inſuffiſans, il faut employer l'huile bouillante, comme l'a pratiqué *M. de la Peyronie* à l'égard *du Prince de Dombes*, par rapport à une piquure du tendon : on guérit les gros tendons, comme les nerfs piqués, ou par l'huile bouillante, ou par la ſection.

Lorſqu'après une *morſure de vipere*, la gangréne eſt à craindre : il faut, ſans faire les ſcarifications accoutumées, fomenter la partie piquée par les dents de la vipere, comme par deux aiguillons, avec le vin ou l'eau-de-vie, dans laquelle

on a diſſous une dragme de thériaque, & faire prendre une ou deux fois une drachme de thériaque ; *Lamotte*, le Chirurgien, avoit coutume de guérir tous ſes malades, par cette ſimple méthode.

Les *inflammations malignes* ou gangréneuſes dépendent d'une cauſe externe ou interne. Si elles dépendent d'une cauſe interne, jamais les ſcarifications juſqu'au vif ne ſoulagent. De plus, les inflammations qui viennent de cauſe interne ſont, ou externes ou internes. Les internes dépendent d'un principe délétere mêlé avec les humeurs, & que les ſaignées ne peuvent ôter ; par conſéquent les ſaignées y ſont rarement pratiquables ; on n'a de reſſource que dans les antidotes, les cardiaques & les alexipharmaques ; mais ces inflammations internes, quand la douleur eſt aſſoupie, dégénérent ſi rapidement en gangréne, qu'elles ne donnent pas le tems d'appliquer aucun reméde.

Les *inflammations gangréneuſes* externes, ne cauſent pas une mort ſi certaine ; car il eſt de ces gangrénes qui ſont critiques, & celles qui ne le ſont pas, ne s'étendent pas ſouvent au-delà de la partie enflammée: & même la ſuppuration ſurvenant, la partie gangrénée ſe ſépare ſpontanément des chairs vives.

Il faut cependant prendre garde que la matiére putride qui s'engendre, ne gagne les parties voiſines, ce qui eſt à craindre dans les inflammations gangréneuſes cauſées par engorgement : mais qui l'eſt beaucoup moins dans les gangrénes ſéches, ou dans les inflammations cauſtiques, telles que les éréſipéles, les eſcarotiques, les anthrax, les croûtes gangréneuſes, &c.

Pour procurer la ſuppuration dans ces inflammations mortes, il faut uſer intérieurement & extérieurement de remédes ſtimulans, & qui augmentent la chaleur ; les réſolutifs & les diaphorétiques actifs ſont des topiques très-convenables dans ce cas, de même que des cauteres faits avec le levain, le camphre, le ſel ammoniac, la ſemence de moutarde, avec les ſpiritueux & les huiles eſſentielles éthérées.

Mais ſi la gangréne exiſte déja, il y a lieu d'eſpérer, quand ſes limites ſont fixées, & quand les bords de l'inflammation s'apprêtent à ſuppurer. Dans ce cas, on doit, avec le ſcalpel, couper ou emporter les parties mortes, ſans toucher aux chairs vives ; mais ſi, le progrès de la gangréne ceſſant, il ne paroît aucune marque de ſuppuration ; on doit cautériſer les parties mortes avec l'eſprit de nitre, afin d'exciter la ſuppuration dans celles qui ſont vivantes, & de détruire la matiére putride.

Dans les *éréſipéles gangréneux*, l'engorgement eſt très-grand,

ou a beaucoup d'étendue. Leur curation demande, 1°. qu'on détruise l'engorgement des parties mortes, qui est parsemé de phlyctênes & de taches livides. 2°. Qu'on préserve de la corruption les humeurs de ces parties, en empêchant le mouvement intestin d'agir. 3°. Qu'on irrite les chairs voisines, pour les faire suppurer; & 4°. que l'on procure la séparation des chairs mortes, par la suppuration.

Les antiputrides convenables dans ce cas, sont le vinaigre, l'esprit de sel & de souffre délayé dans de l'eau, les sels neutres, principalement le sel ammoniac: 2°. l'esprit de thérébentine, l'essence de rabel, l'esprit de nitre dulcifié par une égale quantité d'esprit de vin; 3°. le sel marin, le nitre; 4°. les résines & les baumes, la thérébentine, la myrrhe, le camphre, le styrax, la poix; 5°. le vin, l'eau-de-vie, l'esprit de vin; 6°. les dessicatifs balsamiques, comme la myrrhe, la colophone, l'aloès, la résine; 7°. les caustiques ardens, comme l'huile bouillante, le fer chaud, la rouille, l'esprit de nitre chargé de mercure, l'eau phagédénique.

Les grands *furoncles*, qui causent une très-grande douleur, ne doivent pas être amputés, tant qu'ils sont cruds & douloureux, à moins qu'ils n'occupent le péritoine ou la vulve; car alors il est à craindre que le pus ne se creuse des sinus; il faut attendre que la suppuration, murisse & emporte les matiéres concretes ou épaissies.

Les érésipéles caustiques, qui font une escarre crustacée, dépendent de la qualité de la matiére qui les produit, laquelle imite la nature d'une pierre caustique: on doit également procurer la séparation de ces croûtes, par les huiles émollientes & digestives, comme le cérat de Gallien; si l'escarre est trop épaisse, il faut la couper & arracher les fragmens dès qu'ils se séparent; on doit rejetter l'usage des spiritueux actifs; les topiques résolutifs anodyns seuls, sont utiles.

Les *anthrax* doivent être traités de la même maniére; on doit en bannir l'usage des remédes irritans, comme en avertit aussi *Paré*; on doit préférer, parmi les suppuratifs, les doux émolliens. Il faut seulement brûler la pointe de la tumeur avec l'huile bouillante ou l'eau forte, & ensuite attendre la suppuration; on retarde aussi la putréfaction de l'escarre, par le moyen de l'esprit de thérébentine, de l'essence de rabel, de l'esprit de nitre dulcifié avec l'esprit de vin; mais les caustiques sont plus sûrs.

Dans la brûlure qui détruit seulement la peau, sans pénétrer plus avant, la douleur est plus grande & plus opiniâtre que lorsque les chairs mêmes sont brûlées; car les tuyaux secrétoires étant irrités, versent une sérosité âcre & copieuse,

qui rend la maladie plus longue, si l'on y applique des onctueux. 1°. Il faut, avant que l'engorgement & la tumeur ne soient formés, attirer au dehors les parties ignées par la solution de vitriol, l'encre, le sperme de grenouille, le blanc d'œuf, la noix de galle, les vulnéraires & les herbes astringentes. 2°. L'engorgement étant sur le point de se former, les émolliens, les relâchans, les adipeux, les onctueux, les huiles & le beurre, sont indiqués. 3°. Si malgré ces remédes l'inflammation survient, on doit faire des fomentations avec l'eau tiéde, user de mucilages, de laitages & des farineux, auxquels on mêle les anodins, quand la douleur est violente. 4°. Quelquefois on met en usage les anodins un peu volatils, comme le camphre, les fleurs de sureau, les feuilles de tabac, de jusquiame, la fiente d'oiseau, &c. Si la douleur n'est pas considérable, des oignons cuits ou triturés conviennent. 5°. Lorsque la partie brûlée fournit une suppuration putride, les antiseptiques, comme le vin, l'eau-de-vie, le nitre, le sel marin, sont indiqués.

Ceux-là agissent prudemment, qui n'employent que le vin pendant tout le tems que la sensibilité de la partie ne permet pas de mettre en usage l'eau-de-vie, qu'ils employent ensuite pure jusqu'à l'entiére guérison : il est souvent avantageux d'user des feuilles vertes de tabac, ou de poirée, qu'on applique sur des plumaceaux trempés dans le vin, & qui, par ce moyen, ne s'attachent pas à la playe.

Si le sphacele doit son origine au froid, il ne faut point pratiquer l'amputation, tant qu'il n'y a pas de dissolution putride formée, qui seule infecte les parties voisines ; quand elle est requise, il faut la pratiquer dans le vif, & non dans le mort ; une partie qui a été gelée doit être sur le champ frottée avec la neige & l'eau froide, de crainte que ses vaisseaux, en se dégelant subitement, ne se rompent ; les cardiaques sudorifiques doivent, en même-tems, être employés intérieurement.

Si la gangréne vient d'une putréfaction des humeurs des parties voisines ; ou elle dépend de la dissolution de la masse du sang, & alors la mort du malade est certaine ; ou elle dépend de l'acrimonie de quelque virus particulier, comme de la vérole, du scorbut, de la gale, & alors les spécifiques contre ces maladies conviennent. Si elle naît d'un ulcere putride, il faut alors employer des antiseptiques plus forts ; comme, 1°. les balsamiques, telle qu'est l'huile de thérébentine ; 2°. les remédes salins, comme le sel marin, le nitre, le sel ammoniac, mis en poudre & répandus à grande dose ; 3°. les escharotiques, comme l'acide du nitre dulcifié, l'eau de Rabel,

Rabel, même l'huile bouillante, l'onguent Egyptiac, le verd de gris, l'eau phagédénique, le sublimé corrosif, &c. L'application de ces remédes occasionne une escarre qui défend les chairs de la pourriture, jusqu'à ce que la suppuration sépare la partie sphacelée de celle qui est saine; il ne faut cependant pas négliger l'usage intérieur des alexypharmaques.

XLI. L'ERGOT, *necrosis*; le feu de S. Antoine, la gangréne séche, le mal des ardens.

C'est une maladie chronique dans laquelle les membres, comme les pieds & les mains, après avoir été atteints de stupeur & de douleur, se flétrissent, se séchent, le plus souvent sans être tumefiés; & perdant le sentiment & le mouvement, se séparent ordinairement du corps.

L'ergot différe de la gangréne; 1°. parce que dans la gangréne, il y a ordinairement une tumeur inflammatoire; 2°. parce qu'une partie gangrénée s'amollit & est très-fœtide; 3°. & parce qu'elle menace d'une mort très-prochaine; au lieu que l'ergot rend les parties séches comme une mumie, & elles n'exhalent presque pas de puanteur, sinon lorsqu'on sépare le mort du vif, ou que la maladie persiste depuis plusieurs mois.

Il différe de la goutte scorbutique, avec laquelle il a de l'analogie, par rapport aux douleurs : en ce que les signes du scorbut accompagnent cette goutte; que les douleurs y sont plus vives pendant la nuit, & que la chûte des membres n'y arrive pas.

Les espéces de ce genre n'ont été décrites clairement par personne, si l'on en excepte l'ergot, touchant lequel M. *Salerne* nous a depuis peu, appris beaucoup de choses. A l'égard des autres espéces, M. *Quesnay* est presque le premier qui en ait parlé dans son Traité de la gangréne séche.

Un sang très-visqueux, tenace, noirâtre, & qui, à cause de sa grande sécheresse, ne peut pas se corrompre; qui est adhérent aux extrémités du corps, & a perdu sa sérosité par la chaleur, la ventilation & les sueurs, est la cause matérielle de cette maladie. De-là naissent la stupeur, la douleur, la lividité, & la sécheresse, la mort de la partie : & la suppuration gangréneuse qui survient à la fin, la corruption des tendons & des ligamens, qui n'est accompagnée d'aucune douleur, séparent du vif, le membre qui est noir, sec & mort.

1. L'ergot, *necrosis ustilaginea*. C.

Voyez *l'Hist. de l'Acad. Roy. des Sc. ann. 1740, 1748, 1752, & le deuxiéme vol. des Mém. des Etrang. ann. 1755, par M. Salerne; les actes de Leipsic, 1708, par Langius, & 1752, pag. 634; les comment. de Ludwig, ann. 1757, pag. 72*

& 601; M. Quesnay, de la gangrène sèche, pag. 355 & 407.

Est-ce la même chose que le mal des ardens? Voy. *Mezeray, Hist. de France, ann. 1090*, quoique le mal des ardens paroisse avoir plus d'affinité avec la goutte scorbutique.

Le seigle cornu, vulgairement appellé *ustilago*, en François ergot & seigle ergoté, sur lequel a écrit *Moellerus, comment. Lipsiæ, anno 1752, pag. 634*, est cette espéce de seigle dont les épis portent quelques grains longs de six ou sept lignes, cornus, extérieurement noirs, & blancs en dedans. Les Allemands les appellent *brand* & *Mutterskorn* : ces grains sont fort différens de l'ergot appellé nielle ; car dans l'ergot du froment & de l'avoine, la semence est intérieurement noire, pulvérulente, & non corniculée ; la production du seigle cornu est abondante dans les années pluvieuses, & dans les terres marécageuses, telles que sont celles de la Sologne, près d'Orléans, que les Latins ont peut-être nommées, pour cette raison, *secalauniæ ;* celles du Blaisois, du Gatinois & de la Province de Bourges. Cette maladie est épidémique ; toutes les fois que le froment vient à manquer, & que cette espéce de seigle abonde : alors les pauvres sont obligés d'en faire leur pain ; de-là vient que l'épidémie régne depuis la moisson jusqu'à l'hyver ; elle attaque plus d'hommes que de femmes ; & en Sologne elle affecte plus souvent les pieds que les mains, peut-être parce qu'ils sont ordinairement dans l'humidité.

Cette espéce de maladie attaque les pieds ou les mains, sans causer de fiévre ni de tumeur ; elle est accompagnée de douleurs très-vives, cause aux parties une noirceur & une sécheresse très-grandes ; & enfin, au bout de plusieurs mois, le membre mort se sépare du corps. On a vu des hommes qui avoient perdu les deux jambes, d'autres une jambe & un bras, & il est très-rare que les deux jambes & les bras tout ensemble tombent ; il arrive souvent que les malades perdent les doigts des pieds, sans le sçavoir ; quelques-uns perdent le nez ; mais cet accident est fort rare. Les malades de la Sologne sont transportés dans l'Hôpital d'Orléans, où M. *Noel* Chirurgien, & depuis peu M. *Salerne*, Médecin, ont fait leurs observations.

La maladie commence par une lassitude, sans fiévre, sans inflammation, rarement les extrémités rougissent ; la face & toute la peau sont pâles & livides ; le ventre dur & enflé, l'esprit hébeté, & cette stupidité croît avec la maladie ; les matiéres fécales sont fétides, le corps tombe dans l'amaigrissement ; les pieds & les mains sont dans la stupeur, laquelle

est suivie d'une douleur pongitive, qui, lorsqu'elle est très-considérable, produit une fréquence passagere dans le pouls, avec une sueur de la tête & de l'epigastre. Autrement le pouls est petit & si foible, qu'à peine on le sent : cependant l'appétit ne manque pas ; les alimens chauds nuisent & font suer. Rarement il arrive que la douleur des pieds & des mains soit brûlante & accompagnée de rougeur ; c'est M. *Noel* seul qui atteste ce fait ; cependant ces douleurs atroces s'adoucissent, si l'on n'expose pas les membres à un air froid. Les malades ont froid & sont pâles, ils se meuvent difficilement ; la douleur monte insensiblement des pieds à la jambe, à la cuisse, &c., des mains à l'avant-bras, à l'humérus ; ces parties se desséchent successivement & noircissent, comme si on les avoit enfumées ; quand cette noirceur arrive, la douleur de la partie cesse ; cette partie a même perdu son sentiment & sa vie ; elle est séche, sans fétidité ; la peau paroît froncée, comme si elle eût long-tems resté dans l'eau, dit *Noel* : cet ergot s'arrête enfin au tarse, au tibia, au genou, &c., & alors il paroît une ligne qui sépare le vivant du mort, semblable à celle qu'on décrit avec la pierre infernale. Cette ligne seule est humide, pourrie & fétide ; les membres morts se détachent peu à peu du vivant, par lambeaux ou entiers, comme un charbon noir ; ils sont attachés pendant quelque tems aux ligamens, aux tendons, qui ne sont pas encore tout-à-fait détruits. Si l'on applique par ignorance, des cataplasmes maturatifs, on accélére la chûte des membres, & même les parties vives se gangrénent ; & si l'on abandonne la nature à elle seule, les malades sont, à la vérité, dépouillés de leurs membres ; mais sans éprouver de douleur ni d'hémorragie, & ils restent ainsi mutilés pendant plusieurs mois & plusieurs années.

Pourquoi n'arrive-t-il pas d'hémorragie, même lorsque les cuisses se séparent de leurs cavités ? Parce que le sang est noir, visqueux & comme sec ; car il sort tel de la veine, lorsqu'on l'ouvre au commencement de la maladie pour appaiser les douleurs : la tenacité du sang est quelquefois si grande, qu'on a autant de peine à le couper avec le couteau, que la chair endurcie. De cent vingt malades à qui les Chirurgiens firent l'amputation des membres, cinq, à peine, vêcurent au-delà de six mois : mais il s'en sauva plusieurs de ceux qui furent laissés aux soins de la nature.

Les canards & les pourceaux, à qui on donne de ce seigle cornu, le rejettent aussi-tôt ; cependant ils en mangent, mêlé avec le son, lorsque la faim les presse ; mais ce n'est pas impunément : cet aliment est aussi funeste pour eux, qu'il l'est pour l'espece humaine.

Consultez sur le traitement de cette maladie, MM. *Quesnay*, *Salerne*, *Sharp*. Qu'il suffise de dire, en général, qu'une petite dose de thériaque, une ou deux saignées, & des fomentations avec l'eau-de-vie camphrée, sont indiquées au commencement de la maladie; mais lorsque la partie s'est endurcie & est devenue noire, il faut rejetter les maturatifs; lorsqu'elle s'ulcére, les séuls antiseptiques & dessicatifs, comme l'huile de thérébentine, la poudre de sel marin & de vitriol, conviennent; enfin il faut attendre que la partie tombe d'elle-même. L'usage du quinquina, qui est fort utile dans la gangréne, est condamné par M. *Sharp* dans l'ergot.

2. Ergot causé par un virus. *Quesnay*, *de la gangréne séche*, *pag. 362*; *Hildanus*, *cent. 4. obs. 92*. C.

Le virus est une humeur veneneuse, qui s'engendre dans l'animal même malade; ou qui lui a été communiquée par un autre. C'est en cela que ce virus différe de celui qu'on reçoit par une playe, ou qui vient d'une contrée éloignée : ici se rapporte le virus vénérien, scorbutique, arthritique, dartreux, cancereux, &c.

Le virus que produit l'ergot doit tellement infecter le sang, qu'il le fasse se coaguler aux extrémités, & le desséche; ou bien qu'il ride tellement les vaisseaux, que les chairs ne reçoivent plus de sucs & se flétrissent : il doit donc produire le même effet intérieurement, que les caustiques, comme la pierre infernale, produisent extérieurement; car les parties attaquées de l'ergot doivent tomber en escarre, & ce changement arrive d'autant plus promptement dans les vieillards, que le sang est enclin à la sécheresse & à la viscosité.

Un vieillard goutteux, âgé de 72 ans, fut atteint au mois d'Août, d'un froid incommode aux pieds, & de stupeur, sans douleur, & presque sans enflure : il ne s'embarrassa point de cet accident; enfin la stupeur s'étant augmentée, ses pieds & ses doigts devinrent livides & ensuite noirs; l'ergot se montra peu à peu, & monta insensiblement jusqu'au genou. *Hildanus* ayant été appellé au mois de Septembre, il trouva le pied & la jambe, jusqu'à la cuisse, sphacelés, noirs comme un charbon, froids, considérablement secs & exténués; d'ailleurs il n'y avoit aucune douleur, & presque point d'inquiétude; le sommeil, l'appétit & le pouls alloient comme de coutume. Les assistans prierent *Hildanus* d'amputer la jambe, ce que cet habile Chirurgien refusa de faire; certain Barbier l'ayant amputée depuis, la gangréne qui auparavant s'étoit fixée, gagna aussi-tôt la cuisse & le tronc, & le malade porta dans peu de jours, la peine de sa témérité.

Cette espéce d'ergot différe donc de la premiere, par son

origine, & à raiſon des ſymptômes, ou de l'abſence de la douleur; du reſte on doit, s'y conduire de la même maniere, c'eſt-à-dire ne rien entreprendre.

3. Ergot fébrile. *Lamote, obſ. 298, juſqu'à 302.* C.

C'eſt celui qui ſurvient à la fiévre typhode & aux autres fiévres nommées malignes, ſympathiquement ou critiquement, comme on parle. Il attaque les pieds, & ſur-tout le coccix, les feſſes & les cuiſſes, & il différe de la gangréne en ce qu'il eſt accompagné de ſéchereſſe, tandis que la gangréne cauſe une diſſolution putride; il fait d'ailleurs des progrès, ſans cauſer de douleur : il eſt diſtingué du précédent, par la fiévre qui l'accompagne.

Cette eſpéce eſt vulgairement attribuée à la ſordicie, parce que la matiere des urines & des excrémens abreuve les parties ſuſdites : mais comme les pieds, qui ſont à l'abri de ces immondices, ſont auſſi quelquefois attaqués de l'ergot, on ne peut guère admettre une telle cauſe. On l'attribue auſſi à la preſſion; car dans la fiévre typhode, le malade reſte couché ſur ces parties pendant un mois : dans le vrai cette preſſion produit ſouvent des eſcarres ſéches dans les parties ſupérieures du baſſin; mais j'ai vu les parties internes & externes des cuiſſes être affectées ſeulement, ou primitivement, dans ce cas; ce qu'on ne pouvoit attribuer ni à une preſſion, ni à des immondices. On ne peut pas, ſur-tout, accuſer ces cauſes, lorſque l'ergot ſurvient dans les premiers jours de la fiévre, comme il paroît par les obſervations rapportées.

Les expériences de M. *Langrish* prouvent que le ſang eſt trois fois plus viſqueux dans les fiévres, que dans l'état de ſanté : or ſi la matiere fébrile eſt auſſi d'une nature épaiſſiſſante, on conçoit facilement que le ſang venant à s'épancher accidentellement dans les vaiſſeaux cutanés du coccix, & dans les vaiſſeaux voiſins, il doit s'y arrêter & y produire l'ergot, à cauſe de ſa ſéchereſſe.

Cette affection eſt tellement cenſée mortelle, que *Hildanus* confeſſe qu'aucun malade, de ceux qui ont été commis à ſes ſoins pendant quarante ans, n'en eſt échappé : mais cette mortalité doit plutôt être atrribuée au traitement qu'on employoit autrefois, qu'à la gravité de lamaladie, comme l'apprennent les expériences répétées de M. *Lamotte;* car elles démontrent que rien n'eſt plus pernicieux dans cette eſpéce d'ergot, que d'arracher avec des tenailles, les parties corrompues, mortes & deſſéchées; ce qui rend le ſphacele humide & le fait ſe propager, en donnant accès à l'air dans ces parties. Les ſcarifications mêmes toutes ſimples, doivent être évitées; il faut ſeulement couvrir les parties avec l'onguent de ſtyrax, ou le mon-

dicatif; & si elles sont excoriées ou ulcérées, avec l'onguent égyptiac; on doit aussi attendre que la fiévre se soit relâchée ou ait cessé; car alors la chûte des chairs corrompues se fait spontanément, & l'on peut l'aider en sûreté, avec les médicamens accoutumés. Voyez sur cette matiere M. *Quesnay*, *de la curation de la gangréne séche*, *page 583*.

4. Ergot scorbutique; *de Tulpius*, *l. 3. cap. 38*; *du Plessis*, *Journ. de Méd. Avril 1757*, *pag. 341*. Voyez *Melasictere scorbutique*, dont il différe seulement par l'absence de la douleur.

5. Ergot épidémique, *de M. Boucher*, *Journ. de Méd. 1762*; *pag. 327. 396. 504.* A.

Cette maladie fut épidémique en Flandre dans les années 1749 & 1750, & exerça ses ravages sur les pauvres de la campagne, qui habitent dans un air & un sol humides, après différentes vicissitudes de chaud & de froid, & les fléaux de la guerre : cette épidémie avoit trois périodes.

Premiere période. Les malades éprouvoient des contractures spasmodiques & des rétractions dans les muscles des bras & des jambes, quelquefois dans les uns & les autres tout ensemble, avec des douleurs aigues, souvent brûlantes, qui se relâchoient par intervalles. Rarement ces accidens étoient précédés de douleurs vagues du dos & des lombes; quand le cas arrivoit, ces douleurs se fixoient dans les extrémités du corps, sans presque rien changer à l'état des fonctions, comme du pouls, de la faim. Cette période duroit pendant deux & trois semaines.

La seconde periode, dout la durée étoit de dix jours, se faisoit remarquer par la stupeur & un frémissement du membre affecté, avec une sensation de froid presque glacial : ce sentiment commençoit par les parties, qui d'abord avoient été contractées, & finissoit aux pieds ou aux mains; de-là naissoient la pesanteur des membres, l'impuissance de les mouvoir, l'anesthesie : mais la chaleur se rétablissant, les douleurs renaissoient avec elle; les membres étoient pâles, froids, la peau ridée, & la partie amaigrie, ensuite la maigreur s'emparoit de tout le corps. Les gens fort pauvres, qui avoient été exempts des symptômes de la premére période, éprouvoient seulement la seconde, mais pendant plus long-tems.

Troisiéme période La partie affectée de stupeur & de froid, devenoit livide, & ensuite noire; dans certains, sa couleur étoit noire-bleue, accompagnée quelquefois d'un sentiment de chaleur brûlante, comme dans un phlegmon, & quelquefois d'un sentiment obscur. Ceux qui n'avoient pas souffert les symptômes de la premiere période, étoient d'abord atteints d'une noirceur dans les membres, sans aucun signe d'inflam-

mation : mais ceux en qui l'inflammation préludoit, étoient ſouvent attaqués de phlyctènes, ſous leſquelles la partie étoit entiérement ſphacelée, les muſcles & le périoſte corrompus. Alors le pouls étoit foible, les forces fort abattues, les yeux languiſſans, la face décharnée, ridée, difforme & vieillie. L'ergot, qui avoit commencé par les doigts, montoit inſenſiblement au carpe & au tarſe, & il s'étendoit rarement plus loin que le coude ou le genou ; enfin la maladie ſe fixoit, & alors le pouls reprenoit peu à peu ſa vigueur. Une ligne de ſuppuration, ſéparoit le mort du vif, & peu à peu le membre mort, ſec, farci d'un ſang noir & viſqueux, tomboit : laiſſant l'extrémité de l'os aride & noir comme un charbon. Le membre affecté de l'ergot reſſembloit entiérement à celui d'une mumie, par ſa grande ſéchereſſe, ſa noirceur & ſon peu d'odeur.

Dans ceux en qui une chaleur inflammatoire & la fiévre avoient précédé : la fiévre, qui étoit modérée, ne nuiſoit point ; mais celle qui étoit violente, accéléroit les progrès funeſtes du mal.

La ſource de cette maladie eſt un certain miaſme qui coagule le ſang ; de-là vient qu'après les ſaignées pratiquées, qui rendoient au pouls languiſſant, la vigueur qu'il avoit perdue, les délayans, les diſſolvans, joints aux aromatiques, aux ſpiritueux & aux antiſeptiques, pris intérieurement, opéroient de bons effets : il falloit enſuite attendre la chûte ſpontanée des membres, & ne point les amputer, à moins que la nature n'eût ſéparé le mort du vif.

6. Ergot des enfans.

C'eſt une maladie nouvelle, ou qui n'eſt décrite nulle part ; elle eſt pourtant fréquente dans les enfans de cinq ans, ſurtout dans ceux qui ſont orphelins. Il leur ſurvient à la joue, ou à la vulve dans les filles, une tache rouge ou livide, ſans fiévre, ſans douleur, ſans tumeur ou chaleur ; ſi on la perce avec une aiguille, elle ne cauſe point de douleur ; peu de jours après, elle ſe déchire au moindre attouchement, ſans aucune effuſion de ſang ni d'humeur quelconque ; peu à peu, les chairs voiſines, par exemple les gencives, s'ulcerent, ſans qu'il arrive preſque de changement dans le pouls, dans l'appétit & les autres fonctions : & dans peu de jours les malades meurent entiérement conſumés, noirs, ſecs, ou ayant la vulve excoriée de la même maniere.

Dans pluſieurs ſcorbutiques, il ſurvenoit à la joue, un petit ulcére, blanc, dur dans ſa circonférence, lequel devenoit livide, noir & fétide, ſi on le négligeoit : & toute la joue étant perforée & corrodée, les dents paroiſſoient à découvert.

L'esprit de vitriol arrête les progrès de cet ulcére indolent, gangréneux & sec. J'ai vu plusieurs fois de semblables cas; mais la joue, malgré qu'il n'y eut pas d'ulcére, devenoit promptement livide; & se perforant le lendemain, sans douleur, sans inappétence, sans fiévre, sans foiblesse, elle laissoit à découvert l'intérieur de la bouche, & la mort arrivoit peu de jours après. *Poupart*, *Hist. de l'Acad. Roy. des Sc. 1699*, *pag. 175.*

On pourroit aussi rapporter ici l'ergot causé par compression, dont M. Quesnay rapporte des exemples tirés de *Hildanus* & de *Boerhaave*, & peut-être qu'on pourroit y en rapporter d'autres espéces; mais il vaut mieux laisser cette matiére à éclaircir aux habiles Chirurgiens. Qu'il nous suffise dans ce genre, comme dans bien d'autres, d'avoir tracé une nouvelle voie pour la doctrine & l'éclaircissement de la Nosologie; la rédaction de tous les genres n'est pas le travail d'un seul homme, ni peut-être d'un seul siécle.

CLASSES ÉTIOLOGIQUES

DES MALADIES.

LA connoissance des principes dont les maladies dépendent, s'appelle *Etiologie de la Nosologie.* L'arrangement qu'on donne aux maladies, à raison du rapport de leurs principes & de leurs causes, se nomme *méthode étiologique des maladies*, suivant laquelle les maladies qui dépendent des mêmes causes, sont jointes ensemble, & celles qui reconnoissent des causes différentes sont séparées. De-là naissent autant de classes de maladies, qu'il existe de genres de principes divers. Certainement ces genres sont très-nombreux : cependant la plus grande partie des maladies se rangent commodément sous vingt-cinq genres de causes, & sous autant de classes. De ces causes, les unes sont physiques, quant à leur maniere d'agir, comme les poisons, les virus, les miasmes, &c...; d'autres paroissent agir suivant des loix méchaniques & hydrauliques, comme les tumeurs, les calculs, les vers, les conformations vicieuses, le sang, la pituite, la sérosité, les flatuosités; enfin il est des causes morales hypermécaniques, comme les efforts de la nature, les spasmes, les douleurs, les affections de l'esprit, &c., dont on connoît un peu l'action par la Psychologie.

On regarde ces principes comme causes de maladies, autant qu'on conçoit que telles ou telles maladies sont possibles; il

n'eſt pas d'autre liaiſon entre les cauſes & les maladies ; & combien de fois nous trompons-nous dans notre jugement, lorſque, de ce que tel principe a produit une maladie, nous inférons qu'il eſt la cauſe d'une autre affection. C'eſt donc un ſophiſme en Médecine, comme on le dit fort communément, *poſt hoc, ergò propter hoc.*

Une connoiſſance exacte des ſymptômes, des organes qu'ils affectent, des loix phyſiologiques, ſuivant leſquelles les fonctions, leurs qualités, & les excrétions s'opérent, par le moyen de ces organes ; & enfin la connoiſſance des régles phyſico-méchaniques, qui font comprendre la force & l'énergie de ces principes : peuvent diriger le Médecin dans la recherche de la vérité, & nous mettre à même de connoître ſi une maladie donnée, doit être attribuée à tel ou tel principe. Cependant de grands Médecins qni ſont aidés de ces ſecours, ſe trompent tous les jours, comme il paroît par leurs conteſtations dans la pratique. Si nous en croyons certains, preſque toutes les maladies dépendent de la ſaburre ; ſuivant d'autres, preſque toutes proviennent de la pléthore ; il y en a qui les déduiſent des vers ; d'autres les font dépendre d'un ſel acide ou alkali ; un grand nombre regardent l'acrimonie & l'épaiſiſſement comme la ſource des maladies chroniques ; *Baglivi* les attribue au ſpaſme & à l'atomie ; *Deidier* à une circulation défectueuſe ; *Schneider* à la pituite ; *Charles Piſon* à la ſéroſité ; *Polybe* fait dépendre toutes les maladies des flatuoſités, comme *Galien* les attribuoit autrefois à ſes quatre humeurs, & comme pluſieurs modernes les font dépendre du ſeul vice des ſolides. Il n'eſt cependant pas moins vrai que le ſuccès, dans le traitement des maladies, n'eſt heureux qu'autant que le Médecin, comme le dit *Celſe*, connoît leur origine, leur cauſe & leur principe. Il eſt donc bien important de les connoître ; mais en ceci l'expérience eſt trompeuſe & le jugement difficile.

M. *Senac*, premier Médecin, a vu trente Conſultations écrites par autant d'habiles Médecins, ſur la même maladie qu'ils attribuoient à l'épaiſſiſſement du ſang, & aucun n'avoit rencontré juſte ; car le cadavre ayant été ouvert, tous convinrent, ſans peine, qu'elle dépendoit d'un anévriſme interne. M. *Morgagni* rapporte une erreur ſemblable de trois fameux Médecins Italiens, ſur la maladie d'un homme de qualité, qu'ils voyoient enſemble ; aucun n'avoit preſſenti la véritable cauſe de cette maladie.

Si les hommes ſçavans en anatomie, en phyſique, en méchanique, & inſtruits des découvertes de ce ſiécle, qui examinent une maladie avec beaucoup de ſoin & de re-

flexion, ſe trompent ſur ſon principe; que falloit-il attendre des anciens, qui prononçoient en maîtres, que toutes les maladies d'un même genre dépendoient de tel ou tel principe, & que par exemple toute ſiévre tierce dépendoit de la bile, toute fievre quarte, de la mélancholie; tout catarrhe, de la pituite; tout vomiſſement, de la ſaburre, & toute néphralgie, du calcul? Que faut-il penſer de quelques modernes célébres, qui avancent que toute maladie chronique dépend d'une humeur épaiſſe & âcre, & qui réglent leur pratique ſur cette théorie? Par les énumérations ſuivantes des eſpeces, il paroîtra évidemment qu'il n'eſt aucun genre de maladie qui ne dépende de principes divers, ou dont les différentes eſpéces ne doivent être attribuées à des principes différens, & qui ne demandent une méthode différente de traitemen. Soit pour exemple, le vomiſſement: quoique ſa cauſe ſoit la même dans toutes les eſpeces, ſçavoir, un effort de la nature, qui, moyennant la force expultrice de l'eſtomac, en fait ſortir les matieres qui y ſont contenues: néanmoins la nature eſt excitée à produire cette contraction de l'eſtomac, ou par une ſaburre crue, dont l'évacuation ramene la guériſon; ou par une ſaburre putride, bilieuſe, ou viſqueuſe, après l'évacuation de laquelle il reſte ſouvent dans le ſang, le foie, & l'eſtomac, des foyers qui demandent pour être détruits, différens moyens. Ou ce vomiſſement eſt entretenu par un levain qui affecte conſtamment l'eſtomac; ou par un ulcère qui reſte à guérir; ou par une phlogoſe de l'eſtomac, qui loin d'indiquer les émétiques & les purgatifs, en eſt agravée; ou par des vers qui cédent ſeulement à l'effet des médicamens ſpécifiques; ou par la métaſtaſe d'une humeur excrémentitielle comme de l'urine, du pus, de la ſéroſité, à laquelle humeur il faut ouvrir une voie naturelle; ou par la pléthore des vaiſſeaux de l'eſtomac, qui eſt fomentée par une ménoſtaſie ou obſtruction des vaiſſeaux voiſins, ou une trop grande ingurgitation de l'eſtomac: où il dépend d'une preſſion méchanique que le cartilage xiphoïde fait ſur les côtes par ſon abaiſſement; ou que produiſent le pancreas tuméfié, ou le foie qui s'eſt endurci, ou le gaſtrocele lui-même. Je ne parle point du vomiſſement ſympathique, cauſé par un coup reçu à la tête; ni du vomiſſement de mer qu'occaſionne l'agitation qu'on y éprouve; ni du vomiſſement hyſtérique qui eſt produit par l'antipathie, ou par un autre principe plus obſcur.

D'après ces réflexions; que faut-il juger de la méthode de traitement que des hommes d'ailleurs très-éclairés propoſent chaque jour dans leurs écrits, où ils ne parlent

que de deux ou trois manieres de traiter le vomissement, comme s'ils croyoient que toutes ces espéces dépendent de telle ou telle saburre, & qu'elles peuvent toutes être guéries par les vomitifs ou les cathartiques ? Dans le vrai ils ressemblent en cela à presque tous les anciens Maîtres de l'Art, qui comme eux ont débité des erreurs semblables, & funestes au genre humain ? Car, qu'y a-t-il de plus pernicieux que de donner les émétiques indistinctement dans tous les vomissemens, dans le néphralgique, l'ulcereux, le phlogistique, l'hystérique, le gastrocélique, le marin, &c. dans lesquels les gens sensés voient certainement que ces remédes sont un poison ? La doctrine des causes & des principes, est donc très-funeste, si elle est erronée ; & elle est d'autant plus pernicieuse, qu'elle embrasse un plus grand nombre de maladies : car si quelqu'un, dans la pratique, ignore le véritable principe d'un vomissement, & qu'il prescrive par exemple, le tartre stibié, dans le néphralgique : il ne risquera de causer que la mort d'un malade ; mais s'il croit que tout vomissement dépend de la saburre, il exposera la vie d'autant des malades qu'il fera vomir, qu'il y a de vomissemens différens qui font nécessairement courir un grand danger : ou dans lesquels ils ne sçauront prescrire des remédes différens, & nécessaires pour la guérison, comme la saignée, la limonade, les sels neutres, les opiates, les bains, le repos, les authelmintiques, les moyens chirurgiques, &c.

Il est donc très-utile & même nécessaire, dans la pratique, de connoître le principe d'une maladie donnée ; il le faut donc rechercher ; il est d'autant plus dangereux de l'ignorer, ou de se tromper en le cherchant, & d'être séduit par de fausses maximes ; or celle là est fausse qui enseigne qu'il faut procéder, des choses obscures, à celles qui sont claires ; des moins connues, à celles qui le sont davantage. Les principes d'une maladie sont moins clairs, moins évidens que la maladie elle-même, ou que l'assemblage des symptômes qui la constituent : donc la méthode étiologique qui veut nous conduire, des principes & des causes cachées, à la connoissance de la maladie : est trompeuse & erronée, & cette voie est beaucoup plus assurée, qui procéde ou commence par les symptômes qui tombent sous les sens. De cette connoissance, nous pouvons, comme d'un fondement solide, nous élever à celle du principe de la maladie particuliere qui nous est présentée. Parcourez tous les livres scholastiques sur le vomissement, vous ne trouverez presque nulle part, les signes ou les symptômes qui désignent le vomissement gastrocélique, l'hysterique, le gastritique, &c.

dont cependant une fidelle & exacte description ou diagnostic est si utile, qu'il fournit presque seul les indications curatives. Qu'il s'éleve après l'enfantement une tumeur entre les muscles de l'abdomen, & circonscrite, que nous sçavons être causée par la chûte ou une hernie de l'estomac ; un novice en médecine ne jugera-t-il pas qu'il doit en naître le vomissement, & que l'estomac doit être avec adresse, remis en sa place : mais si aucun Auteur ne l'a averti dans ses écrits de l'existence de cette espece de tumeur, ou ne lui en a tracé les signes : il ne connoîtra pas cette maladie, malheureusement pour le malade, bien qu'elle se démontre clairement à ses sens : & il sera d'autant plus éloigné de la connoître, qu'il aura ajouté plut de foi à ses maîtres qui lui ont appris que tout vomissement dépend de la saburre, & qu'il faut en général la combattre par les vomitifs.

Nous traitons ces classes étiologiques des maladies, afin que chacun puisse appercevoir qu'il n'est aucun genre de maladie, dont les especes ne reconnoîssent diverses causes, & par conséquent afin de détruire le préjugé que tout genre de maladie doit être attribué à un seul principe. Ces classes démontreront aussi que différentes maladies naissent du même principe, suivant que ce principe attaque des parties du corps différentes ; qu'il les affecte plus ou moins & pendant plus ou moins de tems, ou suivant la différence de la disposition des parties sur lesquelles il agit ; de maniere qu'il est presque impossible, la cause étant connue, de prédire quelle maladie il en doit provenir. Cette difficulté est d'autant plus grande, que les circonstances sont plus nombreuses dans une maladie ; ce qui fait qu'on ne sçait à laquelle de ces circonstances on doit l'attribuer. Si quelqu'un est attaqué du vomissement, on doute s'il est produit ou par l'excès des alimens qu'on a pris, ou par leur qualité dépravée, ou par une mauvaise digestion, ou par une cephalalgie qui l'accompagne, ou par la bile qu'on rejette en vomissant, ou par la pléthore de l'estomac, &c. mais qui peut lever ces doutes ? Une fidelle & exacte description des symptômes qui conviennent à chaque espece de maladie, car quoique chaque espece soit dénommée par son principe, comme le vomissement gastrocelique, & le vomissement marin : il n'est pas nécessaire absolument que nous connoissions comment ce principe agit dans cette maladie qu'il produit, pourvû que nous sçachions par ses signes & par son histoire, ce que nous devons pratiquer ou fuir dans ce cas. Peu importe que je sçache, ou que j'ignore comment la phlogose de l'estomac produit le vomissement, quoique cette connoissance fût très-utile ; pourvu que je sçache, que,

lorſque l'épigaſtre eſt fort ſenſible : qu'il y a douleur, chaleur ſoif, & que le pouls eſt fréquent & dur ; que le ſang tiré des veines eſt coëneux, &c. dans une telle maladie, la ſaignée répétée, l'eau de poulet & une diéte très-tenue, ſuffiſent au malade pour le guérir : & que les émétiques & les purgatifs âcres ſont pernicieux. Mais quoique la ſimple connoiſſance hiſtorique du principe d'une maladie ſuffiſe ſouvent pour la détruire, encore que j'ignore ſa connexion avec les ſymptômes, cependant la connoiſſance phyloſophique de ce principe, eſt beaucoup plus utile pour la pratique, que l'hiſtorique ; & plût à Dieu qu'elle fût auſſi certaine !

Je n'ai voulu rapporter aucune eſpece de maladie, qu'elle ne fût bien conſtatée par l'obſervation, & c'eſt pour cela que je l'ai marquée de ſon épithéte, comme pour témoigner de ſa vérité : par exemple lorſque je parle du *vomiſſement urineux*, j'entends ces vomiſſemens dont M. Haller a donné la deſcription & l'hiſtoire, ou que rapportent les auteurs qu'il cite dans le *tom. II de ſa grande phyſiologie, page 371* ; ces vomiſſemens ſont les néphralgiques, les iſchuriqeus, &c. Il m'importe peu de ſçavoir que l'urine qui eſt retenue dans l'iſchurie & la néphritie, reflue réellement dans le ſang, & ſe ſépare enſuite dans l'eſtomac, pourvû que je ſçache, d'après un rapport fidele, que dans ce cas, le vomiſſement doit être combattu, non par les émétiques & les cathartiques ; mais par les remédes qui guériſſent la néphralgie ou l'iſchurie : j'ai cité les principaux Auteurs, afin que les jeunes Etudians ne s'en rapportent pas ſervilement aux dogmes diffus de leurs maîtres, & qu'ils puiſſent entiérement examiner la choſe dans les Auteurs ; en rechercher toutes les circonſtances ; qu'ils ne jurent pas par leurs Maîtres, & ne s'arrêtent point à rechercher les origines des hiſtoires, enfin pour qu'ils ne croient pas ſeulement poſſibles, des maladies qu'on leur donne pour réelles : ce qui arrive plus fréquemment dans les écoles des Ethiologiſtes, à qui il ſuffit qu'une maladie ſoit poſſible, pour lui donner un rang.

Les noms communs des maladies, tels que nous les donnons ici, ont ſeulement l'avantage, qu'à cauſe de leur briéveté, ils ſont faciles & commodes à retenir ; mais ils ne ſignifient rien ſeuls ; il faut par conſéquent toujours chercher la ſignification que nous leur donnons, en y ajoutant la définition ; ce qui doit auſſi s'entendre des noms des claſſes.

Traiter, c'eſt faire enſorte qu'un état morbifique ſe change en un meilleur, & s'il eſt poſſible, en ſanté. La *curatian palliative* eſt celle qui ôte ſeulement la cauſe de la maladie ; la *radicale* ôte & la cauſe & le principe prochain & proégumène.

Il eſt certain que la cauſe vraie & effectrice de la plûpart des maladies, eſt un effort par lequel la nature tâche de corriger ou d'expulſer au-dehors le principe de la maladie ; ainſi la cauſe du vomiſſement eſt cet effort de la nature qui s'exécute par la contraction antipériſttaltique de l'eſtomac, par le reſſerrement du pylore & des muſcles épigaſtriques, & par la contraction ſimultanée du diaphragme. On ôte cette cauſe en détruiſant la force contractive, ou en émouſſant le ſentiment de l'eſtomac ; mais cette curation eſt palliative, & pour l'ordinaire vaine ou infidelle, & ſeulement momentanée ; ainſi dans le cholera cauſé par un poiſon, l'on ſuſpend le vomiſſement par les narcotiques, pour parer à de plus grands accidens.

Le principe *prochain* d'une maladie, eſt celui par lequel nous comprenons que la nature eſt immédiatement déterminée à la produire ; ainſi un poiſon avalé, eſt la cauſe d'un vomiſſement ou d'un cholera, en tant que nous comprenons qu'à l'occaſion de ſon action ſur l'eſtomac, la nature qui veille à la ſanté, fait ſes efforts pour l'expulſer, & fait agir en conſéquence, les organes qui ſont propres à obtenir cette fin. La *curation radicale* eſt donc celle qui s'applique à écarter ou à corriger la cauſe matérielle prochaine de la maladie.

La curation s'effectue par quatre moyens, ſçavoir par la *diéte*, la *gymnaſtique*, la *chirurgie* & la *pharmacie*, leſquels moyens ſont employés en partie par la nature, & en partie par l'art ; d'où il ſuit qu'il y a deux curation, ſçavoir la *naturelle* & l'*artificielle*, dont le concours mutuel opére la guériſon ou le ſoulagement.

Les ſecours diétetiques ſont les alimens & les boiſſons qui conviennent pour le traitement de la maladie. On preſcrit dans les maladies bilieuſes, qui ſont accompagnées de chaleur & de ſoif, comme dans la tierce maligne, & le cauſus, les ſubſtances qui rafraîchiſſent, délayent, énervent l'action de la bile, comme l'eau froide, la limonade, les crêmes d'avoine, d'orge, les fruits acides, doux ; & la nature eſt d'accord avec l'art ſur l'uſage de ces remédes ; de-là vient le dégoût qu'on a pour les viandes, pour les choſes âcres, chaudes deſſéchantes, & le déſir des choſes froides & délayantes.

Les ſecours gymnaſtiques ſont le repos ou le mouvement de l'eſprit & du corps dans un air convenable : dans les maladies qui ſont accompagnées de fiévre aiguë, la foibleſſe & la laſſitude des membres exigent qu'on ſe couche horiſontalement ; cette ſituation conſerve les forces qui reſtent, dont

la plus grande partie eſt néceſſaire pour mouvoir le cœur, & corriger ou chaſſer la cauſe morbifique. Il faut pour la même fin, être couché dans un lit mollet, & que l'air qu'on reſpire ſoit tellement tempéré, qu'il n'incommode ni par ſa chaleur, ni par ſon froid, & qu'il ne trouble pas le repos néceſſaire de l'ame.

Les ſecours chirurgiques ſont méchaniques : 1°. l'excluſion des choſes nuiſibles ; ainſi la nature chaſſe au dehors un fœtus mort, les matiéres fécales & les excrémentitielles ; par ſes efforts, elle fait ſortir le calcul de la veſſie, le pus des abcès, la ſaburre des premieres voies : 2°. dans les hémorrorragies, elle ôte le ſang ſuperflu, en procurant la rupture des vaiſſaux ; & dans l'ergot, elle ſépare les membres corrompus, des parties ſaines : 3°. elle conſolide les plaies, déterge, les ulcéres, ce qu'on obſerve tous les jours dans les brutes ; de maniere que la chirurgie eſt l'imitatrice de la nature. Enfin les ſecours pharmaceutiques ſont les médicamens, dont les molécules diſſoutes, peuvent, à raiſon de leur cohéſion avec nos ſolides & nos fluïdes, leur procurer des changemens ſalutaires, ſi on les emploie à propos. Les médicamens, ou corrigent ſimplement les vices de notre corps, & ſont nommés *altérans* ; ou ils altérent & évacuent tout enſemble, & ſont nommés *évacuans*. La nature, principalement dans les brutes, recherche les médicamens convenables, comme on le ſçait par l'exemple des chiens & des bœufs. Mais la raiſon de l'homme trouve dans l'art de la médecine, des connoiſſances bien plus certaines, & bien plus fécondes.

Tous ces ſecours ſont ſalutaires en tant qu'ils changent l'état de maladie en un état oppoſé : il faut donc qu'un Médecin, pour bien appliquer les remédes, connoiſſe les maladies & les remédes qui y conviennent ; ſans cela, il n'eſt conduit que par le haſard, ou u'eſt qu'empyrique.

Il y a des maladies dont les Médecins ne connoiſſent que fort obſcurément les cauſes prochaines, comme les maladies déléteres, les vénéneuſes, les virulentes, les miaſmatiques, les exanthémateuſes & les fébriles : mais la divine providence ne nous a pas accordé peu de moyens pour remédier à ces maladies, qui poſſédent une vertu particuliere ou leur ſont ſpécifiquement oppoſées ; & que l'on nomme *antidotes* ; tel eſt le quinquina par rapport aux fiévres ; & le mercure à l'égard de la vérole ; or, la maniere d'agir de ces remédes eſt très-obſcure.

Quoique la cauſe prochaine de certaines maladies tombe ſous les ſens, leur maniére d'agir eſt cependant peu connue : telles ſont les maladies humorales, comme les ſanguines, les pituiteuſes, les ſereuſes, dont les principes paroiſſent

être ſubordonnés aux loix de l'hydraulique. Au contraire les principes d'autres maladies, telles que ſont les acrimonieuſes, les purulentes, les inflammatoires, ſe conçoivent par les loix de la phyſique & de la chymie. Il eſt auſſi des maladies, telles que les organiques, les traumatiques, les emphractiques, les calculeuſes, les vermineuſes, dont les principes agiſſent ſur nous méchaniquement : & les ſecours qu'on y employe, ſont ordinairement méchaniques, & ſouvent chirurgiques.

Les principes des maladies ſpaſmodiques, atoniques & morales, ſont très-obſcurs ; de-là vient qu'on les traite difficilement, & les remédes qu'on y employe, ſont en partie empyriques, & en partie philoſophiques ou moraux, comme dans l'hyſterie, l'hypocondrie, la mélancholie, la manie, &c.

Outre les remédes antidotes ou ſpécifiques propres dans certaines maladies, comme le mercure dans la gale, la vérole, & la rage ; le quinquina dans les fiévres intermittentes, le muſc, le camphre, & le caſtoreum dans les affections hyſtériques & ſpaſmodiques : il y en a d'autres que l'on dit remédier ſpécialement aux léſions de certaines parties, & que les anciens ont pour cela nommés ophthalmiques, otiques (*a*), cephaliques, cardiaques, thorachiques, hépatiques, &c. ils rangeoient en conſéquence, & avec raiſon, les maladies ſuivant l'ordre des parties du corps qu'elles affectoient, afin que leur ſiége étant connu, ils trouvaſſent plus facilement le reméde ſpécifique.

Mais quoique les céphaliques, les aromatiques, les nervins, & les ſpiritueux, agiſſent, à cauſe de leur légéreté ſpécifique, par laquelle ils ont de l'affinité avec le fluide nerveux & la ſubſtance du cerveau : ils agiſſent ſur cet organe & ſur les nerfs ; plutôt que ſur d'autres parties, comme les cantharides ſur l'urine & les voies urinaires : & les béchiques ſur l'humeur bronchiale & les poumons : il ne s'enſuit pas de-là, que le ſiege de la maladie étant connu, on connoiſſe le genre de reméde qui y convient ; puiſque des maladies très-différentes dans leur principe, occupent le même ſiége, comme les claſſes ſuivantes le feront voir. Ainſi la tête eſt ſujette à être affectée par les poiſons, les virus, les miaſmes ; par les vices du ſang, de la féroſité, de la pituite ; elle eſt expoſée auxobſtructions, aux plaies, &c. Il n'eſt donc pas de médicament & de ſecours qui ne ſoit indiqué dans les maladies qui occupent le même ſiége ; & comme les

(*a*) On a donné cette épithete aux médicamens conſacrés aux maladies de l'oreille.

céphaliques

céphaliques conviennent dans les maladies séreuses & pituiteuses de la tête : de même ils sont nuisibles dans les maladies inflammatoires, bilieuses & purulentes de cette partie. Comme la cause de beaucoup de maladies est un effort de la nature, & que la nature agit tantôt trop foiblement & tantôt avec trop de violence contre la matiére morbifique : les principaux secours, ceux qui regardent la cause de presque tontes les maladies, sont ou *sédatifs*, comme les anodins, les narcotiques, qui repriment les fougues de la nature, soit en émoussant le sentiment, soit en modérant l'action des puissances motrices ; ou *stimulans* lesquels irritent les fibres nerveuses, réveillent la sensibilité & animent les efforts de la nature languissante. Cette force stimulante est commune à tous les altérans chauds, comme aux céphaliqnes, aux cardiaques, aux stomachiques, aux sinapismes, aux sternutatoires, &c. & à presque tous les évacuans, comme aux émétiques, aux cathartiques, aux emmenagogues, avec cette différence pourtant que les attenans fortifient souvent ; au lieu que les évacuans affoiblissent en irritant les organes, & en entraînant les sucs hors du corps, à moins que la nature n'en soit surchargée.

Il faut, dans le traitement de toutes les maladies, avoir beaucoup d'égard à la faculté motrice & à l'état de ses forces : car comme il ne s'opere point de changement dans le corps sans l'interméde du mouvement & par conséquent des forces motrices, dont la nature ou la volonté est le principe ; il ne peut pas non plus s'opérer de guérison, qui suppose un changement, sans le secours des forces de la nature : le Médecin doit donc veiller à conserver ces forces. Il remplira cet objet en les réparant par les alimens lorsqu'elles sont perdues : & en les menageant, si elles subsistent, en procurant la tranquillité de l'esprit & du corps, & sur-tout le sommeil. Les moyens de conserver les forces de la nature, se tirent donc principalement de la diéte & de la gymnastique ; ils doivent sur-tout être employés dans toutes les maladies : mais les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'en faire le dénombrement dans chaque classe étiologique des maladies.

Qu'il suffise de remarquer qu'il n'est presqu'aucun remede qui, dans chaque classe, & même dans chaque genre de maladies, ne puisse concourir à la même fin curative : ainsi non-seulement les médicamens cardiaques, cephaliques, toniques, non-seulement les frictions chaudes & séches, qui sont un secours chirurgique, animent & excitent les forces : mais encore l'action musculaire, la veille, les affections vives

mens préparés avec les aromates, rempliſſent cette indication.
de l'eſprit, qui appartiennent à la gymnaſtique, & les boiſ-
ſons fermentées, comme le vin, le café, le chocolat, & les ali-
Il en faut dire autant des divers remedes calmans ou qui pro-
duiſent un effet tout contraire aux précédens.

ORDRE DES CLASSES

ETIOLOGIQUES.

1. LES maladies *vénéreuſes* ſont celles qui ſont cauſées par un poiſon animal, foſſile ou végétal. Les poiſons ſont des corps ſenſibles qui agiſſent par un principe phyſique & dont une petite quantité peut cauſer de grands maux, tels ſont l'arſenic, le ſublimé corroſif, &c.

2. Les maladies *virulentes* différent des vénéneuſes en ce que la cauſe ne vient pas du dehors comme dans celle-ci; mais elle s'engendre dans le corps même, ou lui eſt communiquée par un autre animal; tel eſt le virus vénérien, celui de la rage, &c.

3. Les affections *exanthémateuſes* ſont celles que produit la matiere des exanthémes qui eſt retenue ou repouſſée. Le mot exanthémateuſe vient d'*ex* extérieurement, & *anthema* floreſcence, comme qui diroit *efloreſcence* : tel eſt le levain de la vérolette, de la rougeole, de la gale, de la herpe, &c. : elles différent des virulentes en ce qu'elles produiſent eſſentiellement des puſtules ou des taches à la peau.

4. Les maladies *métaſtatiques* ſont celles que produit une matiere morbifique qui ſe tranſporte ou eſt chaſſée de la partie où elle a d'abord établi ſon ſiége, & où elle n'a ſeulement cauſé qu'un ulcere, un égoût, un bouton ou quelqu'autre ſemblable vice : dans une autre partie où elle forme la maladie principale : & c'eſt en cela que les maladies métaſtatiques différent des exanthémateuſes.

5. Les maladies *fébriles* ſont celles qui ſont produites par la matiere des fievres remittentes ou intermittentes, parmi leſquelles on doit comprendre les fievres elles-mêmes & les maladies dépourvues de chaleur qui ſont cauſées par la même matiere.

6. Les maladies *miaſmatiques* ſont celles dont la matiere eſt un miaſme ou une vapeur chargée de molecules délétères inviſibles, qui eſt portée dans l'air, ou s'éleve de lieux puans, de cloaques, & des marais; telles ſont preſque toutes

les maladies épidémiques & quelques-unes des sporadiques.

Nous avons parlé jusqu'ici, des maladies dont le principe est un agent subtil & très-tenu, qui produit des affections très-graves d'une maniere occulte & destructive. Viennent à présent les maladies appellées humorales dont la cause est souvent une humeur qui pêche en quantité, comme le sang, la bile, la sérosité, la pituite, le lait, les vents; ou une humeur nuisible par sa qualité, comme l'acrimonie, le pus, la saburre.

7. Les maladies *phlogistiques* sont celles qui sont accompagnées ou produites par une chaleur externe ou interne, le plus souvent avec une fiévre aiguë & soif, comme la fievre ardente, la simple phrénésie, la néphrétique.

8. Les maladies *sanguines* sont celles qui sont causées par la pléthore vraie ou fausse, comme l'hémoptisie plethorique, &c.

9. Les maladies *bilieuses* reconnoissent pour cause, la surabondance de la bile, sa diffusion ou sont acrimonie, comme la fiévre tierce bilieuse, le cholera spontané, &c.

10. Les affections *suburtales* sont celles qui sont produites par des sucs vicieux, par des sels acides, alcalescens ou neutres logés dans les premieres voies, comme le vomissement excité par la saburre, la synoque, la fiévre maligne, &c.

11. Les maladies *pituiteuses* reconnoissent pour cause une humeur ou un sang visqueux, épais, tenace, muqueux : on nomme ordinairement mélancoliques celles qu'un sang sec & grossier produit, quand l'ame y a quelque part.

12. Les maladies *catarahales* doivent leur existence à la suppression de la transpiration & au froid; tels sont le rhume & le coryze.

13. Les maladies *lactées* ont pour origine la suppression du lait & sa redondance dans la masse du sang, comme l'éphemere lactée.

14. Les maladies *séreuses* dépendent de la surabondanee de la sérosité, ou partie aqueuse du sang, comme l'hydropisie de poitrine, & l'anasarque,

15. Les maladies *flatulentes* tirent leur source d'un air élastique contenu dans l'intérieur du corps, comme la colique flatulente, la tympanite.

16. Le pus, un ulcere, une carie, sont les causes des affections *purulentes*, comme de la phthisie & de l'éthisie.

17. Les maladies *acrimonieuses* doivent être attribuées à certaine acrimonie de la masse du sang exemte de virulence, comme la soif, ou qui est jointe à une virulence héréditaire, comme la phthisie & la goutte.

Outre les maladies humorales il y en a d'autres dont les causes sont méchaniques, mais solides & non fluides, comme

les calculs, les vers, les tumeurs, les hernies, les corps vulnerans, &c.

18. Les maladies *organiques* sont causées par un déplacement visible des organes, ou par leur mauvaise configuration, comme par une hernie, une luxation : telle est la passion iliaque produite par l'enterocelé, la luscité produite par l'éraillement.

19. Les maladies *traumatiques* différent des organiques, en ce qu'elles dépendent d'une certaine solution de continuité, comme d'une blessure, d'une fracture, d'un coup, d'une contusion, d'une commotion : tel est le carus causé par une fracture du crâne.

20. Les maladies *emphractiques* sont celles que produisent l'emphraxie ou une obstruction chronique, & non inflammatoire, des vaisseaux; comme l'illéus qui est causé par un calcul, ou le râlement qui est causé par un polype.

21. Les maladies *vermineuses* ont pour cause des insectes, des vers, comme la convulsion, le vomissement vermineux.

22. Les maladies *calculeuses* sont produites par des concrétions dures, comme la nephralgie calculeuse, l'hépatalgie calculeuse.

Enfin il est des principes de maladies qui souvent ne sont pas matériels, quoiqu'ils soient eux-mêmes excités par des causes matérielles, comme les spasmes ou contractions des muscles & des mambranes, leur atonie, leur relâchement, leur foiblesse; les desirs ou les dégoûts effrénés de l'ame, ou ses passions.

23. Les maladies *spasmodiques* dépendent d'une convulsion des muscles, hystérique ou hypocondriaque, occasionnée par la trop grande sensibilité des nerfs, la douleur, & l'érétisme : comme l'hystérie, l'épilepsie, causées par les déréglemens de l'esprit.

24. Les maladies d'*atonie* proviennent du relâchement des nerfs, des fibres, des vaisseaux & des muscles, de la foiblesse, de l'épuisement, de la diéte, &c. comme le relâchement de l'anus.

25. Les maladies *morales* naissent de l'erreur, de la haine, de l'antipathie, des desirs & des différentes affections de l'ame.

Il n'est pas facile de fixer les bornes de ces classes où chacun peut faire valoir sa théorie & rapporter à telle classe qu'il voudra, une maladie que je range avec la plupart des modernes dans une classe différente : ajoutez à cela que la pluparr des maladies dépendent des principes combinés. Ainsi dans la fiévre intermittente, le froid dépend du spasme, la chaleur de la

phlogose & de l'obstruction, souvent de la bile : & sur sa fin, de l'atonie. Mais si nous voulons assigner le principe vraiment morbifique & caractéristique des fiévres, il est certain qu'il est une matiere morbifique de son genre qui cede à certains spécifiques, c'est-à-dire aux fébrifuges, comme les venins aux antidotes.

Si quelqu'un veut connoître de plus près la convenance qu'ont entr'elles les maladies, à raison de leur principe & du traitement qui leur convient; il doit en soumettre l'histoire à un examen scrupuleux, & comparer entr'elles les diverses especes d'une même classe. Ainsi, quoique l'apoplexie soit une maladie sans fievre accompagnée d'une grande immobilité & que la synoque soit une affection fébrile tout-à-fait exemte d'assoupissement : il est évident que puisque l'une & l'autre maladie dépendent de la plethore, elles requiérent également la diminution de la quantité du sang & une diéte tenue. Ainsi dans la cardialgie & dans la convulsion qui dépendent de vers ou d'une matiere vermineuse logée dans les premieres voies : il est plusieurs symptômes qui, quoique non essentiels, sont commun à l'un & à l'autre genre ; les cathartiques, les émétiques & les authelmintiques sont indiqués dans tous les deux.

CLASSE PREMIERE.

MALADIES VENIMEUSES.

Morbi venenati.

Les venins sont fossiles, végétaux ou animaux. Les fossiles sont ou naturels, comme le cobalt, ou artificiels comme l'arsenic blanc, le jaune & le rouge, dont le cobalt est la miniere, les préparations antimoniales, principalement les émétiques, le vin d'antimoine, le foie d'antimoine, le soufre doré, le safran des métaux, la poudre d'agaroth, &c. les préparations mercurielles, comme le sublimé corrosif, le précipité verd, le turbith minéral, &c.

Les empoisonneurs se servent ordinairement de l'arsenic blanc ou crystalin, ou du sublimé corrosif : les autres poisons que les empyriques employent pour une bonne fin, ne sont pas moins funestes.

Les poisons sont ainsi nommés parce qu'ils causent de grands ravages dans le corps, si on les donne malicieusement, à contre-

tems ou à une trop forte dose : mais donnés en petite dose & sagement corrigés, ils operent des effets merveilleux dans certaines maladies & dans certains sujets, sans même en excepter le sublimé corrosif qui est le plus puissant de tous. On ne s'empoisonne guere avec les poisons vitrioliques, tels que le vitriol de cuivre, le martial, le lapis lazuli, la rouille, à moins qu'on ne se serve de vaisseaux de cuivre vraiment rouilleux. On prend plus fréquemment des poisons lents à la vérité, mais qui sont pernicieux, telles que les préparations de plomb, comme la ceruse, le sucre de saturne, la litharge, les vaisseaux de cuisine recouverts de plomb & rongés par l'acide, lesquels sont des poisons astrigens, & qui causent la colique de poitou; on y peut aussi ajouter la chaux de marbre vive corrosive.

Le cobalt & toutes les matieres arsenicales sont corrosifs & pris intérieurement, ils causent le cholera, la cardialgie & une mort prompte : mais leur décoction légère est un poison lent qui ne cause la fiévre hectique, l'étisie & des dissenteries mortelle, squ'après plusieurs mois & plusieurs années. Au reste il n'est guere de Médecin instruit qui croye qu'un poison a un tems déterminé pour causer la mort.

L'arsenic blanc, qui est transparent comme le crystal & pesant comme un métal, tire sa couleur jaune & rouge du mêlange du soufre; il se dissout peu dans l'eau; il est inflammable, & sa fumée répand l'odeur de l'ail; sa saveur n'est point désagréable, du moins au commencement; son action doit être attribuée au régule cobalt uni avec un sel arsenical particulier. Il n'est point de mine de métal ou de demi métal qui soit dépourvue de matiere arsenical, si on en croit *Juncker*; on comprend par-là pourquoi ceux qui travaillent aux mines & les fondeurs de métaux, sont sujets à la colique de poitou, à la paralisie & à la convulsion.

Le sublimé corrosif est un sel résultant de l'union chymique de l'acide du sel marin avec le mercure. Le mercure pur est tout-à-fait doux & innocent, quoiqu'en ayent pensé les Anciens : mais l'acide du sel, du nitre & du vitriol, est un poison brûlant & corrosif, qui, par son union avec les métaux, acquiert quelquefois plus d'énergie. Le sublimé produit extérieurement des escarres, & intérieurement une chaleur brûlante, la cardialgie, le cholera, l'ileus, la dyssenterie, des convulsions, & la mort, qui arrive d'autant plus promptement, qu'on a donné en plus grande dose, ou à une personne d'une constitution délicate : on n'en peut pas prendre un grain intérieurement, sans risquer de perdre la vie, à moins que l'estomac, lorsqu'il le reçoit, ne soit gorgé de graisse fondue, de lait,

d'huile, & ne le rejette promptement, comme il arrive dans les expériences que font les Batteleurs pour vendre plus cherement leurs antidotes au peuple crédule. L'esprit de vin mêlé avec le sublimé corrosif, ou qu'on y brûle dessus, l'adoucit-il, & les autres poisons minéraux, plus que ne l'adoucit l'eau pure? Ce fait est rendu douteux par les expériences de *Bona*, Italien, qui donne le sublimé corrosif dissout dans de l'eau pure à la dose de six grains pour une cueillerée d'eau dans les maladies vénériennes, à la façon de M. *Wan-Swieten.*

Les poisons mercuriaux & antimoniaux, pris intérieurement, causent la cardialgie, le vomissement, la diarrhée, le cholera, le gonflement d'estomac, la dysenterie, &c.: ceux que fournissent les préparations de cuivre & de vitriol produisent de semblables effets, mais plus foibles, étant donnés à la même dose.

On appelle maladies *métalliques*, celles qui sont causées par les poisons métalliques, comme par le mercure, le plomb, le cuivre, le cinnabre: telle est la colique de Poitou & toutes les autres maladies de cette espece auxquelles ceux qui travaillent aux métaux, aux mines, les peintres, les plombiers, les miroitiers, &c. sont sujets.

Les matiéres arsénicales, & les préparations émétiques de l'antimoine & du mercure, causent:

La cardialgie deuxiéme.
Le vomissement huitiéme.
L'illéus quatorziéme.
L'étysie dix-huitiéme.
Le choléra quatriéme.
La squinancie onziéme.

Le cuivre, la rouille & les vitriols, produisent les mêmes maux, & de plus

La colique du foie cinquiéme.

Le plomb, le mercure, le sucre de saturne & les mines métalliques produisent

La rachialgie troisiéme.
Le tremblement cinquiéme.
La paralysie deuxiéme, & deuxiéme. *a.*
Le bégayement septiéme.
L'hémiplegie dix-septiéme.
La paraplegie cinquiéme.
L'asphyxie deuxiéme.
Le rhumatisme dixiéme.
La céphalalgie treiziéme.
L'asthme douziéme.
La péripneumonie douziéme.
L'orthopnée douziéme.

Des poisons végétaux, les uns sont âcres, corrosifs, brûlans, comme certains champignons, certains agarics, presque toutes les especes de renoncules, principalement celle qu'on

nomme *ranunculus sccleratus*, les anémones, toutes les especes d'euphorbe, la coloquinte, l'œnanthe, cigue de Linnæus, la mancanille, le cherophyllum hirsutum : l'usage intérieur de ces poisons, produit

La cardialgie deuxiéme.
La colique d'estomac quatriéme.
La douleur d'estomac troisiéme.
Le vomissement huitiéme.
Le choléra deuxiéme, *a*, *b*.
La rachialgie premiére.
Le rhumatisme, dont la cause est la sabine.
La sécheresse de la gorge.
Le météorisme quatriéme.
La convulsion septiéme, huitiéme.
Le tremblement quatriéme.
Le tic dix-huitiéme.
L'éclampsie douziéme, treiziéme, quatorzieme.
Le hocquet, troisiéme, sixiéme, septiéme.
Le typhus neuviéme.
L'amphymérine onziéme.
L'éréſipelle troisiéme, septiéme.
L'avortement causé par la sabine.
L'avortement *ab adhatoda*.

Les autres poisons végétaux qui causent la folie & l'yvresse & qui stupéfient, si on les donne en plus grande dose, comme l'opium, le datura méthel, le stramonium, la belledone, la jusquiame blanche, & la noire, le physalis narcotique, le narcisse, le safran, l'ivraie, la cigue de Linnæus, le solanum des jardins, la fumée de charbon & la vapeur de grande persicaire, produisent

Le paraphrosynie, premiere, deuxiéme, troisiéme, quatriéme, cinquiéme.
Le vertige sixiéme.
L'amnésie septiéme.
La léthargie troisiéme.
L'asphyxie deuxiéme.
Le diplopia dixiéme.
La démence troisiéme.
Le carus, dixiéme, quatorziéme.
La paraplexie cinquiéme.
La dysphagie onziéme.

Les derniers produisent des effets tout particuliers ; car la graine de raphanistrum, mise dans le pain, cause la convulsion raphaniéne, & la boulimie ; l'ergot ou seigle cornu produit la gangrene seche, la stupeur : le gramen ossifrage la foiblesse ; les mousserons vénimeux, la jaunisse ; le caffé, le tremblement ; le ranonculus sceleratus, le tic sardonique ; l'odeur des santaux cause l'amphymerin pantomine ; les manihoc, le typhus & le coriaria, l'éclampsie.

La boulimie sixiéme.
L'hématurie troisiéme.
La jaunisse quatriéme.
L'ergot premier.

L'aſthénie neuviéme.
La ſtupeur quatriéme.
Le hocquet ſeptiéme.
Le tic dix-huitiéme.
La convulſion ſeptiéme, huitiéme.
Le phænygme troiſiéme, quatriéme.
L'amphimérine dix-ſeptiéme.
Le typhus troiſiéme.

Les poiſons animaux ſont beaucoup plus rares qu'on ne le croit vulgairement, car il faut exclure de ce nombre pluſieurs poiſſons, comme la torpille & le gymnotus tremulus: le trachynus, le ſcorpœna, la raye, n'ont point de venin, & leur morſure n'en communiquent aucun. Les œufs du brochet & du barbot ſont venimeux: car ils cauſent le cholera: le foie de ſqualus catabus & de mytilus produiſent des éréſipelles, je ne ſais dans quelles circonſtances, enfin le tethys leporine & le méduſa, ont quelque choſe de venimeux.

Tous les oiſeaux ſont exempts de venin: les quadrupedes n'ont naturellement aucun venin; mais ils ſont tous ſujets à contracter la rage, & même une violente morſure de l'écureuil, du chat, de l'homme, a produit les effets d'un venin.

Il y a beaucoup d'inſectes dont la morſure eſt en quelque façon veneneuſe, comme eſt celle des guépes & des abeilles. Certains rapportent ici les araignées & les ſcorpions, de la virulence deſquels pluſieurs perſonnes doutent: les Modernes nient même que la tarentule ſoit venimeuſe. Le tethys, leporina & le meduſa, n'appartiennent point à la claſſe des poiſſons, mais à celle des zoophytes. Les cantharides & le ſcarabé de mai, ſont venimeux; ajoutez-y les fourmis dont il eſt parlé dans le *Journ. de Médec. Septembre 1762.*

Enfin parmi les amphibies, le crapaud, la ſalamandre & les lézards n'ont point de venin, qnoiqu'en diſent certaines perſonnes: toutes les couleuvres même parmi nous, excepté la vipere, en ſont dépourvues: mais en Amérique & en Afrique, les amphibies ſont trés-venimeux, comme toutes les grenouilles vertes: le cherſea & l'aſpic ſe trouvent dans la Gaule Septentrionale & la Suiſſe: mais notre vipere eſt le coluber berus de Linnæus, en quoi elle différe de la vipere d'Egypte.

Tarantiſme premier.
Hydrophobie deuxiéme.
Péripneumonie dixiéme.
Phrénéſie huitiéme, quatorziéme.
Choléra cinquiéme.
Vomiſſement cinquiéme.
Aſthme quatriéme.
Cardialgie dixiéme.
Ictére noir deuxiéme.
Phenygme quatriéme.
Jauniſſe quatriéme.

Hématurie causée par les cantharides.
Priapisme premier.
Cystitie premiére.
Goutte premiére.
Eréſipele dixiéme.
Syncope dixiéme.
Gangréne quatriéme.
Pneumatose premiére.
Scorbut troisiéme.
Prurit deuxiéme.

Les traitemens des maladies causées par les poisons, est ou *rationel* ou *empyrique* : le rationel seul, sert dans celles où l'on manque absolument de spécifiques connus. Quand il y en a de connus, l'empyrique les met en usage. Lorsqu'on a avalé quelque poison, la nature tâche de l'évacuer par le vomissement ou par les selles; ou bien elle est accablée sous le poids du sommeil, ou par le délire, & n'agit pas. Dans le premier cas, on doit s'empresser de la seconder par les émétiques ordinaires, tels que le tartre, le vin stibié, pourvu qu'il n'y ait pas d'inflammation dans l'estomac ou les intestins : accidens que ces remedes ne manqueroient pas de rendre plus graves. Quand une telle inflammation a lieu, on doit donner un émétique doux, comme la semence de raifort; ou bien il suffit de faire boire de l'eau tiéde ou de l'huile en grande quantité. Quand on a évacué le venin autant qu'on l'a pu, on doit promptement corriger le résidu, par des moyens appropriés à l'espece de venin; sçavoir par les huileux, les substances grasses & les laitages : si le poison est âcre, corrosif & carthartico-émétique, par les acides, comme par le vinaigre, l'oxycrat & les autres spécifiques, s'il est narcotique, par le camphre, si on a pris des cantharides; & par la racine du seneka, si l'on a été mordu du chersœa ou de la vipere, & ainsi des autres. Si le poison a déja passé dans le sang, on doit ranimer les forces & procurer la sueur par les sudorifiques & les alexipharmaques; on donne dans la même vue, & pour calmer les douleurs & les spasmes, les narcotiques, en y mêlant toujours les spécifiques, si l'on en tronve.

Si le virus a été communiqué par la plaie de la morsure, on doit promptement l'évacuer par la suction, si l'on peut l'employer en sureté : & par les ventouses scarifiées, si la suction fait craindre quelque danger; ou bien on doit le corriger par le feu, les caustiques & les spécifiques appliqués extérieurement; ensuite on doit corriger & évacuer ce qui a passé dans le sang, par des moyens convenables; comme dans la rage, par les frictions mercurielles, le musc, l'alkali volatil; dans la morsure de la vipere, par l'alkali volatil, afin d'exciter la sueur, & par le suc des plantes cru-

ciformes ; dans la morſure de la grenouille verte, & du cherſœa, par la racine de ſeneka ; dans la morſure de la couleuvre & de la raie, par l'ophioriza.

Il faut pour le traitement de chaque eſpece, conſulter la noſologie dans chaque maladie ci-deſſus rapportée : ainſi pour traiter méthodiquement la rachialgie : cherchez, rachialgie ſaturnine, & vous y trouverez une double méthode, ſçavoir la draſtique & la lenitive, qui s'employe avec ſuccès dans toutes les maladies cauſées par le plomb. Pour traiter les maladies occaſionnées par la morſure de la vipere, liſez ce que nous avons dit ſur la morſure de la vipere, ſur l'anxiété, la jauniſſe, la gangrene & la ſyncope cauſées par ce venin. Voyez la cure de l'hydrophobie, dans la claſſe des folies, touchant l'hydrophobie ; car la briéveté que je me propoſe, ne me permet pas de repeter toutes ces choſes. Celui qui en voudra ſçavoir davantage, doit lire notre *Diſſertation ſur l'hydrophobie, qui a remporté le prix à l'Académie de Toulouſe ; la Diſſertation ſur les poiſons animaux de la France, qui a reçu le même honneur dans l'Académie de Rouen ;* & les excellentes choſes qu'en ont dit *Mead & Brogiani, dans leurs ouvrages, en parlant des poiſons ; Boerhaave dans ſa thérapentique ; Frideric Hoffman, dans ſa pathologie*, ſur les poiſons, &c.

CLASSE SECONDE.

MALADIES VIRULENTES.

Morbi virulenti.

LE virus eſt une humeur vénéneuſe engendrée dans l'homme, qui peut infecter d'autres hommes, par le contact. Les maladies virulentes ſont donc contagieuſes : mais parce que leur virulence n'eſt pas répandue dans l'air, elles ne ſont point épidémiques, comme celles qui ſe communiquent par des miaſmes, quelques pandémiques qu'elles ſoient : ainſi au ſiege de Naples, la vérole ſe communiqua des malades aux qerſonnes ſaines pandémiquemen ; le ſcorbut ſe répand de même dans les vaiſſeaux.

La principale des maladies virulentes, eſt la vérole, laquelle ſe propage par le commerce vénérien : la gale, la lepre, la ladrerie, la herpe, ſe communiquent de même immédiatement par le contact. Le farcin, les écrouelles,

le rachitis, la phthisie, la goutte, &c. ne passent pas à la vérité d'un homme à un autre; mais non-seulement ces maladies se propagent d'une partie à l'autre dans le même malade, mais encore elles passent des peres aux enfans, & sont héréditaires; bien plus l'écrouelle & le rachitis sont quelquefois jugés provenir d'un virus vérolique héréditaire. Quant au virus scorbutique, quoiqu'il ne se transmette pas par contagion, il ne produit pas moins, à la maniere du vérolique & du scabieux, diverses maladies de son espece; de maniere que si le médecin ne sait pas que ces maladies ont une telle origine, il ne peut pas y remédier. Plusieurs cependant pensent que le scorbut est contagieux, & font séparer dans les hôpitaux, les scorbutiques, des autres malades, comme on y sépare ceux qui sont attaqués de la vérole ou de la gale.

Le virus vénérien infecte les fluides & les solides du corps humain, selon qu'il est récent ou invétéré, & produit ainsi diverses maladies. S'il est récemment reçu par le coït, il se mêle à la semence & produit la vérole; c'est-à-dire des ulceres, des rhagades, des crêtes, des verrues, des poirreaux, des fics, des fraises, la gonorrhée, des bubons & des phymosis, symptômes dont l'assemblage caractérise la vraie vérole. S'il est invétéré, il cause des ulceres à la bouche, au voile du palais, aux amigdales, aux narines, des polypes, la carie du vomer, des maux de gorge, des douleurs dans les os, le rhumatisme, des pustules à la peau, des croûtes lépreuses, la lepre, la ladrerie, la surdité, la céphalée, la dyssenterie, la fievre tierce, la fievre quarte, l'ophthalmie & divers autres genres d'affections, qu'il est impossible de guérir, si l'on en ignore l'origine. La matiere virulente des exanthémes, des fievres & des miasmes, produit des maladies d'une double espece, sçavoir de *régulieres* ou visibles, comme le virus variolique produit des boutons varioleux; le goutteux des douleurs aux articles; la vérole des affections des parties génitales; ou des maladies *délitescentes* irrégulieres, comme lorsque le virus de la goutte affecte la tête ou la poitrine, la gale, les parties internes. Nous allons faire le dénombrement de ces deux especes de maladies.

Par le virus syphilitique, sont produits

Maladies véneriennes.

La vérole.	Letic.
La fiévre-tierce.	Le tetanos.
La fiévre-quarte.	Le priapisme.
Des ophtes.	L'asthme.

L'angine.
L'obſcurciſſement de la vue.
La pleuréſie.
La goutte.
La ſciatique.
La dureté de l'ouye.
La ſurdité.
La paraplegie.
La foibleſſe.
Le coryze.
Le flux de bouche.
La gonorrhée.
La goutte ſéreine.
La perte de l'odorat.
L'hémiplegie.
La douleur des os.
La céphalée.
L'ophthalmie.
La dyſurie.
La dyſſenterie.
L'étiſie.
La ladrerie.
La teigne.
Des ulcéres.

Par une gale répercutée à contre tems, ou ſans une épuration préalable du ſang, ſont cauſées pluſieurs maladies qui ont, excepté dans leur principe ſeulement, de l'affinité avec la gale; delà vient qu'elles tiennent pendant long-tems les Médecins en ſuſpens, & qu'elles vexent cruellement les malades, juſqu'à ce qu'il paroiſſe des puſtules : alors on guérit ſûrement la gale, par un uſage ſuffiſant des remedes qui adouciſſent le ſang.

Ce que je dis de la gale, doit s'entendre auſſi de la lepre qui aujourd'hui eſt très-rare, de la ladrerie qui régnoit autrefois, & même de la herpe

Maladies cauſées par la gale.

Gale.
Lépre.
Ladrerie.
Herpe.
Hectique.
Fiévre-tierce.
Fiévre-quarte.
Douleur d'eſtomac.
Eſquinancie.
Péripneumonie.
Eclampſie.
Palpitation.
Epilepſie.
Convulſion.
Goutte.
Manie.
Pica.
Aſthme.
Toux.
Goutte ſereine.
Apoplexie.
Hémiplégie.
Prurit.
Urine ſanglante.
Angine.
Pleuréſie.
Hydropiſie de poitrine.
Aſcite.
Anaſarque.
Dyſurie.
Phthiſie.
Chartre.

Par le virus ſcorbutique eſt produit le ſcorbut, qui eſt accompagné de taches jaunes, piquetées, de marques ſur la peau violettes, noires, principalement ſur les membres

inférieurs, & de l'affection des dents : mais en outre le virus caché produit, même quelquefois sans s'annoncer par aucun signe scorbutique, des maladies qui sont très-familieres aux gens de mer, & aux peuples septentrionaux ; sçavoir

Maladies scorbutiques.

L'orthopnée.
La dyspnée.
La pleurésie.
La douleur des os.
La goutte.
Le rhumatisme.
La rachialgie.
La douleur des dents.
La douleur des reins.
L'atrophie.
Le flux hépatique.
La dyssenterie.
Le vomissement de sang.
L'ascite.
L'ictére noire.
La noueure.
La paralysie.
La syncope.
La foiblesse.
L'affection des dents.
L'hémoptisie.
Des urines sanglantes.
La lientérie.
La salivation.
Le mal Saint-Lazare.

Le traitement des maladies virulentes, comme le traitement des maladies venimeuses, s'accomplit par une méthode rationelle & empyrique. Il est des antidotes dans plusieurs maladies virulentes, propres à les combattre, comme le mercure dans la vérole ; le mercure, le soufre & la liqueur de saturne dans la gale & les autres maladies qui ont de l'affinité avec elle ; les fruits acides, & principalement les limons, dans le scorbut : mais comme toute virulence consiste dans une certaine acrimonie des humeurs, principalement des humeurs cutanées & de la lymphe, il est à propos d'évacuer cette acrimonie & de la corriger, méthodiquement, avant d'en venir à l'usage des spécifiques.

Les correctifs de l'acrimonie sont les délayans, qui en émoussent très-bien les sels, comme les décoctions, les bouillons, les apozémes faits avec les feuilles de laitue, d'endive, de pourpier, de poirée ; les eaux acidules de Vals, d'Alais & de Lodéve, les bains & les demi-bains : on doit y joindre ou substituer les remedes évacuans, principalement les diuretiques, comme les bouillons aperitifs faits avec les racines de fraisier & le chiendent, les feuilles de chicorée, le sysimbrium, la berle, le cerfeuil, le persil, le sel de nitre, celui de glauber, le polychreste & les cloportes. On donne pour la même fin, le petit lait alteré par le suc de ces plantes & des cloportes, qu'on boit pendant quinze jours le matin, à la dose d'une livre, en faisant précéder &

donnant à la fin des purgatifs médiocres, préparés avec le ſenné, la rhubarbe & la manne, dans une décoction de pruneaux ou de tamarins. Cela étant fait, il faut corriger & envelopper l'acrimonie reſtante, par un long uſage du lait d'âneſſe, de chevre, ou de vache. Si la maladie eſt récente & que le ſujet malade ne ſoit pas foible, ou vieux, il faut ſaigner dès le commencement, afin de réſoudre plus facilement ce qui reſte, de préparer la voie aux remedes & rendre les excrétions de la peau & des reins plus aiſées.

Mais la curation particuliere de chaque maladie, exige, outre ces ſecours généraux, l'uſage des remedes ſpécifiques: ainſi dans le traitement de la vérole, après avoir fait précéder l'uſage de pluſieurs bains, on adminiſtre les frictions mercurielles; l'onguent dont on ſe ſert, doit être compoſé de ſix onces de ſain-doux ſur trois onces de mercure, auparavant éteint dans un peu de thérébentine, qu'on mêle bien enſemble par la trituration; ou bien on prend, principalement dans les vieilles véroles, qui ont éludé l'action du mercure, l'eſprit anti-vénérien de M. *Van-Swieten*, dont chaque cuillerée contient la cinquieme ou quatrieme partie d'un grain de ſublimé corroſif diſſout, en buvant par-deſſus une grande quantité de lait, ou d'une décoction adouciſſante: ou bien enfin ou peut faire uſage des dragées de M. *Keyſer*, en obſervant les précautions qu'il conſeille de garder dans ſon livre. Mais voyez ſur cela, ce que nous avons dit en traitant de la vérole.

A l'égard du traitement des dartres & de la gale, après l'uſage des bouillons répétés, des eaux acidules qu'on prend pendant neuf jours, des bains domeſtiques & du petit lait, entremêlés de l'uſage des cathartiques, il faut en venir aux frictions avec l'onguent de ſoufre. Si l'odeur de cet onguent déplaît au malade, on peut employer la méthode de M. *Goulard*; autrement il faut employer les frictions mercurielles, en gardant de ſages précautions, & choiſiſſant une ſaiſon favorable: cependant les ſecours généraux ſuffiſent ſouvent pour guérir les dartres & la gale. Mais ſi ces maladies dépendent d'un virus répercuté, & qu'elles ne cédent pas aux remedes généraux, il faut alors rappeller la gale elle-même; ce que l'on obtient facilement, en faiſant porter nuit & jour, la chemiſe d'un galeux, juſqu'à ce que l'éruption de la gale ſe faſſe; la gale ſe guérit enſuite ou ſpontanément, ou en faiſant précéder l'uſage des remedes généraux.

L'inoculation de la gale eſt un moyen nouveau de guérir les maladies chroniques, incurables par toute autre méthode, même celles qui ne dépendent pas d'un virus galeux; il

faut lire à ce sujet l'*histoire d'une l'anestesie guérie par M. Mutzell.*

Quant au traitement de la lépre, de la ladrerie & du scorbut, voyez ces maladies dans la nosologie & les curations de *M. Jacques Lazerme*, *Professeur de Montpellier*, & ce que des Auteurs tout récens ont écrit sur l'usage de la cigue & de la jusquiame, relativement à la guérison de ces maladies.

CLASSE TROISIEME.

MALADIES ÉRUPTIVES.

Morbi exanthematici.

CES maladies sont produites par la matiere des éruptions fébriles, comme de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre miliaire, du pourpre de l'éréfipéle, de la fievre rouge, &c. retenue dans la masse du sang, ou qui y a été repoussée, & d'où elle a peine à se débarrasser.

Plusieurs de ces maladies sont contagieuses, ou peuvent être communiquées par inoculation, comme les virulentes : ainsi suivant les expériences de M. *Deidier*, si l'on injecte de la bile d'un pestiferé dans les veines d'un animal, cet animal est attaqué de la peste. L'on connoît assez les effets de la petite vérole inocculée ; l'on n'est pas aussi instruit sur la contagion de la rougeole & de la fievre miliaire, & leur inoculation n'a pas encore été pratiquée. Il y a une si grande affinité entre les éruptions & les affections impétigineuses, qu'elles ne différent gueres, qu'en ce que la fievre accompagne souvent les premieres. Ces fievres qui accompagnent les affections éruptives, sont malignes ou funestes, ou très-aigues : c'est ce que les Médecins virent dans la peste de Marseille, & qui s'observe ordinairement dans la petite vérole & la fievre vésiculaire. Il est d'autres éruptions qu'on doit attribuer à un regime chaud, & dont les unes sont fort irrégulieres, comme certaine espece de fievre miliaire : d'autres sont régulieres, & leur principe est indépendant d'un regime chaud, comme la petite vérole, la peste. Celui qui a été attaqué de la peste, de la petite vérole & de la rougeole, n'en est guere attaqué une seconde fois ; le tribut une fois payé, il est exempt à l'avenir de ces maladies : il n'en est pas de même des autres éruptions.

L'éruptio[n]

L'éruption de la petite vérole, de la rougeole, de la herpe & celle des fievres miliaire & véſiculaire, ſe rencontrent ſouvent, d'une maniere irréguliere, dans les autres maladies épidémiques. Ainſi dans la peſte, outre les bubons & les charbons qui ſont des ſymptomes eſſentiels de cette maladie, on remarque divers genres de ces éruptions : on voit auſſi des éruptions pétéchiales, dartreuſes, miliaires, éréſipélateuſes, dans la petite vérole : mais les puſtules varioleuſes y tiennent toujours le premier rang. Il en eſt ainſi des autres maladies épidémiques, même de celles qui ne ſont pas eſſentiellement éruptives, ou dans leſquelles les éruptions ſont ſymptomatiques : ainſi dans la fievre des camps, dans la ſynoque miliaire, vulgairement appellée *la ſuette*, & dans la fievre de Hongrie, il paroît, pendant que dure leur état, des puſtules miliaires, pétéchiales & véſiculaires, qui ne gardent aucun ordre fixe dans leur apparition ; & c'eſt à cauſe de cette inconſtance, que ces maladies ne ſont pas miſes au rang des vraies éruptions.

Ce que je dis des éruptions ſymptomatiques, doit s'entendre des autres affections inflammatoires ; car dans la peſte, la petite vérole, la rougeole, la matiere morbifique, ſelon qu'elle eſt copieuſe ou qu'elle fait difficilement éruption à la peau, ſe jette ſur tel ou tel viſcere, cauſe des phrénéſies, des péripneumonies, des pleureſies, des douleurs paſſagéres de l'eſtomac, qu'on nomme ſymptomatiques, & qui ſe montrent quelquefois dans les fievres, comme dans la continue, la maligne, l'éphémère, la ſynoque & la fievre ardente : principalement dans l'état & les paroxyſmes de ces maladies.

J'appelle, avec tous les Médecins, ces maladies *ſymptomatiques*, parce qu'elles ne conſtituent pas de leur nature, une maladie primitive ; elles en ſont ſeulement des parties caſuelles ou des ſymptomes accidentels. On allégueroit mal à propos que ces ſymptomes ſont des effets de la maladie primitive ; car une maladie primitive, ou un aſſemblage de ſymptomes, n'eſt pas leur cauſe ; ainſi de ce que le vent, la grêle, les éclairs ſe trouvent réunis dans une tempête, aucun Phyſicien ne dira que l'un eſt la cauſe de l'autre ; ou que la tempête, ou la réunion du vent & de la grêle, eſt la cauſe de la foudre.

La matiere morbifique des éruptions, eſt, dans le vrai, une eſpece de virus, qui par ſes molécules très-tenues, âcres & cauſtiques, irrite, enflamme, ronge, ulcere & corrompt les parties : mais perſonne ne connoît le caractere qui eſt propre à chaque eſpece, que par les effets qu'elle produit.

Ce virus eſt acide dans la miliaire blanche ou laétée ; il eſt putride dans le pourpre & dans les pétéchies : mais autant qu'il y a d'acides dans l'univers, autant ils ont de propriétés diſtinctes ; car l'acide du vitriol n'eſt pas le même que celui de l'oſeille ; nous guériſſons auſſi le vomiſſement par l'acide des limons. La connoiſſance de ces poiſons eſtdonc encore obſcure : nous ſçavons ſeulement que dans les affections exanthémateuſes, la nature en ſuſcitant la fievre, tâche de pouſſer la matiere morbifique à la peau, & que le Médecin, qui eſt le miniſtre de la nature, doit ſe propoſer la même fin que dans les affections impétigineuſes : mais dans celles-ci, dans les dartres, la gale, & le ſcorbut, le malade n'eſt pas guéri encore que la matiere de ces maladies ſoit parvenue à la peau ; au lieu que l'éruption étant parfaite & complete dans les maladies exanthémateuſes, le malade eſt enſuite guéri par les ſeules forces de la nature.

Chaque eſpece d'exanthéme produit une foule innombrable de ſymptomes durant le cours de la maladie, ſi l'éruption ſe fait difficilement, où ſi elle ſe ſupprime : mais je ne les mets pas au nombre des maladies exanthémateuſes ; parce qu'ils paſſent vîte, & qu'ils ſe montrent avec d'autres ſymptomes du même genre. Ainſi la céphalalgie, le vomiſſement, l'aſſoupiſſement, qui ont coutume d'arriver dans les trois premiers jours de la petite vérole confluente, lorſque l'éruption ſe fait & que la fievre aiguë & la foibleſſe ſont remarquables, ne conſtituent qu'une ſeule maladie ; ſçavoir, la petite vérole : mais s'il ſurvient une maladie épidémique, accompagnée de fievre aiguë, de céphalalgie, de vomiſſement & d'aſſoupiſſement, laquelle ſe termine ſans aucune éruption par la ſalivation, de maniere que la petite vérole n'en différe que par l'éruption de la peau : *Sydenham* nomme cette maladie fievre varioleuſe, ou qui eſt produite par un levain varioleux caché ; & cet Auteur dit qu'elle demande un traitement particulier. Cette maladie eſt donc une eſpece de fievre diſtincte des autres, qui eſt accompagnée de ſymptômes très-variés, & exige un traitement fort différent : elle n'eſt point exanthématique, mais énanthématique ou qui fait éruption en dedans.

Chaque fois auſſi que dans le cours d'une épidémie, par exemple de la peſte, on voit une maladie qui commence & croît avec elle ; mais qui, parce que l'éruption ne peut pas ſe faire, n'eſt pas accompagnée de bubons ; ſi cela eſt fréquent & conſtant, il en naît une maladie de cette eſpece très-remarquable, en ce qu'elle tue à coup ſûr & promptement : on la nomme *peſte avortée*, & c'eſt mal à propos

que de célébres Médecins la rangent parmi les maladies de cette classe.

Les maladies fébriles causées par les exanthémes ; dont l'éruption se fait difficilement, sont :

La continue varioleuse.
La continue miliaire.
La tierce pétéchiale.
La phrénésie miliaire.
La phrénésie rubeoleuse.
La phrénésie varioleuse.
La peste interne.
La pleurésie miliaire.
La Gastritie exanthémateuse.
La Gastritie érésipellateuse.
La squinancie exanthémateuse.
La péripneumonie exanthémateuse,
Toute sorte d'aphthes.

Les maladies évacuatives dépendantes du même principe ; sont ;

L'hématurie exanthématique.
L'hématurie varioleuse.
L'hémoptisie varioleuse.
La dysurie herpétique.
La dyssenterie miliaire.
La diarrhée varioleuse.
La diarrhée miliaire.
Le coryze varioleux.

La matiere âcre des exanthémes cause des affections douloureuses, telles que

Le rhumatisme miliaire.
La stupeur miliaire.
Le prurit exanthématique.
Le catarrhe rubeoleux.
L'ophthalmie phlycteneuse.
L'ophthalmie pustuleuse.
La douleur du dos miliaire.
La goutte exanthémateuse.

Si cette matiere se jette sur la poitrine ou les poumons ; elle produit

L'asthme exanthémateux.
L'orthopnée varioleuse.
Le catarrhe rubeoleux.
L'angine exanthémateuse.
L'hydropisie de poitrine rubeoleuse.

Enfin si elle affecte la tête ou ses divers organes, elle produit

L'amaurosie exanthémateuse.
L'hémiplegie exanthémateuse.
L'hémiplegie pourprée.
Le carus varioleux.
Le subeth exanthématique.
La manie métastatique.

Les maladies exanthématiques régulieres sont

La petite vérole discréte.
La petite vérole confluente.
Le pemphygus major.
La rougeole ordinaire.
La rougeole varioleuse.
La fiévre rouge.
La scarlatine ortiée.
La miliaire bénigne.

La miliaire lactée.
Le pourpre benin.
L'éréſipéle roſe.
L'eſſera vulgaire.

Il y a cette différence entre les maladies exanthématiques pures, & les miaſmatiques, que ces dernieres tirent leur origine de l'air, & que les exanthématiques la prennent dans le corps même. Ainſi la petite vérole bénigne, quelque répandue qu'elle ſoit, a ſon principe comme inné dans le corps humain : & ce principe ſe développe dans ſon tems. Mais la petite verole maligne, outre le principe propre qu'elle a, emprunte de l'air un germe pernicieux qui produit la fievre maligne, laquelle eſt compliquée avec la petite vérole. La preuve de cela eſt que ſi l'on inocculé un enfant ſain, même avec le pus d'une petite vérole maligne, il ne produit qu'une petite vérole bénigne. La petite vérole maligne tire donc ſa malignité des cauſes de la petite vérole & de la fievre continue combinées. Cela doit s'entendre auſſi des autres éruptions, ſans même en excepter la peſte : car il exiſte une peſte bénigne où dans laquelle l'éruption des bubons ſe fait, ſans être accompagnée d'une fievre conſidérable, ni de l'abattement des forces ; c'eſt ce qu'on peut voir dans la claſſe cinquieme, où eſt rapportée la peſte obſervée à Marſeille par *M. Chycoineau & Verny* : & il y a lieu de croire que ſi on inocculoit la peſte dans un ſujet préparé, comme on inoccule la petite vérole, ſon éruption ſeroit bénigne.

Voyez la claſſe troiſiéme, ordre troiſiéme, ſur la cure des maladies éruptives.

On doit avoir en vue dans ces maladies, de déterminer la matiere morbifique à la peau ; ce que la nature accomplit ordinairement ſeule, quand on a fait une ſaignée & qu'on a vuidé les premieres voyes par haut & par bas. Mais il faut l'aider dans la peſte, en appliquant des cataplaſmes ſur les aînes ; dans la petite vérole, en faiſant des fomentations tiédes ſur la peau ; & dans les autres maladies très-graves, comme dans la fiévre véſiculaire des Suiſſes, en appliquant des véſicatoires à l'occiput, dont les Anglois pratiquent l'uſage même dans la miliaire & la petite vérole. L'uſage de ces véſicatoires eſt néceſſaire, toutes les fois que la matiere des éruptions étant rentrée, ou retenue, elle affecte la tête ou les poumons : principalement lorſque les forces vitales languiſſent, que le pouls eſt oppreſſé, & la chaleur affoiblie ; car les véſicatoires réveillent ordinairement le pouls, le rendent plus plein & plus régulier, comme *M. Raymond* l'a éprouvé pluſieurs fois dans la pleuréſie, où il les a appliqués à l'exemple des Anglois.

CLASSE QUATRIEME.

MALADIES MÉTASTATIQUES.

Morbi metaſtatici.

LA métaſtaſe eſt un tranſport qui ſe fait de la matiere morbifique, d'une partie, dans une autre, où elle produit une maladie d'un autre genre. Ainſi la déſſiccation d'un égoût accoutumé, la répulſion de l'humeur goutteuſe, la rétention de l'ichoroſité cancereuſe, occaſionnent l'ophthalmie, l'hémiplegie, la phthiſie, &c. Ces maladies qui ſe forment par métaſtaſe, ſont différentes des premieres, & ſont nommées métaſtatiques, dénomination qui ne peut pas s'appliquer à la gale ſupprimée, & qui rentre une ſeconde fois dans le ſang.

Pluſieurs affections virulentes produiſent à la vérité, des métaſtaſes : mais nous entendons par maladie métaſtatiques, celles qui ſont exemtes de virulence, & ne ſont point contagieuſes, encore qu'elles ſoient produites par une matiere qui eſt preſque de même nature que celle des maladies virulentes : ainſi la ſuppreſſion de la matiére de la goutte, des écrouelles, de la plique, du rachitis, de la gangrene du cancer, du mal Saint-Lazare, même des hémorroïdes, la deſſiccation d'un véſicatoire ouvert, d'une fontanelle, cauſent des maladies métaſtatiques.

La réſorption de la matiére morbifique ſe fait par les veines tant ſanguines que lymphatiques, qui ſemblables à des tuyaux capillaires, attirent les ſucs & les raménent dans la maſſe du ſang : c'eſt de-là que cette matiere portée par les artères dans toutes les parties du corps, ſe ſépare dans les vaiſſeaux ſécrétoires avec leſquels elle a de l'affinité, de même que la bile ſe ſépare dans le foie, l'urine dans les reins.

Il eſt des maladies métaſtatiques ſalutaires, comme ſont le tranſport du pus, de la poitrine, dans les voies urinaires ; la métaſtaſe hémorroïdale, dans l'affection de la rate, & l'hypocondrie ; le diabète dans l'anaſarque. Il en eſt auſſi de nuiſibles, comme la céphalée goutteuſe, la phthiſie cauſée par la plique ; car il y a du danger quand la matiére morbifique qui doit être évacuée par quelque émonctoire, eſt retenue dans le corps ; le danger eſt encore plus grand lorſqu'elle ſe jette ſur des parties nobles : il eſt donc néceſſaire

de la déterminer vers la peau, vers les extrêmités ou vers les excrétoires, pour en procurer la ſortie. Plus la matiére retenue eſt âcre & délétére, plus la métaſtaſe eſt préjudiciable : ainſi la ſuppreſſion de l'urine & ſon tranſport au cerveau, produit des convulſions ; celle de la matiére des ulcéres, & ſa dépoſition dans les poumons, cauſe la phthiſie.

Pour guérir ces ſortes de ſuppreſſions, il faut ramener la matiére morbifique dans ſes couloirs, ou bien la conduire dans d'autres qui ſoient favorables, ou du moins l'attirer à la peau ou aux extrêmités du corps : il faut auſſi corriger ſon acrimonie. Le rappel de la matiére morbifique dans ſes excrétoires, eſt plus ſouvent l'ouvrage de la nature que de l'art ; cependant on doit en premier lieu, réſoudre ſa viſcoſité par l'uſage d'une boiſſon chaude, mettre en mouvement cette matiére par les remédes qui augmentent la circulation du ſang, par les ſudorifiques & les cardiaques. On doit ſecondement diminuer la réſiſtance dans les parties vers leſquelles on veut l'attirer, par les fomentations, les bains, les cataplaſmes, les frictions, la chaleur, les ſtimulans, les véſicatoires, &c.

Ainſi pour rappeller la goutte, on tient les pieds dans de l'eau très-chaude, on y applique des cautères, on porte des chauſſons de toile cirée, & l'on fait des frictions féches : pendant ce temps on prend au lit, une boiſſon diaphoretique qui délaye les humeurs & les agite.

Pour rappeller l'éruption de la gale, on netoye bien la peau ; on la ramollit par le bain ; on la frotte avec des linges ſecs ; enſuite on la fomente avec une décoction de feuilles de nicotiane, de lierre en arbre & de laurier ; ou ce qui eſt plus ſûr, on fait porter pendant la nuit, une chemiſe impregnée des croûtes d'un galeux.

Si l'on veut rappeller l'humidité des oreilles, on les fomente avec des linges chauds ; on les frotte & on les irrite par des ſinapiſmes ; ou bien enfin, on applique derriére, un véſicatoire ; & l'on entretient le flux qu'on a procuré, en couvrant la plaie avec des feuilles de poirée ou de lierre, graiſſées de beurre. Les ulcéres qui ont été trop tôt déſſechés, ſe couvrent avec l'onguent digeſtif : & l'on ramollit les croûtes par des cataplaſmes.

S'il n'y a pas d'émonctoires artificiels, on doit attirer la matiére dans les excrétoires voiſins & naturels ; ce qu'on obtient par les diurétiques, les ſudorifiques, les cathartiques. Si le flux des hémorroïdes eſt ſupprimé, on le rétablit par des frictions ; des fomentations ; ou par des vapeurs chaudes, e

frottant les parties avec des feuilles de figuier, ou en y appliquant des ſangſues.

L'écrouelle, la plique, la goutte, le cancer, la gangrene, dont le virus n'eſt point fixé, produiſent les maladies ſuivantes.

Maladies métaſtatiques.

La paralyſie ſcrophuleuſe.
La fiévre hectique ſcrophuleuſe.
La phrénéſie plique.
La dyſenterie polonoiſe.
La démonomanie polonoiſe.
La céphalée polonoiſe.
L'ophthalmie chancreuſe.
L'hémiplegie ſcrophuleuſe.
L'ophthalmie ſcrophuleuſe.
La pleuréſie polonoiſe.
Le rachitis polonois.
La phthiſie plique.
L'oſtocope clou.
L'ergot chancreux.
La goutte rachitique.
La paralyſie rachialgique.
La chloroſe rachialgique.
La ſcrophule farcin.
La dyſurie rachialgique.
L'elcoſe chancreux.
La péripneumonie rachialgique.
La jauniſſe rachialgique.
L'éclampſie rachialgique.
La contracture rachialgique.
Le rhumatiſme rachialgique.

Maladies arthritiques.

La fiévre quarte arthritique.
La péripneumonie arthritique.
La toux arthritique.
L'inſomnie arthritique.
La diarrhée arthritique.
La diabéte arthritique.
La rachialgie arthritique.
La palpitation arthritique.
L'odontalgie arthritique.
Le tremblement aſturien.
La ſquinancie arthritique.
Le tic arthritique.
L'anorexie arthritique.
L'aſthme arthritique.
L'hemiplegie arthritique.
Le prurit arthritique.
La paralyſie arthritique.
La ſyncope arthritique.
La ſciatique arthritique.
Le choléra arthritique.
Le ptyaliſme arthritique.
La phthiſie arthritique.
L'aſcite arthritique.
La céphalée arthritique.
La pyurie arthritique.

Affections rhumatiſmales cauſées par la goutte rhumatique.

L'hémicranie.
L'odontalgie.
L'angine.
La pleuréſie.
L'ophthalmie.
L'otalgie purulente.
Le carus.
La péripneumonie.

CLASSE CINQUIEME.

MALADIES INTERMITTENTES.

Morbi febricosi, febriles.

CES maladies sont produites par la matiére morbifique d'une fiévre rémittente ou intermittente, soit qu'elles se rencontrent avec la fiévre, ou sans elle. On les connoît 1°. en ce qu'elles sont périodiques & gardent des intervalles évidens entre leurs paroxysmes, ou qui sont du moins sensiblement diminués. 2°. En ce que comme les paroxysmes des fiévres, elles attaquent en quelque sorte subitement, avec froid & bâillement, souvent sans cause évidente. 3°. Parce qu'au bout de quelques heures, elles diminuent ou cessent également, sans cause évidente. 4°. En ce que les urines y sont ordinairement briquetées ou rouges. 5°. En ce que le malade a été aturefois attaqué d'une fiévre intermittente ou rémittente, ou qu'il l'est actuellement.

Mercatus a observé le premier ces maladies, mais légérement, encore qu'elles soient fort communes : *Morton* les a examinées avec plus de soin, & ensuite *Forti* les a décrites avec exactitude; *Werlhof* & l'illustre *S....* ont marché sur leurs traces. Les Scholastiques des derniers temps, les ont confondues sous la vaine dénomination de maladies malignes & anomales; ou pour mieux dire, ils ne les ont pas connues.

Toutes les maladies ne peuvent certainement pas être mises au rang des fiévres; car elles ne sont quelquefois accompagnées d'aucun signe pathognomonique des fiévres : ni précédées de chaleur, de frisson, ni de la fréquence du pouls : on y remarque seulement la présence de quelqu'autre maladie, comme de la syncope, du vomissement, du cholera, du carus, de l'orthopnée, de l'apoplexie, de la pleurésie; de-là vient que la sagacité des Médecins a été trompée pendant tant de siécles, sur le compte de ces maladies, au grand détriment des malades.

Les maladies intermittentes sont fort périlleuses, toutes es fois qu'elles sont ignorées : mais si on les connoît de bonne heure, on les guérit beaucoup plus facilement qu'on ne pourroit se l'imaginer. Il n'est qu'un seul spécifique contre ces maladies, mais qui est très-recommandable, sçavoir, le quinquina : on en donne non une drachme, mais des demi-onces, quelquefois quatre fois par jour, si la maladie est violente, & a été connue trop tard. Cet usage abondant

du quinquina rend les urines troubles ; il cauſe même quelquefois une iſchurie paſſagére, & qu'on guérit facilement lorſque la premiere maladie a été ôtée. Voyez *Tymphomanie fébrile tierce*. Bol fébrifuge : *Prenez de quinquina récemment pulvériſé trois drachmes ; de fleurs de camomille romaine une drachme ; de crême de tartre un ſcrupule ; faites trois bols avec le ſyrop d'abſynthe ou de chicorée*. On donne auſſi la *ſemence de panais, juſqu'à une drachme ; les coquilles d'œufs calcinées pour les enfans qui refuſent de prendre les amers, juſqu'à un ſcrupule ; le ſemen hiſpanicum, qui n'eſt pas encore aſſez connu, juſqu'à un ſcrupule pendant trois jours, une fois dans la journée.*

Les fleurs de matricaire & de camomille juſqu'à une drachme tous les trois jours : la racine de quintefeuille, de bétoine & de patte d'oye, juſqu'à une once dans des apozèmes ; la poudre de caſcarille à la doſe d'un ſcrupule, ſont un excellent remède dans les maladies intermittentes.

Maladies fébriles.

Ephémére menſtruéle.
Ephémére anniverſaire.
Amphimérine ſyncopale.
Amphimérine phricodes.
Amphimérine fauſſe hémitritée.
Triteophye carotique.
Triteophye déceptive.
Tetartrophye carotique.
Quotidienne ſimple.
Tierce épileptique.
Quarte inſenſée.
Quarte comateuſe.
Erratique quinte.
Erratique nonaine, ou de neuf jours.
Froid fébrile.
Eclampſie fébrile.
Hyſtérie fébrile.
Ephialte tierce.
Pleuréſie fébrile.
Ephémére dichomene.
Amphimérine épiale.
Amphimérine humorale.
Amphimérine hémitritée.
Amphimérine ſpaſmodique.
Triteophie Leipyrie.
Tetartrophye maligne.
Jauniſſe fébrile.
Syncope fébrile.
Hémiplegie fébrile.
Catalepſie quartenaire.
Cataphore timor.
Goutte fébrile.
Rheumatiſme fébrile.
Céphalée fébrile.
Tetartrophye demi-tierce.
Tierce carotique.
Tierce hémiphlegique.
Quarte néphralgique.
Erratique vague.
Erratique ſeptenaire.
Tetanos fébrile.
Froid tertiénaire.
Epilepſie fébrile.
Scelotyrbe intermittent.
Aſthme fébrile.
Orthopnée fébrile.
Amauroſie fébrile.
Paraplegie intermittente.
Typhomanie fébrile.
Apoplexie fébrile.
Goutte qui ſuit la fiévre.
Céphalalgie intermittente.
Migraine lunatique.
Ophthalmie fébrile.

Gastrodynie.
Néphralgie treiziéme.
Rachialgie deuxiéme.
Démence causée par la fiévre quarte.
Vomissement fébrile.
Diarrhée fébrile.
Bâillement fébrile.
Ophthalmie fébrile.
Cardialgie quatriéme.
Colique sixiéme.
Hystéralgie neuviéme.
Paraphrosinie sixiéme.
Flux hépatique intermittent.
Choléra intermittent.
Sueur fébrile.

CLASSE SIXIEME.

Maladies épidémiques, malignes.

Morbi miasmatici.

Ce sont celles qui accompagnées ordinairement d'une fiévre aigue ou pyrexie, se propagent d'un pays dans un autre, par l'intervention de miasmes d'une qualité d'élétere, gangréneuse ou phlogistique, qui s'exhalent des cloaques, des latrines, des hôpitaux, des prisons, des camps & des sépulcres, comme les maladies malignes, putrides, pestilentielles : ou bien elles sont produites par des miasmes d'une nature toute particuliére, peu connue, dont naissent des épidémies catarrhales, angineuses & pleurétiques, & plusieurs espéces d'éruptions exanthémateuses, comme la petite vérole, la rougeole, la miliaire & la peste elle-même.

Le germe de ces maladies est commun, & paroît avoir sa source dans l'air, l'eau & les alimens. Mais en outre il se propage d'un pays dans un autre : il n'en est pas de même de l'eau & des alimens que l'on prend, qui peuvent seulement être infectés d'une rosée pernicieuse, ou de vapeurs malignes. Les épidémies par conséquent doivent être toujours rapportées à des miasmes répandus dans l'air, ou à des exhalaisons qui s'élévent des lieux mal sains. On doit joindre à ce principe morbifique, le chagrin & la crainte, qui affligent presque tous les habitans d'un pays, principalement les pauvres lorsque les vivres sont chers, les femmes dans les siéges des villes, & presque tout le monde dans les tremblemens de terre, les ouragans & la tempête.

Les causes occasionnelles des maladies épidémiques, sont 1°. les ravages de la guerre. 2°. Les tremblemens de terre. 3°. Les débordemens d'eau. 4°. La cherté des vivres. 5°.

Le déſſéchement des marais. 6°. Les conſtitutions de l'air. Toutes ces cauſes ſe trouvent quelquefois réunies enſemble, ou ſe ſuivent mutuellement.

Les maladies des camps ſont principalement du nombre des malignes & contagieuſes; elles conſiſtent dans une corruption intime des ſucs vitaux. Cette corruption reconnoît beaucoup de cauſes, comme la faim, qui contraint de manger des alimens pernicieux, les fréquentes veilles, les fatigues continuelles; la crainte, la frayeur, qui s'empare des aſſiégés, le ſpectacle de la cruauté horrible qu'ils ſe repréſentent; & dans un camp qui renferme tant d'hommes & d'animaux, l'air infecté d'exhalaiſons différentes. Dans une dyſſenterie épidémique, la vapeur qui s'éléve des latrines, communique la maladie en s'inſinuant dans l'inteſtin rectum. Après les batailles, les cadavres qui reſtent ſans ſépulture, inſpirent auſſi la terreur, & cauſent par leur puanteur, des fiévres malignes dans les environs. Les tremblemens de terre, outre la frayeur & les autres maux qu'ils cauſent, ſemblables aux fléaux de la guèrre, occaſionnent encore des exhalaiſons pernicieuſes qui s'élévent des entrailles de la terre: & l'obſervation ſuivie, a appris qu'il naît des maladies épidémiques dans les lieux où l'on creuſe de profonds foſſés & où l'on remue la terre. Les grandes crues d'eau qui inondent les villes, gâtent toutes les eaux qu'on boit, par le limon qu'elles entraînent; dans les bourgs & les villages; ce limon ſe corrompt bientôt & infecte tout, ainſi que les habitans d'Alais l'ont éprouvé. Ajoutez à cela que les vins, les huiles, les troupeaux, les proviſions, les vivres étant ſubmergés, ſe corrompent ou renchériſſent: de-là naiſſent les fléaux, la douleur & les maladies épidémiques. Mais rien ne les cauſe mieux que la pourriture des poiſſons, des inſectes & des plantes des marais que les grandes chaleurs de l'été déſſéchent, ou qu'on évacue à deſſein. Il y a plus de deux ans qu'une puanteur horrible s'exhaloit des lacs diſtans de deux lieues de Montpellier, juſquà cette ville, & plus loin: il en naquit depuis des pleuréſies peſtilentielles dans les villes circonvoiſines.

Rien n'eſt plus pernicieux que la pourriture: toutes les humeurs y tendent naturellement, principalement les excrémentitielles, & après elles, le ſang. La lymphe y eſt beaucoup moins ſujette: & la graiſſe eſt la moins putreſcible de toutes les humeurs; mais elle eſt beaucoup exaltée par les fermens délétéres & par les miaſmes putrides. La matiere putride qui eſt contenue dans les premieres voies, cauſe des rapports nidoreux, des nauſées, des cardialgies, des vomiſ-

ſemens & le cholera; car la nature tâche de toutes ſes forces d'évacuer cette matiére. Mais lorſque la matiere putride a paſſé dans le ſang, quels moyens reſte-t-il à la nature pour s'en débarraſſer, ſinon de ſuſciter la fiévre qui empêche la ſtagmation de cette matiére, & l'évacue par les ſueurs ou la diarrhée? C'eſt-là la cauſe des fiévres continues, ardentes, tierces & autres ſemblables affections appellées *putrides*.

Mais ſi ce ferment eſt délétére au point de corrompre la ſubſtance des parties ſolides, & d'ôter au fluide nerveux ſon activité; ce qui eſt conforme aux expériences de l'électricité; alors les viſcéres, quelquefois pluſieurs enſemble, comme les poumons, les inteſtins ſont attaqués d'une vraie gangrene: le pouls reſſemble à celui de la ſanté, on eſt beaucoup plus foible, inégal & intermittent. Il paroît des taches pourprées à la peau, les malades ſont dans le délire, & prêts d'expirer: La mort moiſſonne de plus en plus: Le ventre des cadavres ſe météoriſe, & répand en peu d'heures une puanteur inſoutenable; on trouve les viſcéres mols, noirâtres, & des tumeurs noires, brunes, vertes & ſanieuſes: on nomme ces maladies *malignes* ou *typhodes*.

Il reſte quelqu'eſpérance au milieu de ces maux, ſi la matiére délétere eſt d'une telle nature, qu'elle s'amaſſe au moins, ſi elle ne s'évacue pas, dans les émonctoires éloignés du cœur, comme dans les glandes parotides, axillaires ou cutanées, ſous la forme d'anthrax, de bubons & de puſtules. Mais dans une épidémie de la peſte, tous ceux qui en ſont atteints, n'ont pas ce bonheur que le venin s'accumule dans ces glandes; car il eſt des peſtes avortées, dans leſquelles les bubons ne ſortent pas, & où tous les malades périſſent, comme on périt dans la petite vérole, quand l'éruption ne ſe fait pas & que la matiére engorge les viſcéres nobles, comme le cerveau, les poumons, l'eſtomac, & qu'elle les enflamme & les gangréne.

Ces effets extraordinaires de la peſte ont donné ſujet de croire, à certains Médecins, qu'ils étoient produits par pluſieurs genres de maladies réunis enſemble: mais non ſeulement cela n'eſt pas ainſi, mais encore il eſt facile de s'appercevoir, que la peſte *avortée* eſt une vraie peſte, comme la petite vérole avortée eſt une vraie petite vérole, dans laquelle l'éruption ſeulement eſt en défaut, où dans laquelle le malade eſt enlevé avant que l'éruption ſe faſſe. Ceux-là jugent mieux, à mon avis, qui penſent que pendant que la peſte régne, tous les autres genres de maladies aigues ceſſent d'agir, comme mes Collégues l'ont exactement obſervé à Alais en 1721.

Je n'ignore pas que *Chirac*, *Deidier* & autres fauteurs de la secte méchanique, ont fait peu de cas de notre théorie : car ces auteurs regardent comme une chimére, toute acrimonie & tout virus, & pensent que tous les phénoménes des maladies peuvent s'expliquer méchaniquement & hydrauliquement, par l'engorgement des vaisseaux du cerveau. Voyez, l'*ouvrage de Chirac sur les fiévres*, touchant lequel il a dit lui-même, *exegi monumentum*. . . . . Mais il est douteux si ce monument ne tombera pas dans l'oubli.

Ces maladies sont jusqu'ici aussi difficiles à guérir, que leur théorie est obscure. Les anciens se sont trompés, en ce qu'ils ont voulu qu'on procurât l'évacuation de la matiére morbifique par des alexipharmaques sudorifiques, par la violence, & sans avoir aucun égard à la stase inflammatoire ; cependant en se trompant, ils ont frayé la route aux modernes. Ces maladies sont très-périlleuses, en ce que la nature étant comme effrayée, n'ose pas livrer combat à la matiére morbifique, suivant le langage de *Galien*. Il est donc du devoir du Médecin de détruire au plutôt, par une ou deux saignées, les stases, d'évacuer promptement la saburre putride contenue dans les premieres voies, par les émétiques & les cathartiques : il doit ensuite s'opposer à la putridité des humeurs par les antiseptiques, & si la nature paroît vouloir conduire la matiére morbifique dans les glandes inguinales ou cutanées, il doit l'aider par les cardiaques & les alexipharmaques. Un autre devoir du Médecin est de détourner ces épidémies, lorsqu'elles menacent, par les remédes prophylactiques, & de ranimer, par son exemple, le courage de ses malades, que la terreur abat souvent.

Les alexipharmaques ou antiseptiques fort vantés sont le camphre, le nitre, le quinquina, le vinaigre & les sucs des fruits acides, comme des limons, la serpentaire de Virginie, le contrayerva & la thériaque. Ces remédes se donnent en petite dose, & on les entremêle de l'usage des cathartiques, que j'ai reconnu être aussi d'excellens antiseptiques. Voyez sur ces objets, *le traitement de la peste*, *de la petite vérole*, *de la fiévre maligne*, *&c.*

La cure prophilactique consiste à écarter les causes occasionnelles ; on doit éviter les lieux où l'air est puant, corrompu & limoneux ; ou bien on doit renouveller l'air, le rafraîchir, & le corriger, par la vapeur du vinaigre, par celle des aromates & de la poudre à canon qu'on fait détonner. Les prisons, les hôpitaux, les navires & les greniers doivent être munis d'un ventilateur : on doit changer souvent d'habit & de chemise ; boire des eaux pures, ou cor-

rigées par le vinaigre, & se nourrir de fruits au lieu de viandes. *Boerhaave, thérapeut. 1145. Frider. Hoffm. de venenis in Patholog. c. 4. 9.*

Maladies miasmatiques.

Ephémére sudatoire.
Fiévre continue dyssentérique.
Fiévre continue miliaire.
Fiévre continue ardente.
Fiévre nerveuse.
Fiévre des camps.
Fiévre continue varioleuse.
Fiévre continue pleurétique.
Fiévre continue hyemale.
Fiévre des prisons.
Fiévre comateuse.
Fiévre égyptienne.
Fiévre ictérique.
Amphimérine humorale.
Amphimérine hémitritée.
Amphimérine miliaire.
Amphimérine comique.
Amphimérine bilieuse.
Fiévre d'Amérique.
Fiévre carotique.
Trytéophie déceptive.
Tierce pétéchiale.
Double tierce.
Quarte vraie.
Petite vérole bénigne.
Petite vérole confluente.
Rougeole vulgaire.
Miliaire bénigne.
Miliaire maligne.
Miliaire des Matelots.
Phrénésie synoque.
Pleurésie bilieuse.
Pleurésie putride.
Céphalitie d'Egypte.
Squinancie des amygdales.
Squinancie ulcéreuse.
Péripneumonie vraie.
Péripneumonie typhode.
Péripneumonie exanthématique.
Toux convulsive.
Amphimérine épiale.
Amphimérine phricode.
Amphimérine d'Hongrie.
Amphimérine angineuse.
Amphimérine des marais.
Triteophye causus.
Triteophye assode.
Triteophye léipyrie.
Tierce légitime.
Tierce carotique.
Tierce sous-continue.
Peste vulgaire.
Peste miliaire.
Petite vérole miliaire.
Fiévre vésiculaire des camps.
Rougeole anomale.
Miliaire sudatoire.
Pourpre benin.
Phrénésie miliaire.
Pleurésie vraie.
Pleurésie vermineuse.
Pleurésie catarrhale.
Choléra vermineux.
Esquinancie épidémique.
Esquinancie exanthémateuse.
Péripneumonie putride.
Péripneumonie catarrhale.
Toux férine.
Orthopnée péripneumonique.
Angine bronche.
Catarrhe épidémique.
Asphyxie causée par les vapeurs du charbon.
Scorbut.
Dyssenterie des camps.
Syncope causée par l'antipathie.
Scorbut du Septentrion.

Cardialgie causée par l'antipathie.
Asphyxie causée par la pourriture.
Asphyxie causée par le moût.
Asphyxie des Vuidangeurs.
Dyssenterie équinoxiale.
Diarrhée bilieuse.

Sudorifiques.

Eaux générales, thériacales, impériales, des Carmélites, de la Reine d'Hongrie, depuis une dragme jusqu'à IV.

Syrop de canelle, de fleurs d'orange, de quinquina, depuis II. dragmes —— I. once.

Elixir de propriété, thériacal, de vitriol, depuis V. gouttes —— XX.

Huile essentielle de canelle jusqu'à une goutte dans un mêlange.

Esprit de vin camphré, depuis IV gouttes —— X.

Vinaigre des quatre-voleurs, depuis I dragme —— IV. Vinaigre thériacal jusqu'à VI dragmes.

Essence céphalique, depuis VI gouttes —— XX.

Vinaigre distillé jusqu'à IV. dragm., à chaque quart d'heure, dans un mêlange.

Teinture de coraux, depuis VI gouttes —— XX.

Fleurs de benjoin, sel volatil huileux, sel volatil de succin, depuis II gr. —— XIII.

Gouttes d'Angleterres, de Montpellier, du Général de Lamothe, d'Ether vitriolique, teinture de sel de tartre, teinture d'antimoine, depuis IV gouttes —— XX.

Lilium de paracelse, depuis I. dragme —— IV.

Teinture d'ambre gris, depuis II. gouttes —— VIII.

Vin de quinquina, depuis I once —— IV.

Thériaque d'andromaque, mithridate, confection, alkermes, poudre de la Comtesse, d'ambre gris, poudre d'or de Zellius, depuis XII. gr. —— I drachme..

Kermès minéral, depuis un gr. —— II.

Poudre de diarrhodon, depuis VI. gr. —— XX.

Opiate de Salomon, depuis I scrup. —— I dragme.

Trochisques de cachou, avec la canelle, au nombre de III. —— IV.

Syrop de stechas, d'œillets, depuis I. dragm. —— IV. Syrop de citron, depuis I dragme —— I. once.

Extrait de geniévre jusqu'à I. dragme.

Ecorces de citron confit, jusqu'à IV. dtagmes,

Poudre de vipere, depuis XII. gr. —— XXX.

Sel volatil de vipere, de corne de cerf, depuis VI. gr. —— XX.

Bezoard oriental, depuis X. gr. —— XX.

Fleurs de sel ammoniac, depuis VI. gr. —— XII.

Camphre depuis V. gr. —— XV. Cochenille depuis III. gr. —— XX.

Safran, depuis III. gr. —— VIII.

Fleurs de soufre, depuis X. g. jusqu'à I. dragme. Fleurs de benjoin, depuis III. gr. —— XXX.

Esprit volatil d'urine, jusqu'à VI. gouttes. Eau de luce jusqu'à X gouttes.

Fumigation avec l'eau-de-vie, les bayes de genievre & le karabé.

Etuves domestiques, thermales, marc de raisin, feuilles d'aunée.

CLASSE SEPTIEME.

MALADIES PHLOGISTIQUES.

Morbi phlogistici.

Elles ont été ainsi nommées du grec *phlogizo*, j'enflamme. Cette chaleur brûlante, dont elles sont accompagnées, dépend, ou d'une cause externe, comme de l'ardeur du soleil ou du feu, ou d'une cause interne; sçavoir, du développement des parties ignées & âcres, & du frottement considérable qu'elles éprouvent. Voyez *la théorie des inflammations*.

Ceux qui s'occupent à des travaux pénibles devant des fournaises, ou qui restent exposés à l'ardeur du soleil, sont sujets à la manie, à la fiévre ardente & à l'ophthalmie, & s'ils boivent de l'eau fraîche, ou s'exposent imprudemment à un air froid, ils sont attaqués de pleurésies, de péripneumonies, de rhumatismes & d'autres maladies inflammatoires: en Amérique cette cause produit souvent le tetanos ou le tic.

Mais la majeure partie des inflammations naît de causes internes, comme de la pléthore, de la ménostasie, des affections de l'ame & de l'engorgement des viscéres; il s'excite alors un mouvement fébrile, violent, qui accélere la circulation du sang, augmente la chaleur du corps & sert à détruire les engorgemens. Rarement, au moins parmi nous, les inflammations marchent seules; elles sont accompagnées de la saburre des premieres voyes, ou elles sont putrides.

Mais

Mais les paysans & les montagnards, dont les travaux sont fatiguans, & qui se nourrissent de végétaux, qui sont exposés aux inclémences de l'air, dont la fibre est forte & le sang chaud, éprouvent souvent des inflammations pures.

On les connoît par une chaleur véhémente, par la douleur, par la force & la fréquence du pouls, par la soif, la sécheresse & l'insomnie; & si quelque partie externe est affectée, il y a rougeur, tumeur, tension & quelquefois pulsation. Ces maladies sont ordinairement d'une nature aigue: elles attaquent les personnes robustes, laborieuses, les paysans & les manouvriers, les jeunes gens bilieux, & sanguins; rarement les enfans, les vieillards & les personnes d'une constitutions foible & pituiteuse. On doit rapporter ici les inflammations pures des membranes, comme la pleurésie, la phrénésie, l'inflammation des intestins, les inflammations des viscéres pareuchymateux, comme la péripneumonie, la néphrétique, l'hépatitie; & les fiévres ardentes, comme la continue ardente, la tritéophye, le causus, & le rhumatisme inflammatoire, la dyssenterie, &c.

La curation exige, qu'on diminue l'impétuosité du sang; on y parvient par des saignées abondantes & répétées, par une diéte liquide, par une boisson délayante, rafraîchissante, nitreuse & acidule; on donnera des émulsions, des limonades végétales & minérales, & l'on fera prendre les bains & les demi bains, après avoir purgé doucement les premieres voies. Si la nature tend à évacuer la matiére par les crachats, les urines, la sueur, par un flux de ventre bilieux, ou par la voie des régles: il faut la seconder en diminuant les résistances dans l'organe excrétoire qu'elle affecte, & en tenant la fiévre dans une juste modération. Mais si l'inflammation ne peut pas être dissipée, alors il faut aider la suppuration & l'évacuation du pus, déterger l'ulcére & en procurer la cicatrisation. *Boerh. aphor. 370. & aphor. 92. & 770, 1006.* Voyez aussi ce que nous avons dit sur les inflammations dans la *Nosologie.*

Maladies inflammatoires.

Ephémére inflammatoire.
Ephémére sudatoire.
Synoque tragique.
Continue ardente.
Continue dyssentérique.
Tritéophye d'Amérique.
Fiévre élode.
Fiévre léipyrie.

Double tierce.
Eréfipéle rose.
Phrénesie calenture.
Paraphrénésie pleurétique.
Paraphrénésie hépatique.
Pleurésie dorsale.
Pleurésie hépatique.
Inflammation mésentérique.

Inflammation sternocostale.
Esquinancie épidémique.
Esquinancie des agmygdales.
Esquinancie du pharynx.
Esquinancie hépatique.
Phrénésie vraie.
Phrénésie synochale.
Paraphrénésie du diaphragme.
Pleurésie vraie.
Pleurésie du médiastin.
Pleurésie bilieuse.
Inflammation de l'estomac vraie.
Inflammation de la vessie spontanée.
Esquinancie spontanée.
Inflammation du cœur spontanée.
Inflammation des parotides.
Inflammation de la trachée-artère.
Inflammation de la prunelle.
Péripneumonie ardente.
Inflammation musculaire.
Inflammation de la vésicule du fiel.
Néphrétique vraie.
Asthenie de Virginie.
Carus causé par le soleil.
Lassitude de chaleur.
Ardeur extérieure.
Ophthalmie chemose.
Rhumatisme aigu.
Péripneumonie pure.
Péripneumonie des phthysiques.
Hépatitie éréſipélateuse.
Hépatite pleurétique.
Convulsion fébrile.
Léthargie céphalitique.
Ephémére ardente.
Synoque ardente.
Synoque céphalalgique.
Continue pleurétique.
Continue bilieuse.
Fiévre causus.
Fiévre assode.
Tierce vraie.
Erésipéle ambustion.
Ardeur d'estomac causée par la phlogose.
Anxiété fébrile.
Paraphrosynie calenture.
Chlorose de Carthagène.
Gangréne causée par la brûlure.
Ardeur interne.
Ophthalmie humide.
Inflammation des oreilles.
Rhumatisme chaud.
Cardialgie inflammatoire.
Paraphrosyne fébrile.
Dysenterie équinoxiale.
Chlorose de Bengala.
Gangréne causée par l'inflammation.

CLASSE HUITIEME.

MALADIES SANGUINES.

Morbi sanguinei.

CE sont celles qui sont causées & entretenues par la plethore, soit que le sang ait été augmenté par les alimens copieux & succulens qu'on a pris, & qu'on a bien digérés; soit que des évacuations accoutumées, & sur-tout des flux sanguins, comme celui des régles & des hémorroïdes, ayent ét

ſupprimés ou diminués. Elles différent des inflammatoires, en ce que la fiévre dans la pléthore, n'eſt pas inflammatoire, ou accompagnée de l'inflammation d'aucune partie.

On nomme *Pléthore* cette abondance de ſang qui nuit à la ſanté..

La *Ménoſtaſie* eſt la ſuppreſſion, le retardement, ou la diminution des flux ſanguins périodiques, accoutumés.

La plus grande partie des maladies ſanguines qui arrivent chez les femmes, ſoit enceintes ou non, reconnoiſſent pour cauſe la ménoſtaſie : de-là vient que la majeure partie des maladies des femmes groſſes, ſe guériſſent par la ſaignée.

On dit que la pléthore eſt particuliére, lorſque quelque partie contient plus de ſang qu'elle n'en peut ſupporter.

Les vaiſſeaux de la pie mere & du cerveau, ſont preſque toujours trouvés après la mort, plus gorgés de ſang que les autres parties ; parce que l'athmoſphere preſſant la peau & les parties qu'elle recouvre, force le ſang d'en ſortir ; mais comme le cerveau eſt mis à couvert de la preſſion de l'athmoſphére par la boëte oſſeuſe du crâne, le ſang doit s'y porter avec facilité, & n'en peut pas être chaſſé.

Les maladies pléthoriques, comme telles, ſe guériſſent ; 1°. en ſe privant principalement des alimens qui fourniſſent beaucoup de ſucs nourriciers, comme les viandes, le pain & les ſoupes, auxquels on ſubſtitue des bouillons légers, dont on boit peu, & les crêmes farineuſes. Au commencement des maladies aigues, l'eau pure & la diéte diatritaire (*a*) ſuffiſent. Les bleſſés ſur-tout & les fiévreux peuvent vivre avec la tiſanne ſeule pendant quelques jours. 2°. Par des ſaignées fréquentes, en ouvrant le vaiſſeau qui eſt le plus commode ; car le choix, à cet égard, ne peut guères être déterminé par d'autres raiſons, à moins qu'on ne condeſcende aux préjugés des aſſiſtans, ou à celui des ancienss Médecins. Si la pléthore eſt particuliére à certaines parties, & que la foibleſſe du pouls ne permette pas qu'on ſaigne : on peut appliquer des ſang-ſues dans les parties voiſines de celle qui eſt affectée : & afin qu'elles tirent plus de ſang, on leur coupe l'extrêmité poſtérieure, & on les ſaupoudre avec du ſel, pour leur faire quitter priſe, quand elles ont ſuffiſamment évacué. 3°. Enfin, on diminue la quantité du ſang en purgeant les premieres voies par les émétiques ou les cathar-

(*a*) Mot formé du grec *Diatritos*, c'eſt-à-dire, de trois jours. La Secte des Empiriques vouloit qu'on ne traitât les maladies que par la diéte. Ils ne donnoient d'abord des alimens, que le quatrieme jour ; ils pouſſoient enſuite l'abſtinence, juſqu'au ſixiéme ; du huitiéme ou au dixiéme.

tiques, qui procurent l'évacuation des sucs qu'il contient.

Mais si la pléthore est produite par la suppression de quelque flux principalement sanguin, il faut rétablir ce flux. On y parvient souvent dans les pléthoriques, par la saignée du bras, par les bains tiédes des pieds, par les bouillons délayans & apéritifs, par la promenade, & enfin par les emmenagogues, sous la forme de bouillons ou de tisannes, & dans les pituiteux, par les martiaux & les résineux. Si les hémorroides ne coulent pas, il faut y faire des fomentations émollientes, les irriter par l'usage interne des préparations d'aloës; & si elles sont gonflées, il faut les ouvrir avec la lancette, ou les vuider par le moyen des sangsues. *Boerh. aphor. 106.*

Les maladies sanguines qui sont produites par la pléthore, soit générale ou particuliere, soit vraie ou apparente, sont:

Maladies sanguines.

L'éphémére pléthorique.
La fiévre continue sanguine.
Le tremblement pléthorique.
L'éclampsie des femmes en couche.
Le scécotyrbé pléthorique.
La toux hémoptoïque.
L'orthopnée cardiaque.
Le caligo hypohæma.
L'anorexie pléthorique.
La paraplegie sanguine.
La syncope pléthorique.
Le carus spontané.
L'apoplexie sanguine.
Le rhumatisme ordinaire.
La céphalalgie pléthorique.
La céphalalgie cataméniale.
La céphalalgie pulsatile.
La migraine hémorrhoïdale.
L'ophthalmie de la choroïde.
Tous les cardiogmes.
La colique pléthorique.
La néphralgie hémorrhoïdale.
La mastodynie phlegmoneuse.
La sciatique rhumatique.
La proctalgie inflammatoire.
La suffusion myode.
Le tintouin pléthorique.
La synoque pléthorique.
La tierce pleurétique.
Les nausées des femmes grosses.
Le vomissement hémorrhoïdal.
La dysurie hémorrhoïdale.
La leucorrhée des femmes grosses.
L'ascite chaude.
L'hydrométrie sanguine.
L'ischurie lunatique.
La jaunisse fébrile.
Le phænigme pléthorique.
L'hématurie violente.
L'hématurie hémorrhoïdale.
La ménorrhagie immodérée.
La ménorrhagie distillante.
La ménorrhagie lochiale.
L'hépatirrhée mésentérique.
L'hémorrhoïde modérée.
La dyssenterie bénigne.
La dyssenterie des femmes grosses.
L'hypocondriacie sanguine.
L'amnésie pléthorique.
L'hémorrhagie critique.
L'épilepsie pléthorique.
La toux des femmes enceintes.
La dyspnée pléthorique.
L'orthopnée péripneumonique.

La pleurésie pléthorique.
La paralysie pléthorique.
La langueur fébrile.
La catalepsie par ménostasie.
Le carus fébrile.
Le rhumatisme aigu.
Le rhumatisme chaud.
La céphalalgie hémorrhoïdale.
La céphalalgie fébrile.
La céphalalgie des femmes grosses.
L'ophthalmie chemosie.
L'odontalgie des femmes grosses.
La colique phlogystique.
La néphralgie rheumatique.
La sciatique sanguine.
La proctalgie hémorrhoïdale.
Le vertige pléthorique.
La dyplopie pyrectique.
Le bourdonnement céphalalgique.
Le bourdonnement bombement.
L'enrouement des femmes grosses.
L'hémorrhagie pléthorique.
L'hémoptysie accidentelle.
L'hémoptysie habituelle.
L'hémoptysie Helwigienne.
L'hématéméśie cataméniale.
L'hémoptysie cataméniale.
L'hémoptysie périodique.
L'hématéméśie pléthorique.
La maladie noire hémorrhagique.
Le vomissement des femmes enceintes.
La sueur sanguine.
La dysurie des néonymphes.
L'inflammation par ménostasie.
L'ischurie néphrétique.
La jaunisse pléthorique.
La jaunisse typhode.
L'hématurie spontanée.
L'hématurie distillante.
La ménorrhagie difficile.
La ménorrhagie des femmes grosses.
La ménorrhagie erronée.
L'hépatirrhée sanglante.
L'hémorrhoïde polypeuse.
L'hémorrhoïde immodérée.
La dyssenterie cataméniale.

CLASSE NEUVIEME.

MALADIES BILIEUSES.

Morbi biliosi.

Ce sont celles dont la cause est une bile surabondante & acrimonieuse, laquelle se rencontre ordinairement avec un tempéramment bilieux, qui indique sa présence. Les bilieux, en effet, sont secs, chauds, lestes, hardis, doués d'un esprit vif, enclins à la colere & à la dispute, actifs & laborieux. Leur pouls est vîte & fort; leur visage rouge; leur peau maigre & élancée; leur sang lavé & âcre. Dans les maladies, la plus légere cause les échauffe & les altére, & rejettent la bile par haut & par bas; ils sont sujets aux affec-

tions ardentes & inflammatoires : ils se trouvent bien de l'usage des substances rafraîchissantes & acides ; celles qui sont chaudes, âcres, séches, leur sont nuisibles.

Comme dans ces maladies, les humeurs péchent par une acrimonie alkalescente, par sécheresse, & que la sérosité manque : les alimens & les médicamens délayans & rafraîchissans, acides, soit fossiles, mais beaucoup détrempés, soit végétaux, sont indiqués : sçavoir, les légumes tendres, les fruits, aqueux, acidules, les cathartiques délayans, comme les eaux minérales, les tamarins, les pruneaux, la casse, & ce qui procure la sécrétion de la bile, en purgeant les intestins & délayant le sang. Ici appartiennent les hépatiques dits apéritifs, la chicorée, le pissenlit, le houblon, la fumeterre, l'aigremoine & la rhubarbe ; on en choisira même de plus forts, si le foie pêche par une obstruction de nature froide. Voyez *la cure de la jaunisse : Boerhaave aphor. 76. institut. therap. 788.*

On doit ranger dans cette classe, les maladies inflammatoires, qui sont accompagnées de fiévre ou de chaleur.

Maladies bilieuses.

L'anorexie bilieuse.
L'asthénie d'Amérique.
La typhomanie agrypnocome.
La pyrosie bilieuse.
La gastrodynie bilieuse.
La céphalalgie stomachique.
La céphalalgie fébrile.
L'hépatalgie calculeuse.
L'hépatalgie érugineuse.
Le hoquet inflammatoire.
Le hoquet dyssentérique.
L'hypocondriacie bilieuse.
La soif fébrile.
La paralysie bilieuse.
La fiévre continue.
Le prurit ictérique.
Le cremason de Suéde.
L'affection atrabilaire.
Le vomissement causé par le poison.
Le vomissement atrabilaire.
Le vomissement marin.
Le choléra causé par le poison.
Le choléra de la jaunisse.
Le choléra Indien.
La diarrhée bilieuse.
La diarrhée fébrile.
Le choléra spontané.
Le ptyalisme verd.
La jaunisse causée par la vipére.
La jaunisse hépatique.
La dyssenterie des camps.
La dyssenterie intermittente.
Le vomissement bilieux.
Le vomissement causé par un coup à la tête.
Le vomissement iliaque.
La colique bilieuse.
La céphalalgie traumatique.
La cardialgie saburreuse.
L'hépatalgie de M. Petit.
Le hoquet critique.
Le hoquet exanthémateux.
Le vertige stomachique.
Le délire fébrile.

La ſoif cauſée par les flux.
La dyſſenterie épidémique.
La dyſſenterie équinoxiale.
Le choléra ſpontané.
Le choléra dyſentérique.
Le choléra intermittent.
La nauſée bilieuſe.
La diarrhée cauſée par le choléra.
La diarrhée de la ſuperpurgation.
L'expectoration bilieuſe.
La jauniſſe avec fiévre continue.
La jauniſſe avec fiévre intermittente.
La jauniſſe d'obſtruction.

CLASSE DIXIEME.

MALADIES DE SABURRE.

Morbi ſaburrales.

Les ſucs vicieux qui s'amaſſent dans les premieres voyes après une mauvaiſe digeſtion, conſtituent la *ſaburre*, laquelle eſt ou *crue*, ſi les alimens à peine digérés conſervent leurs qualités naturelles; ou *acide*, quand, à cauſe de leur trop long ſéjour dans l'eſtomac & les inteſtins, & du vice de la bile : ils ont fermenté, comme il arrive aux alimens végétaux, d'où naiſſent des flatuoſités, des rapports, des maux d'eſtomac & la coagulation du lait. La ſaburre eſt *nidoreuſe*, ſi elle eſt formée du réſidu des viandes corrompues; ce qui produit une fétidité putride, des nauſées, l'horreur pour les bouillons, le goût pour les choſes acides, des diarrhées de mauvaiſe odeur & bilieuſes. La ſaburre eſt *cauſe premiere* dans les maladies, ſi elles ſont produites par la trop grande quantité, ou la qualité des alimens : elle eſt *cauſe ſecondaire*, ſi les alimens ont été mal cuits, à raiſon de quelque maladie.

La ſaburre, ſoit primitive ou ſecondaire, ſe rencontre ſi fréquemment dans la pratique, qu'il eſt beaucoup de Médecins qui la regardent comme la cauſe de preſque toutes les maladies; ils ſont, pour cette raiſon, nommés *Stercorarii* par *Harvée.* On doit avouer qu'il n'eſt preſque pas de maladie, ſoit aigue ou chronique, où il ne faille au commencement, ou dans le cours de la maladie, prendre des purgatifs pour rétablir les digeſtions, lever les obſtructions des viſcéres & épurer le ſang du mauvais chile ou de la ſaburre dont il eſt infecté : on doit pourtant éviter l'uſage des purgatifs, trop irritans, lorſque l'eſtomac eſt affecté de phlogoſe, de tenſion, de ſéchereſſe & d'un trop grande ſenſibilité. Lorſque

l'estomac éprouve ces mêmes affections, ou que le ventre est constipé, il faut dans tous ces cas, donner d'abord des apozémes, des bouillons humectans, des clystéres émolliens, l'eau de poulet, & saigner : ou bien on doit employer seulement les purgatifs eccoprotiques, pulpeux, aqueux & gommeux, en s'abstenant des résineux.

Lorsqu'un sentiment de pesanteur dans l'estomac, les cardialgies, les nausées, l'amertume de la bouche, des maux de tête & le vertige, indiquent les vomitifs : il faut observer les mêmes précautions, & ne donner que des émetiques fort délayés en plusieurs fois. Ainsi on mêlera une once de vin émétique avec douze ou quinze onces d'eau, pour prendre en deux prises, tiédes, à un quart d'heure de distance l'une de l'autre ; ce reméde procure un vomissement entier & qui n'est suivi d'aucun inconvénient. On peut aussi prendre quatre ou cinq grains de tartre stibié, noyés dans douze onces d'eau, en trois prises, en gardant entre chacune, les mêmes intervalles. L'ypécacuanha, aussi en poudre, donné depuis quinze jusqu'à vingt-cinq grains, purge ordinairement assez les adultes : une once d'Oxymel scyllitique produit le même effet dans beaucoup de cas : quand le vomissement a commencé, il faut l'aider en buvant copieusement de l'eau tiéde.

Maladies saburrales.

Ephémére nauseative.
Tierce émétique.
Eclampsie produite par la saburre.
Cochemar causé par la saburre.
Toux stomachale.
Dyspnée venant de l'estomac.
Dégoût causé par la saburre.
Lipothymie causée par la saburre.
Fiévre singultueuse.
Tremblement produit par la saburre.
Hystérie produite par la saburre.
Bâillement stomachique.
Toux convulsive.
Asthme stomachique.
Anorexie causée par la saburre.
Syncope stomachique.
Catarrhe épidémique.
Cardialgie causée par la saburre.
Mal des reins causé par la saburre.
Nausée causée par la saburre.
Vomissement causé par la saburre.
Choléra produit par la saburre.
Diarrhée vulgaire.
Salivation nauséeuse.
Salivation laponique.
Flatulence nidoreuse.
Sueur fébrile.
Céphalalgie stomachique.
Colique accidentelle.
Vertige stomachique.
Vomissement causé par la gourmandise.
Vomissement de la rage.

Diarrhée stercoreuse.
Diarrhée fébrile.
Salivation causée par l'ardeur de l'estomac.
Flatulence acide.
Ozéne stomachique.
Sueur causée par la saburre.

Tartre stibié, depuis I. gr. jusqu'à V; ou II, IV, VI. gr. dans XII. onces d'eau : on en prendra le quart ou le tiers chaque quart d'heure, jusqu'à ce que le vomissement arrive.

Vin émétique, depuis une drachme jusqu'à VI. ou VIII. où bien mêlez une once & demie de vin émétique dans trois ou quatre verres d'eau, qu'on prendra de quart d'heure en quart d'heure.

On ne doit jamais donner l'émétique qu'après avoir considéré l'état du ventre : s'il est douloureux, tendu, le malade usera de lavemens & d'eau de poulet, qui seront précédés de la saignée, si, comme il arrive souvent, il y a pléthore.

Semence de raifort pilée, jusqu'à I. drachme ; ou en décoction jusqu'à deux drachmes.

Oxymel scyllitique, jusqu'à une once & demie.

Eau-de-vie d'Allemagne, depuis demi once jusqu'à une once & demie.

Dans les affections chroniques, syrop émétique de Glauber, depuis IV gouttes jusqu'à XII. pour les enfans & les femmes.

Ypécacuanha en poudre, depuis IV. jusqu'à XXV. gr. & en forme d'infusion, lorsqu'il faut serrer le ventre, jusqu'à I. drachme dans VIII onces d'eau pour une dose : mêlez jusqu'à une drachme dans les cathartiques, il en aide l'action : & dans les opiates jusqu'à une drachme, il détruit les viscosités des premieres voies, & rétablit leur ton, en en réitérant souvent l'usage.

Turbith minéral, jusqu'à II gr. ou IV. pour préserver de l'hydrophobie.

Extérieurement, l'ongent d'arthanite, dont on fait des onctions sur l'abdomen.

Une grande quantité d'eau de Vals, d'Alais bue subitement, excite le vomissement dans les maladies chroniques, qui sont, non pas séreuses, mais séches. Celles de Balarue conviennent dans les affections d'atonie séreuses.

Cathartiques doux pour les sujets sensibles.

Extrait de casse, depuis demi-once jusqu'à III. onces.
Pulpe de casse, jusqu'à II onces.

Manne, depuis I once jusqu'à III.

Décoction de tamarins, jusqu'à I once pour un verre d'eau.

Prunes de damas cuites au nombre de XII. pour un verre d'eau.

Huile d'amandes douces dans les maladies inflammatoires, à prendre deux ou trois fois par jour, depuis I once jusqu'à III; mais elle doit être très-récente, & par conséquent trouble.

Eaux acidules de Vals, d'Alais, dans les maladies non inflammatoires. Il faut les boire tiédes jusqu'à deux livres, dans l'espace de deux heures.

Eaux thermales de Balaruc, dans les maladies froides, jusqu'à VI ou VIII livres, bues tiédes dans le même espace de tems.

On aiguise les eaux acidules, en été, pour les personnes bilieuses, séches & chaudes, avec la manne, la rhubarbe, ou un sel cathartique : on aiguise les eaux thermales en hyver pour les personnes froides & pituiteuses, avec un sel cathartique, le jalap, la scammonée, la poudre de tribus, &c. le tartre vitriolé & la crême de tartre.

On adoucit les cathartiques médiocres par une infusion de fleurs de violette ou de mauve; par une décoction de casse, de tamarins, de polypode & de cuscute; & l'on prend en même-tems, quelques verres d'une eau acidule. On les aiguise au commencement des maladies aigues, avec un grain de tartre stibié; ou une drachme de vin émétique; ou dix grains de jalap; ou II gr. ou III de scammonée; ou I. drachme ou II de sel cathartique, ou I ou II gr. de résine de jalap; ou avec la magnésie blanche, jusqu'à I dragme ou II; ou avec la terre foliée de tartre, jusqu'à pareille dose.

Sel de Glaubert, d'epsom, de sedlitz, de la Rochelle & polychreste, jusqu'à I once ou I once & demie, dans une livre d'eau.

Rarement parmi nous, on prescrit les médicamens sous forme séche, du moins dans les maladies aigues & inflammatoires, on peut les employer dans les pituiteuses & froides.

Feuilles de senné infusées dans un verre d'eau, jusqu'à I, II & III drachmes, la poudre entre dans les pilules cochées. On corrige l'acrimonie du senné, en le faisant infuser dans de la limonade, avec la décoction de prunaux, de dattes, de sebestes, de figues, de casse & de tamarins. Les follicules de senné agissent presqu'également données à la même dose: elle noircit l'infusion des substances précédentes.

Cathartiques pour les affections chroniques, froides & pituiteuses.

Aloés, pilules aloétiques, depuis I scrupule jusqu'à I drachme.

Pilules cochées depuis demi ſcrup. juſqu'à II.

Poudre cornachine ou de tribus, depuis demi ſcrup. juſqu'à I drachme.

Tablettes de citron, de diacarthame, depuis II drachmes juſqu'à VI.

De rhubarbe & de crême de tartre ana XL gr. faites une poudre.

Cathartiques aſtringens de rhubarbe, de rhapontic & de mirobolans.

Rhubarbe dans les affections chroniques non inflammatoires, depuis X gr. juſqu'à II ſcrup. en forme de poudre: l'infuſion depuis demi drachme juſqu'à une drachme & demie, pour un verre d'eau; on y ajoute la crême de tartre à la même doſe.

Hydragogues.

Broyez dans un mortier un ſcrupule de jalap pendant trés-long-tems avec un peu de ſucre; prenez cette poudre en buvant par deſſus une infuſion théiforme.

Broyez pendant fort long-tems deux grains de réſine de jalap dans un mortier, avec un morceau de ſucre & trois amandes; ajoutez-y une drachme de ſyrop de capillaire pour un enfant qui refuſe à prendre toutes ſortes de purgatifs.

Réſine de jalap douze grains, de ſcammonée III gr. broyez les très-exactement dans un mortier de marbre, faites une émulſion, en verſant par-deſſus ſix onces d'eau; cette potion purgative n'eſt point déſagréable.

Scammonée X gr. ou XV; broyez dans un mortier de marbre avec deux amandes douces, ou avec une once de ſuc de limon, en verſant par-deſſus X onces d'une émulſion préparée, avec les amandes & les ſemences froides; partagez en deux priſes.

Crême de tartre une once, jettez-la dans une livre de lait bouillant; coulez le ſerum qui purge agréablement.

Syrop de nerprun, depuis I once juſqu'à II.

Dans nos contrées, ces purgatifs âcres, donnés en été à des jeunes gens bilieux & ſecs, en forme de poudre ou de bol, leur cauſent des coliques, des diarrhées & des dyſſenteries: les décoctions ou infuſions des purgatifs médiocres & doux, les ſoulagent.

La réſine de gayac, depuis demie drachme juſqu'à I once, pour les goutteux.

Pour les enfans, la manne juſqu'à la doſe d'une once, diſſoute dans de l'eau: le ſyrop de chicorée avec la rhubarbe, juſqu'à une once.

CLASSE ONZIEME.

MALADIES GLAIREUSES.

Morbi pituitosi.

LA pituite eſt une humeur mucilagineuſe & viſqueuſe, qui enduit l'intérieur des narines, de l'eſtomac, de l'œſophage, des inteſtins, de la veſſie, du poumon, &c. & qui les défend contre la ſéchereſſe & l'acrimonie. Mais ſi cette mucoſité eſt trop abondante, inſipide, tenace, alors celle qui tapiſſe les papilles nerveuſes, émouſſe ou détruit le ſentiment de l'odorat, du goût, de la faim, de la ſoif, appéſantit l'eſtomac, empêche la digeſtion, à cauſe des vomiſſemens & des diarrhées glaireuſes : elle dépoſe des glaires dans les uréteres & la veſſie, produit des gonflemens dans les articulations, & d'autres affections dans les autres parties.

La curation exige que les ſucs digeſtifs, la ſalive, la bile ſoient doués d'une qualité ſaline & ſavoureuſe, afin qu'ils diſſolvent les alimens & réveillent le mouvement périſtaltique & le ſentiment de la faim. Si la mucoſité prédominante eſt douçeâtre & ſans action, les fonctions qui, dans les premieres voies & dans le ſang, dépendent de ces humeurs, languiſſent ; la digeſtion en eſt troublée ; elle produit un chyle glutineux, & le ſang & toutes les humeurs contractent la même qualité ; de-là naiſſent la crudité des urines & leur aquoſité, la pâleur du viſage, la langueur dans les fonctions & différentes obſtructions.

Les alimens végétaux, acides, terreux, farineux, qui n'ont pas aſſez fermentés, & les parties gélatineuſes, graſſes, muqueuſes des animaux, produiſent les mêmes maux, ſurtout dans les perſonnes ſédentaires & débiles; dans les vieillards; dans ceux dont les vaiſſeaux ſont lâches, la bile vicieuſe & la ſalive inſipide & ſans force.

Les maladies que cauſe le trop de pituite dans la maſſe du ſang, ſont les ſuivantes.

Maladies pituiteuſes.

Chloroſe pituiteuſe.	Pica, malacie.
Scélotyrbé pituiteux.	Goutte chlorotique.
Catarrhe froid.	Paraplégie rheumatique.
Anaſarque d'Amérique.	Hypocondrie pituiteuſe.

Quand la pituite eſt à l'origine des nerfs, ou dans les organes : elle cauſe

La cophosie comateuse.
L'apoplexie pituiteuse.
Le coryze morfondure.
Le coryze catarrhal.
Le pica-malacie.
L'anorexie pituiteuse.
L'épiphose sébacé.
Le ptyalisme des femmes grosses.

Dans les poumons & la gorge, naissent :

La toux gutturale.
La dyspnée pituiteuse.
La dyspnée hydatideuse.
La sterteur asthmatique.
L'asthme humide.
L'anacatharsie asthmatique.

Enfin dans les premieres voies, arrivent

Le vomissement pituiteux.
La céliaque muqueuse.
La colique pituiteuse.
La cardialgie bradypepte.
La diarrhée pituiteuse.

Et dans les autres organes,

L'ischurie phlegmatique.
La leucorrhée de Naboth.
La pyurie visqueuse.
L'ischurie tromboïde.
La pyurie muqueuse.
Le gonflement synovial des articulations.

Pour guérir les maladies pituiteuses, il faut, 1°, prévenir la formation de cette humeur muqueuse, par l'usage d'alimens & d'une boisson bien fermentés, d'alimens confits au sel & aromatisés, agréables, & par l'usage de la chair d'animaux, de volatils, de poissons, &c. qui tendent à l'alkalescence ; 2o. par un exercice du corps & de l'esprit un peu plus fort que de coutume, lequel augmente la chaleur du corps, dissout la mucosité, dégage les corps salins, résout & atténue les matiéres épaisses & visqueuses, & fortifie sur-tout les vaisseaux & les viscéres. Ici conviennent les frictions & l'exercice à cheval & à pied.

A l'égard des médicamens, ceux qui sont applicables sont, 1°. les stomachiques & toutes les matiéres roborantes qui, par leurs particules aromatiques, échauffent les fluides visqueux, & animent leur mouvement ; tels sont principalement les martiaux, la rhubarbe, les sels alkalis fixes & volatils, les savoneux, les amers, comme l'énula campana, l'aloès, les baumes, les résines & enfin, les remédes qui évacuent la mucosité des poumons, comme les béchiques incisifs, des voies urinaires, comme les diurétiques chauds ; des intestins, comme les cathartiques salins : on ne doit pourtant pas négliger l'usage des délayans chauds, qui procurent de la fluidité à la pituite tenace.

CLASSE DOUZIEME.

MALADIES CATARRHALES.

Morbi catarrhales.

Les maladies catarrhales different des pituiteuſes, 1°. en ce qu'elles ſont produites par un froid qui ſaiſit ſubitement, pendant qu'on a chaud, & arrête la tranſpiration; 2°. en ce que ce froid produit, outre l'épaiſſiſſement de la lymphe, une légere phlogoſe dans les vaiſſeaux engorgés, laquelle eſt accompagnée de douleur, d'un léger gonflement & d'une petite fiévre; 3°. parce que la matiére de la ſueur ou de la tranſpiration étant retenue, elle augmente la douleur par ſon acrimonie. Les maladies catarrhales récentes ſont donc analogues aux phlogiſtiques légéres : mais celles qui ſont invétérées deviennent pituiteuſes. On les guérit au commencement, par la ſaignée, les délayans chauds, des diaphorétiques, & une nourriture tenue. Les anciennes exigent les ſudorifiques, les fumigations, les douches avec les eaux minérales; & on doit couvrir les parties avec des draps de laine, chauds & ſecs, & les frotter.

Maladies catarrhales.

Ephémére cauſée par le froid.
Continue hyemale.
Fiévre catarrhale.
Quotidienne catarrhale.
Péripneumonie catarrhale.
Strasbiſme catarrhal.
Froid catarrhal.
Eternuement catarrhal.
Colique cauſée par le froid.
Diplopie cauſée par le catarrhe.
Hémoptyſie catarrhale.
Diabète Angloiſe.
Synoque catarrhale.
Amphimérine lìmphatique.
Fiévre angineuſe.
Pleuréſie catarrhale.
Tremblement fébrile.
Point de côté catarrhal.
Toux catarrhale.
Orthopnée pſeudo-péripneumonique.
Aſthme catarrhal.
Angine bronche.
Rhume vulgaire.
Aphonie d'enrouement.
Carus cauſé par le froid.
Catarrhe épidémique.
Stupeur cauſée par le froid.
Céphalalgie catarrhale.
Migraine de coryze.
Angine naſale.
Anoſmie catarrhale.
Enrouement catarrhal.
Catarrhe malin.
Catarrhe canin.

Froid externe.
Céphalalgie anémotrope.
Douleur d'oreilles catarrhale.
Rachialgie par adiapneustie.
Hypochondrie algide.
Ptyalisme catarrhal.
Anasarque par adiapneustie.

CLASSE TREIZIEME.

MALADIES LAITEUSES.

Morbi lactei.

LE chile surabondant, qui s'engendre dans les femmes enceintes & les nourrices bien constituées, va en partie se séparer dans les mammelles, & y fournir la matiére du lait; & en partie à la matrice, pour servir à la production du lait utérin, lequel s'évacue en partie avec les lochies après l'enfantement. L'un & l'autre lait, s'ils ne sortent pas du corps, & s'ils refluent dans la masse du sang, produisent divers maux & donnent lieu aux maladies lactées.

Mais comme le lait tend naturellement à une fermentation acide, & à se coaguler, il produit dans les mammelles, des tumeurs inégales, douloureuses & inflammatoires, d'où naissent des abcès squirrheux & des cancers. Le même lait, en s'engorgeant dans les glandes des aisselles & des aînes, & en s'accumulant dans le tissu cellulaire, produit des œdémes, des gonflemens & des obstructions, & par son acidité âcre, il cause divers douleurs, des maladies éruptives & une odeur acide.

Vomissement laiteux.
Diarrhée des nourrices.
Colique laiteuse.
Colique chyleuse.
Miliaire lactée.
Aphthes laiteux.

Dans les nourrices & les femmes enceintes, la suppression du lait cause:

L'éphémére lactée.
La miliaire des femmes grosses.
L'inflammation de la matrice, lactée.
L'hystéralgie lactée.
La mastodynie par sparganose.
La mastodynie causée par la frayeur.
La manie lactée.
Le larmoyement lacté.
La pyurie lactée.
La galactyrrhée erronée.
L'œdématie lactée.
La tritéophye lactée.

La pleuréſie lactée.
L'hyſtéralgie par ſparganoſe.
La maſtodynie pilaire.
La maſtodinie butyreuſe.
La ſciatique par ſparganoſe.
La ſueur lactée.
L'énuréſie par ſparganoſe.
La galactirrhée des mammelles.
La galactirrhée ſéreuſe.
L'aſcite chyleuſe.

Les indications qu'il y a à remplir ſont, que les meres donnent à teter à leurs enfans, afin que le lait ſuperflu ſorte par ces voies naturelles, que le créateur a établies ; de cette maniere, toutes les maladies laiteuſes ſont prévenues. Si le lait ſupprimé a déja paſſé dans d'autres parties, il faut rétablir ſon cours vers les mammelles, en les faiſant aſſiduement teter par le nourriſſon, ou par le petit de quelqu'animal, ou par quelque perſonne accoutumée à cet ouvrage. Mais ſi la femme en couche a recours trop tard à ce reméde, & inutilement : & ſi les lochies coulent en petite quantité, il faut inſiſter ſur les tiſannes cathartiques & diurétiques, pourvu qu'aucune phlogoſe de la matrice ne l'empêche, dans lequel cas, il faut d'abord faire précéder les ſaignées, & preſcrire une diéte tenue.

Dans les maladies des nourrices, il faut prendre garde, 1°. qu'elles ne ſe gorgent d'une trop grande quantité de lait ; 2°. qu'elles ne ſe livrent aux inquiétudes de l'eſprit, ou au vin, & n'engendrent un lait trop fluide & âcre ; 3°. dans le vomiſſement & la diarrhée laiteuſe conviennent les doux purgatifs, comme le ſyrop de chicorée & la manne ; 4°. enſuite on met en uſage, les abſorbans terreux, comme la craye, les yeux d'écreviſſes, les coraux, dont on prend juſqu'à deux ſcrupules, avec un ſyrop ſtomachique, ou une conſerve aſtringente, qui ne ſoit pas acide. Voyez ſur ce ſujet *les curations particulieres de l'œdème laiteux, de la maſtodynie pileuſe, de l'éphemere lactée, &ç. qui ſont décrites dans la Noſologie.*

CLASSE QUATORZIEME.

MALADIES SEREUSES.

Morbi ſeroſi.

NOUS entendons par *ſéroſité*, une humeur aqueuſe, limpide, ſemblable au petit lait : ou la lymphe elle-même, telle qu'elle ſe ſépare des caillots du ſang dans la poëlette. Le poids de cette humeur, lorſque le ſang a repoſé pendant un

jour

jour entier dans la poëlette, égale celui de la matiere sanguine qui reste; mais cette proportion est changée dans les maladies séreuses dans lesquelles le serum surabonde dans toutes les parties du corps, ou seulement dans quelques-unes en particulier; cet excès de la sérosité dans le tissu cellulaire, produit l'anasarque, l'hydrocele dans le scrotum, l'hydrocephale dans le cerveau; l'hydrophthalmie dans l'œil, l'hydrothorax dans la poitrine, l'hydrocardie dans le pericarde, & ainsi des autres; Mais comme la sérosité est le vehicule des sels, elle devient, lorsque le sang a contracté quelque acrimonie, plus âcre que de coutume, & fort semblable à l'urine & à la sueur, si ce n'est qu'exposée au feu ou mêlée à l'alcohol du vin, elle s'épaissit comme le blanc d'œuf.

Lorsque le sang retourne facilement au cœur par les veines, la sérosité qui revient des vaisseaux lymphatiques, entre facilement dans ces veines & circule avec lui. Mais comme le sang est contraint ensuite des ligatures ou des obstructions, de s'arrêter dans les veines, ainsi qu'il est démontré par les expériences de *Lower*: la sérosité qui est stagnante dans ses vaisseaux, s'épanche dans les cavités voisines, ou s'accumule dans le tissu cellulaire. Cette accumulation de la sérosité dans le tissu cellulaire, est fréquente dans les maladies chroniques; elle arrive toutes les fois que la circulation est languissante, & que la sérosité surpassant dans les petits vaisseaux de la circulation, les forces, par son poids: elle est entraînée avec les parties inférieures & monte difficilement aux supérieures; de-là naît l'œdematie des parties inférieures qui se montre le soir; tandis que le matin, elle affecte toutes les parties, principalement les molles, comme les paupieres & les lévres. Au commencement de l'anasarque ou bouffissure générale, laquelle attaque quelquefois tout-à coup, lorsque le tissu des solides n'est pas amolli par la stagnation de la sérosité: les facultés vitales peuvent supporter la saignée, sur-tout lorsque les obstacles qui s'opposent à la circulation de la lymphe & causent sa stagnation, naissent de la pléthore: mais dans les gonflemens oedémateux ou amas de sérosité qui se forment à la suite des maladies chroniques, la saignée est fort nuisible, d'autant qu'elle affoiblit davantage les forces languissantes du cœur.

Ces maladies sont fort difficiles à guérir, en ce que les organes, & par conséquent la nature dont ils sont les instrumens, sont flasques & débiles: or la nature est le principal agent dans la guérison des maladies, tout va bien quand elle coopére; les efforts de l'art deviennent ordinairement inutiles, quand elle n'agit pas, ou n'agit que foiblement.

Les indications curatives sont 1°. d'animer l'action des

organes vitaux, qui eſt rendue languiſſante par les obſtructions ou par le ramolliſſement qu'y produit depuis longtems la ſéroſité. 2°. De lever les obſtructions en attenuant & diviſant le ſang qui, dans ces maladies, eſt grumelé & épaiſſi. L'une & l'autre indication ſont remplies par tous les martiaux, leſquels fortifient les ſolides & attenuent les fluides. Le même effet eſt produit, mais plus foiblement, par les ſtomachiques toniques, comme la canelle, la caſſe en bâton, le ſaſſafras, le ſantal blanc & le quinquina : la poudre de canelle, & la limaille de fer ſont d'excellens remedes dans ces cas; on en prend tous les jours dans de la ſoupe VI, X, &c. grains : faites infuſer une drachme de rhubarbe & autant de limaille de fer dans deux livres d'eau ; cette boiſſon priſe pendant longtems, fortifie & deſobſtrue; elle rétablit les forces de la digeſtion. Les apéritifs, ou diurétiques chauds, attenuent le ſang épaiſſi : telles ſont les racines d'aſperge, de houx, de fenouil, l'écorce des racines, d'argentine, d'arrête bœuf, de fenouil & de chauſſe-trape; les ſels neutres, comme ceux d'epſom, de la Rochelle, le tartre crud, mais ſur-tout la terre foliée de tartre qui, donnée depuis demi drachme juſqu'à une, réſout non-ſeulement les obſtructions, mais encore pouſſe heureuſement par les urines & par les ſelles. Extérieurement, on réſout & fortifie les parties œdémateuſes par les boues des eaux thermales qu'on applique chaudement; par les douches, par le ſable de la mer échauffé par le ſoleil ; par l'eſprit de vin chaud, par des ſachets faits avec des plantes aromatiques, comme la ſauge, le thym, le ſerpolet, le ſtœchas, le romarin, &c. ; par des frictions ſéches faites avec des draps de laine chauffés, par la vapeur des plantes aromatiques qu'on fait brûler ſur des charbons, & par la fumée de ſuccin, &c.

Un autre objet que l'on doit avoir en vue, c'eſt d'évacuer la ſéroſité ſuperflue, & en ſecond lieu d'empêcher qu'il ne s'en forme de nouvelle. On évacue la ſéroſité dans les perſonnes robuſtes par le moyen des cathartiques & des émétiques, & dans les foibles par le moyen des diuretiques ; on doit auſſi pratiquer la paracentheſe dans l'aſcite, & les ſcarifications dans certains cas.

Parmi les cathartiques on loue principalement le ſyrop de nerprun juſqu'à deux onces, ſoit pur ou mêlé en moindre doſe dans les cathartiques ordinaires; l'eau-de-vie d'Allemagne, le ſuc de racine d'iris d'Allemagne & celui de ſureau depuis une once juſqu'à deux ; les bayes de nerprun, le jalap, le ſyrop de ſcammoné adouci par l'acide du citron, &c.

Parmi les diurétiques, dix écreviſſes boullies dans le petit lait, le ſuc exprimé d'herbes récentes, de la chicorée, du

perſil & du ſyſimbrium aquatique pilés & laiſſés quelque tems avec la limaille de fer & les écreviſſes ; le tout exprimé, on en prend à la doſe de deux onces : les bouillons préparés avec les racines apéritives & les feuilles de chicorée & de ſcolopendre où l'on ajoute des écreviſſes de rivieres, des cloportes, le ſel de Glauber ; & l'oximel ſcillitique qu'on prend juſqu'à deux drachmes, deux ou trois fois par jour; la leſſive de cendres de genet & de racines de féves, faite avec le vin blanc & dont on prend trois onces matin & ſoir.

Mais ſi l'aſcite ou l'anarſaque dépend d'une maladie eruptive ſupprimée, comme de la gale, de la rougeole, &c. *Voyez la cure des maladies eruptives.* Si elle dépend de quelque maladie virulente, comme du ſcorbut, il faut donner des remédes qui combattent la maladie primitive, avec les hydragogues. Si l'oſtruction, la menoſtaſie en ſont les cauſes ; il faut la combattre par les remédes propres à ces maladies.

Maladies ſéreuſes.

Hectique des hydropiques.
Convulſion cauſée par un hydrocéphale.
Eclampſie cauſée par un hydrocéphale.
Aſthme cachectique.
Orthopnée par l'hydropneumonie.
Hydrothorax vulgaire.
Amauroſie pituiteuſe.
Surdité ſéreuſe.
Anorexie des cachectiques.
Hémiplégie ſéreuſe.
Orthopnée hydrothorachique.
Hydrothorax chyleux.
Amblyopie hydrophthalmique.
Dureté d'oreille par l'hydropiſie du tympan.
Aneſtéſie cauſée par l'hydrorachitis.
Paralyſie ſéreuſe.
Aſthénie hydrocéphalique.
Aſthénie des enfans.
Léthargie qui ſuit la fiévre.
Subeth léthargique.
Subeth ſcorbutique.
Carus iſchurique.
Apoplexie pituiteuſe.
Céphalée ſéreuſe.
Démence ſéreuſe.
Démence moroſe.
Hépatirrhée vraie.
Diarrhée ſéreuſe.
Sueur ſpontanée.
Ptyaliſme par relâchement.
Diabéte hyſtérique.
Diſpermatiſme ſéreux.
Enuréſie critique.
Enuréſie des enfans.
Paraplegie cauſée par l'hydrorachitis.
Aſthénie cachectique.
Syncope cauſée par l'hydrocardie.
Léthargie cauſée par le froid.
Cataphore ſubeth.
Cataphore hydrocéphalique.
Carus hydrocéphalique.
Pleuréſie hydrothorachique.
Tremblement cauſé par un hydrocéphale.

Epilepsie causée par un hydrocéphale.
Hydrocéphale intérieur.
Ascite urineuse.
Hydrométrie des femmes grosses.
Hydrométrie ascitique.
Chloroses des filles.
Anasarque périodique.
Anasarque d'Amérique.
Douleur des reins causée par l'hydropisie de poitrine.
Démence des vieillards.
Mélancolie hépatirrhée.
Diarrhée urineuse.
Larmoyement froid.
Ptyalisme urineux.
Diabéte artificiel.
Enurésie cataméniale.
Enurésie paradoxe.
Dysurie des femmes grosses.
Hydrocéphale extérieur.
Ascite vulgaire.
Hydrométrie ascitique.
Hydropisie de l'ovaire.
Chlorose causée par l'hydropisie de poitrine.
Anasarque par suppression.
Anasarque hystérique.
Ulcéres des hydropiques.

CLASSE QUINZIEME.

MALADIES VENTEUSES.

Morbi flatulenti.

PRESQUE tous les vents qui s'engendrent dans le corps humain tirent leur origine de la fermentation des alimens, ou de l'air même qu'on avale avec les alimens que l'on prend; cet air, dont la dissolution devoit se faire parfaitement avec le chyle, dans l'ouvrage de la digestion, sur-tout par l'intermede de la salive & qui devoit perdre son élasticité, comme il est démontré par les belles expériences de *M. Pringle*, la conserve toute entiere; on en acquiert même une plus grande qui naît de la chaleur du lieu, parce que la digestion se fait imparfaitement.

Ainsi dès que la salive pêche dans sa fluidité ou dans sa qualité savoneuse, qu'elle est visqueuse & ne peut pas bien dissoudre la pâte alimentaire, l'air reste élastique & se dégage dans les premieres voies par la fermentation des alimens; c'est-là la cause des rapports, des douleurs, des tensions, des borborygmes, de la tympanite & de beaucoup d'autres maux: les intestins étant long-tems distendus par les vents, la matiere chyleuse y souffre de nouvelles stases, & par conséquent une nouvelle fermentation.

Il faut donc, dans la curation des maladies venteuses s'appliquer à rendre à la salive & au suc stomachal leur fluidité

& leur qualité dissolvante : ce qui s'obtient par une boisson délayante de camomille, de véronique & de chamedris infusés ; par des eaux acidules imprégnées de sel de Glauber comme celles d'alais & de vals. Mais ces remédes sont inutiles, si l'on ne fait pas un exercice convenable à cheval ou à pied, pour détruire la viscosité des humeurs, & afin que les boissons aqueuses se mêlent exactement avec elles. Il faut aussi avoir beaucoup d'égard à la maniere de vivre des malades qui doivent sur-tout éviter la gloutonnerie, les alimens non fermentés & doux, & les pâtisseries. Ils ne mangeront que des viandes soit rôties ou bouillies : leur boisson sera aqueuse. Le ventre doit être tenu libre : les cathartiques desséchans, les rhabarbarins doivent être employés rarement ; les aqueux & les salins sont beaucoup plus efficaces. Lorsque les douleurs sont grandes, il faut, après avoir saigné, prescrire une boisson abondante d'une tisanne émolliente chaude, comme de l'eau de poulet ; & si les douleurs ne cessent pas, recourir au laudanum.

Il est un météorisme d'un autre genre, qui arrive dans les fiévres putrides & malignes, dans lesquelles l'air s'étend & se dégage en plus grande quantité qu'il n'est absorbé. Les vapeurs putrides détruisent l'air, suivant les expériences de *Hales* : mais lorsque les mixtes putrescibles contiennent beaucoup d'air, ils se raréfient promptement par la chaleur & la putréfaction, ainsi que le prouve le météorisme des corps morts ; c'est la raison pour laquelle les cadavres surnagent dans l'eau & que les chairs corrompues sont plus légeres, comme *M. Pringle* l'a reconnu par l'expérience.

Maladies venteuses.

Inflammation venteuse.	Flatulence hypocondriaque.
Dyspnée tympanitiqu e.	Pueumatose hystérique.
Pleurésie venteuse.	Pueumatose fébrile.
Cardialgie des nourrices.	Physometrie humide.
Colique flatulente.	Tympanite abdominale.
Hoquet flatulent.	Tympanite ascitique.
Dyspnée causée par la pneumatie.	Météorisme de l'estomac.
Cardialgie venteuse.	Météorisme hystérique.
Gastrodynie venteuse.	Hypochondriacie flatulente.
Asphyxie flatulente.	Cholera flatulent.
Mastodynie emphysémateuse.	Flatulence nidoreuse.
Ileus physodes.	Flatulence accidentelle.
Flatulence acide.	Pueumatose artificielle.
	Physométrie séche.

Typanite inteſtinale.
Tympanite enterophyſémateuſe.
Tympanite de *Stwart.*
Météoriſme de l'abdomen.

Médicamens carminatifs.

Eau de menthe compoſée, depuis II dragmes — I once.
Eau impériale, générale, thériacale, depuis I dragme — IV.
Eau de canelle orgée, depuis II dragmes — IV.
Teinture d'abſynthe, baume de vie d'Hoffman, depuis X — XX gouttes.
Elixir de Garus, depuis II dragmes — IV.
Syrop de menthe, depuis II dragmes — II onces.
Opiate de Salomon, depuis un ſcrup. juſqu'à I dragme.
Huile eſſentielle d'anis, depuis II gouttes — VI.

Anodyns.

Syrop de pavot blanc, pour les adultes, depuis IV dragmes, juſqu'à une once.
Syrop de karabe, depuis IV dragmes — I once.
Tête de pavot blanc en décoction, numéro I.
Extrait de têtes de pavot rheas, depuis X grains — XX.
Extrait d'opium, depuis le quart d'un grain — I grain ou plus aux perſonnes qui y ſont accoutumées.
Laudanum ſolide, même doſe; opium, même doſe.
Philonium Romain, depuis I ſcrup. — I dragme.
Thériaque récente, depuis XX grains juſqu'à II dragmes.
Pilules de cynogloſſe, depuis II grains — VIII.
Camphre, depuis III grains — XV dans l'hyſtérie, les convulſions & la manie.
Muſc, depuis I grain — XII.
Sel ſédatif, depuis III grains — XX dans les hyſtériques.
Extérieurement. Huile de camomille, de lys, d'aneth, de ſéſeli & d'amandes; onguent d'althea, cerat de *Galien*, beurre récent de cacao; graiſſe d'ours, de porc, de veau, humaine, &c. lait, ſemence de lin, de fenu grec, fleurs & feuilles de violettes, de mauve, racine d'althea, oignons de lys.



CLASSE SEIZIEME.

MALADIES PURULENTES.

Morbi purulenti.

Le *pus* eſt une humeur blanche un peu viſqueuſe, ſans odeur, & plus peſante que l'eau, & qui naît de la ſuppuration d'une partie enflammée. L'*ichoroſité* eſt une humeur fétide, plus liquide, ſéreuſe, putride, brune, verte, jaune ou noirâtre qui découle des ulcéres & des caries: ſi elle eſt teinte de ſang on la nomme *ſanie*: & *humeur corrompue*, quand elle eſt fournie par un ulcére entierement gangrené & putride.

La matiere deſſéchée du pus ſe nomme *croûte*; & cette croûte porte le nom d'*eſcarre*, ſi elle eſt produite par un cauſtique.

Comment doit-on diſtinguer le pus de la matiere ſebacée qui s'engendre, indépendamment d'aucune inflammation, dans les loupes, les méliceris, la teigne, entre les os des tarſes, & dans l'œſophage: de l'humeur qu'on expectore dans les maladies catarrheuſes, laquelle eſt plus viſqueuſe que le pus & ne ſe réſout pas comme lui, en une pâte griſe? C'eſt ce qui reſte à déterminer.

Toute humeur purulente qui eſt long-tems retenue dans le corps, devient enfin corroſive fétide, âcre, & putride; l'irritation qu'elle cauſe ſur le genre nerveux, occaſionne une fiévre par le moyen de laquelle la nature s'en débarraſſe par les ſueurs, les urines, ou un flux de ventre: de-là naiſſent l'amaigriſſement, la fiévre hectique, les diarrhées & les ſueurs colliquatives, la phtiſie, &c. ſi les puſtules de la herpe, de la petite vérole & de la lépre ſuppurent; ſi des phlycténes, des érythrèmes & autres ſemblables vices de la peau donnent lieu à la formation du pus: ce pus eſt plus âcre & plus virulent. Mais s'il s'engendre de tumeurs ſcrophuleuſes & de loupes, il eſt plus doux, plus viſqueux, plus éloigné de la pourriture, & ne produit pas facilement la fiévre lente.

Il faut, dans toute affection purulente, ouvrir promptement une iſſue au pus, à l'ichoroſité & à la ſanie; déterger les ulceres, ouvrir, dilater & dégorger les fiſtules & les clapiers, de crainte que la matiere morbifique, en ſe répandant dans le tiſſu cellulaire, ne pénétre plus loin & ne cauſe de plus grands maux. On doit empêcher tout accès à l'air qui ne manqueroit pas d'augmenter la corruption; les balſamiques appliqués extérieurement ſont d'excellens remédes dans ce cas: on

remédie à l'alkalescence & à la pourriture, par les diurétiques, les balsamiques, les vulnéraires dont on use en forme de boisson théiforme & en lotion : on prescrit ensuite, pour achever la dissolution des humeurs, les adoucissans, les incrassans & les laitages : car lorsqu'avec le tems la purulence a infecté la masse du sang, cette masse se résout, & la lymphe qui est âcre & dissoute, produit des diarrhées colliquatives & des sueurs fétides très-abondantes. Voyez *la curation des acrimonies par dissolution.*

Maladies purulentes.

Ephemére vulnéraire.
Amphimérine varioleuse.
Céphalitie spontanée.
Céphalitie du cervelet.
Esquinancie ulcéreuse.
Hepatitie suppurante.
Palpitation apostémateuse.
Eclampsie traumatique.
Toux phthisique.
Dyspnée causée par la rate.
Dyspnée traumatique.
Amphimérine des étiques.
Trytéophie varioleuse.
Céphalitie traumatique.
Carditie spontanée.
Migraine clou.
Migraine purulente.
Ophthalmie de l'os unguis.
Odontalgie avec carie.
Dysphagie ulcéreuse.
Pyrosie ulcéreuse.
Hépatalgie hydropique.
Splénalgie suppurative.
Nephralgie causée par la carie.
Hystéralgie ulcéreuse.
Hystéralgie purulente.
Mastodynie carcinomateuse.
Douleur des reins causée par l'épine venteuse.
Douleur des reins apostémateuse.
Peripneumonie des Phthisiques.
Convulsion causée par un coup à la tête.
Frisson causé par la purulence.
Hoquet purulent.
Dyspnée causée par une vomique.
Dyspnée venant de l'estomac.
Orthopnée causée par une vomique.
Point de côté phthisique.
Empyéme causé par la peripneumonie.
Empyéme du médiastin.
Empyéme intestinal.
Amaurosie par synéchie.
Paraphonie ulcéreuse.
Syncope causée par un apostême.
Douleur des parties génitales produite par des ulcéres.
Hypochondriacie phthisique.
Agrypnie causée par le pancréas.
Hémopthisie causée par des tubercules.
Hématémesie causée par le pancréas.
Dyssenterie produite par une vomique.
Diarrhée purulente.
Lienterie ulcéreuse.
Tenesme indien.
Tenesme carcinomateux.

Larmoyement de la fiſtule lacrymale.
Coryze purulent.
Expectoration phthiſique.
Expectoration puriforme.
Pyurie renale.
Pyurie thorachique.
Leucorrhée ulcéreuſe.
Sciatique cauſée par un abſcès.
Ptyaliſme aphteux.
Proctalgie fiſtuleuſe.
Proctalgie du Breſil.
Proctalgie carcinomateuſe.
Angine ſuppuratoire.
Pleurodinie apoſtémateuſe.
Empyéme cauſé par une vomique.
Empyéme du diaphragme.
Cataracte purulente.
Anoſmie cauſée par un ozéme.
Hemiphlegie apoſtémateuſe.
Léthargie pulmonique.
Migraine adontalgique.
Ophtalmie ulcéreuſe.
Ophtalmie fiſtuleuſe.
Odontalgie cauſée par un abcès.
Dyſphagie avec toux.
Gaſtrodynie ulcéreuſe.
Hépatalgie apoſtémateuſe.
Néphralgie purulente.
Néphralgie méſentérique.
Hyſtéralgie chancreuſe.
Hyſtéralgie apoſtémateuſe.
Maſtodinie apoſtémateuſe.
Lumbage pſoadique.
Sciatique cauſée par la carie.
Ptyaliſme purulent.
Ptyaliſme par pædanchone.
Proctalgie cauſée par les rhagadies.
Lemorrhée fougueuſe.
Leucorrhée carcinomateuſe.
Gonorrhée pure.
Otorrhée purulente.
Dyſodie ozéne.
Dyſodie cauſée par l'otorrhée.
Etiſie cauſée par une vomique.
Etiſie apoſtémateuſe.
Phthiſie ſéche.
Phthiſie ſcrophuleuſe.
Phthiſie cauſée par une vomique.
Œdématie ulcéreuſe.
Œdématie de la ladrerie.
Aſcite purulente.
Hydropiſie aſcite.
Iſchurie néphropyique.
Iſchurie urétropyique.
Leucorrhée vérolique.
Galactirrhée purulente.
Gonorrhée virulente.
Ædopſophie de l'uréthre.
Ozéne pulmonique.
Ozéne cauſée par la teigne.
Etiſie ulcéreuſe.
Etiſie renale.
Phthiſie humide.
Phthiſie aſthmatique.
Anaſarque purulente.
Œdématie malabarique.
Œdématie crurale.
Hemopthiſie phthiſique.
Scorbut purulent.
Menorrhagie ulcéreuſe.
Vomiſſement cauſé par un ulcère.
Cœliaque purulente,
Lienterie aphtheuſe.
Téneſme ulcéreux.
Sueur hectique.
Epiphore de l'anchylops.
Expectoration cauſée par une vomique.
Dyſſenterie néphralgique.
Pyurie de la veſſie.
Pyurie cauſée par le mercure.
Le pian d'Amérique.
Affection vénérienne.
Teigne humide.
Lepre des Aſturies.

Ulcere varioleux.
Ulcére scrophuleux.
Toute gangréne.
Hydrométrie puriforme.
Ischurie cystopyique.
Clavelée des bêtes à corne.
Le pian de Guinée.
Vérole de Pologne.
Teigne faveuse.
Ulcére fistuleux.
Ulcére dartreux.
Ulcére des hydropiques.

CLASSE DIX-SEPTIEME.

MALADIES ACRIMONIEUSES.

Morbi acrimoniosi.

L'ACRIMONIE est un état du sang & des humeurs, dans lequel les principes salins prédominent.

Les principes salins du sang sont ou acescens, ou alkalescens, ou neutres, comme les sels muriatiques. Mais on ne remarque gueres d'acidité dans le sang, que dans les maladies laiteuses, & l'acrimonie acide des premieres voies appartient aux maladies saburrales.

Il s'agit donc ici de l'acrimonie alkalescente ou muriatique du sang & des humeurs; l'on y doit rapporter toutes les maladies virulentes, bilieuses & purulentes. Les anciens regardoient quelques-unes de ces maladies comme mélancoliques; ils entendoient par ce nom, les maladies qui sont produites par une bile noire, ou par une humeur âcre & visqueuse tout ensemble, contenues dans les premieres voies ou répandues dans la masse du sang. D'autres maladies acrimonieuses se rencontrent avec un sang séreux ou dissous: & l'on peut les nommer lixivieuses, parce qu'elles reconnoissent pour principe un fluide saturé de beaucoup de saburre; or les maladies lixivieuses rentrent dans la classe des purulentes ou malignes causées par dissolution, comme sont les scorbutiques, les éruptives, celles des camps, &c.

L'acrimonie, accompagnée de sécheresse & d'ardeur, telle qu'est celle que produisent des travaux immodérés, des voyages faits pendant les chaleurs de l'été, l'usage de boissons ardentes, & des viandes salées & épicées, sur-tout si le genre de travail qu'on exerce, exige la présence du feu, comme est l'art des Cuisiniers, des Verriers, des Forgerons, des Chymistes, &c. Cette acrimonie, dis-je, se guérit par les délayans, tels que ceux qu'on employe dans les maladies aigues; sçavoir, par des infusions de feuilles & de fleurs émollientes, de violette & de mauve; par des boissons nitrées, par l'eau de poulet, par des émulsions, par des limonades végétales &

minérales. L'usage de ces remédes doit être précédé de la saignée, afin de calmer la chaleur, la soif & la fiévre ; & d'un cathartique anti-phlogistique, composé de tamarins, de casse & de manne. Dans les maladies chroniques de cette espéce, on donnera des bouillons faits avec le poulet, les grenouilles, le veau, les racines de gramen-canin, de fraisier, & avec les semences froides majeures & mineures, dont on remplit le ventre d'un poulet. On prendra le petit lait matin & soir, pendant quelques jours, à la dose de douze onces; les eaux acidules en été pendant neuf jours, à la dose de six livres pendant trois heures ; ou pour boisson ordinaire, à la dose d'une livre ou d'une livre & demie, chaque jour, pendant un mois; les bains domestiques, précédés d'une purgation anti-phlogistique, pendant quinze ou vingt jours, le matin : pendant lequel tems, le malade restera levé ; si ce malade est maniaque, il prendra les bains froids, & on lui baignera la tête.

Si l'acrimonie est sans ardeur, ou si elle se rencontre avec la viscosité du sang, & un pouls lent & dur, comme dans les mélancoliques & les hypochondriaques, on doit délayer, & tout-à-la fois résoudre la masse sanguine ; il faut, par conséquent, mettre dans les bouillons, des feuilles de plantes diurétiques & antiscorbutiques, comme celles de chicorée, d'endive, de sysimbrium & de pissenlit; on y ajoute des écrevisses de riviere & des cloportes, pour détruire l'épaississement du sang : on mêlera aussi dans les tisannes & les bouillons, les remédes martiaux, en petite quantité; on fera prendre des eaux acidules impregnées de sel de Glauber, le petit lait chargé du suc des plantes précédentes, les bains domestiques en été, pendant un tems serein & dans un lieu bien aëré ; on usera d'exercices modérés, comme de l'équitation & de la promenade ; car l'acrimonie du sang ne peut pas être dégagée de la viscosité, si cette viscosité n'est auparavant détruite par les médicamens & l'exercice. En automne les bouillons seront préparés avec les tortues, les plantes nitreuses, & chargées d'un suc savonneux ; on donnera ensuite, pendant un ou deux mois, le lait d'ânesse.

On doit rapporter ici toutes les maladies virulentes, éruptives, métastatiques, bilieuses & purulentes, & de plus :

Maladies acrimonieuses.

Tout prurit.
Cephalée causée par l'acrimonie.
Ophtalmie séche.
Ophtalmie trachome.
Pyrosie vulgaire.

Hystéralgie prurigineuse.
Proctalgie intertrigineuse.
Polydipsie hydrophobique.
Satyriase des neogames.
Nymphomanie salacité.
Nymphomanie, ferveur de l'utérus.
Hématurie briquetée.
Dyssenterie blanche.
Dyssenterie atrabilaire.
Diarrhée du Chili.
Diarrhée superpurgative.
Epiphore chaud.
Diabete légitime.
Dysurie causée par la diabéte.
Dysurie primitive.
Gonorrhée libidineuse.
Gonorrhée du gland.
Flatulence aridoreuse.
Chlorose des enfans.
Anxiétés des jambes.
Ophtalmie angulaire.
Ophtalmie pustuleuse.
Odontalgie hémodie.
Colique des Nourrices.
Douleur des reins causée par le satyriase.
Proctalgie du tenesme.
Pudendagre de la gonorrhée.
Pica des enfans.
Pica des antiscorbutiques.
Boulimie cardialgique.
Boulimie addéphagique.
Polydipsie fébrile.
Pudendagre avec prurit.
Pudendagre arsure.
Pica de la chlorose.
Boulimie canine.
Boulimie esurigo.
Boulimie causée par les acides.
Satyriase vénérien.
Satyriase chronique.
Nymphomanie furibonde.
Nymphomanie prurigineuse.
Hematurie fausse.
Dyssenterie causée par les cathartiques.
Melæne atrabilaire.
Diarrhée fébrile.
Lienterie spontanée.
Epiphore ophtalmique.
Diabete causée par le virus.
Dysurie herpetique.
Dysurie vénérienne.
Gonorrhæe oneirogonos.
Flatulence acide.
Etisie rachialgique.

CLASSE DIX-HUITIEME.

MALADIES ORGANIQUES.

Morbi organici.

CE sont celles qui dépendent d'une lésion évidente des parties solides, des visceres, ou des glandes, dans leur figure ou grandeur, (sans aucune tumeur inflammatoire ou purulente) & enfin d'une luxation ou d'une hernie.

Elles différent des maladies emphractiques, en ce que celles-ci supposent l'obstruction ou l'obturation d'un canal, causée par les fluides épaissis, & qui n'y peuvent pas circuler : mais

les organiques suppoſent un vice dans la configuration, le volume & la ſituation d'un viſcere ou d'un organe, & non un vice des fluides. Elles différent des phlogiſtiques. par le défaut de l'inflammation : & des purulentes, par le défaut de ſuppuration.

Les maladies organiques ſont de longue durée & fort difficiles à guérir, à moins qu'on ne puiſſe détruire par l'art de la Chirurgie, le vice organique. Ainſi les anévriſmes des oreillettes du cœur & de l'aorte, les tumeurs, les oſſifications, les polypes, & les vomiques, ne cédent à aucuns médicamens, ni à aucun régime, & lorſque la Chirurgie ne peut rien dans ces maladies, elles ſont incurables, comme :

Maladies organiques.

La palpitation.
L'orthopnée.
La ſyncope.
La cardialgie.
L'anévriſme.
La dyſpnée.
Le point de côté.
La douleur des reins.
L'étranguillon.
La démonomanie.

Cela doit auſſi s'entendre des maladies des viſceres dépendantes d'un ſarcome, d'un ſquirre, d'un cancer, & de glandes engorgées : ces tumeurs, en tant qu'elles preſſent & irritent les parties voiſines, produiſent les maladies ſuivantes :

Maladies organiques.

Dyſphagie ſarcomateuſe.
Colique pancréatique.
Splenalgie ſarcomateuſe.
Néphralgie ſquirreuſe.
Dyſpnee hydropneumonique.
Dyſpnée cauſée par des hydatides.
Dyſpnée cauſée par la rate.
Dyſpnée rachitique.
Orthopnée cauſée par le bronchocele.
Orthopnée cauſée par un lipome.
Orthopnée polypeuſe.
Hydrothorax hydatideux.
Caligo cauſé par une loupe.
Caligo cauſé par un cancer.
Caligo pacheablepharotique.
Proctalgie hémorroïdale.
Pudendagre cancéreuſe.
Vomiſſement ſteatomateux.
Vomiſſement pancréatique.
Dyſpermatiſme refluent.
Etiſie hydropique.
Groſſeſſe ſarcomateuſe.
Rachitis noueux.
Amauroſie ſcrophuleuſe.
Anoſmie polypeuſe.
Paraplegie hydrorachitique.
Cardialgie ſquirreuſe.
Colique méſentérique.
Hépatalgie de M. Petit.
Néphralgie monſtrueuſe.
Hyſtéralgie chancreuſe.
Groſſeur des mammelles affreuſe.
Dyſpnée tuberculeuſe.
Dyſpnée cauſée par une vomique.

Dyspnée carieuse.
Othopnée graisseuse.
Orthopnée cardiaque.
Orthopnée thymique.
Hydrothorax causé par l'omentum.
Toute cataracte.
Caligo sarcomateux.
Caligo causé par le pterygion.
Lumbage mésentérique.
Proctalgie chancreuse.
Pudendagre causée par un phimosis.
Nausée squirreuse.
Vomissement des femmes grosses.
Vomissement hépatique.
Dyspermatisme noueux.
Etisie péricardine.
Grossesse causée par une mole.
Amblyopie hydrophtalmique.
Amanrosie vénérienne.
Anaphrodisie hémorroïdale.
Paraplégie gibbeuse.

Beaucoup de maladies sont causées par le déplacement des parties osseuses ou molles.

Maladies organiques.

Caligo causé par un cératocele.
Orthopnée causée par la gastrocele.
Dyspnée gastrocelique.
Ischurie cystocelique.
Nausée gastrocelique.
Pudendagre causée par le déplacement des testicules.
Caligo staphylomateux.
Asthme gibbeux.
Enurésie herniaire.
Ileus herniaire.
Pudendagre herniaire.

CLASSE DIX-NEUVIEME.

MALADIES VULNERAIRES.

Morbi vulnerarii.

Ces maladies proviennent d'une playe, d'un coup, d'une contusion, &c. Leur diagnostic est ordinairement fort facile ; mais les sympotmes appartiennent en partie aux douleurs, qui sont d'autant plus cruelles qu'il y a plus de nerfs offensés, que l'instrument tranchant a plus d'aspérité, & qu'il est propre à lacérer qu'à couper. Des playes avec déchirement, les piquures de la peau, celles de l'extrémité des doigts, des nerfs & des tendons, causent des douleurs atroces, d'où naissent quelquefois des spasmes. Un troisiéme genre de symptômes appartient à l'inflammation; de-là la tumeur, la tension, la rougeur, la chaleur & la douleur, que la fievre accompagne ordinairement. L'inflammation ou se résout, ou suppure, ou enfin elle se termine en gangréne. Le dernier genre de symp-

tomes qui accompagnent les plaies, eſt l'hémorrhagie ; elle eſt d'autant plus grande, que la ſection des gros vaiſſeaux en travers, eſt plus conſidérable ; elle l'eſt trois fois plus dans les arteres, que dans les veines : le diamétre de la ſection étant égal.

Les playes d'armes à feu ſont plus dangereuſes que les autres, ſur-tout à cauſe de la ſecouſſe violente qu'elles impriment à tout le corps : l'érétiſme qui en naît, la ligature des vaiſſeaux qu'on eſt obligé de pratiquer, la gêne & l'irritation qu'éprouvent les aponévroſes, donnent lieu à des ſtaſes du ſang, qui ſont très-propres à produire la gangréne ; dans ces cas, les ſpiritueux ſont très-pernicieux, en ce qu'ils augmentent le ſpaſme, la douleur, & accélerent la gangréne.

Les contuſions produiſent plus facilement la gangréne que les bleſſures ; & même ſi elles arrivent ſur des parties molles, comme ſur l'abdomen, elles portent ſouvent une impreſſion trés-dangereuſe dans les organes intérieurs, encore qu'elles ne laiſſent aucune trace extérieurement ; & plus ces organes réſiſtent à l'effort du coup, plus leur léſion eſt conſidérable ; car l'action eſt égale à la réaction.

Maladies traumatiques.

Pleuréſie.
Céphalitie.
Carditie.
Ephémere vulnéraire.
Phlegmon.
Péripneumonie.
Gaſtritie.
Cyſtitie.
Ecchymoſe.

Les maladies évacuatoires qui ſuivent les playes, ſont :

L'hémoptiſie.
L'avortement.
Le vomiſſement ſympathique.
L'hématéméſie anévriſmale.
L'hématurie.
L'hépatirrée.
L'hémateméſie traumatique.

Il en naît auſſi pluſieurs maladies convulſives :

Le tic.
L'éclampſie.
Le tetanos.
La convulſion.
L'épilepſie.

Des coups qui portent à la tête & à la moelle épiniere, naiſſent :

L'amauroſie.
La dureté d'oreille.
La démence.
Le vertige.
L'hemiphlegie.
L'aſphyxie.

L'apoplexie.
L'aphonie.
La surdité.
La perte de la mémoire.
La mutité.
L'enrouement.
Le carus.
La rachialgie.

Des playes de poitrine, proviennent :

La pleurésie.
L'hémoptisie.
La pneumatose.
L'orthopnée.
La péripneumonie.
La dyspnée.
L'inflammation du cœur.
L'empiéme.

Des contusions & des blessures de l'abdomen :

L'inflammation de la vessie.
L'hépatirrhée.
L'avortement.
L'hématémésie.
L'inflammation de l'estomac.
Le pissement de sang.
L'ascite.

Il faut dans le traitement des playes, garder un régime léger, comme dans les maladies inflammatoires : & si l'effet des contusions a pénétré dans l'intérieur, il faut les premiers jours, s'abstenir de bouillons, & user seulement d'une boisson âqueuse : les saignées doivent être pratiquées, & souvent réitérées, comme après les opérations chirurgiques, à moins que le malade ne soit affoibli par l'hémorragie ; car on doit s'attendre à la fiévre, qu'il est à propos de prévenir. Une tisanne d'herbes vulnéraires doit être employée, sur-tout s'il y a ecchymose : il faut tenir la partie malade dans la situation la plus commode, pour procurer la sortie du sang & du pus. On calme les douleurs & les spasmes, par les saignées, par les émolliens, par la mondification des playes, pratiquée avec adresse, par l'extraction des corps étrangers, comme des esquilles d'os, du sang corrompu, du pus, des bales, &c. ; enfin par l'affusion de l'huile de thérébentine dissoute dans le jaune d'œuf, & par l'usage intérieur des narcotiques.

Si la piquure du nerf ou du tendon occasionne un spasme, & que ce spasme résiste aux remédes précédens, il faut tout-à-fait couper transversalement le nerf ou le tendon.

Dans les playes d'armes à feu, on doit s'abstenir de l'usage des remédes chauds & spiritueux, qui augmentent l'éretisme : les émolliens & les sédatifs, & s'il y a ecchymose, une bonne scarification, sont des remédes plus sûrs pour prévenir la gangréne. Si de petites arteres ou veines ont été coupées, il faut laisser couler le sang de la playe, pour prévenir l'inflammation; si l'hémorragie est trop considérable, il faut l'arrêter avec de la charpie ; mais si le danger est pressant, on doit comprimer l'artère

l'artere au-dessus de la playe ; si l'artere est grande & piquée, on doit la couper transversalement ; par ce moyen elle se retirera & se resserrera : un morceau d'amadou appliqué sur la lévre de la playe, & contenu, arrêtera l'hémorragie, sans causer aucune incommodité ; l'esprit-de vin pur, dont on arrose la playe, arrête l'hémorragie, en coagulant le sang & en crispant les vaisseaux ; mais le sang qui reflue de la cavité de la poitrine, ou de l'abdomen, ne doit pas être arrêté ; car le fluide qui s'amasseroit dans ces cavités, causeroit la corruption des visceres. On doit s'appliquer de toutes ses forces, à prévenir cet amas par une diete très-tenue, & en procurant la tranquillité de l'esprit & du corps.

A l'égard des autres objets de la curation, consultez *Heister*, *Platner*, *Ludwig*, & autres Auteurs ; car notre dessein n'est que de traiter fort légérement chaque matiere.

CLASSE VINGTIEME.

MALADIES D'OBSTRUCTION.

Morbi emphractici.

CES maladies dépendent de l'obstruction des vaisseaux & des conduits du corps, de leur imméabilité & de leur impénétrabilité. Plusieurs qui sont accompagnées de tumeurs, d'un squirre, ou de l'engorgement des visceres, paroissent devoir être rapportées aux maladies organiques ; mais celles-ci dépendent non d'une cause obstruante, mais de tumeurs, s'il y en a, qui nuisent d'une autre maniere quelconque, comme en comprimant ou en irritant : & c'est en cela qu'elles différent des maladies d'obstruction.

Il est des obstructions qui sont évidentes & sensibles, comme sont celles de la pupille dans la cataracte ; de l'œsophage dans l'angine ; du ventre dans la constipation ; de l'intestin ileum dans la hernie de cet intestin. D'autres obstructions sont obscures, & l'on ne juge quelquefois de leur existence, que par conjecture ; telle est l'obstruction des nerfs dans la paralysie, celle des vaisseaux dans la fiévre ; &, si nous en croyons certains modernes, la majeure partie des maladies dépendent de ces obstructions ; il paroît par là, combien l'œthiologie peut induire en erreur.

L'obstruction dépend ou d'un vice du fluide qui doit circuler, ou d'un vice du canal que le fluide doit traverser, ou enfin

d'un défaut du principe mouvant, ſans lequel aucun fluide ne peut circuler.

Le Médecin doit donc, dans la curation de l'obſtruction, en rechercher d'abord la cauſe. Soit pour exemple une menoſtaſie, un retardement ou une ſuppreſſion des regles : il faut examiner ſi l'utérus eſt dans un état de roideur, de douleur & de ſpaſme ; ſi cet état a lieu, les demi-bains, les vapeurs humides, les fomentations émollientes, anodynes & anti-ſpaſmodiques conviennent ; les emmenagogues, les remédes chauds & irritans aggraveroient l'obſtruction.

Si le ſang ne ſurabonde pas, comme dans les nourrices, dans les convaleſcentes & les impuberes, les médicamens propres à exciter le flux des regles & à lever l'obſtruction, ſont les analeptiques & les reſtaurans. Si le ſang péche en viſcoſité, les délayans, les ſtimulans, & les emmenagogues ordinaires feront diſparoître tous les obſtacles que cet épaiſſiſſement oppoſe au cours des regles. Enfin ſi l'énertie, la langueur & l'abattement de la faculté vitale, empêchent que le ſang diſtende aſſez les vaiſſeaux de l'utérus, alors les exercices, les ſtimulans, la promenade, & l'équitation, ſont les ſecours qui conviennent.

Mais il arrive ſouvent que pluſieurs cauſes concourent enſemble pour produire la ſuppreſſion des regles ; & dans ces cas, on doit combiner les remédes qui ſont propres à combattre chacun des vices en particulier. Ainſi ſi le ſang eſt dépouillé de ſa féroſité, ou ſi ſa ſéchereſſe, comme on l'appelle, ſe rencontre avec le grippement, ou une tenſion trop forte des parties ſolides, alors on doit mêler les humectans & les délayans avec les anodins. Si la foibleſſe du principe vital concourt avec la pléthore, la ſaignée en détruiſant cette pléthore, détruira la gêne qu'éprouve le principe vital, & favoriſera, par conſéquent, le cours du ſang dans tous les organes, & particuliérement dans l'utérus. Si l'épaiſſiſſement & une viſcoſité gommeuſe des fluides ſe rencontrent avec l'atonie & le relâchement des vaiſſeaux, les martiaux, le caſtoréum & preſque toutes les réſines, remédient à ces vices.

Ce que nous venons de dire, fait voir combien abuſent de la crédulité des Etudians, ceux qui, ſans avoir égard à toutes les cauſes diſtinctes des maladies, donnent des regles pour les guérir, leſquelles nuiſent autant dans certains cas, qu'elles ſont utiles dans d'autres. Il n'eſt donc aucune méthode ſûre & certaine, pour nous conduire dans la guériſon des maladies, ſi elle n'eſt fondée ſur une exacte connoiſſance de leurs cauſes ou principes : mais il faut, avant toutes choſes, s'appliquer à connoître le caractére de la maladie, c'eſt-à-dire les

signes propres à chacune de ces espéces ; car le concours de ces signes fait connoître au Médecin la cause de la maladie qu'il doit combattre comme son espéce.

Maladies d'obstruction.

Fiévre hectique des enfans.
Fiévre hectique chlorotique.
Quarte continue simple.
Quarte continue splénalgique.
Quarte continue hépatalgique.
Quarte légitime.
Quarte splénique.
Quarte double.
Quarte triple.
Erratique vague.
Palpitation chlorotique.
Hystérie chlorotique.
Hystérie emphractique.
Cataracte vraie.
Cataracte antiglocome.
Cataracte glaucome.
Cataracte membraneuse.
Cataracte secondaire.

CLASSE VINGT-UNIEME.

MALADIES VERMINEUSES.

Morbi verminosi.

TOUS les vers qui s'engendrent dans le corps, produisent des maladies ; ces maladies sont communément appellées vermineuses par les Médecins. Parmi les vers, proprement dits, nous connoissons seulement le gordium de Medine, la furie infernale, le ver strongylas, l'ascaride vermiculaire & lumbrical, le fasciola hépatique & intestinal, la sangsue médicale, le tænia solitaire, le tænia vulgaire, le large & le canin : ces insectes sont sans pieds, sans membres & sans os, & se nichent dans le corps humain.

Mais il est des productions de plusieurs insectes volatils qui ressemblent à ces vers : ainsi les œufs des papillons, par exemple, lorsqu'ils viennent d'éclore, ressemblent à des insectes vermiformes, sans pieds ou avec pieds, qui, quittant leur enveloppe, se changent en volatils, après avoir vécu quelque tems sous la forme de nymphe ou de chrysalide, & comme morts. Les insectes volatils nous importunent souvent, en voltigeant autour de nous ; ils s'insinuent dans la bouche, dans les narines, même dans le podex, les oreilles, les ulceres & les fistules. Certains, comme les taons, percent le cuir des animaux & déposent leurs œufs ; de-là naissent toutes ces matieres difformes qui s'amassent dans les sinus frontaux des chevres & des hommes, dans les oreilles qui suppurent

dans les pustules varioleuses, dans les ulcéres négligés, & qui sont le produit des mouches carnaciéres ; car si l'on tient pendant quelque tems ces matieres dans une bouteille de verre, elles se changent en mouches. Comme les taons s'insinuent principalement dans les sinus frontaux des brebis, le fasciola se trouve également dans le conduit choledoque de ces animaux, & les varenes se trouvent dans l'estomac des chevaux, où ils se nichent. Tous ces insectes sont assez ressemblans à des vers ; mais il en nait d'autres insectes ailés fort différens des vers.

Nous comprenons donc, quoiqu'improprement, sous le nom générique de vers, toutes sortes d'insectes qui affectent l'homme, soit au-dedans, soit au-dehors ; sur quoi l'on peut consulter *Audry* & *le Clerc*. *J. B. Bianchi*, & sur-tout *le Systêma naturæ de Linnæus*, & sa *Dissertation de noxa insectorum*.

Les signes qui indiquent la présence des vers, sont la coutume qu'on a d'en rendre par haut ou par bas, la démangeaison du nez, une rougeur passagere de la joue, des douleurs vagues dans l'abdomen, le relâchement du ventre, qui arrive sur-tout de nuit, mais dans des tems irréguliers ; une odeur particuliere de la bouche, un chatouillement comme vermiculaire qu'on sent dans l'œsophage, une toux séche, une fiévre avec un pouls souvent inégal, petit & intermittent, la mutité, un mal de gorge, des convulsions & le vomissement ; mais ces derniers signes, avec la rougeur passagére & la toux séche, se rencontrent quelquefois dans la dentition sans vers ; ajoutez une faim vorace inconstante, la couleur grise des matieres fécales, le grincement des dents, & des urines troubles ; les signes du tænia sont les mêmes que les précédens, excepté que dans le tænia, la cardialgie, la boulimie & l'appétit dévorant, sont plus fréquens & plns grands lorsque l'estomac est vuide, parce que les cucurbitains ou fragmens du tænia, qui sortent ordinairement avec les matieres fécales, causent un chatouillement, ou prurit, au podex, de même que les ascarides.

Ici appartiennent :

Maladies vermineuses.

La cardialgie.
La nausée.
La colique.
La diarrhée.
La fiévre hectique.
Le pourpre.
Le point de côté.
La terreur panique.
Le tetanos.
Le vomissement.
La passion iliaque.
La boulimie.
La dyssenterie.
La fiévre.

La pleuréſie.
Le tic.
L'éclampſie.
L'hyſtérie.
La typhomanie.
La démonomanie.
Le rhumatiſme.
La toux.
La mutité.
L'atrophie.
La danſe de S. Guy.
Les pâles couleurs.

Les maladies dépendantes des autres inſectes ſont différentes, ſuivant le ſiége qu'ils occupent, & leur eſpéce particuliere.

Phtiriaſe pédiculaire.
Trichome pédiculaire.
Migraine cauſée par les matieres vermineuſes dépoſées dans les ſinus.
Gale cauſée par les cirons & les poux.
Clavelée cauſée par les mouches.
Clavelée cauſée par les crinons.
Eclampſie cauſée par les aſcarides.
Teneſme cauſé par les Aſcarides.
Pudendagre produite par les aſcarides.
Eréſipéle cauſé par les guepes & les abeilles.
Priapiſme produit par les cantharides.
Prurit pédiculaire.
Vertige produit par les matieres vermineuſes dépoſées dans les ſinus.
Otalgie cauſée par les matieres vermineuſes.
Herpe cauſée par les cirons & les poux.
Clavelée cauſée par la puce d'Amérique.
Clavelée cauſée par les dragonneaux, ou clavelée furieuſe.
Prurit cauſé par les crinons.
Toux cauſée par les aſcarides.
Iſchurie cauſée par les aſcarides.
Hematéméſie cauſée par les ſangſnes.
Dyſurie cauſée par les cantharides.

On évacue les vers des premiéres voies, ou bien on les tue; on les évacue par les cathartiques, ſurtout en donnant le ſenné & la rhubarbe; par les émétiques, comme le tartre & le vin ſtibié, le vinaigre ſcillitique & l'aſarum. On fait mourir les vers, par le moyen de plantes d'un goût amer déſagréable, comme par les feuilles & les graines d'abſynthe, principalement de l'abſynthe ſantonique, ou par le ſcordium, la tanaiſie, la ſantoline, &c. à la doſe d'un ſcrupule, priſe en forme de poudre : tous les amers ſont bons, comme le ſuc d'orange amére, l'aloës & le quinquina; toutes les huiles priſes à la doſe de deux onces, ſur-tout l'huile de noix, d'amandes, le ſel marin, la poudre coralline, le ſuc de limons, la racine de fougére de mer, celle de mûrier, la décoction de

mercure dans de l'eau prise en boisson ; le mercure doux à la dose de quinze grains, en prescrivant le matin un cathartique : & le soir, un clystére fait avec une décoction de raisins secs, de figues & autres choses douces, propres à attirer les vers : l'eau très-froide pour les adultes est également utile. Enfin, pour combattre le tænia, on se servira du secret de *M. Herrenschvand, maintenant premier Médecin du Roi de Pologne*, ou ce qui est plus sûr & moins fatiguant, du remède de *M. Nouffre*, que posséde aussi *M. Poutteau, Chirurgien de Lyon, fameux & très-habile.*

A l'égard des autres inséctes qui se nichent dans différentes parties du corps, on les fait mourir avec la décoction de tabac qu'on emploie extérieurement, avec la poudre d'orge caustique, vulgairement nommée cevadille, & par des onctions mercurielles. Voyez les *cures particuliéres dans les endroits de la Nosologie, rapportés.*

Extrait de rhubarbe, d'aloès, depuis quatre gros jusqu'à un scrupule : extrait de genievre jusqu'à quatre drachmes : teinture d'absynthe jusqu'à trente gouttes : vin d'absynthe jusqu'à quatre onces : quintessence d'absynthe jusqu'à vingt gouttes : pilules de becher jusqu'à un scrup.

CLASSE VINGT-DEUXIEME.

MALADIES CALCULEUSES.

Morbi calculosi.

C'EST sont celles que produit ou entretient une concrétion terreuse, ou saline-terreuse, ou résineuse, qui s'est formée dans le corps humain. Ces concrétions arrivent dans presque toutes les parties : dans les oreilles, l'endurcissement du cerumen occasionne la dysécée, ou la cophosie, le tartre des dents, qui cause leur chûte est une autre espece de concrétion : de même que l'endurcissement de la mucosité dans les glandes sublinguales, dans celles du col & du mésentère. Il naît aussi de ces concrétions dans la vésicule du fiel, d'une figure irréguliére, & dont la matiere est verte, jaune & noirâtre : il s'en engendre dans le poumon ou dans les glandes bronchiales, où elles causent la toux & la difficulté de respirer. Dans l'estomac, on les nomme bézoards ; celles qui, de la vésicule du fiel, tombent dans les intestins, causent quelquefois la passion iliaque. Il se forme

encore des concrétions crétacées dans l'uterus, & le vagin, vers son extrémité inférieure : enfin les concrétions arrivent très-fréquemment dans les réins, dans les urétères, la vessie & les glandes de l'uréthre, & elles sont ou crétacées, ou pierreuses, ou murales, & représentent une matiere sablonneuse, ou de petits calculs, ou des calculs plus gros & sphéroïdes.

La concrétion du cerumen dans le canal auditif, empêche la transmission du son ; on l'enleve avec un cure oreille ; ou par des injections faites avec des eaux thermales comme celles de Bagnol.

La matiere calculeuse des dents s'enleve avec des instrumens convenables : l'effet de cette matiere est de causer la punaisie, & d'empêcher la crue des gencives ; de sorte que les dents étant dépouillées de chairs, tombent dans la suite, & se carient à leur racine, à cause de l'humeur corrompue qui y est adhérente. On blanchit les dents avec les acides soit végétaux, comme les acéteux ; soit fossiles comme l'esprit de sel : mais pendant que ces acides détachent la croûte tartareuse, ils nuisent considérablement à l'émail des dents ; l'usage seul des fraises dissout le plâtre des dents & ne les jaunit point.

Les calculs ou concrétions tophacées qui se forment dans les articulations des os, causent des nodosités & des anchyloses goutteuses : quelquefois les concrétions percent la peau & se montrent au dehors : on les guérit de même que la goutte.

Les calculs des glandes sublinguales & gutturales, causent l'ozéne, l'angine & la salivation : on les enléve par la section.

Les calculs s'engendrent beaucoup plus fréquemment dans les bronches : on en porte pendant fort long-tems, sans incommodité, parce qu'ils n'ont point été mis en mouvement : d'autres causent le crachement de sang, la phthisie & la toux ; le lait & les eaux thermales sulphureuses, en procurent l'expectoration, & remedient par conséquent aux maux qu'ils avoient causés.

Les calculs hépatiques produisent quelquefois de très-grands maux, sçavoir, outre la jaunisse, la colique du foie qui a beaucoup de rapport avec la colique de Poitou : les bouillons délayans, les eaux acidules & savoneuses, le savon lui-même pris chaque jour à la dose de deux drachmes, sont des remédes utiles dans ces cas ; le bains domestiques achevent la guérison, en entraînant les calculs dans les intestins, & en procurant leur sortie.

Les calculs des intestins sont de la grosseur d'un œuf de

pigeon, ou plus gros ; ils ne surnagent point l'eau comme font plusieurs calculs biliaires ; ils sont d'un blanc jaune ; on procure leur évacuation au-dehors, par les remédes précédens. Voyez *Ileus calculeux*, *vomissement bezoardique*, &c.

Les pierres qui s'engendrent dans les conduits urinaires, sont les plus communes de toutes : on n'y doit pas comprendre les matiéres graveleuses très-tenues qui s'attachent aux côtés du pot de chambre, lorsque les urines qu'on rend, sont âcres, ardentes & trop chargées de sels. Ces matiéres rougeâtres qui crépitent sous le doigt, se sont formées dans le pot de chambre même, & n'existoient pas dans le corps. Mais il y a des petites pierres de la grosseur d'une lentille ou d'un pois chiche, rouges & très-dure, que les vieillards néphralgiques & goutteux rendent souvent, & qu'ils disent leur préparer d'avance le tombeau : ces pierres causent rarement l'ischurie, & on ne les dissout que fort difficilement ou pour mieux dire, jamais.

Les pierres de reins & de la vessie ont plus de volume, elles sont murales, séches & très-dures, & aucun reméde lithontriptique ne peut guére les dissoudre. La néphrotmie est la seule ressource qu'on puisse tenter dans certaines circonstances, comme lorsque la présence d'un abscès dans les lombes indique le lieu affecté : ou bien on peut tenter la cystotomie, vulgairement connue sous le nom de lithotomie, qui aujourd'hui se pratique heureusement suivant la méthode de Montpellier. Si la pierre est de nature calcaire, ou formée de petites pierres dures réunies par une glue crétacée, les remédes souverains dans ce cas, sont une infusion faite avec une drachme de feuilles d'uva ursi, dans une livre d'eau bouillante, dont on prend chaque jour six onces, en buvant immédiatement après, un bouillon émollient. 2°. Le savon commun dont on prend tous les jours depuis deux, jusqu'à quatre drachmes : 3° la premiere lessive de l'eau de chaux ordinaire, reméde qui n'étoit pas inconnu à Etmuller ; ou celle de la chaux d'huître, dont on boit tous les jours depuis six onces, jusqu'à douze, pendant plusieurs mois.

Sur quoi consultez l'excellent traité de *M. Rob. Whitt.* Je connois un enfant à qui on a ôté deux fois des calculs de la vessie, & qui est encore attaqué de cette maladie : la lithotomie ne détruit donc pas le germe de la pierre, comme le détruisent les lithontriptiques.

Fiévre héctique calculeuse. Asthme pneumonique.
Convulsion néphralgique. Amaurosie calculeuse.

Migraine néphralgique.
Hépatalgie calculeuse.
Néphralgie graveleuse.
Dysphagie pharyngée.
Hypochondriacie calculeuse.
Nausée néphralgique.
Tenesme calculeux.
Dysurie calculeuse.
Syncope de lanzoni.
Ischurie cystolithique.
Ischurie utérolithique
Néphrésie calculeuse.
Dyspnée calculeuse.
Angine calculeuse.
Psellisme calculeux.
Gastrodynie calculeuse.
Néphralgie calculeuse.
Néphralgie pancréatique.
Hysteralgie calculeuse.
Hamathurie calculeuse.
Ileus calculeux.
Vomissement bézoardique.
Enurésie calculeuse.
Dysurie néphralgique.
Phthisie calculeuse.
Ischurie néphrolithique.
Jaunisse calculeuse.

CLASSE VINGT-TROISIEME.

MALADIES SPASMODIQUES.

Morbi spasmodici.

TOUTE maladie dépendante de l'ame, est produite par le moyen de la contraction musculaire, soit que tout le muscle, ou seulement quelqu'une de ses portions se contractent, cette contraction qui arrive dans l'état de maladie & qui est involontaire, se nomme *spasme*. La nature se sert donc du spasme dans plusieurs maladies pour évacuer ou corriger la matiére morbifique, quelquefois aussi elle excite ces spasmes par erreur, par caprice, par une mauvaise habitude & sans raison, puisqu'il n'existe aucune matiere morbifique, qui soit du moins connue, comme dans les affections hystériques & hypochondriaques, dans les douleurs, dans les angoisses, dans l'agonie & les grandes évacuations. Il n'est donc pas surprenant si quelques modernes, comme *Gaudinius* après les Allemans, attribuent la plûpart des maladies au spasme.

Expliquer les spasmes par les sympathies & par ses loix, c'est expliquer une chose obscure, par une plus obscure; c'est heurter de front, les loix de la méchanique & de l'hydraulique.

Tout spasme est une contraction musculaire violente, & qui dépend par conséquent d'une impulsion considérable du fluide nerveux dans les muscles : l'action d'un muscle pour

s'opérer, en requiert une beaucoup plus grande dans le fluide nerveux; or, il n'est pas d'autre agent dans le corps humain que les facultés de l'ame, qui produisent le racourcissement des muscles.

Quoique les Anatomistes n'apperçoivent pas des fibres rouges dans les membranes qui recouvrent les viscères, on n'en peut pas conclure que ces membranes ne se contractent pas, puisque le contraire se remarque dans les maladies. D'ailleurs, l'exemple de presque tous les inséctes démontre qu'il existe des fibres musculaires blanches : les membranes qui enveloppent les viscères, comme les menynges, la plévre & le péritoine, & celles des vaisseaux excrétoires, se contractent donc. Les fibres des vaisseaux sanguins & des intestins, sont très-blanches dans les cadavres : cependant tout état spasmodique arrête les sécrétions & les excrétions, cause des métastases & supprime le cours du fluide nerveux dans les diverses parties : c'est-là la cause des maladies qui paroissent diamétralement opposées aux convulsives, comme du carus hystérique, de la mutité & de la goutte sereine spasmodique.

La curation de ces maladies est très-difficile, parce qu'elle est très-obscure : car certains spasmes arrivent à l'occasion de la pléthore, comme d'une ménostasie, & exigent la saignée; d'autres sont causés par l'inanition, & la saignée y est très-nuisible; les analéptiques, les cardiaques, les spiritueux doivent y être employés : quelques-uns sont occasionnés par la douleur & exigent l'usage des anodins & des narcotiques. Plusieurs dépendent des affections de l'esprit, & se guérissent par les céphaliques, les odoriférans, les aromatiques, le camphre, le musc, les alkalis volatils, & par les remédes moraux qui détournent l'ame des objets de ses affections, tels que la promenade, les amusemens de la campagne, l'exercice à cheval, la musique, les avis prudens & les exhortations pieuses qui sont bien souvent utiles dans les affections chroniques, hystériques, hypochondriaques & mélancholiques.

La cause matérielle des maladies spasmodiques, exige certains secours généraux, comme les émétiques & les purgatifs, quand elles dépendent de la saburre des premieres voies; les remédes antivermineux, quand elles sont causées par des vers; la saignée, lorsque la qualité de la cause matérielle, une fiévre forte & un pouls plein, l'indiquent : outre ces secours, il faut, lorsque les spasmes perséverent, recourir aux antispasmodiques, tels qu'ils sont décrits dans *l'hystrie.*

Sel volatil de succin, depuis dix grains jusqu'à trente : huile de succin, jusqu'à vingt gouttes.

Musc depuis deux grains jusqu'à vingt ; on en prescrit ordinairement six grains.

Camphre avec quelques grains de nître depuis un grain jusqu'à trois.

Eau d'armoise dans laquelle on a éteint un morceau de camphre enflammé.

Poudre de castoreum depuis deux grains, jusqu'à douze : teinture de safran, même dose.

Teinture de castoreum depuis douze jusqu'à quarante gouttes : teinture de myrrhe, jusqu'à quinze gouttes.

Teinture de succin depuis six gouttes jusqu'à vingt : baume de vie de Hoffman jusqu'à dix gouttes.

Eau de menthe, eau générale, eau thériacale, eau de la Reine d'Hongrie, eaux des Carmélites, élixir de Garrus, depuis une drachme jusqu'à IV.

Teinture de cinnamome depuis un scrup. jusqu'à deux drachmes.

Sel sédatif jusqu'à vingt grains.

Eau de rhue, de matricaire, de fleurs d'oranges, de melisse simple, jusqu'à deux onces.

Syrop de fleur d'orange, d'armoise, de baume de tolu, depuis une once jusqu'à deux.

Baume du Commandeur de Perne jusqu'à un scrup.

Lilium de paracelse jusqu'à quarante gouttes : elixir thériacal jusqu'à vingt gouttes.

Pilules hystériques, pilules chalybées, depuis six grains, jusqu'à un scrup.

Poudre antispasmodique, poudre de guttette, poudre de résine de valeriane sauvage, depuis quatre grains, jusqu'à un scrup.

Poudre de succin jusqu'à deux scrup.; eau de luce jusqu'à six gouttes.

Fleurs de tilleul, lilium convallium, gallium luteum, jusqu'à deux pincées dans une infusion théiforme, dans du petit lait, &c. fleurs d'œillets, & de primevere.

Entre les *odorans*, l'eau de luce, l'esprit volatil de sel ammoniac; sel volatil aromatique huileux, sel volatil de vinaigre, eau des Carmelites, de la Reine d'Hongrie.

Remédes anodyns pour les spasmes, causés par la douleur & les affections de l'esprit.

Philonium romanum, depuis I. scrup. jusqu'à I. drachme.

Pilules de cynoglosse depuis III. gr. jusqu'à X.

Thériaque céleste depuis I. gr. jusqu'à XX.

Syrop de nymphea jusqu'à I. once.

Thériaque d'Andromaque, Orviétan, Mithridate, diascordium depuis X. gr. jusqu'à I. drachme.

Sel sédatif jusqu'à XX. gr.

Laudanum liquide depuis IV. goutt. jusqu'à XX, & plus dans les personnes accoutumées à en user.

Syrop de carabé, syrop de pavot blanc, depuis I. drachme jusqu'à IV.

Musc jusqu'à X. gr.; safran jusqu'à X. gr.; camphre deux ou trois gr.

Extrait de jusquiame blanc jusqu'à demi gr.

Extérieurement, sémences d'anet, opium, camphre, castoreum, jusquiame.

Dans les épileptiques. Poudre de feuilles d'oranges jusqu'à XX. gr.; les feuilles en décoction jusqu'à une poignée & demie pour deux verres.

Racine de valériane sauvage en poudre, jusqu'à I. drachme; en décoction jusqu'à I. & II. drachm.

Racine de pivoine en décoction jusqu'à II. drachm.; de dictamne jusqu'à II. drachm.

Guy de chêne jusqu'à II. drachm. en décoction.

Castoreum jusqu'à XII. gr.; cinnabre artificiel jusqu'à XII. grains.

Foie de loup desséché, jusqu'à I. drachme.

Fleurs de tilleul, de caille lait, &c en boisson théiforme.

Quinquina jusqu'à I. drachm. trois fois par jour.

Fleurs d'hypericum infusées dans le vinaigre.

Esprit de vinaigre, jusqu'à une cuillerée, trois fois par heure.

CLASSE VINGT-QUATRIEME.

MALADIES D'ATONIE.

Morbi atoni.

LE relâchement ou l'atonie des parties, dépend de la foible cohésion des fibrilles qui les composent; soit que les sucs interposés entre ces fibrilles, soient spécifiquement, plus legers qu'elles, & manquent par conséquent de la qualité nécessaire pour former une bonne union, laquelle répond au cube de la proximité des parties du corps; telle est la cause de la foiblesse du corps, produite par le trop de chaleur: soit que ce relâchement des fibriles provienne de

l'inaction des vaisseaux ; ou de la pénurie du fluide qui doit les distendre. De cette maniere, nous comprenons comment les diarrhées, les hémorrhagies, & l'abstinence, relâchent & affoiblissent les vaisseaux & même tout le corps. Mais il est d'autres causes du relâchement ; c'est la force avec laquelle le fluide nerveux & le sang sont poussés dans les organes & les distendent ; car un fluide qui coule avec une double vélocité dans un canal flexible, agit quatre fois plus fortement contre ses parois : donc l'inertie & la lenteur du fluide nerveux & du sang, est la cause de l'atonie & de la débilité des vaisseaux sanguins.

Les affections vives de l'ame, les forts desirs, donnent au fluide nerveux & au sang, une activité qui leur est proportionnée ; delà vient que lorsque l'esprit languit, tous les organes sont foibles & lâches, ainsi qu'il paroît par la lipothymie & la syncope causée par la frayeur.

Certaines humeurs du corps humain, à raison de la volupté qu'elles causent ou entretiennent, comme la salive qui est imprégnée du suc d'un aliment agréable : & la sémence long-tems retenue, excitent ces voluptés, ces appetits dont elles sont l'instrument ; donc elles soutiennent aussi les forces motrices : d'où vient que lorsque ces appetits manquent, l'ame languit de même que toute l'énergie de la nature, qui accompagne la vigueur de l'ame & du corps.

L'obstruction des nerfs, l'imméabilité du fluide nerveux, est la principale cause de la paralysie & de l'immobilité des muscles. Mais la sérosité ou la pituite ôtent-elles aux nerfs leur propriété électrique par le seul contact, comme elles l'ôtent aux fils de fer conducteurs de l'électricité ? C'est ce que paroît démontrer l'analogie du fluide nerveux avec la vapeur électrique : ou bien la pituite bouche-t-elle les pores des nerfs ? Il est certain que les nerfs étant liés ou comprimés, les muscles auxquels ils appartiennent, tombent en paralysie. Il faut convenir que nous ignorons quelles des maladies, dont la cause est interne, appartiennent à l'atonie ; quelles autres appartiennent à l'obstruction, au sang, à la sérosité, &c. quoique nous n'en fassions qu'une même classe & même qu'un seul genre.

Maladies d'atonie.

Fievre maligne d'épuisement.
Convulsion d'inanition.
Tremblement de foiblesse.
Hysterie ménorrhagique.
Boitement causé par la foiblesse.
Amblyopie crépusculaire.
Amaurosie de naissance.

Dégoût paralytique.
Surdité causée par le relâchement du tympan.
Engourdissement des enfans naissans.
Anorexie des gens épuisés.
Epuisement causé par l'abstinence.
Stérilité gonorrhéale.
Syncope causée par la saignée.
Mutité des sourds.
Fiévre hectique des flux.
Convulsion causée par l'onanisme.
Tremblement paralitique.
Tic diastrophe.
Danse de S. Gui non stable.
Amblyopie absolue.
Amaurosie causée par les narcotiques.
Paracusie de Willis.
Surdité de naissance.
Anorexie paralitique.
Anorexie des néophytes.
Langueur causée par l'inanition.
Adipsie premiere.
Mutité causée par les narcotiques.
Paraphonie stertoreuse.
Hémiplégie épileptique.
Toute léthargie.
Rhumatisme d'orsal.
Lassitude causée par un flux.
Sueur syncopale.
Avortement causé par le relâchement.
Enuresie des enfans.
Leucorrhée d'Amérique.
Diplopie causée par la foiblesse.
Etisie dorsale.
Etisie des nourrices.
Atrophie causée par le ptyalisme.
Anasarque causée par un flux.
Hémiplégie apoplectique.
Extase paralytique.
Apoplexie sereuse.
Lassitude causée par le travail.
Amnesie vénérienne.
Hémoptisie causée par la diapédese.
Diarrhée acrasie.
Enurésie des paralytiques.
Stérilité apractode.
Tintonin causé par la foiblesse.
Etisie sudatoise.
Atrophie nerveuse.
Atrophie causée par la diarrhée.
Chlorose ménorrhagique.

Les médicamens propres à combattre l'atonie, sont différens, suivant la différence de la cause dont elle dépend : celle qui est produite par la cohésion lâche des fibrilles, se connoît par la mollesse des parties & leur inaction ; par la vie sédentaire que menent les malades ; par l'abus qu'ils font des substances huileuses & des bains ; par l'air trop chaud qu'ils respirent. On la guérit par les remedes gymnastiques, tels qu'un exercice un peu plus fort que de coutume, régulierement répeté, & qu'on augmente selon ses forces, comme est l'exercice à cheval, la chasse, les occupations rustiques, les frictions faites avec des linges chauds, imbibés de la vapeur des aromates & de celle du succin, les bains froids ré-

pétés en été, la natation, l'air des montagnes, l'habitation dans un pays froid & qui soit moins exposé aux vents du midi, l'usage d'un vin vigoureux & d'alimens assaisonnés de vinaigre, de suc de limon & de sel : ces remedes conviennent dans beaucoup demaladies chroniques. Cette atonie a lieu dans presque tous les convalescens ; delà vient que nous leur prescrivons une nourriture restaurante, un air pur, & un exercice proportionné à leurs forces.

Si l'atonie dépend d'une hémorragie, ou de l'inanition & de l'affaissement des vaisseaux, un regime propre à réparer le chile & le sang, est indiqué; si les forces de l'estomac sont vigoureuses & qu'il n'y ait point de saburre dans les premieres voies, on donnera les crêmes de riz, d'orge, & les laitages, qui rendront la vigueur aux organes affoiblis par les hémorrhagies ; sur-tout si ces hémorrhagies dépendent de la diabrose, comme dans une ménorrhagie ulcéreuse ou cancéreuse, & dans l'hémoptisie des phthisiques. Une grande tranquilité de l'ame & du corps est également nécessaire, afin de permettre aux vaisseaux ouverts de se fermer & de ne pas causer une nouvelle hémorragie. Rarement lorsqu'un flux de ventre a lieu. Les digestions se font bien ; c'est pourquoi il faut les rétablir par les purgatifs & les stomachiques, & ensuite par de bons alimens, dont la quantité doit répondre aux forces de l'estomac : les soupes, les panades, les œufs de poule à la coque, & la décoction blanche, tiennent le premier rang ; le jus des viandes à demi roties, coupées par tranches & exprimées pendant qu'elles sont chaudes, mêlé dans les bouillons, fournit un aliment très-restaurant ; on doit aussi user d'assaisonnemens aromatiques, de la canelle, de l'écorce de citron, de la confiture d'oranges de la Chine, de celle de noix, & du gingembre confit ; la noix muscade, dont on met de la rapure dans les bouillons, le bon vin de Bourgogne, celui d'Alicante, ou tout autre vin d'Espagne, sont également utiles.

Si un flux de semence abondant a causé quelque maladie, comme l'étisie dorsale, la perte de la mémoire & de l'appétit, on doit joindre aux laitages & aux crêmes les, aphrodisiaques, comme le chocolat avec la vanille & le musc ; les crêmes de salab où l'on ajoute du ginseng, & les bulbes de plusieurs especes de satyrion dont on fait des crêmes, sont plus restaurans. Ici appartiennent les maladies des nourrices, qu'une longue lactation a épuisées & qui sont attaquées de la phthisie & de la toux.

Si le relâchement des nerfs est causé par la sérosité stagnante dans les ventricules du cerveau : & dans la moëlle

épiniere, on doit l'évacuer par les cathartiques, les émétiques, les diuretiques, & en procurer la dérivation par des véficatoires ou des cautéres appliqués à la nuque : on doit exciter la fueur par le moyen de l'ammochafie, des étuves & des bains thermes ; mais on choifira les eaux les plus chaudes & qui abondent en partie falines, comme font ceux de Balaruc, qui excitent, au bout de quelques minutes, une fievre éphémere véhémente, accompagnée d'une fueur copieufe, & qui fe termine dans l'efpace d'une heure ; c'eft principalement à cette fievre & à cette fueur, que doit être rapportée la guérifon de plufieurs maladies de cette efpece.

L'ufage de ces mêmes eaux thermales en boiffon, remédie à l'atonie de l'eftomac & des inteftins, à la perte de l'appétit & au vomiffement qui en naiffent. Les diarrhées qui proviennent de la foibleffe des inteftins, fe guériffent auffi par les médicamens toniques, ftomachiques & aftringens, comme la rhubarbe, les mirobolans, le rhapontic, &c.

Rhubarbe jufqu'à VI. X. gr. extrait de rhubarbe jufqu'à XII. gr.

Extrait de genievre depuis I. fcrup. jufqu'à I. drachm. : quinquina jufqu'à II. fcrup.

Vin d'abfinthe, de quinquina, depuis I. once jufqu'à III. Elixir de propriété, thériacal, & de garus, depuis XX. gout. jufqu'à II. drachm.

Confection d'hyacinthe, d'alkermés, thériaque, opiate de Salomon, jufqu'à I. drachme.

Trochifques fimples de cachou, avec la canelle & l'ambre. Eau de canelle depuis I. drachm. jufqu'à VI. ; de menthe jufqu'à trois onces.

Syrop de canelle, d'écorce de citron, de fleurs d'orange jufqu'à I. once.

Extérieurement, les épithemes faits avec un morceau de pain chaud & la poudre de noix myriftique, celle de cinamome, le poivre, l'huile de noix myriftique, & le vin vigoureux.

Mais fi les nerfs font obftrués par une caufe phyfique, par une lymphe épaiffe & âcre, par une matiere goutteufe ou rhumatifmale, il convient alors d'employer les douches, les bains, les fomentations avec les eaux thermales fulphureufes, de bagnolet, de S. laurens, de baréges, &c. : on retire auffi de très-bons effets de l'électrifation, de la commotion électrique, pratiquée à la nuque & au membre paralyfé, en y appliquant de tems en tems le conducteur de la machine.

CLASSE

CLASSE VINGT-CINQUIEME.

MALADIES MORALES.

Morbi morales.

CE sont celles qui dépendent des fonctions erronées de l'ame, comme de leur cause prochaine; du déréglement de l'imagination, par exemple, de l'appétit, de la volupté & du jugement : ces maladies sont nommées *nerveuses* par les Anglois & par M. *Lorry*; par d'autes maladies *mélancoliques* ou hypochondriaques, & hysteriques sans matiere.

L'observation a appris que plusieurs maladies naissent d'une mauvaise habitude coutractée; M. *le Nicolais* a vu depuis peu, un homme qui ruminoir malgré lui, par l'effet d'une telle habitude contractée volontairement. Il est encore démontré par l'observation journaliére, que le chagrin & la tristesse causent des maladies de divers genres, comme la perte de l'appétit & l'insomnie; & personne ne nie que ce chagrin ne puisse être surmonté par la raison : le vif desir de revoir sa patrie ou ses parens, produit la nostalgie, la fievre hectique & mille autres maux que l'espérance de satisfaire son desir, peut seule guérir. Il est plusieurs especes de mélancolie, sçavoir la manie & la phrénésie sans matiere, qui dans leur commencement, pourroient être détournées ou guéries, si les malades vouloient cesser d'appliquer leur esprit à certaines pensées. Je n'ignore pas que plusieurs maladies de cette sorte sont humorales, comme la fureur uterine & le satyriase, qui naissent de l'acrimonie de la sémence : mais il en est aussi de purement morales, comme étoit l'érotomanie dont fut attaqué Aristote, lorsqu'il regardoit sa femme comme une Divinité & lui offroit de l'encens; celle du Tasse qui recherchoit la Princesse d'Est qu'il avoit à peine vue; & celle du Chevalier Espagnol enflammé d'amour pour sa dulcinée : maladie qui avoit pris sa source dans la lecture des romans.

Mais les maladies ne sont pas moins morales, encore que le principe de la volonté ne soit pas en défaut. J'ai vu depuis peu, une femme qui ayant été effrayée par le bruit du tonnerre, il y a deux ans : est, tous les jours, attaquée de convulsions depuis lors. Combien de fois la terreur n'a-t-elle pas causé l'épilepsie? Sur dix épileptiques il y en a certainement six & même davantage, qui doivent leur

maladie à cette cause. Combien de personnes louches ont perdu l'usage des deux yeux, pour s'être accoutumées à ne regarder les objets ou la lumiere, que du meilleur œil seulement ? Ne sçait-on pas que les effets de l'antipathie, l'extinction subite de la voix, la convulsion, la syncope & autres symptomes surprenans, en sont les effets ?

Les maladies simulées trompent souvent les Médecins, & demandent une attention singuliére. Les soldats feignent fort souvent des maladies, pour se procurer honnêtement leur congé. Les Moines en imaginent aussi de singuliéres, pour être renvoyés des Monastères. J'ai connu des enfans de quatre & de cinq ans, chose que j'aurois eu de la peine à croire avant de l'avoir vue, qui feignoient d'être épiléptiques, & qui ont été gûeris en les menaçant du fouet, sans que jamais j'aie pu deviner leur motif. Il y en a qui feignent des maladies politiques, comme on les appelle, pour se dispenser de quelque devoir, de quelque voyage, ou pour éprouver l'affection de quelqu'un. Ici appartiennent les convulsions des fanatiques de toutes les Religions. C'est encore du bel air parmi plusieurs femmes, qui jouent le bel esprit, d'éprouver un grand nombre de maladies hystériques ; ensorte qu'elles auroient honte de ne se pas trouver mal, ou de ne pas vomir, en entendant lire un vers mal tourné : ou de ne pas entrer en convulsion lorsqu'un moineau se meurt.

Les exemples de ces maladies, qu'on nomme vapeurs, sont si fréquens, qu'elles forment la moitié des maladies chroniques.

Maladies morales.

Synoque tarantulé.
Tremblement pathémateux.
Epilepsie causée par la terreur.
Plusieurs espéces d'hystérie.
Strabisme de Buffon.
Hectique nostalgique.
Frisson pathémateux.
Epilepsie simulée.
Tic hypocondriaque.
Strabisme de Myopes.
Strabisme des Caligants.
Mutité proéretique.
Aphonie d'antipathie.
Hémiplégie feinte.
Lypothimie pathémateuse.
Lassitude pathémateuse.
Dystocie pathémateuse.
Vertige fugitif.
Somnambulisme vulgaire.
Pica simulé.
Toute frayeur panique.
Tout tarantisme.
Toute mélancolie.
Toute satyriase.
Plusieurs espéces d'hypochondriacie.
Hématémesie simulée.
Gonorrhée oneirogmos.
Chlorose amoureuse.
Orthopnée d'antipathie.
Stérilité magique.
Aphonie des Apolectiques.

Asthenie pathémateuse.
Carus pathemateux.
Dysphagie causée par les nausées.
Mastodynie causée par la terreur.
Diplopie pathémateuse.
Pica volontaire.
Toute nostalgie.
Phrénésie pathémateuse.
Toute démonomanie.
Manie pathémateuse.
Amnesie pathémateuse.
Epiphore pathémateux.
Insomnie pathémateuse.

Comme l'étiologie des maladies morales est très-obscure : leur guérison est très-difficile, & les remédes qu'on y emploie sont souvent inutiles.

Les maladies de l'esprit affligent plus souvent les personnes qui habitent la Cour, & ceux qui abondant en toute sortes de biens, sont en proie à de grands chagrins. *Multi fateor*, dit Baglivi, *ob repletiones in morbos incidunt, sed multò plures ob animi pathemata, & potissimùm si, aut patres familias, aut rei familiaris curâ distenti, aut in dignitate constituti fuerint, aut in aula vivant.* Les marchands dont le commerce tombe en ruine, les jeunes filles dont l'honneur souffre quelque atteinte ; ceux dont les biens & la fortune dépend de l'opinion du peuple, & qui sont en butte à l'envie & à la calomnie ; & plus encore ceux qui souffrent des revers que l'honneur ne leur permet pas de confier à leurs amis : toutes ces personnes éprouvent diverses sortes de maux qui sont d'autant plus difficiles à guérir, que les Médecins en connoissent rarement la source, les malades ne la connoissant pas eux-mêmes, ou prenant grand soin de la cacher s'ils la connoissent.

Les hystériques, les hypochondriaques, les mélancholiques, qui ne sçavent pas modérer les affections de leur esprit, à cause de leur sensibilité jointe à leur foiblesse, ménent une vie fort malheureuse. Les filles, par exemple, qui sont dominées par la passion de l'amour, sont attaquées des pâles couleurs, ne dorment ni ne mangent, & se consument. Ceux qui éprouvent quelque grande maladie de l'esprit, se plaignent de l'estomac, de dégoût, d'amertume de la bouche, & de vents ; si un Médecin ignorant employe pour y remédier, les purgatifs & les émétiques, la maladie s'aggrave, & il n'est que trop ordinaire aux Médecins, de s'en prendre à la plénitude de l'estomac & la saburre, dans les diverses maladies qu'ils traitent.

Ceux qui s'appliquent trop à l'étude, affoiblissent leur corps, & tombent aisément dans des maladies de l'esprit, à moins qu'ils ne se reposent par intervalles, & ne se récréent

à la promenade, à la campagne ou avec leurs amis : ils perdent le repos & l'appétit, deviennent mélancholiques, maigres, & ressentent d'autres maux que le sommeil, les bains & la diète guérissent plus sûrement que les médicamens.

Les maladies qui naissent des affections de l'esprit ou qui leur surviennent, si elles sont de nature aigue, sont pour l'ordinaire beaucoup plus périlleuses que les autres ; les cathartiques & la saignée ne les appaisent point comme ils appaisent les autres maladies. Elles sont accompagnées de symptômes extraordinaires & surprenans ; elles affligent les malades tant que l'affection de l'esprit dure. On doit autant qu'il est possible, ménager les forces de ces malades, & les traiter doucement, en évitant de leur faire prendre trop de remédes, ou de leur en donner de tróp violens. Ces malades sont malheureux s'ils ont à faire à quelque Médecin incapable de faire valoir les ressources de l'art, & qui ne posséde pour tout sçavoir, qu'uné théorie scholastique grossiére.

Il manque, comme le dit Baglivi, une histoire des maladies propres à chaque affection de l'esprit : le chagrin produit la diarrhée, la fiévre synoque & la fiévre nerveuse une forte colére produit la diarrhée bilieuse ; la frayeur telle qu'est celle que donnent les tremblemens de terre ou les siéges des villes, cause ordinairement l'avortement, l'épilepsie, la fiévre tiérce & d'autres maladies, dont *Teloni* fait le dénombrement dans son Traité *de Terræ Motu.*

La curation des maladies morales doit principalement se tirer des secours moraux, parmi lesquels l'encouragement de l'esprit, la prudence & la tranquillité tiennent le premier rang : & sans lesquels les remédes exhilarans & anti-mélancholiques qu'on vend ordinairement dans les boutiques, sont inutiles ; ils n'égayent ordinairement que celui qui les vend. Des exercices pris à propos, les voyages qu'on fait dans des pays étrangers, l'équitation, les amusemens de la campagne, la musique, la danse, le jeu pris comme amusement simplement, & désintéressé, procurent un grand bien aux malades, s'ils peuvent renoncer à leurs soins & à leurs occupations ; si ces occupations ne sont que momentanées, ils convient qu'ils les réglent avec prudence. Mais si le sujet de la maladies est incurable, il faut alors ranimer le courage des malades, par des motifs de Religion, & les empêcher de de se livrer au dépit & à l'impatience qui rendroient leur état pire, loin de les soulager. Dans ces sortes de cas, le Médecin qui peut inspirer la patience & la

tranquillité aux malades, & une grande confiance pour les remédes, réussit le mieux : souvent ces malades dont l'esprit est abatu, se laissent conduire comme des enfans, par des paroles, par des promesses, ou par des menaces. Le principal est de relever leur courage, en leur faisant espérer d'être bientôt guéris ; ce que nous voyons réussir tous les jours dans la nostalgie ; car si ceux qui sont attaqués de quelque maladie grave, causée par la nostalgie, conçoivent l'espérance de revoir leur patrie : ils se trouvent aussi-tôt mieux, & sont en état d'entreprendre un long voyage ; tandis que ceux qui les voyoient auparavant, croyoient à peine qu'ils reviendroient de leur maladie. Voyez la curation particuliere de ces maladies dans chaque genre, comme dans la *Mélancholie*, la *Démonomanie*, l'*Hysterie* & la *Nostalgie*.



METHODE ANATOMIQUE
DES MALADIES.

CLASSE PREMIERE.

MALADIES CUTANÉES UNIVERSELLES.

ORDRE PREMIER.

Maladies de décoloration.

Jaunisse.
Chlorose.
Ictere noir.
Phænygme.
Scorbut.

ORDRE II.

Maladies éruptives chaudes.

Peste.
Petite vérole.
Rougeole.
Fiévre miliaire.
Fiévre scarlatine.
Fiévre pourprée.
Ampoule.
Érésipéle.

ORDRE III.

Maladies éruptives sans chaleur.

Psydracie.
Porcelaine.
Gale.
Pian.
Lépre.
Ladrerie.
Vérole.
Teigne.
Prurit.
Dartre.

ORDRE IV.

Maladies d'enflure.

Corpulence.
Hydropisie générale.
Anasarque.
Œdématie.

ORDRE V.

Maladies d'amaigrissement

Etysie.
Phthysie.
Atrophie.
Desséchement.

ORDRE VI.

Maladies d'intempérie.

Ardeur.
Frisson.
Fiévre éphémére.
Synoque.
Nerveuse.
Continue.
Hectique.
Maligne, putride.
Tierce, continue.
Quarte, continue.
Quotidienne.
Tierce.
Erratique.

CLASSE SECONDE.

MALADIES CUTANÉES PARTIALES.

ORDRE PREMIER.

Maladies maculeuses.

Taye.
Morphée.
Rousseur.
Rougeurs.
Envie.
Ecchymose.
Alopécie.
Gangréne.
Ergot.

ORDRE II.

Boutons.

Phlegmon.
Bubon.
Parotide.
Furoucle.
Charbon.
Cancer.
Panaris.
Phimosis.
Erésipéle.
Œdéme.
Emphyséme.
Squirre.
Sarcome.
Condylome.
Verrue.
Onglet.
Orgeolet.
Bronchocéle.
Exostose.
Cancer.
Ecrouelle.
Rachitis.
Léontiase.
Epinyctide.
Bourgeons.
Papule.
Pustule.

ORDRE III.

Kistes.

Anévrisme.
Varice.

Hydatide.
Hémorrhoïde.
Staphylome.
Loupe.
Tumeur blanche.
Hydrorachitis.
Apoſtème.
Fxomphale.
Hernie fauſſe.
Hydrocéphale.
Phyſocéphale.
Aſcite.
Hydrométrie.
Phyſométrie.
Tympanite.
Météoriſme.
Iſchurie.

ORDRE IV.

Deſcentes.

Exophtalmie.
Encéphalocéle.
Eraillement des paupiéres.
Avalement de la langue.
Proptome.
Entorſe.
Loxathrus.
Ecartement des os.
Diſtorſion des os.
Boſſe.
Chûte de l'anus.
Chûte de la veſſie urinaire.
Chûte de l'utérus.
Hernie inteſtinale.
Hernie de l'eſtomac.
Hernie du foie.
Hernie de la rate.
Hernie de l'utérus.
Hernie de la veſſie.
Déplacement des teſticules.

ORDRE V.

Solutions de continuité.

Plaie.
Piquure.
Excoriation.
Contuſion.
Fracture.
Félure.
Rupture.
Amputation.
Ulcére.
Mal Saint-Lazare.
Clavelée.
Carcinome.
Pian.
Teigne.
Ulcération
Sinus.
Fiſtules.
Rhagades.
Eſcarre.
Carie.
Epine venteuſe.

CLASSE TROISIEME.

MALADIES DES MEMBRES.

ORDRE PREMIER.

Maladies des parties molles.

Hémiplegie.
Paralyſie.

Paraplegie.
Beriberi.
Tetanos.
Friſſon.
Tremblement.
Danſe de Saint-Guy.
Crampe.
Pandiculation.
Rhumatiſme.
Convulſion.
Anxiété.
Laſſitude.
Goutte ſciatique.
Engelure.
Sarcome, Clou.
Panaris.
Podagre.
Membres bots.
Foulure.
Exoſtoſe.
Tumeur blanche.
Œdématie.
Pié-bot.
Contracture.
Deſſéchement.
Claudication.
Carphologie.

ORDRE II.

Maladies des parties tendineuſes, oſſeuſes.

Goutte.
Douleur des os.
Rickets.
Claudication.
Contracture.
Entorſe.
Membres bots.
Gibboſité.
Exoſtoſe.
Panaris.
Tumeur blanche.
Pié-bot.
Diaſtaſe.

CLASSE QUATRIEME.

MALADIES DES SEXES.

ORDRE PREMIER.

Maladies communes des parties génitales.

Gonorrhée.
Incontinence d'urine.
Dyſurie.
Urine purulente.
Iſchurie.
Urine ſanglante.
Diabètes.
Ædopſophie.
Stérilité.
Douleur des parties génitales.
Ulcère vénérien.
Condylome fic.
Condylome poirreau.
Condylome crête.
Verrue vénérienne.
Rhagade vénérienne.

ORDRE II.

Maladies des hommes.

Phimosis.
Déplacement des testicules.
Sarcocéle.
Priapisme.
Œdéme du pénil.
Satyriase.
Stérilité.

ORDRE III.

Maladies des femmes.

Avortement.
Accouchement.
Fleurs blanches.
Grossesse.
Hystérie.
Inclinaison de la matrice.
Chûte de la matrice.
Hydropisie de matrice.
Vuidanges.
Fureur utérine.

CLASSE CINQUIEME.

MALADIES DES SENS.

ORDRE PREMIER.

Maladies des yeux.

1°. *Internes.*
Goutte sereine.
Bévue.
Suffusion.
Amblyopie.
Vertige.
Larmoyement.
2°. *Externes.*
Obscurcissement de la vue.
Cataracte.
Exophthalmie.
Ophthalmie.
Orgeolet.
Drapeau.
Staphylome.
Eraillement des paupiéres.
Souris.
Strabisme.
Apostème hypopion.
Apostème synchise.
Aposthème onyx.
Ecchymose des paupiéres.
Ecchymose hypopion.
Phlegmon de l'œil.
Sarcome encanthis.
Sarcome des yeux.

ORDRE II.

Maladies internes des oreilles.

Surdité.
Dureté d'oreille.
Fausse ouïe.
Douleur d'oreille.
Otorrhée.
Chûte de l'oreille.

ORDRE III.

Maladies des narines.

Perte d'odorat.
Ozène.
Ronflement polypeux.
Coryze.
Hémorrhagie.
Sarcome des narines.

ORDRE IV.

Maladies de la bouche.

Aphthes.
Ptyalifme.
Chûte de la luete.
Chûte de la langue.
Perte du goût.
Bégayement.
Mutité.
Perte de la foif.
Aphonie.
Enrouement.
Soif.
Scorbut.
Angine.
Efquinancie.
Abfcès des gencives.
Odontalgie.
Carie des dents.
Séchereffe de la bouche.
Renverfement de la lévre.
Pica.

CLASSE SIXIEME.

MALADIES DE LA TESTE.

ORDRE PREMIER.

Maladies externes.

Alopécie.
Plique.
Teigne.
Hydrocéphale.
Phyfocéphale.
Vermine.
Eucéphalocéle.
Loupe, tortue.

Du col.

Ecrouelle.
Catarrhe.
Bronchocéle.
Angine.
Efquinancie.
Tic.
Torticolis.

ORDRE II.

Maladies internes de la tête.

Manie.
Dæmonomanie.
Mélancolie.
Délire.
Terreur panique.
Phrénéfie.
Inflammation.
Infomnie.

Démence.
Perte de la mémoire.
Apoplexie.
Engourdiſſement.
Carus.
Subeth.
Catalepſie.
Catoque.
Extaſe.
Léthargie.
Stupeur.
Convulſion.
Eclampſie.
Epilepſie.
Cochemar.
Hydrophobie.
Rage.
Céphalée.
Céphalalgie.
Migraine.
Tarantiſme.
Antipathie.

CLASSE SEPTIEME.

MALADIES DE POITRINE.

Ecoulement du lait.
Douleur du ſein.
Tic.
Bronchocéle.
Catarrhe.
Gibboſité.
Douleur de poitrine.
Paraphréneſie.
Crachement de pus.
Phthyſie.
Sterteur.
Enrouement.
Aphonie.
Anxiété.
Aſphyxie.
Syncope.
Lypothimie.
Palpitation.
Anévriſme.
Inflammation du cœur.
Langueur.

CLASSE HUITIEME.

MALADIES DE L'ABDOMEN.

ORDRE PREMIER.

1°. *Externes.*
Mal des reins.
Colique de Poitou.
Exomphale.
Hernie de l'eſtomac.
Hernie du foie.
Hernie inteſtinale.
Hernie de l'épiploon.
Hernie de la rate.
Hernie de la veſſie.
Rougeur des cuiſſes & du périnée.
Carreau.
Hémorrhoïde.
Proctalgie.
Relâchement de l'anus.
Hémorrhoïdes.
Tympanite.
Aſcite.
Hydropiſie de matrice.
Diſtenſion de la matrice, cauſée par les vents.
Gonflement d'eſtomac.
Bubon.

2°. Maladies de l'estomac externes.

Inappétence.
Boulimie.
Nausée.
Pica.
Cremason.
Douleur d'estomac.
Flatulence.
Vomissement.
Vomissement de sang.
Douleur épigastrique.
Choléra.
Hypochondriacie.

3°. Des intestins.

Maladie noire.
Miserere.
Dyssenterie.
Diarrhée.
Flux hépatique.
Lienterie.
Cæliaque.
Ténesme.
Colique.
Douleur autour de l'ombilic.

4°. Du foie.

Squirre du foie.
Colique du foie.
Jaunisse.
Inflammation.
Ictère noir.

5°. De la rate

Douleur de la rate.
Inflammation.

6°. Des reins.

Néphralgie.
Néphritie.
Ischurie fausse.
Urine purulente.

7°. De la vessie.

Douleur de la vessie.
Diabètes.
Incontinence d'urine.
Urine purulente.
Dysurie.
Ischurie.

8°. De l'épiploon.

Inflammation.
Carreau.

CLASSE NEUVIEME.

MALADIES DES AGES.

ORDRE PREMIER.

Maladies des jeunes gens.

Vices.

Hydrorachitis, spina bifida.
Toute affection des pieds.
Mule.
Engelure.
Chûte du fondement causée par la diarrhée.
Exomphale âqueux.
Entérocéle ombilical.
Entérocéle inguinal.
Croissances.
Tout déplacement des testicules.
Toute chûte de la langue.
Phymosis vrai.
Paraphymosis.
Echauboulure.

Fiévres.

Hectique des enfans.
Hectique nostalgique.
Hectique vermineuse.
Hectique scrophuleuse.

Inflammations.
Toute petite vérole.
Toute rougeole.
Aphthes laiteux.
Céphalitie Syriase.
Esquinancie gangréneuse.
Convulsion fébrile.
Convulsion causée par un hydrocéphale.
Convulsion vermineuse.
Eclampsie vermineuse.
Eclampsie causée par la dentition.
Eclampsie causée par un hydrocéphale.
Scelotyrbe, danse de Saint-Vit.
Tetanos vermineux.
Tic des nouveaux-nés.
Tout strabisme.
Claudication rachitique.

Difficultés de respirer.
Asthme causé par une bosse.
Dyspnée rachitique,
Point de côté vermineux.
Sternutation rubeoleuse.
Toux violente.
Toux causée par la dentition.
Hoquet des gloutons.

Foiblesses.
Engourdissement des enfans naissans.
Engourdissement hydrorachitique.
Engourdissement produit par un hydrocéphale.
Engourdissement des enfans.
Carus vermineux.
Carus causé par un hydrocéphale.
Amblyopie des louches.
Anorexie des Néophytes.
Mutité par glossolysie.
Mutité des sourds.
Mutité des gens sans langue.
Tout bégayement.

Douleurs.
Insomnie causée par la douleur.
Insomnie causée par les crinons.
Anxiété causée par les bandages.
Cardialgie vermineuse.
Cardialgie des nourrices.
Catarrhe rubeoleux.
Colique méconiale.
Colique des nourrices.
Dysphagie causée par le filet.
Colique d'estomac causée par la saburre.
Odontalgie de la dentition.
Ophthalmie scrophuleuse.
Douleur des os dans l'orthopnée.
Douleur causée par la chûte de l'anus.
Prurit pédiculaire.

Folies.
Boulimie vermineuse.
Faim canine.
Boulimie addephagie.
Toute nostalgie
Frayeur vermineuse,
Pica des enfans.

Flux.
Diarrhée acrasie.
Diarrhée varioleuse.
Diarrhée vermineuse.
Diarrhée des nourrices.
Dysurie calculeuse.
Incontinence d'urine des enfans.
Rapports acides.

Aigreurs des enfans.
Vomiſſement lacté.
Vomiſſement cauſé par la ſaburre.
Vomiſſement cauſé par la dentition.
Vomiſſement vermineux.
Paſſion iliaque vermineuſe.
Hémorrhagie pléthorique.
Ozéne cauſé par l'otirrhée.
Ozéne cauſé par la teigne.

Cachexies.

Atrophie des nourrices.
Atrophie rachitique.
Atrophie cauſée par les crinons.
Atrophie vermineuſe.
Jauniſſe des néophytes.
Chloroſe des enfans.
Chloroſe vermineuſe.
Ulcére varioleux.
Tout hydrocéphale.
Clavelée cauſée par les crinons.
Phthiriaſe péditulaire.
Carreau méſentérique.
Nouage.
Nouage d'Angleresre.
Ecrouelle ordinaire.
Ecrouelle paſſagére.
Toute teigne.
Etiſie méſentérique.
Tympanite vermineuſe.

ORDRE II.

Maladies des vieillards.

Vices.

Toute dartre.
Toute hémorrhoïde.
Toute bouffiſure.
Toute gibboſité.
Condylome clou.
Varices des jambes.
Sarcocéle âqueux.
Toute deſcente.
Tout épiplocéle.
Tout hydrocéle.

Fiévres.

Fiévre des priſons.
Hectique des cachectiques.
Tetartophie ſimple.
Toute fiévre quarte.

Spaſmes.

Toute contracture.
Tout tremblement.
Claudication cauſée par la douleur.
Friſſon catarrhal.
Hyſtérie emphractique.
Toux catarrhale.
Toux aſthmatique.
Dyſpnée rachitique.
Aſthme humide.
Aſthme goutteux.
Aſthme catarrhal.
Orthopnée pſeudo-péripneumonie.
Rhume catarrhal.

Foibleſſes.

Toute cataracte.
Caligo par rhytidoſie.
Caligo par néphelide.
Amblyopie des objets proches.
Amauroſie de pluſieurs ſortes.
Dureté d'oreille des vieillards.
Dureté d'oreille cauſée par l'obſtruction de la trompe.
Paracuſie barycoia.
Surdité de pluſieurs eſpéces.

Stérilité de plusieurs espéces.
Bégayement.
Paraphonie stertoreuse.
Paralysie séreuse.
Hémiplegie qui succéde à l'apoplexie.
Hémiplegie goutteuse.
Paraplegie de plusieurs especes
Epuisement cachectique.
Epuisement d'inanition.
Subeth somnolence.
Subeth coma.
Subeth goutteux.
Carus spontané.
Plusieurs apoplexies.

Douleurs.

Plusieurs espéces de Goutte
Rhumatisme goutteux.
Catarrhe benin.
Prurit goutteux.
Froid externe.
Froid interne.
Céphalée goutteuse.
Ophthalmie trachoux.
Néphritie calculeuse.
Néphritie graveleuse.
Néphritie hémorrhoïdale.
Hystéralgie calculeuse.
Douleur des reins rheumatique.
Sciatique de plusieurs sortes.
Douleur causée par les hémorrhoïdes.
Douleur causée par la chûte de l'anus.

Folies

Bourdonnement de plusieurs espéces.
Hypochondriacie mélancolique.
Démence de la vieillesse.
Démence causée par la séchereſſe.
Oubli de la vieilleſſe.
Insomnie goutteuse.

Flux.

Hématurie calculeuse.
Hémorrhoïde modérée.
Vomiſſement pituiteux.
Miserere causé par le bubonocéle.
Ténesme causé par les excrémens du corps.
Larmoyement de plusieurs sortes.
Crachement du pus dans l'asthme.
Incontinence d'urine dans les hernies.
Incontinence d'urine dans la paralysie.
Dysurie hémorrhoïdale.
Dysurie causée par une caroncule.
Stérilité aphractode.
Stérilité séreuse.
Stérilité de la cachexie.
Atrophie des vieillards.
Plusieurs ischuries.
Gale herpétique.
Gangréne des vieillards.
Ulcére scorbutique.
Scorbut ordinaire.
Ascite séreuse.
Anasarque ulcéreuse.

FIN.



